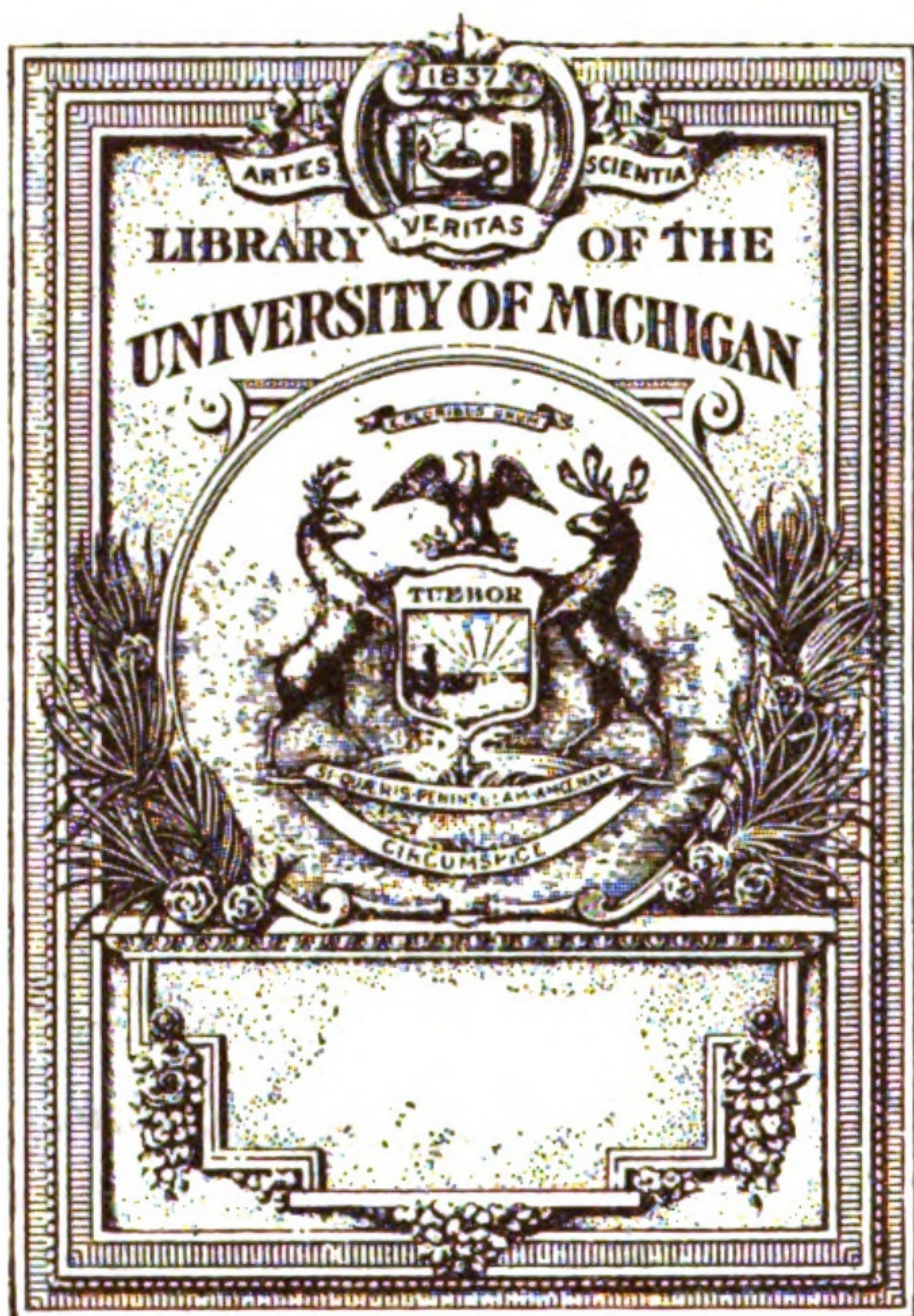

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

DEUX CENT TRENTE-CINQUIÈME FASCICULE

LA VIE ET LA PENSÉE DE JULES MICHELET (1798-1852)

Par G. MONOD

TOME PREMIER

Préface de Charles BÉMONT
Membre de l'Institut



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (6e)

1923

Cet ouvrage forme le fascicule n° 235 de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, Quai Malaquais 5 — PARIS Téléph. Gobelins 28-20

BIBLIOTHÈQUE
DE
L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SECTION DES SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

LISTE DES FASCICULES PARUS

De l'origine (1869) à 1921

(Les prix sont majorés de 50 % jusqu'au fascicule 212).

1. La stratification du langage, par Max Müller, traduit par M. Havet. — La chronologie dans la formation des langues indo-germaniques, par George Curtius, trad. par M. Bergaigne. (Epuisé.) 10 fr.
2. Etudes sur les Pagi de la Gaule, par Auguste Longnon. 1re partie: l'Astenois, le Boulonnais et le Ternois. Avec 2 cartes. (Epuisé).
3. Notes critiques sur Collutus, par Edouard Tournier. 6 fr.
4. Nouvel essai sur la formation du pluriel brisé en arabe, par Stanislas Guyard. (Epuisé.)
5. Anciens glossaires romans, corrigés et expliqués, par Frédéric Diez, Trad. par Alf. Bauer. 4 fr. 75
6. Des formes de la conjugaison en égyptien antique, en démotique et en copte, par G. Maspero. (Epuisé). 20 fr.
7. La vie de saint Alexis. Poème du XIe siècle. et renouvellements des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, publiés avec préface, variantes, notes et glossaire par Gaston Paris, et L. Pannier. (Epuisé).
8. Etudes critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne, par Gabriel Monod et par les membres de la Conférence d'histoire. 1re partie. Introduction Grégoire de Tours, Marius d'Avenches, par Gabriel Monod. 6 fr.
9. Le Bhâmini-Vilâsa. Recueil de sentences du pandit Djagannâtha. Texte sanscrit publié pour la première fois en entier avec une traduction et des notes par Abel Bergaigne. 12 fr.
10. Exercices critiques de la conférence de philologie grecque (1er août 1872-1er août 1875). Recueillis et rédigés par E. Tournier. 10 fr.
11. Etudes sur les Pagi de la Gaule, par Auguste Longnon, 2e partie : Les Pagi du diocèse de Reims. Avec 4 cartes.
12. Du genre épistolaire chez les anciens Egyptiens de l'époque pharaonique, par G. Maspero. (Epuisé.)
13. La procédure de la Lex Salica. Etude sur le droit de Frank. — La *fidejuccio* dans le droit Frank. — Les *Sacebarons*. — La *Glosse malbergique*. — *Barbarus*, etc. — *Tacit*. Germ. c. 13. Par R. Sohm, traduit et annoté par Marcel Thévenin.
14. Itinéraire des Dix mille. Etude topographique, par Félix Robiou. Avec 3 cartes. (Epuisé.)
15. Etude sur Pline le Jeune, par Th. Mommsen, traduit par C. Morel. (Epuisé.)
16. Du C dans les langues romanes, par Charles Joret. 12 fr.
17. Cicéron. Epistolæ ad Familiares. Notice sur un manuscrit du XIIe siècle, par Charles Thurot, membre de l'Institut. 3 fr.
18. Etude sur les Comtes et Vicomtes de Limoges antérieurs à l'an 1000, par Robert de Lasteyrie. 5 fr.
19. Traité de la formation des mots composés dans la langue française par Arsène Darmesteter. Deuxième édition, revue corrigée et en partie refondue. 12 fr.
20. Quintilien Institution oratoire, collation d'un manuscrit du Xe siècle, par Emile Chatelain et Jules Le Coultre. 4 fr.
21. Hymne à Ammon-Ra des papyrus égyptiens du musée de Boulaq, traduit et commenté par Eugène Grébaut. 22 fr.
22. Pleurs de Philippe, poème en vers politiques de Philippe le Solitaire, publié dans le texte pour la première fois d'après six mss. de la Bibl. nat., par l'abbé Emmanuel Auvray. 3 fr. 75
23. Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta, par James Darmesteter. 4 fr.
24. Précis de la déclinaison latine, par M. François Bücheler, traduit de l'allemand par L. Havet, enrichi d'additions communiquées par l'auteur, avec une préface du traducteur. (Epuisé).
25. Anis el-Ochchâq, traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté, par Cheref Eddin Râmi, traduit du persan et annoté par Clément Huart. 5 fr. 50
26. Des Tables Eugubines. Texte, traduction et commentaire, avec une grammaire et une introduction historique, par Michel Bréal. Accompagné d'un album in-fol. de 13 pl. 30 fr.
27. Questions homériques. I. Fragments de mythologie pélasgique conservés dans l'*Iliade*. — II. Géographie de l'Asie-Mineure au temps de la guerre de Troie. — III. Institutions et coutumes de la Grèce, aux temps héroïques, comparées à celles des divers peuples aryens, par Félix Robiou. Avec 3 cartes. 6 fr.
28. Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde, par P. Regnaud. 1re partie. 9 fr.
29. Ormazd et Ahriman, leurs origines et leur histoire, par James Darmesteter. (Epuisé. Il reste quelques exemplaires sur papier fort.) 25 fr.
30. Les métaux dans les inscriptions égyptiennes, par C. R. Lepsius, trad. par W. Berend, avec des additions de l'auteur, accompagné de 2 pl. Volume in-4. 12 fr.
31. Histoire de la ville de Saint-Omer et de ses institutions jusqu'au XIVe siècle, par A. Giry 20 fr.
32. Essai sur le règne de Trajan, par C. de la Berge. 12 fr.

LA VIE ET LA PENSÉE

DE

JULES MICHELET

1798 à 1852

ANGERS
Société Française d'Imprimerie et de Publicité
Anciens E^ts DESNOËS et BURDIN réunis
4, RUE GARNIER, 4
—
1923

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

DEUX CENT TRENTE-CINQUIÈME FASCICULE

LA VIE ET LA PENSÉE DE JULES MICHELET (1798-1852)

Par G. MONOD

TOME PREMIER

Préface de CHARLES BÉMONT
Membre de l'Institut



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (6e)

1923

LA VIE ET LA PENSÉE

DE

JULES MICHELET

1798-1852

COURS PROFESSÉ AU COLLÈGE DE FRANCE

PAR

GABRIEL MONOD

Préface de CHARLES BÉMONT
Membre de l'Institut

TOME PREMIER

LES DÉBUTS — LA MATURITÉ



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS

—

1923

Cet ouvrage forme le fascicule n° 235 de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.

A

MADAME LA MARQUISE ARCONATI-VISCONTI

NÉE

ALPHONSE PEYRAT

PRÉFACE

Lorsque Gabriel Monod prit sa retraite comme professeur d' « Histoire de la civilisation et des institutions du moyen âge » à la Sorbonne (1905), il venait de publier un volume intitulé : Jules Michelet, sa vie et ses œuvres, *que l'on peut considérer comme une ébauche du présent ouvrage. S'il a pu reprendre ce travail en lui donnant tout le développement que comporte l'infinie variété du sujet, il le doit à une de ces initiatives généreuses et intelligentes dont Mme la marquise Arconati-Visconti a donné tant de preuves en faveur de nos établissements scientifiques : en souvenir de son père, A. Peyrat, qui fut un des amis de Michelet, elle créa au Collège de France une chaire temporaire (1) où elle souhaitait que Monod pût continuer avec plus de liberté qu'il n'en avait eu à l'École normale supérieure ou même à l'École pratique des Hautes Études, les travaux d'érudition auxquels il avait voué sa vie et dont la maladie était venue trop souvent l'éloigner. Il fut en effet autorisé à faire pendant cinq années un cours d' « Histoire générale et de méthode historique ».*

De la méthode, Monod n'a jamais, que je sache, traité ex professo *au Collège, bien qu'il l'eût toujours pratiquée dans la suite de son long et fécond enseignement et qu'il fût aussi capable que quiconque d'en exposer les règles et le mécanisme. Il se contenta de prêcher d'exemple. L'histoire générale, il l'enferma dans un cas particulier en prenant pour unique objet de son cours la vie et les œuvres de Michelet ; c'est tout le mouvement de rénovation dans le domaine de l'histoire et de la morale en France au XIXe siècle qu'il allait étudier dans ses leçons ; et ces leçons, légèrement modifiés, ont reçu leur forme définitive dans les deux volumes qui se présentent aujourd'hui à l'examen du public désireux de s'instruire.*

Pour en préparer la rédaction, Monod se trouvait dans des conditions particulièrement favorables. Il avait connu Michelet, il avait été maintes fois reçu chez lui, dans son appartement de la rue d'Assas ; il avait été l'ami de Mme Michelet (Athénaïs Mialaret) et, pendant les nombreuses années où ils habitèrent la même maison, il la voyait constamment. J'ai déjà dit (2) qu'elle lui légua les papiers de son mari, non seulement les manuscrits des cours, imprimés ou inédits, et ceux des livres publiés, mais toute la correspondance et les « journaux » où Michelet avait l'habitude de noter très exactement, à côté des menus faits de son existence journalière, les idées qui avaient jailli de son cerveau en état de constante fermentation. Jusqu'alors Monod s'était contenté de publier des études fragmentaires

(1) Par décret du 17 avril 1905, l'administrateur du collège a été autorisé à accepter la donation de 50.000 fr. faite par Mme la marquise Arconati-Visconti et destinée « à subvenir pendant cinq années aux frais d'un cours supplémentaire d'histoire générale et de méthode historique ».

(2) *Annuaire* de l'École des Hautes Études (1912).

sur des points particuliers (1); *il avait maintenant à sa disposition les moyens d'information les plus complets qu'il fût possible de réunir, les documents les plus sûrs permettant non seulement de préciser ce qui restait encore obscur dans la biographie de Michelet, mais de suivre l'évolution de ses idées et de ses sentiments depuis leur éclosion lente ou spontanée jusqu'à l'expression définitive que savait leur donner la plume du grand artiste. Monod a certainement beaucoup joui dans ce commerce constant avec l'illustre écrivain qui lui avait appris « à aimer la France, à l'aimer dans son histoire ressuscitée par lui, à l'aimer dans son peuple dont il interprétait les sentiments secrets et les nobles inspirations, à l'aimer dans son sol même, dont il savait si bien peindre le charme et la beauté »* (2). *Il en a tiré la substance de l'étude psychologique la plus pénétrante qui ait encore été faite de Michelet; mais il a su aussi résister au charme de l'enchanteur, et juger en critique impartial autant qu'avisé l'homme et l'œuvre qu'il admirait.*

Son premier devoir consistait à mesurer exactement la valeur des témoignages qui venaient, nombreux et divers, s'offrir à son jugement. D'abord le témoignage de Michelet lui-même qui a varié, comme tout homme au monde, avec l'âge et sous l'empire des circonstances; mais Monod avait cette bonne fortune de pouvoir corriger les souvenirs lointains de Michelet par les notes immédiates du Journal intime (3), *et il lui arriva plusieurs fois de constater avec quelle candide inconscience Michelet avait transporté dans le passé les impressions ou les passions du présent. Ainsi ne faut-il pas tenir pour assurées certaines assertions qui se trouvent, par exemple, dans la préface qu'il mit en 1868 à une nouvelle édition de son* Histoire de France. *Encore moins doit-on accorder une pleine confiance aux souvenirs recueillis par Mme Michelet. Monod a fait d'elle le plus bel éloge (t. I, p. 224), montrant de quels soins tendres et bienfaisants elle sut entourer Michelet vieillissant et lui rendre comme une seconde jeunesse aussi féconde en œuvres et en poésie que la première; mais il savait aussi avec quelle jalousie elle veillait sur la mémoire du défunt, avec quelle force d'illusion elle croyait s'être pénétrée de son âme et presque de son génie. Il ne craint pas de nous dire (t. II, pages 15, 44) qu'elle s'est permis de lacérer telle page du* Journal intime *où Michelet avait noté les sentiments de tendre amitié qu'après la mort de sa première femme lui avait fait éprouver Mme Dumesnil, mère de son futur gendre. Ailleurs, il montre comment elle fabriqua le récit de plusieurs voyages de Michelet, par exemple en Italie et dans les Flandres, en glissant parmi les extraits du* Journal *des centons empruntés à l'*Histoire de France *ou même des impressions personnelles inconsciemment transposées comme étant de son mari. Aussi Monod sut-il se tenir sur ses gardes et n'accepter pour certain que ce qu'il avait pu contrôler à l'aide des documents originaux. Il observa la même circonspection à l'égard de la seconde Mme Quinet,*

(1) Voir dans ce même *Annuaire* la bibliographie des œuvres de G. Monod par M. Émile Châtelain.

(2) G. Monod : *Jules Michelet* (1875), avant-propos.

(3) De ce *Journal*, une des plus étonnantes « confessions » qu'il y ait dans notre littérature, Monod a publié de longs extraits, parmi lesquels se trouvent de petits bijoux. La typographie a pu heureusement en donner la physionomie exacte : ce sont les alinéas fréquents qui semblent suivre la marche saccadée de la pensée elle-même, les numéros qui classent déjà les idées en formation, les accolades qui les présentent sous forme d'un tableau avec ses plans logiquement ordonnés. Il semble qu'on assiste au travail même du cerveau quand Michelet jetait fébrilement ces notes sur le papier.

qui n'apporta pas moins de passion à défendre la mémoire de son mari, que Mme Michelet n'en manifesta pour le sien.

Il est enfin une autre source d'informations directes, mais que Monod n'a pu utiliser, celle que possèdent les héritiers de la première femme de Michele (Pauline Rousseau) et de leur fille Adèle. Bien que croyant avoir le droit de penser que Monod avait indûment pris parti dans leurs querelles de famille, ils se sont pendant longtemps refusés à rien livrer au public et c'est tout récemment qu'ils ont consenti à ouvrir leurs cartons. M. Sirven en a tiré un intéressant choix de lettres qui a paru dans la Revue de Paris *(1er octobre 1922). Il ne semble pas que les extraits publiés obligent à modifier en quoi que ce soit le récit de Monod.*

En dehors des papiers de famille, Monod a recherché, trouvé et utilisé bon nombre de témoignages consignés par les amis, les secrétaires (1), *les élèves de Michelet; il a dépouillé minutieusement les journaux, les revues qui ont parlé des cours de Michelet ou rendu compte de ses livres. A l'aide de ces documents, scrutés et contrôlés avec la critique la plus attentive, il a élevé un monument considérable qui marquera dans l'histoire du mouvement intellectuel en France pendant la première moitié du XIXe siècle.*

*Un des faits qu'il a réussi à mettre le mieux en lumière, c'est le développement logique de la pensée intime de Michelet à travers tant d'œuvres diverses qui paraissent plutôt inspirées par les influences du dehors. Michelet a dit et répété que Vico, son premier maître, n'a cessé de le guider dans toute la suite de son labeur historique; Monod en fournit mainte preuve dans l'analyse qu'il fait des volumes de l'*Histoire de France, *bien que les derniers aient été rédigés dans des circonstances très différentes des premiers et dans un état d'esprit, pour ainsi dire, contradictoire. Si Michelet fut un des types les plus curieux de l'*homo duplex, *un de ceux où les contrastes sont le plus fortement accentués, Monod montre d'autre part, qu'au fond, le professeur passionné pour l'enseignement et l'éducation de la jeunesse, le chantre inspiré du moyen âge, l'ardent polémiste anticlérical, le prophète et l'apôtre des temps nouveaux enfantés par la Révolution française, est toujours resté fidèle à ses conceptions premières, à ses doctrines d'amour pour les hommes et d'ascension continue vers une humanité supérieure. « L'auteur du* Prêtre, *du* Peuple *et de la* Révolution *est le même homme qui a écrit l'*Introduction à l'histoire universelle, *les* Origines du droit *et l'*Histoire de France, *le même qui a traduit Vico et composé l'*Histoire romaine *» (t. I, p. 215). C'est parce que, si Michelet fut un virtuose, un visionnaire, il fut aussi un travailleur acharné, ordonné, réfléchi. C'est d'une intense méditation que sont sortis ses plus beaux livres. La définition de Buffon que le génie est une longue patience peut servir à caractériser ce génie tumultueux et si fantasque en apparence. Monod nous le fait voir, pendant les dures années d'apprentissage, lisant, la plume à la main, tout ce qui de son temps valait la peine d'être lu, en français et même en allemand, sur l'histoire et la philosophie, avide de connaître ce que la féconde érudition d'outre Rhin apportait de nouveau dans le domaine des sciences historiques et morales, multipliant les voyages en France et à l'étranger pour s'instruire sur les lieux, les choses et les hommes, visitant les bibliothèques et les archives avec autant de conscience que les monuments et les musées. Même dans ses divagations*

(1) Parmi les secrétaires, Monod aurait pu nommer le père de Michelet qui copia pour lui de longs extraits de chroniqueurs français; ces copies, qui sont naturellement sans valeur, ont été brûlées au moment où Madame Michelet faisait classer les manuscrits de l'*Histoire de France.*

les plus inattendues, Michelet ne perd jamais complètement le contact avec la réalité dûment constatée. Si Monod refuse de le suivre sur les sommets d'où, « sublime énergumène », il profère des oracles, il ne veut pas qu'on oublie que Michelet fut aussi chef de section aux Archives du royaume et qu'il a publié des documents inédits.

*L'œuvre est naturellement le reflet de l'homme. Chez Michelet, elle est faite à la fois de science et d'imagination. Monod, qui était si sensible à toutes les manifestations de la beauté dans la nature, dans l'art, dans la littérature, sent et rend à merveille le talent littéraire de Michelet, puissant créateur d'idées et d'images ; mais il ne s'est pas dérobé à son devoir de critique, et en même temps qu'il analyse ses ouvrages, qu'il en fait apprécier et admirer les parties originales, il ne manque pas d'y signaler des lacunes et des erreurs. Sans pédantisme, mais d'une main très ferme et d'une vue très large, il refait en quelque sorte les parties de l'*Histoire de France* que la science tient aujourd'hui pour suspectes ou fausses. On aura plaisir et profit à l'entendre disserter à son tour sur la philosophie de l'histoire, sur la théorie des races et du milieu, sur la géographie humaine, sur l'importance de l'élément germanique dans la formation de notre unité nationale, sur la politique carolingienne et le rôle civilisateur de l'Église médiévale, sur la Réformation religieuse du XVIe siècle, sur les relations intellectuelles de la France et de l'Allemagne dans la première moitié du siècle dernier, etc. Si Michelet a présenté avec le puissant relief que l'on sait les grandes figures de Jeanne d'Arc et de Louis XI, Monod a tracé de Luther un portrait tout en nuances, où se jouent la lumière et les ombres, et que les historiens n'oublieront pas.*

Monod n'a pas poussé ce travail d'analyse et de synthèse plus loin que l'année 1852 où Michelet, républicain et anticlérical, justement suspect à l'empire naissant, fut brusquement destitué de ses fonctions aux Archives et chassé de sa chaire au Collège de France. Même son dernier chapitre, sur les cours professés au Collège de 1849 à 1852, est resté à l'état d'ébauche. Aurait-il, s'il avait vécu, traité avec la même ampleur les vingt dernières années de la vie de Michelet, riches encore d'œuvres écrites et d'action morale ? Je ne sais. Au point où il l'avait amené, il estimait que son livre était utile, neuf et instructif sur beaucoup de points ; peu de temps avant sa mort, il recommandait encore aux siens de le faire publier. Cependant, c'eût été trahir sa mémoire que d'envoyer son manuscrit tel quel à l'impression. Il s'y trouvait des répétitions inévitables, sinon même nécessaires, quand on s'adresse à un auditoire très mélangé et qui se renouvelle sans cesse ; des digressions qui permettent de nourrir une leçon mais qui retardent ou interrompent le récit et nuisent à la bonne ordonnance d'un exposé. Déjà lui-même il en avait détaché un très important fragment, utilisé comme introduction à l'étude de Boehmer sur les Jésuites, qu'il avait traduite en français. De fidèles amis, en particulier M. Émile Bourgeois, insistèrent pour que le travail fût édité après une révision attentive du manuscrit ; un autre, M. Henri Hauser, voulut bien se charger de cette délicate besogne. Il s'est acquitté de sa tâche avec une respectueuse discrétion, supprimant les répétitions les plus choquantes, écourtant des citations qui avaient été données plus complètes ailleurs, choisissant entre plusieurs rédactions d'un même récit celle qui lui semblait le mieux convenir au plan général, retranchant même çà et là quelques documents et leur commentaire qui allongeaient le texte sans profit pour le lecteur, et qu'il a d'ailleurs fait paraître sous sa responsabilité dans des recueils

divers (1). *D'autre part, il n'a pas hésité à compléter certaines indications bibliographiques en y ajoutant la mention de livres ou d'articles publiés depuis la mort de l'auteur; on les trouvera entre crochets dans les notes.* Suum cuique. *Lui reprochera-t-on les libertés qu'il s'est permises et sur lesquelles il s'est expliqué nettement chaque fois (Cf t. I, p. 143; t. II, p. 109, 211, 251)? Non sans doute, et ce sera bien ainsi; la juste mesure est, en effet, difficile à trouver, quand on veut concilier le légitime souci de livrer au public un ouvrage bien composé avec la piété envers un ancien maître dont on respecte la mémoire.*

Quoi qu'il en soit, la mise au point définitive était terminée et le manuscrit remanié se trouvait chez l'imprimeur quand éclata la guerre. Après la fin des hostilités, il fallut attendre encore que la famille et les amis eussent trouvé les moyens d'entreprendre enfin la publication, plus de dix ans après la mort de l'auteur. Voici maintenant l'œuvre du maître, en deux volumes remplis de faits et d'idées, à la place qui lui convient dans cette Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes *à laquelle Monod a toujours témoigné tant de sollicitude. Je ne crois pas me faire illusion en prédisant que le public éclairé lui fera le chaleureux accueil dont elle est digne.*

Charles BÉMONT.

Noël 1922.

(1) En voici la liste : *Quelques fragments inédits de Michelet sur le* XVI*e* *siècle* (Revue du seizième siècle, t I, fasc. 1, 1914); *Jules Michelet, fragments inédits de ses conférences à l'École normale* (Revue politique et parlementaire, 10 avril 1914); *Michelet naturaliste et l'âme française d'aujourd'hui* (Revue du Mois, 10 février 1915); *Michelet et Sismondi* (Semaine littéraire de Genève); *J. Michelet et Foisset* (Revue de Bourgogne). Tout cela est en somme du bien de Monod. Ajoutons des *Lettres inédites sur la mort de Charles Michelet*, que M. Hauser a publiées dans la Revue bleue, 4 avril 1914.

ERRATUM

Tome I, page 21, ligne 12. Au lieu de : toute la séance de ses lectures, lire : toute la suite.

— p. 24. L'appel de note 1 de la ligne 36 doit être corrigé en 2 et celui de la ligne 42 supprimé.

— p. 48, lignes 33 et 34. La citation latine doit être lue comme suit : « *Te, maris et terrae numeroque carentis arenae Mensorem* ». (Voir Horace, Odes, livre I, nº XXVIII, vers 1-2.)

— p. 53. Dernière ligne au bas. Au lieu de : *Discours sur*, lire : *Introduction à l'histoire universelle.*

— p. 57. A la note. Lire : *La Révolution* et *La création* (la conjonction *et* ne doit pas être en italiques).

— p. 114 note 1, ligne 2. Au lieu de : du *Précis* qu'il avait composé, lire : qu'il l'avait composé.

— p. 123, note 1. Au lieu de : Bncha ?, lire : Bucnho.

— p. 124, ligne 5. Au lieu de 1869, lire 1868.

— p. 125, ligne 1. Au lieu de : (1874), lire : (1847). A la note, ajouter : un, après : et non.

— p. 143, note 1. Lire : Meyerbeer.

— p. 153, note 3. Corriger ou compléter les titres des ouvrages suivants : Süpfle : *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich.* — Fritz Meissner : *Der Einflus der deutschen Geiste auf die französische Literatur des* XIX *Jahrhunderts bis* 1870. — Virgile Rossel : *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne.* Paris, 1897.

— p. 156, note 1. Lire : Lady Blennerhasset : *Mme de Staël et son temps* (le nom de l'auteur aurait dû être imprimé en romain, non en italiques).

— p. 173, ligne 33. Après : ne suivaient-elles pas, ajouter : dans.

— p. 205, ligne 21. « Au lieu de : et de ongles, lire : et de ses ongles.

— p. 211, ligne 25. Au lieu de : Eichoff, lire : Eichhoff.

— p. 230, note 1. Lire : Voy. *Revue historique*, t. II (1876), p. 151-171. La référence exacte est donnée plus loin, p. 241.

— p. 245, trois lignes avant la fin. Lire : Messène, Phigalée, Mégalopolis (auj. Sinand), Tripolitza (auj. Tripolis).

— p. 247, note 1. C'est en 1839, non en 1830, que Quinet fut nommé à la Faculté de Lyon.

— p. 253, ligne 28. Lire : 30 septembre, au lieu de 31.

— p. 258, ligne 14. Lire : Bertereau, comme à la ligne 2.

— p. 266, ligne 3. Lire : Sur sa méthode propre, il se refuse.

— p. 280, ligne 37. Lire : 614, au lieu de : 514.

— p. 320, ligne 32. Au lieu de : la Hnnse, lire la Hanse.

— p. 332, ligne 19. Au lieu de : Henri IV, lire : Henri VI.

— p. 333, ligne 14. Lire : Lewis. Il s'agit ici de Sir George Cornwall Lewis.

— p. 337, ligne 1. Lire : serf-arbitre, au lieu de : self-arbitre.

— p. 350, note 2. Le titre de l'ouvrage du Dr Majunke doit être lu : *Luther wie er lebte, liebte und starb.*

— p. 359, ligne 22. Lire : La Fontenelle de Vaudoré.

— p. 363, trois lignes avant le bas. Lire : *Prolégomènes au Polyptyque.*
— p. 366, six lignes avant le bas. Lire : 1837 au lieu de : 1833.
— p. 375, note, ligne 6. Lire : Nous avons élagué les citations, au lieu de : délégué.
— p. 378, deux lignes avant le bas. Lire : Verachter.
— p. 378, note 4, n. 3. Lire : *Essai d'économie politique* (en italiques).
— p. 381, ligne 6. Lire : *Hac nitimur.*
— p. 381, note 3. Au lieu de Crotins, lire : Crotius.
— p. 383, six lignes avant le bas. Lire : Fafner.
— p. 384, note 1, Ajouter : Pierre Jacques Scourion, bibliothécaire et archiviste de Bruges, né à Boulogne-sur-Mer, mort à Bruges en 1883.

Tome II, p. 23, deux lignes avant le bas. Lire : Vicence, au lieu de : Vienne.
— p. 48, ligne 5. Au lieu de : Duschesne, lire : Duchesne.
— p. 100, ligne 2. Lire : 1841, au lieu de : 1864.
— p. 135, note 4, ligne 6. Lire : Granvelle, au lieu de : Granville.
— p. 146, note 3. Compléter la référence à la *Chronique* de Sainte-Beuve par la mention : *Revue Suisse*, comme il est dit p. 152.
— La note de la page 183 devrait être mise entre crochets ; de même la page 204.
— p. 220, note 1. Au lieu de : 1672, lire : 1572.

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Enfance et Jeunesse. — Formation intellectuelle et morale

M. Thureau-Dangin, dans *l'Histoire de la Monarchie de Juillet* explique l'attitude révolutionnaire prise par Michelet en 1843 par les mobiles suivants :

« A côté des tendances de sa nature littéraire, il avait une sensibilité douloureuse, venant en partie de la misère et des blessures d'amour-propre dont il avait souffert pendant son enfance et souvent même pendant son âge mûr ; la longue et laborieuse solitude où il avait vécu sur lui-même, accumulant dans le silence bien des amertumes, avait ajouté à cette susceptibilité quelque chose de concentré et une sorte d'exaltation intérieure. Il y avait en outre chez lui un grand orgueil et une vanité plus grande encore ».

Il y a là une petite part de vérité et une part très grande d'exagération et d'erreur. Il est nécessaire, afin de bien comprendre l'œuvre de Michelet, de bien comprendre son caractère; car, cette œuvre est sortie de son cœur autant que de son intelligence, et ses idées philosophiques elles-mêmes ont été en partie déterminées par sa sensibilité. Nous devons donc commencer par étudier quels ont été les éléments essentiels de la formation intellectuelle et morale de Michelet. Nous avons pour la connaître la préface du *Peuple*, et les deux volumes intitulés *Ma Jeunesse* et *Mon Journal*. J'y ajouterai, si je puis, quelques traits inédits, en me servant soit de lettres de famille, soit d'un récit de l'enfance de Michelet écrit par lui-même pour son ami Poinsot en 1820 et interrompu à la mort de Poinsot, repris le 31 mars 1822 et laissé inachevé. Michelet s'en est servi en écrivant la préface du *Peuple*. Madame Michelet l'a fait entrer presque en entier dans *Ma Jeunesse*, mais en laissant de côté quelques traits précieux à recueillir.

Je ne raconterai donc pas la vie de Michelet jusqu'à son entrée au Collège Sainte-Barbe-Rollin en 1822. Je rappellerai seulement qu'il était né le 21 août 1798 à Paris, dans une église transformée en infir-

merie[1], de Jean Furcy Michelet, originaire de Laon, et d'Angélique, Constance Millet, née à Renwez (Ardennes)[2]. Je ne me demanderai pas ce qu'il a pu devoir, comme il le pensait, à la colérique Picardie et à l'esprit sérieux et critique des Ardennais; car cette psychologie provinciale, à laquelle Michelet a attaché tant d'importance dans son *Tableau de la France*, est bien contestable[3]. Jean Furcy Michelet vécut péniblement de son métier d'imprimeur, aidé de son père et de son petit garçon, jusqu'au jour où il fut complètement ruiné, en 1812, par le décret qui limitait le nombre des imprimeurs à 60 et expropriait les autres. Pendant deux ans il resta sans occupation, soignant son père et sa femme malades qui moururent en 1814 et 1815, mangeant l'argent de l'indemnité reçue en 1812 et le petit héritage des parents de sa femme. Heureusement il obtint en 1814 une place de gérant dans la maison de santé du docteur Duchemin, dirigée par Mme Hortense Fourcy. Il vint y habiter en 1815 avec son fils, rue de Buffon. Trois ans plus tard, en 1818, le docteur Duchemin liquidait sa maison, et Jean

1. « Déménagements perpétuels :

1798 : 16 rue de Tracy, au coin de la rue Saint-Denis, maison Saint-Chamond.

1800-1802 Rue Montmartre, rue du Tour (rue Française. *Ma Jeunesse*, p. 25).

1808 : Rue des Saints-Pères au coin de la rue de Verneuil. (Il a 10 ans, père en prison).

1809 : Boulevard Saint-Martin (Il a 11 ans; il imprime).

1811 : Rue N.-D. de Nazareth, 50 *bis* rue d'Angoulême.

1812 : Rue Carême-Prenant, cul-de-sac Saint-Louis.

1814-1815 : Rue de Périgueux (Sa mère y meurt).

1815 : 7 rue de Buffon (Mme Michelet dit : 1816 9 février).

1818-1827 : Rue de la Roquette.

1827 : Rue de l'Arbalète. »

2. Angélique Constance Millet était fille de Thierry Millet et de Jeanne Elisabeth Michaux (parrains de J. B. Millet). Lefebvre était fils d'un Lefebvre Millet.

3. Michelet qui a tant critiqué Thierry sur ses théories des races attachait une importance extrême aux origines ethniques. Voici ce qu'il écrit sur ses propres origines :

« *Les Michelet* :

Les Picards : mon père, ma tante;
Les Wallons-irlandais : Edmond;
Les Normands pour le teint;
Wallons pour le cœur : Narcisse.

Les Wallons ont la fureur sacrée : Valmore, Beethoven, J. Van Eyck.

« *Les Millet* :

Champenois, Lorrains, Ardennais (prose très grave), mes oncles et l'aîné de Provins. Ma tante Larisse et ma Mère (critique et prose).

« Les Wallons, noirs et sanguins (ma tante Lefebvre).

« Les Wallons blonds sanguins (Lefebvre, Célestine, nature exubérante).

« Je n'ai jamais trouvé personne plus raisonnable que ma mère. Entre l'emportement sanguin des Belges de la Basse-Meuse, Dinan, Liège, etc., et la critique un peu sèche des Ardennes, Rethel, Sedan, Mézières, des villes lorraines, elle tenait un milieu assez rare... Quand je l'ai connue ses malheurs la rendaient déjà trop critique peut-être, mais cela était nécessaire pour faire équilibre à la jeunesse un peu légère de mon père. Au reste, sans ce caractère picard, cette jeunesse de sang, la tristesse peu raisonnable de ma mère, avec qui j'étais bien plus d'accord, m'aurait tué. »

Furcy Michelet allait s'établir, avec une partie des pensionnaires, et Mme Fourcy, n° 49, rue de la Roquette, dans la maison de Sedaine, où il devait rester jusqu'en avril 1827. Ses pensionnaires et les leçons données par son fils le mettaient désormais à l'abri du besoin.

Au milieu de toutes ces vicissitudes, Jules Michelet avait eu une enfance difficile et misérable. Jusqu'à douze ans il n'avait presque rien appris et presque rien fait. Il travaillait parfois à l'imprimerie, et son vieux grand-père avait été, avec sa mère, son seul maître; mais surtout il errait et lisait au hasard.

En 1810 on l'envoie chez un ancien maître de pension jacobin, M. Mélot, qui après avoir été libraire était revenu à sa première vocation et donnait des leçons de latin à des élèves fort disparates d'âge et d'éducation. Michelet y connut d'assez vilains garnements, mais aussi l'ami qui devait pendant six ans avoir la meilleure place dans son cœur, Poinsot. En 1812 il entra au lycée Charlemagne où il souffrit cruellement de la vulgarité et des persécutions de la plupart de ses camarades, jusqu'au jour où ses succès scolaires imposèrent le respect. En 1816 il sortait du lycée et acquérait en 1817, le 15 mai[1], le grade de bachelier ès-lettres. En 1818, il était reçu licencié, le 8 juillet, et entrait comme professeur à l'institution Briand. En 1819 il était docteur ès-lettres; en 1821, agrégé des lettres, et il faisait pendant quelque temps des suppléances au collège Charlemagne. En 1822 il était chargé de l'enseignement de l'histoire au nouveau Sainte-Barbe, situé rue des Postes, le futur collège Rollin.

Je n'ai rappelé ces quelques faits que pour permettre de mieux suivre les observations que nous pouvons recueillir dans l'histoire de son enfance sur son développement moral et intellectuel. Son journal d'enfance est si détaillé, si sincère, que nous pouvons nous faire l'idée la plus exacte de ce qu'il a été, de ce qu'il a vu et senti pendant ses dix-sept premières années.

Le volume *Ma Jeunesse* complète ce journal, qui s'y retrouve presque tout entier, mais avec des corrections qui en diminuent parfois la saveur. Le trait de caractère qui domine chez lui et qui se manifeste dans toutes les circonstances, c'est la sensibilité, une sensibilité exagérée qui se manifeste à la fois par la tendresse et par la violence, par la promptitude à passer d'une impression à une autre, par un mélange de vanité et de sauvagerie, une capacité extraordinaire de souffrir, d'aimer et de haïr, par une mélancolie précoce, le goût de la rêverie et de la solitude, enfin par un éveil prématuré des sens et une sensualité naturelle qui le porte d'abord au romanesque et qui, avec les mauvais exemples dont il était entouré, aurait pu l'entraîner très loin, si la timidité, le travail, l'amitié, le goût des choses nobles et le respect de la femme, ou plutôt encore l'attendrissement devant la faiblesse de la femme, ne l'avaient retenu[2].

1. Madame Michelet dit, mars 1817 (*Ma Jeunesse*, p. 290).

2. Nous aurons à plus d'une reprise l'occasion de signaler chez Michelet la lutte entre sa nature passionnée et sensuelle et l'idéal moral qu'il a donné à sa vie. — Il a subi plus d'un entraînement et il le confesse, mais il s'en

Je citerai quelques exemples de cette exaspération de la sensibilité dont il s'accuse. A l'âge de quatre ans, dans un accès de colère, il donna un coup de bâton sur la tête de son père. « Cela parut, dit-il, du plus mauvais augure, tant la violence de mon caractère perçait déjà. »

Plus tard, à huit ou dix ans, quand le caractère de sa mère s'était aigri par le malheur et qu'elle accusait la légèreté de son mari :

« Mon caractère impétueux, nous raconte-t-il, me faisait prendre parti pour l'un ou pour l'autre et j'irritais encore la dispute. Il est certain que ma pauvre mère trouvait en moi bien peu de consolation : qu'on se figure un caractère d'enfant gâté, dur, violent à la moindre contradiction et pensant faussement avec une étrange subtilité... J'affligeais jusqu'aux larmes ma pauvre mère; j'en étais bientôt touché, mais j'étais trop fier pour revenir. » Même quand sa mère était malade et qu'il avait dix-sept ans, « telle était la déplorable violence de mon caractère qu'il m'échappait parfois des mots durs que je voudrais maintenant expier de tout mon sang. A peine avais-je dit ces mots cruels que j'étais déchiré, mais je ne sais quelle mauvaise honte m'empêchait de demander pardon, tandis qu'il était encore temps ».

Je suis porté à croire que Michelet, dans une sorte de fureur de sincérité, a exagéré quelque peu ces violences et ces duretés, mais elles étaient réelles pourtant. Lorsqu'il raconte, en 1820, les persécutions dont il fut l'objet pendant ses deux premières années de collège, de 1812 à 1814, de la part de quelques-uns de ses camarades, on voit que les années n'avaient rien enlevé à la vivacité de ses ressentiments. Il dit, à propos de l'un d'eux : « Il me semble que j'aurais plaisir à souffleter maintenant sa face savoyarde. » Il nous dit encore : « Ces railleries aigrissaient mon caractère déjà très passionné, très violent. De retour à la maison, je versais souvent des larmes de rage. »

Mais cette violence, cet esprit vindicatif, étaient associés par sa sensibilité même à une capacité infinie de tendresse. Cette mère qu'il affligeait souvent, il l'aimait avec passion. Après sa mort, pendant plus d'un mois, il ne pouvait traverser l'appartement sans marcher

relève par les deux sentiments qui lui inspirèrent plus tard le livre de l'*Amour*, sa pitié pour la femme et la conviction que le foyer monogamique est la condition nécessaire de l'activité saine de l'individu et des peuples. « Je n'ai pas la prétention d'être meilleur que les autres, écrit-il le 1er mars 1821; ce qui me différencie pourtant de mes camarades, c'est l'émotion de pitié que je ressens pour les femmes qu'ils traitent avec tant de légèreté. » « La décadence d'un peuple est toujours précédée de la dissolution du foyer. Se réfugier dans la vieille polygamie, c'est reculer de 2.000 ans », écrit-il le 18 juillet. Par moments son aversion pour les plaisirs vulgaires le conduit jusqu'à l'ascétisme. « Le corps, écrit-il le 9 juillet 1830, est toujours l'ennemi de la liberté humaine. Il faut que l'âme lutte jusqu'à ce que le corps soit son esclave. On saoule le monstre, et on dit : « Paix avec le corps ». Non, il faut que ce dernier soit vaincu, non rassasié. » Mais, il ne faut jamais l'oublier avec Michelet, nous trouverons toujours en lui un persistant contraste, l'*homo duplex*, romantique et classique, lyrique et critique, chaste et sensuel. Son visage portait la marque de cette contradiction : le front et les yeux d'un idéaliste, le nez aux ailes frémissantes d'un sensitif et d'un artiste, la bouche serrée et fine d'un ironiste voltairien, le menton lourd et pesant d'un homme tyrannisé par des instincts inférieurs. De même il gardera jusqu'à la fin de sa vie le teint frais et rosé d'un jeune homme sous une neige de cheveux blancs qui, dès l'âge de trente ans, lui donnait l'aspect d'un jeune vieillard.

sur la pointe des pieds et c'était chaque fois une nouvelle douleur quand il revenait à lui et sentait l'inutilité de ces précautions. Quand il est transporté rue de Buffon et se sent de nouveau entraîné vers l'avenir par la joie de vivre, « par mille distractions au dehors, par mille passions nourries dans la solitude et qui s'élançaient au dehors dans l'espoir d'être satisfaites » il se reprochait nous dit-il, ce bonheur cruel « comme si je l'eusse acquis au prix de sa vie. » Il ne parle de son père qu'avec la reconnaissance la plus émue et aperçoit en lui ce qui se cachait de sensibilité sous des apparences de sécheresse et de frivolité[1].

Où la nature aimante de Michelet se manifeste avec le plus de force, ce n'est pas dans ses juvéniles amours pour Sophie Plateau ou pour Thérèse, si délicieusement contées dans *Ma Jeunesse*, car il est difficile de démêler dans ces élans tumultueux des premières passions la tendresse du cœur de l'émotion des sens, c'est dans ses amitiés. Je ne connais rien, dans l'histoire des amitiés célèbres, de plus touchant, de plus beau, que l'amitié de Poinsot et de Michelet. Leur commerce est un échange, non seulement d'une tendresse passionnée, mais des plus hautes pensées et des plus nobles efforts pour leur perfectionnement mutuel. Quand Poinsot tombe malade et meurt, cette catastrophe dont nous suivons au jour le jour dans *Mon Journal* toutes les péripéties, fait écrire à Michelet les plus belles pages qu'aient jamais inspirées à un homme de génie la douleur et l'amitié. Et si un nouvel ami, Poret, âme énergique et essentiellement vertueuse, succède à Poinsot dans l'affection de Michelet, cette nouvelle amitié n'enlève rien à l'ancienne. Écoutez de quelle façon Michelet parle d'eux quand il reprend en 1822 l'histoire de sa jeunesse, histoire interrompue en 1820 lorsque Poinsot était tombé malade :

« La vue seule des chiffres qui numérotent les pages précédentes me rappelle un ami que j'avais encore en les écrivant. Ainsi j'ai perdu ma plus douce espérance, plusieurs années de ma vie ; je pourrais même le dire à la lettre, une partie de moi-même, car je ne me retrouve plus les mêmes facultés depuis sa mort.

Je dois cependant remercier Dieu ; car en m'ôtant Poinsot il m'a conservé une amitié aussi douce et peut-être plus salutaire, parce qu'elle m'associe au calme d'une âme forte et moins agitée de passions. Je ne crois pas que mon ami s'offense du témoignage que je rends ici à l'homme le plus vertueux que

1. Quand son père le prenait le matin dans son lit et lui chantait :

Que je suis heureux d'être père,
Mon fils est mon consolateur;
Jusqu'à mon heure dernière
Mon cher fils fera mon bonheur.

il fondait en larmes.

Le 24 août 1820 il écrit dans son journal : « Dieu m'a donné, m'a prodigué même les objets les plus dignes d'être aimés. Outre le meilleur père et la meilleure mère que l'on pût souhaiter, il m'a successivement fait connaître des personnes d'un cœur vraiment rare, en sorte que j'ai toujours quelque peine à croire que tout ce qu'il y a de bon, de vertueux, de sensible sur la terre ne soit pas autour de moi. »

je connaisse ; il doit plutôt voir avec plaisir que Poret lui-même ne l'efface pas de mon cœur.

J'avoue que je crois devoir beaucoup à Poret. Son amitié m'a retrempé. Poinsot sympathisait tellement avec moi que sa société ne pouvait me changer en bien; nous n'étions pas deux. Nous entretenant sans cesse de l'état passionné de nos âmes, nous nous quittions plus agités. Que nous parlions d'amitié, de vertu, nous n'étions pas plus calmes que si nous eussions parlé d'amour. Cet état de l'âme était poétique, romanesque, et quoique je sente combien il était dangereux, je ne puis m'empêcher de le regretter. Ah ! mon cher ami, le monde a changé. »

A l'amitié, Michelet joignait l'amour du prochain en général. Après la mort de Poinsot il se console en faisant des visites à des pauvres[1].

La sensibilité à la fois exquise et vibrante de Michelet se manifestait chez lui de toutes les manières et dans toutes les circonstances. Ayant appris qu'on avait jeté dans l'égout les petits de leur chatte, il fut longtemps sans pouvoir s'en consoler et pleurait quand on en parlait. Un jour que son chat Raton, affamé, avait mordu sa main, grasse d'un morceau de viande qu'il venait de manger, il se mit d'abord en colère, puis pleura « en faisant un retour sur leur pauvreté dont souffrait ce pauvre animal. » A douze et treize ans, il était visiblement ému par la vue des petites filles de son quartier. « Elles allumaient, dit-il, mon imagination voluptueuse. » Il était jaloux de l'une d'elles, Sophie Plateau. « Lorsqu'un jeune ouvrier du voisinage venait chez eux, je crevais; je vois encore la belle lune qui brillait, dans une de ces terribles soirées où je nourrissais ma jalousie par la lecture d'un poème d'Ossian. »

Cette extrême sensibilité chez un enfant pauvre, qui voyait le malheur et la souffrance autour de lui, l'avait rendu timide et gauche par crainte d'être moqué, et cette timidité s'accroissait par l'amour-propre qu'avait développé chez lui l'admiration inconsidérée de son père, de ses grands-parents et de leurs amis. La grosseur de sa tête présageait sa haute destinée: on discutait devant lui quelle sorte de grand homme il devait être. « Ayant beaucoup d'idées au-dessus de de mon âge, dit-il, toutes fausses par conséquent, j'étais l'être le plus bizarre, et peut-être le plus ridicule. » Sa terreur d'être envoyé en classe le fit garder à la maison jusqu'à douze ans, menant une vie sédentaire, lisant, rêvant, apprenant mal, mais... apprenant seul. Quand il fut au collège Charlemagne, sa timidité devint une sauvagerie haineuse. Mais pendant ces années de tristesse et de souffrance il avait pris l'habitude et le goût de la solitude.

« Le moindre regard d'homme me déconcertait, et l'idée que je pouvais paraître ridicule ou méprisable élevait dans mon âme une vague infernale.

1. Ce besoin de charité demeurera un des traits essentiels du caractère de Michelet. Nous apprenons, par une lettre d'un collègue, qu'à Sainte-Barbe, quand il avait vingt-six ans, il avait des listes de jeunes gens à qui il cherchait à procurer du travail. Même dans les périodes les plus occupées de sa vie et malgré sa pauvreté, il faisait des visites de charité. J'ai eu entre les mains une correspondance de 355 lettres de la seconde Mme Michelet écrites de 1854 à 1874. Il en est bien peu qui n'aient pas pour objet des services à rendre ou des services rendus.

Quoique souffrant à la fois presque toutes les privations physiques, il m'arrivait de pleurer de ne pouvoir être utile aux hommes; et au moindre sourire malin, je me sentais le besoin de poignarder le railleur. A un quart d'heure de distance je versais dans la rue des larmes de rage et d'amour. »

Dès l'âge de 9 ou 10 ans, il goûtait, nous dit-il, les plaisirs vagues de la mélancolie.

« J'aimais à monter seul dans un cabinet tout à fait séparé de l'appartement; je n'y montais qu'en tremblant à cause de la noirceur de l'escalier et de la grandeur des armoires où un homme pouvait facilement se cacher; mais une fois établi là, j'y rêvais avec plaisir. »

Cet amour de la solitude, il le conservera toujours. Lorsqu'il a 22 ans, il écrit à Poinsot :

« Remercions la solitude de ce qu'elle nous a donné dans le passé. Restons seuls, mon cher ami; les faibles ne sont pas propres à vivre parmi ceux qui n'ont que le plaisir en tête; ils souffrent trop du contact. Un livre, un petit coin, *ante focum, si frigus erit, si messis, in umbra*, avec cela et le nécessaire, voilà ce qu'il faut pour notre vie. Aimons les hommes, mais loin d'eux. Je savoure mon ourserie[1]. »

Cet amour pour la solitude et la rêverie, la tristesse habituelle de sa vie d'enfance et de jeunesse, les deuils cruels qui l'atteignirent, la mort de son grand-père et de sa mère, de Poinsot, lui donnèrent de bonne heure une sorte d'attrait pour la mort. Le Père Lachaise fut pendant des années sa promenade favorite.

« Je puis dire, écrit-il dans son journal, le 2 novembre 1822, que j'ai fait amitié avec la mort. En retour elle m'a livré les mystères de la tombe. Il a suffi de l'interroger d'un cœur compatissant. Je pourrais écrire des dialogues des morts, nouveau Lazare, en ressuscité du tombeau. Je suis tant de fois mort par la douleur. »

Toutes les grandes étapes de la vie de Michelet ont été marquées par des tombeaux : sa mère, son ami, sa première femme, Mme Dumesnil, son père, sa fille. Chaque fois il a approfondi et savouré, si je puis dire, le mystère de la mort. Et son amour de l'histoire est né en partie de cet amour de la mort où il a fini par voir la condition et comme l'explication de la vie. Toute vie à ses yeux n'était que résurrection d'entre les morts.

Ces goûts, cet attrait pour la mort devaient, semble-t-il, faire naître en lui des sentiments de mysticité religieuse, et quand on le voit en 1816 se faire baptiser malgré le voltairianisme de son père, on est disposé à regarder cet acte comme le résultat d'une conversion religieuse et chrétienne. Mystique, Michelet le fut toujours. Il voyait, sentait partout le mystère; il prêtait des âmes aux bêtes et même aux choses; il mettait la nature humaine en communication avec Dieu et trouvait dans les âmes simples, les enfants, une révélation du divin. Mais de même qu'il y avait au point de vue moral deux hommes en lui, un

1. *Mon Journal*, p. 65.

homme parfois asservi à ce qu'il appelait ses anges noirs, à ses instincts sensuels, et un homme aspirant à une vie idéale où le corps est l'humble serviteur de l'âme, il y avait aussi en lui, au point de vue religieux, un mystique pour qui le réel n'était que le symbole de forces cachées, et un critique rationaliste qui se refusa toujours à enfermer sa religion dans des formules dogmatiques ou même philosophiques. Nous en avons la claire perception dans ce qu'il dit dans ses souvenirs d'enfance en 1820 au sujet de la lecture qu'il fit de l'*Imitation de Jésus-Christ* à l'âge de 12 ans.

« Ce que j'éprouvai de plus remarquable rue des Saints-Pères, ce fut quelques mouvements religieux. Papa était plus qu'indifférent là-dessus; maman n'était pas dévote, mais respectait la religion dans laquelle elle avait été élevée ; mon bon papa et ma bonne maman parlaient fort mal de la religion parce qu'ils avaient vécu longtemps dans un pays où les prêtres étant les plus riches excitaient le plus l'envie des pauvres. Dans ces détresses extrêmes où nous nous trouvâmes, je ne sais quel instinct me poussa à ouvrir des livres de piété. Jamais on ne m'avait donné d'instruction religieuse et jamais on ne m'avait mené dans les églises, non plus que depuis. Les prêtres, vêtus de leurs longues robes noires, m'effrayaient même. C'était pour moi tout autre chose que des hommes. La négligence de mes parents, le besoin pressant de tous les jours, terrible distraction, empêcha de songer à me faire baptiser. Ce sera peut-être à cet éloignement des préjugés que je devrai de devenir un jour raisonnablement religieux. Le livre qui me tomba sous la main fut l'*Imitation de J.-C.*, précédée de l'ordinaire de la Messe. Ces dialogues entre Dieu et une âme malade comme était la mienne m'attendrissaient beaucoup : j'oubliais facilement le présent qui devait passer si vite et je ne songeais plus qu'à cet avenir que nous promet la religion. Timide, comme j'étais, et ne connaissant les hommes que par le mal qu'ils nous avaient fait, je goûtais beaucoup la louange et la sollicitude dont ce livre est plein; il me semblait déjà (et j'ai su depuis que j'avais raison) que ce livre avait été fait par un solitaire comme moi. Une maxime me resta dans la mémoire et je suis fâché de n'avoir pu jamais la retrouver dans le livre ; c'en était là à peu près le sens : *Je ne me suis jamais repenti d'être resté seul et de m'être tu, je me suis souvent repenti d'avoir été parmi les hommes.* Ces mouvements de religion ne duraient pas plus que la détresse qui m'avait fait sentir la nécessité de sortir du présent ; et je ne sais s'il eût été bon qu'ils durassent ; car j'aurais vu la religion catholiquement et sottement, et je me serais bientôt trouvé muselé comme les autres. »

Il est intéressant de rapprocher de ce morceau le passage de l'Introduction du *Peuple* où Michelet l'a reproduit en le transformant. Vous y admirerez l'art consommé de l'écrivain qui a su tirer de ce morceau écrit d'un style un peu froid et négligé des accents d'une émotion pénétrante et vous y remarquerez aussi que la tendance à la mysticité a été en s'accentuant chez Michelet à mesure qu'il s'est affermi dans son opposition au catholicisme. En 1820 il espère se faire une religion raisonnable; en 1843 il a renoncé au Christ et croit s'être d'autant plus rapproché de Dieu :

« Dans les embarras extrêmes, incessants, de ma famille, ma mère étant malade, mon père si occupé au dehors, je n'avais reçu encore aucune idée religieuse... Et voilà que dans ces pages de l'*Imitation* j'aperçois tout à coup, au bout de ce triste monde, la délivrance de la mort, l'autre vie et l'espérance ! La religion reçue ainsi, sans intermédiaire humain, fut très forte en moi. Elle me resta comme chose mienne, chose libre, vivante, si mêlée à ma vie

qu'elle s'alimenta de tout, se fortifiant sur la route d'une foule de choses tendres et saintes, dans l'art et dans la poésie, qu'à tort on lui croit étrangères. Comment dire l'état de rêve où me jetèrent ces premières paroles de l'*Imitation?* Je ne lisais pas, j'entendais... comme si cette voix douce et paternelle se fût adressée à moi-même... Je vois encore la grande chambre froide et démeublée; elle me parut vraiment éclairée d'une lueur mystérieuse. Je ne pus aller bien loin dans ce livre, ne comprenant pas le Christ, mais je sentis Dieu[1]. »

Il y avait heureusement en Michelet des qualités qui faisaient contre-poids à son excessive sensibilité. Il y avait tout d'abord un fonds de sens pratique qui n'est pas très apparent dans son enfance, mais que nous verrons se manifester d'une manière frappante au moment de son mariage et pendant les années de sa jeunesse et de sa maturité. Bien qu'il fût prêt à tous les sacrifices matériels pour ses convictions politiques, artistiques ou scientifiques, il savait calculer et organiser sa vie dans les moments les plus difficiles de façon à s'assurer non des jouissances, mais les conditions d'existence nécessaires à son travail et à sa production littéraire. Cet esprit pratique, il l'avait certainement hérité, non de son père qui en était dépourvu, mais de la laborieuse et économe famille ardennaise dont sortait sa mère.

Ce qui par contre éclate chez lui tout enfant, c'est l'intensité de la volonté et de l'énergie dans un corps frêle et débile. La dureté même dont il s'accuse en est une manifestation et aussi les batailles qu'il livrait à coups de pieds ou à coups de poings à ses polissons de camarades bien qu'il fût certain d'avoir toujours le dessous et qu'en général, à l'aller et au retour du collège, il fît son possible pour ne voir personne et n'être vu de personne. Dans sa vie solitaire il avait pris des habitudes de sérieux et de concentration. Il fut toujours laborieux, acharné au travail. Son exactitude et son soin à remplir tous ses devoirs le faisaient considérer par son maître, M. Mélot, comme « un petit saint, un petit Caton ». Quand il fut au collège et se trouva très inférieur à ses camarades, en butte à leurs railleries, loin de se décourager il se mit à travailler avec rage, à faire des devoirs surérogatoires jusqu'à ce qu'il eût pris la tête de la classe. Je ne puis pas ne pas citer, bien qu'il soit très connu, le passage de l'introduction du *Peuple* où Michelet rappelle un souvenir d'enfance où se montre ce côté énergique jusqu'à l'héroïsme de sa nature. Il avait 15 ans :

« Je me rappelle que dans ce malheur accompli, privations du présent, crainte de l'avenir, l'ennemi étant à deux pas (1814) et mes ennemis à moi

1 Toutefois s'il y eut en lui un élan religieux qui lui fit désirer de s'unir à la grande association chrétienne, il n'était pas réellement converti au dogme catholique, car il se refusa de faire acte de croyant en communiant (note de 1868) et il écrit dans son *Journal* le 18 novembre 1820 : « Celui qui croit la Messe bonne et n'y va pas est coupable. Moi, *qui n'y vais pas*, j'aime, dans les jours de grande fête, à communier avec la foule que je vois se porter aux églises ou dans les temples. Je le fais en traduisant quelque belle page des philosophes anciens ou une parabole de l'Évangile, celles surtout qui expriment une vérité éternelle dont on peut faire son profit, à quelque religion qu'on appartienne. »

se moquant de moi tous les jours, un jour, un jeudi matin, je me ramassai sur moi-même : sans feu (la neige couvrait tout), ne sachant pas trop si le pain viendrait le soir, tout semblait fini pour moi, — j'eus en moi, sans nul mélange d'espérance religieuse, un pur sentiment stoïcien. — Je frappai de ma main crevée par le froid sur ma table de chêne (que j'ai toujours conservée) et je sentis une joie virile de jeunesse et d'avenir... Ma foi n'était pas absurde. Elle se fondait sur la volonté. Je croyais à l'avenir parce que je le faisais moi-même... Mes études finirent bien et vite. »

Cette puissance de vie était cause que malgré leur intensité ses chagrins se dissipaient assez vite, et qu'il s'en relevait rapidement. Il se reproche même, nous l'avons vu, cette facilité à reprendre goût à la vie.

Voilà quelles étaient ses aptitudes morales, les traits essentiels et natifs de son caractère. Quelles étaient ses aptitudes intellectuelles, les traits primitifs de son esprit ? Nous y trouvons comme dans son caractère des contrastes assez frappants.

Comme la sensibilité est le trait dominant de son caractère, l'imagination domine son intelligence[1]. Le jeûne et la solitude furent des excitants pour cette faculté native. Il a remarqué lui-même (Introduction du *Peuple*, p. 14) combien elle vagabondait volontiers tandis que ses doigts d'enfant assemblaient les lettres d'imprimerie. Pendant des années il entretenait perpétuellement son grand-père et sa grand'mère de son projet de policer un peuple sauvage et avec cette netteté de représentation qui sera un de ses mérites d'écrivain, il avait prévu tous les détails de son œuvre : la grandeur de la ville, le nombre de ses portes, les personnes qu'il aurait avec lui. Tout enfant aussi il avait fait le plan d'une tragédie de Brutus et, à 13 ans, esquissé un mélodrame sur Télémaque. Naturellement son imagination prit de bonne heure un tour romanesque et amoureux. Il peuplait d'héroïnes ses châteaux en Espagne et dès qu'il connut Poinsot, à 13 ans, il l'entretint de ses rêveries amoureuses et de ses idées sur la beauté féminine.

Mais il faut noter que ce don si rare n'était pas seulement remarquable par sa précision et son relief. Il fut aussi de très bonne heure littéraire. Nous l'avons vu, jaloux de Sophie Plateau, alimenter sa jalousie en lisant Ossian. C'est d'un livre que naquirent ses premières émotions religieuses et il nous dit que, faisant ses confidences amoureuses à Poinsot, il les émaillait de citations. De bonne heure il aimera à donner une forme littéraire à ses sentiments, écrira un journal, et toute sa vie conservera le besoin de noter ce qu'il pensait et surtout ce qu'il sentait. Rien de plus curieux et de plus caracté-

[1] Nous avons vu qu'il protestait plus tard quand on l'accusait d'avoir été poète dans l'histoire, d'avoir donné trop de part à l'imagination. Mais cela ne l'empêche pas de parler lui-même de cette « grosse puissance imaginative » qui s'était développée dans la concentration même de sa vie au foyer et dans le travail (note de 1868). D'ailleurs cette faculté n'était nullement vague et rêveuse. Elle était créatrice de formes et de couleurs précises. Ce n'était pas une imagination de poète ni de romancier mais d'historien.

ristique que ce besoin de s'analyser, de s'observer et de se décrire soi-même, associé à ces élans de sensibilité et d'imagination[1].

Il y a plus. On trouve chez Michelet, à côté de sa passion pour la lecture qui pouvait difficilement se satisfaire dans la pénurie de livres où la misère le réduisait, à côté de son admiration attendrie pour la poésie ancienne, pour Virgile et Tibulle, le goût très marqué des sciences exactes. Avant d'entrer au collège, à 14 ans, il passe quelque temps chez M. Bazin pour y faire du grec et des mathématiques. On le juge si bien doué qu'on le croit aussi propre à entrer à l'École Polytechnique qu'à l'École Normale et nous voyons dans son journal de 1820 à 1822 qu'il continua à faire des mathématiques par goût et par méthode, comme exercice intellectuel. Chaque jour il lit la Bible et fait des mathématiques. Il veut aussi se tenir au courant des sciences naturelles et s'associer aux études médicales de Poinsot. C'est un goût qui demeurera chez lui. Le médecin et naturaliste Edwards devait avoir sur lui une grande influence ainsi que Geoffroy Saint-Hilaire, Serres, Elie de Beaumont, de 1830 à 1843. Plus tard, après 1850, son amitié avec Robin, Pouchet, Martins, Lortet, contribua à le pousser vers la physiologie et l'histoire naturelle. C'est que ce sensitif et cet imaginatif était en même temps un réaliste. Sa rêverie n'était pas une rêverie vaguement poétique. C'était l'évocation de visions précises et colorées. L'image de chacun de ses camarades resta gravée dans son cerveau avec une netteté cruelle. Quand il raconte la mort de sa mère, il revoit sa figure comme photographiée en lui. Écoutez ces lignes surprenantes :

« Je passai la journée les yeux fixés sur maman et lisant de temps en temps les prières des morts à la même table où j'écris maintenant. La mort ne l'avait point changée. Une si longue maladie l'avait tant altérée à l'extérieur qu'on l'eût plutôt dite morte longtemps d'avance. Sa figure, sans devenir choquante, s'était en quelque sorte raccourcie; sa lèvre inférieure débordait un peu l'autre, à peu près comme dans son sommeil lorsqu'elle paraissait souffler en dormant. »

Ce mélange d'imagination, d'analyse, de précision et de réalisme fit de Michelet un grand poète en prose, incapable d'écrire des vers

1. Cette habitude de s'observer, de s'analyser et d'écrire toutes ses impressions deviendra chez lui un besoin et presque une manie. On peut se demander si cette habitude de transformer instantanément en littérature ce qu'on sent, de se considérer à tout moment comme l'auteur d'un drame dont on est en même temps le dramaturge, ne risque pas d'altérer la sincérité des sentiments. Il n'y a pas cette crainte avec Michelet. Sa nature était trop puissante, trop spontanée, et d'ailleurs ce qu'il écrivait était pour lui seul. Mais il est impossible qu'en s'écrivant et en se décrivant ainsi soi-même on ne précise, on n'accentue et on n'exagère pas souvent. Puis, comme le faisait Michelet, quand on revient à distance sur soi-même, on arrange le passé pour l'accorder au présent. D'ailleurs tous les romantiques, Châteaubriand dans ses Mémoires, Lamartine dans ses commentaires à ses poésies, Hugo dans ses préfaces et dans le livre écrit sur lui-même sous le nom de sa femme, se sont racontés eux-mêmes comme Michelet et ils l'ont fait pour le public plus que lui. [Voy. l'étude de G. Monod, *Michelet et son journal intime.* (*Revue bleue*, 888, t. I, p. 270-276.)].

qui ne fussent pas d'une déplorable banalité. Peut-être d'ailleurs les prosateurs très originaux ont-ils en eux un sens du rythme de la prose qui les rend inaptes à enfermer leur pensée dans le moule étroit du vers français. Michelet, qui a comme prosateur tant de points de ressemblance avec Châteaubriand, faisait d'aussi mauvais vers que lui.

D'ailleurs Michelet, qui dès le collège écrivait une prose forte et nombreuse d'un accent assez personnel, était peu sensible au charme et à la beauté de la forme poétique créée par ses grands contemporains. Il les admirait, mais avec mille réserves et il était plus ému par la sensibilité de Mme Desbordes-Valmore que par le lyrisme harmonieux de Lamartine, la passion de Musset ou l'éclatante imagination d'Hugo. Il n'était pas d'ailleurs naturellement musicien et il nous dit « n'avoir senti les plaisirs enchanteurs de l'oreille que quand les passions ont été tout à fait éveillées en lui. » Il devint alors un admirateur fanatique de Beethoven [1]. Par contre, il fut toujours très sensible à la peinture et à la sculpture. Il y cherchait avant tout le pathétique et le coloris. Dürer, Michel-Ange, Rubens, Géricault, Delacroix, Huet parmi les paysagistes, Michel-Ange, Rude et Préault parmi les sculpteurs furent ses artistes de prédilection. Il ne comprenait guère Raphaël et pas du tout Ingres. D'ailleurs chez les peintres, comme chez les musiciens, comme chez les poètes, ce qui l'intéressait et l'attirait c'était beaucoup plus l'émotion intime et personnelle de l'artiste que la perfection ou l'originalité technique de la couleur ou de la forme. Sensible à l'art, il l'était encore plus à la nature. Enfermé dans Paris pendant toute son enfance, il éprouvait des jouissances infinies à se promener avec son père, ou son oncle Narcisse, ou son ami Poinsot le long de la Seine, à Montmartre ou au Jardin des Plantes. Sa promenade ordinaire était en 1812 le cul-de-sac Saint-Louis où il menait paître sa chèvre et lui donnait à manger des soleils et du sureau. « La vue de la verdure me touchait déjà beaucoup », nous dit-il, et il nous parle de ses causeries avec Poinsot le long des Champs-Elysées par les belles matinées de printemps, comme un amoureux parlerait de ses rendez-vous.

Demandons-nous maintenant comment ce fonds premier d'aptitudes et de tendances fut modifié, influencé par les circonstances extérieures, l'entourage et le milieu.

Le milieu où Michelet a grandi, a reçu ses premières impressions, c'est Paris, les quartiers les plus populaires du centre ou les faubourgs de Paris. « Je suis né, a-t-il dit, comme une herbe sans soleil, entre deux pavés de Paris. » Il y a vécu pauvre d'une vie d'enfant d'ouvrier. Il s'est dès l'enfance senti et ne cessera jamais de se sentir peuple. Ce sera un des grands côtés de sa nature, une des

1. Son grand-père, ancien maître de chapelle à la cathédrale de Laon, avait en vain essayé de lui enseigner la musique. Il se dit dans une note « né de musique et sans aptitude musicale. Né pour une autre musique — le style. » Mais dans son âge mûr il était admirateur passionné de Beethoven. Il l'appelle « mon Beethoven » et il dit avoir été *héroïsé* par lui.

sources de son inspiration, quand il se fera l'interprète de l'âme du peuple de France; ce sera aussi une faiblesse. Il a appris de bonne heure les choses cyniques et vulgaires qu'enseignent les rues de Paris, et certaines délicatesses lui ont manqué. Il n'était pas seulement peuple, il était parisien et Paris a été le livre dans lequel pendant son enfance et sa jeunesse il a lu le plus. Il a connu familièrement tous ses monuments comme il a vécu au Père Lachaise, au milieu de ses morts illustres, et c'est Paris qui lui a enseigné la France, qui lui a donné sa vocation d'historien de la France. Quand il a été nommé professeur au Collège de France, son premier cours a eu Paris pour sujet. Il y avait de plus, au temps du premier Empire, à Paris, un musée fait pour parler d'une manière toute particulière à une imagination enfantine, celui des Monuments français créé par Alexandre Lenoir, pour sauver les chefs d'œuvre d'architecture et de sculpture du Moyen-Age et de la Renaissance, que la tourmente révolutionnaire menaçait de destruction. « C'est là, nous dit Michelet dans *Le Peuple*, et nulle autre part, que j'ai reçu d'abord la vive impression de l'histoire. Je remplissais ces tombeaux de mon imagination. Je sentais ces morts à travers ces marbres et ce nétait pas sans quelque terreur que j'entrais sous les voûtes basses où dormaient Dagobert, Chilpéric et Frédégonde ».

Nous avons déjà indiqué comment les circonstances difficiles au milieu desquelles se débattit sa famille, la faim et la misère, les mauvais camarades, développèrent sa timidité naturelle, son goût pour la solitude, son penchant à la mélancolie. Il serait tout à fait erroné de croire que son cœur en soit resté ulcéré et aigri. Il a toujours gardé un souvenir reconnaissant à sa première pauvreté qui lui a permis de comprendre les douleurs du peuple; et d'ailleurs, à partir de 1818 la vie lui fut relativement facile et aisée, sauf pendant les trois années qui suivirent le deux Décembre. Il ne garda pas non plus d'amertume contre les persécuteurs de son enfance, car il avait trouvé de larges compensations à ces blessures.

Tout d'abord auprès de ses parents dont il ne cesse de rappeler la douceur, l'indulgence, la tendresse. Ce n'est pas que cette tendresse fût toujours très éclairée. Ils le dirigèrent peu, l'abandonnèrent beaucoup à lui-même et lui laissèrent trop voir en même temps leur admiration pour lui. S'il conçut de bonne heure et conserva l'idée orgueilleuse qu'il était appelé à de hautes destinées et à être un conducteur d'hommes, c'est que ses parents avaient une foi inébranlable en son avenir. Son développement fut ainsi assez irrégulier et heurté, mais du moins il fut très personnel et original, et si Michelet fut orgueilleux et sensible à l'excès aux critiques, il n'eut jamais de mesquine vanité et il dut à cette foi de ses parents de devenir ce qu'il devint en dépit de tous les obstacles. « Je suis sorti de la foi de mon père », écrivait-il, le lendemain de sa mort. « Il eut en moi, dès ma naissance, sans raison et sans motif, une foi si naïve et si forte, qu'elle m'en donna à moi-même. Sans contrainte, avec l'éducation la plus indulgente, la plus faible même, cette foi de mon père en ma destinée m'obligea

à la faire telle qu'il l'avait imaginée; elle m'imposa des efforts opiniâtres et acharnés, un travail ardent, persévérant, qui ne m'a pas failli un jour. »

Ajoutez à cela d'excellents maîtres, surtout Victor Leclerc et Villemain, qui devaient lui conserver toujours leur appui, et qui dès le collège lui firent sentir le cas qu'ils faisaient de son talent, comme au jour où Villemain, ravi d'une de ses compositions françaises, venait, dans un élan de sensibilité, s'asseoir à côté de lui sur son banc. J'ai déjà dit ce que furent ses amis Poinsot et Poret. Si plus tard l'enseignement pour Michelet fut *l'amitié*, c'est que dans ses années de jeunesse, l'amitié avait été l'élément essentiel de sa vie et comme une seconde éducation, je pourrais presque dire sa seule véritable éducation. Comment serait-il resté aigri contre les souvenirs du collège, puisqu'il devait à ses années d'école deux amis tels que Poinsot et Poret ? Mais ce ne fut pas seulement la douceur et la délicatesse d'âme de Poinsot, la fermeté virile de Poret qui agirent sur lui. La maladie et la mort de Poinsot furent un des événements décisifs de sa jeunesse. La mort de sa mère avait été une émotion très forte, mais fugitive. La maladie et la mort de Poinsot lui firent regarder la réalité en face et donnèrent à sa conception de la vie une gravité et une profondeur qui ne s'effacèrent jamais. Il pensait à Poinsot quand plus tard il décrivait l'impression produite par la vue de la mort. « On est suspendu comme sous un balancier prêt à frapper une monnaie sur un métal amolli par la fournaise. Le balancier tombe et le misérable cœur est frappé pour jamais ». Poinsot avait montré à Michelet la voie du devoir et du mariage dans ses relations avec Mlle Rousseau; il avait contribué à épurer sa conception de l'amour. La mort de Poinsot produisit dans l'âme de Michelet une sorte de crise religieuse et il chercha sa consolation dans une foi toujours plus forte en la justice divine et en l'immortalité.

Des influences féminines s'étaient jointes à l'influence des amitiés masculines[1]. Mme Michelet a raconté dans *Ma Jeunesse* les jolies idylles

1. Il perdit sa mère de trop bonne heure et elle était trop accablée par les soucis pour qu'elle ait pu influer beaucoup sur lui; ils ne s'étaient pas toujours bien compris, ainsi que nous l'avons montré. Mais il avait senti fortement sa perte et avait conservé son souvenir; il aimait à penser qu'il tenait beaucoup d'elle. « J'ai écrit tout ceci, écrit-il dans le *Prêtre* (p. 22) en pensant à une femme dont le ferme et sérieux esprit ne m'eût pas manqué dans ces luttes; je l'ai perdue il y a trente ans et néanmoins toujours vivante elle me suit d'âge en âge. Elle a eu mon mauvais temps et elle n'a pas profité de mon meilleur. Jeune, je l'ai contristée, et je ne la consolerai pas... Et pourtant je lui dois beaucoup.... Je me sens profondément le fils de la femme. A chaque instant, dans mes idées, dans mes paroles (sans parler du geste et des traits,) je retrouve ma mère en moi. » Et il disait avec une très juste intelligence de sa nature. « Je suis un homme complet, ayant les deux sexes de l'esprit, fécond avec prédominance de la sensibilité irritable et colérique. » Et vraisemblablement il ressemblait plus à sa mère qu'à son père, esprit un peu léger, ironique et voltairien. Mais son père et sa mère vivaient tous deux les yeux fixés sur l'avenir de leur fils, uniquement dévoués à lui. Michelet père surtout eut pour ce fils un dévouement de tous les instants.

des amours de Michelet âgé de 18 ans, avec Thérèse Tarbet, enfant de quinze ans à peine, sans fortune, que son père, par sagesse, sépara de lui à cause de leur jeunesse à tous deux. Cet amour lui avait inspiré une idée très haute et très pure du mariage. La rupture qui lui fut imposée eut pour résultat de lui faire accepter l'idée d'un mariage où il entrerait plus de sagesse pratique que d'amour et qui aurait surtout pour objet de garantir une vie de travail paisible, mariage qui ne répondra pas aux besoins les plus élevés de son cœur. Dans l'intervalle Michelet avait eu auprès de lui une femme dont l'influence lui fut très bienfaisante [1]. Madame Fourcy fut pour Michelet plus que maternelle et plus tard il comptait son affection, avec celles de ses deux femmes et de Mme Dumesnil, comme une des quatre affections féminines qui aux diverses époques de sa vie lui avaient gardé son *sursum corda*, l'avaient réservé pour les grandes choses. Mme Fourcy avait eu une fille, qui après avoir été séduite et abandonnée, s'était tuée. L'histoire de cette fille racontée à Michelet par Mme Fourcy le pénétra de l'idée des devoirs de l'homme envers la femme, le poussa à renoncer à Thérèse, et plus tard à épouser Mlle Rousseau. Mme Fourcy avait aussi exercé une certaine action sur les idées religieuses de Michelet. Elle était assez bonne catholique; elle fut marraine de Michelet en 1816 et je suis porté à croire que s'il se résolut à se faire baptiser, malgré son père, son affection pour Mme Fourcy et l'influence de celle-ci y contribuèrent plus qu'une véritable conviction [2].

S'il nous est relativement aisé de noter l'influence exercée par les lieux, le milieu et les personnes sur la sensibilité et l'esprit de Michelet, il est plus difficile de démêler ce qu'il dut à ses lectures et à ses études, bien que nous ayons déjà remarqué cette disposition éminemment littéraire qui lui faisait appliquer à ses propres pensées les expressions des auteurs qu'il avait lus, et qui risquait de lui faire chercher dans ses sentiments des inspirations littéraires. Les lectures de Michelet dans la première partie de sa vie furent choisies absolument au hasard. Il commença par le *Dictionnaire de la Fable* de Chompré,

1. Voir le ravissant chapitre de *Ma Jeunesse* intitulé « Ma Marraine » où est si bien analysée la nature du sentiment qui unit Michelet à cette marraine de 1816, sentiment filial et où se mêlait un peu de sentimentalité amoureuse.

2. Il faut cependant noter un trait caractéristique dans les affections de Michelet. Certes Michelet aimait, il a même aimé Poinsot, son premier ami, et sa seconde femme avec adoration, avec désintéressement. Mais la nature de Michelet, comme la plupart des natures puissantes, était, si je puis dire, autocentrique. Il rapportait tout à lui, et, dans son absorbante personnalité, voyait dans ses amis surtout l'affection qu'il leur inspirait et ce qu'il recevait d'eux. Parlant de la jalousie que Pauline avait à l'égard de Poinsot et du père de Michelet, de celle que Poinsot avait à l'égard de Pauline et de Poret, il dit : « Tous s'aimaient un peu, s'aimaient en moi, ce me semble. » Et parlant ailleurs des quatre femmes qu'il avait le plus aimées : Pauline, Mme Fourcy, Mme Dumesnil et Mlle Mialaret, il dit encore : « De femmes en femmes, si bonnes ! je fus comme conservé pour les grandes choses : je gardai mon *sursum corda*. » Il semblerait que ces affections eurent à ses yeux pour principal mérite de le préserver des désordres qui auraient pu l'affaiblir et de favoriser sa vie et sa puissance intellectuelles.

puis vint Robinson Crusoé, des sommaires en vers de l'histoire de France, des tragédies, Boileau qu'il admirait avec enthousiasme et dont il aimait surtout la satire contre les femmes, l'*Imitation de J.-C.* qui le remua profondément, Ossian, le roman de *Victor Martigues* qui enflammait ses sens, Montaigne auquel il ne comprit rien (à douze ans!), *Anacharsis*, la *Pucelle*, Buffon, les *Oraisons funèbres* de Bossuet, Tacite, Ovide, Racine, Corneille, le *Diable boiteux*, l'*Histoire romaine* de Rollin, enfin et surtout les poètes latins, Virgile, qu'il sut bientôt par cœur, Horace et Tibulle « son meilleur ami ». C'était, on le voit, surtout des livres qui pouvaient agir sur son imagination, un peu d'histoire ancienne et de la poésie latine. Voici comment il décrit l'état d'âme où il se trouvait de 14 à 16 ans :

« Dans une solitude absolue, dans l'éloignement de toutes espèces de plaisirs physiques, l'imagination profite de toutes les privations. Au milieu d'objets si tristes sur lesquels elle craignait de se fixer, elle se faisait un monde à elle, et ce détachement du présent était si continuel que dans la plus déplorable situation du monde, je pouvais me dire à peu près heureux. La lecture des poètes augmentait cette disposition. Virgile, surtout, était au ton de mon âme : il me semblait qu'il avait été souvent dans une situation pareille, le cœur plein d'amour, et trop timide, placé dans une condition trop peu élevée pour approcher de celles dont la beauté l'attirait. »

Sa première culture fut ainsi toute latine[1]. Jusqu'à 18 ans il n'avait presque rien lu en fait de littérature française. Il ne connaissait pas Châteaubriand[2]; il avait fait peu de grec, lui qui devait bientôt composer des vers grecs. C'est à partir de sa sortie du collège qu'il se mit, avec une sorte de fureur, à se faire un formidable arsenal de lectures de toutes sortes, littéraires, historiques et philosophiques, à devenir helléniste et mathématicien.

Enfermé comme il l'était en lui-même, dans son travail de classe et sa vie privée, si étroite et si pauvre, Michelet semble avoir peu senti le contre-coup des événements du dehors et n'avoir éprouvé ni l'orgueil des victoires, ni l'humiliation des défaites. « J'entendais bien dire qu'on se battait fort. Pourquoi ? Je ne l'ai jamais su. Pour défendre et conserver quoi ? Ce n'était pas le bonheur public. Nous mourions de faim. » De ce temps, Michelet n'a vu que les tristesses, l'absence de lumière, de chaleur et de vie.

1. N'ayant pas encore lu le Dante il ignorait que le moyen âge eût pris Virgile pour un prophète, et pourtant Virgile était pour lui un prophète, une sibylle, un guide comme pour Dante.

2. C'est Poinsot qui en 1816, lui fit admirer *Paul et Virginie*, que depuis il lut et relut sans cesse en versant des larmes. Il lut après 1822 Châteaubriand, un peu de Lamartine, de Hugo, le *Théâtre de Clara Gazul*; mais il lisait encore bien plus d'auteurs du XVIIIe siècle et du Voltaire surtout. Son romantisme lui vint de l'air qu'il respirait, de sa propre âme et de ses tendances philosophico-mystiques, de Virgile même, bien plus que d'influences littéraires. Partout nous retrouvons en Michelet le dualisme qui sera un des caractères les plus saillants de sa pensée et de son œuvre : il sera romantique et classique, mystique et rationaliste, lyrique et critique. Il se croira avant tout classique, rationaliste et critique, plus disciple de Voltaire que de

Le retour des Bourbons ne l'enthousiasma pas, bien que la paix ait coïncidé avec une amélioration dans la situation de son père. Mais d'une part il était absorbé par ses examens et de l'autre il souffrait des rigueurs exercées par le gouvernement de la Restauration contre les régicides et contre ceux qui avaient servi Napoléon après le retour de l'île d'Elbe. Dans un accès de généreuse indignation il écrit une lettre aux journaux, sous le nom de Millet, pour protester contre les proscriptions. Nous avons déjà dit que toutes ses sympathies allaient en 1820 aux libéraux qui, avec B. Constant et Camille Jordan, défendaient la liberté de la tribune et de la presse et l'extension du droit de suffrage. Mais, occupé de faire son éducation scientifique, de se créer des moyens d'existence, de se préparer à écrire et à enseigner, Michelet ne se mêla pas aux luttes des partis. Il évite de gaspiller ses forces et son talent dans la presse. Il se réserve, tandis qu'au dedans sa pensée s'agite et bouillonne. Il prélude par une foule de projets et d'études à l'ardente production des dix années qui vont suivre. Nous allons voir ce que fut cette féconde période de préparation de 1816 à 1826.

Rousseau. En cela il se méprendra, car ce qui l'emportera chez lui, c'est Rousseau sur Voltaire, c'est le romantique, le mystique et le lyrique, en un mot *l'artiste*.

CHAPITRE II

Michelet de 1817 à 1826. — Études. — Projets. — Débuts dans l'Enseignement

---

En août 1816, Michelet achevait sa rhétorique à Charlemagne en remportant au concours général trois prix : le second prix de discours latin, et les premiers prix de discours français et de version latine, qui lui étaient décernés dans la salle des séances solennelles de l'Institut, devant le duc de Richelieu, alors premier ministre, et sous la présidence de Royer-Collard.

Qu'avait-il appris au collège? Peu de choses positives : un peu de mathématiques, très peu de grec, pas d'histoire du tout, car les classes d'histoire ne furent créées que par Royer-Collard en 1818, et beaucoup de latin. Il y avait appris aussi à écrire le français. Le discours qui lui valut son prix de 1816[1] est écrit dans la langue un peu déclamatoire et solennelle de l'époque, mais on y sent déjà ce sens de l'harmonie et cette vigueur nerveuse qui étaient chez lui un don de nature. Ces qualités éclatent aux premières lignes de son discours : « Rome, sous les consuls, donnait des couronnes à la vertu; elle était libre alors ! Rome, esclave sous Domitien, honore les grands hommes par des proscriptions. Accusé par l'estime publique de vertu et de génie, Dion fut proscrit. »

Michelet avait été de bonne heure, dans la pensée de ses parents, destiné à l'École Normale. Il y renonça pour pouvoir plus vite venir en aide à sa famille et se hâta de conquérir ses grades. Bachelier ès-lettres le 15 mai 1817, il passe aussi en 1817 son premier examen de baccalauréat en droit; en 1818, le 8 juillet, sa licence ès-lettres et en 1819 son doctorat ès-lettres. Le doctorat n'était pas à cette époque ce qu'il est devenu depuis, la plus sérieuse et la plus difficile des épreuves, exigeant pour deux thèses qui sont deux ouvrages originaux, un long travail et un grand effort d'érudition, de critique, de pensée et de composition. On était alors simplement tenu d'écrire deux petites dissertations de 15 à 30 pages, l'une en latin sur un sujet philosophique, l'autre en français sur un sujet littéraire, qui servaient de thème à des discussions un peu plus sérieuses que les thèses elles-mêmes, mais cependant assez faciles à soutenir. Michelet avait pris pour sujets en latin *De percipienda infinitate secundum Lockium* (la

1. Ce discours avait pour sujet : « Dion exilé de Rome ». Dion exilé après la mort de Domitien demande aux légions de Sarmatie de choisir Nerva pour empereur. (*Ma jeunesse*, l. II, ch. 5, notes).

thèse a onze pages in-quarto) [1], et en français un *Examen des vies des hommes illustres de Plutarque* (26 pages in quarto)[2]. Ce sont deux morceaux bien écrits, mais assez peu originaux l'un et l'autre.

Les seules réflexions qu'ils suggèrent, c'est que Michelet, par le choix de sa thèse latine se montrait disciple de la philosophie du XVIII[e] siècle, et que dans sa dissertation sur Plutarque il mêle quelques bonnes observations critiques à des considérations littéraires et morales assez banales; il loue Plutarque d'avoir su peindre les hommes et les choses par des traits d'un réalisme pittoresque.

Michelet mit encore deux ans à conquérir le titre d'agrégé des lettres et de philosophie, qui lui était nécessaire pour entrer dans l'Université, et il en profita pour compléter son éducation classique et surtout se perfectionner dans la connaissance du grec. Il s'éprit de la poésie grecque, s'y essaya, et ses vers grecs lui valurent les éloges enthousiastes de ses maîtres : Victor Leclerc, L'Étendart et Villemain. Combien nous sommes loin aujourd'hui des temps où Villemain se plaisait à montrer à son jeune élève les vers latins qu'il venait

1. La thèse latine a été longtemps considérée comme perdue. Mme Michelet dit dans *Mon Journal* qu'elle n'a pu la retrouver. M. Batiffol a bien voulu la chercher à la Bibliothèque Nationale et l'y a trouvée (R. 8930, Don n° 1406) datée du 31 juillet 1819. Elle est écrite en un latin vraiment remarquable. Michelet y fait absolument siennes les idées de Locke. Il y soutient les deux principes suivants : Il est impossible d'attribuer l'idée d'infinité à ce qui n'a point de parties; la notion d'infini ne peut être conçue comme positive. On peut concevoir un nombre infini, un espace infini, une durée infinie. Aucune autre idée ne peut être associée à l'idée d'infinité. Et du reste les nombres infinis ne sont pas conçus de la même manière que l'espace et le temps infinis, car le nombre a l'unité comme point de départ, tandis que l'espace et la durée n'ont pas de point de départ numérique. C'est par un abus de langage qu'on joint l'idée d'infinité aux attributs divins. On confond la perfection avec l'infinité. On ne peut avoir aucune idée positive ni de l'éternité du temps, ni de l'infini du nombre et de l'espace. C'est à tort que quelques philosophes ont cru avoir une idée positive de la durée alors qu'ils n'en avaient point de l'espace. Tout ce qu'on peut admettre c'est que lorsque l'homme se met à penser à l'espace et au temps, il est saisi par une idée vague d'immensité qui peut être considérée comme positive; mais dès qu'il y applique sa réflexion il conçoit l'infini comme quelque chose de plus grand que tout ce qui peut se définir; c'est alors une idée comparative qui entre dans le cerveau et l'idée d'infini qui en résulte n'a rien de positif. Michelet répond aussi à ceux qui disent que l'idée de fin étant négative, l'idée d'infini est positive. C'est un sophisme. La fin d'un objet matériel est sa limite, ce qui est quelque chose de positif. La fin d'une durée est le dernier moment de cette durée. Michelet était donc en 1819 un adepte de la philosophie sensualiste et n'admettait pas l'existence des idées d'infini, d'absolu, d'éternel, comme d'idées innées et positives.

2. Mme Michelet l'a publiée en appendice à *Mon Journal*. J'ai fait paraître la thèse latine dans la *Revue de métaphysique et de Morale* [Voir dans cette *Revue*, t. XIV, p. 381-384, la préface de Gabriel Monod, qui développe ce qu'il dit ici du caractère encore tout *condillacien des idées* de Michelet à cette date où il n'avait encore lu ni les Écossais ni Kant, et son exposé de l'organisation du doctorat d'après le décret organique du 18 mars 1808 et le statut universitaire du 16 février 1810; — p. 385-391, reproduction intégrale de la thèse].

d'écrire pour le roi Louis XVIII et où Michelet faisait admirer ses vers grecs à ses anciens professeurs ! On croyait alors aux lettres antiques et à leur vertu ! Il consacra deux ans d'assidu labeur avant tout à l'étude des classiques grecs et à la philosophie (Locke, Condillac, Laromiguière, Dugald Stewart, Platon, Aristote), mais il fit aussi une place à la lecture assidue de la Bible, à des lectures historiques, et il approfondit Tacite qui fut un de ses maîtres dans l'art d'écrire. En septembre 1821 il fut reçu agrégé, le troisième, ce qui le mortifia cruellement[1]. Il avait espéré occuper avec Poret les deux premières places. Poret était premier, mais un camarade médiocre, Deluine, fils ou neveu d'un membre du Conseil royal de l'Instruction Publique, et qui devint peu après secrétaire particulier de Frayssinous, était second. Il se releva et se replongea avec une ardeur nouvelle dans son travail de préparation générale. Nous avons le privilège de posséder les détails les plus précis sur son travail pendant les années 1818 à 1829. Il a tenu deux registres, l'un de ses lectures et l'autre de ses projets et de ses travaux pendant cette période préparatoire, ces *Lehrjahre*, qui précédèrent la publication de ses grandes œuvres. Madame Michelet a imprimé ces deux registres en appendice à *Mon Journal*. Ce qui frappe au premier regard, c'est, comme nous l'avons fait remarquer déjà chez Michelet enfant, la coexistence de l'esprit le plus méthodique dans le travail avec un bouillonnement exubérant et parfois désordonné de projets et d'idées. Jusqu'à son agrégation, nous l'avons vu, ses lectures sont presque exclusivement littéraires et philosophiques et il se perfectionne en anglais. A peine l'agrégation passée tout en continuant ses études de philosophie et la lecture des œuvres de Voltaire, il entreprend une investigation méthodique et générale de l'histoire. En 1822 et 1823 il lit tout Gibbon et en même temps Walter Scott, qui l'enchante par les couleurs dont il sait animer le passé; puis l'*Histoire de France* et les *Républiques Italiennes* de Sismondi, les *Révolutions de l'Europe* de Koch, l'*Europe au moyen âge* de Hallam, l'*Histoire d'Allemagne* de Pfeffel et l'*Histoire de la Maison d'Autriche* de Coxe, Michaud et Heeren sur les Croisades, Robertson sur Charles Quint et Watson sur Philippe II, Roscoe sur Léon X, et Daru sur Venise. Lacretelle sur les Guerres de Religion en France et Schiller sur la guerre de Trente ans, Salaberry sur l'Empire ottoman, Mallet sur le Danemark, Rollin et Mitford sur l'antiquité. Je ne poursuis pas cette énumération pour les années suivantes. Nous verrions que Michelet continue d'étudier parallèlement les histoires de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne, des Pays scandinaves, de Turquie, de Russie, de Suisse[2], sans jamais négliger ni l'antiquité ni la philo-

1. Le style de la dissertation française avait indigné ses juges. Je regrette de ne pas la connaître. Elle devait être intéressante. Michelet devait s'y être montré déjà écrivain original.

2. Ses *Tableaux chronologiques de l'Histoire Moderne* sortiront directement de cette étude comparative.

sophie, ni la littérature. Il lit dans l'original des ouvrages anglais, italiens et à partir de 1821 des livres allemands.

Avant 1823 il ne lisait, en fait de livres d'histoire, que des ouvrages de seconde main, sauf pour l'antiquité. A partir de la fin de 1823 il aborde les sources. En 1824 on le voit enfin préoccupé des questions de philosophie de l'histoire et aussi d'économie politique et sociale. Il lit Auguste Comte et Saint-Simon, puis quand il a achevé ses travaux sur Vico, qui l'occupent de 1824 à 1825, c'est à l'histoire moderne qu'il consacre l'année 1826, pour revenir en 1827 à l'antiquité. En 1828 et 1829 l'Allemagne tient une place presque prépondérante dans ses lectures. Si l'on se donne la peine de suivre par le menu toute la séance de ses lectures, on voit nettement qu'il poursuit un plan d'études parfaitement méthodique, en vue des cours d'histoire et de philosophie qu'il doit préparer ou des livres qu'il rêve d'écrire, mais surtout en vue de l'acquisition d'une connaissance encyclopédique de l'histoire. Il laisse une très petite place aux lectures de pure fantaisie et de pure distraction. Les *Méditations* de Lamartine et l'*École des Vieillards* de Casimir Delavigne sont les seuls ouvrages français en vers qu'il note jusqu'en 1829 — où alors il lit tout ce qui a paru jusque-là de Victor Hugo. Par contre il étudie à fond Shakespeare dans le texte et dans les traductions. Shakespeare et Walter Scott ont été certainement deux de ses maîtres. Il cessa en 1829 de tenir le journal de ses lectures. Il n'eut plus à partir de cette date à s'imposer une règle de travail. Cette règle lui était fournie par ses ouvrages mêmes.

Ce travailleur méthodique avait pendant ce temps le cerveau plein de projets de tous genres, qui s'y succédaient et s'y heurtaient comme dans un tourbillon[1]. Mais jusque dans ces projets, on voit constamment associés le besoin de précision scientifique avec le besoin de généraliser et de construire un système de philosophie de l'histoire.

En 1818 il abandonne un projet d'*Essai Littéraire sur les historiens latins* parce qu'il s'aperçoit qu'il tombe dans la banalité déclamatoire (sa thèse sur Plutarque n'échappe pas à ce défaut). En 1829 il renonce à publier un recueil des orateurs grecs et anglais parce que Villemain lui reproche de viser à une entreprise mercantile. La même année il forme avec Poret le projet d'une Revue historique et politique et il dresse la liste de toute une série d'articles. Le développement des idées libérales et les institutions de l'Angleterre y tiennent la première place. On y voit apparaître aussi la préoccupation du rôle de la géographie dans l'histoire, qui sera une de ses idées favorites. Il veut étudier la marche des institutions libérales dans leurs rapports avec la géographie et le rôle de la géographie dans les limites imposées aux États. Après avoir écrit une déclamation contre Ferdinand d'Espagne et le roi de Prusse, représentants de l'absolutisme, il abandonne bientôt un projet qui l'aurait obligé à publier précipitamment des

1. « Les passions intellectuelles ont dévoré ma jeunesse », a-t-il écrit en pensant à ses années 1817 à 1830, et cette expression ne paraît pas exagérée quand on considère ce qu'il a entrepris et exécuté pendant cette période.

travaux trop peu étudiés et il médite plusieurs années, de 1819 à 1824, un vaste projet de philosophie de l'histoire[1] qui mérite qu'on s'y arrête; car on y voit sa pensée se débattre, dans une contradiction dont il n'arrivera jamais à sortir. Il croit fermement à l'unité de l'histoire du genre humain; il croit que l'histoire du monde est un système, puisque le monde est l'œuvre d'un Dieu infiniment prévoyant et sage. D'un autre côté il croit fermement à la liberté humaine; il croit que l'homme fait sa destinée, et l'histoire du monde sera donc pour lui une réaction perpétuelle de la liberté contre la fatalité. Il arrive à admettre, si contradictoire que cela puisse paraître, que c'est par les efforts libres des hommes contre les fatalités de la nature que se réalisera le plan de Dieu.

C'est en lisant Gibbon, Vico et Dugald Stewart d'une part, et d'autre part l'ouvrage de Gérando sur les *Signes et l'art de penser*, que Michelet avait conçu l'idée d'une *Histoire des Mœurs des peuples trouvée dans leur vocabulaire*, qui eût été à vrai dire une histoire de la Civilisation. Cet ouvrage[2] aurait eu deux caractères distincts et, si je puis dire, deux faces. On y aurait trouvé une étude des peuples, où l'histoire et la linguistique se seraient mutuellement prêté secours et qui aurait constitué une philosophie historique des langues (Michelet avait déjà dressé un vocabulaire polyglotte en vue de cette étude), et d'autre part une philosophie de l'histoire divisée en deux parties : une *Métaphysique de l'histoire*, où les faits seraient groupés par masses et généralisés de façon à ce que l'histoire tout entière apparaisse dans son unité comme *Histoire de l'espèce considérée comme un individu;* et en second lieu une *Logique de l'Histoire*, où l'on séparerait le *régulier* de l'*accidentel*, où l'on examinerait les faits isolés qui accélèrent ou arrêtent la marche de l'histoire, l'action et la réaction de l'individu libre sur le développement continu de l'espèce. Michelet se flattait qu'en découvrant le régulier dans l'histoire on y trouverait des *règles* qui permettraient de connaître avec certitude et même de prévoir la marche de l'humanité.

Que devait-il rester dans l'esprit de Michelet de ce grandiose projet de synthèse historique? Deux choses me semble-t-il : d'une part la préoccupation constante du rapport de l'individu libre avec le développement nécessaire du progrès humain; d'autre part la conviction qu'on ne peut, en étudiant l'histoire, sans nuire à sa vérité, séparer ses divers éléments, la littérature, la politique, l'art, la religion, la philosophie, les sciences[3]. C'est de là qu'il partira pour écrire son

1. On trouve ce projet dans le *Journal de mes Idées* à la date de 1821, mais ce morceau doit avoir été écrit en grande partie en 1824, car le tome III de Dugald Stewart qui contient le morceau de Cousin sur la philosophie de l'histoire n'est que de cette date et Michelet le cite.

2. Dont la première idée remonte à 1819, mais auquel il revint en 1824, après avoir lu le morceau de Cousin sur la Philosophie de l'Histoire paru en appendice au livre II de Dugald Stewart (*Hist. des Sciences métaphysiques*) et la *Scienza Nuova* de Vico.

3. Il avait été frappé en lisant le *Discours sur les progrès de l'esprit humain*, de Condorcet, de le voir accorder une attention presque exclusive aux sciences

Précis d'histoire moderne son *Histoire Romaine* et surtout son *Histoire de France*, où il considérera la France comme une personne. Dès 1824, dans le discours qu'il prononça à la distribution des prix de Sainte-Barbe, le 17 août, et qui est resté enfoui et comme inédit dans le palmarès du Collège, Michelet a résumé, dans des pages admirables et inconnues, une partie des idées sur lesquelles devait reposer son Histoire de la Civilisation. Il prend pour thème de son discours le mot de Pascal : « Toute la suite des hommes pendant tant de siècles doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. » Michelet établit l'harmonie de l'unité de l'intention divine avec l'unité de la science et celle du monde.

« Malheur à celui qui tenterait d'isoler une branche de connaissances. Il pourrait observer des faits, il ne pourrait saisir l'esprit qui les vivifie... Loin de vous, jeunes élèves, cette science morte et inféconde !... Nous ne disons point les Sciences, mais la Science... La Science est une : les langues, la littérature et l'histoire; la physique, les mathématiques et la philosophie, les connaissances les plus éloignées en apparence se touchent réellement ou plutôt elles forment toutes un système. »

Et, insistant surtout sur les rapports de l'étude des langues et des littératures avec celle de l'histoire, Michelet considère les monuments littéraires comme des monuments historiques, et puisque la pensée qui dirige les actions et les paroles est une, il exige qu'on ne sépare point l'étude des actions humaines de celle des langues qui les expriment : « L'individu apparaît un instant, s'unit à la pensée commune, la modifie et meurt, mais l'espèce, qui ne meurt pas, recueille le fruit éternel de son existence éphémère. »

Ce qui a séduit Michelet dans la philosophie de Vico, c'est, nous le verrons bientôt, qu'elle répondait exactement à sa propre conception de l'histoire; et en entreprenant, en 1824, de le traduire il faisait un travail préparatoire à la grande œuvre de philosophie de l'histoire qu'il avait rêvée. La philosophie de Vico, en effet, repose sur la poésie, la religion, le droit, autant que sur l'histoire même. Elle montre l'humanité tissant ses propres destinées tout en étant contrainte par Dieu à des *corsi* et *ricorsi* qui se combinent en une spirale perpétuellement ascendante.

Michelet restait fidèle aux mêmes pensées quand il projetait en 1825 des *Études philosophiques sur les poètes*, une *Philosophie de Thucydide*, une *Philosophie d'Eschyle*, et surtout quand en 1826 il traçait le plan d'une *Histoire littéraire de la France au* XVIe *siècle dans ses rapports avec la politique*, histoire qui se serait rattachée à une histoire générale de l'humanité, et où la lutte du principe conservateur catholique et du principe novateur protestant aurait été présentée comme la lutte de la tradition unitaire et autoritaire de l'Orient et du Midi, contre l'esprit individualiste et critique de l'Occident et du Nord. Ce qui nous intéresse en outre dans ce projet de 1826, c'est

et négliger les lettres, les arts et surtout la religion, qui tiendra toujours la première place dans les idées de Michelet.

que Michelet compte donner des bases scientifiques solides à cette grande construction philosophique; il voulait établir des séries de tableaux géographiques et statistiques. « La géographie et la statistique, dit-il, peuvent seules faire connaître une époque, » et les historiens n'en tiennent aucun compte. Il voulait aussi présenter les tableaux synchroniques des faits littéraires, religieux, scientifiques, juridiques, etc.... Enfin il veut que les paysages, les médailles, le blason, le costume, l'architecture, l'iconographie servent à illustrer par des documents certains et contemporains le récit du passé au lieu des illustrations de fantaisie alors seules en usage [1].

Sur tous ces points Michelet était un novateur.

De même du reste que ses rêves philosophiques de 1819 à 1824 se réduisirent dans la pratique à une traduction de Vico et à une étude sur Vico, le grand rêve de 1826 qui avait eu pour préparation les *Tableaux chronologiques et synchroniques de l'Histoire Moderne*, devait avoir pour réalisation pratique le *Précis d'Histoire Moderne*. Mais le rêve philosophique hantait toujours Michelet et en 1827 il fit encore le plan d'un livre intitulé : *Les Lettres et l'Esprit, Certum et Verum*, où il aurait dégagé de Socrate à Descartes les grandes idées philosophiques et morales cachées sous les événements concrets de l'histoire et qui en sont la vraie explication. C'est immédiatement après avoir conçu ce livre qu'il commença son *Précis*.

Dans cette philosophie de l'histoire les questions religieuses auraient naturellement tenu la première place. Dès 1819 il avait esquissé une *Histoire philosophique du Christianisme* à laquelle il revint encore en 1822. Mais fort sagement il remet à sa vieillesse l'exécution de ce projet, pour lequel il se sent insuffisamment armé, et songe, comme préparation, à éditer la *Correspondance des Papes* (1825) et un *Recueil des Monuments historiques du Christianisme* (1826), qui aurait eu cent volumes. Puis aussitôt l'ambition des grandes synthèses le reprend. Il trace en 1828 le plan d'un cours d'où sortirait un livre. La première partie décrirait le mouvement vers l'unité, qui, du IXe au XIIIe siècle dirige l'histoire de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Église; la seconde, le mouvement de dissolution qui du XIVe au XVIe aboutit à Luther. Saint Augustin formerait le point de départ, et la vie intérieure de l'Église serait rattachée à sa théorie de la grâce [2], pendant que son histoire extérieure serait rattachée à la hiérarchie romaine. Saint Thomas aurait fait le centre de l'ouvrage, Luther la conclusion. Ici encore l'esprit pratique, qui chez Michelet s'unissait aux grandes envolées de l'imagination créatrice, lui fit écrire l'ingénieuse biographie à laquelle il donna le titre de *Mémoires de Luther*. L'introduction, qui devait contenir l'histoire de l'Église de Saint Augustin au XVIe siècle, esquissée en 1828, ne parut jamais [1].

Je n'ai parlé jusqu'ici que des projets qui étaient en relations di-

1. Il projeta donc ce qui n'a été réalisé que 40 ans plus tard par Bordier et Charton dans leur *Histoire de France illustrée par les Monuments*.
2. Vue très juste et très profonde.

rectes avec les premiers écrits de Michelet. Mais d'autres projets encore avaient traversé son esprit et quelques-uns devaient porter des fruits plus tard.

En 1819 il veut prendre part à un concours académique sur l'art oratoire. En 1821 il veut écrire un livre sur les *Moyens d'améliorer le sort des Femmes*. Il y reviendra trente-six ans plus tard quand il écrira *L'amour* et *la Femme*.

En 1822, il fait le plan d'un *Essai sur la Culture de l'Homme*. Ici, c'est l'auteur de *Nos fils* que nous découvrons. En 1823, il a l'idée d'un livre sur les études qui forment le poète. En 1824, il est sur le point de commencer sur le conseil de Villemain, une *Histoire de la Littérature Grecque* en huit ou dix volumes à laquelle il veut donner une forme et un titre originaux : *Les soirées d'Aspasie* ou *Les Nuits attiques*. Ce qui est remarquable, c'est que la littérature byzantine jusqu'au XIIe siècle et les questions de philosophie grecque y auraient trouvé place.

En 1825, il songe à un livre sur *l'Art du style dans ses rapports avec la morale* et à une *Étude religieuse des sciences naturelles*, titre qui conviendrait bien à ses quatre livres d'histoire naturelle.

En 1826 encore il semble qu'il trace le canevas de *La Sorcière*, quand il écrit dans son journal :

« Si l'on faisait les Mémoires de Satan il faudrait le montrer d'abord furieux, se croyant égal à Dieu en droit et racontant l'histoire à sa manière, puis pâlissant, diminuant chaque jour, se sentant plus innocent qu'il ne croit et s'absorbant en Dieu dont il n'est qu'une forme. »

En 1828, sous l'influence de l'Allemagne, il veut traduire les vieilles légendes réunies par Jacob Grimm, publier une *Encyclopédie des chants populaires*, un *Recueil des monuments épiques* qui, aurait débuté par les *Niebelungen*.

En résumé quand nous repassons toute cette période de préparation et de début de Michelet, que voyons-nous? Un travailleur méthodique qui s'astreint à un labeur énorme, distribué avec une sagesse et un discernement exemplaires, un érudit qui voudrait donner à ses constructions historiques des fondements scientifiques solides par la géographie, la statistique, l'étude des sources et des monuments. Mais il y a aussi en lui une imagination ardente et mystique que le spectacle de l'histoire lance dans les spéculations philosophiques à la suite de Vico et des philosophes allemands, et qui conçoit l'évolution de l'humanité comme un immense symbolisme. Heureusement la tendance à ces grandes généralisations philosophiques toujours vagues, chimériques et contradictoires, était contrebalancée en Michelet par un sentiment intense de la réalité, le don de voir, de comprendre et de rendre la vie, qui le ramènent constamment de l'abstrait au concret; si bien que le philosophe qui s'égare souvent, dupe de rêves, de mirages ou de mots, est contenu d'un côté par l'érudit, de l'autre par l'artiste. Il y a de plus en Michelet un homme de sens pratique très subtil qui est un bon ménager, du moins pendant une grande partie de sa carrière, de son travail et

de son génie, et qui, après s'être enivré de rêveries cosmogoniques, donne au public des œuvres accessibles à tous, fortement conçues, exécutées de main d'ouvrier et auxquelles l'enthousiasme du visionnaire et du philosophe prêtent je ne sais quelle grandeur et quelle couleur mystérieuses. Rien de plus frappant que de voir cet esprit de sagesse pratique détourner Michelet de tous les procédés factices dont abusaient les littérateurs romantiques et qu'il était parfois tenté d'adopter. C'est ainsi qu'il rejette le projet des *Nuits attiques* ou des *Soirées d'Aspasie* ou l'idée d'écrire une *Philosophie d'Eschyle* qui serait présentée comme l'œuvre d'un rêveur du Moyen-Age, ou bien encore l'idée d'écrire l'Introduction de son *Histoire des Mœurs* en imaginant un Américain qui entreprendrait de reconstruire la civilisation du vieux monde d'après les vocabulaires de ses peuples. L'homme de bon sens se trouve être d'accord avec l'artiste pour ne rien tenter qui ne soit simple, raisonnable et sincère.

Pendant que Michelet agitait en lui-même ces vastes pensées et ces projets tumultueux, et qu'il en différait sagement l'exécution pour ne donner au public que des œuvres moins ambitieuses, il était entré courageusement dans la carrière de l'enseignement. Il y voyait sa vocation essentielle. C'est là seulement qu'il voulait chercher ses moyens d'existence, se refusant à écrire dans les journaux ou à entreprendre des travaux de librairie d'un caractère mercantile. Comme il l'écrivait à M. Letronne en 1836 : « Tout mon présent, tout mon avenir sont dans l'Université. Je n'ambitionne rien en dehors. C'est ma patrie, j'y veux vivre et mourir.»

Dès 1817, avant même d'être reçu licencié, il entra comme répétiteur pour les classes d'humanités et de rhétorique à raison de 60 frs par mois pour vingt heures d'enseignement par semaine[1] dans une institution particulière alors assez florissante, située rue Saint-Gilles, au Marais, et dirigée par Briand. Cet ancien prêtre émigré avait connu à Odessa le duc de Richelieu et les deux abbés Nicolle. Rentré en France, il avait fondé une école libre après avoir été un instant professeur de sixième à Charlemagne où Michelet était élève. Ce traitement de soixante-quinze centimes par heure jeta Michelet dans le ravissement. Il pouvait, malgré sa jeunesse et tout en continuant à préparer ses examens, apporter un léger soulagement à la vie difficile de son père. Mais on peut imaginer ce que devait être sa vie partagée entre ces vingt heures de leçons hebdomadaires, la préparation du doctorat et de l'agrégation et des études personnelles qui faisaient naître en lui, nous venons de le voir, les ambitions les plus vastes et les plus diverses. Il s'était laissé persuader par son père et Mme Fourcy de renoncer à son juvénile amour et il cherchait un apaisement à ses regrets dans un travail acharné.

Nous savons peu de choses de son enseignement à l'Institution Briand. Nous savons seulement que les frères Bocher, Edouard et Gabriel, qui d'ailleurs furent encore ses pensionnaires après leur sortie de l'école,

1. Voyez certificat de Mai 1821 (K. 4. I.) de M. Briand. Michelet enseigne depuis 4 ans.

avaient gardé de ses leçons une impression profonde. Mais l'institution Briand eut surtout pour Michelet l'avantage de lui procurer des leçons particulières lucratives et des pensionnaires quand son père fut établi rue de la Roquette, (c'est ainsi qu'il eut pour élève Alexis de Saint-Priest, le futur historien) et de le recommander aux deux abbés Nicolle : Charles-Dominique qui fut nommé en 1820 membre du Conseil royal de l'Instruction publique puis recteur, et qui organisa aussitôt le concours d'agrégation, et Gabriel-Henri qui prit en 1821 la direction de la nouvelle école Sainte-Barbe. C'est par Sainte-Barbe que Michelet entra dans l'Université en même temps que Poret, et peu après son agrégation. Il avait en attendant été chargé de suppléances provisoires à Charlemagne[1].

Il y avait à Paris en 1821 deux établissements d'instruction portant le nom de Sainte-Barbe, dont chacun se considérait comme le continuateur de l'ancien collège Sainte-Barbe fondé en 1430 par Jean Hubert, et centre d'une congrégation religieuse[2]. Le collège fut dissous par la Révolution avec les autres collèges de l'Université, mais il fut rétabli en 1798 par Victor de Lanneau, un ancien religieux théatin. Cette institution, qui devint florissante sous l'Empire, est celle qui existe encore aujourd'hui sous le même nom de Sainte-Barbe, et qui fut pendant tout le XIXe siècle un foyer d'idées libérales, bien que son fondateur de Lanneau fût resté très attaché à l'Église, mais dans un esprit gallican et janséniste. Les anciens barbistes, jaloux de voir les bâtiments du collège Sainte-Barbe et le nom de leur congrégation usurpés par de Lanneau, fondèrent un nouveau Sainte-Barbe. Un ancien barbiste. Joseph Planche, avait créé rue Sainte-Geneviève une école secondaire

1. C'est le 13 octobre 1821 que Michelet fut nommé agrégé suppléant à Charlemagne par arrêté du baron Cuvier, président du Conseil royal. Le 7 janvier 1822, Michelet écrit au recteur Nicolle : « Le soussigné a cru pouvoir demander qu'on ajoutât à son titre d'agrégé : spécialement pour la philosophie. Le soussigné croit se rappeler qu'avant de le placer à Charlemagne, M. le Recteur avait songé à lui pour remplir la place d'agrégé suppléant de philosophie à Henry IV. Il prie M. le Recteur de croire qu'en demandant ce titre il est bien loin de désirer une autre occupation que celle à laquelle M. le Recteur pourrait le désigner dans la suite... *Pro jucundis optissima quaeque dabitur*, comme dit un ancien ». C'est par erreur que Mme Michelet a imprimé dans *Mon Journal* que Michelet avait été nommé suppléant de 3e (23 octobre 1821). Il était agrégé volant. Nous lisons au 30 mars 1822 : « A chaque instant le proviseur m'appelle pour une classe différente. L'un est à la campagne, l'autre est malade; celui-là se marie, quand ce n'est pas sa femme qu'il enterre ». Michelet avait soif d'un poste fixe.

2. Je ne veux pas faire ici l'histoire de Sainte-Barbe; elle a été écrite par Jules Quicherat dans trois volumes qui sont un des chefs-d'œuvre de notre littérature pédagogique. Mais je dois en dire quelques mots, car il n'est pas possible de s'occuper de la biographie de Michelet sans toucher aux questions d'enseignement et d'organisation scolaire auxquelles sa vie a été mêlée. Michelet, ce farouche adversaire de l'Église, commença sa carrière dans des écoles dirigées par des ecclésiastiques. Il était difficile d'ailleurs qu'il en fût autrement. L'enseignement secondaire et supérieur était presque entièrement, avant 89, entre les mains de clercs séculiers ou réguliers, et ce sont eux en grande partie qui ont restauré les études en France après la tourmente révolutionnaire.

qui fut achetée en 1806 par un autre barbiste, Parmentier. Il s'installa en 1807 au 42 de la rue des Postes, là où nous avons connu le collège Rollin avant qu'il émigrât avenue Trudaine. Car le collège Rollin n'est pas autre chose que le Sainte-Barbe de Parmentier racheté en 1829 par la ville de Paris, lorsque la vogue l'eût délaissé.

Le *Journal des Débats*, dont la rédaction comptait plusieurs anciens barbistes, M. de Feletz, Duvicquet, Dussault, prit sous son patronage le nouveau Sainte-Barbe, qui fut dirigé par un conseil de 12 anciens barbistes. Ce fut une lutte acharnée entre le Sainte-Barbe de de Lanneau et celui de Parmentier. Lanneau remporta d'abord l'avantage en obtenant du gouvernement, en 1809, qu'il fût interdit à l'institution Parmentier de porter le titre de collège Sainte-Barbe. Mais à la Restauration le Sainte-Barbe de de Lanneau devenu un foyer de libéralisme et de bonapartisme se rendit suspect au pouvoir. On obligea de Lanneau à en abandonner la direction et l'établissement de la rue des Postes fut avec Stanislas, (autre institution fondée en 1804 par l'abbé Liautard, lui aussi un ancien barbiste), une des deux écoles bien pensantes, où le monde royaliste envoyait ses enfants. En 1817, l'abbé Charles-Dominique Nicolle, ancien préfet des études à Sainte-Barbe sous le règne de Louis XVI, revenu de Russie où il avait fondé à Odessa une florissante école, racheta l'école de la rue des Postes qui reprit le nom de Sainte Barbe et mit à sa tête l'abbé Cotret, son élève[1]. Il prend lui-même le titre de directeur honoraire et rédige des règlements nouveaux. Quand il est reparti pour la Russie, Royer Collard, qui dirige en 1818 l'instruction publique comme président de la commission d'instruction publique sous les ministères libéraux de Serre et de Decazes, interdit à l'école de la rue des Postes de porter le titre de nouvelle Sainte-Barbe. Il la baptisa Institution de l'Université. Mais, en 1820, Richelieu revient au ministère. Il fait entrer l'abbé Charles Dominique Nicolle, revenu définitivement de Russie, au Conseil royal de l'Instruction publique et le met, comme recteur de l'Académie de Paris, à la tête de tout l'enseignement secondaire. C'est pendant son rectorat, mais sans sa participation directe, que l'on enleva à Cousin la suppléance de Royer-Collard à la Sorbonne en 1820, à Guizot sa chaire en 1822 et qu'on supprima l'École Normale en cette même année. Dès qu'il fut réinstallé à Paris, Nicolle plaça à la tête de l'école de la rue des Postes son frère, l'abbé Henri Nicolle, qui était attaché lui aussi à la rédaction des *Débats*, et il fit statuer que des institutions particulières[2] pouvaient être, par autorisation spéciale, transformées en collège de plein exercice et mises sur le même pied que les collèges royaux[3].

1. Cette école qui devint plus tard le Collège Rollin était au 42 de la rue des Postes. Elle a été depuis consacrée à l'enseignement anatomique. Tout auprès était le collège du Saint-Esprit qui était occupé par l'École Normale de 1810 à 1822, il devint plus tard une institution de Jésuites qui engloba aussi l'ancien collège des Anglais.

2. Qui jusqu'alors, comme toutes les écoles libres, avaient dû envoyer leurs élèves dans les collèges, au moins pour les classes supérieures.

3. C'est ainsi que Stanislas, dirigé par les Maristes et ayant sa pleine autonomie financière, resta jusqu'en 1903 un établissement universitaire.

C'est dans ce Sainte-Barbe bien pensant et bien en cour que Michelet entra en 1822 après son succès d'agrégation. On lui avait offert tout d'abord une sixième à Stanislas, mais il avait refusé avec indignation. L'abbé Henri Nicolle, qui était à l'affût de professeurs distingués pour sa maison réorganisée, engagea Poret, le premier agrégé, comme professeur de seconde. Michelet hésite entre l'enseignement de l'histoire et celui de la philosophie. M. Leclerc le pousse vers la philosophie. Un instant Michelet croit que M. Millon, professeur de philosophie à la Sorbonne, va le prendre comme suppléant; mais Millon le trouve trop jeune. Le recteur Nicolle lui procure des élèves appartenant à des familles aristocratiques, les Saint-Priest, les Ostermann, les Wolkonsky. Michelet les accepte par nécessité , tout en regrettant de disperser ses forces. Enfin en 1822 l'abbé Henri Nicolle lui demande d'entrer à Sainte Barbe. Michelet y consent, à condition qu'on lui laisse tout l'enseignement de l'histoire qui avait été organisé dans les collèges par Royer-Collard [1].

Voilà donc Michelet à Sainte-Barbe, où il enseigna jusqu'aux vacances de 1826. Malgré le libéralisme de ses opinions politiques et religieuses qu'il exprime dans son journal avec une conviction véhémente, Michelet, qui se sentait encore dans une phase de préparation et de recherches, avait une attitude assez circonspecte pour n'éveiller aucune inquiétude chez ceux de ses protecteurs qui appartenaient à la droite, comme les abbés Nicolle, M. Guéneau de Mussy, M. Maussion ou M. Marure, sans cacher pour cela les relations plus intimes qu'il entretenait avec les membres les plus libéraux de l'Université : Villemain, Guizot, V. Leclerc, Victor Cousin. D'ailleurs, si le collège Sainte-Barbe se recrutait en général dans les familles d'opinions moins avancées que l'institution de Lanneau et avait parmi ses élèves beaucoup d'enfants de l'aristocratie, un esprit de parfaite tolérance y régnait et le collège Sainte-Barbe passait pour libéral en comparaison de Stanislas. Nous avons sur Sainte-Barbe un témoignage peu suspect, celui de Victor Duruy, fils d'un ouvrier des Gobelins, qui y passa sept ans et qui en juillet 1830 s'en échappa pour prendre part aux « glorieuses » dans les rangs des Révolutionnaires [2].

Il suffit d'ailleurs de lire le *Précis d'Histoire Moderne* de Michelet, résumé de ses leçons à Sainte-Barbe, pour se rendre compte de l'esprit libéral qui animait son enseignement. Toutefois ce libéralisme était fatalement renfermé dans des bornes assez étroites, car l'enseignement historique, auquel Royal-Collard avait donné une large place de la cinquième à la rhétorique, avait été chassé de la rhétorique par l'abbé Nicolle, puis réduit par Mgr Frayssinous, devenu en 1824 ministre des

1. Cet enseignement n'avait pas été organisé partout et nous voyons par une lettre de Poret de septembre 1822 que le recteur Nicolle redoutait les dangers de cet enseignement et répugnait à le laisser créer à Sainte-Barbe. Il fallut les instances de Henri Nicolle pour vaincre ces répugnances et encore ne l'admit-il d'abord que sous forme de répétitions.

2. [Voy. *Quelques souvenirs de Duruy sur le collège Sainte-Barbe. Michelet et Montalembert*, dans la *Grande Revue* du 25 octobre 1913].

affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique, aux classes de 6e, 5e, 4e et 3e. C'était donc à des enfants qu'il s'adressait, mais Michelet réussit cependant à garder un grand ascendant sur ces jeunes intelligences, d'une part grâce à la rigueur méthodique de son enseignement, d'autre part grâce à la chaleur et à l'éclat de sa parole. Il eut des élèves illustres qui gardèrent toujours le souvenir de cette parole éloquente et familière tout à la fois, et qui restèrent longtemps ses admirateurs, deux des Nisard, Désiré et Auguste, Ch. de Montalembert, Alfred Nettement, Armand de Melun, Victor Duruy, Félix Ravaisson.

Les programmes dressés par Michelet pour ses cours ne sont pas moins intéressants. Nous y trouvons une méthode pédagogique très différente de celle qui est aujourd'hui en usage, mais très fortement conçue et qui certainement devait donner de bons résultats. Ils nous montrent en tous cas avec quel sérieux Michelet comprenait ses devoirs de professeur [1].

En 1826, Mgr Frayssinous rétablissait, sous une forme détournée et sous le nom d'École préparatoire, l'École Normale supprimée en 1822. Il réduisait les études à deux années et pour ne pas donner trop d'importance à l'histoire et à la philosophie, sciences dangereuses, il les réunissait dans la main d'un seul professeur à qui il attribuait 2000 frs de traitement. Michelet qui avait toujours poursuivi simultanément l'étude des langues anciennes ,de la philosophie et de l'histoire, posa, dès le 4 septembre, sa candidature à une chaire quelle qu'elle fût : langues anciennes, histoire ou philosophie. Avec cet esprit de prudence avisée dont il avait déjà donné tant de preuves depuis sa sortie du collège, il écrivit au ministre dans des termes, qui tout en ne disant rien qui ne fût strictement vrai, étaient de nature à rassurer la religion de Mgr Frayssinous :

« J'ai publié deux opuscules historiques, *Tableaux chronologiques et synchroniques de l'Histoire Moderne*. Je fais imprimer en ce moment la traduction d'un ouvrage de Vico, où l'étude de l'histoire est éclairée par une philosophie conforme à la religion. Les principes énoncés dans ces divers ouvrages répondent

1. Son succès à Sainte-Barbe fut très grand. Pendant le séjour de Michelet à Renwez, Poret, dans une lettre du 20 avril 1823, lui écrit : « Tu sais sans doute par les journaux les succès de notre collège. Ils ont égalé ceux du collège royal de Saint-Louis, moins 4 accessits, c'est-à-dire que nous avons 24 nominations dont cinq prix... J'ai à te dire les choses les plus flatteuses de la part du directeur. Il s'est trouvé à dîner avant hier chez le Grand Maître (Frayssinous) où le Conseil Royal était réuni. M. Guéneau de Mussy lui a fait compliment de son professeur d'histoire. « Je ne le connaissais d'aucune manière, lui a-t-il dit, je ne savais même pas où il avait étudié, mais son esprit, son savoir, sa manière de discuter m'ont donné de lui une très haute idée, ainsi qu'à tous ses confrères ». Et sur ce que le directeur lui faisait entendre que tu ne pouvais dès la première année égaler les autres professeurs, M. Guéneau l'a fortement assuré du contraire et lui a donné de toi les plus grandes espérances... Il y a des gens qui ont besoin d'être soutenus dans leurs jugements par le témoignage des autres. Tu as grandi de cent pieds dans l'estime du Directeur. Je te répète tout ce qu'il a dit hier à table devant tous les professeurs et devant tous les élèves couronnés au concours... On a parlé ensuite de tes anciens succès, du jugement que M. Villemain avait porté de toi, etc., etc... Tout le monde y applaudit, Balard et Rinn surtout ».

assez de ceux du soussigné. Il peut d'ailleurs envoyer le témoignage de plusieurs membres du Conseil Royal, tant ecclésiastiques que laïques. »

Dans une lettre adressée à Letronne, président de la commission d'instruction de l'École, il s'expliquait plus en détail sur sa vie et ses répondants. Il disait avec vérité qu'il songeait au travail seul et non à l'argent, qu'il perdait à cet égard en échangeant Sainte-Barbe contre l'École préparatoire et il faisait appel au patronage de Villemain et de Victor Leclerc comme à celui de Guéneau de Mussy ou de l'abbé Nicolle. Une grave maladie, une pneumonie, le retint au lit tout le mois de novembre et il ne fut nommé professeur de philosophie et d'histoire à l'École préparatoire que le 3 février 1827. Une lettre du Dr Simon que Cousin avait envoyé auprès de Michelet pour savoir la vérité sur son état, nous fait connaître ses dispositions d'esprit et nous fait comprendre ce qui le guidait dans ces démarches où il nous semble parfois un peu trop disposé à atténuer sa pensée, à la dissimuler même, pour se concilier les autorités dont dépend son avenir. « M. Michelet s'inquiète de sa poitrine. Il craint de mourir avant d'avoir pu assurer le sort des personnes qui lui sont attachées. »

Quand nous nous occuperons des livres et des cours de Michelet, nous verrons que jamais il n'a affecté d'autres opinions que celles qu'il avait réellement. Mais il est très vrai qu'ayant le sentiment très net de l'œuvre d'écrivain qu'il avait à accomplir, ayant à pourvoir à son existence et à celle de son père, puis bientôt à celles d'une femme et d'un enfant, décidé à n'accepter aucune besogne inférieure et intéressée, il fit tout ce qui était nécessaire pour se créer une place dans l'Université et laissa croire qu'il avait des opinions plus conservatrices, plus modérées, tout au moins, que celles vers lesquelles il se sentait entraîné dans son for intérieur[1].

Plus tard, Michelet, avec ce don d'illusion qu'il eut toujours, oublia complètement qu'il avait dû ses deux premiers pas dans la carrière universitaire à deux ecclésiastiques, à l'abbé Nicolle et à Mgr Frayssinous, et il a parlé des années que nous venons d'étudier dans des termes où la vérité et l'erreur se trouvent singulièrement mélangées. « J'eus le bonheur, dit-il dans le *Peuple*, d'échapper aux deux influences qui perdaient les jeunes gens, celle de l'école doctrinaire, majestueuse et stérile, et la littérature industrielle. » Pour cette dernière il a raison, mais s'il a échappé aux doctrinaires, c'est que son génie l'entraînait hors de leur domaine; car il a un instant regardé Cousin, Royer-Collard, puis Guizot comme ses maîtres. « Cette vie insoucieuse, dit-il plus loin, en parlant des années 1817 à 1827, dura dix ans pendant lesquels je ne me doutais pas que je dusse écrire jamais. » Nous avons vu que pendant ces dix ans il ne songeait qu'à écrire; il avait fait le plan de dix ouvrages... Enfin, dans la préface de l'*Histoire de*

1. Michelet fut membre de la *Société catholique des Bons Livres*, autorisée le 14 octobre 1824. Une lettre à Poret montre qu'il en faisait partie pour avoir les livres qui lui étaient nécessaires. C'était une bibliothèque circulante.

France de 1869, il écrit : « Sous le ministère Martignac (un court moment de libéralité) on s'avisa de refaire l'École Normale, et M. Letronne, que l'on consulta, me fit donner l'enseignement de la Philosophie et de l'Histoire. » Le rôle de Letronne est exact mais Martignac ne fut ministre qu'en 1828 et ce fut Mgr Frayssinous qui rétablit l'École Normale en 1826 et y nomma Michelet en 1827. Les autobiographies sont, de tous les documents, ceux qui ont le plus besoin d'être contrôlés.

CHAPITRE III

Pauline. — Premier mariage.

J'ai dit et j'ai déjà montré que Michelet, malgré sa nature inquiète, violente et agitée, et l'exubérance de son imagination, de son activité intellectuelle, était un homme d'ordre, de bon sens, un esprit méthodique, voire même calculateur. Dans son caractère comme dans son intelligence, un rationaliste était uni à un romantique. Il le sentait et le savait quand il disait unir en lui la sagesse ardennaise à l'emportement sanguin des Picards. Nous avons vu comme il sut bien diriger ses études et ses travaux au milieu du tourbillon d'idées qui agitait son cerveau. Nous le voyons aussi très attentif à sa santé, qui était chétive et sujette à des accidents fréquents. Tout jeune, il en tient un journal, enregistre les ordonnances des médecins et les effets des régimes auxquels il était astreint. Toute sa vie, il continuera à tenir avec le même soin cette comptabilité médicale et hygiénique. Il n'était pas moins attentif aux questions d'économie domestique. Il avait dans son enfance souffert du froid, de la faim, de la misère. Il avait vu les funestes effets de la négligence et de l'insouciance paternelles, et il était bien résolu à mettre lui et les siens à l'abri du besoin. Aussi dès l'âge de 19 ans, nous l'avons vu, il commence à enseigner et à prendre sa part des dépenses communes. Il donne des leçons particulières à côté de ses cours à l'institution Briand et au collège Sainte-Barbe; puis, quand il est marié, il prend des élèves à demeure chez lui : les Bocher, Alexis de Saint-Priest. Il continue à avoir ainsi des pensionnaires qui lui paient 450 ou 500 livres par trimestre, car, en homme pratique, il refuse les paiements mensuels jusqu'en 1831[1]. Il nous assure que depuis le moment où ils furent installés rue de la Roquette, il s'arrangea pour que les dépenses fussent toujours inférieures aux recettes. Toute sa vie, Michelet fut à travers les crises les plus difficiles un homme d'ordre scrupuleux qui sut ne jamais s'endetter tout en ayant des charges de famille très lourdes, et quoiqu'il ait toujours été d'une générosité extrême pour les siens, pour ses amis, pour les pauvres.

1. Michelet a été un pédagogue exemplaire, d'une sollicitude et d'une exactitude qui ne se démentaient jamais envers ses pensionnaires. J'en ai recueilli le témoignage de la bouche de M. Gabriel Bocher. J'ai sous les yeux l'emploi du temps des élèves dressé par Michelet. Il était levé avant six heures du matin pour surveiller le lever des pensionnaires. En même temps il était avec eux comme un ami et la familiarité chez eux s'alliait au respect. Ils l'appelaient « Cher Monsieur et Bon Ami » dans leurs lettres. Michelet habitait rue de la Roquette dans une chambre contigüe à celle de son père. Elles n'en faisaient qu'une. Le père assistait au coucher du fils et lui faisait la lecture jusqu'à ce qu'il s'endormît.

J'insisterai sur ce côté de la vie de Michelet à plusieurs reprises, car sa mémoire a été récemment à cet égard, l'objet d'attaques indignes. On l'a accusé d'avoir été avide et avare, d'avoir dépouillé ses enfants dans son intérêt personnel et celui de sa seconde femme. Nous verrons que ce sont là des calomnies, et que si Michelet savait la valeur de l'argent et s'entendait en affaires, il ne tenait pas à l'argent pour lui-même et savait généreusement en user.

Il n'est pas jusqu'aux affaires de cœur où Michelet sût faire parler la raison et intervenir des considérations pratiques sur l'organisation de sa vie. Non certes qu'il se soit jamais laissé guider par des considérations intéressées. Il s'est marié deux fois, et il a, l'une et l'autre fois, épousé une femme qui ne lui apportait aucune fortune. Mais l'une et l'autre fois aussi il a songé en se mariant à s'assurer les conditions de vie qui lui semblaient les plus propres à favoriser sa vie de travail intellectuel.

Au moment où le père Michelet dut quitter la maison de la rue de Buffon, pour se transporter rue de la Roquette avec Mme Fourcy[1], celle-ci emmena avec eux comme pensionnaires, Poinsot, qui les quitta en mai 1820, et deux vieilles dames : Mme de Girard[2] et la marquise de Rouhault. Cette dernière avait une demoiselle de compagnie, Pauline Rousseau, née en 1792, de près de sept ans plus âgée que Michelet, qui l'épousa en 1824.

Je ne puis me dispenser de donner quelques détails sur les circonstances de cette union. Elles ont eu, nous allons le voir, une réelle importance pour la vie tout entière de Michelet et même pour ses conceptions d'historien, et ce que Mme Michelet dit de Mlle Rousseau dans le dernier chapitre de *Ma Jeunesse* n'est pas toujours d'une nuance tout à fait exacte. Toutefois je ne dirai que l'essentiel et laisserai de côté plus d'un des détails que j'ai notés dans le chapitre de mon livre récent sur Michelet.

Mme de Navailles, la mère de Pauline, était d'origine roturière. Elle s'appelait Claude Oudette Gilles Charles[3]. Elle était peu cultivée, autant qu'on en peut juger par les quelques billets que nous avons d'elle. Michelet fait d'elle un assez fâcheux portrait au point de vue moral, la dépeint colérique, sensuelle, égoïste et cruelle, sottement engouée de noblesse, et sa conduite envers sa fille ne contredit point ce jugement sévère. Mais elle était belle, même quand Michelet la connut,

1. Dont nous avons dit l'ascendant sur Jules Michelet. C'est Mme Fourcy, (qui avait quelque argent), qui s'établit rue de la Roquette. Les Michelet étaient ses pensionnaires, mais Michelet père continua son service d'intendant et de factotum.

2. Mme Michelet dans *Ma Jeunesse* l'appelle *de Girac* mais Michelet dans ses notes dit *Girard*.

3. [Voy. *Jules Michelet*, p. 69 et suiv.]. Michelet, dans une lettre que nous citerons tout à l'heure, dit que sa mère était d'une riche famille de Franche-Comté et le père de sa mère président du baillage de Vesoul. C'est possible, mais je suis porté à croire qu'elle était fille naturelle, car dans un acte de partage sa mère est qualifiée simplement de Mlle Charles de Langres.

âgée de plus de cinquante ans [1]; elle avait de beaux cheveux noirs, la peau très blanche, les traits fins des gens équivoques et la lèvre inférieure un peu forte. A 16 ans en 1782 elle épousa le baron Henri de Navailles, dont elle eut en 1783 un fils, Guillaume-Girard-Judith de Navailles. Michelet raconte qu'elle avait été aimée du vieux prince de Bauffremont [2] et que celui-ci aurait été le vrai père de Guillaume de Navailles. J'ai peine à le croire, car il avait 70 ans (d'après Michelet 80 ans). Michelet nous raconte aussi que M. de Navailles fut un assez triste mari, malade de la poitrine, qu'en 1791 Mme de Navailles s'était éprise du chanteur Rousseau, un des plus brillants ténors de l'opéra depuis 1779. Elle eut de lui une fille qui fut Pauline Rousseau. Mais Henri de Navailles aurait vécu encore deux ou trois ans, et Rousseau l'aurait même sauvé de l'échafaud en 1793. Je ne sais si ces détails sont exacts. Ce qui ne l'est probablement pas, c'est l'accusation portée par Michelet contre Mme de Navailles d'avoir supprimé l'état-civil de sa fille. La pauvre enfant ne pouvait avoir d'état-civil régulier (le divorce n'ayant existé que depuis septembre 1792), si Henri de Navailles vécut jusqu'en 1794. Ce qui est vrai, c'est que Pauline Rousseau n'avait aucun papier, aucun état-civil, et le contrat de mariage qui la déclare fille de M. Jean Joseph Rousseau et de Mme Claude Oudette Gilles Charles, n'ajoute pas : « son épouse », mais : « aujourd'hui sa veuve, et avant veuve de M. Henry baron de Navailles ». Je ne sais si Mme de Navailles avait épousé, après la mort de M. de Navailles, le chanteur Rousseau, mort en 1800, mais il est certain qu'elle eut encore de lui un fils qui mourut jeune, que Pauline prit et garda le nom de son père, que d'autre part, la mère, entichée de noblesse, avait honte d'elle comme de son frère, et la tint toujours aussi éloignée d'elle que possible. Elle vécut seule avec son fils Guillaume de Navailles, que Michelet nous dépeint ainsi :

« Vraie fleur de vie luxurieuse, blond, beau, grand, fort, peau admirable, mais la lèvre inférieure comme une grosse sangsue pleine de sang. Il était naïvement aristocrate, sensuel, colérique, musard, capricieux, mais gai, aimable, charitable, très bon, surtout pour les animaux. Il se querellait avec tous les charretiers qu'il voyait battre leurs chevaux. Une de ces querelles hâta sa mort en 1833. Dans le désordre des années qui suivirent Thermidor, ruinée, retirée à Bernis avec son fils, elle y vécut entièrement pour lui dans un dangereux isolement. »

1. Elle mourut en 1832 à 66 ans. Elle était donc née en 1766.

2. Ce prince de Bauffremont ne peut être que Joseph de Bauffremont, fils de Louis Bénigne, lieutenant général des armées navales, mort en 1755, qui reçut le titre de prince de Listenois en épousant en 1764 sa nièce Louise, fille de Louis de Bauffremont, prince d'Empire. Joseph était né en 1714 (24 sept.) il avait 70 ans et non 80 en 1783. Le baron Henri de Navailles, né le 4 janvier 1744 au château de Durnes en Guyenne, sous-lieutenant le 16 sept. 1760, lieutenant le 22 sept. 1761, capitaine le 23 décembre 1761, capitaine commandant la compagnie du lieutenant colonel du régiment d'Orléans le 28 avril 1765, capitaine titulaire le 18 juin 1772. Très bonnes notes sauf de 1768 à 1770 où il est noté comme joueur et débauché. Ensuite bon capitaine. Rien après 1776 (Archives admin. du Ministère de la Guerre). Présent aux revues des années 1768 à 1781. Porté absent en 1783, 12 septembre.

Madame Michelet nous dit dans *Ma Jeunesse* : « On pourrait noter les degrés de la faiblesse maternelle. Elle lui donnait des maîtres, essayait de travailler avec lui, mais son tempérament sanguin était un obstacle. Il ne se maria pas, n'eut pas de famille; sa mère l'absorba tout entier ». Ceci est assez clair; mais Michelet dit dans une note, avec une précision plus grande :

« Mariage de M. et de Mme de Navailles, de la mère et du fils : union fixe, fidèle et constamment passionnée qui a duré 36 ans, devant le public, union très avouée et connue de tous. »

Michelet a-t-il été le jouet d'une illusion, son imagination a-t-elle calomnié l'intimité qui existait entre ce grand enfant, aimable et bon, mais de peu de cervelle et cette femme altière et dominatrice? Je voudrais le croire et pourrais en être tenté en voyant M. de Navailles faire des legs importants à deux amies, une demoiselle Beauvais et une actrice Mlle d'Artois. Le théâtre était son seul intérêt, et le plus clair de son héritage fut une collection de décors et de costumes et des créances sur un directeur de théâtre dont il était commanditaire. Michelet et sa femme peuvent avoir été tentés d'expliquer ainsi l'opposition choquante entre l'indifférence de Mme de Navailles pour sa fille et sa prédilection pour son fils. Le préjugé aristocratique, l'humiliation que causait à Mme de Navailles l'existence de cette fille, sa nature capricieuse et fantasque, pouvaient suffire à tout expliquer. Pour nous d'ailleurs, peu importe. Ce qui nous intéresse, c'est que Michelet y a cru, qu'il a été pendant son premier mariage hanté par cette pensée et ces images, et qu'il en a tiré une théorie qui l'a influencé quand il écrivit l'histoire du XVIIIe et même celle du XIXe siècle. Il a incriminé l'affection de François Ier pour Marguerite d'Angoulême. Il a écrit des pages terribles sur le Régent et la duchesse de Berri, et s'est livré, à propos de Louis XV et de ses filles, à une vraie débauche de suppositions scandaleuses. Il en était arrivé à penser ceci, et il me l'a dit plus d'une fois : le retour à la nature qu'il a indiqué, avec raison, comme une des caractéristiques du XVIIIe siècle, avait eu pour résultat de faire prendre en horreur les mœurs honteuses et contre nature qui avaient déshonoré la cour de Louis XIV, mais aussi de rendre plus indulgent pour des erreurs qui ramenaient aux époques patriarcales ou à la vie naïvement sensuelle des peuples sauvages. L'inceste, pour lui, avait été très fréquent dans la haute société du XVIIIe siècle. Le René de Chateaubriand était à son avis comme le dernier écho de ces entraînements criminels et le signe qu'une mentalité morale nouvelle était née. Il est impossible de ne pas faire remonter jusqu'aux Navailles l'obsession qui paraissait poursuivre Michelet quand il racontait l'histoire du XVIIIe siècle.

M. de Navailles, qui était bon enfant, s'était toujours intéressé à la petite Pauline Rousseau et lui témoigna de l'affection. Il n'en fut pas de même de sa mère. Elle la tint toujours à distance. Elle la mit d'abord dans le pensionnat de l'Enfant Jésus à Passy, puis l'envoya au couvent de Meaux qui était à la fois école et hôpital. Mme Michelet

dit (*Ma Jeunesse*, p. 343) que Pauline Rousseau y avait passé les deux tiers de son existence. Cela est tout à fait inexact. (Elle n'y vint qu'en 1814 et le quitta en 1816 ou 1817). Elle y trouva de bonnes âmes qui s'ntéressèrent à elle, la femme du sous-préfet, une dame Scellier dont les filles étaient au couvent, le curé, M. de Rouhault, qui se préoccupa de trouver une occupation et un gagne-pain à cette quasi-orpheline. Il la donna comme demoiselle de compagnie, ou plutôt surveillante, à sa vieille belle-sœur tombée en enfance, la marquise de Rouhault, qui fut placée avec elle en pension chez le Dr Duchemin.

Pauline Rousseau n'avait reçu qu'une instruction médiocre. A Meaux surtout elle était peu dirigée, peu surveillée et passait son temps à jouer, à jardiner, à se bourrer de bonbons et de liqueurs avec Mlle Scellier, et à faire un peu de musique. Elle avait, au dire d'Eugène Noël (il ne l'a connue que par ses lettres et par ce que sa fille lui en a dit), quelque chose d'un peu rustique dans l'esprit et tenait par là de son père, qui était d'origine campagnarde. Elle n'avait pas de beauté, nous dit son mari, mais de la gentillesse, de la vivacité, avec parfois des échappées de violencè. Elle était d'une bonté et d'une charité sans bornes, tendre à l'excès, comme son frère, pour les animaux. Nature gaie, sensible, mais sans initiative ni force de volonté, se laissant aller au désœuvrement et à l'ennui.

Quand elle se trouva enfermée rue de la Roquette avec de vieilles personnes et un jeune homme, de sept ans plus jeune qu'elle, d'une gravité précoce, d'une nature passionnée, vivant comme elle loin du monde, partageant son temps entre son enseignement et ses livres, il arriva ce qui devait presque fatalement arriver. Les deux jeunes gens dans cette vie solitaire, furent attirés l'un vers l'autre et Michelet, qui s'abandonnait d'ailleurs tout à son travail et à sa vie intellectuelle, se trouvait parfaitement heureux et satisfait pour son cœur, avec l'amitié exaltée qui l'unissait à Poinsot, le dévouement aveugle de son père, l'affection quasi-maternelle de Mme Hortense, et l'affection quasi-conjugale de Pauline.

Mais il était impossible que la question du mariage ne se posât pas. Michelet avait trop le sentiment des devoirs de l'homme envers la femme, trop aussi le besoin d'une existence assise et régulière pour ne pas l'envisager, et s'il ne l'avait pas fait, la conscience délicate de Poinsot l'aurait fait pour lui. Vous pouvez lire dans *Mon Journal* dans les lettres que Michelet échange avec Poinsot, dans ce qu'il écrit pour lui-même, vous pouvez surtout lire entre les lignes les délibérations qui se tiennent dans l'âme de Michelet entre sa conscience, son cœur, sa raison et sa prudence. On est surpris de voir tout ce qu'il y avait de sens pratique, parfois un peu terre à terre, dans cette âme passionnée. Il est visible qu'il n'éprouve pas pour Mlle Rousseau à proprement parler de l'amour, mais une affection qui grandit tous les jours par l'habitude, la reconnaissance, l'estime pour ses qualités de cœur, de dévouement, de bonne humeur, de savoir-faire. Le 24

1. *Jules Michelet*, p. 83, 85.

août 1820, il écrit à Poinsot, qui lui a demandé, poussé par Pauline. pourquoi il ne l'épousait pas :

« Ce n'est pas en elle qu'est l'obstacle; il est en moi; c'est mon invincible défiance de l'avenir qui me détourne d'y penser. J'aime la société de Mlle Rousseau, et beaucoup même. Vive comme elle est, elle se varie sans cesse; son cœur me semble être à peu près le mien. Elle est compatissante, elle aime autant qu'elle le peut, autant, peut-être, qu'une femme peut aimer. Elle est gaie, et quoique amie du plaisir, pas trop dépensière. Seulement, pour le besoin de la vie du dehors, qui est si peu la mienne, elle pourrait à chaque instant m'inquiéter. Mlle Rousseau n'est ni belle, ni jolie même, mais gentille. J'attendrai qu'elle ne le soit plus, qu'elle ait gagné plus d'aplomb, que mon existence soit plus assurée, plus indépendante; si alors elle songe encore à moi, je pourrai l'épouser. »

Michelet ajoute cette considération en post-scriptum :

« Fais lui aussi comprendre qu'un mariage donnerait actuellement à ma marraine la seconde place dans la maison. Depuis la mort de ma mère elle tient notre ménage et nous a donné tant de preuves de son dévouement... Ce serait de l'ingratitude. »

Poinsot mourut le 14 février 1821. Poret prit sa place auprès de Michelet et lui aussi le poussait tout doucement au mariage. Michelet y songeait de son côté, et de plus en plus, en voyant, par la suite de la maladie de Mme Fourcy, Pauline s'occuper de la direction de la maison. Il écrit dans son journal :

« Depuis qu'elle est devenue la directrice de la maison ses qualités sérieuses se sont affirmées.... J'admire combien son humeur est devenue plus égale depuis que son activité se dépense en choses utiles... Une femme désœuvrée ou mal occupée est un vrai fléau pour le travailleur » et il avait écrit quelques jours auparavant : « Je ne comprends que deux femmes : celle qu'on peut associer à ses pensées, peut-être même à ses travaux, ou bien la modeste ménagère qui le jour gouverne sans bruit son petit royaume. Le soir je la vois assise près de la table de travail. Elle file. A deux pas le berceau qu'elle endort au doux ronflement de son rouet. ».

Michelet savait que Pauline ne pouvait être la première de ces deux femmes. Mais il espérait de plus en plus qu'elle pourrait devenir la seconde[1].

La mort de Mme Fourcy (Décembre 1823) enlevait à Michelet ses singuliers scrupules de 1820. Mais il était toujours préoccupé de la question d'établissement, d'avenir, des responsabilités qu'il allait assumer, et enfin il redoutait, faut-il le dire? les jugements de sa famille de Renwez, qui le verrait épouser une fille sans fortune, sans naissance, et de sept ans plus âgée que lui. Nous avons quelque peine aujourd'hui, où les liens de famille n'ont plus la puissance qu'ils conservaient encore il y a un siècle, à nous rendre compte du rôle que jouait alors, dans les questions de mariage, l'autorité de la famille. Or la famille de Michelet était très unie. Nous en trouvons à chaque instant

1. Et il écrivait dans le journal de ses idées à la fin de 1821 : « une circonstance particulière me fait trouver dans mon cœur plus encore que dans mon esprit le sujet d'un livre *Du moyen d'améliorer le sort des Femmes.* »

la preuve dans les lettres que Michelet avait religieusement conservées et dans le zèle avec lequel il s'est toujours occupé de son oncle Narcisse et de la situation de ses cousines Millet et Lefèvre. L'oncle Narcisse n'était pas à redouter. Il était aussi dévoué à son neveu que le père de Jules Michelet et d'ailleurs il vivait en partie des subsides que lui fournissaient son frère et son neveu. Mais la famille maternelle était restée groupée à Renwez. Là se trouvaient ces sérieuses demoiselles dont parle Michelet dans l'Introduction du *Peuple*, qui ne s'étaient pas mariées pour aider à l'établissement de leurs frères et sœurs. Elles pensaient en retour avoir quelque droit à dire leur mot dans l'établissement de leurs neveux. A vrai dire il n'y en avait qu'une qui eût vraiment autorité : la tante Hyacinthe, la cadette des sœurs Millet, qui avait donné à Michelet son premier costume de garçon et qui menait toute la famille [1].

Michelet avait fait avec son père un premier voyage à Renwez en 1816, au moment où son père et Mme Fourcy s'efforçaient de lui faire oublier Thérèse. Il fut admirablement reçu et choyé. Il plut beaucoup à sa cousine Célestine et les rapports étroits entre les Lefèvre et les Michelet firent sans doute espérer un instant que Jules Michelet songerait à épouser Célestine. Mais Célestine était moqueuse et Michelet susceptible; ils ne se comprirent pas tout de suite, et si plus tard ils devinrent amis et entretinrent (de 1824 à 1830) une correspon-

1. Je ne suis pas arrivé à déterminer exactement la composition de la famille Millet en 1824, et Mme Michelet n'y était pas parvenue non plus, car les renseignements qu'elle fournit dans *Ma Jeunesse* sont des plus vagues. Mais je sais du moins que Mme Millet, la mère de Mme Furcy Michelet, la grand'mère de Jules Michelet, était morte le 11 juillet 1810 laissant un actif de 99.473 frs à répartir entre huit enfants.

Ce petit héritage aida la famille à vivre de 1810 à 1815 avec l'indemnité du gouvernement pour la suppression de l'imprimerie.

De ces enfants je n'en connais que 5 : Mme Michelet, M. Xavier Millet, un excellent homme à la tête faible et trop ami de la bouteille, qui mourut misérablement en 1829 noyé dans un étang près d'Ypres, Mme Lefèbvre Millet la tante Alexis et la tante Hyacinthe. Les Millet avaient un fils qui était instruit et spirituel, mais qui manquait d'énergie et de persévérance et qui donna passablement de tracas à son cousin Jules. M. Lefèbvre Millet, qui était avec la tante Hyacinthe le vrai chef de famille, avait deux fils, Eugène et Paul qui tous deux furent envoyés à Paris, en 1826 sous la tutelle des Michelet.

Eugène après avoir travaillé en vue de l'École des Mines, puis essayé du commerce à Anvers, tomba dans la mélancolie et se suicida en 1830. Paul fut chimiste et entra, grâce à Michelet, dans la maison Kestner, de Thann.

Il avait eu au moins trois filles : Clarisse, qui mourut jeune dans un voyage en Amérique; Célestine, très vive et intelligente, et une troisième, Félicie, rude et sèche, qui épousa un M. Guyot.

Michelet avait encore une tante, Mme Vannestier, qui habitait à Rueil en 1840 (lettre du 22 août), et dont le mari était devenu sourd. Elle paraît peu cultivée et remercie son neveu des bontés qu'il a eues pour lui. Un frère de son père, Eugène, avait un petit commerce à Chantilly (très petit, car sa femme dit en 1839 qu'elle gagne de 4 à 5 frs par jour) après avoir peut-être été cultivateur. Son fils Narcisse était ouvrier. Michelet leur envoyait aussi de l'argent et ils ne cessent de le remercier de ses bontés.

Une tante de Pauline, Mme Vve Le Poitevin, née Rousseau, était, d'après une lettre de Villers-Cotterets 1831, tout à fait inculte.

dance assez active, il était trop tard pour que Michelet pût honnêtement songer au mariage[1]. Il se considérait alors comme lié d'honneur envers Pauline et leur amitié fut tout intellectuelle. Michelet lui envoyait des livres et elle lui en écrivait son avis. — S'il n'y avait pas à songer à une union des deux cousins, du moins les parents de Renwez et surtout la tante Hyacinthe rêvaient pour leur neveu, en qui toute la famille mettait son orgueil et ses espérances d'avenir, un brillant mariage[2]. Michelet ne retourna pas à Renwez jusqu'en 1823. Il alla alors y passer quelques jours au mois d'août. On le tâta sur la question mariage; il répondit évasiment, disant qu'il ne pouvait songer encore à s'établir. Pauline avait eu un instant l'idée d'installer avec sa mère une maison où l'on prendrait des pensionnaires. Elle en fit part à un de ses oncles, cultivateur en Auvergne, dans une lettre du 24 mai 1823 :

Tu conçois que si la chose peut réussir ce serait fort avantageux pour moi : je pourrais alors épouser Jules. Sans cela, point d'espoir, parce que ses tantes sont très ambitieuses et qu'elles ne consentiraient jamais à ce que leur neveu épousât une fille qui n'a rien.

Ce projet ne pouvait réussir avec une pareille mère et un pareil frère. Mais Pauline se trompait en croyant que c'était là son seul espoir. En 1824, Michelet après la mort de Mme Fourcy, fit ce que la raison et le devoir lui commandaient. La chose n'allait pas sans difficultés. Il fallut d'abord faire à Pauline un état-civil, et pour cela adresser une requête au Ministère de la Justice, provoquer un jugement du tribunal de la Seine et supposer que les actes constatant le mariage de Mme de Navailles avec Rousseau et la naissance de Pauline avaient été perdus dans la tourmente révolutionnaire. Mme de Navailles ne voulait pas y consentir et se faire reconnaître comme veuve Rousseau. Elle ne céda qu'aux supplications de sa fille, qui renonça à lui demander compte de l'argent qui pouvait lui revenir de son père, et à l'intervention amicale de M. de Navailles. Comme il fallait que Pauline fût née après le mariage de sa mère et par conséquent après la mort de M. de Navailles, elle se trouva rajeunie de 4 ans et née en 1796 au lieu de 1792. Pendant que se faisait cette négociation avec Mme de Navailles, Michelet avait préparé son oncle Lefebvre et ses tantes Alexis et Hyacinthe à la surprenante décision qu'il avait prise.

1. Michelet a parlé d'elle avec émotion dans son journal de 1840. Il l'appelle la rare, l'unique *Marguerite*, en mémoire d'une chanson qu'elle aimait. « Elle était, dit-il, celle de toute ma famille qui me fut le plus proche par l'esprit. » Nous y reviendrons plus tard lors des voyages en Flandre.

2. En 1821 (août) la tante Hyacinthe écrivit à Michelet pour le prémunir contre les dangers du célibat et le presser de se marier. Michelet répondit que le mariage est une chose grave, que d'ordinaire on se marie en ne consultant que les convenances des familles et sans que les jeunes gens se connaissent et se montrent l'un à l'autre tels qu'ils sont, que lui ne voudrait se marier qu'avec une personne avec qui il aurait vécu, sans arrière pensée, et qui pourrait devenir sa compagne après avoir été pendant des années son amie (*Mon Journal* août 1821. Cité par Noël, p. 65). Il croyait alors que s'il épousait un jour Pauline il ferait un mariage à la fois de raison et d'inclination. Ce ne fut ni l'un ni l'autre. (*Mon Journal*, p. 240, 243).

Ses lettres, qui ont été écrites le 15 février et le 8 mars, peignent l'époque et nous révèlent un Michelet que l'on ne soupçonne guère en lisant ses livres.

L'oncle Lefebvre répondit sur un ton amical et un peu narquois, ajoutant que les tantes avaient dû faire savoir à Michelet leur manière de penser sur son mariage. En effet, la terrible tante Hyacinthe lui avait écrit, dès le 14 mars, une lettre formidable de quatre pages serrées, d'une écriture agitée, à peine lisible, ornée d'un énorme pâté d'encre, et dont on ne peut s'empêcher d'admirer la clairvoyance quand on connaît ce qu'était réellement la famille de Navailles et comment Mlle Rousseau se trouvait devenir Mme Michelet.

Michelet répondit à cette épître en arrangeant l'histoire de Mlle Rousseau de la manière la plus avantageuse possible et sur un ton à la fois déférent et altier. Michelet donne assez drôlement un nom russe à la tante de sa femme. Il l'appelle Mme de Petrowkin. C'était simplement Mme de Pietrequin[1].

Les tantes sans doute se calmèrent, et quelques mois après, Michelet leur écrivait une lettre pour leur annoncer la naissance de sa fille *Constance-Pauline-Adélaïde*[2], et achever de les rassurer sur son avenir matériel.

Que fut cette union, tristement célébrée le 20 mai 1824[3], sans autres témoins que le père de Michelet et leur charbonnier? Elle fut heureuse à quelques égards, et d'autre part elle répondit mal à ce qu'aurait dû et pu être le mariage d'un tel homme, même à ce qu'il avait espéré en se mariant, bien que, comme nous l'avons vu, il se soit marié, non par un coup de passion, mais après mûres réflexions et sans se faire d'illusions sur la beauté ni sur les talents de celle qu'il épousait. Quand il perdit Pauline il éprouva un violent désespoir et se reprocha de n'avoir pas été pour elle ce qu'il aurait dû, de l'avoir négligée pour sa seconde femme, l'histoire. Je suis disposé à croire que dans sa douleur et avec l'habitude qu'il avait prise de dramatiser toute sa vie, il a exagéré ses torts, et tout ce qui avait manqué au bonheur de Pauline et au sien. A bien des égards Michelet a été un très bon mari et Pauline une très bonne femme. Nous avons toutes leurs lettres écrites, les unes pendant les séjours que Pauline faisait à la campagne l'été aux portes de Paris, à Vincennes ou à Nogent, alors que son mari était retenu par ses leçons et ses pensionnaires et ne pouvait aller la voir que rarement, les autres pendant les voyages que Michelet faisait seul ou avec un secrétaire. Le ton est, du côté de Pauline, celui d'une femme évi-

1. Noël dit : « l'histoire entrait par toutes les portes dans la vie de Michelet. » La légende aussi. Ce qui est vrai c'est que Pauline connaissait la gouvernante des enfants Rostopchine. Ceci, chez Noël, devient une amitié avec les Ségur, parce que Mlle Rostopchine était devenue Ségur.

2. Née le 28 août 1824, fille de Jules Michelet, âgé de 26 ans, et de Pauline Rousseau, âgée de près de 33 ans, dit l'acte de naissance. Témoins : J. F. F. Michelet, âgé de 54 ans et P. J. Coste, jardinier.

3. L'acte de mariage donne la date de naissance de Michelet, 5 fructidor an IV (22 août 1798) mais pas celle de Pauline, dite fille de J. Joseph Rousseau et de Claude Gilles Charles Oudette, sa veuve.

demment simple et peu développée, mais très aimante et très attachée à ses devoirs de femme et de mère; du côté de Michelet, celui d'un homme préoccupé de convaincre sa femme de son affection, aimant la vie de famille, s'occupant des moindres détails de la santé de Pauline et des enfants, s'efforçant d'associer sa femme à ce qui l'intéresse et de lui donner le sentiment qu'elle est partout estimée, considérée, aimée.

Mais si des deux parts il y eut beaucoup de bonne volonté, il n'en est pas moins vrai que Michelet avait raison en 1839 de regarder avec douleur ce qu'avait été sa vie conjugale. Bien qu'il ait eu, comme il l'écrivait en 1868 (3 mars) « un foyer très ferme, pur d'influences étrangères », et avec Pauline « un grand repos de cœur », bien qu'elle eût comme il le dit ailleurs, « oublié tout pour lui » et lui eût dit « ta patrie sera ma patrie et tes Dieux seront mes Dieux », il ne sut exercer aucune action sur elle. Il avait essayé de la cultiver par les livres, mais bien maladroitement. Il avait lu avec elle *Le jeune Anacharsis*, Bernardin de Saint-Pierre, *Télémaque*, et cela l'avait peu amusée. Je le crois sans peine. Mais le grand obstacle était qu'elle n'était faite que pour aimer. Il se disait (note du 26 août 1857, car toute sa vie il continua à se demander comment il eût dû se comporter à son égard), qu'il aurait fallu vivre à la campagne, lui créer un gros ménage, des affaires, un peu de culture et de jardinage, des animaux à élever, des lessives à surveiller, etc... Elle se fût conservée et améliorée, elle eût développé l'étoffe qui était en elle, celle d'une charmante maîtresse de maison, d'une gaieté innocente, aimant son mari, ses enfants. « Mais c'était impossible et ce fut le contraire qui fut fait, Paris et l'inertie lui nuisirent. » Et Michelet analyse avec une lucidité cruelle, dans des notes écrites entre 1867 et 1868, toutes les raisons qui l'empêchèrent de prendre de l'ascendant sur Pauline et qui firent obstacle à une véritable union de leurs vies et de leurs âmes. Michelet laissa son père prendre en main tout le ménage, et absorbé par son enseignement, ses livres et ses élèves, il ne s'occupait pas de Pauline. Quand on le voit en 1830 et 1831 écrire en quelques mois deux volumes d'*Histoire Romaine* et l'*Introduction à l'Histoire Universelle*; puis de 1831 à 1833 ses deux premiers volumes d'*Histoire de France*, on comprend qu'il lui restât peu de temps pour Pauline. Il habitait la même chambre que son père et laissait Pauline avec les enfants. Il se levait à cinq heures pour ses élèves et travaillait tout le jour et tous les soirs. Quoi d'étonnant qu'elle ait été jalouse de son beau-père, de Poret, des secrétaires et des élèves de son mari? Tous avaient plus qu'elle de lui[1]. Ce n'est qu'en 1836,

1. Il ne songeait pas que sa jeune femme pouvait avoir besoin d'air, de lumière, de vie, de voir un peu le monde, les théâtres. Il ne voyait pas que le ménage, où le père de Michelet avait la haute main, et les enfants ne suffisaient pas à la sauver de l'ennui et des défauts que le désœuvrement engendre. L'époque de la rue de l'Arbalète, de 1827 à 1831, fut la plus pénible, avec les pensionnaires et un travail acharné. Rue des Fossés Saint-Victor, de 1831 à 1836, plus d'élèves, mais un travail plus intense que jamais et la vie encombrée de secrétaires.

à la rue des Postes, qu'elle comprit que malgré tout elle était aimée, et il y eut un moment de paix et comme une aube de bonheur. Mais les mauvaises habitudes étaient prises de part et d'autre et surtout l'habitude d'une jalousie qui n'épargnait même pas sa fille Adèle laquelle grandissait en charme et en intelligence, vraie fille de son père et qui le comprenait. Et puis la maladie vint bientôt, et la mort.

Michelet, avec l'égoïsme inconscient des grands créateurs ne voyait que son travail. Comme il le dit naïvement dans sa note du 3 mars 1868 : « J'ai été très concentré, très fidèle. Cela a été récompensé par un travail immense, car ma vie littéraire n'est rien auprès de ma vie d'enseignement. »

Michelet avait trouvé dans l'histoire et dans son art d'écrivain un tel aliment à la passion qui était en lui, que jusqu'à son second mariage et, sauf pendant la courte apparition dans sa vie de Mme Dumesnil, les affections domestiques furent au second plan dans sa vie. Il mit le meilleur de son cœur dans son œuvre, dans la pensée et dans l'action.

Il nous reste à ajouter un mot sur les conditions matérielles dans lesquelles se fit le mariage de Michelet. Ces détails sont nécessaires puisqu'on a accusé Michelet d'avoir été sensible aux avantages pécuniaires et d'avoir même, par intérêt personnel, dépouillé ses enfants[1].

Ses deux mariages furent absolument désintéressés. Il épousa deux femmes qui ne lui apportaient pas un sou de fortune. Il faillit, entre 1843 et 1847, épouser une fille du peuple et il repoussa deux mariages riches qui s'offraient à lui. La seule idée d'une richesse due à un mariage et qui aurait enchaîné, si peu que ce fût, sa liberté, lui faisait peur.

Il épousa Pauline Rousseau parce qu'elle l'aimait, parce qu'il avait pour elle de l'affection et de l'estime et parce qu'il n'aurait pu sans cruauté l'abandonner. Les pages si nombreuses de ses lettres ou de *Mon Journal*, où il parle soit de Mlle Rousseau, soit des devoirs de l'homme envers les femmes, ne s'expliquent bien que si l'on a toujours cette situation devant les yeux. Il envisage constamment ce devoir qu'il diffère, mais qu'il accepte d'avance. D'autre part, il est nécessaire de connaître toute l'histoire intime du premier mariage de Michelet et du second pour comprendre l'*Amour* et la *Femme*. Il faut, en lisant ces deux livres, se rappeler toujours que Michelet était une nature violemment passionnée qui par nécessité et par volonté ne fit à l'amour qu'une place très restreinte dans sa vie et qui lui laissa prendre par là même, dans sa pensée, une place énorme, obsédante. Il a été à quelques égards une victime de l'amour, non de l'amour d'autrui, mais de l'amour perpétuellement inassouvi qui était en lui. Mais jamais une idée d'intérêt ne se mêla à sa vie domestique.

Quand il se décida au mariage, il ignorait la situation de fortune de Pauline. Il s'en informa pour satisfaire ses tantes. Il crut d'abord qu'elle avait hérité de son père 800 frs de rentes, puis s'aperçut que

[1] J'ai sur cette question recouru aux sources les plus certaines : les contrats de mariage et les actes testamentaires, ainsi que les lettres de famille.

c'était une erreur et que sa mère avait tout mis en viager, ne devant aucun compte à une fille sans état-civil. M. de Navailles seul avait une fortune non viagère, mais il ne devait rien à Pauline.

Dans le contrat de mariage du 19 mars 1824, passé devant Me Jonquoy, Michelet apporte 1000 frs de mobilier et 500 frs en argent comptant; Mme Michelet une somme égale de 1500 francs en effets mobiliers, linge et bijoux. Ils se marient sous le régime de la communauté, se font donation totale de tous leurs biens en cas de mort sans enfants et de la moitié en usufruit s'il y a des enfants.

Navailles eut la générosité de faire Pauline sa légataire universelle. Sa fortune réalisable était mince. Elle se composait de 30.000 francs environ, si toutes les créances rentraient, mais 24.000 francs étaient immobilisés par des rentes à verser à Mlles d'Artois et Beauvais. Michelet de son côté à la mort de Pauline avait une fortune évaluée à 79.000 francs[1]. La fortune totale des deux époux était donc évaluée à 109.000 francs[2]. La part de Pauline était de 54.642 francs dont la moitié, soit 27.321 francs restait en usufruit à Michelet.

La fortune des deux enfants de Michelet s'élevait par suite à 27.321 francs, qui, à 5 %, faisait 1.300 francs de rentes environ [3]. Or, quand Michelet maria sa fille, il lui assura une rente de 1.500 francs environ; il s'obligea en outre à loger et à nourrir le ménage ou à ajouter 1.200 francs aux 1.500 francs précédents. Ainsi Michelet assurait à sa fille 2.700 francs de pension, au lieu des 650 francs de rentes qu'elle aurait pu avoir de l'héritage maternel. Il ne cessa jamais de les lui payer et au-delà, même au temps de sa plus grande misère, après le 2 décembre. Il rendit encore des services d'argent incessants à sa fille et à son gendre, et pourvut en particulier à tous les frais de l'éducation de son petit-fils Étienne.

Ajoutez que son fils Charles, depuis qu'il quitta la maison paternelle, coûta toujours à son père entre 1.200 et 3.000 francs, car il n'arriva jamais à se suffire.

Et à un homme qui a rempli de la sorte ses devoirs de père, qui en outre subvenait à l'existence de son oncle Narcisse, on reproche de n'avoir pas rendu ses comptes de tutelle, d'avoir dépouillé ses enfants dans l'intérêt de sa seconde femme ! Nous prouverions aisément par les lettres de Michelet qu'il aurait pu, une fois remarié, se contenter de donner à sa fille 2.000 francs en plus des 650 francs qui lui venaient de sa mère, et à son fils 650 francs par an. Or il dépensa pendant les deux premières années de son second mariage 12.900 francs pour sa fille et 8.500 francs pour son fils. Aussi, en 1852, son gendre Alfred

1. Dont 17.000 francs de créances, et 23.273 fr. de biens invendus.

2. Dont en réalité seulement 29.000 francs (28.992) disponibles en supposant toutes les créances rentrées.

3. Soit 650 francs pour chacun. Contrat devant Me Chevalier, notaire à Rouen, du 2 août 1843.

[Voy., pour tous ces détails de chiffres, l'article de Gabriel Monod, *Michelet et les Mémoires de Mme Adam* (*Revue hist.*, 1904, t. LXXXV, p. 301-302)].

Dumesnil, lui écrivait-il : « Vous avez toujours fait pour moi plus que le père le plus tendre et le plus généreux. »

Voilà la vérité, la réponse péremptoire et irréfutable à des calomnies dictées par la légèreté et la malveillance. Michelet a commis des erreurs que je n'ai pas cherché et ne chercherai pas à cacher. Mais, il a eu des vertus qui ne se sont jamais démenties et parmi elles, au premier rang, la générosité et le désintéressement. Et ces vertus, sa seconde femme les a partagées avec lui.

CHAPITRE IV

Relations intellectuelles. — Cousin

L'année 1824, — celle du mariage de Michelet et de la naissance de sa fille Adèle — a été plus importante encore pour sa vie intellectuelle que pour sa vie morale. C'est l'année où il a connu Cousin et Quinet, où il a lu Vico et Herder et où sa conception de l'histoire a commencé à se former. M. Lanson, dans un remarquable article de la *Revue d'Histoire Moderne* sur « la formation de la méthode historique de Michelet[1] » a très bien démêlé l'action exercée sur Michelet par ce maître et cet ami, — deux philosophes — et je me trouverai, sur les points essentiels, redire souvent ce qu'il a déjà admirablement dit. Il en est un, toutefois, sur lequel je ne suis pas tout à fait d'accord avec M. Lanson. Tout en reconnaissant chez Michelet, entre 1820 et 1829, « une vocation encore obscure pour l'histoire, à laquelle il obéit inconsciemment en édifiant souvent sur le terrain de l'histoire ses constructions littéraires et philosophiques », il dit que ce qui a fait de Michelet un historien, ce sont deux arrêtés ministériels : celui de 1822 qui l'arrachait à une classe de lettres du Lycée Charlemagne pour le faire professeur d'histoire à Sainte-Barbe, et celui de 1829 qui, à l'École Normale, lui imposa l'enseignement de l'histoire, bien qu'il eût préféré la philosophie.

Je ne crois pas que cela soit exact. D'abord il n'y a pas eu d'arrêté de 1822 l'arrachant à une classe de lettres pour le faire professeur d'histoire. Michelet, après son agrégation, avait été attaché au lycée Charlemagne non pas comme suppléant de troisième, ainsi qu'on le lit dans *Mon Journal*[2], mais comme agrégé volant, c'est-à-dire chargé de remplacer les professeurs de lettres absents pour n'importe laquelle de leurs fonctions. Il n'y avait alors qu'une seule agrégation des lettres, et l'agrégé pouvait être appelé à enseigner les lettres, la philosophie ou l'histoire. Celle-ci d'ailleurs n'avait pas été enseignée dans les lycées avant 1818 et, même alors, elle ne le fut que dans un certain nombre d'entre eux. A l'agrégation, l'histoire ne figurait même pas dans les interrogations orales tandis que la philosophie était représentée par une composition écrite et une interrogation.

1. T. VII, p. 5-31.

2. C'est sans doute Mme Michelet qui aura voulu préciser la nature de la suppléance de Michelet. Peut-être aussi y avait-il un professeur de troisième absent qu'il a commencé par remplacer ; mais j'ai sous les yeux un billet qui me montre Michelet remplaçant le 9 et le 10 avril 1822 M. Carré, professeur de seconde.

Il est d'autant plus remarquable que Michelet, qui n'avait pas fait d'histoire dans ses classes, mais qui l'avait enseignée avec tout le reste à l'institution Briand, se montre à nous, dans son journal de 1820 et 1821 préoccupé spécialement d'histoire. Non certes d'une manière étroite et exclusive, puisqu'il écrit le 7 mai 1820 : « l'étude de l'Histoire ne suffit pas ». Mais cela même prouve qu'il s'en occupait particulièrement tout en travaillant beaucoup les lettres et la philosophie, qui tenaient la première place dans l'examen d'agrégation. Le 25 mai, il parle à Poinsot des sciences de l'homme, de la politique, de l'histoire, comme de sa vocation. Et tous les projets d'ouvrages qu'il médite de 1819 à 1822 sont des ouvrages historiques : *Essai sur les historiens latins*, *Les grands hommes de Plutarque*, une série d'essais historiques pour la Revue qu'il veut fonder avec Poret, *Histoire de la Civilisation* ou *Histoire de l'Espèce*, comprenant la *Métaphysique et* la *Logique de l'histoire*, enfin une *Histoire philosophique du christianisme.* Aussi ne s'étonne-t-on pas de voir Michelet, en 1822, quand il sollicite son entrée à Sainte-Barbe, accepter la chaire d'histoire, et être recommandé à ce titre par Poret. Nous le voyons dès lors en relation avec les professeurs d'histoire les plus réputés de ce temps, Cayx, Poirson, Ragon, Des Michels, en même temps qu'il conserve les relations les plus amicales avec ses anciens professeurs de lettres, Andrieu d'Alba, Dubois, Villemain, Leclerc, auxquels M. Lanson joint, mais à tort, Dussault des *Débats*. Ce qui est vrai, c'est que l'histoire ne lui paraît à aucun moment devoir être séparée de la philosophie. « Elles se complètent l'une l'autre » écrit-il en 1822. Mais la philosophie pour lui n'est jamais la métaphysique ou la logique pure, c'est toujours l'étude de l'homme, de l'homme individuel par la psychologie, de l'homme collectif par l'histoire. Ce qu'il a toujours devant les yeux comme but de ses travaux, de ses méditations et de ses écrits, c'est la philosophie de l'histoire ou l'histoire philosophique. Mais en cela il est avant tout historien, et même lorsqu'il sera le plus fortement sous l'influence de Cousin en 1826, au moment d'entrer à l'École Normale comme professeur de philosophie et d'histoire, il fera le plan d'une histoire du XVI[e] siècle en France, conçue comme un fragment de l'histoire de l'humanité. D'autre part sa thèse de doctorat sur Plutarque écrite en 1818-1819 est une thèse de morale en même temps que d'histoire. Elle correspond au titre même de cette chaire d'Histoire et Morale du Collège de France que Michelet devait ambitionner dès 1830 et occuper en 1838.

Il ne faut donc pas voir dans le fait que Michelet a été un historien et qu'il a mis l'histoire au service d'une conception philosophique, le résultat d'une série d'accidents et de rencontres. Michelet a toujours eu pour objet de ses études la science de l'homme. C'est dire que dès ses débuts il est un historien philosophe et sa grande préoccupation pendant ces années 1819 à 1830 sera de trouver le point de vue qui lui permettra de ramener à l'unité l'évolution toujours changeante de l'histoire sans lui enlever la vie. Si un instant, en 1829, il désire

se limiter à l'enseignement de la philosophie, ce n'est certainement pas parce qu'il veut cesser de s'occuper d'histoire. Il est au contraire lancé à fond dans l'étude de l'Allemagne et de la Réforme. Mais il est effrayé de l'obligation d'enseigner les faits de l'histoire universelle et de rester par suite superficiel. Il préférerait se contenter d'étudier les idées et les mœurs. En se plaçant à ce point de vue, Michelet était du reste l'héritier direct du XVIIIe siècle. C'est le XVIIIe siècle qui avait conçu l'histoire, non plus comme le récit d'une succession de faits, mais comme l'analyse de l'évolution des mœurs et des idées. Voltaire avait posé le principe et en avait tenté l'application dans l'*Essai sur les Mœurs*. Tous ceux qui avaient après lui esquissé des histoires du progrès humain, d'Alembert, Turgot, Condorcet, avaient accepté ce point de vue. Les théoriciens politiques du XIXe siècle, aussi bien Joseph de Maistre que Ballanche, dont Michelet fut de bonne heure l'admirateur et l'ami, et qui avait publié en 1818 un *Essai sur les Institutions sociales dans leurs rapports avec les idées nouvelles*, aussi bien de Bonald que Quinet ou Auguste Comte, furent pénétrés, comme Michelet, des mêmes idées. Pour Michelet, la philosophie écossaise, Fergusson, Reid, Dugald Stewart, le gallois Price, la philosophie allemande avec Kant et Herder, et surtout la philosophie italienne avec Vico viennent corroborer l'impulsion donnée à son esprit par la tradition du XVIIIe siècle. Mais la tendance initiale était déjà bien marquée quand en 1824 la rencontre de Cousin et de Quinet l'amena, par l'étude de Vico et de Herder, à se faire une doctrine où il crut trouver l'explication de l'histoire et du monde.

L'effet de cette rencontre fut d'autant plus fort que Michelet menait une vie plus retirée. Il vivait absorbé par son travail, son enseignement, ses élèves. De loin en loin, un dîner en famille chez M. Aupépin, leur médecin, ou chez M. Fourcy, le beau-frère de Mme Hortense, un dîner ou un déjeuner avec des collègues, avec M. Cayx ou M. Poirson. En fait d'ami, depuis la mort de Poinsot il n'avait que Poret[1], son « ours » comme il l'appelait, bon, dévoué, plein d'admiration pour Michelet qui se laissait aimer. Poret l'appelait Archytas : *Tu maris et terrae numeroque carentis avenae Memores*. Michelet, d'ailleurs, était entouré déjà d'admiration avant d'avoir rien publié. Les éloges de ses élèves, qui vantaient partout son talent, son esprit et sa bonté, l'estime des membres du conseil royal et de ses collègues de Sainte-Barbe comme de ses anciens maîtres de Charlemagne, lui avaient fait une réputation. Partout on attendait beaucoup de lui. Mais lui ne cherchait pas à profiter de ces admirations pour se créer des relations brillantes. Il restait dans son faubourg entre son père, sa femme et ses livres.

C'est par Poret qui travaillait pour Cousin, occupé de l'édition de Proclus et de la traduction des *Dialogues* de Platon, que Michelet fut mis en rapport avec le philosophe. Il est vraisemblable qu'il désira le connaître pour lui demander des conseils en vue de ses travaux.

1. Je crois que Poret s'est marié en 1821.

Il est difficile aux hommes de ma génération, plus difficile encore aux hommes des générations plus jeunes que la mienne, de se rendre compte de ce que représentait Cousin, en 1824, pour la jeunesse libérale. Nous avons vu le déclin de la philosophie éclectique, imposée pendant de longues années à l'Université par Cousin comme un dogme ou plutôt comme une doctrine aussi certaine que les lois de la physique et de la chimie, ainsi qu'il le disait à la Chambre des Pairs en 1844. Nous l'avons vue tomber sous les coups de l'idéalisme de Ravaisson, du criticisme de Renouvier, du positivisme de Comte et du sensualisme de Taine, abandonnée peu à peu par les élèves mêmes de Cousin et ridiculisée avec une verve un peu lourde mais puissante, par Taine dans ses *Philosophes français*. Puis nous avons vu Cousin coqueter, non seulement avec les grandes dames du XVII[e] siècle, mais avec l'Empire et l'Église, lui qui avait été, de 1815 à 1848, le défenseur du régime constitutionnel et du monopole universitaire. Nous avons entendu un de ses plus brillants disciples, Jules Simon, élever des doutes narquois sur son intelligence des textes grecs et sur son érudition philosophique, et faire un tableau douloureux de la tyrannie qu'il fit peser sur l'Université de 1830 à 1848. Aussi, tout en admirant en lui un excellent écrivain, un remarquable orateur, un des hommes qui ont le plus fait pour développer en France les études d'histoire de la philosophie, sommes-nous disposés à le juger comme le faisait le 29 mars 1888 M. Duruy dans une lettre adressée à Mme Michelet[1] : « Que reste-t-il de Cousin? quelques pages admirables, et, avec le souvenir de ses amours rétrospectives pour de grandes pécheresses, celui d'un gouvernement impérieux de l'enseignement philosophique. »

Mais, en 1824, quand Michelet fut introduit auprès de Cousin, celui-ci, qui n'était que de six ans l'aîné de Michelet (il était né en 1792 d'un horloger de la Cité et avait comme Michelet fait ses études à Charlemagne), jouissait d'un triple prestige. Il avait arraché les esprits au sensualisme un peu terre à terre de Condillac et des idéologues pour leur ouvrir à la suite de Laromiguière et de Royer-Collard les horizons d'une métaphysique nouvelle; il avait transposé et rendu accessibles aux esprits français les conceptions les plus hardies de Schelling et de Hegel en y mêlant même quelques échappées poétiques de mysticisme alexandrin[2]; il était enfin un martyr de la liberté de penser. Appelé en 1815 à enseigner la philosophie à la fois à la Faculté des Lettres comme suppléant de Royer-Collard, et à l'École Normale comme son successeur, il avait, à la Sorbonne, avec Guizot et Villemain, soulevé l'enthousiasme de la jeunesse. Aussi fut-il le premier l'objet des méfiances du pouvoir quand l'assassinat du duc de Berry (13 février 1820) déchaîna la réaction qui emporta le minis-

1. 27 mars 1888. [Voy. *Quelques souvenirs de Victor Duruy* dans la *Grande Revue* du 25 octobre 1913.]

2. Poret, dans une de ses lettres à Michelet de 1826 le compare à Platon, tandis qu'il compare Jouffroy à Proclus.

tère Decazes, et le gouvernement interdit à Royer-Collard de lui continuer sa suppléance. Deux ans plus tard l'École Normale était supprimée par Mgr Frayssinous, devenu Grand-Maître de l'Université, et Cousin se trouvait sans place, car le Gouvernement avait refusé de ratifier le vote du Collège de France qui l'avait présenté pour remplacer Pastoret dans la chaire de Droit Naturel. Cousin avait continué à enseigner gratuitement chez lui. Il s'était mis courageusement au travail[1]; il avait accepté avec une dignité hautaine les persécutions du pouvoir et il était légitimement entouré du respect et de l'admiration de tous ceux qui étaient soucieux de la liberté de la pensée et de la parole[2]. Michelet était de ce nombre, bien que les nécessités de la vie l'eussent fait entrer dans une école patronnée par le recteur même de l'Académie de Paris, M. Nicolle, et par le Conseil de l'Université qui avait frappé Cousin, Guizot et l'École Normale. Mais, nous l'avons vu, Sainte-Barbe n'exerçait aucune pression sur ses professeurs ni sur ses élèves. Poret pouvait y enseigner et travailler avec Cousin. Michelet pouvait sans crainte aller prendre les conseils du philosophe en disgrâce.

En 1820 et 1821, Michelet, en préparant son agrégation, avait lu beaucoup de philosophie, *l'Histoire des Systèmes* de Gérando, la *Philosophie de l'esprit humain* et le premier volume de l'*Histoire des Sciences métaphysiques et morales* de Dugald Stewart, la *Logique* et la *Métaphysique* de Flotte, les *Essais* de Reid sur les facultés actives, l'*Histoire de la philosophie* de Deslandes, puis à partir d'octobre 1822 il s'était plongé tout entier dans l'étude de l'histoire. Il avait procédé à une véritable révision de l'histoire universelle.

Mais dès le début de 1824, poursuivi par l'idée toujours présente à son esprit de la nécessité d'unir la philosophie à l'histoire, il reprend les lectures philosophiques concurremment avec les lectures historiques, et cette fois il s'attaque à celles qui se rapportent au sujet qui lui apparaît de plus en plus comme essentiel : l'idée du

1. Éditions de Descartes, Proclus, Platon; professeur des jeunes Montebello.
2. Ses cours de la Sorbonne de 1816 et de 1817 n'avaient rien d'original et étaient exclusivement historiques, mais à l'École Normale il avait lancé ses élèves dans les voies nouvelles ouvertes par l'enseignement de Royer-Collard et par les entretiens de Maine de Biran, mais sans exercer sur eux aucune contrainte. Jouffroy et Damiron sont d'accord pour dire que nul enseignement n'était plus libéral. « Il n'enseignait, dit Jouffroy, que l'art de penser avec liberté et originalité ». Les deux voyages que Cousin fit en Allemagne en 1817 et 1818, où il fit la connaissance dans le premier de Schleiermacher et d'Hegel, dans le second de Jacobi et de Schelling, firent de lui l'interprète de la philosophie allemande en France et en même temps lui donnèrent un ascendant tout nouveau sur les esprits. Son cours de 1818, qui fut la première forme de son livre *Du Vrai, du Beau et du Bien*, enthousiasma tous ses auditeurs. Le cours de 1819-1820, composé sous l'influence des impressions d'Allemagne était tout imprégné du panthéisme de Schelling (Janet) et peut-être la hardiesse de ces doctrines fut-elle pour quelque chose dans la suspension des cours. Mais surtout Cousin était suspect pour ses idées libérales et politiques. Il devait, en 1822, devenir l'ami le plus cher du comte de Santa Rosa qui avait dirigé en 1821 l'insurrection sarde contre l'Autriche.

progrès, les lois du développement de la civilisation. Il lit Condorcet, *Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain*, l'*Essai* de Fergusson sur l'histoire de la société civile, les *Considérations sur l'homme et la politique* de Priestley, les *Conjectures* de Kant sur le commencement de l'histoire du genre humain, son idée de ce que serait l'histoire au point de vue cosmopolite, sa théorie de la religion, l'*Essai* de Walkenaer sur l'histoire de l'espèce humaine, l'*Essai* de Lessing sur l'éducation du genre humain, les *Discours* de Turgot sur l'histoire universelle et la géographie politique, le premier volume de la *Religion* de Benjamin Constant [1]. Toutes ces lectures avaient été, en 1824, précédées et provoquées par celle du troisième volume de la traduction de l'*Histoire des sciences métaphysiques, morales et politiques* de Dugald Stewart par Buchon, à la fin de laquelle se trouvait une analyse par Cousin de l'*Esquisse de philosophie morale* de Dugald Stewart, des réflexions aphoristiques de Cousin et enfin une note de Buchon sur Vico, dont Dugald Stewart avait négligé de parler. Cette lecture, et en particulier la note sur Vico et un fragment de Cousin sur la philosophie de l'histoire, frappèrent Michelet comme une révélation. C'était sa propre pensée qui lui apparaissait, précisée et clarifiée. Il allait désormais marcher sans hésiter dans la voie ouverte devant lui.

C'est certainement la lecture du troisième volume de Dugald Stewart (paru en 1823), faite en janvier 1824, qui donna à Michelet le désir de voir Cousin. Nous avons une lettre d'avril 1824, où Poret dit à Michelet : « J'irai avec toi chez M. Cousin vendredi matin ». Dans le journal de 1824, il note au 19 avril, jour de Pâques : « ce moment-ci est décisif pour ma vie morale. Il est probable que si j'ai du courage je marcherai cette fois d'un pas ferme (ceci s'applique à la décision qu'il vient de prendre de se marier)[2]. Pour ce qui est de la culture de mes facultés, je crois les conseils de M. Cousin excellents pour ma vie entière, et ceux de M. Villemain bons seulement pour le moment actuel. » Villemain lui conseillait en effet de faire une histoire complète de la littérature grecque. Michelet y songea un instant, et esquissa un plan sous des titres prétentieux : *Soirées d'Aspasie*, *Nuits attiques*, mais revint aussitôt aux excellents conseils de Cousin, qui étaient de pousser fortement ses études sur la philosophie de l'histoire et les théories politiques, pour rattacher à des idées générales sur l'histoire de la civilisation ses travaux spéciaux d'histoire, ou faire servir ses connaissances historiques au progrès des théories sur la philosophie de l'histoire [3]. La lecture du troisième volume de Dugald

1. Et le *Système de politique positive* d'Aug. Comte publié en 1824 dans le cinquième cahier du *Catéchisme des Industriels* de Saint-Simon (réimpression du *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société* publié par Aug. Comte en 1822).

2. Mme Michelet dit à tort : « il venait d'épouser Mlle Rousseau »; il ne l'épousa qu'en mai, mais le mariage était décidé.

3. En un mot il l'a poussé, conformément aux vues exprimées dans le fragment sur la philosophie de l'histoire, à compléter son travail d'histoire par un système de philosophie de l'histoire.

Stewart et de Fergusson avait été l'occasion de son entrée en relations avec Cousin, et lui avait fait connaître le nom de Vico; mais ce n'est qu'après avoir vu Cousin qu'il se mit à lire Kant, Auguste Comte, Turgot et enfin à traduire Vico. Une note du journal de ses lectures, datée d'août 1826, mais écrite évidemment à la fin de l'année, nous renseigne avec exactitude sur l'époque de la composition de Vico : « La traduction de Vico, commencée le 28 juin 1824, reprise en août 1826, a été terminée le 5 octobre 1826; le discours (préliminaire à la vie et aux œuvres de Vico) le 26 décembre ».

Dans quelle mesure est-ce à Cousin que doit revenir l'honneur d'avoir suggéré à Michelet ce travail sur Vico qui devait avoir une si prodigieuse influence sur l'esprit et l'œuvre du jeune penseur, au point qu'il ait pu écrire : « Je suis né de Virgile et de Vico »?

S'il fallait en croire le *Journal de mes idées* de 1821, tel que Mme Michelet l'a publié, et une note de Mme Michelet de la page 298 de ce journal, Michelet aurait eu, dès 1821, trois ans avant de connaître Cousin, l'idée de faire entrer des fragments de la *Scienza Nuova* dans un Essai de Philosophie de l'Histoire qui avait pour base un projet d'ouvrage conçu en 1819, *Le caractère des peuples trouvé dans leur vocabulaire.*

M. Lanson a le premier remarqué que d'une part le morceau qui nous est donné par Mme Michelet comme faisant partie du *Journal de mes idées* de 1821 n'a pu être écrit avant 1824, et que d'autre part il était impossible que la lecture de Dugald Stewart eût révélé en 1821 à Michelet l'existence de Vico. Dugald Stewart n'a pas connu Vico et n'en a parlé ni dans sa *Philosophie de l'Esprit Humain*, que Michelet lut en 1821 et janvier 1822, ni dans son *Discours sur les sciences métaphysiques, morales et politiques*, paru en 1817 et 1822 en introduction aux tomes I et V du supplément à l'*Encyclopedia Britannica*, et que Michelet connut seulement par la traduction en trois volumes de Buchon. Michelet lut le tome I de la traduction Buchon en février 1822 et le tome III en janvier 1824. Il le nota dans le journal de ses lectures et y indiqua le morceau de Cousin sur la philosophie de l'histoire. Or c'est dans une note où Buchon complète les renseignements très insuffisants donnés par D. Stewart sur la philosophie italienne du XVIIIe siècle dans la section III de sa IIIe partie que Michelet trouva une analyse des idées de Vico tirée d'un Essai de Salfi sur Filangieri.

Mme Michelet n'a pas fait attention qu'il suffisait de rapprocher le journal des lectures de Michelet du journal de ses idées pour voir que le morceau daté de 1821 ne pouvait être de cette date, sauf peut-être les deux premiers paragraphes où Michelet cite des lectures philosophiques qu'il fit en effet en 1821. Mais il parle ensuite du livre sur les *Signes* de Gerando qu'il ne lut qu'en mars 1822, de Condorcet, de J. de Maistre, du tome III de D. Stewart et du morceau de Cousin sur la philosophie de l'histoire qu'il ne lut qu'en janvier 1824. Il ne pouvait pas les lire plus tôt puisque ce tome III, avec le morceau

de Cousin, n'avait paru qu'en 1823 et que Michelet lut Condorcet, comme il nous le dit, parce que la lecture de D. Stewart l'y avait poussé. D'ailleurs presque toutes les lectures que fit Michelet sur la philosophie de l'histoire à ce moment, Fergusson, Kant, Turgot, Ancillon, pouvaient bien lui avoir été suggérées par ce tome III de D. Stewart, y compris la lecture de Vico. Quel a donc été le rôle de Cousin? Nous avons sur ce point un témoignage irrécusable, celui de Michelet lui-même. Dans une lettre adressée à Cousin, en juin 1825, il lui dit : « j'ai suivi la direction que vous m'avez donnée; j'ai fait un extrait de la *Science nouvelle* que je crois très complet ».

Il n'y a aucun doute possible. Cousin qui probablement ne connaissait de Vico que ce que Salfi en avait dit, mais qui était toujours préoccupé de provoquer des travaux originaux sur l'histoire de la philosophie, avait conseillé à Michelet de faire connaître aux Français un auteur tout à fait inconnu d'eux, mais dont les Italiens proclamaient le génie, et dont en Allemagne Weber venait de donner une traduction en 1822. Il avait aussi (nous pouvons le supposer avec vraisemblance) suggéré à Michelet de faire concorder cette traduction ou adaptation de Vico avec ses recherches et ses projets de travaux sur la philosophie de l'histoire.

Ces projets, ce n'est pas Cousin qui les suggéra à Michelet dans leurs conversations, car ils étaient depuis quelques années en germe dans la pensée du jeune homme; mais la lecture de D. Stewart et du morceau de Cousin sur la philosophie de l'histoire les avait fait mûrir. Aussi quand Poret présenta Michelet à Cousin, Michelet lui apporta tout un questionnaire qui montrait à quel point son plan de travail et de méthode était déjà élaboré dans son esprit[1].

Le 20 juin 1824 et le 10 juillet, il revint chez Cousin avec une liste des lectures à faire, des personnes à consulter sur cette vaste et grave question de la philosophie de l'histoire[2]. Cousin ne put lui donner que de très vagues indications, si bien que Michelet, en dehors de l'excellent conseil relatif à Vico et des vues exposées dans le fragment du tome III, dut s'en remettre à lui-même et à ses lectures pour continuer l'élaboration de ses idées sur la philosophie de l'Histoire. Nous y reviendrons quand nous parlerons de son *Discours sur l'histoire*

1. Quelques jours après il écrit à Cousin une lettre qui nous le montre plongé dans ses lectures sur la philosophie de l'histoire. Millar, que d'après cette lettre Michelet avait cherché en vain, était un Écossais (1735-1801) que Robertson désigne comme un de ses maîtres dans l'Introduction de son *Charles-Quint*. Professeur de droit à l'école de Glasgow, il publia en 1771 des *Observations sur la distinction des rangs dans la société* où il tentait une sorte de philosophie du droit (traduites en français) et en 1787 un *Coup d'œil historique sur le gouvernement anglais*, théorie des libertés constitutionnelles. Cousin ne devait le connaître que par Robertson.

Le 14 juin, nouvelle lettre qui nous montre que Cousin avait dès le début conseillé à Michelet de traduire Vico.

2. On voit Michelet très préoccupé des rapports de la philosophie avec la législation, dont Cousin ne s'occupait pas et vers lesquels Vico devait lui ouvrir des aperçus originaux.

Universelle. Notons seulement que si ses idées sur la partie historique et philosophique de l'étude des vocabulaires lui appartiennent et le préparent à goûter les théories de Vico, c'est le fragment de Cousin qui lui inspira l'idée de distinguer dans la philosophie de l'histoire deux parties : *la métaphysique* de l'histoire, qui généralise, simplifie les masses de faits et considère l'humanité comme un individu, et *la logique* de l'histoire qui sépare le régulier de l'accidentel, qui analyse de quelle manière et dans quelle mesure la liberté humaine et les faits accidentels accélèrent ou entravent la marche de l'humanité, dont on arrivera à déterminer les règles [1]. Ces idées de système et de méthode sont beaucoup plus concrètes que celles de Cousin, qui d'une part sont d'une forme oratoire et d'autre part sont inspirées par les idées de Schelling ou de Hegel sur les rapports du réel et du vrai, dont le réel n'est que la manifestation accidentelle. Mais Michelet a transformé en historien les idées que Cousin a conçues en métaphysicien.

En septembre 1824, Cousin entreprit un voyage en Allemagne avec ses élèves, les jeunes Montbello. La police soupçonneuse de la Restauration s'imagina qu'il allait y nouer des relations avec les révolutionnaires allemands et le dénonça au gouvernement prussien qui le fit arrêter à Dresde et emprisonner le 14 oct. 1824 (B. Saint-Hilaire donne cette date) à Berlin, où il fut gardé au secret. Il ne fut rendu à la liberté qu'en février 1826, grâce à l'intervention énergique de Hegel. Michelet, dès qu'il apprit l'arrestation de Cousin lui écrivit une lettre de chaude sympathie et d'indignation. Au mois de mai, lorsque Cousin était à Francfort, en route pour la France, il lui écrivit de nouveau pour le mettre au courant de ses travaux. Depuis neuf mois, c'est-à-dire depuis août 1824, il était privé des conseils de Cousin, mais il avait continué à s'occuper de ses travaux sur la philosophie de l'histoire, tout en entreprenant d'autres travaux moins ambitieux, d'un caractère spécialement historique et narratif.

1 Le fragment de Cousin développe les idées suivantes : la fonction de l'historien est de raconter des événements particuliers, avec des couleurs particulières et locales et en les rattachant à des causes particulières ; il doit rendre le réel, être peintre et poète. Il explique et il peint, mais cette succession forme-t-elle une vraie histoire universelle ? On ne voit que le fortuit, l'accidentel, aucun principe, aucune loi qui puissent être objet de science.

La réalité n'est éternellement vraie que dans son rapport éternel avec la vérité qu'elle réfléchit. Or, on ne connait ce vrai éternel et nécessaire que par le réel qui passe et qui en est la manifestation, le symbole. Il ne faut pas prendre le symbole pour la vérité cachée qu'il révèle. Il faut arriver à atteindre et décrire les idées représentées par les différents peuples. C'est là la véritable histoire de l'humanité. Le monde invisible des idées plane sur celui des faits, s'y réfléchit, s'y réalise. Il doit avoir des historiens comme le monde des faits. Ce serait là la vraie histoire qui progresserait comme toutes les autres sciences rationnelles dont se compose la philosophie. Les modernes sont las de cette face du monde qui change sans cesse. Ils veulent connaître le but de la destinée humaine. La doctrine de la perfectibilité humaine, entrevue par Turgot et Condorcet, s'est élevée au XVIII[e] siècle, vaste comme la pensée, brillante comme l'espérance; elle sera toujours l'asile des âmes d'élite.

En 1869 (14 mai), en réunissant dans une chemise les minutes de ses lettres à Cousin, Michelet écrivit sur le recto :

« En réalité il ne m'avait donné aucune direction, ne m'avait dit que des choses vagues. Il ne soupçonnait pas la portée de la *Scienza Nuova*. Peu après, nous dinions chez M. Villemain et il s'étonna de l'importance que j'accordais au principe de Vico. J'ai gardé ces minutes par humilité, comme preuve de la déférence extrême que j'avais pour lui. Mais lui-même disait à Poret : il y a un mur entre moi et Michelet. »

Je crois bien que Michelet, en froid avec Cousin depuis 1835, était disposé à diminuer l'importance qu'avaient eue pour lui les relations de 1824. Les encouragements de Cousin et sa suggestion d'une traduction de Vico ont eu sur la destinée de Michelet une influence indéniable, mais la note de Michelet n'est pas tout à fait inexacte. Quand il a demandé à Cousin des directions précises, des conseils sur l'ordre à suivre dans ses lectures et sur la méthode de travail, Cousin n'a pu lui donner aucun avis utile. Je suis persuadé aussi qu'il ne connaissait pas Vico, et quand il l'a connu par Michelet, les idées de Vico n'ont pu lui plaire. Elles étaient en contradiction avec le fatalisme historique auquel il s'abandonnait alors.

Mais Michelet a beaucoup joui et profité de ses relations avec Cousin. Il avait conservé dans ses papiers le programme des séances de la société philosophique qui se tint tous les quinze jours chez Cousin à partir du samedi 11 février 1826, et qui se composait de deux comités, l'un pour la philosophie ancienne, avec Cousin, Jourdan, Guignaut, Poret ; l'autre pour la philosophie moderne, avec Michelet, Quinet et Simon. Chaque Comité faisait chaque mois un rapport suivi de discussions. Cousin commença le 25 février par un rapport sur le Gorgias.

CHAPITRE V

Relations intellectuelles. — Quinet

Au moment où Cousin rentrait de son voyage et de sa captivité en Allemagne, il fut le trait d'union entre Michelet et un autre jeune homme qui allait devenir pour celui-ci un ami, un frère d'action et de pensée, Edgar Quinet[1]. Leurs deux carrières allaient se développer parallèlement et leurs deux pensées allaient agir fortement l'une sur l'autre, à ce point qu'il est souvent assez difficile de dire lequel des deux a été l'initiateur.

A première vue, il ne semble pas que l'œuvre de Michelet et celle de Quinet soient comparables entre elles. Celle de Michelet offre une très forte unité. Après des livres qui sont comme l'introduction de son œuvre ultérieure, les *Précis* historiques, l'*Histoire romaine*, il entreprend l'*Histoire de France*, et la composition de ce grand ouvrage l'occupe toute sa vie, de 1831 à 1874, on peut le dire, sans interruption. Ses autres ouvrages sont ou des espèces d'appendices, de dissertations annexes à sa grande histoire, comme *Luther*, les *Origines du droit*, les *Templiers*, les *Jésuites*, le *Prêtre*, le *Peuple*, la *Sorcière*, la *Bible de l'Humanité*, ou des écrits de circonstance comme les *Légendes démocratiques*, *Nos Fils* ou *la France devant l'Europe*, ou des distractions qui n'arrêtent pas son œuvre principale comme les livres d'histoire naturelle et les livres sur *la Femme* et *l'Amour*.

L'œuvre de Quinet au contraire est en apparence disparate et fragmentaire. On y trouve des poèmes en vers et en prose, *Ahasvérus*, *Prométhée*, *les Esclaves*, *Napoléon*, *Merlin l'enchanteur*, des essais philosophiques et religieux, le *Génie des Religions*, l'*Introduction à la philosophie de l'histoire*, l'*Essai sur Herder*, l'*Examen de la vie de Jésus*, des essais littéraires, l'*Histoire de la Poésie*, *La vie et la mort du Génie grec*, des ouvrages d'histoire politique et religieuse, *le Christianisme et la Révolution*, *les Révolutions d'Italie*, *les Roumains*, *Marnix de Sainte-Aldegonde*, *la Philosophie de l'histoire de France*, *la Campagne de 1815*, *la Révolution Française*, des essais autobiographiques et des récits de voyage, *Histoire de mes idées*, *la Grèce moderne*, *Mes vacances en Espagne*, le *Siège de Paris*, le *Livre de l'exilé*, — un livre d'histoire naturelle, *la Création*, et une foule d'écrits de circonstance et de polémique politique ou religieuse, *les Jésuites*, *l'Ultramontanisme*, *Allemagne et Italie*, *la République*, *l'Esprit nouveau*, *l'Enseigne-*

1. Cousin, dans son *Cours de philosophie*, de 1828, 11e leçon (3 juillet) dit, après avoir parlé de Vico et de Herder : « Je me félicite d'avoir encouragé mes deux jeunes amis, MM. Michelet et Quinet, à donner à la France Vico et Herder ».

ment du peuple, et d'autres articles et brochures de même nature. L'œuvre de Quinet semble tout entière composée d'essais dont aucun, pas même *la Révolution*, n'a le caractère d'un ouvrage longuement préparé et médité, et arrivé à pleine maturité[1]. C'est une œuvre de publiciste et d'homme d'action. Quinet, en effet, dès qu'il l'a pu, a uni l'action à la plume et à la parole. Il a pris le fusil en 1830, a été député en 1848, et de 1871 jusqu'à sa mort. Sa vie d'enseignement n'a pas même duré dix ans, tandis que celle de Michelet a duré trente-quatre ans. Enfin, Quinet a eu une vie ballottée d'orages et transplantée de France en Allemagne, en Belgique, en Suisse, tandis que Michelet est resté invariablement parisien, sauf pendant les deux années 1852-1854, passées à Nantes et en Italie, et ses voyages.

Pourtant, si l'on ne s'arrête pas à cet aspect extérieur de leurs deux œuvres, si l'on examine ce qu'a fait et dit Quinet à travers la variété fragmentaire de ses écrits, on verra qu'il y a un rapport étroit entre son œuvre et celle de Michelet et comme une correspondance de l'une à l'autre. Quinet s'est dépensé en une foule d'ouvrages qui semblent n'avoir pas de liens entre eux, parce qu'il avait des aptitudes très diverses et était sollicité tantôt par la poésie tantôt par la philosophie, tantôt par la politique, mais surtout parce que, homme d'action et de propagande avant tout, il se hâtait de publier et de produire pour répandre les idées qui lui étaient chères, pour éveiller les consciences, pour avertir les hommes politiques ou le public des dangers et des devoirs les plus pressants. Mais c'est là aussi ce qui fait l'unité de l'œuvre de Quinet au milieu de la variété de ses manifestations. Tous ses ouvrages, quelles qu'en soient la forme et la nature, se ramènent à deux préoccupations dominantes : dégager de l'histoire une philosophie religieuse qui puisse être pour l'humanité un foyer de vie morale et de progrès; assurer l'éducation de la démocratie par la réforme de l'enseignement populaire et en faisant de l'enseignement une prédication de liberté républicaine, d'égalité sociale, de patriotisme et de libre pensée, mais de libre pensée pénétrée de morale religieuse. Démocratie et morale religieuse, voilà les deux idées centrales autour desquelles se développe toute l'œuvre de Quinet. Ces deux pensées directrices se retrouvent aussi chez Michelet, mais tandis que chez Michelet l'historien l'emporte de beaucoup, chez Quinet c'est le philosophe et l'homme d'action. Mais combien souvent leur action et leur pensée sont concordantes ! Dès leur début, au *Vico* de Michelet, correspond le *Herder* de Quinet, à l'*Introduction à la philosophie de l'Histoire* de l'un, l'*Introduction à l'histoire universelle* de l'autre. Tous deux sont également dès leur début préoccupés de déterminer le rôle du christianisme dans l'histoire et de lutter contre le catholicisme qui leur en paraît une corruption. Mais tandis que Michelet est à l'origine, comme Quinet dans son *Génie des religions*, disposé à voir dans le christianisme la plus haute manifestation de la pensée religieuse, la Révo-

1. Sauf *La Révolution et la Création*, les plus importants de ses livres sont des recueils de leçons publiées à peu près telles qu'elles ont été prononcées.

lution comme une confirmation et un perfectionnement de la pensée chrétienne, à espérer qu'une transformation philosophique du christianisme fournira une base religieuse à la démocratie républicaine, — il se sépare de Quinet sur ce point à partir de 1845, condamne le christianisme avec le catholicisme, et voit dans la Révolution non plus l'accomplissement, mais la négation de l'idée chrétienne. Toutefois, si leurs pensées divergent, on peut dire que les ouvrages de Quinet, *le Christianisme et la Révolution religieuse au XIX*[e] *siècle, la Révolution française*, sont des œuvres parallèles à l'*Histoire de la Révolution* et à *la Bible de l'Humanité* de Michelet. Au Collège de France, Michelet et Quinet avaient associé étroitement leurs enseignements. L'un racontait les révolutions d'Italie pendant que l'autre exposait la Renaissance et ils arrivent ensemble (en 1843) à professer les leçons sur les Jésuites qu'ils publient dans un même volume. *L'Ultramontanisme* de Quinet correspond au *Prêtre* de Michelet, et est inspiré des mêmes idées de lutte contre le cléricalisme grandissant. Plus tard tous deux écriront l'histoire de la Révolution romaine, tous deux s'occuperont de l'enseignement du peuple, l'un dans le *Peuple*, l'*Étudiant* et *Nos fils*, l'autre dans l'*Enseignement du peuple* et dans une série d'écrits de pédagogie populaire; tous deux s'occuperont de l'histoire naturelle, l'un dans *la Création*, l'autre dans *l'Oiseau, l'Insecte, la Mer* et *la Montagne*. Quinet écrira la *Campagne* de 1815 et Michelet refera toute l'histoire de Napoléon. Nous aurons l'occasion de revenir plus d'une fois à propos de Michelet sur ses rapports et son amitié avec Quinet, sur les relations qui existent entre leurs œuvres et leurs idées, et il nous sera souvent difficile de dire lequel des deux a influé sur l'autre. Il y avait à quelques égards entre eux une harmonie préétablie et pourtant une divergence qui a fini par créer entre eux une véritable désharmonie sur quelques points essentiels.

Avant de raconter de quelle manière Quinet et Michelet se sont connus sous les auspices de Cousin, il est nécessaire de dire ce qu'était Quinet au moment où il a rencontré Michelet[1].

Il est difficile d'imaginer une opposition plus complète que celle de leurs deux enfances. Michelet, sorti du peuple, élevé entre son grand-père, son père et sa mère qui l'adulent mais sont incapables de le diriger et de l'instruire, enfermé dans Paris, sans voir la nature, vivant ses onze premières années dans un atelier, n'ayant à sa disposition que de vieux livres, faisant ses études chez un vieux jacobin, puis comme externe au lycée Charlemagne, obligé d'enseigner à peine sorti des classes, préparant coup sur coup tous ses examens et contraint de limiter presque exclusivement ses lectures à ce qu'exigent son ensei-

1. Nous sommes très instruits sur la jeunesse de Quinet par le délicieux livre *Histoire de mes idées*, écrit en 1853-1854, publié en 1858, qui raconte sa vie jusqu'à 15 ans, par le livre de Mme Quinet, *Quinet avant l'exil*, paru en 1857, par le livre de Chassin, son ami, *Edg. Quinet, sa vie et son œuvre*, paru en 1859.

gnement et ses examens. Quinet, de cinq ans plus jeune, né le 17 février 1803 à Bourg-en-Bresse d'un père commissaire des guerres, austère, savant, auteur de mémoires scientifiques [1], et d'une mère d'origine française élevée en Suisse dans le protestantisme, mais protestante libérale, chrétienne à la vicaire savoyard, unissant une disposition d'âme très religieuse à une grande liberté d'opinions au point de vue dogmatique, très cultivée d'esprit, et qui entoura son fils de la tendresse la plus éclairée en même temps que la plus vive. De 1806 à 1811 il vécut à Certines, dans la maison de campagne de ses parents, au milieu de la nature, des landes, des bruyères. « Aujourd'hui encore, écrit-il dans l'*Histoire de mes Idées* (p. 256) je me sens le fils de nos grands horizons dépeuplés, de nos landes, de nos bruyères, de nos sillons de pierres de granit roulées dans la Crau, de nos maremmes inhabitées, de nos étangs solitaires, lacs boisés qu'aucun vent ne ride jamais... C'est à eux que je dois l'instinct irréfléchi des choses primitives et d'un certain monde un peu barbare en sa nudité première ».

De 1811 à 1815, il vécut dans la petite ville de Charolles où il eut pour professeur, d'abord au collège, un ancien capitaine de dragons qui lui racontait surtout des chevauchées révolutionnaires et impériales, puis, quand le collège fut fermé au moment de l'invasion, un vieux prêtre marié qui le laissait aussi libre de ne rien apprendre que le capitaine de dragons, et un professeur de musique qui lui enseignait surtout la *Marseillaise*. Ces premiers maîtres éveillèrent en lui une ardeur patriotique, une passion pour les aventures héroïques et épiques qui furent encore accrues par les douleurs et les colères que l'invasion de 1814 et de 1815 éveilla dans son âme d'enfant. Il prétend d'ailleurs avoir eu à l'âge de trois ans des impressions militaires, quand sa mère l'emmena à travers l'Allemagne faire visite à son père au camp de Wesel; mais ces impressions de la première enfance sont souvent dues surtout aux récits qu'on vous en fait plus tard. — En même temps, son père et sa mère lui enseignaient la haine du despotisme impérial. Quinet restera toute sa vie fasciné par la figure grandiose de Napoléon et pourtant violemment hostile au régime tyrannique qu'il avait imposé à la France, et avant tout, passionnément, belliqueusement patriote, jaloux de la grandeur de la France, l'esprit toujours en éveil pour deviner les dangers qui la menacent.

L'absence de toute instruction régulière jusqu'à l'âge de douze ans [2] fut compensée par les lectures qu'il faisait avec sa mère et leurs conversations quotidiennes. Ils lisaient ensemble Shakespeare, La Bruyère, Racine, Corneille, le théâtre de Voltaire. Elle lui enseignait la religion naturelle à laquelle elle avait donné son cœur, et ces exaltations maternelles, unies à cette disposition rêveuse et mystique prise dans les campagnes bressanes, firent en lui une si puissante impression que la ques-

1. Un mémoire sur les variations magnétiques et atmosphériques du globe terrestre.

2. Comme Michelet qui n'entra au lycée qu'à 12 ans. Mais Michelet n'avait pas la mère de Quinet.

tion religieuse sera toujours pour Quinet, en histoire, en éducation, en politique comme en philosophie, la question primordiale, et sa philosophie religieuse gardera toujours une forte couleur protestante.

« J'entends répéter tous les jours, dit Quinet dans l'*Histoire de mes Idées* (p. 113), que la religion naturelle ne peut être une religion vivante, qu'elle laisse sans appui la nature humaine. Du moins devrais-je dire que j'ai vu à cela une exception bien réelle, car ma mère qui m'enseigna seule ses croyances, ne me parla jamais d'aucun dogme particulier à une Église. Je reçus d'elle, je ne sais comment, l'idée d'un Père tout puissant qui nous voyait à toute heure, qui veillait sur nous. Il fallait le prier pour en obtenir la sagesse, et nous le priions ensemble, partout où l'occasion se présentait, dans les champs, dans les bois, dans le jardin, dans le verger, jamais à des moments fixés d'avance. L'éloquence qu'elle mettait dans ses prières, toutes conçues au moment même, était surprenante, lorsqu'à voix basse, partout où l'émotion la saisissait, mais le plus souvent le soir, avant qu'on eût apporté la lumière, elle s'élevait en esprit vers le Père commun. Je n'entendais jamais deux fois la même prière et ces prières étaient des conversations en face de Dieu... C'était notre vie de chaque jour exposée, dévoilée devant le grand Témoin. »

Sa mère l'avait fait baptiser à l'église catholique, car il n'y avait pas d'autre église à Bourg. Elle attendit qu'il eût treize ans pour lui laisser faire sa première communion. Il la fit en 1816, l'année même où Michelet se faisait baptiser, et il eut la chance heureuse d'avoir pour l'instruire un missionnaire provençal à l'âme ardente qui lui parla de l'amour divin plus que des dogmes et lui permit d'accomplir avec émotion cet acte religieux sans se croire séparé de sa mère. La religion de sa mère resta la sienne et, comme le dit son biographe Chassin, il n'a été catholique que le jour de sa première communion.

Voilà donc quelles furent les premières impressions de Quinet : la *nature* agreste et sauvage; la *famille* austère et tendre; une culture intellectuelle précoce, mais très libre, reçue de sa mère; des *impressions religieuses* très fortes, mais très libres aussi, sans aucun asservissement à des dogmes ou à des pratiques, et mêlées aussi à la tendresse maternelle; enfin, des *émotions militaires et patriotiques* qui éveillèrent en lui l'amour de la patrie souffrante et l'enthousiasme pour ses gloires.

On voit combien cette enfance fut plus heureuse, plus libre, plus saine, plus harmonieuse que celle de Michelet. Quand il cherchait la solitude, c'était pour se rapprocher de la nature et de Dieu, ce n'était pas comme Michelet pour fuir les hommes. Il n'avait eu à souffrir ni de la misère ni de la méchanceté humaine, et surtout il avait été dirigé, élevé avec discernement par sa mère. Il eut le bonheur de conserver cette mère admirable jusqu'en pleine maturité, en 1847. Michelet avait perdu la sienne à 17 ans.

Pourtant Quinet aussi connut les tristesses de la vie de collège, car il fut interne au collège de Bourg de 1815 à 1817, et au collège de Lyon de 1817 à 1820, et il souffrit cruellement de cet emprisonnement, surtout à Bourg où il manquait de livres et où sa précocité étonnante (à treize ans en rhétorique avec des camarades de dix-huit) le laissait solitaire. Du moins, il ne fut pas persécuté par ses camarades. Les Lyonnais, doux et sérieux de nature, ne ressemblaient pas aux petits polissons parisiens,

qui faisaient de Michelet un souffre-douleur. Sans doute Quinet, grand, fort, avec sa belle tête napoléonienne, devait en imposer à ses camarades, alors que Michelet, malingre avec une grosse tête, ses pauvres vêtements et ses airs d'oiseau effarouché, excitait les railleries des siens. A Lyon d'ailleurs il fut relativement heureux, malgré la captivité dans un vieux couvent sans soleil, car il y jouit d'une liberté illimitée. Son proviseur, l'abbé Rousseau, lui prête tous ses livres et Quinet s'abandonne avec ivresse au bonheur de connaître, de penser, de sentir avec les grands esprits, et surtout les grands poètes de tous les temps. Il n'avait pas été un brillant élève en grec et en latin, mais aussitôt délivré des exercices scolaires qui l'ennuient, il lit tous les auteurs latins depuis le vieil Ennius jusqu'aux écrivains de la décadence, Sidoine, Apollinaire et Grégoire de Tours. Il lit tous les poètes italiens dans l'original, Dante, l'Arioste, le Tasse. Il lit avec sa mère et sa sœur pendant les vacances les auteurs anglais, Goldsmith, W. Scott, Byron, Cowper; il lit les grands prosateurs français, Chateaubriand et Mme de Staël; il découvre aussi les grands érudits du XVIe siècle, Casaubon, Scaliger, les Estienne, et s'éprend de philologie. Combien ses libres voyages de découvertes dans tous les domaines de la pensée et de l'art d'écrire, sans aucune préoccupation de succès de collège ni de position à conquérir, sont différents du labeur acharné, méthodique et ambitieux de Michelet qui veut être le premier de sa classe, conquérir ses grades, et être capable, dès l'âge de 19 ans, d'enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre! Mais aussi combien Michelet sera meilleur ménager et metteur en œuvre de son talent que Quinet! Comme Michelet d'ailleurs, il fait des lectures religieuses, la *Bible*, les *Psaumes* surtout, qui l'enthousiasment, l'Imitation. Comme Michelet encore, il étudie les mathématiques, car par obéissance pour son père il se prépare à l'École polytechnique, malgré ses répugnances. Heureusement un de ses professeurs, M. Chachuat, qui admirait les contes de fées et s'enthousiasmait pour les formules astronomiques, lui fit voir dans les mathématiques et surtout dans l'algèbre un emploi particulier de l'imagination et une manifestation de l'esprit pur. Quinet pensa comme Michelet que les mathématiques lui avaient donné le goût de la clarté et l'horreur du paradoxe. Peut-être s'est-il fait sur ce point autant et plus d'illusions que Michelet. D'ailleurs les habitudes d'esprit mathématiques sont la plus dangereuse des préparations à l'étude des sciences de la vie et l'esprit de système et de logique intransigeant qu'elles développent fait perdre le sens du réel tout aussi bien que les fantaisies de l'imagination. La poésie cependant eut bientôt raison des mathématiques. La lecture d'*Atala* et de *René* fut pour Quinet une révélation, comme celle des *Martyrs* pour Augustin Thierry. « Ces pages, dit-il, firent sur moi l'effet d'une vision. Je sentais une sorte de terreur à l'approche de ce monde idéal qui s'ouvrait devant moi. Quand je fermai le livre il me sembla que je venais d'apprendre le secret du grand amour et de goûter le fruit du bien et du mal dans

l'Éden de l'imagination. »[1] Il se mit à faire des vers avec passion, et en même temps il cultivait le violon auquel il consacrait de longues heures.

Malgré ces débauches de littérature et d'art, il est à 17 ans admissible à l'École polytechnique; mais, envoyé par son père à Paris en 1820 pour y continuer sa préparation, il déclare que décidément il refuse, craignant d'avoir à entrer dans l'armée et à servir sous le drapeau blanc. Il consent à faire du droit et même à travailler dans une maison de banque; mais il la quitte bientôt, se brouille avec son père qui lui coupe les vivres (à ce que raconte Chassin), puis reprend ses études de droit, avec la pensée déjà bien arrêtée de suivre la carrière des lettres et de ne se servir du droit que comme d'une préparation à la philosophie de l'histoire.

Quinet, malgré son enthousiasme pour Chateaubriand et Byron, n'est pas atteint plus que Michelet du mal du siècle, de l'ennui de la vie, du vague des passions, bien qu'il ait eu ou cru avoir, une seconde, à ce qu'il raconte, une vélléité de suicide. Comme Michelet il est convaincu qu'il est destiné à de grandes choses.

« J'éprouvais, dit-il dans l'*Histoire de mes idées*, le contraire de la lassitude et de la satiété. C'était plutôt une aveugle impatience de vivre, une attente fiévreuse, une ambition prématurée d'avenir, une sorte d'enivrement de la pensée renaissante, une soif effrénée de l'âme après le désert de l'Empire. Tout cela joint à un désir consumant de produire, de créer, de faire quelque chose au milieu du monde vide encore. Je sentais, vers l'automne de 1820, au milieu de la forêt de Seillon, sur le bord des étangs, en compagnie des hérons et des sarcelles, cette profonde végétation morale qui travaillait alors, sourdement, obscurément, l'esprit français. »

Chateaubriand et Mme de Staël l'attirent, l'un par la magnificence de son style, l'autre par la puissance de ses idées, par le souffle de liberté qui anime tous ses écrits. Quinet est reçu familièrement par Lacretelle chez qui, malgré son royalisme, il trouve vivante la tradition du XVIIIe siècle et de la Révolution. Il sympathise ardemment avec l'opposition mi-républicaine, mi-bonapartiste d'alors; il est un admirateur de Béranger, de Benjamin Constant, de Manuel, du Général Foy, de Paul-Louis Courier. C'est sous ces influences voltairiennes, rationalistes et libérales qu'il écrit son premier ouvrage, les *Tablettes du Juif errant*, une parodie où, comme il dit dans sa préface, il « a fait effort pour résister par le rire à la fascination des systèmes littéraires et philosophiques de ce temps là, qui recrépissaient toutes les servitudes passées, moyen âge, légendes, cathédrales, beffrois, jésuitisme, mysticisme, scolastique. »

Le succès de ce livre le surprit, le charma, mais ne le détourna heureusement pas de sa véritable voie qui n'était pas l'ironie et la critique, mais au contraire la spéculation idéaliste et l'apostolat enthousiaste pour les idées d'humanité et de progrès. Dans une note de 1857, (t. X

1 *Une lecture des Mémoires de Chateaubriand à l'abbaye aux Bois en* 1834 (Œuvres, VI, 404).

des *Œuvres complètes*, pp. 317 et 396 du t. I des *Lettres à sa mère*), il raconte qu'aussitôt après les *Tablettes* il se mit à écrire une *Histoire de la conscience humaine et de la personnalité morale*[1] où il montrait le développement de l'individu à travers le temps, puis un livre sur les *Institutions politiques dans leurs rapports avec la religion* où il exposait toute l'histoire des idées du Moyen Age, et enfin un essai sur Bossuet. Remarquez combien ces grandes et ambitieuses synthèses historico-religieuses ressemblent à celles qui, à la même époque, tentaient Michelet. Heureusement Quinet, comme Michelet, eut la bonne idée de commencer par un travail un peu plus impersonnel, qui lui permit de donner à ses propres idées une base plus solide en les rattachant à l'œuvre d'un grand philosophe. Pendant que Michelet abordait la traduction de Vico, Quinet, sans connaître Michelet, se mettait à traduire Herder en cette même année 1824 qui fut décisive pour la destinée intellectuelle des deux écrivains. Quinet connut Herder en février 1824 grâce à un Écossais, M. Smith, beau-frère de sa tante, qui avait été successivement victime de la police de Napoléon et de celle de Louis XVIII, emprisonné cinq ans sous le premier, quatre mois sous le second, qui avait une grande étendue d'esprit, de vastes lectures, des vues sur la morale, les littératures comparées, l'histoire. Quinet le fréquentait depuis 1823. Les conversations de Smith furent pour Quinet ce que fut pour Michelet la lecture de D. Stewart. Il est curieux que des deux côtés ç'ait été un Écossais qui ait indiqué aux deux jeunes gens leur voie et le livre qui allait les guider dans la philosophie de l'histoire.

Quinet ne savait pas l'allemand et c'est sur la traduction anglaise de Herder qu'il commença sa traduction de la *Philosophie de l'histoire de l'Humanité*, pendant le mois d'hiver qu'il passa dans sa famille à Charolles. Ce n'est qu'en 1825 qu'il sut assez d'allemand pour comparer le premier volume de sa traduction à l'original et continuer sur l'original la traduction des autres volumes. Au mois d'avril 1825 il fit, sur le conseil et avec la recommandation de M. Smith, un voyage de trois semaines à Londres qui lui donna un nouvel élan par le spectacle d'une terre de liberté[2]. C'est au retour qu'il fit la connaissance de Cousin. Grâce à son ami le vaudevilliste Bayard, chez la mère de qui il avait pris pension, Quinet avait trouvé un éditeur pour son Herder, le libraire de Strasbourg, Levrault, qui avait une succursale à Paris, gérée par M. Berger[3]. C'est Berger qui eut l'idée, pour trouver un

1. Je suis porté à croire que ce n'a été qu'un projet.

2. Chassin raconte, p. 27, que d'Angleterre Quinet devait partir pour l'Amérique du Nord et qu'il fut rappelé au moment de partir par une maladie mortelle de sa sœur. La correspondance nous prouve que c'est une légende. Quinet avait eu dans l'hiver 1824-25, l'idée bien fugitive d'aller visiter le Brésil, mais sur les prières de sa mère il y avait renoncé.

3. Mme Quinet raconte dans *Quinet avant l'exil*, p. 92, que c'est par hasard que Quinet et Bayard étaient entrés rue de la Harpe chez un libraire inconnu qui avait pris feu au seul nom de Herder. La lettre 98 de Quinet à sa mère (I, 276) dément cette légende.

patron influent à la traduction de Herder, de présenter Quinet à Cousin, en communiquant à celui-ci un cahier de la traduction et deux pages d'un essai préliminaire qui, dans l'esprit de Quinet, devait être un essai personnel, un vrai livre sur la philosophie de l'histoire. Cet essai travaillé et retravaillé assez lentement, de 1825 à 1827, formera simplement les 50 pages de l'*Introduction à la Philosophie de l'histoire de l'humanité*. Michelet, lui aussi, quand il entreprit de traduire Vico, avait rêvé d'écrire en même temps une métaphysique et une logique de l'histoire ou une Histoire de la philosophie de l'histoire, puis s'était borné à une préface sur la vie et l'œuvre de Vico.

Cousin, qui revenait d'Allemagne[1], reçut le jeune philosophe avec la chaleur de cœur éloquente qu'il apportait alors dans ses relations avec la jeunesse et il inspira d'emblée à Quinet une confiance et une sympathie qui devinrent vite de l'enthousiasme. Il l'encourage à continuer sa traduction de Herder : « Deux amis de Herder, lui dit-il, ne sont pas étrangers l'un à l'autre », et il met à la disposition du jeune homme ses livres et son influence, l'invite à venir le voir souvent. Quinet ajoute, avec cette naïve satisfaction de lui-même, qui lui était commune avec Michelet et qu'il avait même à un plus haut degré :

> « Nous nous sommes mis ensuite à parler de l'histoire. J'ai été content de moi, ce qui ne m'arrive jamais avec les gens médiocres. Je n'étais pas plus embarrassé et la conversation était des deux parts aussi affectueuse que si je l'eusse connu depuis 20 ans. Il me représente un vrai disciple de la vérité, plein d'enthousiasme et de conviction... Un homme avec qui l'on sympathise, vous émeut comme le spectacle de la mer ou d'une belle nuit, ou d'une solitude poétique. »

Le 20 juin Quinet raconte une nouvelle entrevue avec Cousin, qui lui avait fait l'honneur de venir lui faire visite et qui l'interroge sur sa famille, sa vie intime, puis sur ses idées, sur l'école philosophique écossaise, Fergusson, Price, et sur ses idées de philo-

1. Mme Quinet, dans *Quinet avant l'exil*, prétend que Quinet avait été voir Cousin avant son voyage d'Angleterre. C'est impossible. Cousin n'est revenu d'Allemagne que les premiers jours de mai 1825 et Quinet raconte à sa mère (I, 306) sa première visite le 24 mai. Il dit : « Il y a cinq ou six jours que M. Cousin est de retour ».

L'*Introduction à la philosophie de l'Histoire* a été datée par Quinet lui-même de 1825 et en effet elle n'a pu être écrite sous la forme définitive qu'elle a reçue qu'après que Quinet eut connu Michelet et qu'ils eurent causé ensemble des rapports de Herder avec Vico, car l'introduction débute par un parallèle entre Vico et Herder. Mais de même que Mme Michelet a antidaté un fragment de Michelet pour retirer à Cousin le mérite d'avoir encouragé Michelet à traduire Vico, Mme Quinet (*Quinet avant l'exil*, p. 85) lui fait écrire l'*Introduction* à Charolles en Octobre 1824. Dans l'*Étude sur l'histoire de mes idées* elle l'a daté même de 1823. L'erreur est due en partie à Quinet lui-même; dans une note de 1857 (*Œuvres complètes X* 31) et dans ses *Lettres à sa mère* (I, 395) il date l'*Introduction* de fin 1824. Il prétend même en faire une conclusion de ses travaux antérieurs plutôt qu'une introduction à Herder. Mais cette introduction est exclusivement une analyse du système de Herder comparé à celui de Vico. C'est en 1825 qu'il l'a commencée et en 1827 qu'il l'a achevée.

sophie de l'histoire. L'amitié de Cousin est un tel délice pour Quinet qu'il aime à se promener au Luxembourg dans une allée d'où il peut voir ses fenêtres. Cette vue seule le ravit :

« C'est un charme inconcevable, écrit-il dans la lettre suivante (C. XI). Je ne me lasserai pas de parler de lui. Il remplit mon cœur. Je tremble de joie en le voyant. C'est de l'amour ; c'est bien mieux que de l'amour, c'est de l'admiration la mieux sentie et la plus méritée qui fût jamais... On voit aux regards de cet homme quand il parle, à toute sa physionomie qui se recueille, à son accent harmonieux et déterminé, que tout est arrêté dans cette tête, et la vie et la mort. Le voilà qui croit au triomphe de la raison, de la justice, comme à sa propre existence. Et de là l'extrême douceur qu'il met dans la discussion parce qu'il n'en est plus à l'espérance et qu'il se repose avec confiance sur la force du destin[1]. »

A l'enchantement de ses relations avec Cousin s'ajouta celui de ses relations avec le philosophe Marie-Joseph de Gérando, un des amis de Cousin, qui n'a pas son génie, mais autant d'élévation de caractère, et aussi avec le baron Massias, un ami de Gérando, diplomate, métaphysicien, moraliste et psychologue, aujourd'hui très oublié, mais alors presque célèbre, qui le reçoit en ami dans sa maison de campagne, lui parle de la philosophie allemande et écossaise et se fait expliquer Herder par lui. Quinet fait aussi, peut-être par Michelet, la connaissance de Guizot, mais c'est à Cousin seul qu'il s'attache. Il voit Cousin tous les huit jours.

En juillet 1825, Quinet lit à Cousin une centaine de pages de son *Discours préliminaire*. Cousin lui serre les mains, lui dit : « C'est beau! c'est parfait! Vous êtes une noble créature. Mon enfant vous avez une étoile. Il faut vous *ruiner* pour l'atteindre. Vous avez un talent natif que rien ne donne. Je savais d'avance tout ce que vous alliez me dire. »

Quinet est enivré de trouver Cousin éloquent « comme Pascal et Byron », Cousin l'appelle « mon bien aimé » et l'invite à rester dans la solitude « parce que sans cela le monde le dévorerait ». Puis ils causent de la « Convention morale » qui va faire une révolution philosophique. « C'est une sorte de stoïcien, avec le cœur le plus passionné, le plus accessible, mais aussi le plus frêle qui soit sur la terre. »

Le 10 août, nouvelle lettre sur Cousin qui lui a raconté qu'il aurait voulu se faire soldat et qu'il n'y a renoncé que par les prières de ses parents et des considérations de religion il lui a dit qu'il aurait été meilleur soldat que métaphysicien, il lui a parlé de Mme de Staël pendant deux heures. Quinet lui trouve une puissance d'âme qui l'étonne comme le chant de la Pasta. Pourtant on sent que Quinet commence à se méfier légèrement. Il trouve chez Cousin de l'exagération, surtout dans les éloges qu'il décerne. Il s'inquiète de le voir toucher à l'illuminisme et il se garde de son excès de métaphysique. « Il est dogmatique, dit-il, et je n'ai nulle envie de devenir un disciple servile. » Quinet veut tenir compte de l'observation, de l'histoire, des

1. Quinet dit dans cette lettre qu'il continue à travailler à son Discours préliminaire « qui lui fera quelque honneur ».

mouvements de l'âme, de tout ce qu'il y a de passionné dans le cœur. Pourtant il lit Kant que Cousin lui prête et à qui il trouve « une physionomie originale où l'imagination domine. »

Sous cette influence, Quinet s'enthousiasme de plus en plus à la pensée des grandes destinées qui s'ouvrent pour le monde et auxquelles il va collaborer.

« J'ai les plus nobles espérances sur mon pays, écrit-il, à sa mère (lettre CXIX). Le triomphe du bien me paraît une chose claire comme la lumière et il me semble que je commence à comprendre l'ordre et l'harmonie du monde moral. Quand toutes les masses s'avancent vers le bien, je m'inquiète peu de quelques individualités qui n'ont que quelques jours de vie. Je cherche à m'identifier avec la pensée que notre siècle doit laisser dans le monde. Je vais où va l'univers. La certitude d'une vie future s'établit pour moi... par la loi même inhérente à l'humanité et à l'individu, manifestée dans l'histoire. »

Mme Quinet mère, toute religieuse qu'elle fût, avait gardé en elle les solides traditions du rationalisme du XVIIIe siècle. Elle s'inquiétait de ces conceptions grandiloquentes et vagues et elle croyait y trouver un écho trop docile des théories de Cousin. Elle craignait que son fils perdît sous cette influence l'indépendance de sa pensée, et, chose singulière, que sous l'influence de Cousin, il s'enfermât dans des spéculations trop austères, méprisât le succès que ses talents promettaient et voulût imposer violemment à ses concitoyens des doctrines étrangères à leur génie. Quinet se plaint que sa mère s'intéresse trop peu à Cousin, qui est pour lui un « frère », et soit injuste envers lui. Dans une très belle lettre de septembre 1826, il défend Cousin et en même temps expose ses propres tendances, ses propres aspirations avec une éloquence où l'enthousiasme ne nuit pas à la clairvoyance. Malgré tout ce qu'il y avait de théâtral, d'emphatique, et de dangereusement caressant et adulateur dans les éloges et les conseils que Cousin prodiguait à Quinet, il avait contribué à lui donner conscience de sa vraie nature.

« Tu es bien injuste pour lui, écrit-il (lettre CXX). Si tu le connaissais, tu saurais que rien n'est plus tolérant que sa pensée... Tu saurais qu'une des nobles qualités de cette grande nature est de vous amener au vrai et au beau sans vous imposer en aucune manière son joug. Que de fois il m'a dit : « Vous le voyez, ma manière est d'être précis, avec le moins de séduction possible. Pour tout au monde que ce ne soit pas là votre type. Vous êtes fait pour briller par l'imagination. C'est par là qu'il faut vous distinguer. Soyez un grand écrivain, comme vous êtes destiné à l'être. Cultivez en vous l'art de dire les vérités du sentiment... Ayez un but noble et sévère ; cherchez à être utile aux hommes, bon, consolant pour tous. « Voilà ce qu'il me redit sans cesse, en me donnant les meilleurs conseils d'*artiste*. »

« Tu te trompes tout à fait si tu le prends pour un Allemand aveugle et fanatique. Il a pour le moins autant d'esprit et de lucidité que de profondeur. Il sait bien que c'est à la France à donner des formes claires aux idées fécondes de l'Allemagne. La légèreté, le persiflage sont fort passés de mode... Je sens que si je peux valoir quelque chose, c'est par la couleur, par la fraîcheur de l'imagination, par la profondeur des sentiments et une sorte de verve de cœur... Si c'est la manière de Voltaire que tu regrettes, je t'avoue que j'aurais une répugnance extrême à reparaître dans cette voie... où il n'y

aurait rien pour mon cœur, et dont le siècle heureusement s'éloigne de plus en plus. Mes sentiments sont sérieux et pénétrants; je serai donc sérieux. Mais tout ce que je ferai, je le ferai pour émouvoir, pour populariser, pour élever au grand... Ils ont tout détruit avec leur persiflage. Il faut construire maintenant; il faut des convictions et des affections, et des sentiments de liberté et d'humanité. Et ce n'est point par la critique, par la raillerie qu'on en vient à bout. »

Revenant alors sur Cousin, dont il dit que les théories sont tout à fait contraires aux siennes (Cousin était en effet à cette époque sous l'influence du fatalisme hégélien), il le juge à la fois très bien en disant que « son état est d'être orateur » et très mal en disant : « la pensée, simple, nue, sans aucune séduction de langage, voilà sa méthode et l'on peut dire qu'il pousse cette abnégation de tout enchantement jusqu'au stoïcisme... »

Après avoir montré Cousin persécuté pour avoir exercé une trop grande influence et attendant pour élever la science au point où il la conçoit d'avoir préparé l'esprit des Français en leur faisant connaître Platon, Descartes et Kant, il revient à sa propre vocation. « Depuis que je me suis élevé à la pensée de l'utilité générale, il s'est fait en moi un grand repos. La mission d'écrire est maintenant pour moi une action où ma conscience joue le plus grand rôle; elle m'impose d'user de toutes mes puissances pour faire triompher ce qu'elle me commande. »

Ce programme de vie que se traçait Quinet à vingt-deux ans, il y est resté fidèle toute sa vie. N'y a-t-il pas là quelque chose d'admirable et ne doit-on pas quelque reconnaissance au maître qui lui a fait voir clair en lui-même et lui a été, fût-ce avec un peu trop de rhétorique, un héroïque *sursum corda?*

Au mois de septembre Quinet se promène dans le bois de Montmorency avec Cousin qui lui dit toujours : « Mon ami, vous pouvez être d'un prix immense pour notre pays ». Quinet pense qu'en d'autres siècles, cet homme aurait été appelé à fonder une croyance religieuse et eût été entouré de disciples chéris. Il échauffait tous les cœurs et répandait partout le culte austère de la liberté.

A Paris Cousin recevait chez lui d'abord le dimanche, puis les mardis une petite société d'amis, et l'on y discutait de philosophie et de politique. On y voyait Jouffroy, Damiron, que Quinet trouvait un peu borné et trop XVIII[e] siècle, de Gérando, Royer-Collard, Benjamin Constant, et des jeunes gens parmi lesquels Poret et Michelet.

J'ai cru devoir m'étendre un peu sur ces relations de Quinet et de Cousin en 1825 parce qu'elles me paraissent avoir un intérêt très direct pour l'étude que nous faisons de Michelet et de son temps. Nous y avons vu tout d'abord Quinet envisager la philosophie de l'histoire comme l'objet essentiel de son étude et de sa pensée, mais en même temps concevoir cette philosophie non comme une froide et sèche systématisation métaphysique, mais comme une synthèse de la vie humaine, où les couleurs de la vie, l'éclat de l'imagination, les émotions du cœur ne font que mieux comprendre la vérité religieuse et métaphysique. Quinet en même temps veut que la doctrine qu'il élabore serve

à l'humanité et il se considère comme investi d'une mission moralisatrice et libératrice. Et ces mouvements de sympathie et d'humanité qui troublent son sommeil s'associent en lui à un patriotisme tous les jours plus ardent. Aux funérailles du général Foy en 1825, il croit voir le pays renaître de ses cendres. Le mot de France l'attendrit et il voit surgir des émotions nationales qui semblaient éteintes pour toujours. « Son alliance est faite, dit-il, avec la force morale, et cela à jamais. » Voilà l'homme qui va être l'ami, le compagnon d'armes de Michelet. Venus de points bien différents de l'horizon et dans des conditions de vie bien diverses, une harmonie préétablie de pensée et de vocation les réunit.

Nous avons pu en second lieu nous faire une idée de ce qu'il y avait de bouillonnement d'idées et de sentiments dans la jeunesse française en ces années. Le romantisme littéraire, la renaissance du spiritualisme et du catholicisme agitaient en même temps les esprits et allaient produire avec un renouveau de l'art, de la poésie et du théâtre, du roman et de l'histoire, les grands courants de réformes religieuses et sociales dont Saint-Simon et Lamennais sont les principaux représentants, et enfin la révolution de 1830. Il faut se rendre compte des espérances et des enthousiasmes qui ont rempli les cœurs de 1820 à 1830 pour comprendre les déceptions, les amertumes et les colères qui se sont emparées, après 1830, d'hommes comme Quinet et Michelet, et qui ont préparé la révolution de 48.

Enfin il m'a paru intéressant et nécessaire de faire ressortir la figure de Cousin tel qu'il nous apparaît dans les lettres de Quinet et dans ses relations avec Michelet et Quinet, bon, tendre, généreux, d'une hardiesse philosophique qui ne reculait pas devant les doctrines allemandes les plus audacieuses, d'un libéralisme politique qui faisait de lui l'ami des révolutionnaires italiens et des Grecs révoltés. C'est sous ses auspices, dans son cabinet d'études que Quinet et Michelet se rencontrèrent et lièrent amitié.

Nous n'avons que peu de détails sur les débuts de cette amitié. Quinet ne parle pas de Michelet dans ses lettres à sa mère, dans celles du moins qui ont été publiées. Mais nous avons plusieurs témoignages de l'un et de l'autre des deux amis qui nous attestent l'importance qu'ils ont attachée à cette première rencontre. Quinet dit à la fin de l'*Histoire de mes Idées* : « J'interromps à regret ce récit. J'aurais voulu le prolonger jusqu'au jour de 1825 où, cessant d'être seul, j'ai rencontré en M. Michelet l'ami et le compagnon que je cherchais. » Et dans une lettre à Michelet du 17 mai 1858 : « J'aurais voulu arriver jusqu'au dénouement véritable, c'est-à-dire à ce jour de 1825 où je vous ai connu pour la première fois chez Cousin (vous vous en souvenez). J'ai dû m'arrêter avant d'avoir touché ce bienheureux jour. »

Michelet de son côté, aimait à rappeler le temps de cette première rencontre. Dans une note du 4 avril 1854, il place parmi ses initiateurs à l'Allemagne « mon Quinet, jeune traducteur d'Herder, alors que je traduisais Vico. »

D'après Mme Quinet, c'est au printemps de 1825 que Quinet connut

Michelet. Il dut en effet le voir chez Cousin dès mai ou juin[1]. Elle ajoute sur ces premières relations d'autres détails dont la stricte exactitude me paraît suspecte, bien que quelques-uns d'entre eux s'appuient sur les *Mémoires d'Exil* de Quinet, écrits par sa femme d'après ses conversations.

Mme Quinet nous dit que Quinet fut reçu dans la famille de Michelet comme un parent chéri. Je suis tout disposé à le croire; mais elle place ces visites rue de l'Arbalète, où Michelet n'habita qu'en 1827, et elle fait accueillir Quinet par la fille de Michelet, qui n'avait que six mois, et par son fils, qui ne naquit qu'en 1829. Elle nous dit aussi que leur première rencontre eut lieu chez Cousin, le jour où Quinet y lut son *Introduction à la Philosophie de l'histoire*. Cela n'est pas possible : cette lecture n'eut lieu qu'à la fin de juillet 1825 et, comme l'a dit Mme Quinet elle-même, c'est au printemps qu'ils s'étaient connus... Mme Quinet croit d'ailleurs que cette *Introduction* était déjà imprimée en 1825. Or, une lettre de Quinet à sa mère (CXXXIII) nous apprend qu'elle ne le fut qu'en octobre 1826. Ces détails ont leur importance, car je l'ai déjà dit, cette *Introduction* porte la marque visible des conversations de Quinet et de Michelet et de la comparaison qu'ils faisaient, dans ces conversations, des idées de Vico avec celles de Herder

Mme Quinet se sert aussi des fragments écrits par Quinet en 1857 pour nous montrer Cousin cherchant à exercer une pression dangereuse sur ses jeunes amis, et ceux-ci échangeant entre eux leur ferme propos de ne pas aliéner leur liberté. Le passage est fort joli, très amusant, et il a été cité souvent. Mais la correspondance de Quinet avec sa mère suffit à réfuter cette anecdote[2]. Bien loin d'avoir détourné Michelet de Vico et Quinet de Herder, Cousin a conseillé Vico à Michelet et n'a cessé d'encourager Quinet dans ses projets d'avenir, et quand Quinet dédiait sa traduction d'Herder à Cousin comme « un faible hommage de respect pour son caractère et de reconnaissance pour son amitié » il ne faisait qu'exprimer les sentiments qui se retrouvent dans toutes les lettres à sa mère. Il trouvait Cousin trop métaphysicien, trop austère, trop dogmatique. Voilà à quoi se bornaient ses restrictions dans son admiration, mais il ne cesse de louer son esprit libéral et tolérant, son respect pour les idées d'autrui.

C'est Michelet qui a le premier senti ce que l'influence de Cousin pouvait avoir d'oppressif. Dans une lettre à Quinet, du 27 mai 1827, il lui dit : « Notre conférence philosophique est rompue et je m'en console. Mes sentiments pour M. Cousin sont invariables, mais je crains cette puissance absorbante qu'il exerce involontairement, et qui fait des disciples de tous ceux qui l'approchent. Je cherche auprès de lui des renseignements plus que des idées. J'aime mieux aller plus lentement et me faire moi-même mes convictions. » Mais son admiration

1. Lanson dit mai 1825. C'est probable, mais non certain.
2. Du reste le morceau est tiré des *Mémoires d'exil*, écrits par Mme Quinet; d'après des conversations de son mari, sans doute fort arrangées.

pour Cousin reste entière car il écrivait à sa cousine Célestine : « L'élévation de ses idées, la noblesse de son style qui semble une suite de celle du caractère, l'air de conviction profonde qu'il a dans ses discours, font de l'impression sur ceux mêmes qui ne le comprennent pas... Il faut avoir de ses paroles cette intelligence qui emporte en elle la preuve sûre de ce qu'elle conçoit. » (Lettre à Célestine Lefebvre du 28 décembre 1828) Il parlait à Célestine des passions qu'inspirait Cousin.

Quinet reste aussi sous le charme. Il écrit encore en mars 1828 à Michelet : « Présentez à M. Cousin ma reconnaissance et mon complet dévouement. Combien je vous envie d'être auprès de lui ». Ce n'est qu'après 1830, si nous en croyons une page de Quinet dans *l'Esprit Nouveau*, que ses illusions sur le caractère de Cousin s'évanouirent et qu'il le considéra comme un renégat du stoïcisme et même du spiritualisme qu'il avait admirés en lui. (*Lettres à sa mère*, p. 398).

Michelet et Quinet ne restèrent que peu de mois réunis. Dès mars 1826, Quinet quittait Paris pour rejoindre sa famille, puis il passait la fin de l'année à Strasbourg pour y surveiller l'impression de Herder et enfin s'établissait à Heidelberg dans les derniers jours de 1827. C'est là que nous le retrouverons quand Michelet fera son premier voyage d'Allemagne[1].

Si nous nous demandons maintenant quel a été le résultat, pour Michelet et Quinet, de cette rencontre de 1825, quel en a été le fruit pour leur pensée, nous serons obligés de dire avec M. Lanson que « la collaboration des deux esprits est si étroite à cette date qu'on ne saurait déterminer exactement la part de Quinet dans le développement de Michelet, pas plus que la part de Michelet dans le développement de Quinet ». M. Lanson va même jusqu'à dire que Michelet et Quinet ont pu, par leurs conversations, par leurs idées sur la philosophie de l'histoire, influencer Cousin lorsqu'il fit en 1826 son cours fameux où il développa avec tant d'éloquence les idées de Schelling et de Hegel sur le fatalisme historique[2].

Toutefois il ne faut pas exagérer, et nous pouvons retenir quelques points qui semblent hors de doute. Avant de se connaître, avant de connaître ni Cousin, ni Vico, ni Herder, Michelet dès 1819 et Quinet dès 1823 sont tous deux préoccupés de la philosophie de l'histoire; mais tandis que Michelet l'envisage surtout en historien et en linguiste et voudrait étudier le caractère des peuples d'après leurs langues, Quinet l'envisage surtout en philosophe et voudrait étudier le développement de la personnalité et de la conscience humaines, puis les

1. Quinet écrivait encore à Michelet le 22 nov. 1828 : « Par tout ce que je vois de la France il m'est évident que Cousin est décidément le seul esprit philosophique que nous ayons. Tous les autres sont enfermés dans l'atome du moi psychologique. Lui seul a le sens du divin, qui fait la plus grande partie de la science ».

2. La *Philosophie de l'histoire* de Hegel n'a paru qu'après sa mort en 1837 ; mais il l'avait professée à Berlin depuis 1822.

institutions politiques dans leurs rapports avec la religion et il s'inspire d'une idée qui fait songer au symbolisme ultérieur de Michelet : il veut personnifier chaque époque du monde chrétien dans un monument ou dans un homme.

Michelet avait déjà très nettement dans l'esprit l'idée que la philosophie et l'histoire doivent s'éclairer l'une l'autre et sont les deux faces d'un même problème quand, dans les lectures qu'il faisait pour se documenter sur leurs rapports il rencontra le fragment de Cousin où l'idée du symbolisme historique est très nettement exprimée. En même temps une note de Buchon, ou plutôt de Salfi relative à Vico, lui apprenait qu'un philosophe italien avait essayé de déterminer les rapports de l'histoire réelle avec l'histoire idéale et les relations des faits avec les lois, les mœurs, les gouvernements, la littérature et les langues. Michelet pensa que Cousin et Vico allaient l'aider à résoudre les questions que son esprit se posait. C'est pourquoi il connut Cousin et lut Vico, et, sur le conseil de Cousin, résolut de commencer sa carrière d'écrivain en traduisant et commentant Vico. Mais en même temps il voulut connaître les Écossais, les Français, les Allemands, et avant même de connaître Quinet il commença à étudier l'allemand et à lire Herder[1]. A ce moment la liberté humaine lui apparaît surtout comme produisant des anomalies dans l'évolution nécessaire de l'espèce. Pendant que ces préoccupations remplissaient Michelet en 1824, Quinet de son côté apprenait par M. Smith à connaître Herder dans la traduction anglaise; il se met à apprendre l'allemand et il commence à jeter sur le papier ses idées sur la philosophie de l'histoire en se servant de Herder qu'il analyse et commente. A son retour d'Angleterre, en mai 1825, il rencontre Cousin et celui-ci ne me paraît pas avoir eu d'influence directe sur sa pensée. Il n'a fait que l'encourager, lui donner confiance en lui-même, le pousser vers l'Allemagne, pour laquelle l'esprit de Quinet, enclin aux rêveries philosophiques, religieuses et cosmogoniques, séduit par les idéalités vagues et grandioses, avait une affinité naturelle; au même moment, avec un instinct très sûr, il poussait Michelet, dont l'imagination était bien plus portée au pittoresque, au concret, au coloré, au vivant, vers l'italien Vico qui, en dépit de toute sa métaphysique, cherchait ses preuves dans le détail le plus minutieux de l'histoire, du droit et des langues.

Michelet et Quinet se lièrent alors, ils se communiquèrent leurs pensées et leurs observations. Quinet encouragea Michelet à connaître de plus près l'allemand et l'Allemagne. Michelet fit lire Vico à Quinet et tous deux se formèrent de l'histoire une idée assez semblable, mais assez différente de celle que s'en faisait Cousin à cette époque. Ils étaient d'accord avec Cousin pour regarder l'histoire universelle comme la réalisation d'une pensée divine, mais en même temps ils se refusaient à réduire l'humanité au rôle d'une plante qui fleurit de la

1. M. Lanson pense à tort que c'est Quinet qui l'a poussé à apprendre l'allemand.

terre sous la rosée du ciel. Ils s'affermissaient l'un l'autre dans la conviction que c'est la volonté, la liberté humaine qui fait sa destinée. Michelet, ainsi que l'a remarqué M. Lanson, avait de bonne heure conçu l'histoire de l'humanité comme une lutte de l'esprit humain contre la matière, de l'homme contre la nature. Le 12 août 1821 il écrivait dans son journal qu'à l'origine l'homme avait dû être homme-bête pour lutter contre les bêtes, puis que de l'homme-bête était sorti l'homme véritable qui s'est peu à peu dégagé de la tyrannie des instincts inférieurs et qu'il a gravité avec les siècles vers son entière émancipation. Mais cette pensée, chez Michelet, était en 1821 surtout une pensée morale. Elle devient, après 1821, une pensée sociale et la base même de sa philosophie de l'histoire; et dans Vico, qui cependant insiste beaucoup sur le caractère idéal des lois éternelles que suivent les nations, il cherche avant tout comment l'humanité se fait elle-même, crée ses cités, ses lois et ses dieux. Quinet a peut-être contribué à le pousser dans cette voie en exagérant, pour le mieux combattre, ce qu'il y avait de fatalisme dans les systèmes de Vico et de Herder, et en disant : « l'histoire est le spectacle de la liberté, la protestation du genre humain contre le monde qui l'enchaîne, l'affranchissement de l'esprit, le règne de l'âme. Le jour où la liberté manquerait au monde serait celui où l'histoire s'arrêterait[1]. » Et s'appuyant sur Herder lui-même, qui disait : « L'humanité a été partout ce qu'elle s'est faite, ce qu'elle a pu ou voulu devenir », Quinet disait aussi : « L'histoire c'est le travail du moi qui se fait jour peu à peu, se dégage par degrés de ce qui lui est étranger et aspire à se produire sous sa forme la plus libre. » Dans son *Introduction à l'histoire universelle* Michelet fera de cette lutte de la liberté contre la fatalité l'idée essentielle de sa philosophie de l'histoire, l'explication de toute l'histoire.

Je ne me permettrai pas de dire lequel des deux amis a eu la plus grande part dans l'élaboration de cette idée qui leur fut commune. Je suis disposé à penser que si Michelet fut celui qui plus tard la développa avec le plus d'ampleur, Quinet, plus préoccupé de la liberté politique que son ami, la conçut le premier avec le plus de précision. Elle répondait en tous cas chez tous deux au fond même de leur nature morale et intellectuelle. Leur individualité à tous deux était bien trop puissante et trop originale pour accepter de courber la tête sous le fatalisme matérialiste ou même panthéiste. Pour tous deux la philosophie de l'histoire ne fut que la projection dans l'histoire de leur propre personnalité.

J'imagine que les deux amis, dans ces belles journées d'enthousiasme désintéressé qu'ils ont passées ensemble en 1825 et 1826, et où ils rêvaient déjà de travailler à faire une France nouvelle et une humanité meilleure, se trouvaient tellement en concordance d'esprit qu'ils n'auraient pu dire quelles étaient les idées de l'un et quelles étaient les idées de l'autre. Elles étaient personnelles à tous deux. Trente et un

1. *Introduction*, p. 34.

ans plus tard, en 1857, en dédiant à Michelet une édition nouvelle du *Christianisme* et de la *Révolution Française*, Quinet écrivait :

« Depuis le premier instant où nous nous sommes connus, par quel hasard est-il arrivé, que, séparés ou rapprochés, nous n'ayons cessé au même moment de penser, de croire, et souvent d'imaginer les mêmes choses, sans avoir eu besoin de nous en parler ? Cet accord de l'âme a toujours été pour nous la confirmation du vrai; depuis trente et un ans, ce combat nous réunit : c'est le combat éternel qui ne finira qu'en Dieu. »

Et Michelet, en dédiant *Le Peuple* à Quinet, le 24 janvier 1846 lui dit :

« Ce livre est plus qu'un livre, c'est moi-même. Voilà pourquoi il vous appartient... C'est moi et c'est vous, mon ami. Vous l'avez remarqué avec raison, nos pensées, communiquées ou non, concordent toujours. Nous vivons du même cœur. »

CHAPITRE VI

Vico. — Préliminaires

Michelet a commencé la traduction de la *Scienza Nuova*, le 28 juin 1824, trois mois après sa première visite à Cousin. Il l'a laissé dormir pendant l'hiver de 1824 à 1825, occupé qu'il était de ses *Tableaux chronologiques et synchroniques de l'Histoire moderne*. Il l'a reprise un instant en octobre et novembre 1825 pour la laisser de nouveau de côté pour son *Précis d'histoire moderne*, puis s'y est remis énergiquement en août 1826, l'a terminée le 5 octobre de cette même année et malgré la grave pneumonie qui le retint en novembre acheva le *Discours préliminaire* le 6 décembre 1826. L'ouvrage parut en mars chez Jules Renouard à qui Cousin avait chaudement recommandé Michelet[1]. En 1836, Michelet fit paraître chez Hachette, en deux volumes in-8, une nouvelle édition de la *Scienza Nuova* avec le *Discours* et l'Appendice bibliographique et critique. Il y ajouta une traduction de la vie de Vico par lui-même, l'analyse et des citations de divers opuscules et la traduction de l'*Antique sagesse de l'Italie*[2]. Voici en quels termes Michelet avait annoncé sa publication en 1826 :

« Nous pouvons annoncer comme devant paraître incessamment un ouvrage qui intéressera également les amis de la philosophie, de l'histoire et de la jurisprudence. C'est une traduction de la Scienza Nuova de J. B. Vico, par M. Michelet, professeur d'histoire au Collège Sainte-Barbe. On retrouvera avec surprise dans ce livre écrit à Naples en 1725, la plupart des théories dont on fait honneur aux Allemands, les doutes sur l'existence d'Homère, sur la certitude (*sic*) des premiers siècles de l'histoire romaine, etc. Le traducteur de ce livre singulier a mis en tête la vie de Vico écrite d'après ses propres mémoires, avec un exposé méthodique de son système. Un de nos jurisconsultes les plus distingués a éclairci par des notes toute la partie relative au droit. »[3].

Dans sa préface Michelet remercie des services qu'ils lui ont rendus

1. Voici la lettre (1er septembre 1826) de Cousin à M. Ch. Renouard : « Voici, mon cher Renouard, M. Michelet qui vous propose d'imprimer, c'est-à-dire de conseiller à votre frère d'imprimer une traduction de Vico. C'est moi qui ai engagé M. Michelet à se livrer à ce travail ; je l'ai eu entre les mains et il est fait avec un grand soin et un vrai talent. Vous rendriez un service à la littérature en secondant l'impression de cet excellent travail et vous m'obligeriez moi-même personnellement ».

Mille amitiés. V. C.

(Ch. Renouard était alors avocat et rédacteur au *Globe*).

2. Michelet avait voulu, dès 1826, donner ces morceaux, mais Renouard avait protesté, trouvant le livre trop gros.

3. [Le prospectus est reproduit ci-dessus d'après une note autographe de Michelet].

tout d'abord le chevalier De Angelis qui avait beaucoup étudié Vico et préparé sur lui des études restées inédites [1] (il fournit à Michelet des livres et des notes); puis trois avocats, Charles Renouard, Cœuret de Saint-Georges, et Foucart; enfin et surtout son ami Poret. Mais le jurisconsulte mentionné dans le prospectus comme ayant fourni des notes pour l'explication des termes de droit n'est pas nommé dans la préface. C'était Adolphe Marie Ducaurroy de la Croix, professeur de droit romain à Paris depuis 1820, traducteur et commentateur des Institutes de Justinien, que Foucart, camarade et ami de Michelet, consultait et qui ne voulut pas être nommé [2].

Michelet eut une assez ennuyeuse émotion et faillit avoir une désagréable aventure au moment de publier son Vico.

La *Thémis* de Jourdan, où écrivait Ducaurroy, avait annoncé la publication prochaine du Vico. Le 6 août 1826, le *Constitutionnel* publiait une note ainsi conçue : « La *Thémis* annonce une traduction inédite de Vico. Comme j'ai traduit cet auteur depuis deux ans, permettez-moi de prendre date. Th. Allier, avocat à la Cour Royale. » Le 24 août paraissait dans le journal l'*Étoile* l'annonce suivante : « Depuis plus d'un siècle l'Italie s'enorgueillit d'une production philosophique qui nous est encore inconnue et qu'il nous importe d'autant plus de connaître que l'histoire de l'esprit humain semble y avoir été traitée dans l'intention de défendre des institutions attaquées avec fureur un siècle après par la philosophie. C'est l'ouvrage de Vico sur la nature des peuples et qui, traduit par Allier, paraîtra incessamment chez Ménière et C[ie] sous le titre *Principes d'une Science nouvelle, ou Essai philosophique sur l'histoire du genre humain.* » En même temps Allier écrivait à Michelet pour lui proposer d'entrer en arrangement avec lui, lui offrant de collaborer, ou de s'effacer moyennant dédommagement devant lui, et lui disant de se hâter parce que deux autres traductions par MM. Ballanche et de Angelis étaient en cours. M. Allier ignorait que Michelet était en relations avec l'un et l'autre de ces prétendus traducteurs. Il déclina probablement les offres de M. Allier, dont la traduction ne fut pas publiée.

La traduction de Vico par Michelet paraissait presque au même moment que le *Herder* de Quinet. Elle fut accueillie avec beaucoup de faveur dans le monde philosophique. Jouffroy en écrivit à Michelet dans les termes les plus enthousiastes.

Pour Michelet ce travail eut une importance considérable. Il considéra toujours l'action de la pensée de Vico comme ayant été décisive sur sa propre pensée [3].

1. De Angelis était probablement un réfugié italien. Cousin avait mis Michelet en relations avec lui.

2. Voir lettre de Foucart du 2 décembre 1826.

3. Les noms de Virgile et de Vico reviennent constamment sous sa plume. « Je suis né, dit-il, de Virgile et de Vico ». Ses livres, son journal, sont remplis de citations de Virgile et il parle de Vico à tous les moments de sa carrière comme du maître qui lui a donné la clé de l'histoire. Dans son Introduction de 1869, il nous dit : « Je n'eus de maître que Vico ».

Nous n'avons pas à attacher grande importance à ce qu'il en dit dans sa lettre du 23 octobre 1826 à Mgr Frayssinous où il posait sa candidature à l'École Normale : « Je fais imprimer en ce moment la traduction d'un ouvrage de Vico où l'étude de l'histoire est éclairée par une philosophie conforme à la religion. » Cette allégation, d'ailleurs rigoureusement vraie, devait servir à capter la bienveillance du Grand-Maître, mais il est permis de croire que Michelet concevait l'accord de la religion et de la philosophie tel qu'il l'avait découvert dans Vico d'une manière un peu différente de Mgr Frayssinous.

En 1830, quand Michelet écrit son *Introduction à l'Histoire Universelle*, il fait bien ressortir le caractère religieux de l'œuvre de Vico et dit que « la Providence, un Dieu de tous les siècles et de tous les peuples, a lui pour la première fois sur l'histoire dans l'œuvre de Vico [1]. » Mais ce Dieu est un Dieu autrement vaste que celui de Bossuet qui n'est que le Dieu des Juifs et des Chrétiens et qui a posé une borne immuable au développement du genre humain. Vico conçoit l'histoire de l'humanité comme un système harmonique du monde civil, de la cité. Il se place pour voir l'homme non dans la nature comme Herder, mais dans l'homme même s'humanisant dans la société. Vico est pour Michelet « le véritable prophète de l'ordre nouveau qui commence. » Il écrit vraiment la « science nouvelle ». Il est « le fondateur de la philosophie de l'histoire, le Dante de l'âge prosaïque de l'Italie. »

Mais à partir de cette date ce qui reste vivant en lui du système de Vico, ce ne sont ni les théories métaphysiques, ni les conceptions religieuses, c'est presque exclusivement la foi exprimée par Vico dans la puissance de l'humanité à se faire elle-même sa destinée. Dans l'avant-propos de l'histoire romaine il dit que le mot de la *Scienza nuova* est celui-ci : « L'humanité est son œuvre à elle-même. Dieu agit non sur elle, mais par elle », et il considère la pensée fondamentale de Vico comme si hardie, comme dépassant tellement la conception chrétienne et catholique qu'elle n'a pu être comprise que longtemps après sa mort [2].

Dans une note de 1854, Michelet expose plus longuement et plus nettement son idée sur ce qu'il y a de peu chrétien dans la pensée de Vico [3].

En 1869, dans sa *Préface à l'Histoire de France*, il dit encore que « le principe de la force vive de Vico, de l'humanité qui se crée, fit mon livre et mon enseignement. Je n'ai eu d'autre maitre que Vico. »

En cette même année, dans *Nos Fils*, il cite un mot de Vico qu'il avait souvent répété dans *Le Peuple* et ailleurs : « L'homme forge sa

1. Il cherchait encore à cette époque, guidé par Vico, à accorder science et religion, comme il le dit dans une note de 1854

2. Michelet dans sa nouvelle édition de Vico en 1836 cite son avant-propos à l'*Histoire romaine* et insiste sur l'isolement où se trouva Vico lorsqu'il eut fondé la science sociale, isolé par l'étrangeté de son langage autant que par l'originalité de ses idées.

3. Voy. *Jules Michelet*, p. 16.

propre fortune. Il est son propre Prométhée », et il montre l'action de Vico concordant avec celle de Daniel de Foë, l'auteur du *Robinson Crusoé* qui prophétise la Révolution, de Montesquieu qui prédit la mort du christianisme, de Voltaire qui donne l'action pour but à l'homme, en effaçant d'un coup le *Discours* de Bossuet. « C'est la création de l'Histoire ».

La traduction de Vico par Michelet n'est donc pas simplement dans son œuvre un point de départ, un travail à demi impersonnel par lequel il se préparait à penser par lui-même. Ce fut l'initiation à tout un ensemble d'idées, de vues historiques et philosophiques qui sont restées vivantes en lui et que nous retrouverons à travers toute son œuvre. Vico a répondu à des questions qu'il se posait, il lui a fourni des formules qu'il cherchait. Michelet a surtout vu en Vico ce qui se trouvait déjà en lui-même, et il s'en est fait, en le traduisant, en l'abrégeant, et en l'adaptant, un bréviaire qu'il n'a jamais oublié.

Aussi devons-nous nous y arrêter un instant et nous demander ce que fut Vico, comment Michelet l'a compris et ce qu'il a gardé de son commerce avec le philosophe italien. Le sujet en vaut la peine, car Vico est bien, comme l'a nommé Michelet, le père de la philosophie de l'histoire, ou tout au moins le premier en date des penseurs qui ont tenté de ramener à des lois l'ensemble des phénomènes historiques.

Je n'ai pas la prétention de faire un exposé complet du système et des idées de Vico, car aucun penseur n'a accumulé dans ses ouvrages autant d'idées aussi difficiles à définir avec précision. Tout ce que je puis faire c'est d'indiquer brièvement la conception générale de Vico. Ce sera le seul moyen de fixer, ce qui est essentiel pour nous, d'une part la place de Vico parmi les philosophes de l'histoire, de l'autre ce que Michelet lui a emprunté ou a cru lui emprunter.

Nous dirons d'abord très brièvement ce qu'a été la vie de Vico, dans quelles conditions il a travaillé et écrit.

Mais avant de commencer cet exposé de la vie et de la philosophie de Vico, j'ai deux observations préliminaires à faire, l'une toute personnelle, l'autre relative à la place même qu'occupe l'œuvre de Vico dans l'histoire des idées.

La philosophie de l'histoire, à laquelle Voltaire a donné son nom (en baptisant de ce titre son introduction à l'*Essai sur les Mœurs*), ou, pour parler comme Vico, la philosophie de l'Humanité, si on la comprend dans son acception la plus générale et la plus vaste, n'est pas seulement l'étude des causes secondes, des circonstances physiques, intellectuelles, morales et sociales qui ont déterminé les diverses phases de l'évolution des gouvernements et des nations, mais un système du monde qui détermine les rapports de l'évolution humaine avec l'ordre général de l'Univers et l'essence même des choses. En un mot la philosophie de l'histoire, au sens absolu du mot, n'est pas autre chose que la philosophie même sous sa forme la plus complète. Elle implique en effet : 1° une métaphysique, le rapport du monde fini avec l'infini; 2° une psychologie, l'origine et les transformations de toutes les forces de l'esprit humain; 3° une morale, les règles de l'action de l'homme

dans ses rapports avec ses semblables. Personnellement, si je crois possible de raisonner sur les causes secondes en histoire, de tenter des généralisations partielles qui permettent de mieux comprendre ou du moins de voir plus nettement comment les grands faits de l'évolution humaine se succèdent et se groupent, je ne crois pas possible de déterminer les liens qui rattachent l'histoire de l'humanité à l'ordre général de l'univers; je ne crois pas possible d'établir d'une manière scientifique une métaphysique de l'histoire qui en donne l'explication et en détermine les lois. Notre esprit ne conçoit et n'imagine que le fini; les termes dont nous nous servons ne s'appliquent qu'à des choses et à des idées finies et nous ne pouvons rien dire sur l'infini, et surtout sur les relations du fini avec l'infini, qui n'implique contradiction ou qui ne repose sur des imaginations arbitraires. Ce n'est pas que je veuille interdire aux philosophes ces spéculations métaphysiques ni même me les interdire à moi-même; car il est impossible d'appliquer son esprit à l'étude générale de l'histoire sans se poser la question que se posait Claudien il y a quinze cents ans dans les vers bien connus : « Souvent je me suis demandé avec inquiétude si les Dieux se soucient de la terre, ou s'il n'existe aucun régulateur du monde, et si la destinée des hommes est livrée au hasard. »

Saepe mihi dubiam traxit sententia mentem
Curarent Superi terras, an nullus inesset
Rector, et incerto fluerent mortalia casu ?

Mais toutes les réponses faites à la question de Claudien, tous les systèmes par lesquels on a cherché à expliquer cette énigme, ne me paraissent que de magnifiques poèmes où peut-être se cache quelque intuition d'une vérité insaisissable et inexprimable, mais qui n'apportent à notre esprit aucune connaissance positive, aucune lumière certaine. Vous me permettrez, à propos des systèmes de métaphysique de l'histoire, de me borner au rôle de rapporteur et de m'abstenir d'en faire la critique. Le temps me ferait défaut, et l'utilité de cette critique me paraît douteuse.

Je veux en second lieu, avant d'aborder le système de Vico, dire quelques mots de la place qu'il occupe dans l'histoire de la philosophie de l'histoire. Vico est considéré, non sans quelque raison, comme le créateur de la philosophie de l'histoire. Faut-il croire pour cela qu'il ait inventé de toutes pièces une science dont rien n'existait avant lui? Faut-il dire comme son éditeur Ferrari, dans le prologue à la *Scienza Nuova* : « la *Scienza Nuova* est le plus grand des phénomènes de l'histoire du génie, le plus singulier anachronisme dans l'histoire des idées. Ce livre a prévu toutes les découvertes de notre temps, a proclamé pour la première fois l'évolution des nations, a donné pour la première fois des lois à la civilisation[1]. »

1. Janet dit aussi, dans son *Histoire de la Science politique*, que le livre de Vico « ne se lie à aucune des séries d'idées qui se manifestent à cette époque » qu'il est « un personnage isolé » et se rattache par anticipation à l'ordre d'idées général, synthétique, conjectural, mêlé de philosophie et de poésie, qui a régné pendant la première partie du XIXe siècle, surtout en Allemagne.

Certes l'originalité de Vico est grande et je suis même disposé à penser avec Ferrari qu'elle constitue un phénomène remarquable dans l'histoire des idées, mais il ne faudrait pas croire que son œuvre soit une *proles sine matre creata*. Un pareil miracle serait sans exemple dans l'histoire de l'esprit humain. Il est même assez facile de retrouver les antécédents de la thèse de Vico.

L'antiquité grecque pouvait difficilement concevoir une philosophie de l'histoire, car elle ne connaissait qu'un trop petit nombre de faits historiques et une partie trop restreinte de la terre habitable, et la conception qu'elle se faisait de la destinée humaine lui interdisait d'imaginer que la succession des événements historiques fût dirigée par des causes intelligentes, en vue d'une fin supérieure. Tout ce qu'elle pouvait faire était de raisonner sur les diverses formes de gouvernement qu'elle voyait se succéder dans les cités grecques, et de concevoir un système du monde indépendant des accidents éphémères de la vie des nations. Aristote, avec la prudence de son réalisme, s'est contenté dans sa *Politique* d'analyser avec une profondeur admirable la nature des divers gouvernements et les raisons de leur progrès ou de leur déclin, mais en se refusant formellement à soumettre leurs transformations à aucune règle nécessaire; tandis que Platon, avec sa riche imagination métaphysique et sa tendance à tout ramener à un système logique, a jeté dans le monde les idées essentielles sur lesquelles s'est constituée la philosophie de l'histoire. Sa théorie des idées fait du monde et de l'esprit humain une manifestation et comme un reflet transitoire et changeant des types éternels qui sont en Dieu. Dans les *Lois*, il pose en principe que Dieu a tout disposé dans le monde de façon à ce que « le bien ait le dessus et le mal le dessous dans l'Univers ». Puis il décrit, sans du reste rattacher d'une manière claire à cette idée générale de la Providence le tableau qu'il trace, de quelle manière se sont constituées les sociétés policées après les cataclysmes qui avaient détruit l'humanité primitive. Dans la *République*, il fait le tableau des diverses formes de gouvernements, de leur succession nécessaire amenée par le concept de chacune d'elles, et laisse supposer que cette succession suivie d'un retour aux formes primitives entraîne l'humanité dans un cycle éternel de révolutions identiques. C'est ce qu'admettront les stoïciens quand ils créeront la doctrine du retour éternel des choses, que Nietzsche a ressuscitée de nos jours comme une nouveauté. Mais en même temps, Platon trace le tableau d'une cité idéale où la société est gouvernée par les plus sages, comme les passions sont gouvernées chez le sage par la raison, et qui se trouve être ainsi comme un reflet de la raison divine, idéal d'une vérité éternelle d'après laquelle doivent être jugés tous les gouvernements. Il y avait dans les théories de Platon un point qui était en contradiction avec toute conception rationnelle de la philosophie de l'histoire et qui était même en contradiction avec le tableau qu'il avait tracé dans les *Lois* des origines de la société. Il plaçait à l'origine même des cités la forme la plus parfaite de gouvernement et considérait comme une décadence toutes les transformations de ce gou

vernement primitif, aristocratique ou royal. Mais, ce point mis à part, nous retrouverons les idées de Platon, plus ou moins modifiées, chez tous les théoriciens de l'histoire. Le premier il a cherché à montrer comment la civilisation a pu sortir de la barbarie primitive; il a donné des diverses formes de gouvernement et de leur concept une description qui, précisée et corrigée par Aristote, sera l'origine de toutes les théories politiques ultérieures. Enfin il serait aisé de montrer que sa République idéale est un prototype de la *Cité de Dieu* de saint Augustin; et sa théorie des idées, qui fait du monde une sorte de projection dans la réalité contingente et finie de la vérité éternelle et infinie, se retrouvera, transformée par le mysticisme métaphysique de Plotin, dans les conceptions de saint Augustin sur l'action de la Providence dans le monde et sur le rapport de la grâce divine avec la liberté humaine, ainsi que dans tous les systèmes de philosophie de l'histoire qui verront dans le développement de l'humanité la réalisation de la pensée divine, consciente ou inconsciente.

Ce qui empêche de considérer Platon (et les platoniciens), comme ayant constitué un système de philosophie de l'histoire, c'est qu'il n'établit pas de lien entre ses conceptions métaphysiques et la marche des événements historiques, entre la pensée divine et la décadence fatale des institutions humaines. Il y a dans Platon les éléments épars d'une philosophie de l'histoire, non une philosophie de l'histoire.

Les historiens anciens ne paraissent pas avoir été guidés dans leur exposé des faits historiques par d'autres idées générales que des idées politiques ou la recherche des causes immédiates et purement contingentes de certaines révolutions. C'est ce que fait Thucydide, quand il détermine les causes de la guerre du Péloponèse, et le plus philosophe des historiens anciens, Polybe, qui écarte expressément de la direction des événements historiques et l'action des Dieux et celle de la Fortune. Il attribue la grandeur comme la chute des États à leurs institutions. Ceux qui triomphent sont ceux qui l'ont mérité par leur sagesse. Il étudie les suites, les circonstances et les causes des faits. L'histoire est pour lui une école de politique. Même Plutarque, qui croyait pourtant fermement à la Providence, qui disait dans sa *Vie de Timoléon* que le monde est gouverné par le Père des dieux et des hommes, et appelait l'âme l'outil de Dieu, on ne voit pas qu'il ait cherché dans l'histoire autre chose que des anecdotes biographiques et des enseignements de morale individuelle. Ses *Vies* sont, comme le dit Michelet dans sa thèse, « un cours pratique de morale » où tout est ramené aux vertus et aux vices des hommes.

Les historiens romains sont eux aussi des historiens politiques, élèves des Grecs. Tout au plus discerne-t-on chez eux une idée qui peut être considérée comme une idée philosophique ou plus encore religieuse, l'idée de la grandeur de Rome et de ses destinées éternelles. Quand Tacite s'effraie des dangers qui menacent l'empire, il en parle avec l'effroi d'un croyant ébranlé dans sa foi. L'idée de l'universalité de la puissance romaine, du droit de Rome à la domination du monde, qui a inspiré aux jurisconsultes une si haute notion de la valeur uni-

verselle du droit romain, et aux empereurs tant de mesures bienfaisantes et civilisatrices, donnait évidemment pour les Romains un sens à l'histoire; mais on ne voit pas qu'aucun écrivain païen ait formulé cette idée comme une explication centrale de l'histoire du monde. Elle est restée pourtant vivante dans les esprits. Au commencement du v[e] siècle, en 416, Rutilius Numatianus commence son itinéraire de Rome en Gaule par un véritable hymne à la déesse Rome, et lui prédit des destins éternels :

Dum stabunt terrae dum polus astra feret,
Illud te reparat, quod cetera regna resolvit.
Ordo renascendi est crescere posse malis.

Cette idée de la pérennité et de l'universalité de la puissance romaine devait survivre à cette puissance même. Après l'apparition du christianisme elle se confondra avec l'idée de la pérennité et de l'universalité de l'Église et sera une des bases du Saint-Empire romain germanique comme de la puissance du Saint-Siège, véritable héritier de Rome.

C'est sous une forme religieuse que la philosophie de l'histoire devait faire son entrée dans le monde. C'est avec le christianisme que les hommes ont conçu pour la première fois l'histoire comme formant un tout ayant un sens et une loi directrice, ayant un commencement, la création du monde et la chute; un centre, l'incarnation et la passion du Christ; un but, le salut de l'humanité par la foi au Christ. Aux chronologies multiples et discordantes des divers peuples de l'antiquité, succède une chronologie unique, faite non pour une nation, mais pour toutes les nations, qui compte les années en prenant l'an de l'incarnation comme point de départ, soit en remontant, soit en descendant le cours des siècles. Tous les événements qui précèdent la venue du Christ sont une préparation à cette venue; tous ceux qui la suivent en sont la conséquence et préparent son règne définitif.

Eusèbe de Césarée, en composant au commencement du IV[e] siècle son *Histoire Ecclésiastique* et sa *Chronique Universelle*, n'avait point l'idée de créer un système de philosophie; mais son ouvrage de chronologie, par le seul fait qu'il groupe tous les événements de l'histoire sacrée et profane en tableaux synchroniques et les ramène à une chronologie unique dont la mort du Christ est le centre, était en réalité le premier système philosophique d'une histoire universelle. Un siècle plus tard, saint Augustin, — ce grand écrivain et ce puissant esprit, dont la pensée a si fortement agi sur le monde que pendant plus de mille ans, depuis Paul Orose et les pélagiens, jusqu'à Bossuet et les jansénistes, c'est autour de l'Augustinianisme que se sont agitées toutes les grandes controverses théologiques et qu'il a été le palladium de la foi comme la source de toutes les hérésies — saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, a tracé une esquisse de l'histoire universelle où il ramène tous les événements de l'histoire à une lutte entre les deux cités, celle des hommes et celle de Dieu, où l'homme libre, quoique prédestiné, tantôt s'oppose, tantôt collabore à l'action providentielle qui finira par

6

établir la Cité de Dieu. Cette conception de l'histoire avait eu son origine dans le judaïsme et le messianisme qui en était issu, dans la conviction des Juifs qu'ils étaient un peuple élu, dont les succès et les malheurs dépendaient de leur obéissance ou de leur désobéissance à Dieu. Cette explication grandiose et enfantine à la fois de l'histoire, se retrouve jusqu'au XVIIe siècle chez tous les historiens et les philosophes qui sont restés fidèles à l'orthodoxie catholique, chez les grands chroniqueurs tels qu'Otto de Freising, comme chez les grands philosophes tels que Thomas d'Aquin. Bossuet, dans son *Discours sur l'histoire universelle*, a revêtu pour la dernière fois cette conception du splendide manteau de son éloquence. Heureusement que dans son troisième livre il a introduit dans l'exposé des révolutions des Empires des considérations plus humaines et plus vraiment philosophiques, tirées de l'influence du caractère des institutions des peuples sur leurs destinées. On trouve là un grand historien et non plus simplement un magnifique rhéteur.

Le *Discours sur l'histoire universelle* parut en 1681. Quarante ans plus tard Vico avait conçu son système. S'il n'avait eu d'autres précurseurs que Bossuet, son génie créateur serait vraiment aussi miraculeux que l'a cru Ferrari. Mais il n'y a aucun lien entre la pensée de Bossuet et celle de Vico. Vico n'a cherché ni à contredire, ni à continuer Bossuet. Ses origines sont tout autres. Bossuet, tout pénétré qu'il soit des lettres latines, est, au point de vue philosophique, resté un théologien du Moyen Age. Vico, tout empêtré qu'il soit de scolastique et de théologie, est un homme de la Renaissance et un précurseur du XIXe siècle.

Il s'était produit depuis le XVe siècle un triple mouvement d'études qui, à des degrés divers, pouvait conduire un esprit inventif à se poser, à propos de l'histoire, une série de problèmes philosophiques ou à considérer à un point de vue philosophique une série de faits historiques. En premier lieu l'aristotélisme, tel que la philosophie scolastique l'avait enseigné, avait été ébranlé profondément par la renaissance du platonisme avec Marsile Ficin et plus tard avec Leibnitz et par la philosophie naturelle de Bernardino Telesio et de Bacon, fondée sur l'expérience et l'induction.

En second lieu, des historiens politiques avaient repris, avec l'expérience de vingt siècles écoulés et de prodigieuses révolutions, les spéculations des anciens sur les formes et l'origine du gouvernement. Machiavel, au commencement du XVIe siècle, Bodin, à la fin du même siècle, Hobbes au XVIIe sont les plus remarquables parmi ces théoriciens de la société. Enfin de grands jurisconsultes, le jésuite Suarès dans sa *Théorie des lois*, Grotius dans son *Droit de la Guerre et de la Paix*, Pufendorf dans sa *Théorie du Droit naturel et des Gens*, sans compter plusieurs jurisconsultes italiens, s'étaient efforcés de découvrir d'une part les fondements philosophiques de la législation, et ses rapports avec la religion, de l'autre ses origines historiques et ses rapports avec les transformations de la société. Ajoutez à cela la connaissance plus approfondie des langues et des littératures anciennes, les découvertes

de l'archéologie, les essais de travaux mythologiques et étymologiques qui donnaient une vie nouvelle à l'antiquité grecque et romaine en y faisant chercher la vraie tradition de l'humanité au détriment de l'antiquité juive et de la barbarie du Moyen Age.

Je ne puis faire l'histoire de la philosophie, de la philologie, de la science politique et de la jurisprudence de la fin du xv[e] au commencement du xvii[e] siècle, mais c'est l'action combinée de ces quatre courants d'études et d'idées qui a fait naître dans l'esprit de Vico les idées dont la *Scienza Nuova* est sortie. Vico avait prodigieusement lu, et les auteurs que j'ai cités tout à l'heure ne sont qu'une partie de ceux dont il s'était nourri. Il les a plus ou moins bien compris et bien digérés, mais son esprit inventif et combinateur en a tiré, sous une forme malheureusement bizarre, confuse et désordonnée, un système parfaitement cohérent quand on l'examine de près, et qui mérite vraiment le nom de *Scienza Nuova*.

Ce qui fait la singulière originalité et le mérite particulier de Vico, c'est tout d'abord qu'il a été le premier à unir un système de métaphysique à une conception systématique de l'histoire universelle et comme il le dit lui-même à unir la *filosofia dell'humanita* (qui comprend la série des causes) à la *storia universale delle nazioni* (qui comprend la série des effets), ensuite qu'il a fort heureusement conçu son système de telle façon qu'on peut séparer ses idées sur le développement de l'histoire universelle de son système de l'univers; enfin qu'à ses idées sur l'évolution de l'histoire sont associées une foule de vues de détails d'une prodigieuse ingéniosité qui conservent leur intérêt et leur valeur même si l'on rejette ses théories générales [1].

1. Bibliographie :
A) Œuvres de Vico : *De Parthenopaea conjuratione*, 1701. *De nostri temporis studiorum ratione*, 1709. *De antiqua Italorum sapientia*, 1710. *De rebus gestis Ant. Caraphaei lib. IV*, 1716. *De univers. juris uno principio et fine uno*, 1720. *De constantia jurisprudentiae*, 1721, *Prima scienza nuova*, 1725. *Seconda scienza nuova*, 1730. *Id.* 2[e] éd., 1744. *Latinae orationes*, 1766. *Opuscoli raccolti da Villarosa*, 1818. *Scritti inediti raccolti da Del Giulio*, 1862. *Opera completa*, éd. Ferrari, Milan, 1835-36, 6 vol. *Id*, éd. *Comadero*, *Naples*, 1858-69, 8 vol. — B) Traductions : Weber, Leipzig, 1822. Michelet, 1827 et 1835. [Princesse Belgiojoso] 1844 (par l'auteur de l'*Essai sur la formation du dogme catholique*, préface de Mignet). — C) Études : Salfi. *Rev. encyclop.* t. II, VI, VII. Cantoni, *G.-B. Vico*, Turin, 1867. Werner, *G.-B. V. als Philosoph und gelehrter Forscher* Milan 1879. Tommaseo, *Vico e il suo secolo*, 1873. Flint, *Vico*. Edimbourg, 1884, Franck, *Journal des Savants*, mars-avril 1866. Baudrillart, *Études*, t. I, Billeri, *Agostino e G.-B. V.* Pise, 1887. E. Amari, *Critica d'una scienza delle legislazioni comparate*, 1857. [Benedetto Croce, *La Filosofia di G.-B. V.*, 1910 (trad. fr. par Buriot Darsiles et G. Bourgin, Paris, 1913)].

CHAPITRE VII

Le système de Vico. — Sa méthode et sa métaphysique

Grâce à l'autobiographie que nous a laissée Vico il est relativement facile de comprendre comment s'est développée sa pensée, comment elle s'est édifiée peu à peu par une série de stratifications pour ainsi dire, par sa vie et ses lectures. Il n'a été l'élève d'aucun maître en particulier. Il a pris successivement son butin à plusieurs.

Vico est né à Naples le 23 juin 1668. Il y est mort le 20 janvier 1744. La condition politique et sociale du royaume de Naples sous la domination de l'Espagne et de l'Autriche, qui y étaient représentées par des vice-rois, était assez misérable, avec une administration oppressive et corrompue, que Don Carlos (Charles VII de Naples, Charles V de Sicile, Charles III d'Espagne) commençait seulement à réformer lorsque mourut Vico. Néanmoins, et malgré l'absence de liberté politique et religieuse, la vie intellectuelle n'avait pas cessé d'être assez active dans le midi de l'Italie. Naples a toujours été un foyer d'études juridiques et philosophiques. Giordano Bruno était de Nole, Campanella de Strilo en Calabre. Ce dernier, par son hostilité contre Aristote, par ses doctrines où le platonisme se mêle au naturalisme, (dans sa *Realis Philosophia* (1620) et sa *Rationalis Philosophia* (1638), auxquelles se joint son utopie politique de la *Cité du Soleil*, est un vrai précurseur de Vico; car il réunit dans son système la philosophie, la morale, l'économie, la politique, la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la poétique et l'histoire. Bernardino Telesio, par son *De rerum Natura* (1565-1566) avait été un précurseur de Bacon. Au XIXe siècle, avec Spaventa et Vera, Naples a été le centre, et un centre actif, de la doctrine hégélienne en Italie. Au temps de Vico, si Naples n'avait pas produit de philosophe original, elle avait produit un historien politique très remarquable, Giannone, qui expia ses hardiesses par de cruelles persécutions, et des jurisconsultes de premier ordre, dont le plus célèbre est Gravina.

Vico, fils d'un petit libraire, prit dès son enfance le goût des livres. Un grave accident à l'âge de sept ans le rendit délicat, mélancolique, et l'habitua à une vie recluse. Ses premières études furent faites dans une école de jésuites, où il fut très prématurément nourri de philosophie scolastique et de notions fort inexactes sur la philosophie ancienne. A quatorze ans, il joignit l'étude de la jurisprudence à celle de la philosophie, s'enthousiasma pour le droit romain, dont il perçut très vite les relations avec l'histoire, la philosophie et la morale, et à l'âge de seize ans fut en état de plaider avec succès un procès pour son père.

Une rencontre accidentelle avec l'évêque d'Ischia, G.-B. Rocca, le fit choisir comme précepteur des neveux de celui-ci, et il passa neuf ans enfermé dans une studieuse retraite au château de Vatolla. Il s'y livra à une étude approfondie de la littérature latine et italienne, de Tacite surtout en qui il vit le peintre le plus parfait de l'humanité dans l'histoire [1], et il commença à rapprocher l'histoire, les langues, la législation et la philosophie. Il méditait sur le platonisme qu'il connaissait surtout par Marsile Ficin, sur l'aristotélisme qu'il connaissait par Suarez, sur l'épicurisme qu'il connaissait par Suarez et Gassendi, sur le cartésianisme qu'il connut d'abord par les *Fundamenta Physicae* de Regius [2]. Il prit dès l'abord une attitude hostile à Epicure, Aristote et Descartes, pour se mettre à l'école de Platon. Malgré la curiosité qu'excitait autour de lui la physique expérimentale enseignée par l'anglais Robert Boyle, il se détourna de cette science dont la terminologie barbare lui répugnait et qui lui paraissait inutile à la science de l'homme, seule précieuse à ses yeux. Rentré à Naples, Vico trouve le cartésianisme triomphant : l'histoire, la philologie, la philosophie du droit sont négligées pour la physique et les mathématiques [3].

Vico gagnait péniblement sa vie en écrivant des poésies de circonstances, des épitaphes, des discours solennels, des discours académiques mal rétribués. En 1697 il est nommé professeur de rhétorique à l'Université de Naples avec cent écus de traitement, et se marie deux ans après. Ses discours d'ouverture de 1699 à 1708 contenaient déjà quelques linéaments de son futur système, mais il les sentait trop informes encore pour rien publier, sauf le dernier, *De ratione studiorum*, écrit sous l'influence de la lecture de Bacon. La même année 1708, lui qui avait écrit en 1701 un pamphlet contre les nobles napolitains qui avaient fait une conspiration en faveur de l'Autriche (*De Parthenopea conjuratione*), il écrivit sur l'ordre de Daun, le vice-roi autrichien, l'éloge des conspirateurs. Cet abaissement des caractères, où la servitude de l'Italie réduisait alors les plus nobles esprits, se manifesta encore quand Vico écrivit, non sans talent, pour gagner mille ducats, la vie d'Antoine Caraffa, une sorte de condottiere napolitain au service de l'Autriche.

Mais Vico ne pouvait se renfermer dans la rhétorique. Elle n'était pour lui qu'une des avenues vers la philosophie et la jurisprudence, qu'il ambitionnait d'enseigner. En 1710 il écrit un ouvrage en deux parties sur la métaphysique et la physique dont il publie seulement la première, celle sur la métaphysique, sous le titre *De anti-*

1. Rappelons la prédilection de Michelet pour Tacite.

2. Henry Leroy, né à Utrecht en 1598, mort en 1679, fut désavoué par Descartes en 1647. Vico avait pris son livre pour une œuvre de Descartes.

3. Et une métaphysique toute abstraite, telle que la présentaient les *Méditations* de Descartes. Toutefois le vice-roi, le duc de Médina Cœli, avait fondé une Académie, fait revivre les traditions d'Alphonse d'Aragon et Vico trouva un grand encouragement dans l'amitié de Don Paolo Dorta, un philosophe jésuite, un peu trop cartésien pour son goût pourtant.

quissima Italorum sapientia, car il rattachait sa métaphysique aux conceptions des anciens Romains, telles qu'il croyait pouvoir les déduire des termes les plus anciens de la langue latine plus ou moins correctement interprétés. Ce qu'il nous dit de sa *Physique* ne nous en fait pas regretter la perte. L'étude de Bacon, la lecture du *De jure belli et pacis* de Grotius (entreprise en vue de sa biographie de Caraffa, et qui l'enthousiasma), les leçons de droit qu'il donnait à quelques élèves, l'amenèrent à écrire les ouvrages dans lesquels il exprime sa conception générale de la science et de l'univers. Il a vu dans l'ouvrage de Grotius plus encore que celui-ci n'y a mis. Pour lui « Grotius a réuni dans un système de droit universel toute la philosophie et appuyé sa théologie sur l'histoire des faits fabuleux ou certains et sur celle des trois langues hébraïque, grecque et latine[1]. » En 1719, Vico prononce un discours où il traite des éléments du savoir divin et humain et où, après avoir montré que toutes les sciences viennent de Dieu et y retournent, il annonce l'intention de démontrer cette essence divine des sciences par l'étude des religions, des langues, des lois, des mœurs, des pouvoirs, du commerce, des gouvernements. — En 1720 il exposait dans un ouvrage *De uno universi juris principio et fine uno* la partie de ses vues qui se rapportait spécialement aux lois, puis en 1721, dans son *De constantia jurisprudentis*, divisé en deux parties : *De constantia philosophiae* et *De constantia philologiae*, il donnait une première esquisse de son système déjà annoncé par le titre *Nova Scientia tentatur*.

Vico espérait que ces ouvrages le feraient appeler à la chaire de droit qui devint peu après vacante à l'université. Il ne fut pas choisi. Il se consola en se remettant vigoureusement au travail et publia en 1725 ses *Principi di una Scienza nuova d'intorno alla commune natura delle Nazioni*, écrits cette fois en italien et non plus en latin. Convaincu d'avoir trouvé véritablement l'explication de l'histoire et, si je puis dire, le secret de la Providence, il voulut l'enseigner aux hommes[2]. Dans cette première *Scienza nuova*, Vico suivit une méthode analytique. Il y exposa ses idées, semble-t-il, dans l'ordre même où elles se sont présentées à son esprit et développées de proche en proche, commençant par poser le but qu'il s'est fixé et par déterminer la méthode à suivre pour découvrir la loi de l'histoire qui a échappé aux historiens et aux jurisconsultes anciens et modernes, aux philosophes et aux philologues. Puis une fois en possession de son principe, qui est d'admettre une loi uniforme de développement pour toutes les nations, il examine dans un second livre les différents

1. *Vie* p. 93.
2. « Depuis que j'ai achevé mon grand ouvrage, écrivait-il en 1726, je sens que je suis devenu un nouvel homme. Je n'ai plus envie de protester contre le mauvais goût de mes concitoyens, car en me refusant la place à laquelle j'aspirais, ils m'ont donné le temps de composer la *Scienza Nuova*. La composition de cet ouvrage m'a rempli d'un esprit héroïque, qui me met au-dessus de la peur de la mort et des calomnies de mes rivaux. Je suis assis sur un roc de diamant quand je pense à cette loi de Dieu qui récompense le génie par l'approbation des sages. »

moments de ce développement dans les idées des peuples, les formes de la société et les variations du droit. Le livre III recherche les preuves des mêmes transformations dans les littératures et les langues. Le livre IV, qui n'a que deux pages, résume les preuves accessoires de la *Scienza Nuova*, et le livre V forme une conclusion avec quelques remarques additionnelles.

A peine son livre publié, Vico le récrivit sous une forme nouvelle, beaucoup plus méthodique, synthétique, dogmatique et déductive, et il publia en 1730 cette *Secunda Scienza Nuova*, divisée aussi en cinq livres.

Le premier, après un tableau chronologique de l'histoire ancienne, pose les principes de la science, 114 axiomes et définitions et des considérations sur la méthode à suivre. Le second livre traite de la sagesse poétique; le troisième du véritable Homère, le quatrième du cours que suit l'histoire des nations; le livre V du retour des mêmes révolutions; enfin vient une conclusion sur la République éternelle. Vico avait senti la nécessité de ne pas s'enfermer dans l'antiquité et de montrer que ses idées s'appliquent aussi à l'histoire du moyen âge et des temps modernes.

Pendant ses dernières années, attristées par des chagrins domestiques, il écrivit quelques courts opuscules, des lettres pour se défendre contre les critiques, et des additions à la *Scienza Nuova* qui prirent place dans la troisième édition, mais sans améliorer l'œuvre ; elles ne firent que rendre un peu plus confus un travail qui déjà ne brillait pas par la rigueur de la composition ni la limpidité de l'exposition. La première *Scienza Nuova* est une série d'observations, de considérations, de raisonnements dont l'ordre est très difficile à saisir. La seconde *Scienza Nuova* est beaucoup plus claire, quoique le 2e et le 3e livre surtout soient d'une longueur disproportionnée. Le chapitre des 114 axiomes et définitions est un assemblage de propositions qui sont presque toutes intéressantes, mais de la nature la plus variée et dont l'ordre est impossible à suivre. Enfin dans l'ouvrage tout entier les spéculations métaphysiques se mêlent aux considérations historiques et à des observations linguistiques de façon à rendre les raisonnements de l'auteur souvent difficiles à saisir. Il y a un encombrement d'érudition, une accumulation de faits et d'idées qui rappelle les ouvrages des humanistes et archéologues du XVe et du XVIe siècles. La lecture de Vico, il faut s'en bien persuader avant de l'entreprendre, est aussi ardue que celle de Herder est agréable et facile. Mais je suis disposé à penser que s'il y a dans Vico beaucoup plus de fatras, d'erreurs, d'affirmations gratuites et même absurdes que dans Herder, il contient aussi infiniment plus de vues neuves, fortes et d'utilité durable pour l'intelligence de l'histoire.

Michelet a rendu un réel service en ne traduisant pas Vico littéralement, mais en l'abrégeant et en le clarifiant un peu. La princesse de Belgiojoso, qui a eu le mérite de donner une traduction complète de la *Scienza Nuova*, n'a su la rendre ni claire ni toujours exacte. Dans son introduction (qu'on attribue à Mignet, mais qui probable-

ment n'a été que corrigée par lui), tout en accordant à Michelet le mérite d'avoir attiré l'attention publique sur un magnifique monument perdu dans le désert, elle lui reproche de n'avoir donné de Vico ni une traduction exacte, ni même une analyse sévère, et de n'avoir présenté Vico ni tel qu'il est, ni tel qu'il eût dû être[1].

Efforçons-nous maintenant de dégager les traits essentiels du système de Vico, tout en rappelant que ce système est si complexe et repose sur des considérations d'ordres si divers que toute analyse est nécessairement insuffisante et même en partie inexacte. Avant tout quel est son critérium de la certitude? C'est là peut-être que Vico est le plus original et mérite le plus l'attention des historiens.

La pensée fondamentale de Vico en matière de méthode, de recherche de la vérité et d'acquisition de la science, est la conviction qu'on n'arrive à une connaissance vraie des choses qu'à la condition d'une part de mettre en action toutes les forces actives de l'homme et d'autre part de considérer les choses non isolément, mais dans leur ensemble et leurs rapports entre elles.

Dès son premier discours il admet qu'il peut même y avoir une part d'inconscient dans notre connaissance de la vérité, que les intuitions spontanées ont leur valeur. Dans son 6e discours il indique la voie à suivre pour former l'esprit : d'abord les langues, puis la poésie, l'histoire et la mythologie, puis les mathématiques, la physique, et enfin la métaphysique et la morale. Dans son discours de 1708 sur la *Studiorum Ratio* il pose avec une grande hardiesse ce qui sera le fond même de sa méthode. Comme Bacon, il reconnaît la supériorité des modernes sur les anciens en tout ce qui touche aux sciences exactes, mais il s'élève avec force contre les critiques modernes qui, à la suite de Descartes, (qu'il ne nomme pas), ne veulent rien admettre comme vrai que ce qui est certain d'une certitude absolue et pour ainsi dire mathématique. Vico réclame le droit de tenir compte du probable. C'est la capacité de juger la valeur du probable qui constitue le sens commun. L'excès de critique rend incapable de saisir les réalités vivantes, de comprendre la poésie, l'éloquence et la jurisprudence. La critique apprend à vérifier et à prouver, mais non à découvrir. C'est par l'exercice de toutes les facultés dans toutes les sciences et tous les actes qu'on acquiert la vraie intelligence. La critique vient après. Les modernes ne veulent considérer que ce qui est fixe et positif : la nature des choses. Ils oublient le monde moral et intellectuel qui, étant libre, est indéterminé. L'âme, le monde civil et politique leur échappent. A côté de la *scientia* il y a la *prudentia*, le jugement pratique. Il ne faut pas substituer l'une à l'autre. La multiplicité des objets de connaissance nuit à l'intelligence en l'obligeant à se spécialiser. Les Grecs n'avaient pas d'université. Un Grec instruit était une université à lui seul. La vraie sagesse ne s'obtient que si on unit la science à l'art, la philosophie à la pra-

1. Flint, beaucoup plus équitable, a félicité Michelet de n'avoir pas visé à une traduction littérale, et d'avoir su rendre avec vivacité et fidélité la substance de la doctrine.

tique[1]. L'idéal de Vico est la connaissance de la science intégrale, de la vie intégrale, par l'utilisation de toutes les forces de l'âme pour comprendre, vouloir et sentir. C'est l'homme tout entier qu'il veut mettre en présence de la nature entière et surtout de la nature humaine, et aussi de la divinité. Le cartésianisme à ses yeux donnait à la science une valeur beaucoup trop exclusive. Pour lui la science n'était qu'une partie de la philosophie. La vraie philosophie, qui seule produit un homme complet, est l'amour de la sagesse. Le sage doit unir les dons de l'imagination, de l'éloquence, de la pratique des affaires, à l'intelligence des vérités scientifiques et métaphysiques, le sens commun à la raison. Il doit être versé dans la jurisprudence et dans l'histoire, se servir de la critique sans mépriser le probable et la tradition, enfin il doit être un chrétien fidèle.

Il faut ajouter ceci : ces vues chez Vico ne venaient pas seulement d'une conception philosophique et psychologique, de la volonté de ne pas mutiler l'homme dans sa recherche du vrai, mais aussi de ses instincts de rhétoricien qui voyait dans les tendances critiques la mort de la poésie et de l'éloquence, et de la place qu'il donnait à l'étude du droit dans l'ensemble des connaissances. La jurisprudence était pour lui, comme pour les Romains, « la connaissance des choses humaines et divines » considérées au point de vue de la vie des hommes en société. Vico reprochait à la nouvelle philosophie, au cartésianisme, de tout rapporter à l'individu (*Cogito ergo sum*) dans la société, à l'atome dans la nature. Vico, lui, ne conçoit l'homme qu'en société; il ne voit la nature que vivante. La critique moderne dissocie les hommes, ignore l'humanité. La science nouvelle de Vico ne considère que l'humanité, la totalité des hommes unis entre eux par les lois et avec Dieu par la religion.

Ces prémisses posées, Vico introduit encore dans sa méthode d'investigation un critérium de certitude vraiment original. Descartes avait cru détruire le scepticisme par le doute, en reculant de doute en doute jusqu'au point où, le doute étant impossible, on saisissait un point fixe sur lequel on pouvait tout reconstruire. Vico croit la tentative de Descartes illusoire, car les sceptiques, évidemment, accepteront bien comme une certitude le fait qu'ils pensent, mais ils n'en continueront pas moins à douter de tout le reste. Descartes a confondu la *conscience* avec la *science*. Être conscient de l'existence d'une chose n'est pas connaître cette chose. On ne connaît une chose que quand on en connaît les causes.

On ne connaît par suite d'une manière complète et parfaite que ce qu'on a créé soi même; et Dieu seul peut avoir une connaissance parfaite de la vérité. Lui seul, qui a créé toutes choses et comprend toutes choses, les connaît dans leur cause et leur totalité. L'homme

1. Vico dit quelque part : « Ne pourrait-on pas admirer d'un même esprit tout le savoir divin et humain, de sorte que les sciences se donnassent la main, pour ainsi dire, et qu'une Université d'aujourd'hui représentât un Platon ou un Aristote, avec tout le savoir que nous avons de plus que les anciens ? »

ne les connaît que par morceaux et imparfaitement. Il est obligé de distinguer le corps de l'âme, dans l'âme l'intelligence de la volonté, au lieu de connaître l'homme même. De même dans la nature, il distingue le nombre, l'étendue, la forme et toutefois il arrive à tirer quelque avantage de cette incapacité de saisir les choses dans leur totalité. Il crée par abstraction le point et l'unité, et avec ces éléments construit les mathématiques, qu'il connaît comme des vérités parce qu'il sait quelle en est la source. Des mathématiques l'homme passe à la mécanique, à la physique, et du monde physique au monde moral. A mesure que nous nous éloignons des vérités mathématiques pour entrer dans le monde des corps et dans le monde moral, notre connaissance des choses perd de son caractère de vérité absolue. Et pourtant nous ne devons pas pour cela tomber dans le scepticisme. nous devons seulement distinguer le *vrai* du *certain*. Vico appelle vrai ce qu'on sait d'une manière absolue, parce qu'on l'a créé en soi, et comme Dieu sait. Cela seul constitue la *science*. Il appelle certain ce que nous savons par l'expérience, la tradition, procédés pratiques et contingents de connaissance que Vico réunit sous le mot d'*autorité*.

L'homme, pour Vico, ne connaît comme vrai que très peu de choses, du moins à l'origine. Il ne connaît pas même Dieu comme une vérité. Mais il est certain et conscient d'une foule de choses par expérience, par autorité, par le témoignage de la conscience universelle. Il est obligé d'accepter cette masse de croyances et de connaissances de fait dont il ignore les causes et qui ne sont point par conséquent du domaine de la science. Mais il y a un lien étroit entre la vérité et la certitude. Tout d'abord tout ce qui est certain pour nous est vrai par rapport à nous, est vrai en tant que certitude puisque cette certitude a sa cause en nous-mêmes; de plus par l'effort graduel de l'esprit humain guidé par la Providence, l'homme s'élève peu à peu de la conscience à la science, de l'autorité à la raison. L'homme recrée graduellement en lui le monde moral dont il fait partie, et ce monde moral, d'abord simplement certain, devient pour lui une vérité. Aussi pour Vico, si je l'ai bien compris, le *certum* c'est le domaine des faits, le *verum* c'est le domaine des idées, de la raison. Mais le *certum*, l'expérience, la tradition, l'autorité participent à la raison et en sont une sorte d'anticipation. Et si nous pouvions passer entièrement de la conscience à la science nous arriverions à connaître toutes choses comme Dieu les connaît [1].

L'ensemble de la science de l'homme résulte de l'union de la *philosophie* et de la *philologie* : la philosophie, science de l'absolu et de

1. Les deux domaines arrivent à coïncider. Et en effet si nous examinons les 114 propositions sur lesquelles Vico appuie ses théories, on y voit toujours comme axiomes de simples observations de faits, et c'est un des principes mêmes de Vico que cette inséparabilité du fait et de l'idée, de la philologie et de la philosophie. Ses axiomes ne sont pour lui-même que des vérités de sens commun dont on tire des conséquences par voie de corollaire grâce aux matériaux fournis par la philologie.

l'immuable, la philologie qui est, suivant la conception des hommes de la Renaissance, la connaissance de tout ce qui est relatif et temporaire : langues, législation, littérature et histoire.

Nous retrouvons donc toujours chez Vico la même préoccupation : il se refuse, dans la recherche du vrai, à scinder, à limiter soit le sujet pensant, soit l'objet que l'univers offre à son investigation. C'est l'homme tout entier qu'il met en présence de l'univers entier. Vico me semble bien avoir été le premier à concevoir nettement que la séparation entre les divers ordres de sciences est une convention, et qui peut être dangereuse, si on ne comprend pas qu'au dessus de toutes les sciences particulières il y a la science, formée de leur réunion. Et au dessus de la Science Vico plaçait la Vie. Se rapprochant en cela de certains philosophes et savants contemporains, il reconnaissait dans toutes les sciences de la réalité un élément d'incertitude, considérait toutes nos connaissances comme contingentes, et les mathématiques elles-mêmes comme une création de notre esprit. Aussi voulait-il que dans la recherche du vrai, l'homme mît en œuvre non seulement son intelligence, mais toutes ses facultés, imagination et sentiment. D'autre part il admettait que la connaissance du réel devait prendre un caractère de plus en plus rationnel et atteindre de plus en plus à ce caractère de vérité scientifique qui appartient au début aux seules mathématiques.

Naturellement, cette conception de la méthode à suivre dans la recherche de la vérité repose tout entière sur l'idée de l'harmonie entre l'esprit de l'homme et l'intelligence divine dont il procède, sur l'idée que le monde n'est pas une création arbitraire de la volonté divine, mais est consubstantiel à Dieu, considéré comme la Raison et la Vérité éternelles. La méthode de Vico qui peut être considérée à un certain point de vue comme essentiellement historique, puisqu'il accorde une valeur à toutes les croyances de l'homme et qu'il voit dans l'évolution de la société et de l'intelligence humaine une marche progressive vers la vérité ou même une création de la vérité, se confond avec sa métaphysique puisque cette création de la vérité ne s'explique pour lui que par l'harmonie du monde et l'harmonie avec Dieu.

Je puis maintenant être très bref sur la métaphysique proprement dite de Vico, bien qu'elle eût pour lui une immense importance, qu'elle remplisse tout son traité *De antiquissima Italorum Sapientia* et qu'elle tienne une place considérable dans la *Scienza Nuova*. Elle n'a pour nous qu'une valeur très secondaire et n'a heureusement pas altéré la liberté de son jugement historique.

Sa métaphysique est un platonisme plus ou moins bien compris, mêlé à la conception chrétienne du gouvernement de la Providence et de l'action surnaturelle de Dieu pour relever l'humanité déchue. Le monde réel, « le monde des nations, par toute l'étendue et la variété des lieux et du temps est en conformité avec les idées divines. »

Mais comment expliquer le rapport de la nature à Dieu, du monde des sens avec le monde des idées. Vico a imaginé une hypothèse fort originale, qui rappelle par certains côtés la *Monadologie* de Leibnitz.

mais qui ne paraît pas du tout en être issue. Elle a pour origine une fausse conception des théories de Zénon d'Elée. Vico a confondu les deux Zénon, et attribué à Zénon d'Elée qui, comme Parménide, n'admettait aucune réalité en dehors de l'être un et indivisible, une théorie d'après laquelle le rapport de l'unité à la pluralité s'explique par l'hypothèse de points métaphysiques indivisibles, idée suggérée peut-être par la théorie de Zénon le stoïcien sur les atomes indivisibles qui composeraient la matière première. Vico ne veut pas sacrifier l'unité à la pluralité comme les matérialistes, ni la pluralité à l'unité comme Parménide. Le cartésianisme, qui construit le monde sur la physique, sur le mouvement et l'étendue, lui paraît fondé sur une pétition de principes, car l'étendue et le mouvement sont déjà tout le monde physique et c'est précisément son existence qu'il s'agit d'expliquer.

Or, de même que le point mathématique, qui n'a ni longueur, ni largeur, ni forme, engendre les lignes, les surfaces et les formes, Vico suppose l'existence de *points métaphysiques*, dépourvus de toute propriété corporelle; objets purement rationnels par rapport à Dieu, mais réels et objectifs pour les esprits humains et constituant les éléments réels du monde réel. Ce sont des essences, des forces, des pouvoirs, antérieurs aux choses, et différents des choses, des points indivisibles, immobiles et inétendus qui produisent le multiple, le mouvement et l'étendue. Ce ne sont point des substances premières. Dieu seul est substance par essence, les choses créées sont des substances par participation. Les points métaphysiques, centres de forces par lesquels agit Dieu, sont des actes et des effets par rapport à Dieu, des substances par rapport aux choses dont elles sont le support. Ils fournissent la matière aux choses, à qui les idées divines donnent leur forme. Ces points métaphysiques possèdent en eux un certain *conatus*, une tendance à l'effet qui est, dans la nature, l'origine du mouvement, et par le mouvement de l'étendue. Ce *conatus* des points métaphysiques de Vico fait songer à l'*appetitus* des monades de Leibnitz, et il est certain que les deux systèmes ont ceci de commun qu'ils conçoivent la nature comme un ensemble de forces qui se développent parallèlement et harmoniquement avec Dieu et qu'ils aboutissent à un même optimisme; mais la monade de Leibnitz a une réalité spirituelle, est une force agissante; le point de Vico n'est que le créateur de la force. Le monde ainsi mû par les points métaphysiques, est en mouvement perpétuel et Vico ajoute cette idée remarquable, que le mouvement ne s'accroît ni ne diminue, qu'il ne change que dans sa forme, et que tous les phénomènes, chaleur, lumière, ne sont que des formes du mouvement.

Je n'ai point à discuter ni à réfuter cette théorie de Vico. Son intérêt réside non dans les lumières qu'elle nous apporte sur le problème insoluble des rapports du fini avec l'infini, mais dans la conception très nette qu'a eue Vico de la difficulté du problème. Comment expliquer l'existence du monde, de ses lois, du mouvement qui en anime toutes les parties? Comment surtout concevoir l'indépendance du monde moral et social au sein de cette nature où Vico n'échappe

pas au panthéisme malgré la foi chrétienne qu'il croit respecter? Pour établir l'indépendance de l'homme et ses rapports avec la divinité, Vico construit tout un système de psychologie. Il y a en l'homme la vie, l'*anima* qui lui est commune avec les bêtes et agit mécaniquement. Puis il a en plus l'*animus*, l'âme (ou l'esprit) qui est un principe libre et aspire à l'infini. Et il y a en plus de l'*animus* la *mens*, l'esprit (ou la raison) qui dépend de l'*animus*, mais par qui Dieu agit en nous. Nous ne voyons que le fini, mais par la *mens* l'infini est en nous et éclaire notre intelligence et notre conduite. Quant aux facultés, Vico, préoccupé de l'unité de l'être humain, n'y voit que des moyens d'action. *Facultas* = *facilitas*[1].

Les sensations n'ont pas de réalité objective en dehors de l'étendue et du mouvement. Elles ne sont que les résultats de notre activité spirituelle. La plus haute de toutes ces facultés est l'*ingénium*, qui découvre les rapports des choses et par qui Dieu agit dans l'homme. Bien que la connaissance soit le fruit de la perception, du jugement et des raisonnements, Vico, fidèle à lui-même, se plaint qu'on se fie trop à la logique, pas assez au génie, à la sagesse, au sens pratique. Le but de l'homme est l'action physique et morale, individuelle et sociale, donc il ne doit pas suivre une méthode unique, surtout pas la méthode géométrique, la pure théorie, la pure érudition, la pure logique; la vraie méthode doit être active et créatrice.

De cette conception si compréhensive de l'esprit humain, il fait découler une conception non moins compréhensive de l'histoire. Pour lui la psychologie n'est pas une analyse des facultés abstraites; c'est la description, la biographie, dirai-je, d'un être vivant. De même l'histoire sera la biographie de l'humanité, la description de la vie de l'esprit humain dans les divers peuples. Vico explique l'esprit humain par l'histoire et l'histoire par l'esprit humain. C'est là un des côtés les plus originaux et les plus féconds de son système; un de ceux par lesquels il a le plus agi sur Michelet.

Nous en avons assez dit sur la partie spéculative et à proprement parler philosophique des théories de Vico, bien que nous ne l'ayons traité que très superficiellement, que nous ayons peut-être trop simplifié des idées extrêmement complexes et pas toujours très claires, et que nous ne soyons pas absolument sûr de n'avoir jamais trahi sa pensée en la traduisant.

Revenons, en terminant cette analyse, aux remarques que nous faisions en la commençant. Vico est un chrétien et un métaphysicien, mais sa religion et sa métaphysique peuvent être séparées aisé-

1. Ces traductions sont défectueuses. L'*anima* n'est pas la vie même, la vie physique, mais la partie spirituelle de cette vie, le souffle vital. L'*animus* n'est pas l'âme tout entière, mais la partie de l'âme humaine qui agit librement, qui sent et pense au point de vue terrestre. La *mens* n'est pas l'esprit simplement, mais la raison humaine dans ce qu'elle a de plus complet et de plus élevé, ce qui nous unit à Dieu d'une part et de l'autre régit tout notre être intellectuel et moral. Vico n'admet la séparation des facultés que comme un procédé d'analyse; il ne faut considérer chez lui ces termes que comme désignant des aspects de l'âme humaine.

ment de ses idées sur l'évolution historique, bien que lui-même eût considéré cette séparation comme sacrilège. Elles sont cependant tellement séparables que si nous ne connaissions pas la personne et la vie de Vico, on pourrait croire que ses fréquentes professions de foi sont des précautions oratoires destinées à lui permettre de philosopher plus librement.

Vico était un bon chrétien et un bon catholique. Il récitait sur son lit de mort les psaumes de David et il a renoncé à traduire Grotius parce qu'il ne lui paraissait pas convenable de contribuer à la réputation de l'œuvre d'un hérétique. Mais il ne donne aucune place au dogme chrétien dans ses spéculations. Il ne fait pas tourner l'histoire du monde autour de l'Incarnation et de la Passion comme saint Augustin et Bossuet, et ne fait entrer en rien la piété ou l'impiété des hommes dans les causes des révolutions des empires. Ce n'est pas la connaissance du vrai Dieu et le salut qui sont le but de l'histoire, mais la constitution du monde civil qui sera, il est vrai, d'accord avec les vues de la Providence. Vico laisse résolument de côté l'histoire juive, pour faire reposer toutes ses démonstrations sur l'histoire profane. Ainsi on peut étudier Vico sans tenir compte de son christianisme.

De même, il y a bien harmonie en son esprit entre la pensée divine et l'histoire, mais l'histoire, telle qu'il la considère après la chute, a pour objet la création par l'homme de toute la société civile, de la religion, des lois, des actes et des gouvernements. Par suite. on peut considérer tout ce qu'il nous dit de cette création de l'homme par l'homme, indépendamment de ses théories platoniciennes, ou panthéistes. Il faut se garder d'oublier pourtant que, pour Vico, si le monde civil sort de l'humanité sous la pression des circonstances et des efforts de l'homme, il n'en sort que parce que les linéaments de la Cité de Dieu, les éléments de la vérité éternelle se trouvaient virtuellement en lui. Mais, je le répète, nous pouvons faire abstraction de ces virtualités, de ces hypothèses métaphysico-psychologiques en étudiant ce que nous dit Vico de l'évolution historique, d'autant plus que dans la division tripartite qu'il applique à toutes les manifestations de l'humanité (nature, mœurs, droit, gouvernement, langue, jurisprudence, autorité et raison) l'âge divin est le plus ancien, c'est celui de l'enfance de l'humanité, l'âge héroïque vient ensuite, et le dernier âge et le plus parfait est l'âge humain.

CHAPITRE VIII

Vico. — La Scienza Nuova

Nous arrivons maintenant aux théories historiques de Vico et nous tâcherons de faire comprendre en quoi il fut un esprit vraiment novateur, et ce que Michelet a reçu de lui.

C'est dans le premier de ses deux ouvrages sur la jurisprudence, le *De universi juris principio uno et fine uno*, que Vico a manifesté tout d'abord avec netteté sa conception vraiment profonde du développement historique de toutes les productions de l'esprit humain, et dans le second il a donné une première ébauche de sa philosophie de l'histoire.

C'est l'étude de la législation qui lui a révélé l'idée directrice à laquelle il rattachera toutes ses conceptions historiques.

Grotius l'avait mis sur la voie des rapports qui existent entre la législation et les autres manifestations de l'activité intellectuelle et morale des nations, mais Grotius n'avait ni scruté ni compris les origines et le développement historique des lois.

D'autre part Vico faisait à Grotius un reproche de ce qui est un mérite à nos yeux, d'avoir séparé la science des lois de la théologie et de n'avoir cherché d'autre base aux lois que le principe de sociabilité et la raison. Grotius n'avait pas non plus cherché les rapports entre le développement du langage et celui des lois.

Gravina [1] par contre, dans ses trois livres *Originum juris civilis* avait cherché à découvrir le développement historique du droit romain, mais il n'avait pas, comme Vico, rattaché ce développement à des idées théologiques.

Bodin [2], dans sa *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* (1576) avait, au milieu d'un fatras d'érudition très mal digérée, rencontré déjà, lui aussi, un certain nombre d'idées qui ont pu guider Vico. Il faisait de la politique le but de l'étude de l'histoire, mais il donnait comme méthode pour cette étude l'union du droit et de l'histoire et l'interprétation philosophique de l'un et de l'autre. Il refusait, comme le fera Vico, au droit romain le caractère de droit universel et voulait expliquer toutes les législations, celle des Romains comme les autres, par le caractère des peuples, en montrant leurs variations suivant les temps. Bodin peut être aussi rapproché de Vico par son idée du progrès. Il s'élève contre la théorie qui place dans l'antiquité un âge

1. 1664-1718.
2. 1530-1596.

d'or et ne voit ensuite que décadence. Pour lui l'antiquité c'est l'âge de fer, et l'humanité n'a cessé de progresser depuis. Toutefois il restreint ce progrès aux domaines matériel et intellectuel. Au point de vue moral et social, il admet qu'une loi éternelle fasse passer les révolutions humaines par un cercle, *velut in orbem redire videntur*. Cela fait déjà penser aux *corsi* et *ricorsi* de Vico.

Si Bodin mêle à ses spéculations des idées superstitieuses qui se retrouvent dans tous ses ouvrages, croyance à l'astrologie, théories mystiques sur les nombres, il pense comme Vico qu'on ne comprend l'histoire que par l'accord des lettres, du droit, de l'histoire et de la philosophie. Il trouve même cette belle formule : « La philosophie mourrait d'inanition au milieu de ses préceptes si elle ne les vivifiait par l'histoire. » Il divise celle-ci en histoire humaine, histoire naturelle et histoire divine. On pourrait au premier abord croire qu'il va tirer de cette division des conclusions analogues à celles de Vico sur les diverses périodes de la civilisation, mais il n'en est rien. Bodin tentera bien dans son avant-dernier chapitre de fixer des périodes historiques, mais sans arriver à rien de précis. Sa division en histoire humaine, naturelle et divine, signifie simplement que trois éléments concourent au développement de l'humanité : deux éléments permanents, la nature et Dieu, et un élément mobile et variable, l'homme. Bien qu'il conseille l'étude des religions pour comprendre les rapports de l'histoire humaine avec l'histoire divine, il met surtout en lumière l'action de la nature, de la géographie, des climats, sur le caractère et la destinée des peuples (ce qui fait de lui un précurseur, non de Vico, mais de Montesquieu et de Herder) et sur les révolutions politiques et les formes de gouvernement. Il y a donc dans Bodin un certain nombre d'idées de détail qui ont pu fructifier dans Vico, mais aucune théorie générale qui ait pu l'inspirer.

C'est de sa théorie du développement du droit que sort tout le système historique de Vico. Dans son traité sur le droit, il commence par en établir les fondements théologiques. Tous les éléments de la science peuvent se réduire à trois : connaître, vouloir, pouvoir, *nosse, velle, posse*, qui se retrouvent infinis en Dieu, finis dans l'homme et qui correspondent à l'origine, au développement et à l'essence des choses. L'origine des choses est en Dieu; leur développement les ramène à Dieu; par leur essence elles existent en Dieu. La jurisprudence devra être considérée sous ce triple aspect : *de origine, de circulo, de constantia*.

On pourrait croire, d'après ces prémisses, que Vico va concevoir le droit à un point de vue tout théocratique, comme une loi divine imposée d'en haut et révélée aux hommes par autorité. Point du tout. En matière de jurisprudence comme en matière d'histoire, son point de vue théologique se trouvera être un point de vue humain. Il part de cette origine divine de la jurisprudence pour en établir le caractère historique. Elle n'est point une conception de l'esprit et de la volonté

de quelques individus qui s'impose ensuite à la société [1]. Elle naît avec la société et par la société et se développe parce qu'elle trouve dans l'homme des tendances et des aptitudes constantes au juste et au bien. La société pour Vico n'est pas le résultat d'une convention. Elle est l'essence et la condition humaine. Si à l'origine, après la chute, les hommes ont pu vivre sauvages et solitaires, c'est qu'ils étaient réduits à la condition des bêtes. Dès que la conscience s'éveille en eux avec l'intelligence, ils sont des êtres sociaux, et leur association est fondée sur des bases matérielles et morales à la fois : le besoin de conservation, le désir de connaître, le sentiment du juste, l'amour des semblables. Il s'en suit que les lois qui à l'origine ne sont qu'à l'état de faits, d'usages et de rites religieux, ne sont pas seulement le résultat d'intérêts, de craintes et de nécessités, comme l'ont cru Épicure, Hobbes, Machiavel et Spinoza, mais aussi le résultat d'un besoin d'ordre et de raison. La loi pénale, pour Vico, ne s'explique pas seulement par le besoin de défense sociale, et par le désir de châtier des fautes; elle est la manifestation extérieure du remords causé par la faute, et ne se justifie que si elle est en relation étroite avec la conscience morale. Mais la loi étant toute sociale, elle ne peut punir que ce qui est nuisible à la société. La loi civile de même repose sur les trois principes dont la garantie est nécessaire à l'homme en société : la liberté, la propriété, la sécurité. Ces principes dominent les intérêts et les passions individuels; s'ils ne sont pas respectés, il y a trouble civil. Le développement de ces droits correspond à autant de phases dans la vie collective des nations. A Rome on commence pour les protéger par créer les privilèges patriciens, et l'on aboutit à l'égalité de tous les citoyens. Enfin Vico fait cette remarque très profonde : si la coutume qui, dans les sociétés primitives, dérive du jeu naturel des forces sociales se modifie avec elles, une fois que les lois sont écrites, elles deviennent extérieures à la société et agissent souvent sur elle d'une façon oppressive qui engendre des troubles et des révolutions [2]. *La coutume est une loi*, dit-il, *la loi est un tyran* [3]

Les idées que Vico avait conçues par l'examen de l'évolution juridique, il les transporte dans l'évolution générale des peuples et c'est leur développement politique et social tout entier qu'il met en rapport avec leur état intellectuel, moral et religieux. Voici comment, dans la *Scienza Nuova*, il se représente ce développement.

Il pose en principe et le libre arbitre de l'homme et la Providence divine, et il nous montre celle-ci établissant seulement le cadre dans lequel s'exercera ce libre arbitre. Il nie le hasard, puisque les mêmes

1. Vico corrige l'idée qu'il avait tout d'abord exprimée dans un opuscule intitulé *Essai d'un système de jurisprudence dans lequel le droit civil des Romains sera expliqué par les révolutions de leur gouvernement*, où, de même que dans son *De antiquissima etc.* il attribue la sagesse du droit romain au génie de ses juristes, au lieu de l'attribuer à la sagesse instinctive des hommes.

2. Ainsi développement historique du droit, mais né des besoins naturels physiques et moraux des hommes.

3. D'après Dion Cassius. *Sc. N. V. 4.*

faits en histoire produisent les mêmes résultats, et la fatalité, puisque les hommes veulent et choisissent ce qu'ils font. Il répète sans cesse que les hommes ont fait le monde social, mais conformément aux vues d'une sagesse supérieure et conformément à leur nature. Ainsi donc, malgré ce qu'il croit donner à la liberté, c'est l'action presque nécessaire de cette nature de l'homme et de la nature des choses que nous voyons en action dans le système de Vico. De même que Montesquieu fait dériver les lois de la nature des choses, Vico nous dit que la nature des choses dérive des circonstances où elles naissent, et que les mêmes choses se produisent quand les circonstances restent les mêmes. Aussi ne juge-t-il pas nécessaire, pour faire une théorie de l'histoire, d'envisager tous les différents peuples et l'action qu'ils ont pu exercer les uns sur les autres. L'homme est partout identique à lui-même, toutes les sociétés, sauf quelques anomalies (Carthage, Capoue et Numance) passent par les mêmes phases, et Vico considère les accidents de climats et de conformation des lieux comme secondaires pour le but qu'il poursuit : l'étude des lois les plus générales de l'évolution humaine [1]. Il a eu essentiellement sous les yeux Rome; mais il a songé à l'humanité en général, et on ne peut s'empêcher de se demander si en posant son principe de la *nature commune des nations*, il n'a pas eu pour but d'échapper à l'obligation de tenir compte du peuple juif dans ses observations, et de se placer à un point de vue purement humain [2].

Pour Vico, les formes sociales et politiques s'engendrent les unes les autres dans une succession identique. Elles se détruisent, quand elles ont été réalisées, pour se reproduire de nouveau à un degré de civilisation plus élevé et avec des caractères extérieurs différents. Voici la série de ces formes : à l'origine les hommes encore sauvages et sans lois trouvent la source de tous leurs développements ultérieurs dans trois principes : dans l'idée de la divinité qui leur est inspirée par la terreur des phénomènes physiques, dans le mariage qui maîtrise leurs passions, dans le respect des morts [3]. Les premiers hommes qui vivent en famille dans les cavernes des montagnes forment les premiers groupes patriarcaux. C'est *l'âge des Dieux*, l'âge théocratique. Les habitants des plaines qui vivaient en promiscuité, se mettent à leur service, forment des clientèles, deviennent des vassaux. De là un

1. Ce n'est pas qu'il nie l'influence des climats. Il admet (V. 3) que la barbarie de certains peuples de l'Afrique et de l'Asie vient de ce que la nature y favorise peu l'espèce humaine, et qu'au contraire un heureux climat a développé au Japon une civilisation militaire analogue à celle des Romains, mais retenue dans l'âge héroïque par une religion terrifiante.

2. Il admet en effet que l'histoire du peuple hébreu, histoire non de géants comme les autres, mais d'hommes normaux, échappe aux règles ordinaires, et a été dirigée par Dieu dans des voies spéciales.

3. Vico donne à ces trois principes une expression théologique et une expression humaine : d'un côté, existence de la Providence divine, nécessité de modérer les passions, immortalité de l'âme; de l'autre, universalité des religions, des mariages, du culte des morts. Parallélisme de la pensée et du fait. Il appelle les sépultures *fœdera generis humani*, devançant ainsi la pensée de Fustel de Coulanges dans *la Cité antique*.

régime aristocratique, l'*âge des Héros*. Dans cette société aristocratique, la féodalité s'organise sur le principe du cens payé par les vassaux. Les héros s'associèrent pour résister aux révoltes de leurs vassaux et formèrent des corps politiques dont le chef était un roi. Mais cette monarchie primitive, celle des temps homériques et de la Rome des rois est en réalité une monarchie aristocratique, où le pouvoir des rois ne se fait sentir que dans la guerre, et où il est détruit par les révoltes des autres chefs de famille quand il devient tyrannique, comme il arrive à Rome, avec Brutus, et dans les cités grecques. Au bout d'un certain temps, les clients se révoltent contre le système censitaire et la lutte pour l'égalité engendre un régime *démocratique*. C'est *l'âge humain* qui commence, l'âge des lois, des cités, des gouvernements définis, l'âge de la raison [1]. La nécessité de fixer les droits de tous et d'assurer la sécurité universelle transforme la démocratie en *monarchie* [2]. A chacune de ces périodes correspond la recherche de biens particuliers. L'humanité recherche d'abord le nécessaire, puis l'utile, puis le commode, puis le plaisir, puis le luxe; elle passe par l'état de famille, l'état civil, l'aristocratie, la démocratie, la monarchie. Mais le goût du plaisir et du luxe engendre la dissolution et la mollesse. La société politique tombe dans l'anarchie et alors recommence le même processus. Après la ruine de l'empire romain est venue une époque barbare et théocratique, puis l'aristocratie féodale, puis la démocratie du tiers état urbain, puis la monarchie. Très ingénieusement Vico rapproche la formation des langues modernes de celle du grec et du latin, les armoiries des hiéroglyphes, la renaissance du droit d'aide et les duels judiciaires, le rôle prédominant de la religion au début du Moyen-Age et celui qu'elle avait dans les sociétés primitives.

On s'est demandé si Vico conciliait cette doctrine du cycle fatal des formes sociales avec une conception générale du progrès. Bien que malheureusement il ait très insuffisamment sur ce point expliqué sa pensée, l'affirmative me paraît résulter du fait seul qu'il considère l'humanité comme destinée à réaliser l'idée divine d'une manière de plus en plus parfaite. L'humanité s'élève vers Dieu par une marche circulaire, mais en spirale [3].

Est-il nécessaire de faire observer tout ce qu'il y a de fécond et de profond dans ces vues? A la succession des formes politiques admises par les philosophes grecs, monarchie, aristocratie, démocratie, il en substitue une autre : patriarcat, aristocratie, démocratie, monarchie, qui peut au premier abord paraître uniquement inspirée par l'histoire de Rome, mais qui correspond bien aux grandes transformations de

1. Vico adopte la division de l'histoire qu'Hérodote attribue aux Égyptiens : Dieux, Héros, Hommes.
2. Toutes les nations vont se reposer dans la monarchie (IV, 5. 552).
3. Michelet, préface de l'*Histoire Romaine*, p. 8. prétend que Vico n'a vu dans l'histoire qu'une rotation éternelle. « Il ne vit point, ou du moins ne dit pas que, si l'humanité marche en cercle, les cercles vont toujours s'agrandissant. »

l'ordre social [1]. Il est permis de se demander si nous n'assistons pas en ce moment moins à une transformation de la monarchie en démocratie qu'à une dissolution du régime monarchique qui nous prépare un retour de l'âge barbare... [2].

Mais ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans la théorie de Vico, c'est la manière dont il a conçu l'âge divin et l'âge héroïque. Les dieux et les héros de ces deux âges ne sont pas pour lui des individus. Nul n'est moins évhémériste que lui. Ce sont des symboles de toute une période du développement collectif de l'humanité, car pour Vico c'est toujours l'humanité en tant que collectivité qui se forme elle-même. Hermès représente les premiers arts, Hercule les premières expéditions, Homère les mœurs de l'âge héroïque [3], etc. Et, bien qu'il ait manié les étymologies avec une maladresse toute naturelle, c'était être très en avance sur son temps que de comprendre que l'histoire des temps dits fabuleux se trouvait cachée dans le langage et dans les mythes. Il n'a garde de considérer les dieux païens comme des démons ou comme des représentations imparfaites du vrai Dieu. Il y voit les symboles, les idées des premiers hommes sur la nature et la société, et il pense que la première notion de la divinité est venue aux hommes par le spectacle des phénomènes atmosphériques. Il admet la vérité de la parole de Stace : « *primus in orbe deos fecit timor* ».

Dans tous les domaines Vico montre ce sens profond de l'évolution historique. Il montre le langage se formant peu à peu, consistant d'abord en signes, puis en cris monosyllabiques, puis en mots, puis en phrases, et l'écriture à son tour naissant de la simplification des signes représentatifs des objets.

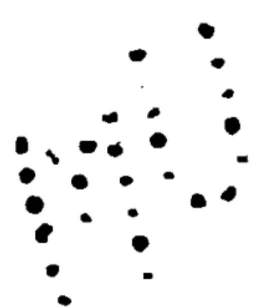
Vico a conçu le premier une idée cohérente et dans ses grandes lignes vraie de la manière dont l'humanité a passé de l'animalité à la civilisation, de la vie des sens à la vie de l'esprit, du rôle que la religion et la force héroïque ont joué dans les sociétés barbares. Nous l'admirerions encore plus si nous avions le temps d'étudier les idées de détail dont son œuvre est remplie.

L'importance qu'il a donnée dans le développement des sociétés primitives aux idées religieuses, au mariage et aux rites funéraires fait de lui un précurseur de Sumner Maine et de Fustel de Coulanges. Tout son second livre sur la sagesse poétique est une peinture de la société primitive qui fourmille d'observations fines et pénétrantes. Ses idées sur l'ancienne Rome sont des plus remarquables. Non seulement il a devancé Beaufort et Niebuhr dans leurs vues les plus hardies sur le caractère légendaire des premiers siècles de l'histoire romaine, mais tandis que Beaufort se contentera de manifester un scepticisme tout négatif,

1. Voir dans Strodtmann, *Henri Heine*, un passage d'Enfantin sur Louis XV, père de la démocratie.

2. D'ailleurs pour Vico la démocratie et la monarchie sont deux phénomènes associés et concomitants, vue très profonde.

3. Voyez dans Michelet, préface de l'*Hist. Rom.*, p. 5-6, ce qu'il dit sur la théorie des héros dans Vico et la place qu'il laisse aux grands hommes, non supprimés mais ramenés à l'humanité.



Vico cherche à retrouver la vérité historique cachée sous les fables et il arrive à soutenir des idées identiques à celles de Mommsen, sur l'origine des *gentes*, sur l'identité d'origine des plébéiens et des patriciens, sur le caractère aristocratique du gouvernement de la République pendant les premiers siècles, sur les heureux résultats pour la grandeur romaine de la lutte entre patriciens et plébéiens. Il a repoussé l'idée que la loi des XII Tables fût une copie des lois grecques et y a vu au contraire un recueil de traditions juridiques romaines.

Dans son IIIe livre sur le véritable Homère, il nie résolument la personnalité d'Homère et, devançant les travaux de Wolf il voit dans l'Iliade et l'Odyssée un recueil des traditions poétiques de l'âge héroïque de la Grèce. On est récemment revenu à des idées beaucoup moins radicales que celles de Wolf sur le caractère impersonnel et sur la haute antiquité des poèmes homériques. Mais on est d'accord avec Vico pour admettre deux Homère, celui de l'Iliade et celui de l'Odyssée, et pour admettre aussi que les poèmes homériques, surtout l'Iliade, sont loin d'avoir l'unité d'une œuvre sortie du cerveau d'un poète unique [1]. Ce qui est remarquable dans ces idées de Vico, c'est qu'elles n'ont pas le caractère de fantaisies divinatoires, d'hypothèses jetées au hasard et qui par hasard ont été reprises par la science. Non; elles sont nées d'une conception très arrêtée et générale sur la nature des traditions primitives, sur les phases nécessaires de l'évolution des peuples. Ses idées de détail ne sont que des cas particuliers — établis sur des textes de lois, d'historiens ou de poètes — d'une théorie d'ensemble. Aussi son idée aujourd'hui acceptée sur la loi des XII tables est fondée sur le rapport de ces lois avec l'état de civilisation de Rome et le désaccord de cet état avec celui des Grecs.

Le livre IV, où l'évolution de toute l'histoire est résumée dans la triade que j'ai citée (trois âges divin, héroïque et humain retrouvés partout), est évidemment une systématisation un peu factice de toute l'histoire, mais n'en est pas moins très ingénieuse.

Vico termine son ouvrage par des actions de grâce rendues à la Providence et l'affirmation que tout ce que le monde contient de bonheur et de vertu est dû à la religion; mais au lieu de tourner ses espérances, comme Platon, vers une République idéale où les sages gouverneront, ou comme saint Augustin, vers un millénium auquel l'humanité marche à travers les catastrophes, son optimisme salue dans l'histoire entière de l'humanité, dont il pense avoir retrouvé les lois, la République divine décrétée par la Providence :

« Nous trouverons expliquée dans ce livre, non plus l'histoire particulière des lois et des faits des Romains et des Grecs, mais l'histoire idéale des lois éternelles, que suivent toutes les nations et qu'elles suivraient toujours, quand même des mondes infinis naîtraient successivement de toute éternité. A travers la diversité des formes extérieures, nous saisirons l'identité de substance

1. Michelet dans la préface de l'*Hist. romaine*, p. 4-5, a montré combien Vico avait pressenti de résultats de la science moderne : les idées de Wolf, Creuzer, Gans, Niebuhr. « Tous ces géants de la critique tiennent déjà, et à l'aise, dans ce petit pandemonium de la *Scienza Nuova*. »

de cette histoire. Aussi ne pouvons-nous refuser à cet ouvrage ce titre orgueilleux peut-être de *Science Nouvelle*. Il y a droit par son sujet : *la nature commune des nations*, sujet vraiment universel dont l'idée embrasse toute science digne de ce nom. »

Pour Vico, comme pour Hegel, le réel et le rationnel ne font qu'un et il identifie si bien le divin et l'humain qu'on peut faire abstraction du divin dans ce qu'il dit de l'humain.

Nous avons à nous demander maintenant comment Michelet a compris Vico et quel profit il a tiré de cette étude.

Quinet, dans son *Introduction à la Philosophie de l'histoire de l'Humanité*, a mis en parallèle Vico et Herder et il a prétendu analyser en deux pages le système de Vico. Quinet n'a vu dans Vico que son système métaphysique et semble n'avoir pas saisi tout ce qu'il nous apprend sur l'évolution réelle de l'humanité, tant il a été frappé de sa théorie des idées qui, nous l'avons vu, peut très bien être séparée du tableau des révolutions politiques :

« Frappé, dit Quinet, du principe de la nature identique des nations, Vico a rassemblé les phénomènes qui sont communs à chacune d'elles, dans les diverses périodes de la durée, et, leur ôtant la couleur et l'individualité, il a composé de leur ensemble une histoire abstraite, une forme idéale qui tient de tous les temps, se reproduit chez tous les peuples sans en rappeler spécialement aucun. Ce qui nous apparaît de la succession des nations, ce n'est que l'expression du rapport du monde avec cette indestructible cité... C'est dans le système du monde intelligible, partout identique à lui-même en son essence, que reposent les idées qui donnent aux nations leurs formes et leur mode d'existence. Livrés tout au présent, les peuples et les civilisations s'agitent... mais les idées mères restent immuables dans un inaltérable repos. »

Quinet avait besoin de simplifier ainsi la pensée de Vico afin de mettre en opposition celle de Herder pour qui l'humanité se développe au sein de la nature comme une fleur. Mais s'il y a dans Vico ce qu'y voit Quinet, ce fonds de platonisme qui annonce Schelling, ce n'est que l'enveloppe philosophique d'un système de l'histoire très concret, où le relatif et le contingent non seulement ont leur place, mais la première. Quinet n'a oublié qu'une chose dans Vico : l'humanité créant elle-même le monde civil à travers les péripéties des trois âges Quinet a connu Vico par Michelet, quand Michelet n'en avait encore étudié et traduit que le premier livre, et il a écrit ses pages sur Vico avant de connaître le *Discours* de Michelet, *Vie et Système de Vico*, qui ne date que de novembre 1826. A ce moment, Quinet n'était plus à Paris. On ne peut s'étonner de la différence de leurs points de vue.

Michelet ne méconnaît pas la place faite par Vico à la Providence. Il nous dit bien que pour Vico cette Providence soutient et dirige la République de l'Univers et fait concourir à ses fins même les passions et les actions des hommes qui paraissent devoir lui être le plus contraires, mais il n'insiste pas sur cette conception religieuse et il laisse entièrement de côté les idées métaphysiques de Vico, ces idées que nous avons tâché d'analyser dans leurs rapports avec ses vues historiques.

Cette analyse de Vico par Michelet est faite avec un soin admirable,

et le seul reproche qu'on puisse lui adresser est d'avoir donné au système de Vico une lucidité et une cohésion qu'il ne possède pas à un aussi haut degré. Toutefois il ne m'a pas été possible de discerner un seul point où il ait altéré la pensée de Vico. Il insiste seulement, comme il avait le droit de le faire, sur la partie la plus originale et aussi la plus solide du système, sur la conception de l'âge poétique et de l'âge héroïque. Quelque fantaisie qu'il y ait dans les imaginations de Vico sur les premiers hommes, ces géants qui, à moitié civilisés une première fois, reprennent après le déluge la taille gigantesque et la vie sauvage des hommes antédiluviens, c'est une vue profonde que la conception d'une époque poétique et divine de l'humanité où tout est imagination, sensibilité et sentiment, où le langage n'est que l'expression de choses, de faits et d'actes, où les dieux et les héros personnifient des groupes entiers d'actes, de sentiments ou d'hommes, où se manifeste une vérité poétique, plus vraie que le vrai réel, car nul héros réel ne remplit le caractère héroïque d'un Hercule ou d'un Achille, où enfin l'humanité s'élève peu à peu de la vie des sens à celle de l'intelligence, de la poésie à la prose par un travail d'abstraction et de généralisation. Ce n'est que dans l'âge humain que la philosophie est possible.

Je ne veux pas refaire d'après Michelet l'analyse de la *Scienza Nuova*, dont j'ai déjà donné les grandes lignes. Il suffit à mon propos d'insister sur ce fait que Michelet met à peu près exclusivement en lumière ce que Vico nous dit des progrès de la société humaine, produits par l'action naturelle des circonstances et par l'effort spontané, irrésistible et collectif de la nature humaine. En procédant ainsi il a certainement retenu de la pensée de Vico ce qui, seul, a une valeur durable aux yeux des historiens, mais Vico aurait certainement trouvé qu'il donnait une importance disproportionnée à une partie de la *Scienza Nuova*, et faisait passer au second plan ce qui, pour Vico, était certainement au premier, sa conception platonicienne et chrétienne, métaphysique et religieuse, de la formation et du gouvernement du monde par les idées et la Providence divines.

Qu'est-ce, maintenant, que Michelet a retenu et gardé de Vico dans sa propre pensée?

D'abord, la méthode : Michelet comme Vico tiendra beaucoup à la méthode. Vico accepte avec Descartes de faire de l'individu le point de départ et la règle du vrai, mais reproche à Descartes de s'enfermer dans le sens individuel et la méthode géométrique, de mépriser la poésie, l'histoire et l'éloquence, de dédaigner le sens commun, de ne pas comprendre que la méthode doit se diversifier selon la nature des objets, et qu'enfin le critérium du vrai réel au milieu de la mobilité des choses contingentes est précisément le sens commun, le jugement irréfléchi d'une masse d'hommes, d'un peuple, de l'humanité. Michelet aussi considérera que la vraie méthode historique et philosophique consiste à ne pas scinder la réalité, mais à l'embrasser dans son intégralité complexe, et, pour la connaître, à employer non seulement le raisonnement et la critique, mais aussi l'intuition et l'instinct. Il le dit dans *le Peuple*, quand il insiste sur l'aptitude spéciale du peuple et de

l'homme de génie, qui a le don des simples, à saisir certains côtés du vrai et justement les plus élevés. Il le dit encore en 1854 dans des notes critiques sur Ausonio Franchi[1] que j'ai récemment publiées : « Le sentiment ou l'instinct n'est que la raison en germe; c'est la raison même. On ne peut dire que la raison instinctive doit toujours être subordonnée à la raison réfléchie. L'instinct est la matrice où tout doit couver d'abord ». Pour Michelet comme pour Vico la science est avant tout l'intelligence de la vie collective.

Quand, à l'École Normale, il entreprendra d'enseigner simultanément l'histoire et la philosophie, il se considère comme appliquant l'idée de Vico sur l'alliance de la philosophie et de la philologie.

« J'éprouvais, dit-il, le besoin de donner à l'histoire une base encyclopédique. J'étais loin de sentir encore la force de ce mot de Vico : « L'homme ne sait que ce qu'il fait ». Toutefois je l'entrevoyais dans la simultanéité de mes deux enseignements. J'enseignais que l'histoire et la philosophie sont une même chose. Comment? Je le cherchais encore. »

Si de la méthode nous passons aux doctrines, nous voyons que Michelet admet et admettra toujours dans une très large mesure, comme Vico, l'idée de la Providence, d'un gouvernement du monde par une idée supérieure dont l'humanité prend de plus en plus conscience. Comme Vico, Michelet croit que c'est par ses propres efforts, par la vertu de sa volonté, de son intelligence, de ses sentiments profonds que l'humanité se forge ses Dieux, ses héros, ses lois et ses gouvernements; mais tandis que Vico se croit un fils docile de l'Église, et affirme sa foi dans la vérité chrétienne, — bien que nulle part dans son système du monde on ne voie quel rôle y joue la Rédemption, — Michelet fait de bonne heure rentrer le christianisme dans la série des religions créées par l'homme, et le regarde comme un degré dans l'ascension de l'humanité vers une vérité divine supérieure. Vico, pour Michelet, se fait illusion en se croyant chrétien. Il est plus que chrétien et je pense que Michelet a ici parfaitement raison. Comme pour Vico d'ailleurs, l'idée religieuse domine pour Michelet toute l'histoire humaine, et comme pour Vico cette idée religieuse prend la forme d'une idée juridique : c'est une cité qu'il s'agit de fonder, une cité de justice. Vico l'appellera le gouvernement civil de la Providence, et Michelet la justice tout court.

Quand Michelet montrera dans son *Introduction à l'Histoire Universelle*, la lutte de la liberté humaine contre les fatalités de la nature, quand il écrira la préface de *la Révolution Française*, *la Bible de l'Humanité* ou *la Sorcière*, à beaucoup d'égards il sera un disciple de Vico. Nous montrerons sur quels points il se sépare de lui et même est parfois plus chrétien que lui.

Michelet sera encore un disciple de Vico quand il se mettra à recueillir avec ardeur les traditions poétiques de l'humanité, se passion-

1. *La religione del Sec. XIX* — et le journal *La Ragione*. — Franchi veut la subordination du sentiment à la raison.

nera pour la poésie populaire, et dans ses *Origines du droit* reconstituera toute l'histoire primitive de nos sociétés et esquissera toute une sociologie d'après les formules du droit primitif [1].

Si j'ai tant insisté sur les doctrines de Vico, c'est qu'on en retrouvera la trace dans l'œuvre tout entière de Michelet; c'est qu'il y avait entre leurs deux esprits une parenté qui préparait Michelet à l'adopter comme un maître, une harmonie préétablie entre leurs idées; c'est qu'enfin on ne peut apprécier la valeur des conceptions de Michelet en fait de philosophie de l'histoire, si l'on ne connaît la place de Vico parmi les philosophes de l'histoire. Michelet lui reste fidèle jusqu'au bout. En 1871 il le place encore à côté de Virgile parmi ses éducateurs.

Le *Vico* de Michelet produisit une vive impression sur les esprits distingués de l'époque. C'était une révélation. J'ai déjà signalé la lettre de Jouffroy. M. de Barante écrivait à Michelet :

« Je n'avais pas attendu d'avoir reçu votre aimable présent pour lire cette analyse si largement et si clairement écrite d'un livre merveilleux comme signe de génie et qui se trouve en avant de plus d'un siècle sur la philosophie de son temps... Après tant de grands écrivains, après tant de scènes historiques qui nous ont préoccupés et instruits, à peine notre génération comprend-elle l'histoire d'une façon aussi grande et aussi vraie que Vico. Il ne pouvait, Monsieur, trouver un plus digne interprète. Vous l'avez reproduit parce que rien ne vous échappait. » (22 juillet 1827)

Quinet accueillait avec enthousiasme l'œuvre de son ami.

Et Michelet lui répondait en le remerciant de son *Introduction à la philosophie de l'histoire de l'humanité* où Quinet avait exposé dans un langage d'une magnificence grandiloquente et vague les idées de Herder et les siennes propres sur l'action de Dieu dans l'humanité.

Quand on compare les œuvres de début de Quinet et de Michelet [2], on découvre dès l'abord le motif pour lequel Michelet a eu de tout temps sur le public une prise que Quinet ne possédera jamais. Sainte-Beuve aimait à répéter sur Quinet un mot cruel jusqu'à l'injustice : « Il était de ces esprits à qui Dieu a dit à leur naissance : Tu ne te débrouilleras jamais ». Cela ne définit pas bien l'infirmité propre au talent de Quinet. Il n'était pas confus ni embrouillé, mais il voyait trop grand; il avait hérité du classicisme français l'habitude d'exprimer les idées par les termes les plus généraux. Quand ce procédé de style s'appliquait à des idées telles que celles de la philosophie allemande ou

1. On verra reparaître aussi dans ce livre les préoccupations qui avaient donné à Michelet en 1815 l'idée de rechercher le caractère des peuples dans leur langue, idée qui était une sorte d'anticipation des théories de Vico qu'il ignorait encore.

Michelet emprunta aussi à Vico son goût pour le symbolisme historique, sa conviction que la réalité de l'histoire, son sens profond, sa force créatrice est dans les masses anonymes, dans le peuple. Son *Histoire Romaine* montre très nettement une tendance à subordonner les individus, même les grands hommes, aux masses.

2. La Préface de Michelet aux œuvres de Vico et celle de Quinet aux œuvres de Herder, l'*Introduction à la Philosophie de l'Histoire* de Quinet et l'*Introduction à l'Histoire Universelle* de Michelet.

à des idées mystiques, leur sens s'évaporait dans la généralité des termes qui les exprimaient. Et cette habitude de donner à ses pensées le plus de grandeur, d'élévation et de généralité possible a fait que Quinet a été d'ordinaire peu ou mal compris. On n'a saisi la valeur de ses prophéties politiques que quand elles ont été réalisées [1]. On lui a prêté souvent des opinions qu'il n'avait pas [2]. On n'a reconnu son mérite comme éducateur de la démocratie que quand les réformes qu'il demandait ont été accomplies par des gens qui ne l'avaient pas tous lu. Michelet, au contraire, pouvait avoir des idées ou vagues, ou fausses, ou fantaisistes, il leur donnait par l'expression une telle couleur, un tel relief qu'elles avaient toujours au moins cette vérité d'être vivantes. Elles agissaient sur les esprits qui se sentaient animés par elles à l'action. Quinet a souvent une solidité de pensée et de science supérieure à Michelet, mais son expression a des contours moins nets, si bien que la pensée de Michelet se grave mieux dans le cerveau du lecteur ou de l'auditeur. C'est là, dans cette puissance de vie, si forte en Michelet, mais qui manque à Quinet, c'est là qu'il faut chercher l'explication. Quinet a une réputation inférieure à son mérite tandis que Michelet a été admiré peut-être au-delà de sa valeur.

1. Par ex. ses prophéties sur la Prusse.
2. Par ex. dans sa *Révolution Religieuse au XIX*e *siècle* où l'on a vu un appel à la persécution.

CHAPITRE IX

Premières publications historiques destinées à l'enseignement

Pendant trois années, Michelet traduisit et repensa Vico, prenant conscience par ce travail de ses propres idées de méthode et de philosophie historique, lesquelles, une fois formulées grâce à Vico, allaient être la substance même de sa pensée[1]. En même temps, il composait des ouvrages de portée moins haute, où il condensait une partie de son expérience de professeur, et qui, par surcroît, devaient procurer quelques ressources supplémentaires à son jeune ménage. A cette époque en effet (et jusqu'au second Empire) les ouvrages classiques adoptés par le Conseil royal de l'Instruction publique se trouvaient investis d'une espèce de monopole; imposés, pour ainsi dire, aux établissements d'enseignement, ils étaient la source d'un revenu assuré. Mais déjà dans ces ouvrages où Michelet regrettait d'avoir dû se borner à l'histoire politique telle qu'elle pouvait être présentée aux élèves, il avait donné la sensation de sa supériorité et fait pressentir le grand historien qui allait naître. Non seulement en effet dans le *Précis d'histoire moderne*, mais même dans les *Tableaux synchroniques* on sent que l'on a affaire à un esprit généralisateur et évocateur pour qui la philosophie est l'explication de la vie.

En même temps qu'il rédigeait ses manuels, il écrivait son *Discours* pour la distribution des prix de Sainte-Barbe du 17 août 1825, où il exprimait sa doctrine pédagogique dans un langage admirable. Il est nécessaire de revenir à ce discours, car il est vraiment la préface de sa carrière, de son œuvre, de son enseignement. Le disciple de Vico y est déjà tout entier, bien qu'alors il commençât à peine à l'étudier. Ce discours est consacré à l'*Unité de la Science*.

« La Science est un système sacré, dont on doit craindre de séparer les diverses parties. On ne doit point dire « les » Sciences, mais « la » Science. La connaissance des faits isolés est stérile et souvent funeste. Celle des faits liés

1. Il songeait (*Mon Journal*, 1827, p. 322) en même temps à écrire un livre intitulé *Certum et verum*, où il aurait repris l'idée de Vico sur les choses certaines (Michelet dit : la lettre) et la Vérité (Michelet dit : l'esprit). Il aurait cherché partout ce qui constitue en jurisprudence, religion, philosophie, art, la distinction de la lettre et de l'esprit, de l'éphémère et du permanent; d'après lui la Religion précède la jurisprudence précisément parce que la Religion appartient au monde des formes, des conceptions instinctives poétiques et enfantines de l'humanité; la jurisprudence est tout esprit et est faite de vérités permanentes que l'humanité a trouvées et créées par ses efforts. Michelet écrit qu'il pourrait parcourir la suite de toutes les réformes et qu'on démontrerait cette vérité paradoxale... que la loi est plus divine que la religion.

selon leurs véritables rapports est toute lumière, toute morale, toute religion... Les langues, la littérature et l'histoire, la physique, les mathématiques et la philosophie... forment un système dont notre faiblesse considère successivement les diverses parties. »

Michelet s'attache à montrer l'unité de l'enseignement classique. Nous devons, avec Pascal, considérer l'humanité comme un seul homme qui apprend continuellement. La pensée commune du genre humain formée d'une chaîne immense de découvertes et de bienfaits, en constitue l'identité. Le but de l'éducation doit être de recueillir cette expérience totale et, après avoir enseigné par l'histoire *ce que les hommes ont pensé*, d'enseigner par la philosophie *comment l'homme pense*, et d'enseigner à penser.

L'histoire ne peut être séparée de l'étude des langues. Celle-ci conserve la vie active de nos pères; la filiation des langues représente la vie intellectuelle dans ce qu'elle a eu de plus populaire. C'est par là qu'il faut commencer pour s'élever ensuite à l'étude des lois de la nature, des mathématiques et de la philosophie.

Les actions de l'histoire, les signes du langage ne sont que des expressions diverses de la pensée humaine. Les changements des mœurs et les vicissitudes de la politique sont représentés dans la continuelle mobilité du langage. En étudiant Cicéron, Sénèque, Pline, on retrouve dans leur style les altérations de la constitution et des mœurs publiques.

Les monuments littéraires sont en même temps des monuments historiques et Aristophane est le commentaire nécessaire de Thucydide. La pensée est une. Ne séparons pas des actions les pensées qui en sont les signes correspondants. La marche à suivre est nécessairement l'ordre chronologique. Si nous nous isolions du monde antique dont nous sommes les fils, nous ferions du monde moderne une énigme incompréhensible. La Grèce c'est l'enfance avec l'imagination vive, l'amour du merveilleux et du beau; Rome cherche l'utile et passe de l'enthousiasme des arts à la législation et à la politique. Puis fatiguée, devenue raisonneuse, l'humanité subit les épreuves du Moyen-Age. A chaque âge correspond un progrès de l'espèce; et en suivant ces étapes dans notre enseignement, nous suivons les étapes que Dieu a prescrites pour l'éducation de l'humanité.

Nous recueillons cette science du passé, mais en même temps, nous devons exercer les facultés, la puissance inventive de l'enfant. Il y a pour cela trois étapes à parcourir. D'abord le travail de la traduction, imitation inventive qui identifie le jeune homme avec les grands esprits du passé, l'exerce à penser avec eux, à analyser leurs idées, à se pénétrer de leur style et à les interpréter. Il est disciple sans cesser d'être lui. Puis il passe au travail de la composition et, en formant le style, on forme l'homme même, à la condition de ne pas exercer le style à vide, mais en cherchant dans l'histoire la matière de l'éloquence. Rien n'est beau que le vrai.

La philosophie couronne les études, mais elle doit aussi les avoir

accompagnées; elle doit déjà avoir eu sa place dans l'histoire, les langues et la littérature. L'étude des langues est une logique anticipée. Mais à cette philosophie fragmentaire et analytique, dispersée dans les études particulières, s'ajoute celle qui cultive la noble faculté de généraliser, qui rattache toutes les études à celle de l'homme, dont elle analyse toutes les facultés. Elle enseigne enfin à l'homme à ne pas s'enivrer de sa puissance intellectuelle et à placer bien au-dessus la culture de la volonté qui seule constitue le vrai « moi ».

Quand le jeune homme se connaît lui-même, il apprend quels sont les rapports qu'il soutient avec le reste de l'Univers. Il connaît le monde naturel d'une part, le monde social de l'autre, la nature et la société auxquelles il est uni par des liens matériels et des liens moraux, et dans l'unité de l'intention divine qui a créé, selon le mot de Marc-Aurèle, « la cité auguste de la Providence », il découvre l'unité de la science comme celle du monde.

J'ai tenu à repasser, dans leur ordre, les idées contenues dans les premières pages que Michelet ait publiées. Elles sont le programme de sa vie. Elles ont en même temps une haute portée pédagogique. Jamais on n'a mieux indiqué le caractère organique que doit avoir l'enseignement, bien différent du caractère grossièrement encyclopédique qu'il a pris de nos jours par le désir d'y faire entrer pêle-mêle des notions de tout, de faire du cerveau non un gymnase pour les facultés, mais un magasin, et un magasin mal rangé.

Michelet a indiqué aussi l'importance capitale de l'étude des langues anciennes et de l'union de cette étude avec celle de l'histoire. Il a compris admirablement l'importance, essentielle pour le développement de l'esprit, des exercices de traduction et de composition, relégués aujourd'hui au second plan, sinon abandonnés. Les langues vivantes, dont il ne parle pas, auraient pu prendre place dans son programme, car elles font nécessairement partie de l'étude de l'esprit humain, à condition qu'on ne les étudie pas, comme on tend à le faire aujourd'hui dans les classes, selon la méthode Berlitz, uniquement en vue de l'usage des commis-voyageurs, mais pour y trouver un moyen de pénétrer vraiment le génie des peuples et des manières de penser différentes des nôtres. Enfin, dans la philosophie, Michelet se garde de donner une place importante à la métaphysique et à la théodicée. Conclusion qui couronne tout le système des études, la philosophie commence par être une étude de la logique, puis on passe à la psychologie, à la morale individuelle, à la morale sociale, pour arriver, par la double contemplation de l'univers matériel et de la société, à la conception d'une synthèse suprême qui est Dieu.

Le jeune professeur qui. à vingt-sept ans, au commencement du XIX[e] siècle, se traçait ce programme pédagogique faisait preuve d'une force d'esprit peu commune. On comprend que Benjamin Constant, en lisant ce Discours, ait saisi avec empressement cette occasion d'entrer en relations avec lui en lui offrant son ouvrage sur la religion; qu'Abel Rémusat, dans une lettre du 30 septembre, lui ait demandé « l'avantage

de connaître personnellement l'homme éclairé qui sait si bien répandre et faire goûter l'instruction »; que Du Rozoir, dans une lettre du 9 octobre ait admiré « l'heureuse alliance de la clarté du style et de la profondeur de pensée »; que l'abbé Nicolle enfin, quand Michelet lui demanda de se faire remplacer, lui ait répondu : « Personne pour moi ne peut remplacer M. Michelet. » Mais on comprend aussi que la malicieuse cousine Célestine Lefebvre, tout en louant les idées, grandes, simples, philosophiques du Discours, exprimées brièvement et clairement, dans un style noble et digne du sujet, ait ajouté qu'on ne se serait jamais attendu à voir un tel discours sortir de la poussière d'un collège et que désormais des auditeurs plus avancés que ses jeunes élèves réclamaient ces dons précieux. « Employez-les disait-elle, à leur annoncer des vérités utiles. Quelle plus *noble trace de vie* pouvez-vous laisser sur la terre, plus honorable pour vous, et plus flatteuse pour ceux qui vous aiment? » Michelet était bien de l'avis de Célestine et il aspirait déjà à l'enseignement supérieur.

Il avait même espéré un moment, dès 1821, être pris comme suppléant de M. Millon, professeur de philosophie à la Faculté des lettres. Mais on le trouvait trop jeune. En attendant qu'une occasion sérieuse se présentât, il résolut de débuter par des livres modestes, scolaires. Il commença par ses *Tableaux chronologiques*. Il continua par un *Précis d'Histoire Moderne*. Il ne faisait en cela que s'associer à un travail collectif, entrepris par les professeurs d'histoire de Paris. Il vaut la peine de s'y arrêter, car ces livres de Michelet marquent une date dans l'histoire de notre enseignement secondaire.

J'ai déjà rappelé que l'enseignement de l'histoire dans les collèges date de 1818 et eut pour initiateur Royer-Collard. Dès 1814 on avait ordonné que pendant les mois d'été les professeurs, après chaque classe du soir, consacreraient une demi-heure à parler à leurs élèves d'histoire et de géographie. Cette innovation, peu sérieusement appliquée, ne produisit aucun résultat. En 1818, Royer-Collard fit établir, dans tous les collèges royaux dont les ressources le permettaient, un professeur spécial qui devait faire dans chaque classe deux heures d'histoire par semaine. On ne réussit à en créer qu'à Paris et dans un petit nombre de collèges de grandes villes. M. Macé de Lépinay, dans une conférence sur Michelet, faite à Grenoble, le 10 mars 1880, racontait qu'il avait terminé ses études en 1833 sans avoir jamais eu un seul professeur d'histoire. La Restauration fut bientôt effrayée de l'action que pouvaient exercer sur des élèves déjà grands, des professeurs d'histoire animés d'idées libérales, surtout si le cours prenait un certain développement. Aussi Mgr Frayssinous, en 1822, réduisit-il les cours d'histoire aux classes de 5ᵉ, 4ᵉ, 3ᵉ et 2ᵉ. On étudiait en 5ᵉ l'histoire ancienne et grecque; en 4ᵉ l'histoire romaine; en 3ᵉ l'histoire du moyen âge, en 2ᵉ l'histoire moderne. Puis le règlement de septembre 1826 voulut réduire encore la part faite à l'histoire moderne et la faire enseigner à des enfants encore plus incapables de la comprendre. On arrêta à la 3ᵉ l'enseignement de l'histoire et on le commença à la 6ᵉ. En 6ᵉ

on s'arrêtait à la mort d'Alexandre; en 5e on étudiait la fin de l'histoire grecque et celle de Rome jusqu'au christianisme; en 4e l'Empire Romain et les royaumes barbares jusqu'à la mort de Charlemagne. Enfin en 3e on étudiait les mille ans qui s'étendent de la mort de Charlemagne à 1789. En même temps, de nombreuses circulaires prescrivaient de se borner pour l'histoire à enseigner les faits principaux avec leur chronologie, pour la géographie à la nomenclature des lieux. La circulaire du 4 juillet 1820 ordonnait pour l'histoire moderne d'éviter tout commentaire. Ce n'est qu'en 1828, avec M. de Vatimesnil, que l enseignement de l'histoire reprit son essor.

Les professeurs de Paris, si étranglés qu'ils fussent par ces programmes et ces circulaires, redoublaient d'efforts pour faire porter à leur enseignement quelques fruits. Ils étaient peu nombreux, étaient tous des hommes d'une certaine valeur, sortis pour la plupart de l'École Normale, et vivaient entre eux en assez étroite harmonie. Ils se réunissaient fréquemment en des déjeuners où ils discutaient sur l'application ou la réforme des programmes .C'étaient en 1821, à Charlemagne, MM. Cayx et Bosmilon; à Louis-le-Grand, Du Rozoir et Rio; à Henri IV, Poirson et Des Michels; à Saint-Louis, Dumont; à Bourbon, Ragon; à Stanislas, Chamut; à Sainte-Barbe, Michelet. Les écoliers n'avaient guère à leur disposition, à côté du *Précis chronologique d'histoire* de l'abbé Gaultier, que les ouvrages bien vieillis de Millet, en particulier ses *Éléments d'histoire générale, ancienne et moderne*, parus en 9 volumes de 1772 à 1783. Mais ces abrégés de Millet (ses cours au Collège des Nobles de Parme) étaient trop développés pour l'enseignement qu'on imposait aux collèges. D'ailleurs les professeurs tenaient à avoir leurs livres à eux, adoptés par le Conseil de l'Instruction publique et dont ils auraient les bénéfices. Par une sorte d'entente plusieurs d'entre eux se partagèrent la besogne et se mirent à composer des Tableaux chronologiques. Ce fut le *Tableau chronologique de l'histoire ancienne* par Poirson et Cayx de 1819; celui de *l'Histoire romaine* de Du Rozoir, qui composa aussi un *Tableau chronologique et historique des rois de France;* celui de *l'Histoire du Moyen Age* par Des Michels, de 1817; Boismilon y avait ajouté des tables synchroniques à l'usage des cours d'histoire ancienne et moderne. La tâche était, pour la période moderne, particulièrement difficile, et d'ailleurs les professeurs commençaient à trouver les tableaux bien secs et voulaient leur substituer des Précis. Ragon avait commencé à faire paraître en 1824 un *Abrégé de l'histoire générale des Temps Modernes*, qui devait avoir 3 volumes, pendant que Des Michels étendait son *Tableau chronologique* pour en faire un *Manuel chronologique de l'Histoire du Moyen Age*, (paru en 1825). Poirson publiait en 1825 et 1826 son *Histoire romaine* jusqu'à l'Empire; Du Rosoir, une *Histoire ancienne* en 1826. Michelet publia en 1825 un *Tableau chronologique de l'Histoire Moderne*, qu'il présenta à la fois comme une suite du *Tableau chronologique* de Des Michels et comme un complément de l'*Histoire Moderne* de Ragon, et il y ajouta en mai 1826 les

Tableaux synchroniques de l'Histoire Moderne de 1453 à 1648, destinés à la préparation du concours général de la classe de 2e, de même que le *Tableau chronologique*. En effet toute l'histoire était divisée, pour le concours général, en questions. Il y en avait 116 pour l'histoire moderne. Au concours on demandait : 1° une des questions du programme, 2° un tableau synchronique de l'Europe pendant une ou plusieurs années choisies entre 1453 et 1648 [1], 3° enfin le résumé d'un ensemble de faits sans s'astreindre au programme. C'est spécialement pour répondre à la seconde catégorie des questions du concours que Michelet avait publié ses *Tableaux synchroniques*.

Quelque modeste que fût l'objet auquel répondaient ce Tableau chronologique et ces Tableaux synoptiques et quelqu'aride qu'en fût l'aspect, ils frappèrent par la supériorité qu'ils avaient sur ceux qui les avaient précédés. Le grand Georges Cuvier écrivait à Michelet le 24 octobre 1826, pour le remercier de cet « excellent ouvrage »... « J'en ferai usage souvent, et il deviendra sûrement chez nous le manuel de tous les hommes qui aiment à connaître la chaîne des événements et à chercher dans leur succession quelques-unes de leurs causes [2]. »

A. Trognon, qui était attaché à l'enseignement des enfants de Louis-Philippe après avoir été professeur d'histoire au Lycée Bourbon, écrit le 31 mai 1825 à Michelet que les *Tableaux synchroniques* lui paraissent d'une grande utilité. Il les trouvait avec raison supérieurs aux *Tableaux chronologiques* qui cependant avaient déjà une valeur supérieure à ceux de Poirson ou Du Rozoir. Mais dans les *Tableaux synchroniques*, on découvre déjà cette force de généralisation, ce coup d'œil d'historien, ce don de saisir les faits essentiels qui fera du *Précis d'Histoire moderne* un chef-d'œuvre [3].

Lisez, par exemple, le résumé qui précède le septième tableau synchronique, la période de 1523 à 1530, et celle de 1531 à 1544. Il y a vraiment là, comme dans chacun de ces tableaux, un talent remarquable pour dégager le sens d'une époque par le choix et le rapprochement des faits les plus saillants. Michelet a au plus haut degré ce don du véritable historien « qui abrège tout parce qu'il voit tout » comme on l'a dit de Tacite.

Ces deux ouvrages préparaient admirablement Michelet à écrire son *Précis d'Histoire moderne*. Il avait fortement classé les faits dans son esprit, de façon à pouvoir en saisir tous les rapports, et les raconter

1. Nous voyons par une lettre de Du Rozoir, du 9 octobre 1826, qu'on n'a créé les cours que graduellement et que ce n'est qu'en 1825 qu'on a imposé aux professeurs de pousser leur enseignement jusqu'en 1648. On s'arrêtait auparavant à François Ier.

2. Creuzer, dans une lettre de mars 1830, lui parlait avec admiration de la méthode si simple, si claire avec laquelle il exposait l'histoire compliquée de si longues périodes historiques et lui disait que les Allemands avaient à apprendre des Français cette netteté et cette aisance.

3. Poirson écrivit un compte-rendu des *Tableaux chronologiques* et *synchroniques* et il en disait (lettre à Michelet) : « Rien n'est plus difficile que de rendre compte en dix lignes d'un ouvrage où chaque ligne est une idée ». Il y faisait mille découvertes.

sous une forme à la fois rapide et vivante. On est trop disposé aujourd'hui à traiter avec mépris ces manuels de chronologie auxquels se plaisaient nos pères. Assurément rien de plus misérable que de réduire, comme on le faisait trop souvent, l'histoire à une nomenclature de faits et de dates, gravés dans le cerveau par des procédés mnémotechniques. Mais nos pères n'avaient pas tort de penser qu'il n'y a pas de bon enseignement historique sans une forte base chronologique. Prétendre enseigner l'histoire sans dates, c'est prétendre mettre des livres en ordre sans rayons ni casiers, suspendre des tableaux à un mur sans y avoir d'abord planté des clous. Quand la chronologie est dirigée, comme c'est le cas chez Michelet, par un choix judicieux et une profonde intelligence des faits, elle devient, selon sa propre expression, « la lumière de l'histoire [1]. »

Lorsque parurent les arrêtés des 16 septembre et 24 octobre 1826, qui reléguaient l'histoire dans les petites classes de la sixième à la troisième et obligeaient à traiter en troisième toute l'histoire du Moyen-Age depuis Charlemagne et toute l'histoire moderne, les malheureux professeurs se trouvèrent écrasés par une tâche à peu près impossible. Ils adressèrent au ministère une supplique rédigée par Michelet, où ils demandaient qu'on réservât la troisième à l'histoire moderne seule, la quatrième au Moyen-Age, et la cinquième à l'histoire romaine. Tout ce qu'ils obtinrent fut de faire commencer le cours de troisième à la première croisade, plutôt qu'au règne de Louis-le-Pieux. Des Michels se mit à refondre son *Manuel chronologique* en un *Précis d'Histoire du Moyen-Age*, et s'entendit avec Michelet pour que celui-ci se chargeât de la partie relative à l'histoire moderne [2]. Il y eut bien des tiraillements pour la division des chapitres, puis il fallut amadouer Ragon, qui croyait que l'histoire moderne lui appartenait, et qui, déjà, avait protesté en 1824, quand Michelet avait entrepris son *Tableau chronologique*. Enfin, pour comble de malheur, Michelet prit une pneumonie en novembre 1826 et ce ne

1. Ce don se trouvait déjà, à un moindre degré dans le *Tableau chronologique de l'Hist. Mod.* Le chapitre XVIII consacré aux arts, lettres et sciences au temps de Louis XIV, contient, en 150 lignes, une vue d'ensemble du mouvement intellectuel dans l'Europe entière, qui témoigne d'une force remarquable d'intelligence et d'expression. — Tacite, l'historien de prédilection de Vico, l'a été aussi de Michelet.

2. Le « *Précis de l'histoire du M. A. depuis la première croisade jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, par M. Des Michels, suivi du Précis de l'Histoire Moderne, par M. Michelet, maître d'histoire et de philosophie à l'École Normale, ouvrage adopté et prescrit par le C. R. de l'I P.* », parut en 1827, mais ne contient que les 100 premiers paragraphes du précis de Michelet jusqu'à la mort de François Ier (Colas et Hachette). La première édition complète du *Précis* serait de 1828, d'après Quérard. Existe-t-elle?

La 2e édition du *Précis d'Histoire Moderne* parut complète en janvier 1829. Presque en même temps, en décembre 1828, paraissait le *Précis* complet de Des Michels en deux parties : de 395 à 1095 et de 1095 à 1453. A ce moment Vatimesnil avait consacré toute la troisième à l'histoire du Moyen-Age et toute la deuxième à l'histoire moderne, la quatrième à l'histoire romaine, la cinquième à l'histoire grecque, la sixième à l'histoire sainte et de l'Orient.

fut qu'en mai 1827, au milieu même de ses nouvelles et très absorbantes occupations de professeur de philosophie et d'histoire à l'École préparatoire, qu'il put se mettre, le 28 mai, à la rédaction de son *Précis*. Il y consacra presque toutes ses vacances et termina la première partie le 15 novembre, la seconde le 15 avril 1828 [1].

Ce *Précis* était fait évidemment de ses cours de Sainte-Barbe, car, malgré ses imperfections et les traces de précipitation qui se rencontrent parfois dans le style, ce n'est point une œuvre improvisée. Elle porte dans toutes ses parties la marque de la réflexion et de la maturité et d'ailleurs la liste des lectures de Michelet nous le montre depuis octobre 1822 se livrant à un dépouillement très complet de tous les ouvrages importants de seconde main sur l'histoire des divers États et d'un grand nombre de mémoires et de sources contemporaines des XVe, XVIe et XVIIe siècles. Les deux livres qui lui servirent principalement de guides furent l'ouvrage de Koch, *Tableau des Révolutions de l'Europe depuis le bouleversement de l'empire romain en occident jusqu'à nos jours* (1807, 3 vol. in-8; 1813, 4 vol. in-8) continué par Schœll, (1823, 3 vol. in-8), et celui de Heeren, *Manuel historique du système politique des États de l'Europe et de ses colonies* traduit par Guizot et Vincens de St-Laurens (1821, 2 vol. in-8). Il avait aussi étudié l'essai de Heeren sur les *Théories politiques dans l'Europe Moderne*, réimprimé dans ses *Mélanges*.

C'est à Koch et à Heeren qu'il a emprunté l'idée de donner au système d'équilibre européen la première place dans l'évolution historique des nations européennes depuis 1517. Toutefois, s'il divise toute l'histoire de 1517 à 1789 en cinq âges du système d'équilibre et s'il regrette dans sa préface, comme dans une lettre à Cousin, d'avoir dû se borner presqu'exclusivement à l'histoire politique sans insister sur la religion, les institutions, le commerce, les lettres et les arts, il a, de 1517 à 1648, fait marcher de front le développement de la Réforme avec celui du système d'équilibre, de même qu'il a très bien indiqué l'importance prise au XVIIIe siècle par les intérêts commerciaux et les guerres coloniales. Mais surtout, et c'est là ce qui fait l'originalité de ce livre, il a conçu du premier coup une méthode d'exposition et de récit qui peut servir de modèle à tous les auteurs de manuels d'enseignement historique. Il renvoie à ses *Tableaux chronologiques* pour la série des faits et des dates et en réduit autant que possible le nombre

1. J'ai dit par erreur dans l'Introduction que j'ai mise en tête de l'édition in-12 de 1898 du *Précis* qu'il avait composé sur la demande du Conseil royal de l'I. P. Cette indication est inexacte car la correspondance de Des Michels nous montre qu'ils furent obligés de faire une demande pour que leur livre fût porté sur la liste des livres de classe. Gueneau de Mussy avait été chargé d'être le censeur et approbateur de leur travail et ils s'adressèrent de plus à MM. Deluines et de Courville pour qu'il fût recommandé aux professeurs.

Michelet s'était tout naturellement associé avec Des Michels, le plus libéral des professeurs d'alors, qui en 1817 réclamait la liberté absolue de la presse. On s'était partagé les besognes, Cayx et Poirson l'antiquité — Des Michels le Moyen-Age, le plus difficile; — Ragon, puis Michelet les temps modernes.

dans son *Précis*, qui doit être avant tout un tableau vivant des événements et des idées.

Il cherche d'abord à faire comprendre, par une division large et simple, l'unité dramatique de l'histoire moderne, puis, nous dit-il, il s'efforce de représenter les idées intermédiaires non par des expressions abstraites, mais par des faits caractéristiques que puissent saisir les jeunes imaginations. « Il les faut peu nombreux, mais assez bien choisis pour servir de symboles à tous les autres, de sorte que les mêmes faits présentent à l'enfant une suite d'images, à l'homme mûr une suite d'idées. »

En écrivant son *Précis*, Michelet est resté un disciple de Vico, et dans la mesure où le lui permettaient la dimension de son ouvrage, le temps qu'il a eu pour l'écrire et l'âge si tendre des enfants à qui il s'adressait, il a déjà réalisé ce que nous avons dit être son programme d'historien : reconstituer la vie intégrale du passé [1].

Malgré les progrès accomplis depuis un siècle par la science historique, il y a encore profit et plaisir à le lire. Mais si on le replace à sa date, si on le compare à tout ce qui a précédé, son apparition semble un miracle. Le *Précis* de Des Michels, qui a passé pour excellent, est un amas indigeste de faits où rien ne ressort et dont rien ne reste, ni une idée, ni une image. Les *Précis* de Ragon, de Caïx et Poirson, de Du Rosoir, ne valent pas mieux. Le *Manuel* de Heeren, beaucoup plus intelligent et intéressant, est, lui aussi, indigeste et confus. Celui de Michelet, comme le disait M. Macé dans sa conférence, reste un chef-d'œuvre exquis, toujours digne d'être lu et admiré [2].

Sans doute il n'est pas sans défauts. Je l'ai dit ailleurs : Michelet a rejeté en note toute une série de faits de la fin du XVIe siècle et des règnes de Louis XIV, et de Louis XV. Mais à cette époque les professeurs arrêtaient leur enseignement au règne de Louis XIV, et s'ils le poursuivaient au delà, on leur recommandait d'insister le moins possible sur le XVIIIe siècle. C'était une époque brûlante, et Michelet a déjà eu quelque hardiesse à laisser voir sa sympathie pour l'esprit révolutionnaire et philosophique qui l'avait animée.

Mais si l'œuvre a des défauts difficilement évitables, elle a des mérites qui la mettent hors de pair. J'ai signalé dans l'Introduction à la nouvelle édition du *Précis*, ce qui distingue Michelet de ses prédécesseurs et contemporains comme de la plupart des auteurs de précis qui lui ont succédé : son œuvre n'est pas une juxtaposition de faits, de chapitres, d'histoires séparées de peuples différents, mais un tout organique où l'histoire de l'Europe est considérée dans son ensemble, dans les rapports, les actions et les réactions mutuels des divers peuples, où

1. Comme le remarque Ant. de Latour dans son *Essai sur l'étude de l'Histoire de France au XIXe siècle* (Joubert, 1851), « il faut chercher les applications de Vico dans le brillant et rapide *Précis de l'Histoire moderne*... Le génie de Vico a passé par là. »

2. Dans l'introduction à l'éd. Calmann-Lévy, introduction reproduite sous ce titre : *La première œuvre historique de Michelet*, dans *Séances et Travaux*... de l'Acad. des sc. mor., t. LIV, p. 37-58.

l'histoire de France, si elle occupe naturellement plus de place que les autres, n'attire pas à elle toute la lumière.

A ce mérite général dans la conception et la composition, Michelet joint toutes les qualités qui font le grand historien. Tout d'abord il démêle avec une rare sagacité les liens intimes qui rattachent les intérêts et les faits matériels aux sentiments et aux idées des hommes, aux révolutions morales. Il montre les Espagnols continuant au delà de l'Atlantique la croisade poursuivie en Espagne pendant tout le Moyen-Age, mais cette nouvelle croisade devenant une fiévreuse spéculation commerciale et fiscale. Et, à l'inverse, il montre la Réforme, née d'aspirations morales et religieuses, mais trouvant son point d'appui dans la rapacité des princes sécularisateurs. Il aperçoit dans les transformations de l'art militaire les révolutions sociales que ces transformations manifestent ou favorisent.

Michelet est de plus, à cette époque de sa carrière, un juge admirablement pondéré et impartial. N'en donnons qu'un exemple, la page sur la Révocation de l'Édit de Nantes (p. 365). Il avait aussi étudié l'histoire d'assez près, avec une critique assez sûre et un esprit assez dégagé de toute idée préconçue, pour découvrir à chaque chapitre des points de vue nouveaux que les travaux ultérieurs ont justifiés. Il a rendu justice aux talents politiques de César Borgia et aux bienfaits de son administration; il a eu des doutes sur la complicité de Marie Stuart dans l'assassinat de Darnley; il a rejeté l'idée d'une préméditation du massacre de Vassy et de la Saint-Barthélémy; il a rendu justice à Concini; il a prévu les destinées de la Prusse et de la Savoie comme puissances directrices de l'Allemagne et de l'Italie. Il a osé, en pleine Restauration; affirmer cette grande vérité historique que c'est la Royauté même qui a détruit la Royauté de l'Ancien Régime.

Il sait juger par des traits brefs et incisifs qui sont des faits en même temps que des jugements, lorsqu'il dit de Henri VIII : « Il exerça dans sa famille un despotisme à la fois sanguinaire et tracassier et traita toute la nation comme sa famille », ou d'Élisabeth : « Elle ennoblissait le despotisme par l'enthousiasme qu'elle inspirait à la nation. » Puissance de concision. Force ramassée.

Enfin il est un peintre incomparable : peintre de portraits, peintre de peuples, peintre d'événements. Ce qui fait son génie de peintre d'histoire, c'est qu'il n'a pas seulement un don merveilleux pour saisir et rendre le pittoresque, une palette d'une richesse extraordinaire, mais surtout qu'il peint à la fois le dedans et le dehors, l'âme et le corps. Il y a des idées dans toutes ses images et il introduit dans ses récits et ses tableaux un symbolisme qui, dans la mesure qu'il garde alors, éclaire l'histoire sans la déformer [1].

1. Antonin de Latour, dans son *Essai* cité plus haut, p. 58-59, montre l'école symbolique représentée par Michelet et Quinet, unissant la méthode de l'école pittoresque à celle de l'école philosophique et, par cette fusion, retrouvant la réalité de l'histoire. L'homme est corps et esprit. L'histoire de l'homme doit être matérialiste et pittoresque et en même temps philosophique et spiritualiste. Le symbole est la traduction de l'idée par le fait.

Il faut même remarquer, si on le compare à Taine, par exemple, qu'il vise beaucoup moins que ce dernier à l'effet coloré et au mot pittoresque, beaucoup plus à exprimer avec véracité et puissance le caractère intime des hommes et des choses.

J'ai peut-être appuyé à l'excès sur un ouvrage très connu. Mais il était intéressant de montrer à quel point, dès ses débuts, Michelet était déjà maître; comment, au sortir de la métaphysique de Vico, il était en possession de toutes ses qualités de narrateur, de politique et de peintre, et unissait une fougue juvénile à une pleine et forte maturité de jugement.

[Toutes les indications données ici par G. Monod sont largement développées dans son *Introduction* au *Précis*. Par contre le chapitre ci-dessus contient, sur l'enseignement de l'histoire dans les collèges et sur la genèse du *Précis*, des détails qui manquent dans l'*Introduction*.]

CHAPITRE X

L'École Normale. — Le Cours de Philosophie[1].

En étudiant le *Précis d'histoire moderne*, nous avons empiété sur une période nouvelle de la vie de Michelet, période qui s'ouvre en février 1827, par sa nomination à l'École préparatoire et son entrée dans l'enseignement supérieur. Mais le *Précis* avait été conçu et projeté quand il était encore à Sainte-Barbe; il était un résumé de ses cours à cette institution; il était écrit en vue des élèves de l'enseignement secondaire et se rattachait à d'autres travaux, publiés également pour les classes[2].

Comme l'avait dit Célestine, Michelet était fait pour enseigner à des élèves plus développés et plus mûrs que les enfants de dix à quinze ans qui composaient ses auditoires de Sainte-Barbe. Il en avait le sentiment; ses supérieurs et ses collègues le pensaient aussi. L'École Normale fut rouverte en 1826 sous le nom d'École Préparatoire. On ne s'étonne pas que Michelet ait demandé à y enseigner et que sa demande ait été favorablement accueillie.

L'École Normale, créée le 17 mars 1808, avait jeté un vif éclat, de 1810 à 1822, sous la direction de Guéroult et de Guéneau de Mussy et avec des maîtres tels que Burnouf, Villemain, Naudet, Patin, Leclerc, Laromiguière, Cousin, Jouffroy, Raoul Rochette, Guigniaut, Ampère, Dulong, Pouillet, etc., et produit de brillants élèves dont plusieurs y étaient rentrés comme professeurs presque immédiatement après en être sortis. Michelet n'avait pas pu songer à s'y présenter. Mais il rêvait dès sa vingt-deuxième année de devenir professeur, soit à l'École Normale, soit à la Faculté des Lettres. Il était trop jeune pour être appelé à la Faculté même comme suppléant, et l'École fut un instant emportée par la réaction ultra-royaliste et catholique qui se déchaîna en 1820, après l'assassinat du duc de Berry. Cette réaction aboutit le 14 décembre 1821 à la formation du ministère Villèle et le 1er juin 1822 au rétablissement du titre et des fonctions de Grand-Maître de l'Université en faveur de l'abbé Frayssinous, qui devint quelques jours plus tard évêque d'Hermopolis, et, le 26 août 1824, ministre des Affaires ecclé-

1. [Voy. G. Monod, *Michelet à l'École normale* (1827-1838), dans *Le Centenaire de l'École normale* p. 335-355, et *Revue des deux Mondes*, 1894, t. VI, p. 894-917. Nous avons essayé, en retouchant le présent chapitre, d'éviter les doubles emplois. On verra d'ailleurs que Monod donne sur ce sujet, en 1905-1906, des informations singulièrement plus riches qu'en 1894.]

2. Plus tard, en 1833, il composera encore un ouvrage destiné aux classes, un *Précis d'histoire de France* qui fut écrit en même temps que les deux premiers volumes de l'*Histoire de France*. Nous en dirons un mot quand nous parlerons de celle-ci.

siastiques et de l'Instruction publique. Une série d'ordonnances avaient manifesté l'intention bien arrêtée de subordonner l'instruction publique à la religion et l'Université au clergé, d'élever des générations nouvelles d'élèves et de professeurs dans le double culte de la Royauté et de l'Église. Pour y parvenir, M. de Corbières, président du Conseil royal de l'Instruction publique et ministre, avait fait créer, par ordonnance du 27 février 1821, auprès des collèges royaux de Paris recevant des pensionnaires, et auprès des collèges royaux des chefs-lieux d'académie, des « écoles normales partielles », où les candidats à l'École Normale supérieure devaient être préparés pendant quatre ans et prendre un esprit religieux et monarchique conforme à leurs devoirs. Puis, le 6 septembre 1822, Mgr Frayssinous supprima l'École Normale supérieure, qui avait commis le crime d'applaudir, à la distribution des prix du grand concours, le fils du député libéral Camille Jordan. Il ne laissa subsister que les écoles normales partielles[1].

Les résultats furent désastreux pour le corps enseignant, qui se recrutait parmi des élèves trop jeunes, choisis pour leurs opinions plus que pour leur mérite. Aussi, au mois de mars 1826, Mgr Frayssinous remplaça-t-il les écoles normales partielles par des « écoles préparatoires », qui devaient être établies dans quelques collèges choisis et recrutées parmi les meilleurs élèves de philosophie, désignés par les recteurs.

En fait, Mgr Frayssinous voulait rétablir, sans en avoir l'air, l'ancienne École normale; car il ne fit ouvrir le 1er novembre suivant qu'une seule école préparatoire, à Paris, au lycée Louis le Grand[2]. On l'avait réduite autant qu'il était possible. On avait restreint à deux années au lieu de trois le temps de scolarité. On avait supprimé le poste de directeur de même que l'organisation indépendante de l'École dans les beaux bâtiments de la rue des Postes, pour la placer dans le collège Louis le Grand, sous l'administration du proviseur et sous la direction de deux commissions, l'une scientifique avec Thénard et Ampère, l'autre littéraire, qui avait pour président Letronne. Il n'y avait aussi au

1. Dubois, dans un article du *Globe*, du 18 nov. 1830, fait retomber sur l'abbé Charles Nicolle, devenu recteur en 1826, la responsabilité de la suppression de l'École Normale. « Un homme dont la main se retrouve partout dans les premiers et funestes coups portés à l'instruction publique, et qui semblait n'être venu d'Odessa dans la voiture de M. de Richelieu que pour infester l'éducation de la France de mille et une petites recettes ridicules et tailler tout un établissement public sur le patron du mauvais collège qu'il avait fondé là-bas, M. Nicolle, avait, dès le mois de février 1821, préparé un merveilleux et hypocrite moyen de sauver l'odieux et la violence de M. de Corbières. Ce furent les écoles normales partielles. »

2. Voici comment Dubois juge Frayssinous et son œuvre : « Sulpicien, et par cela même instruit à savoir de quelle nécessité sont les grandes maisons de noviciat et d'études, prêtre politique, demi-jésuite et demi-gallican, habitué à faire toutes choses par compromis et par termes moyens, enfin redoutant de se voir emporté trop vite par le mouvement ultramontain du clergé, il créa l'École préparatoire, institution bâtarde. Pour le clergé, c'était un séminaire laïc, c'était une arme nouvelle ajoutée aux missions. Au fond, ce n'était rien. »

début que deux professeurs de lettres : Guigniaut pour le grec et Gibon pour le latin. On avait laissé en suspens les cours de philosophie et d'histoire et on résolut, pour ne pas leur donner trop d'importance, de les réunir dans une même main. Michelet avait, dès le 4 septembre, posé sa candidature à n'importe quel enseignement, philosophie, histoire ou langues anciennes. Puis, voyant que Guigniaut et Gibon avaient toutes les chances pour le grec et le latin, il se présenta le 28 octobre exclusivement pour la chaire de philosophie et d'histoire, qui répondait admirablement à ses goûts et à ses occupations antérieures. Ce n'est pas sans peine qu'il obtint ce poste. Nous savons par les lettres de Poret que les brigues étaient violentes. Poirson était aussi candidat, et il fallait montrer patte blanche, c'est-à-dire des principes religieux qui n'inspirassent point d'inquiétudes. Michelet donnait comme garant Vico qui avait éclairé l'histoire, disait-il, par une philosophie conforme à la religion. Cousin, à qui on avait fait espérer le rétablissement de son cours de philosophie à la Sorbonne, était chargé de présenter deux candidats. Il était tout dévoué à Michelet, mais sans y mettre beaucoup d'ardeur, ce qui d'ailleurs valait peut-être mieux [1]. Michelet avait d'autres répondants mieux vus de Mgr Frayssinous : MM. Guéneau de Mussy, qui fut très actif en sa faveur [2]; Maussion, membre du Conseil Royal; Mazure, inspecteur général; Létendart, inspecteur d'académie. Il invoquait aussi, fort honnêtement, le témoignage de l'abbé Nicolle, qui n'était plus en faveur, et de ses anciens maîtres Leclerc et Villemain, qui ne l'avaient jamais été. Mais il eut un appui très puissant dans la personne de Letronne. Par une cruelle malchance, en causant le 3 novembre [3] avec Letronne sur le pont des Saints-Pères, il contracta une pneumonie qui faillit l'emporter. Il eut de violents crachements de sang, qui inspirèrent les plus grandes craintes. Sa femme vint occuper auprès de lui le lit de son père tandis que celui-ci était couché à terre, sur des matelas, dans un petit cabinet voisin. Elle se dévoua entièrement à lui et il fut dès les premiers jours de décembre en état, non de sortir, mais de se remettre à son Discours sur Vico, qui fut achevé le 26 décembre. On avait toutes les peines du monde à l'obliger à se soigner. On le soumettait à la médication terrible de l'époque, des sangsues répétées, des vésicatoires qu'on lui fit entretenir pendant des an-

1. Villemain écrit à Michelet le 27 octobre 1826 : « Je souhaite vivement vous servir. Vous savez combien je suis convaincu de votre vrai mérite. C'est pour moi une affaire de conscience autant que d'amitié... Mais je n'ai nul crédit par ma position et je crains que d'autres considérations prévalent. »

2. Il lui écrivait le 23 novembre 1827 : « D'après la manière dont le Grand Maître m'a parlé de vous et d'après ce que M. le Directeur me disait encore samedi dernier, je suis convaincu qu'on est sincère lorsqu'on m'assure qu'on aurait grande envie de vous nommer... Telles sont les dispositions du Grand Maître à votre égard, qu'il vous devra et se devra à lui-même un dédommagement si dans la circonstance présente il lui est absolument impossible de faire ce que nous lui demandons. »

3. Mme Michelet dit le 16 et aussi le 19, mais c'est une erreur. J'ai trouvé la date du 3 dans une note de Michelet. C'est la vérité, car le 21 novembre il était en convalescence, comme le prouve une lettre du docteur Simon, que Cousin lui avait envoyé. Le médecin de Michelet était le docteur Récamier.

nées, jusqu'en 1836. Cousin s'occupait de calmer les impatiences du libraire Renouard, qui imprimait le *Vico*, et il recommandait à Michelet le « silence absolu, l'absence de toute émotion et une résignation parfaite ». « Place toi dans l'ataxie des stoïciens, écrivait Poret, et, pour me servir de l'expression du maître, sois dans l'ordre en cette maladie comme en tout le reste ». Poret allait jusqu'à dire à Michelet qu'il ne désirait pas le voir nommé, ce qui mettait Michelet hors de lui. Guigniaut lui écrivait le 28 novembre, fort sagement :

« Tachez, autant que possible, d'oublier pour un temps, et les programmes et Vico, et même l'école préparatoire. On assurait hier que les chances étaient pour vous quoique rien ne fût décidé. M. Letronne continue de vous appuyer de toutes ses forces; il ne tiendra pas à lui que vous ne soyez nommé. Je le suis, moi, depuis huit jours, et déjà j'ai commencé mes leçons. Le professeur de latin doit être Gibon, qu'on fait venir de Caen tout exprès. Mais encore une fois tranquillisez-vous sur tout ceci et faites comme si vous en aviez pris votre parti. Dites-vous que si vous n'êtes pas nommé vous méritiez de l'être et que des influences étrangères l'auront seules empêché. Avant de songer à l'école où vous devez arriver tôt ou tard, et où l'on parle de vous comme si déjà vous lui apparteniez, rétablissez à loisir votre santé, sans laquelle le succès même serait vain. »

Michelet, le *Vico* achevé, eut la joie d'être nommé professeur d'histoire et de philosophie [1]. La réunion de ces deux enseignements entre ses mains répondait à ses plus intimes désirs. On avait fait cette réunion pour diminuer l'importance de l'un et de l'autre. Pour Michelet, c'était au contraire leur donner à tous deux leur véritable valeur en en faisant les deux parties indissolubles d'une même étude, l'étude de l'homme. Il se mit à la tâche avec une véritable passion qui effrayait Poret.

Ce qui était effrayant en effet, c'est que Michelet, relevant à peine de maladie, menait de front un foule de choses à la fois. Il achevait l'impression du *Vico*, qui fut mis en vente le 8 mars. Il commençait le 28 mai la rédaction de son *Précis d'histoire moderne*. Pour rendre service à M. Nicolle, il consentit à donner encore des leçons en été à Sainte-Barbe. Le 1er avril il quittait la rue de la Roquette et venait habiter 27 rue de l'Arbalète pour être plus près de ses écoles et avoir plus facilement des pensionnaires suivant les cours des lycées. Sa vie, rue de l'Arbalète, était terriblement remplie. Tous les matins, son père entrait à 4 heures dans sa chambre, puis se recouchait. Michelet se levait et travaillait jusqu'à 7 heures. Il montait alors vers ses élèves, qui habitaient le second, et les faisait lever tout en causant avec eux, leur

1. Dans *Mon Journal* c'est la date du 3 février qui est donnée; mais j'ai une lettre de Poret du 23 janvier qui parle de Michelet comme déjà nommé et préparant son cours, et une autre lettre du 31 décembre disant que le jeudi suivant on devait aller chez le ministre pour avoir une décision. Peut-être Michelet fut-il désigné en janvier et nommé le 3 février. [Notons que Quinet écrit à sa mère (*Lettres* II, p. 50), de Heidelberg, le 6 septembre : « Michelet est depuis six mois professeur à Paris ». Cela ramènerait au début de février].

donnait des conseils sur leur conduite et leur travail [1]. Après le déjeuner les élèves partaient pour le lycée et Michelet allait à ses cours, aux bibliothèques. Le second déjeuner avait lieu à 10 h. et demie. Michelet n'y assistait pas toujours. On n'était régulièrement réuni qu'à cinq heures, au dîner, et Michelet restait avec ses élèves jusqu'à neuf heures, à causer de tout ce qui pouvait les intéresser, leur donnait des directions pour leur travail. Poret venait souvent le voir à cette heure libre ; Quinet aussi après son retour de Grèce.

Il commença ses cours au milieu de février. Le cours avait été fait jusque là par Armand Marrast, qui devait plus tard jouer un rôle politique comme rédacteur du *National* et président de l'Assemblée Nationale de 1848, mais qui alors n'était que le très jeune et très fantaisiste surveillant général de l'École préparatoire (il était né en 1801). Il s'était rendu populaire en chantant pour les élèves les chansons de Béranger, en s'accompagnant sur la guitare. Mais c'était un esprit fort éveillé et judicieux, comme nous pouvons en juger par les notes qu'il remit à Michelet sur les élèves de la promotion entrée en 1826. Il n'avait guère eu que deux mois pour les juger et il avait vu tout de suite les qualités de chacun d'eux. Il avait discerné en particulier le mérite de deux jeunes gens qui devaient être pour Michelet l'objet d'une affection spéciale : Antoine de Latour, le futur auteur des *Études sur l'Espagne*, de poésies charmantes, et d'une foule de traductions d'auteurs italiens et espagnols, et Lehuérou, qui devait se suicider en 1843, mais après avoir publié sur les débuts de l'histoire de France des ouvrages d'une grande originalité. Marrast dit du premier · « Plein d'imagination et d'enthousiasme, il met à tout du mouvement et de la chaleur. Il a beaucoup lu, surtout les poètes et les poètes modernes, et il déguise mal sa vocation pour le romantique », et du second, qui n'avait été reçu à l'école que le 10e : « Son rang naturel serait au moins le 3e. A part quelques préjugés qui tiennent à son éducation. (Lehuérou, breton de naissance, fut toujours royaliste et catholique), son esprit est droit, sa conception rapide, son imagination vive et animée. Il se passionnerait aisément si la réserve naturelle de son caractère ne le modérait. »

Le succès de Michelet fut immense dès le premier moment. Dubois, dans le discours de rentrée de 1847, dit que Michelet dès son entrée à l'École en devint comme l'âme, grâce à cette sorte de seconde vue et à ce don de communication ardente, caractère dès lors de sa belle et riche imagination.

Michelet, en prenant en février 1827 les deux cours de philosophie

1. Avec sa méthode ordinaire il s'était fixé les dimanches et les soirées pour la lecture des journaux scientifiques; il travaillait à son *Précis d'histoire moderne* les lundis et mardis matin. — Chaque jour il consacrait une heure ou deux à méditer sur la philosophie de l'histoire d'après un plan fixe de recherches, d'abord la philosophie dans ses rapports avec la chronologie historique, puis la philosophie proprement dite. Il se demande comment l'histoire peut être appliquée à la philosophie proprement dite et répond : la philosophie est une histoire idéalisée, l'histoire une philosophie symbolisée. Enfin il fait chaque jour un examen de conscience par écrit. (Note du 8 avril 1827).

et d'histoire, les considéra comme formant un seul tout. Nous avons une sorte de programme du cours qu'il avait projeté : « Consacrer la première année à la psychologie et la seconde à la logique, à la morale et à l'ontologie. Pour cette étude, prendre pour base le platonisme en lui comparant les autres systèmes ». Il se proposait d'ailleurs de faire rentrer dans ses leçons d'histoire l'étude même des systèmes métaphysiques, de faire précéder les leçons de philosophie de leçons d'histoire, de faire connaître la Grèce avant de parler de la philosophie grecque et de prendre Platon d'abord comme modèle d'analyse, puis comme moraliste conciliateur de Zénon et d'Épicure, enfin comme fondateur par le système des idées de l'ontologie tentée par les Alexandrins. Il ne put du reste réaliser qu'en partie ce plan très séduisant, autant du moins que je puis en juger par les notes que j'ai entre les mains. Son cours de 1827 et de l'hiver 1827-1828 fut un cours de psychologie et de morale rattaché à l'explication du *Théétète* et du *Philèbe;* mais en 1829, il fit un cours de psychologie, où conformément aux conseils de Poret il fit grand usage de Dugald Stewart [1] et de Gérando, mais en y ajoutant beaucoup d'idées nouvelles empruntées tant à ses réflexions personnelles qu'à Locke, Condillac, Laromiguière et aux Allemands, à Kant surtout. C'est ce cours de 1829 que je me trouve avoir entre les mains. Michelet le jugeait avec une injuste sévérité, dans une lettre à Quinet de 1829 :

« Je commence à l'École un cours de philosophie qui vous ferait pitié. Je reprends les Écossais et Kant. J'ai besoin d'étudier ces choses-là non plus en érudit mais en dialecticien, s'il est possible. Jusqu'ici je ne me les suis pas appropriées [2]. »

Michelet, professeur de philosophie, est resté inconnu [3]. Je crois donc faire œuvre utile en analysant avec quelques détails son cours de psychologie, dont je possède le texte à peu près complet. J'insisterai surtout sur les leçons d'introduction, destinées à la fois à son cours d'histoire et à son cours de philosophie, et où il a exposé très longuement toutes ses idées sur la science, et sur les rapports de la philosophie avec l'histoire d'une part, avec les sciences naturelles de l'autre. Cette étude n'est pas inutile pour comprendre tout le développement ultérieur de son génie et de son œuvre, car son cours de philosophie forme la transition naturelle entre son *Vico* et ses ouvrages subsé-

1. *Esquisse de philosophie morale* trad. par Jouffroy, 1826; *Essai sur l'entendement humain*, t. I, trad. par Prévost de Genève; t. II, par Farcy, de l'École normale, 1818 et 1825, *Discours sur l'hist. des sc. métaphysiques et morales*, trad. Bucha (?), 1820-1823.

2. Dubois, dans une note manuscrite que m'a communiquée M. Lair, dit que Michelet, inspiré par Cousin, avait commencé « par se perdre dans la philosophie antésocratique et dans les *Dialogues* de Platon, puis il est revenu à la philosophie écossaise, à Dugald Stewart surtout, l'interprétant et l'enrichissant de remarques, de vues propres et quelquefois profondes, jaillissant de ses études historiques ». Cette note est très exacte.

3. [Quelques indications dans *Michelet à l'École normale*.]

quents, ou, pour mieux dire, il forme avec son *Vico* la vraie préface de son œuvre entière. Je m'efforcerai de faire ressortir ce qui, dans les idées philosophiques de Michelet, est original et se rattache à ses conceptions générales de méthode et d'histoire.

Michelet a exprimé dans des pages écrites en 1869 pour sa *Préface de l'Histoire de France*, mais non publiées, le bonheur intime qu'il éprouva quand on lui confia le double enseignement de l'histoire et de la philosophie [1].

« Par économie, dit-il, on avait confié à un même homme la philosophie et l'histoire. Cette dualité fut pour moi un bonheur immense, et qui s'est renouvelé au Collège de France où j'eus plus tard la chaire de morale et d'histoire. Elle m'ouvrit un champ de liberté immense. Mon domaine sans bornes comprenait à la fois tout fait et toute idée. Quelque part que j'allasse dans le réel ou le spéculatif, je pouvais dire : je suis chez moi. Destinée singulière! Par deux fois dans ma vie j'eus cette liberté illimitée, le droit et le devoir d'embrasser tout, d'enseigner tout. Quelle responsabilité énorme! Et je n'étais nullement préparé à une telle tâche! Peu de secours. Nul maître. Les livres que j'avais en main n'aidaient guère à l'enseignement vivant que j'avais dans l'esprit. Occasion pressante et nécessité de créer. C'est là justement ce qui rendit mes leçons fécondes. Notre petite École avait le rare spectacle de me voir travailler, chercher, trouver pour elle. Cela faisait dans cette étroite salle, parmi ces jeunes gens (j'étais presqu'aussi jeune), [il avait vingt-neuf ans] une chaleur extraordinaire. Et ce n'était ni le talent ni la science qui opérait ce phénomène. Il tenait à ce que je ne donnais pas une chose toute faite, mais une chose en train de se faire, une création commencée. Elle tenait à une source énorme, un puits artésien d'infinie profondeur d'où montaient les brûlantes eaux, j'appelle ainsi le principe héroïque de Vico : *l'humanité se fait et se crée elle-même*. La force vive, qui est l'homme, se crée en actes, en œuvres, en cités et en Dieux, qui sont son œuvre aussi.

« La concordance des deux enseignements se fit sans peine. La philosophie donne *en puissance* cette force vive; l'histoire la donne *en action*.

« La vertu du principe était telle que non seulement je m'en alimentais, m'en abreuvais (moi et les autres), puisant toujours sans tarir ses torrents, mais aussi j'en étais entouré et gardé contre l'influence étrangère. C'est là le caractère de la vie vraiment organique, de la vie en croissance, que cent choses à côté, dessus, dessous, peuvent passer. Elle l'ignore, n'en sait ou n'en sent rien.

« L'École obscure, sous l'abri de Letronne, n'ayant, disait-on, qu'à former des régents de grec et de latin, pour le reste était oubliée. Et elle avait de plus un avantage : c'était d'échapper à l'influence pédantesque des doctrinaires. Je les connaissais peu. Gonflés, majestueux et vides, ils m'avaient paru assommants. Le plus léger rapport avec ce magister qu'on appelait Royer-Collard, si lourd de morgue avec un si léger bagage de philosophie écossaise, m'eût stérilisé à jamais. MM. Cousin, Guizot n'eurent nulle influence sur moi. J'aimais ces hommes éminents. Je le sentis surtout aux jours de leurs périls. Mais trop profondes étaient les différences d'idées, de caractère, de nature, de méthode. Cousin disait lui-même : « un mur est entre nous. »

« J'aimais et j'admirais Cousin, mais à distance. Ce n'est point lui qui m'indiqua Vico (il l'a dit par erreur). Dans le brillant artiste, l'excellent écrivain, le merveilleux parleur, éclatait beaucoup trop le grand mime italien. Son kantisme héroïque de 1818, son fatalisme hégélien de 1828 le montraient

1. Dans la *Préface* il se contente de dire que, sous le ministère Martignac (ce qui est faux), on s'avisa de refaire l'École normale et que Letronne lui fit donner le cours de philosophie et d'histoire. « Ce double enseignement m'ouvrait un infini de liberté ».

voyageant de l'un à l'autre pôle. Observateur muet, je le suivais des yeux. Il m'était un spectacle. Je ne m'en lassais pas.

« M. Guizot avait plus d'attitude (ou altitude ?). Mais les nécessités politiques qui le commandaient, ne lui permettaient pas la fixité d'un chef d'école. A mes premiers essais il me fut bienveillant, eut pour moi quelque estime, devina peu mes audaces futures. Il m'ouvrit les Archives, m'y donna une petite position, plus tard agrandie. Il me promit l'honneur de le suppléer en Sorbonne. En 1833, quand j'avais éclaté, il ne retira point sa promesse; mais il ne put cacher combien dès lors il me serait contraire. M. Duvergier de Hauranne, qui était là, en fut surpris et il le lui dit devant moi. Je le suppléai une année (1834)[1]. C'est sous son dernier ministère (1874) que mon cours du Collège de France a été suspendu.

« Ainsi de ce côté je marchai libre aussi. Les amitiés illustres ne me gâtèrent pas trop. J'en sentis peu le poids et peu les encouragements. Je pus tout à mon aise courir dans ma voie solitaire enveloppé en moi, dans mon tourbillon, « dans ma nuit » comme dit l'Iliade. Obscur et sans besoins, désirant peu, ne craignant guère, gardé merveilleusement des passions par la passion, par son ardent entraînement, j'avais en elle un puissant alibi. Le temps était fort trouble. Ma route côtoyait deux torrents qu'on aurait cru tout emporter et qui, même pour un solitaire, n'étaient pas sans attraction. L'un était le flot *romantique* d'un si grand éclat littéraire. L'autre était le mouvement des écoles *utopistes*, qui cherchaient le fonds même, voulaient renouveler la foi et la société. Je les vis du dehors, libre contemplateur, et les observai du rivage. »

Ce que Michelet dit dans ces pages sur sa liberté vis-à-vis des écoles d'alors, sur le caractère de nouveauté créatrice de ses cours à l'École normale, est vrai. Il s'y mêle pourtant quelque injustice pour les hommes. Il est vrai que Guizot n'eut aucune influence sur lui; mais nous avons vu que Cousin fut l'occasion, et dans une grande mesure l'inspirateur de son travail sur Vico. Quant à Royer-Collard, Michelet fut dans une large mesure l'élève des Écossais et se sépara sous leur direction du sensualisme du XVIIIe siècle; il fut, sans le vouloir peut-être, mais il fut comme Jouffroy et Cousin lui-même, profondément influencé par l'impulsion que donna Royer-Collard à la philosophie française.

A mon sens, voici ce qui fait l'originalité du cours de Michelet.

Au moment où il se mit à enseigner, tous ceux qui s'occupaient de philosophie étaient persuadés que celle-ci ne faisait que de naître et n'avait pas encore réussi à trouver une méthode et une base scientifiques. On considérait Descartes, Malebranche, Leibnitz, comme ayant très ingénieusement posé les grandes questions, mais n'y ayant répondu que par des hypothèses arbitraires. Locke et Condillac avaient bien cherché à analyser l'homme, ses facultés et ses idées, mais en rapportant tout à la sensation. Ils l'avaient pour ainsi dire confondu avec le monde extérieur, et ils avaient ouvert la voie aux physiciens, aux naturalistes et aux psychologistes, qui refusaient de reconnaître d'autre méthode que l'observation sensible et l'expérience, d'autres réalités que les réalités sensibles, et d'autres vérités scientifiques que celles des sciences physiques et naturelles. Il est très frappant de voir tous les philosophes du début du XIXe, siècle, Jouffroy, Laromiguière, Damiron aussi bien que Michelet, déplorer l'état rudimentaire de la philosophie et exalter la rapidité des progrès des scien-

1. Il a suppléé Guizot deux ans et non en 1834 et 1835.

ces de la nature. Cabanis (*Rapports du physique et du moral de l'homme*, 1802, 2 vol.) avait fait sur tous les esprits une impression profonde et plus encore Magendie, qui avait, en 1816, publié ses *Éléments de physiologie*, et fait paraître son *Journal de physiologie expérimentale*, depuis 1821. La philosophie écossaise, avec Reid et surtout D. Stewart. avait posé en face de l'observation externe des sens, l'observation intime de la conscience, et prétendait trouver dans la psychologie méthodiquement explorée les bases d'une philosophie scientifique; elle fut la source maîtresse où la philosophie spiritualiste française puisa toutes ses doctrines. L'esprit français imbu du rationalisme du XVIIIe siècle, mais entraîné vers le romantisme, ne pouvait considérer comme scientifique ni la critique de Kant, ni l'idéalisme de Schelling. Il lui fallait une méthode qui ressemblât à celle des sciences naturelles et qui cependant lui permît des spéculations plus hautes que la sécheresse du sensualisme de Condillac ou de la logique des idéologues. Les Écossais lui fournirent cette méthode. Et tous ceux qui ont été les fondateurs de la philosophie spiritualiste, Damiron, Royer-Collard, Jouffroy, à l'exception de Maine de Biran qui resta plus métaphysicien, ont été des disciples des Écossais. Cousin lui-même n'a fait que saupoudrer de métaphysique platonicienne et allemande et échauffer de son éloquence la psychologie des Écossais. Michelet est aussi leur disciple; mais, tandis que les Écossais et leurs principaux adeptes ramènent tout à l'homme individuel, à l'observation intime et subjective, Michelet aurait voulu trouver dans l'étude de l'homme collectif, du consentement universel, des tendances générales de l'espèce dans l'histoire, une sorte de contre-partie et de contrôle. Nous allons voir ce qui apparaît de cette méthode et de cet effort dans son cours de l'École Normale. Mais ce ne fut qu'un essai encore mal assuré. L'histoire allait bientôt l'emporter.

Dès ses premiers mots, Michelet pose nettement le but qu'il se propose :

« Jusqu'ici, dit-il, la philosophie et l'histoire sont l'objet de deux études entièrement distinctes. Cependant elles sont la preuve l'une de l'autre; elles ne peuvent ni l'une ni l'autre prétendre à un haut degré de certitude, si on ne les compare. La philosophie se bornait à des phénomènes bien fugitifs de la pensée individuelle. Si elle s'était assise sur la base plus large de l'espèce et de l'individu, elle aurait fait plus de progrès et la plupart des faux systèmes n'auraient pu réussir. Nous allons embrasser dans une seule étude l'histoire et la philosophie. Ainsi réunies par une heureuse alliance, elles se prêtent un mutuel secours. »

Il y a deux sortes de phénomènes, ceux du moi et ceux du non moi. Si on les examine en eux-mêmes, ils se présentent à nous comme *faits*; si on les examine dans leur dépendance réciproque, ils se présentent à nous comme *causes* et *effets*, et ce rapport de cause à effet est ce qu'on appelle *loi*. Les Grecs ont appelé *histoire* la connaissance des *faits*, *philosophie* la connaissance des *lois*. C'est à tort que les modernes ont abandonné cette classification. La science résulte de leur accord. A l'origine, la *science* n'est que la *connaissance* en opposition

à l'*ignorance*, connaissance générale et vague. Une étude plus attentive des phénomènes amène à constituer une série de *sciences distinctes*. Mais on s'aperçoit bientôt que toutes les sciences sont solidaires et on revient à l'unité de la *Science*. Unité d'ordre et de clarté, substituée à l'unité confuse qui a précédé la constitution des sciences particulières.

« Il y a, conclut Michelet, pour le non-moi, pour la nature, histoire et philosophie; il y a aussi histoire et philosophie du moi. C'est cette étude que nous nous proposons; elle est la plus importante, car le monde entier vient se réfléchir dans le cœur de l'homme. On dit avec raison que l'homme est un petit monde.

« Histoire de l'homme, philosophie de l'homme, voilà donc le double but proposé à nos recherches. L'homme se présente à nous sous deux rapports : l'homme individuel, l'homme social; l'individu et l'espèce. Jusqu'ici ces deux choses ont été considérées à part. Nous nous occuperons à la fois de l'étude de l'homme individuel, et ce sera la philosophie, et de l'étude de l'homme social, et ce sera l'histoire. »

Disciple fidèle de Vico, il considère l'histoire et la philosophie comme l'épreuve et la contre-épreuve d'une même étude et l'on comprend comment il est arrivé à ce subjectivisme dont j'ai donné des preuves si frappantes, trouvant dans son cœur l'explication et la révélation de l'histoire, et considérant son cœur comme l'œuvre de l'histoire.

Mais il va plus loin, toujours conduit par Vico. Il remarque que les faits philosophiques ont cet avantage sur les faits historiques qu'ils peuvent être immédiatement vérifiés par l'examen de notre conscience intime, tandis que les faits historiques ont besoin d'être corroborés par un grand nombre de témoignages externes. Mais le témoignage de notre conscience est soumis à toutes sortes d'incertitudes, tandis que beaucoup de faits historiques sont d'une certitude absolue parce que des témoignages unanimes les ont affirmés. D'un côté il n'y a qu'un témoignage ou une série de témoignages individuels et divergents parce que le fait interne ne se présente pas de même aux divers esprits; de l'autre, il y a un fait extérieur qui a frappé des milliers d'hommes. L'individu est beaucoup plus sujet à l'erreur que l'espèce.

« Les traditions historiques sont donc la voix du genre humain, mais il arrive que cette voix soit fausse et nous ne pouvons reconnaître sa vérité que par une confrontation avec ce qui se passe dans l'individu, avec notre raison, notre expérience. La science complète ne peut résulter que de la comparaison de l'individu et de l'espèce, de la philosophie et de l'histoire. »

Michelet part de là pour indiquer le plan même qu'on devra suivre dans l'étude simultanée de l'histoire et de la philosophie.

Le langage des peuples a suivi la marche du langage des enfants : les premières formes sont simples et régulières, puis les irrégularités se multiplient avec les progrès de l'homme ou de la civilisation. L'individu, comme l'espèce, passe de la spontanéité à la réflexion. Cette spontanéité se manifeste par des chants, des poésies. Puis vient la réflexion, l'abstraction. La poésie devient philosophie. « La philosophie, dit Montaigne, est poésie sophistique ». Vico l'a dit avec raison : « Ce

que les philosophes pensent, les poètes l'avaient senti. Les poètes ont été les sens, les philosophes la réflexion du genre humain ».

Or, ce mouvement de l'instinct vers la raison, de la spontanéité vers la réflexion s'est produit, à travers l'histoire de la civilisation, dans le même sens que la migration des peuples. La civilisation vient de l'Orient, qui est la partie poétique et inspiratrice du genre humain, et se dirige vers l'Occident, qui est sa partie philosophique et critique. Déjà, les anciens avaient dit :

Tradidit Aegypto Babylon, Aegyptus Achivis.

L'histoire se trouve donc amenée à étudier le mouvement et le progrès des lumières en étudiant le mouvement et la marche du genre humain. Tout ce mouvement se produit de l'Est à l'Ouest. Les mouvements divergents, celui des Tartares qui descendent du Nord au Midi, ou celui des Arabes qui viennent du Midi au Nord ont troublé ou activé le progrès des lumières, mais ne l'ont pas produit. Aujourd'hui une réaction a lieu en sens inverse [1]. C'est l'Occident qui civilise l'Orient.

Le rôle de la Grèce a été de servir d'interprète entre l'Orient et l'Occident. Elle a compris les symboles orientaux parce qu'elle est poétique et elle les a interprétés parce qu'elle est philosophique.

Michelet annonce qu'il va, parallèlement à ses leçons de philosophie, faire une série de leçons d'histoire, où il étudiera les peuples de l'Orient comme préface à l'histoire de la Grèce. Il débute par celle des Juifs [2]. Après cette introduction, il commence son cours spécial de philosophie; mais, fidèle à sa méthode, il veut trouver à cette étude même des lois et de l'individu un fondement, en cherchant, toujours comme Vico, dans les intuitions bien vagues des premiers hommes le germe des vérités qui sont à la base de tous les systèmes de philosophie.

La philosophie a, selon Michelet, un triple objet. Elle est la science du *système des êtres*, la science de la *nature de l'homme*; enfin, l'*art d'améliorer l'individu et l'espèce*. Donc : ontologie ou métaphysique, psychologie et morale. Or, l'homme primitif a déjà la vague intuition de ces questions que pose le philosophe et il y répond d'une manière rudimentaire.

Tout d'abord il erre dans les bois et cherche à satisfaire ses besoins sans se distinguer de ce qui l'entoure. Mais la foudre gronde, il craint. Puis l'étonnement et la crainte font place à la curiosité. Il voit qu'il n'est pas le seul être dans la nature et que la nature n'est pas lui. Mais il identifie et compare la nature à lui-même et comme il se sent penser et vouloir, il croit que tout dans la nature pense et veut. Tout ce qui agit, agit par volonté. Le feu qui le brûle, le vent qui l'agite sont des êtres hostiles; l'air qui le rafraîchit, le soleil qui l'éclaire sont des êtres

1. Ceci est très contestable.
2. Nous étudierons à part, plus tard, les idées de Michelet sur le rôle du peuple juif.

amis et bienfaisants. Ainsi naît le *polythéisme*. Le plaisir et la douleur, l'amour et la faim sont le fondement de toute religion, de toute philosophie.

A mesure que l'homme prend conscience de sa personnalité individuelle, le sentiment énergique, égoïste de l'existence grandit en lui. Il conçoit l'horreur de l'anéantissement et veut l'immortalité.

Le sauvage ne peut encore s'élever à l'idée d'un seul Dieu parce que cette idée suppose l'idée d'ordre et d'unité dans la nature. Le sauvage n'y voit que duplicité et contradiction, et comme il ne peut comprendre que le mal soit la condition du bien, il imagine des dieux malfaisants à côté des dieux bienfaisants. Mais comme il n'a conçu les dieux que par son rapport avec les puissances naturelles, il cherche à se les rendre favorables par les prières et les sacrifices. De là le culte. Le culte n'est d'abord qu'une transaction, un marché. Puis il s'ennoblit et devient à demi désintéressé. Voilà toute la théodicée du sauvage.

Pour Michelet, l'idée de l'immortalité a été le point de départ de la psychologie du sauvage. Voyant le corps se détruire, il a voulu imaginer comment le *moi* pouvait subsister. Il a vu dans l'âme un être matériel aussi, mais d'une matière plus subtile que le corps, une sorte de fumée, d'air ou de feu. Et il a imaginé une autre vie semblable à celle-ci, où les animaux eux-mêmes participent à l'immortalité. L'unanimité des peuples dans leur croyance à l'immortalité, est, selon Michelet, une preuve décisive en faveur de celle-ci. Cette croyance est l'ouvrage de la nature et a d'autant plus de valeur que l'idée de l'immortalité a été revêtue des formes les plus absurdes [1].

Chez le sauvage cette notion de l'immortalité est sans rapports avec la moralité. La moralité du sauvage est fondée sur le sentiment énergique et il reconnaît pour première vertu la force. Cela était nécessaire pour le maintien de l'espèce humaine. D'autres vertus procèdent ensuite du besoin d'appui et de sécurité, l'hospitalité par exemple [2].

Après avoir ainsi marqué l'étroite relation de la philosophie avec l'histoire, Michelet aborde un second problème : le rapport de la philosophie avec les sciences physiques. Il s'inspire en partie de la préface de Jouffroy aux *Essais de morale* de Dugald Stewart, mais en y ajoutant beaucoup. Comme Dugald Stewart, comme Jouffroy, il est préoccupé de donner à la philosophie une base scientifique, un caractère de certitude. Mais, en même temps, il reconnaît que, sur certaines matières, la certitude est impossible, et qu'il faut, ainsi que l'a reconnu Vico, admettre le probable, faire une place à la croyance dans la science. La philosophie, ou plutôt la psychologie, qui en est la base

1. Il est curieux de voir avec quelle énergie il insiste ici, un peu hors de propos, sur l'immortalité. De tout temps Michelet en a été préoccupé et a tenu à l'affirmer. Il m'a dit : « Je douterais plutôt de Dieu que de mon immortalité ».

2. Le développement sur la logique du sauvage manque dans mon manuscrit. Autant que j'en puis juger, il pensait que le sauvage voit une cause dans tout phénomène qui en précède un autre. Il se trompe souvent, mais sa manière de penser prouve l'universalité de la notion de cause.

scientifique, procède, comme les sciences naturelles, par l'observation, l'expérimentation et l'hypothèse. Elle a cette supériorité sur les sciences naturelles que, tandis que celles-ci ont besoin de milliers d'observations faites en tous lieux pour affirmer un fait, le psychologue a son champ d'observation toujours à sa disposition en lui-même, et, la nature humaine étant partout identique, une seule observation bien faite peut suffire. Mais la psychologie a cette infériorité qu'il y entre un élément subjectif, qu'elle est obligée de regarder dans ce qui regarde, et par conséquent les chances d'erreur et d'illusions sont considérables. De plus, comme Michelet ne se doute pas encore de ce que peut être l'expérimentation psycho-physiologique, il est assez difficile de saisir ce qu'il entend par expérimentation psychologique. C'est sans doute l'observation sur autrui de faits de conscience provoqués volontairement du dehors. Fidèle d'ailleurs à sa préoccupation historique, il fait remarquer que l'on n'a pas besoin de se renfermer en soi pour faire de la philosophie; que la place publique, les mouvements populaires sont des champs d'observations psychologiques, qu'en Grèce la philosophie est née sur l'agora et est fille de la politique.

Comme les Écossais, il veut qu'on commence par l'analyse et l'observation. Locke a tort de commencer par l'origine des idées. Cela l'amène à imposer aux idées actuelles le cadre étroit du sensualisme. C'est faire le cadre avant le tableau. Il faut commencer par étudier les idées dans leur état actuel, et remonter à l'état primitif. De même c'est une mauvaise méthode d'exposer la philosophie en partant, comme le fait un philosophe célèbre de Strasbourg [1] d'axiomes dont on déduit les conséquences. C'est imposer une doctrine. Dugald Stewart veut, avec raison, que la philosophie soit une libre recherche. Il faut partir de l'expérience pour arriver à formuler en conclusion des principes.

Cette étude des idées doit se faire à la fois par la conscience interne et l'histoire. *L'histoire réfléchit les idées.* L'humanité a commencé par la poésie et la religion et a placé les idées en Dieu. Puis elle a connu le monde et a mis les idées dans les choses, dans les réalités. Enfin Reid est venu, qui a dit : les idées ne sont pas des êtres. Elles sont les formes de la pensée de l'homme. Kant au fond s'accorde avec Reid. La philosophie marche ainsi du même pas que l'humanité et en reflète le développement. Il y a un parallélisme entre la Révolution française et la philosophie allemande à la fin du XVIII[e] siècle, bien qu'elles n'aient rien emprunté l'une à l'autre; mais elles sont les deux faces d'une même phase de l'humanité. On peut considérer les âges de l'humanité comme les enveloppes du noyau d'un cristal. La première forme est l'art. Je la brise et je trouve une deuxième forme, le droit. Sous le droit est la religion et, au centre, la philosophie.

1. Ce philosophe ne peut être que Louis Bautain, élève de l'École Normale de 1813 à 1816, qui fit en 1816 une thèse latine sur l'idéalisme et le phénoménisme. Il publia en 1827 son livre sur *la Morale de l'Évangile comparée à celle des philosophes*. Son cours de philosophie à la Faculté de Strasbourg avait une grande réputation et se répandait en manuscrit.

On a fait les harmonies de la nature. On pourrait faire les harmonies de la pensée et de la nature humaine. La philosophie est un drame qui ne se joue pas dans les nuages, mais sur la terre. Ceux mêmes qui la nient sont conduits par elle. En effet, ils obéissent à une législation, à une religion qui contient une philosophie. Ils jouissent des arts, mais l'art lui-même est une philosophie.

Mais maintenant dans quel rapport se trouve le monde intérieur des idées et du moi, avec le monde extérieur? Sur quoi fonder notre connaissance du monde? Pour Platon, Aristote, Descartes, ce monde nous est connu par son image. Les idées viennent du dehors au dedans. Mais qui garantit que l'image que nous avons du monde soit un portrait et non un tableau fictif? Reid répond : le sens commun exige que nous croyions au témoignage des sens et au consentement universel des hommes. Mais c'est une croyance, non une science. Kant, comme Reid, ne regarde le monde et Dieu que comme probables, mais c'est une croyance qui s'impose à nous.

Fichte, en opposition aux anciens, considère le monde extérieur comme une création du moi qui s'objective et ne voit dans l'univers qu'idéalisme et humanité.

Schelling, au contraire, proteste contre la supposition que l'univers infini puisse être une création du fini, de l'homme. Nous faisons partie d'un tout. Il n'y a pas deux mondes, l'un extérieur, l'autre intérieur. Il n'y a qu'un seul être qui prend connaissance de soi. La conscience, dormant dans la matière, rêve dans l'animal et s'éveille dans l'homme.

Tout en admirant le portrait grossi et colossal que Fichte a fait de l'homme et de ses attributs, et la force de pensée avec laquelle Schelling a retrouvé les doctrines de l'école d'Élée, Michelet se refuse à les suivre dans ces constructions systématiques et arbitraires. Il s'en tient à Kant et aux Écossais qui se résignent à ignorer et voient dans les idées des actes de l'esprit, à la vérité desquels nous sommes contraints de croire[1].

Une fois ces prolégomènes posés, Michelet aborde le cours spécial de psychologie et de logique qui doit précéder pour lui les recherches de la morale et de l'ontologie. Pour aborder le problème essentiel de toute philosophie, qui est la destinée de l'homme, il faut d'abord que l'homme se connaisse lui-même, car on ne connaît la destinée d'un être que par sa nature[2]. Descartes l'a senti quand il est parti du moi humain, de la curiosité individuelle pour construire sa philosophie.

Platon, au contraire, dans le *Premier Alcibiade*, montre Socrate invitant Alcibiade à connaître l'homme pour s'occuper du gouvernement, car la politique suppose la morale, et la morale la psychologie. Ainsi la philosophie ancienne est née sur la place publique. La philosophie

1. Ici Michelet se retrouve d'accord avec Vico qui fait sa part au probable et au sens commun dans la conception de la vérité.

2. Mais comment l'homme se connaîtrait-il lui-même? Est-ce en se renfermant en lui-même ou en sortant de lui-même pour regarder les autres et le monde?

moderne est sortie de la méditation individuelle et solitaire. Pascal, le plus admirable des commentateurs de Descartes, exprime avec une tristesse sublime cet isolement de l'homme considéré au point de vue exclusivement individuel. Il cherche la vérité en se renfermant dans son moi et il ne peut la trouver. C'est que l'homme n'est qu'une partie du grand tout; on ne peut expliquer l'homme que par l'humanité. Il faut associer Platon à Descartes et chercher la solution à la fois dans l'individu et dans les rapports des individus entre eux.

Michelet exposant ensuite la méthode à suivre en psychologie, celle de l'observation interne [1], se borne à analyser et à développer la préface mise par Jouffroy en tête des *Esquisses de philosophie morale* de Dugald Stewart. Il considère le témoignage de la conscience comme aussi solide que celui de l'observation sensible et il fait remarquer avec raison que l'observation externe n'est en somme que l'observation interne appliquée aux phénomènes extérieurs; que la philosophie peut se passer du monde, tandis que la physiologie ne peut se passer de l'âme.

Après être revenu sur ce qu'il avait déjà dit dans ses leçons préliminaires sur l'identité des méthodes de recherches psychologiques et des méthodes des sciences naturelles, il esquisse une brillante défense du rôle de l'hypothèse et « de ces esprits rapides, hardis [dont il était], qui par des rapprochements pleins d'audace, lient ce qui n'est réellement pas lié, jettent des hypothèses par centaines dont les mauvaises ne germent pas et dont les autres germent et croissent sur le terrain de la philosophie... Ce qui est hypothèse chez Copernic devient démonstration chez Newton ».

Il examine la division des phénomènes psychologiques en sensibilité, intelligence et volonté, auxquelles il joint la mémoire et il montre comment on arrive à constater ces diverses formes de l'activité du moi par une série d'hypothèses, vérifiées par l'expérience. La certitude à laquelle nous arrivons par cette enquête interne est supérieure à celle que nous fournit l'observation extérieure. On a pu douter sans déraison de la réalité du monde extérieur; on ne peut douter du moi sans tomber dans des paralogismes. « Quand on doute du monde on doute avec quelque chose; mais on ne peut douter du moi qu'avec le moi lui-même ».

Préoccupé toujours de montrer les conséquences de la philosophie pour la vie pratique et ses rapports avec l'histoire, il tire tout un développement historique de cette simple observation que la volonté ne peut s'exercer que par le moyen des idées.

Plus on aura d'idées, plus on sera libre; d'où accord du progrès des lumières avec le progrès de la moralité.

Après avoir indiqué la nature de la psychologie, son caractère scientifique et son utilité pratique, il étudie la marche à suivre dans l'étude de la psychologie. Existe-t-il en psychologie des méthodes de démonstration analogues à celle des sciences naturelles? A quelques égards, oui,

1. Michelet va en apparence se borner à l'observation interne. En fait il cherchera toujours à la corroborer par l'histoire.

car on provoque les autres à l'observation interne comme à l'observation externe. Il est même plus facile de se livrer à cette observation que d'aller par toute la terre étudier les couches géologiques ou disséquer des cadavres. Cependant il y a certaines démonstrations psychologiques qui ressemblent à des démonstrations de science naturelle, ce sont celles qui se font par l'observation des faits collectifs, des mouvements qui agitent les âmes des hommes assemblés. Il y a place pour une double vérification des faits psychologiques, sur l'individu, et sur les masses. Mais ces dernières observations n'ont de valeur probante que pour les faits qui se reproduisent d'une manière constante, non pour les faits historiques qui ne se reproduisent qu'une fois et dont la connaissance ne repose que sur le témoignage des hommes dont la certitude est très variable [1].

On peut ainsi classer les sciences au point de vue de la certitude : d'abord les sciences hypothétiques; les mathématiques, dont la certitude est absolue; puis les sciences de faits telles que les sciences physiques et physiologiques; enfin au dernier rang les sciences historiques où la vérification directe et renouvelée est impossible.

Pourquoi donc la philosophie a-t-elle fait jusqu'ici si peu de progrès? D'abord parce que tous les philosophes pèchent par trop de précipitation. Ils ont de tout temps tous voulu donner un système complet de l'homme et de l'univers et pour cela ont mêlé les conjectures aux observations. Et en outre tout le monde se croit capable de philosopher au lieu de laisser ce soin aux habiles. La philosophie sera solide quand elle procédera avec méthode.

Par où doit-elle commencer? Par les idées, puisque le fait même que je me suis posé cette question est une idée. Mais qu'est-ce qu'une idée? D'après l'étymologie ce serait une *image*. Mais toutes les idées ne sont pas des images. L'idée que j'ai eue tout à l'heure : « par où commencer? » n'est pas une image. Une idée est simplement une conception de l'esprit. L'idée suppose donc quelque chose d'antérieur à l'esprit. Mais qu'est-ce que l'esprit? Voilà par où il faut commencer avec Condillac, qui, avant d'étudier les idées, a voulu rechercher quelles sont les facultés qui les traduisent, au lieu de procéder comme Locke, qui a voulu d'abord étudier l'idée en elle-même. Il faut avant tout étudier la généalogie des idées.

Michelet prend pour exemple *l'association des idées*. Et aussitôt, en historien qu'il est, il montre les conséquences pratiques de cette faculté de l'association des idées dans ce qu'on appelle *la mode*.

Dans son étude des facultés de l'âme, il commence par critiquer le système de Condillac, qui fait tout dériver de la sensation, de l'attention qu'elle provoque, et du désir, fruit de l'attention. Laromiguière détruit le système de Condillac en mettant au début l'attention; une double attention est comparaison, une double comparaison raisonnement. Il admet aussi que l'attention devient désir. Un double désir provoque une préférence et le choix de l'objet préféré est une volonté. Mais on

1. Michelet a pressenti la distinction entre la sociologie et l'histoire.

a objecté à Laromiguière que, pour être attentif, il faut vouloir. C'est la volonté qui est à l'origine. Michelet ajoute que pourtant l'attention, si elle est mêlée de volonté, est un acte intellectuel différent de la volonté. Mais l'élément volontaire qu'elle contient la rend différente du désir, qui est involontaire.

Michelet prend pour cadre de son cours les cinquante premières pages des *Esquisses de Philosophie morale* de D. Stewart. Il pense qu'on peut faire rentrer toute la psychologie et une partie de la métaphysique dans ce cadre, car ce sont les analyses des Écossais qui ont donné une base scientifique au spiritualisme moderne, et en même temps une base de bon sens acceptable pour tous. Il arrivera en terminant aux doctrines de Kant qui lui fourniront une conception unitaire de la science à la base de la morale.

Dans ces leçons, qui sont surtout une analyse des théories écossaises, je relèverai seulement ce que Michelet y ajoute d'original. Il admet pour la perception extérieure la thèse de Reid, d'après laquelle les idées sont non des images du monde extérieur venant de Dieu ou des choses, mais *des actes du moi s'appliquant au monde extérieur* et il fait remarquer avec raison que Kant, dans sa *Critique de la raison pure*, n'a fait que développer et perfectionner la théorie de Reid.

Mais en étudiant la sensation et la perception, Michelet, emporté par son esprit de généralisation, esquisse toute une théorie des causes finales, de l'harmonie de l'homme et de la nature, et part de là pour montrer comment les conceptions nouvelles sur l'origine des idées sont en relation avec les doctrines politiques modernes. En même temps il rend hommage à Royer-Collard, que, plus tard, il devait tant dédaigner comme chef des doctrinaires.

En passant à l'*abstraction* et à la *généralisation*, Michelet fait observer que D. Stewart a tort de les identifier, que la généralisation est le résultat d'une série d'abstractions. Toutefois il y a des abstractions et des idées générales qui peuvent naître à propos d'une seule expérience. Ainsi l'*idée du devoir* et l'*idée de cause*. Ce sont des idées nécessaires. Il n'est pas nécessaire d'avoir fait l'expérience de tous les devoirs particuliers pour concevoir l'idée du devoir. Dans tout cas de conscience, il y a un élément général, qui est le devoir même, et un élément particulier qui est l'application du devoir à un acte particulier. Michelet développe sur les idées nécessaires du vrai et du bien les théories de V. Cousin dans son cours de 1818. Sur la *mémoire*, Michelet critique D. Stewart qui a placé l'association des idées avant la mémoire, tandis que la mémoire est la base même de l'association des idées. Ce chapitre sur la mémoire est rempli d'observations ingénieuses, fruit de sa propre expérience. Il réfute avec raison l'opinion qui considère la mémoire comme un obstacle au génie; il soutient au contraire qu'elle lui est nécessaire, comme à la poésie. « Sur dix mille rêveurs, dit-il, vous auriez peine à découvrir un grand poète. » Il y a deux différentes sortes de mémoires : celle du penseur, qui se rappelle surtout les rapports de cause à effets; celle de l'homme

d'esprit, du poète et de l'érudit, où domine la promptitude au rappel, et les rapports de ressemblance et de différence. Mais c'est l'ordre et la méthode qui facilitent surtout la mémoire, et la multiplicité des connaissances, des comparaisons et des rapports la fortifient. Par contre, Michelet est hostile à la mnémotechnie. C'est en perfectionnant la science qu'on arrive à aider la mémoire. Il en donne pour exemples la minéralogie et l'histoire.

Il insiste beaucoup sur l'association des idées parce qu'elle touche à toutes les questions de l'art et de la littérature. Il distingue les associations d'idées matérielles, celles d'idées spirituelles et celles d'idées spirituelles et matérielles. Il part de là pour insister sur la nécessité de bien distinguer les deux domaines si l'on veut comprendre la vraie harmonie de la nature.

Il termine ces observations sur l'association des idées par une théorie sur l'art qui nous montre combien Michelet, à cette époque de sa vie, était au fond classique dans ses idées théoriques. Mais il cherche une conciliation entre le romantique et le classique et enfin puise dans Shelling une conception métaphysique de l'art. Sans devenir jamais un romantique, sans admettre jamais que l'art doive faire place au grotesque et au laid, à mesure qu'il avance dans la vie, il s'attache de plus en plus exclusivement dans les œuvres d'art aux sentiments qui y sont exprimés.

Il est curieux de voir Michelet chercher à expliquer les différences de l'art flamand et de l'art italien par des différences psychologiques nées des circonstances de la vie. Son point de vue est plus philosophique et plus général que celui de Taine qui ramenait tout au simple milieu historique et qui a cru expliquer l'art flamand et italien en décrivant la vie extérieure des deux peuples.

Michelet fait remarquer aussi qu'il n'y a de vrai art et de vraie poésie que par un accord entre l'auditoire et l'artiste et qu'il faut que l'auditoire ait une imagination analogue à celle de l'artiste. Les peuples où l'esprit domine, comme les Français, ont été peu propres à la poésie et à la musique.

Il termine le chapitre sur l'imagination en montrant son influence sur la sensibilité et sur la morale. La dureté et l'égoïsme viennent souvent d'une absence totale d'imagination. D'où vient alors, se demande-t-il, qu'une époque riche et égoïste comme le XVIIIe siècle ait constamment parlé d'imagination et de sensibilité? C'est que l'humanité, sentant ses propres vices, cherche à s'étourdir sur eux, se prêtant des vertus qui, souvent, n'existent qu'en gestes et en paroles.

Les dix dernières leçons sont consacrées à la logique et à la méthode, mais considérées comme des parties de la psychologie. Il n'y a pas de bonne logique sans bonne psychologie [1].

1. Michelet regrette que tandis qu'en province, à Lyon en particulier, on continue à étudier la logique d'Aristote, on la néglige à Paris. Il est faux de dire avec Condillac que le syllogisme soit infécond, parce qu'il ne fait que poser une identité. Si le syllogisme part d'une induction comme

Il soutient la légitimité du jugement inductif, et prend contre Dugald Stewart la défense d'Aristote.

Il expose ensuite les deux méthodes, analytique et synthétique, d'après de Gérando dans son *Histoire des systèmes* et son livre sur *les Signes et l'art de penser*. Il insiste sur la possibilité de les employer toutes deux pour chercher un rapport d'idées connues, ou une idée d'après ses rapports avec une autre idée [1]. C'est seulement lorsqu'on cherche la nature d'une idée et de ses rapports d'après une vague conception, que la synthèse est applicable, à l'exclusion de l'analyse.

Le dernier chapitre que nous possédons du cours de Michelet traite des signes et du langage. Il s'appuie sur D. Stewart, Laromiguière, et de Gérando; mais il mêle à cette analyse une foule d'observations ingénieuses qui lui sont personnelles et montre un degré remarquable d'informations sur les méthodes des sciences physiques et naturelles telles qu'elles existaient à cette époque.

Il combat la théorie de Condillac d'après laquelle l'homme ne peut penser sans signes, et qui prétend que nos erreurs ne proviennent que des imperfections du langage. Michelet croit au contraire que c'est en perfectionnant la science qu'on perfectionne la langue et non vice-versa. Il réfute aussi de Bonald qui croit que le langage a été révélé à l'homme

majeure, il peut faire découvrir à l'esprit des idées nouvelles, car il peut y avoir indentité dans les choses sans que cette identité soit encore sensible à l'esprit. Michelet termine par des observations intéressantes sur Aristote et les scolastiques.

En étudiant l'induction, Michelet défend encore Aristote contre D. Stewart. Il est très vrai que l'induction n'est instructive que si elle est incertaine et renferme une part d'hypothèse, mais Aristote, voulant donner un exemple parfait d'induction, a été obligé de prendre une induction certaine comme modèle. Kant a le premier nettement distingué les jugements identiques et les jugements augmentatifs : tous les corps sont étendus, tous les corps sont soumis à la gravitation. Pour qu'une induction soit féconde il faut qu'elle élimine tout ce qui ne va pas à son but et s'attache aux circonstances qui se produisent toujours malgré la variété des circonstances. Ex. tiré des habitants de Palmyre et de Carthage, riches — et qui portaient des armures pesantes.

L'induction baconnienne est d'ailleurs loin d'être la meilleure méthode en philosophie. Elle offre des dangers si l'on n'a pas une base assez large d'expérimentation et d'observation.

1. Analyse :

1° Question posée comme résolue.
2° Raisonnement.
3° Principe évident.

Synthèse :

1° Principe évident.
2° Raisonnement.
3° Question résolue.

Michelet présente une double démonstration de l'immortalité de l'âme d'après les deux méthodes. Ces deux démonstrations sont très faibles. Elles supposent toutes deux comme évidentes la liberté et la responsabilité humaines, la nécessité d'une sanction.

par Dieu. Le langage pour Michelet, est né des signes qui ont été créés par les hommes pour se comprendre. Aussi tout le langage primitif a-t-il été symbolique et la Bible est tout entière symbolique, comme tous les livres des civilisations primitives. Fidèle à Vico, Michelet montre l'homme créant lui-même les formes de sa vie conformément au plan de Dieu.

Tout en combattant Condillac, il admet que les imperfections du langage sont aussi des causes d'erreurs. Il admire dans un passage très remarquable la tentative de Lavoisier pour créer une nomenclature chimique d'un caractère philosophique, mais il considère comme chimérique l'idée d'une réforme systématique de la langue et de l'orthographe.

Ce n'est pas le langage qu'il faut réformer d'abord, ce sont les idées. La grande affaire est de donner des définitions justes et de ne pas employer de termes équivoques. Michelet donne comme exemple des erreurs auxquelles entraînent de fausses définitions, l'idée de Rousseau qui considère l'état de société comme un contrat.

Il montre l'impossibilité de créer une *langue philosophique universelle*. Il était aussi hostile à l'idée d'une langue commune, d'un volapuk ou d'un espéranto, qu'à celle de la réforme de l'orthographe.

Michelet avait promis de faire suivre ses leçons de logique de leçons sur l'évidence intuitive, sur les croyances qui s'imposent à la vie de l'homme et enfin sur la doctrine de Kant. Ces leçons ne paraissent pas avoir été faites. Nous n'avons pas beaucoup à les regretter; mais il est intéressant de penser que Michelet était déjà Kantien en 1827, qu'il établissait sa croyance au spiritualisme sur les mêmes bases que Kant dans sa *Raison pratique* et que, d'accord avec Vico et Kant, il considérait l'évidence intuitive comme une source légitime de la connaissance à côté de l'expérience et du raisonnement.

J'ai tenu à analyser ce cours, d'abord parce que c'est un document tout à fait inconnu; mais aussi parce qu'il est doublement instructif. Il nous fait connaître d'une manière assez précise l'état des esprits à l'époque où Michelet a fait son cours, l'influence prépondérante de l'École écossaise et le lien qui rattache les théories de cette École au Kantisme d'une part, au spiritualisme de Jouffroy, de Royer-Collard, de Damiron, de Cousin, de l'autre. Il nous renseigne aussi sur les idées philosophiques de Michelet, sur certaines conceptions auxquelles il restera fidèle. Dans l'ordre doctrinal : croyance très ferme à la liberté humaine, à la responsabilité morale de l'homme, à l'existence et à l'action de Dieu et à l'immortalité de l'âme. Au point de vue de la méthode : conviction que la psychologie fournit une base scientifique à la philosophie morale et ontologique, conviction que l'intuition et le probabilisme ont leur place dans la recherche de la vérité, conviction que nos connaissances psychologiques ne peuvent être complètes que si à l'étude de l'homme individuel on joint l'étude de l'homme collectif, si on éclaire la psychologie interne par l'histoire et l'histoire par la psychologie.

Michelet va devenir, à partir de 1829, exclusivement professeur d'histoire, mais il restera comme historien ce qu'il était en 1828, comme philosophe : ce sera un historien psychologue et moraliste. Il décrira la vie d'une nation comme il aurait raconté la biographie d'un homme; et il n'admettra pas qu'en étudiant l'histoire d'un peuple on néglige aucun des éléments psychologiques qui ont fait sa vie : religion, droit, littérature et art, aussi bien que politique, guerres et institutions.

CHAPITRE XI

Michelet à l'École Normale. — Le cours d'Histoire de 1827 à 1829

Michelet n'enseigna la philosophie que pendant deux ans et quelques mois, de février à juillet 1827, et pendant les années 1827-1828 et 1828-1829. Il enseignait en même temps l'histoire et il n'apportait pas à cet enseignement moins de soins et d'originalité. Voici comment un de ses élèves de 1828, l'historien Chéruel, dans une lettre adressée à Mme Michelet, le 21 décembre 1887, rappelait les impressions que lui avait laissées le cours d'histoire de Michelet.

« L'impression que produisaient sur nous les leçons de M. Michelet était très vive et je me la rappelle encore parfaitement à un intervalle de 60 ans. Nous étions sous le charme de sa parole. Nous admirions l'originalité de ses idées et de ses aperçus historiques. Il s'élevait bien de temps en temps des objections; on trouvait certaines assertions hasardées ou paradoxales, mais en général nous reconnaissions qu'aucun enseignement n'était plus propre à féconder les esprits et à leur inspirer l'amour de l'étude et de la science. Un autre mérite de M. Michelet était de laisser à ses auditeurs une grande liberté d'opinions. Il nous enseignait surtout par son exemple, à remonter aux sources vives de l'histoire; il nous en inspirait le goût, mais il ne prétendait nous imposer ni doctrine ni méthode absolue. Je me rappelle qu'il nous citait cette maxime d'un mystique « *Ama, et fac quod vis* » maxime qui pourrait être dangereuse en morale, mais qui caractérise assez bien l'enseignement de M. Michelet. Il donnait une forte impulsion aux esprits et leur inspirait l'amour du travail, puis il les laissait libres de se frayer leur voie et de chercher par eux-mêmes la vérité ».

Michelet avait enseigné, dès le printemps et l'été 1827, et dans l'année scolaire 1827-28, l'histoire ancienne, grecque et romaine, et l'histoire du Moyen Age jusqu'aux croisades. En 1828-29, il s'occupa surtout des XIIIe, XIVe, XVe et XVIe siècles; et sa future histoire de France se préparait déjà dans son esprit et dans ses cours. Mais en août 1829, le ministère libéral où M. de Vatimesnil dirigeait l'instruction publique fut remplacé par le ministère conservateur où M. de Polignac jouait le premier rôle et où M. de Montbel reçut le portefeuille de l'instruction publique. Il créa une conférence de français et une de grammaire comparée; celle-ci fut confiée à Eug. Burnouf. En même temps, il décidait qu'il y aurait deux professeurs distincts pour l'histoire et la philosophie, et que l'enseignement de l'histoire se bornerait à celui de l'histoire ancienne, de la géographie et de l'archéologie. Michelet demanda, le 22 septembre, à être chargé de l'enseignement de la philosophie, qu'il regardait comme « le plus important et le plus élevé des deux ». Mais on ne lui accorda pas sa demande, soit qu'on eût reconnu que son cours d'histoire était supérieur à celui de philosophie, soit que

son amitié avec Cousin et les hardiesses de son esprit le rendissent suspect. On lui préféra pour la philosophie un certain Saphary, condillacien et dévot, et on le confina dans l'histoire, où était d'ailleurs sa vraie place[1].

Je ne puis analyser les cours d'histoire de Michelet de 1827 à 1830. Je voudrais cependant donner une idée de ce qu'ils furent par quelques indications et quelques citations et en m'arrêtant sur un sujet spécial, les Juifs. Nous verrons, en étudiant ce sujet, comment les pensées de sa jeunesse se développèrent dans son âge mûr. Nous trouvons Michelet, dans ses cours de 1827 à 1829, tel qu'il sera toute sa vie : avec une préoccupation très vive de l'exactitude scientifique, cherchant à donner une base géographique et physiologique, matérialiste, si je puis dire, (il appelle la géographie le matérialisme de l'histoire), au développement de l'être humain, au spiritualisme de l'histoire. Il s'intéresse aux dernières recherches de l'érudition, de l'ethnographie, de l'archéologie. A côté du savant, il y a le philosophe qui, comme il l'a annoncé dans son cours, considère la psychologie de chaque peuple et de chaque époque comme le produit de l'histoire et comme une révélation des tendances de l'humanité à un moment déterminé. Le philosophe se manifeste aussi dans la préoccupation constante de faire ressortir les faits caractéristiques qui traduisent la psychologie d'un peuple ou d'une époque, les faits symboliques, et de discerner les causes spirituelles qui déterminent la marche des événements. Il a un don merveilleux et dangereux de généralisation et d'induction. Il donne souvent à un fait une portée générale et à son interprétation on pourrait souvent en substituer une différente. Il a une vivacité, une promptitude d'imagination qui est souvent d'une pénétration admirable, mais souvent décevante.

1. Dubois, dans l'article du *Globe*, du 18 novembre se moque de ceux qui font de M. de Montbel un réformateur libéral et le comparent aux fondateurs d'université d'Angleterre et d'Allemagne à cause de deux chaires créées pour Burnouf et Lemaire. Il proteste surtout contre la décision par laquelle il refusa de laisser la chaire de philosophie à Michelet, qui avait professé la philosophie avec distinction, mais qui avait aux yeux du ministre le tort d'être un adhérent de l'éclectisme, « cette philosophie nouvelle, hardie et sincère ». attaquée à la fois par les ultramontains et les sensualistes. La chaire d'histoire ancienne et d'archéologie était réclamée par Guigniaut, pour qui elle semblait être faite. Le choix de Guigniaut eût permis de confier le grec à Mablin, le meilleur hélléniste d'alors avec Boissonnade.

On préféra prendre pour la philosophie Saphary, simple agrégé, non docteur, arrivé à Paris depuis trois ans et dont les élèves refusèrent obstinément d'écouter les leçons. Dubois attribue ces actes à l'influence funeste de M. de Courville « si célèbre par sa réserve et sa discrétion dans l'enquête sur les Jésuites ».

Il ne faut pas trop plaindre Michelet ni blâmer M. de Montbel. La seule chose vraiment critiquable était de le remplacer aussi mal dans la chaire de philosophie et de lui imposer l'obligation de ne faire que de l'histoire ancienne. Autrement Michelet, qui était tout plein de ses projets relatifs à l'histoire du moyen âge et du XVIe siècle n'aurait pas demandé mieux que d'être chargé de l'histoire seule. En effet, en août 1828, on le voit faire faire à Poret démarche sur démarche auprès de M. de Vatimesnil et de Letronne pour obtenir qu'on dédoublât son enseignement, que la philosophie fût confiée à Poret tandis qu'il ne garderait que l'histoire.

Il y a enfin en lui l'artiste que nous avons admiré dans le *Précis d'Histoire moderne*; en quelques traits, il grave l'image d'un homme, d'un événement, d'un peuple, d'une civilisation.

Dès le début de son cours on le voit faire une place à l'histoire de l'Extrême-Orient, encore aujourd'hui tout à fait négligée dans notre enseignement [1], et il se montre au courant des plus récents travaux d'Abel Rémusat sur la Chine et de Klaproth sur les races de l'Asie. Voyez ces quelques lignes sur la Chaldée, opposée à l'Égypte, que les déserts et la mer préservaient des invasions :

« La Chaldée se trouve sur la grande route du genre humain. Toutes les nations ont campé en Chaldée. Ses plaines ont été une tente où les hommes se sont reposés un instant avant de se fixer dans les forts inexpugnables de la Phénicie et de la Judée. Cette grande route du genre humain a été marquée de monuments gigantesques. Ces villes colossales n'étaient pas des agrégations de maisons, mais des agrégations de jardins et de prairies entrecoupés de maisons. C'était une province entourée de murailles. »

L'égyptologie débutait à peine, avec les merveilleuses découvertes dont Champollion fut l'initiateur. Nous voyons dans le cours de Michelet le scepticisme avec lequel on les accueillait encore en 1828, alors que Champollion avait publié depuis quinze ans son *Égypte sous les Pharaons*, et de 1823 à 1828, exposé tout son système de la lecture des hiéroglyphes.

« L'Égypte, disait Michelet, a peu d'histoire. On nous flattait d'en avoir retrouvé une grande partie dans les livres merveilleux que l'Égypte a écrits elle-même. Ces livres, ce sont des murs immenses couverts d'autant de caractères qu'il en faudrait pour remplir de volumineux manuscrits. Mais de graves contestations se sont élevées sur la portée des découvertes récentes et l'estimable auteur de ces découvertes avoue lui-même qu'il ne peut interprêter toute espèce d'écriture. »

Il trace néanmoins un tableau très brillant de l'histoire et de la civilisation égyptiennes en se servant de Champollion pour éclairer et confirmer Hérodote; et, avec cette hardiesse inductive que j'ai signalée en lui, il explique le caractère de la religion égyptienne par la nature du pays et du climat, où l'existence tout entière dépendait des révolutions périodiques du Nil.

« L'existence de l'Égypte est un changement éternel. La religion doit être dominée avant tout par les idées de changement, de métamorphose et de progrès. L'idée de progrès paraît expliquer chacune de ces divinités, formes diverses d'un fond unique. Elles sont considérées à divers degrés de la puissance de l'être. Ainsi, avant d'être Isis, forme sous laquelle elle triomphe, la déesse avait eu des formes inférieures. Elle était d'abord Athor, la profonde nuit. Cette Athor, avant la création reçoit l'esprit industrieux et devient Neith. Enfin, transformée et triomphante elle est Isis. Isis est la nature complète par la fécondation. Telle est cette religion. D'abord des dieux identiques

1. Volney, dans son livre des *Ruines*, a déploré l'ignorance où on laisse la jeunesse sur l'histoire orientale. « L'on a fait, écrit-il, quelques livres avec le titre d'histoire universelle, mais la vérité est que l'on n'a fait que des histoires de familles : on n'a parlé que des Grecs, des Romains, des Juifs, des Français ».

émanant les uns des autres. Et dans chacun de ces dieux, divers degrés d'existence. Osiris pourrait bien être le même qu'Horus, le même que le boiteux, le muet Harpocrate. Ce serait Osiris en puissance, non en action. »

Michelet voit aussi l'idée de métamorphose dans les formes animales données par l'Égypte à certains de ses dieux. Et ces têtes d'animaux ont en même temps un sens symbolique. L'Égypte oscille entre le haut symbolisme de ses prêtres et le fétichisme africain qui adore les animaux eux-mêmes. En même temps le sabéisme, la religion des astres, exerce aussi son action, et le dieu, considéré comme dirigeant les astres, prend le caractère des diverses saisons : « Osiris triomphe dans son fils Horus, languit dans son fils Harpocrate. C'est le soleil dans sa force et à son déclin ».

Enfin, l'Égypte, constamment menacée par l'eau et le sable, mais fécondée par l'eau, est constamment entre la vie et la mort, et sa pensée religieuse et philosophique est dominée par les métamorphoses perpétuelles de la vie et de la mort. Aussi est-ce l'Égypte qui apporte à l'humanité l'idée la plus nette du dogme de l'immortalité de l'âme et de ses migrations.

Si Michelet cherche dans le sol et le ciel l'explication de la religion égyptienne, il explique les destinées de la Phénicie par le fait que, dépourvue de toute possession territoriale, elle n'a fait qu'un commerce de transports et il établit ce contraste saisissant entre la Phénicie et la Judée :

« La Phénicie et la Judée portent le caractère, la première de l'expansion, la seconde de la concentration. En Judée comme en Phénicie il y a un mélange de l'Égypte et de la Chaldée. Mais la Judée entre ses montagnes, entre le Liban et la Mer Morte, se resserre de plus en plus. La Phénicie au contraire s'étendra et elle périra par la dilatation. Elle se répandra sur tous les rivages et elle aura des enfants plus forts qu'elle qui s'élèveront pour la détruire. Pour la Judée, elle périra par la concentration; elle sera le noyau de la vie nouvelle du christianisme et le christianisme, en sortant d'elle, brisera ce noyau que Rome n'aura pu briser. »

C'est ainsi que par quelques traits frappants Michelet grave dans l'esprit et l'imagination les causes des révolutions de l'histoire. C'est ainsi également que dès les premières lignes de sa description géographique de la Grèce, il fait prévoir en quelques mots pittoresques tout le caractère de son histoire :

« La Grèce est une montagne au milieu de la mer. Ses habitants participeront donc des qualités diverses des marins et des montagnards. Or, ce sont les deux positions qui développent le plus l'intelligence humaine. La Grèce est, à tout prendre, un petit pays très peu fertile... Il n'y a que de petits fleuves, de petites montagnes, de petits golfes. Dans la Grèce il n'y a de grand que l'homme. Il semble que la nature se soit retirée, rétrécie en tous sens pour faire place au développement de l'homme. »

Je n'examinerai pas l'exposé qu'il fait de l'histoire grecque, pour lequel il avait consulté les travaux les plus récents des érudits allemands, Heeren, Heyne, Ottfried Muller, mais je citerai le passage où, avec une ingéniosité peut-être excessive, il explique les caractères

différents des premières écoles philosophiques grecques, nées dans les colonies répandues autour de la mer Égée.

« Au milieu de toutes les révolutions qui venaient frapper ces colonies, au milieu de tous ces changements sur un espace lui-même si changeant, si varié d'îles, de mers, de montagnes, de plaines, de volcans, faut-il s'étonner si, au milieu de tout cela, les Ioniens conçurent le monde comme l'éternel changement ? Mais par-dessus l'idée vulgaire de ce monde agité où nous vivons, le monde dorien a superposé l'idée d'ordre. L'ordre est rétabli sur la terre par Hercule. L'idée d'ordre et de repos domine dans la philosophie dorienne. Mais si tout ce mouvement est l'ordre, si la mobilité n'est qu'apparente, il pourrait bien arriver que les phénomènes changeants qui nous environnent ne soient que des visions. De là est né le système de l'éternelle immobilité de toutes choses proclamé par l'école d'Elée. C'est une très belle chose que de voir l'homme grec, au milieu de tous ces changements, de ces évolutions annuelles de son monde agité, se révolter contre la réalité et dire au désordre : « tu n'es point ». Il y a là ce même esprit héroïque qui éleva ces montrueux chapiteaux d'Agrigente, et tant d'autres monuments gigantesques. »

[Dans les pages suivantes, G. Monod reprenait sa conférence du 13 janvier 1907, sur *Michelet et les Juifs*, publiée dans la *Revue des études juives*, t. L. III, p. I-XXV. Il y montre Michelet, en 1830, considérant les Juifs comme les représentants de l'idée de l'unité. En 1864, lorsqu'il écrit la *Bible de l'Humanité*, il a appris à connaître les religions de l'Asie; il s'est séparé du christianisme sur un point essentiel, le dogme de la grâce, et il est frappé du rôle joué par le peuple juif dans la formation de l'idée de l'élection divine [1]. Gabriel Monod s'efforce de prouver qu'il n'y a pas, entre ces deux états de la pensée de Michelet, une antinomie absolue. Lorsqu'il a examiné le rôle des Juifs depuis la dispersion, Michelet, grâce à « cette extraordinaire capacité de penser et de sentir avec les hommes dont il racontait l'histoire, a parlé des Juifs, dans son 3e volume de *l'Histoire de France*, comme aurait pu le faire un contemporain de Philippe le Bel [2] ». Mais il a parlé avec admiration des Juifs du XVe et du XVIe siècle. Même dans une note de la *Bible* de 1864, il s'est écrié : « J'aime les Juifs... », et cette note « contient tout ce qu'on peut dire sur la question juive. Jamais réponse plus précise, plus éloquente n'a été faite à l'esprit de fanatisme, de jalousie et de haine aveugle qui a donné naissance à l'antisémitisme ». Personne n'a rappelé avec plus d'indignation les martyrs d'Israël, personne n'a mieux dit que l'usure lui fut imposée : « ses vices sont ceux que nous lui fîmes »... Il a parlé avec sympathie, presque avec tendresse de certains Juifs de son temps][3].

1. Mais tandis qu'en 1828 cette idée de l'élection de l'homme par Dieu apparaissait à Michelet surtout comme la libération de l'homme des fatalités de la nature, en 1864 l'élection, la grâce lui paraîtra l'asservissement de la liberté humaine à l'arbitraire divin, à une forme spiritualisée du fatalisme oriental.

2. Il est à noter que les deux premiers mots d'une phrase ne figurent pas dans l'éd. Lacroix, 1876, in-8, t. IV, p. 8. Ils figurent dans l'éd. Flammarion. Dans ce passage : « *Sale et* prolifique nation... »

3. Michelet pensait à Meyerbee, Gans, Neander, Heine, Boerne, Mendelsohn, etc... Il le dit dans la note à la p. 377 de la *Renaissance*. Il ajoute à ces

Michelet, on le voit, avait commencé par avoir pour l'histoire juive et pour la Bible une admiration excessive et avait cru y trouver la source de toute sagesse. Il a ensuite, par une réaction trop vive, insisté sur ce que la conception religieuse des Juifs avait de dur, d'étroit et d'aride, sur le caractère formel et verbal de leur philosophie théologique, sur les sentiments de servilité et de révolte que leurs malheurs, leurs exils et leur servitude avaient développés en eux. Mais il n'avait jamais cessé de voir dans leurs prophètes une des plus originales et des plus grandioses manifestations de la protestation de l'âme humaine contre l'injustice, une des plus sublimes aspirations au règne de Dieu sur la terre; il avait su cependant leur conserver leur caractère national et n'en avait pas fait, comme James Darmesteter dans ses *Prophètes d'Israël*, les annonciateurs conscients de la fraternité et du progrès humain. Michelet avait aussi compris et senti avec une puissance extraordinaire, la destinée lamentable et sinistre imposée aux Juifs par le fanatisme du Moyen-Age, l'horreur des persécutions dont ils avaient été victimes, et la grandeur du rôle qu'ils avaient été appelés à jouer à travers l'histoire par leur Bible, par leur philosophie, par leur science, par leur génie commercial et par leurs vertus.

Nous constatons par cet exemple les fluctuations auxquelles était sujet l'esprit de Michelet, comment il était enclin à exagérer, par la puissance de son imagination et surtout de sa sensibilité, les idées qui se présentaient à lui. Il avait comme un verre grossissant dans l'esprit; mais aussi il voyait avec une singulière puissance les traits essentiels de tout ce qu'il étudiait ; il cherchait avec candeur à voir et à dire le vrai, réparant dans une note les sévérités de son texte, et, là même où il se laisse entraîner par des parti-pris systématiques à des jugements exagérés ou injustes, il est rare qu'il ne révèle pas quelque côté de la vérité qui sans lui aurait peut-être passé inaperçu ou dont on aurait méconnu la réelle importance. Personne par exemple n'avait avant lui mis en lumière avec autant de puissance le rôle capital joué à l'aurore de la Réforme par la renaissance du Judaïsme succédant à la renaissance de l'Héllénisme.

noms celui de Mlle Rachel dont il parlait le 20 février 1841, dans son journal. [Voy. ce passage dans la *Revue des études juives*, *loc. cit.*, p. XVIII. A cette époque le christianisme apparaît à Michelet comme la fleur du judaïsme, supérieur à lui. Dans son voyage à Strasbourg en 1842 quand il loue M. Ratisbonne qui a fait prier à la synagogue pour M. Levrault, il l'appelle un homme « d'un cœur chrétien ».

CHAPITRE XII

Première rencontre avec l'Allemagne. — Voyage et séjour à Heidelberg en 1828

Si Michelet poursuivait en 1827 et 1828 avec une égale ardeur l'étude et l'enseignement de l'histoire et de la philosophie, pas une fois, pendant toute sa période de préparations et de tâtonnements, de 1816 à 1830, il ne songea à écrire un ouvrage de philosophie proprement dite soit de psychologie, soit de métaphysique. Tous ses projets d'ouvrages sont historiques : histoire des mœurs, histoire religieuse, philosophie de l'histoire, je le veux bien, mais histoire. En 1828, il a deux projets en tête : une *Encyclopédie des chants populaires*, dont l'idée lui avait été suggérée par le recueil de poésies populaires de tous les peuples primitifs que Herder avait publié en 1778 et 1779 sous le titre de *Volkslieder* et qui furent réimprimées dans ses œuvres complètes par S. G. Muller, de 1805 à 1820, sous le titre : *Stimmen der Vœlker in Liedern*. Michelet en avait connu l'existence par ce qu'en disait Quinet dans son *Essai sur Herder*. L'importance que Vico attachait à la poésie pour la connaissance de l'histoire et du caractère des peuples primitifs fut certainement un des motifs qui poussèrent Michelet à tenter une œuvre semblable à celle de Herder. Il prétend dans le *Journal de mes Idées*, 16 mars 1828, que l'idée de ce livre lui vint en entendant les chansons de la rue de l'Arbalète où il demeurait depuis le 15 avril 1827. Nous nous permettons de recueillir cette affirmation avec un peu de scepticisme et de croire qu'il faut chercher dans l' *Essai sur Herder* la vraie origine de ce projet, qui ne fut pas exécuté, mais dont il resta à Michelet un très vif intérêt pour la poésie populaire de l'Allemagne, pour ses contes. Pendant toute l'année 1829, il en lit et en traduit. L'autre projet était purement historique. C'était une histoire de la Réforme et du XVIe siècle dont il avait tracé le plan en 1826, et dont il n'avait cessé de s'occuper, comme nous le voyons par une lettre à Quinet, alors fixé à Heidelberg, du 21 juillet 1828 [1].

Michelet avait donc l'idée de se rendre à Heidelberg pour se fortifier dans la connaissance de l'allemand et pour lire et acheter les livres qu'il trouvait difficilement à Paris. Depuis qu'il s'était mis, en 1825,

1. J'ai dit dans mon article sur *Michelet et l'Allemagne* (*Revue germanique*, 1905, p. 125-142), que Michelet avait songé à aller en Allemagne dès 1827. J'avais accepté à tort une affirmation de Mme Quinet qui (*Cinquante ans d'Amitié*, p. 17), a donné comme du 21 juillet 1827 la lettre de Michelet du 21 juillet 1828.

à l'étude de l'allemand et des écrivains allemands, il y avait pris goût. Il trouvait chez les auteurs allemands et la solidité érudite et les élans d'imagination, les vues générales sur l'histoire et le monde qui l'enchantaient. Toutefois au milieu des occupations absorbantes des années 1826 à 1828, il n'eut pas le temps de se rendre tout à fait maître de la langue allemande, car les ouvrages allemands qu'il lit pendant les années 1825-1826 sont presque tous des ouvrages traduits. C'est le *Manuel d'Histoire Moderne*, de Heeren, traduit par Guizot; la *Symbolique* de Creuzer dans la traduction que Guigniaut avait commencé de publier en 1825, sous le titre de *Religions de l'Antiquité*; l'*Histoire d'Allemagne* de Pfeffel, *l'Histoire de la philosophie moderne* de Buhle, traduite par Jourdan, l'*Histoire des Sciences* de Meiners, traduite par Laveaux et Chardon de la Rochette; l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, de Winckelmann, traduite par Jansen; *Herder*, traduite par Quinet; le *Cours de littérature dramatique* de Schlegel, traduit par Mme Necker de Saussure. Pourtant, en 1828, il en savait assez pour lire dans l'original des poésies de Gœthe, un roman de Jean-Paul, *Quintus Fixlein*; l'*Histoire des institutions et du droit allemand*, d'Eichhorn, l'*Histoire romaine* de Niebuhr, le livre de Jahn sur la *Nationalité allemande*, et enfin les *Niebelungen*, dont il a réussi à se procurer les deux éditions, celle de Muller et celle de Von der Hagen. Voulant écrire sur la révolution religieuse au XVI[e] siècle, il a le sentiment très juste que, pour la comprendre, il faut connaître l'âme allemande elle-même et rechercher jusque dans la poésie du Moyen-Age les sources de vie morale d'où un Luther devait sortir.

La présence à Heidelberg de Quinet était un des principaux attraits qui inspiraient à Michelet le désir de se rendre en Allemagne. Mais de plus l'Allemagne exerçait alors une puissante séduction sur l'esprit français. « Sous la Restauration, écrivait en 1834 Edg. Quinet [1], la France continua d'étudier avec vénération et soumission profonde la philosophie et la poésie allemandes. Ce fut la scène de l'étudiant chez le docteur Faust. On imita, traduisit, compila, et de nouveau on compila. traduisit, imita. De temps en temps l'Allemagne tournait docilement la tête du côté de cette pauvre France qui rentrait à l'école comme une petite fille ». Il faut avouer que personne plus que Quinet lui-même, n'avait subi cette séduction et n'avait contribué à la communiquer à Michelet. La lettre qu'il écrivait à Michelet le 7 mai 1827 est caractéristique à cet égard [2].

D'ailleurs les lettres de Quinet à sa mère débordent des mêmes sentiments.

Il y trace des descriptions enthousiastes et émues de sa vie d'Heidelberg. Il avait quitté la France le cœur meurtri par un amour sans espoir et il avait trouvé à Heidelberg, avec la paix de l'âme, l'aliment

1. *Allemagne et Italie*. Ch. 10. Des préjugés qui séparent l'Allemagne de la France.
2. Mme Quinet (*Cinquante ans d'Amitié*, p. 12), en a supprimé les passages les plus caractéristiques, ceux où l'admiration pour l'Allemagne se manifestait avec le plus d'excès.

intellectuel dont son esprit avait besoin. « Ce Heidelberg est le pays de l'âme... Cela s'appelle vivre, et autrement que dans ces marécages de province où j'ai passé bien à regret une belle partie de ma jeunesse ». Il ne se lasse pas, dans chacune de ses lettres, de décrire la vie délicieuse qu'il mène dans ce sanctuaire de science, de nature, d'art et de vie de famille. Creuzer, « le vrai génie de l'Allemagne, mélange d'une prodigieuse science avec l'imagination et la poésie de Schiller », le reçoit avec une bonté touchante, et lui raconte le terrible drame d'amour qui a jeté une ombre sur sa vie. Il n'est pas moins bien accueilli par l'historien Schlosser, par le littérateur Daub, par l'érudit bibliothécaire Mone. Il passe ses soirées chez des professeurs où jeunes gens et jeunes filles exécutent les messes de Hændel et de Pergolèse. Il se promène sur les bords du Neckar ou au château avec la famille chez laquelle il a pris pension et où il rencontra la jeune fille instruite et douce qui va fixer son cœur, Mlle Mina Moré. « Je dois tout à Heidelberg, écrit-il, le 26 septembre 1827 ».

Il apprend aussi à admirer de plus en plus le livre de Mme de Staël et il salue l'Allemagne à la fin de son *Étude sur Herder* comme « le pays de l'âme et de l'espérance, où jaillit encore, sous les chênes d'Arminius, la source pure du beau moral, où tôt ou tard viendront se désaltérer les peuples qui l'entourent ».

Cette admiration attendrie, était chez Quinet d'autant plus forte qu'il avait une parenté intellectuelle avec le génie allemand; elle a été très générale en France chez les littérateurs, les penseurs et les savants à l'époque de la Restauration et jusqu'en 1840. Et même après 1840, Victor Hugo, qui en 1838 revendiquait pour la France dans sa conclusion du *Rhin*, la frontière rhénane et qui avait pu reconnaître que cette revendication était chimérique, écrivait encore dans la Préface de 1842 : « L'Allemagne est une des terres qu'il aime et une des nations qu'il admire. Il a presque un sentiment filial pour cette noble patrie de tous les penseurs. S'il n'était pas Français, il voudrait être Allemand. » Et Lamartine, lui aussi, s'écriait quelques mois auparavant, dans la *Marseillaise de la Paix* :

> Vivent les nobles fils de la grave Allemagne !...
> Leur langue a les grands plis du manteau d'une reine,
> La pensée y descend dans un vague profond,
> Leur cœur sûr est semblable au puits de la Sirène.
> Où tout ce que l'on jette, amour, bienfait ou haine,
> Ne remonte jamais du fond.

Et Michelet dans son cours de l'École Normale de 1835-1836, tout en vantant la douceur, l'égalité d'humeur, les vertus de famille des Allemands, cherchant l'isolement, souffrant tout sauf qu'on les dérange dans leurs méditations, les montre aptes à tout comprendre, à tout savoir, aspirant à l'omniscience. Il ajoute, il est vrai, que leur extrême discipline en fait d'admirables soldats et des conquérants quand ils trouvent une main énergique pour les conduire.

D'où venait cet engouement des Français pour l'Allemagne? Quelle

en était la nature et dans quelle mesure s'accompagnait-il d'une connaissance réelle de l'Allemagne? Les protestants réfugiés en Allemagne après la révocation de l'Édit de Nantes avaient plus contribué à la diffusion de l'esprit français en Allemagne qu'à la diffusion de l'esprit allemand en France, car ils ne renoncèrent que lentement et à regret à leur langue et à leurs habitudes d'esprit. Ils se répandirent surtout dans le nord de l'Allemagne et dans cette Prusse dont la culture intellectuelle sous Frédéric II, fut, en partie grâce à eux, essentiellement française [1]. Un seul descendant de réfugiés français, Lamotte-Fouqué, saintongeois d'origine, petit-fils d'un général de Frédéric II, fut un des fauteurs du romantisme ultra-germanique, mais son *Ondine*, où se retrouvait la grâce mesurée du génie français, mêlée à la poésie rêveuse de l'Allemagne, fut dès 1817, traduite en français et trouva en France un succès plus grand peut-être encore qu'en Allemagne [2]. Si les réfugiés n'exercèrent qu'une faible action sur le rapprochement des deux nations, il n'en fut pas de même des émigrés. Après avoir passé en Allemagne dix, quinze ou vingt ans, ils revenaient presque tous dans leur patrie, sachant l'allemand, connaissant plus ou moins bien la littérature allemande, capables tout au moins de comprendre et de dire l'importance de la renaissance intellectuelle qui avait, dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, mis l'Allemagne à la tête du mouvement littéraire, philosophique et scientifique [3]. On voyait l'un d'eux, Adalbert de

1. Le romancier Auguste Lafontaine, 1759-1831, né à Brunswick d'une famille de réfugiés et dont les romans étaient presque tous traduits en français, n'avait aucun caractère spécialement germanique. Quant à Bitaubé, le premier traducteur d'*Hermann et Dorothée*, né à Koenigsberg en 1732 d'une famille française et pasteur de l'Église française à Berlin, il s'était fixé à Paris en 1770 et fut membre à la fois de l'Académie de Berlin et de celle des Inscriptions.

2. Cousin lui écrivait : « Mon âme est à jamais enchaînée à l'idéal des chevaliers héroïques et chrétiens que vous avez souvent peint avec tant de charme ». (Barth. St-Hilaire, *V. Cousin*, I, 147).

3. Narbonne et Mounier sont en relations avec Schiller et Goethe. Gérando avait aussi été émigré en Suisse. Camille Jordan avait connu Goethe, Schiller, Wieland, Herder et traduit Klopstock.

Chênedollé avait aussi connu Gœthe et Klopstock, il fut ami de Mme de Staël. Les émigrés avaient créé le *Spectateur du Nord*.

Cf., dans la *Revue des Deux Mondes* du 1[er] mars 1906, l'art. de Gautier sur Ch. de Villers. Il montre de Villers écrivant une série d'articles sur la littérature allemande dans ce *Spectateur du Nord*, fondé ainsi que la *Gazette d'Altona*, par Amable de Baudus, un émigré qui après avoir combattu dans l'armée de Condé, s'était établi à Hambourg. Chênedollé, Rivarol, de Pradt, Joubert, de Villers furent ses collaborateurs. De Villers expose dans le tome VII ses *Idées sur la destination des hommes de lettres sortis de France et qui séjournent en Allemagne*. Il étudie l'*Iphigénie* de Goethe, la *Louise* de Voss, mais est surtout l'interprète de Kant. Dès 1797, *Lettres Westphaliennes;* 1798, note sur Kant dans le *Spectateur du Nord*, traduit son *Idée d'une histoire universelle*. En 1798, analyse dans le *Spectateur* la *Critique de la raison pure*. En 1801, paraît son livre sur la *Philosophie de Kant* où il dit : « Il semble qu'il ait une distance infranchissable de l'esprit français à l'esprit allemand; ils sont placés sur deux sommets entre lesquels il y a un abîme. C'est sur cet abîme que j'ai entrepris de jeter un pont ». Mme de Staël, pour qui de Villers a été le premier initiateur à l'Allemagne, d'abord par lettres, puis dans une visite à Metz en 1803,

Chamisso de Boncourt, après avoir passé sa vie tantôt en France, tantôt en Allemagne, successivement officier dans l'armée prussienne, professeur à Napoléonville en France, promenant partout une incurable mélancolie que j'attribue au sentiment amer d'être partout un étranger, exprimant dans ses poèmes ce que la poésie populaire allemande a de plus fantastique et de plus sentimental, en même temps qu'il traduisait en Allemand les chansons de Béranger. Son chef-d'œuvre, paru en 1814, *Peter Schlemihl*, « l'homme qui a perdu son ombre », me paraît le symbole de Chamisso lui-même, qui a perdu sa patrie et se sent partout incomplet et partout exilé. Mais ce Français devenu un des représentants les plus expressifs du romantisme allemand nous montre bien ce que put faire l'émigration pour la pénétration réciproque des deux peuples. D'autres émigrés, comme Ch. de Villers, qui fut professeur à Gœttingen où il mourut en 1815, comme Ch. de Boudens, vicomte de Vanderbourg, l'ami de Jacobi et de Stolberg, contribuèrent beaucoup à faire connaître l'Allemagne à la France, le premier par ses ouvrages sur la philosophie de Kant (1801), sur les universités allemandes (1808) et sur la réforme de Luther, le second par ses traductions d'œuvres de Jacobi, de Wieland, tous deux par leur collaboration aux *Annales littéraires de l'Europe* (de 1804 à 1807) [1].

Les longues guerres entre la France et l'Allemagne, les années de garnison passées en Allemagne par des milliers de soldats et d'officiers français, bien qu'elles fussent une mauvaise et douloureuse manière pour les deux peuples de se connaître et de se pénétrer, ne laissèrent pas que d'exercer une certaine influence. Les Français furent frappés par ce mélange de simplicité patriarcale dans les mœurs et de haute culture dans l'esprit qui était la caractéristique de l'Allemagne d'alors, et que Mme de Staël a si vivement senti. Beaucoup d'entre eux s'attachaient à l'Allemagne; ils quittaient à regret, suivant l'expression étrange et forte de M. de Rocca (le second mari de Mme de Staël, officier dans notre armée), « cette patrie de guerre ». Quand la fortune des armes changea et que l'Allemagne soulevée écrasa la Grande Armée à Leipzig, puis chassa l'étranger à la voix de ses poètes, les Arndt, les Kœrner, les Ruckert, les Uhland, et vint à son tour prendre garnison en France, son prestige se trouva grandi. La France n'avait eu pendant la Révolution et l'Empire ni poètes pour chanter ses victoires, ni philosophes pour la consoler au jour de la défaite et de l'impuissance par les spéculations métaphysiques et cosmogoniques ou pour la relever à ses propres yeux par de hautes exhortations morales comme l'avait fait Fichte dans ses *Discours à la Patrie Allemande*. Elle se prit à admirer avec envie cette nation, qu'on avait crue impropre à l'action, perdue dans les rêves de la poésie, de la philosophie et du mysticisme ou dans les

qui lui reprochait d'oublier trop sa patrie, disait de lui qu'il représentait « l'Allemagne en France et la France en Allemagne ». L'essai de Villers sur l'*Esprit et l'influence de la Réformation de Luther*, paru en 1804, a été probablement un des livres qui ont poussé Michelet à écrire sur Luther.

1. *Briefe an Ch. de Villers* p. p. Islar, et Ulrich, *Ch. de Villers Leben*,

recherches arides et désintéressées de l'érudition, et chez qui, tout d'un coup, se manifestait une explosion de force nationale, une unanimité de sentiment et de passion préparée au milieu de l'anarchie politique, une unité morale créée par un mouvement intellectuel. Dans ce pays dont on avait raillé la faiblesse, les discordes et les institutions arriérées, on admira le plus prodigieux épanouissement d'un génie national qui eût peut-être jamais été, car il n'était pas l'expression de la vie d'une cité comme le génie athénien ou le génie florentin, ou d'une société d'élite et d'une cour comme la littérature française du XVII[e] siècle; il représentait vraiment l'âme de tout un peuple. Il s'était vigoureusement détaché avec Lessing du joug de l'imitation française; avec Schiller, Wieland, Gœthe, les poètes et écrivains romantiques, il avait par une production féconde d'œuvres originales, créé une littérature à la fois très populaire et très artistique. En même temps la philosophie allemande, délaissant la tradition cartésienne de Leibnitz, donnait naissance avec Kant, Herder, Fichte, Schelling, Hegel et Jacobi, à une série de systèmes qui renouvelaient vraiment la face des problèmes et y marquaient profondément l'empreinte de l'esprit germanique. L'érudition allemande, vivifiée par l'esprit de généralisation philosophique, ouvrait également dans tous les sens des vues nouvelles. Winckelmann jetait les bases d'une étude vraiment scientifique de l'art critique. Wolf, Heeren, Bœckh, Welcker, bientôt suivis par O. Muller, renouvelaient par l'archéologie et la philosophie la connaissance du monde grec, Niebuhr celle de Rome, Thibaut et Savigny le droit romain, Eichhorn et les frères Grimm le droit et les antiquités germaniques; A.-G. Schlegel et Lassen jetaient en même temps que le Français Burnouf les bases de l'étude des langues de l'Inde; les deux frères Humboldt, Guillaume et Alexandre, étaient des créateurs l'un en ethnographie et en linguistique, le second en géographie et en anthropologie. Creuzer fondait dans sa *Symbolique* la mythologie comparée. Et je ne parle pas de tout le mouvement de renaissance catholique qui avec Stolberg, Gœrres, Ch. Frédéric Schlegel, s'unissait au romantisme de Tieck, de Novalis, et à l'érudition des Grimm pour ressusciter les traditions populaires et religieuses de la vieille Allemagne. On peut dire que, dans toutes les voies du savoir humain, des lettres et de la pensée, l'Allemagne apparaissait, de 1800 à 1820, comme la grande initiatrice. Et on ne peut s'étonner que les Français, chez qui une période de stérilité intellectuelle relative avait succédé au grand mouvement du XVIII[e] siècle et précédait la période romantique, aient éprouvé pour l'Allemagne une admiration respectueuse. Ce qui rendait cette renaissance allemande particulièrement remarquable, c'est que tout en étant profondément nationale elle n'avait rien d'étroit ni d'exclusif. Elle avait secoué le joug de la France, mais pour remonter aux sources antiques, pour rechercher avidement les traditions poétiques et religieuses de l'Orient, pour ressusciter sous des formes nouvelles les grandes conceptions philosophiques et panthéistiques de l'Inde, pour nourrir l'intelligence allemande de la substance de toutes les histoires, de toutes les philosophies, de

toutes les civilisations. En même temps les œuvres qui sortent de ce mouvement intellectuel gardent un caractère essentiellement allemand et toute cette science se concentre et se répand par les Universités, foyers intenses du patriotisme allemand et de la vie nationale. Au milieu d'un émiettement politique lamentable, l'unité allemande se fait par les écrivains, les savants et les penseurs, par les Universités, la presse littéraire et les sociétés littéraires.

Parmi les savants allemands du commencement du siècle il en est un qui contribua plus que tout autre à donner à la France une haute idée du génie de l'Allemagne et qui fut comme l'ambassadeur de la science allemande à Paris. Le naturaliste Alexandre de Humboldt [1], après avoir voulu suivre Bonaparte en Égypte, vint se fixer à Paris en 1805 et y publia les douze volumes et les deux atlas de son colossal ouvrage sur l'Amérique. Même quand il fut retourné à Berlin en 1827, Humboldt conserva l'habitude, jusqu'à la révolution de 1848, de venir tous les ans à Paris. Son physique noble et imposant, sa conversation étincelante, sa science prodigieuse lui faisaient à Paris une situation exceptionnelle et l'admiration qu'il inspirait rejaillissait sur son pays.

A côté des relations directes entre l'Allemagne et la France, il ne faut pas oublier le rôle qu'a joué comme intermédiaire entre les deux nations un petit pays qui participe à la fois de la France, de l'Allemagne, et de l'Italie : la Suisse. Bonaparte avait fait de Genève et de ses environs un département français; il étendait son impérieuse protection sur la Confédération des 19 cantons organisés par l'Acte de médiation de 1803. Les Suisses cultivés d'origine française ou d'origine allemande étaient également versés dans les deux langues et participaient aux deux cultures. Un Vaudois, comme Benjamin Constant, un Genevois comme Sismondi apportaient à Paris un esprit tout imprégné de science allemande. Benjamin Constant traduisait *Wallenstein* dès 1809. Les Suisses étaient les agents nécessaires du cosmopolitisme intellectuel. Le grand historien Jean de Muller, né à Schaffhouse, fut un des maîtres de la science historique pour les Français comme pour les Allemands au début du XIXᵉ siècle. Après avoir été conservateur de la bibliothèque impériale à Vienne et historiographe de la maison royale à Berlin, il devint, après Iéna, ministre d'État du roi Jérôme en Westphalie, puis directeur de l'instruction publique. Un Bernois, Philippe Albert Stapfer, professeur, puis ministre et réorganisateur des études dans son pays, ambassadeur de Suisse à Paris de 1800 à 1809, resta fixé en France après la fin de son ambassade et fut un des hommes qui contribuèrent le plus à faire connaître l'Allemagne à la France. C'est lui qui fonda et qui, avec de Gérando et Vanderbourg, rédigea, de 1804 à 1807, les *Archives littéraires de l'Europe;* puis quand les *Archives* eurent été en 1808 supprimées par la police, publia avec de Villers, les *Mélanges de littérature étrangère*. Il travailla avec Cuvier, Lasteyrie, Hase, de Gérando, Eckstein, à fonder une *Revue germanique*. Ce projet patronné par l'Insti-

1. Né à Berlin en 1769.

tut fut arrêté par la mauvaise volonté impériale; il ne fut réalisé qu'en 1827 et ne réussit guère [1]. Stapfer aida de Villers dans la composition de son *Luther*, dans sa traduction de l'*Histoire de la littérature* d'Eichhorn et de *l'Histoire des Croisades* de Heeren. Il fut un des principaux rédacteurs de la *Biographie universelle* de Michaud pour la partie allemande et suisse, et y donna des articles très remarquables, en particulier celui sur *Kant*. Son salon était fréquenté par les hommes les plus marquants dans les lettres, les sciences, la politique, du moins ceux du parti libéral. Humboldt y était assidu ainsi que Maine de Biran. Guizot, tout jeune encore, était précepteur des fils de Stapfer et comme il nous le dit lui-même dans ses *Mémoires*, sous son influence il délaissait Condillac et Voltaire pour Kant, Herder et Schiller. Le fils de Stapfer, Albert, publiait, en 1823, la première traduction en français du *Faust* de Gœthe, une des rares traductions des œuvres littéraires de l'Allemagne, parues à cette époque, qui rende fidèlement l'original.

Un autre salon fit encore plus que celui de Stapfer pour répandre en France la connaissance et l'admiration de l'Allemagne, celui de Mme de Staël, la fille du genevois Necker et de la vaudoise Curchod. Sa vie à Coppet et à Paris, ses relations avec Auguste-Guillaume de Schlegel et avec Benjamin Constant sont trop connues pour que j'y insiste. Je me contente de renvoyer au beau livre de M. Gautier sur *Mme de Staël et Napoléon*. Mme de Staël, déjà initiée à la philosophie allemande par de Villers et de Gérando, chassée de France par Napoléon en octobre 1803, passa en Allemagne toute l'année 1804 et y prit comme précepteur de ses enfants, A. G. de Schlegel. Il nourrit chez elle et l'admiration pour les lettres allemandes et la haine de Napoléon. En 1808 elle retourne en Allemagne, où elle écrit en 1808 et 1809 son livre *De l'Allemagne*. Ce fut à la fois l'expression sincère de sa légitime admiration pour le génie allemand et une arme contre Napoléon qui, dans la pensée de Mme de Staël, ne pouvait être renversé que si l'Allemagne prenait assez conscience d'elle-même pour secouer son joug.

C'est l'*Allemagne* de Mme de Staël qui a popularisé et fixé pour longtemps l'image d'une Allemagne idéale, naïve et profonde, asile de toutes les vertus, vivant pour la science, les lettres, la pensée, d'une Allemagne religieuse, douce et pacifique qui serait comme un immense Weimar, et dont le génie fait des Allemands « les éclaireurs de l'armée de l'esprit humain [2]. » Par le prestige de son style, la force de sa pensée, et les persécutions dont son livre et sa personne furent l'objet de la part de Napoléon, Mme de Staël imposa à tous les Français qui n'étaient pas obstinément enfermés dans la tradition du XVIII[e] siècle et qui étaient curieux de tendances nouvelles, ses jugements et ses idées

1. La Bibliothèque Nationale ne possède que la *Nouvelle Revue germanique* de 1829.

2. C'est Mme de Staël qui a révélé l'Allemagne aux Français qui ne la connaissaient pas. Lamartine s'est proclamé « fils de Mme de Staël » et s'est mis, quoique avec une évidente exagération, au nombre des Français « qui s'étaient réfugiés dans la pensée de l'Angleterre et de l'Allemagne. »

sur l'Allemagne. On crut connaître l'Allemagne parce qu'on avait lu son livre, dont la réputation et l'autorité, en servant la paresse trop fréquente en France à étudier les langues et les livres de l'étranger, a peut-être plus empêché les Français de connaître directement l'Allemagne qu'elle ne les y a poussés [1].

L'Alsace, de langue et d'esprit pays moitié germanique moitié français, aurait pu, encore plus que la Suisse, être un intermédiaire. Des hommes comme l'historien Christophe Guillaume de Koch et son continuateur Schoell, comme le philosophe Schweighaeuser, professeur successivement à l'ancienne Université de Strasbourg et à la Faculté des Lettres de l'Empire et de la Restauration, sont certainement des représentants des deux cultures, et le Séminaire théologique de Strasbourg recueillait fidèlement la science et les enseignements des Facultés de théologies allemandes [2]. Mais, l'action de Strasbourg s'étendit peu en dehors de l'Alsace même à l'époque qui nous occupe. Son Université n'exerçait guère d'influence qu'en Allemagne, et les Facultés qui la remplacèrent en étaient un si pauvre résidu que leur action fut à peu près nulle au point de vue de la diffusion des lettres, de l'érudition et de la philosophie allemandes [3].

1. Si Mme de Staël avait créé sur les bords du Léman, un foyer de culture franco-germanique, il en était de même sur les bords du lac de Neufchâtel chez Mme de Charrière, son amie, et amie aussi de Benjamin Constant (Cf. Ph. Godet, *Mme de Charrière et ses amis*).

2. D'ailleurs l'Alsace avait été tout à fait écrasée, déprimée, appauvrie intellectuellement et matériellement par la Révolution et l'Empire, Strasbourg n'était plus qu'une place de guerre. Les professeurs de Strasbourg, très médiocres pour la plupart, ne songeaient qu'à éviter tout ce qui pouvait donner le caractère allemand. Ce n'est qu'après 1830, et même 1840, que Strasbourg est devenu un centre intellectuel qui a doublement rayonné sur la France et l'Allemagne, un foyer de sympathie intellectuelle entre les deux pays par Bergmann, Willm, Ed. Reuss, Ch. Schmidt etc...

3. Bibliographie :

Süpple : *Gesch. des deutschen Kulture influsses auf Frankreich*, Gotha 1886-88. Important.

Meissner : *Einfluss deutschen Geistes auf die franzœsische Literatur im XIX. Jahrhumbert bis* 1870, Leipzig, 1893, médiocre.

Breitinger : *Die Vermittler des deutschen Geistes in Frankreich*, 1876.

V. Rossel : *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne.*

J. Reinach : *Études de littérature et d'histoire*, 1889. Ch. II. De l'influence intellectuelle de l'Allemagne sur la France.

Julia Cartier : *Un intermédiaire entre la France et l'Allemagne. Gérard de Nerval*, 1904.

Baldensperger : *Goethe en France* 1904. *Gessner en France*. (*Revue d'Hist. littéraire* juillet 1903).

Ph. Godet : *Mme de Charrière et ses amis*; Genève 1906.

Huet : *La vie et les œuvres de Ballanche.*

Grand-Carteret : *La France jugée par l'Allemagne.* L'autre volume annoncé, *l'Allemagne jugée par la France*, n'a jamais paru.

Voy. aussi un bon chapitre de Joseph Texte sur les *Relations littéraires de la France avec l'étranger*, dans *l'Histoire de la Litt. franç.* de Petit de Julleville (XIXe siècle, t. I, ch. 14) [et *L'influence allemande dans le romantisme français*, dans *Études de littérature européenne*, 1898, p. 195-238].

Telles sont les origines de l'admiration que l'Allemagne inspira aux Français dans le premier quart du XIX[e] siècle, et les influences sous lesquelles elle se développa. Dans quelle mesure les Français ont-ils étudié et connu l'Allemagne? Quelle action a-t-elle exercée sur eux?

L'académicien Auger, aussi fanatiquement attaché aux traditions classiques du XVIII[e] siècle qu'il l'était à la monarchie légitime, dans un discours prononcé le 24 avril 1824 à la séance annuelle de l'Institut, s'était élevé avec violence contre le romantisme français où il dénonçait une émanation, ou plutôt « une dégénération du romantisme allemand ».

Daunou, esprit beaucoup plus pondéré qu'Auger, dénonçait lui aussi dans le romantisme « une réforme littéraire soudainement proclamée, sans essais, sans épreuves, sans autre annonce que son éclat et ses menaces, qu'on tentait d'imposer à toutes les branches de la littérature, et par conséquent à l'histoire », et où il voyait l'action de la nébuleuse philosophie allemande et « d'une littérature qui a été entraînée à des excès épouvantables par l'exaltation des sentiments, l'empire des idées absolues, le discrédit des saines études et l'ignoble barbarie du langage ». Et il déplorait la décadence dont le romantisme menaçait la versification et tous les genres de poésie.

Süpfle attribue à la littérature allemande une grande influence sur la littérature française. Il fait remonter à Gœthe la transformation du théâtre, et prétend que c'est par Gœthe que les Français sont arrivés à Shakespeare. Il insiste sur la dépendance de Cousin à l'égard de la philosophie allemande. Il prétend que la philosophie et la poésie allemandes ont donné un caractère nouveau à la littérature française, et que si la vie abonde dans celle-ci, c'est l'effet de l'influence allemande.

M. Süpfle a-t-il raison d'attribuer à l'Allemagne une si heureuse et si féconde influence sur le romantisme français? Auger et Daunou avaient-ils raison d'accuser l'Allemagne d'avoir perverti le goût et l'esprit français [1]? Il ne semble pas. M. Joseph Reinach, dans un essai brillant et profond sur *l'Influence de la littérature allemande sur la France*, l'a fait justement remarquer : si la France s'est écartée de la tradition philosophique et de la tradition littéraire du XVIII[e] siècle, si elle a senti s'éveiller en elle le goût de la rêverie et de l'enthousiasme, si elle s'est éprise de sympathie et d'admiration pour le Moyen-Age et y a cherché à la fois un objet d'études érudites et des

1. Il y a en France trois moments dans le mouvement romantique, si par romantique on entend surtout l'invasion du lyrisme et de l'individualisme dans la littérature, le rejet des vieilles règles et traditions classiques : 1° le moment de Rousseau, de Diderot, de La Chaussée; 2° le moment de Chateaubriand, Senancourt, Mme de Staël, B. Constant; 3° le moment de V. Hugo, Lamartine et le romantisme proprement dit.

Or, la première période est étrangère à l'Allemagne. La seconde ne s'y rattache que par Mme de Staël. Chateaubriand, le vrai père du romantisme, n'a subi aucune influence allemande (bien que ses ennemis vissent dans *René* une imitation de *Werther*). Ce n'est que le troisième romantisme qui a subi l'influence de l'Allemagne sans la bien connaître.

sources nouvelles d'émotion et d'inspiration, cette évolution s'était produite chez nous avant toute influence allemande et c'est parce que l'âme française se mettait par elle-même à l'unisson et en harmonie avec l'âme allemande qu'elle s'est mise à admirer tout ce qui était allemand avant même de l'avoir vraiment étudié, sans même avoir besoin de le bien connaître. Il ajoute que notre romantisme n'a pas connu la véritable Allemagne que nos poètes et nos philosophes ont tout juste déchiffré les titres de cent volumes de vers et de métaphysique réputés admirables. « A quoi bon savoir? Ils sont épris de l'Allemagne sur une image poétique comme ce roi d'Angleterre qui avait demandé la main d'une princesse de Clèves dont il ne connaissait que le portrait par Holbein [1]... L'influence réelle est une chose, la mode en est une autre. Or la mode était à l'Allemagne, on affublait tout à l'allemande. On oubliait Leipzig et Blücher pour ne se souvenir que de Wellington et de Waterloo. »

Il y a d'ailleurs dans cette page de M. Reinach un peu d'exagération. S'il y eut une période assez courte de véritable engouement pour l'Allemagne, cette période ne s'étend guère que de 1826 à 1840, et d'ailleurs cet engouement ne s'est guère produit en dehors du cénacle romantique et du monde catholique épris du Moyen-Age [2]. D'un autre côté s'il est vrai que l'ignorance de l'Allemagne est restée très grande parmi nos littérateurs, il y eut des efforts sérieux pour faire connaitre l'Allemagne à la France. La chose n'était pas aisée. Les génies des deux peuples diffèrent profondément. L'enseignement des langues vivantes n'existait pas dans les collèges; de plus, si les Français ont eu de tout temps ce que Mme de Staël appelait « l'esprit européen », la facilité à s'éprendre des œuvres étrangères, la conviction que la mission de la France est de s'assimiler ce qui se produit de meilleur au dehors pour le rendre au monde orné et clarifié par les grâces et la limpidité du génie français, d'un autre côté le génie français est si particulier et le nombre de Français capables d'étudier et de comprendre à fond les génies étrangers est si restreint que ces modes étrangères sont très éphémères et n'exercent qu'une faible influence sur notre esprit national. On l'a bien vu de nos jours avec la vogue des œuvres scandinaves, des œuvres italiennes, de la philosophie de Nietzsche. Et pourtant, depuis cinquante ou soixante ans, le nombre des Français capables de comprendre les œuvres étrangères s'est énormément accru, et si la philosophie éclectique a sombré, c'est autant et plus sous l'influence du kantisme que sous celle du positivisme.

1. En 1822 quand des acteurs anglais vinrent jouer à la porte Saint-Martin des œuvres de Shakespeare, ils furent reçus par le cri : « A bas les Anglais! Pas d'étrangers en France! » et ils ne purent donner que deux représentations. Mais en sept. 1827 on fit la même tentative à l'Odéon avec un succès extraordinaire. V. Hugo en profita en décembre pour son *Cromwell*.

2. G. de Nerval appelle l'Allemagne « sa seconde mère ».

V. Hugo dit dans *Le Rhin* « La France et l'Allemagne sont l'Europe. L'Allemagne le cœur, la France la tête ».

De 1815 à 1830 il y avait deux courants très marqués, l'un de sympathie pour l'Allemagne, l'autre de protestation contre elle.

Mais au commencement du XIXe siècle on savait peu l'allemand et on le comprenait mal [1]. En 1802 Guillaume de Humboldt écrivait à Goethe, de Paris, que les gens avaient la bouche pleine de noms allemands, mais qu'il avait résolu de ne jamais rien faire connaître d'allemand à Paris sauf quand il s'agissait d'érudition, parce qu'il savait à quoi s'en tenir sur la connaissance et l'amour que les Parisiens avaient de l'Allemagne. « Les Français, disait-il, sont encore trop éloignés de nous pour être en état de nous comprendre sur des points où nous aussi nous commençons à avoir notre originalité, si éloignée que la différence de langue, comparée aux autres obstacles, semble petite [2]. » Et Charles de Villers disait à propos de son travail sur Kant : « Un bel esprit, nourri sur le pavé de Paris, peut raisonner et déraisonner à perdre haleine sur les produits de la littérature allemande; il peut extraire, analyser, discuter et ne pas dire un mot qui convienne à la chose, parce que pour juger une chose il faut être placé à son point de vue et que le Parisien est dans un point de vue étranger, où il voit louche et confus, ainsi qu'un tableau qu'on regarde sous un faux jour [3]. »

Sans doute à partir de 1816, les émigrés étaient tous rentrés; le rétablissement de la monarchie et la renaissance religieuse s'unirent au mouvement romantique pour créer en France un intérêt passionné pour les arts, la poésie, la religion et les mœurs du Moyen-Age. Ce sentiment trouvait un écho dans le romantisme allemand, tout entier entraîné vers le catholicisme, soit qu'il produisît des conversions comme celle de Ch. Frédéric de Schlegel ou de Werner, soit qu'il inspirât seulement une sympathie ardente pour le catholicisme comme chez Tieck ou Novalis. Les Français devinrent beaucoup plus capables de comprendre l'Allemagne et ils s'efforcèrent de le faire. Mais nos écrivains ne prirent guère qu'une teinture de la littérature allemande. Sainte-Beuve, dans une lettre adressée en 1864 à M. William Reymond pour être mise en tête d'un volume allemand sur Corneille, Shakespeare et Gœthe, dit nettement que les romantiques français ignoraient les lettres allemandes. « Goethe était parmi nous, dit-il, un demi-dieu; mais plus pressenti que connu. Charles Nodier parlait sans cesse de l'Allemagne sans savoir un mot d'allemand. Gérard de Nerval faisait seul exception. Il était le commis-voyageur littéraire entre Paris et Munich ». Mlle Julia Cartier, dans sa thèse sur *Gérard de Nerval* (1904) arrive à la même conclusion; elle ajoute même que Gérard de Nerval, qui a plus fait que tout autre pour faire connaître la littérature allemande en France, a été très peu influencé par elle [4]. Il ne faut pourtant rien exagérer. On a beaucoup travaillé, pendant les trente

1. *Lady Blennerhasset*, *Mme de Staël et son temps*, traduit par Dietrich. Paris, 1890, 3 vol.
2. Cf. *Revue d'Hist. Litt.*, oct. 1906, p. 634.
3. O. Ulrich. *Charles de Villers, Sein Leben und seine Schriften*, p. 14.
4. Quinet, dans une lettre au baron de Gérando du 21 avril 1825, lui demande de prendre sous sa protection sa traduction de Herder qui risque de demeurer inconnue « à cause de l'obscurité du nom du traducteur et du peu de crédit de la littérature allemande auprès de nos compatriotes ».

premières années du XIX[e] siècle, pour créer des relations littéraires entre les deux pays, et bien que l'on trouve dans l'énergie même de ces efforts la preuve de la difficulté qu'on éprouvait à développer en France l'intelligence de l'Allemagne, il serait très erroné de croire que ce mouvement de sympathie, qui aboutit au *Rhin* et aux *Burgraves* de Victor Hugo, n'ait pas contribué à la déroute du classicisme et à l'avènement d'une esthétique nouvelle. Les anathèmes des classiques contre l'influence allemande avaient quelque raison d'être, bien que Shakespeare et Byron les eussent encore plus mérités.

C'est la littérature dramatique allemande qui a tout d'abord agi sur la France, et influé sur le développement de notre théâtre historique. On avait été préparé par les analyses de Mme de Staël et par la traduction que Mme Necker de Saussure donna en 1814 du *Cours de littérature dramatique* de A. G. de Schlegel. Schiller, qui avait reçu de la Convention, sous le nom de Gilles ou Giller, le titre de citoyen français, a eu une véritable vogue en France de 1820 à 1830. Le premier volume de la *Revue Encyclopédique* en 1819 invitait à étudier ses œuvres. Barante, qui avait charmé les ennuis de sa vie de préfet en Vendée en y appelant comme professeur Chamisso, lisait avec lui de l'allemand; il publie, en 1821, une traduction complète du théâtre de Schiller; et depuis la *Marie Stuart* de Lebrun, jouée au Théâtre français en 1820, on voit se succéder sur la scène une série de traductions, adaptations et imitation de Schiller, généralement médiocres, souvent ridicules, dont la moins mauvaise est la *Jeanne d'Arc* de Soumet, mais qui prouvent l'intérêt que Schiller excitait. Casimir Delavigne est en partie sorti de là. De nombreuses poésies de Schiller avaient été traduites par Camille Jourdan en 1821.

Les drames de Goethe ont été moins traduits et imités que ceux de Schiller. Toutefois Goethe prétendait que son *Goetz de Berlichingen* avait été le modèle des pièces historiques françaises et il est possible que les *Scènes historiques* de Vitet (*les Barricades*, 1826) s'en soient inspirées. Le théâtre de Goethe, traduit par Albert Stapfer et deux de ses amis (Cavaignac et Marguéré), parut en 4 volumes de 1822 à 1825. Et à la même époque le libraire Ladvocat, l'éditeur des romantiques, lançait une grande publication en 25 volumes des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers, en même temps que la librairie Panckoucke entreprenait un recueil de traductions de tous les chefs-d'œuvre classiques allemands, à trois francs le volume, où parurent les poésies de Goethe traduites par Mme Panckoucke. En 1823 aussi Sainte-Aulaire donna une nouvelle traduction du *Faust*. Gérard de Nerval donna la troisième en 1827. On joua à Paris en 1823 *Stella* et *Le Frère et la Sœur;* en 1826 un *Torquato Tasso* d'Alexandre Duval au Théâtre français. *Poésie et Vérité* avait été traduit avec succès en 1823, *Wilhelm Meister* en 1829 et le *Faust*, qui choquait toutes les habitudes françaises en fait de composition dramatique, fut assez admiré pour inspirer à Delacroix une série d'admirables lithographies pour la traduction d'Albert Stapfer, et la ridicule imitation de Théaulon, jouée au Théâtre des Nouveautés en 1827. Je ne vous énumérerai pas

les nombreuses traductions des drames, romans, poésies des auteurs allemands, de Lafontaine, de Kotzebue, de Zschokke, de Grillparzer, de Tieck qui parurent en France. Beaucoup de ces traductions, comme celles des poésies de Goethe par Mme Panckoucke et une série de traductions de la *Lénore* de Bürger, étaient d'un ridicule achevé, mais d'autres, comme celles de Gérard de Nerval, ou celles de Wieland par Lœwe-Weimars étaient faites avec sentiment et intelligence et faisaient goûter par les lecteurs français quelque chose du parfum poétique de ces œuvres allemandes.

Lœwe-Weimars [1], un juif né à Paris d'une famille allemande et qui avait fait quelque temps du commerce à Hambourg, est l'homme qui contribua peut-être le plus à faire connaître en France la littérature allemande. Il publia en 1826 la première histoire de la littérature allemande qui ait paru en français. Il traduisit Wieland, des extraits de Jean-Paul et les œuvres complètes de Hoffmann (1829-1833), qui eurent un prodigieux succès, et furent considérées comme le plus parfait modèle du romantisme allemand avec les romans de Tieck et les drames extravagants de Zacharias Werner. Ceux-ci trouvèrent place dans les chefs-d'œuvres des théâtres étrangers et étaient prônés par le *Globe* (t. V). On se mettait enfin à apprendre l'allemand. On publiait chez Didot, en 1824, des morceaux choisis des auteurs allemands, un autre recueil chez d'Ermler en 1826 et enfin la librairie étrangère de Baudry faisait paraître de belles éditions des œuvres allemandes tout entières. On voyait même en 1826 un professeur d'Iéna, Christian Muller, venir à Paris pour y faire un cours de littérature allemande.

Des tentatives nombreuses avaient été faites, non sans succès, pour faire servir la presse périodique sérieuse à la connaissance de la littérature étrangère et en particulier de la littérature allemande. Nous avons déjà parlé des *Annales littéraires* de Stapfer et de Gérando. La *Décade philosophique* (1794-1807), qui fut également supprimée par Napoléon, donnait aussi une assez grande attention aux auteurs allemands. Mais ce fut surtout le cas pour la *Revue Encyclopédique*, qui parut depuis 1819 avec la collaboration d'un grand nombre de membres de l'Institut, et qui était spécialement consacrée à l'analyse des œuvres littéraires et scientifiques et donnait de plus pour l'Allemagne des comptes rendus des séances des Académies. En 1824 on voit paraître la *Revue européenne* dont la seule existence (fort éphémère, elle ne dura qu'un an), est une preuve du désir que l'on avait des deux côtés du Rhin de resserrer les liens intellectuels. Le prospectus commence par déclarer que « l'Europe ne formera plus qu'une grande nation, divisée d'intérêts, mais unie par les lumières. » Elle devait paraître simultanément tous les mois en quatre langues, français, allemand, anglais et italien, à Paris, Leipzig, Londres et Florence. Elle avait pour directeur un nommé Walker et avait en Allemagne des collaborateurs illustres, Goethe, Schlosser.

1. [Vulgairement Loève-Veimars]. Né en 1801, mort en 1854.

Mais elle ne vécut pas, et en 1826 on annonce la publication à Paris, chez Dondey-Dupré, d'une *Revue Germanique* qui devait avoir pour rédacteurs de Gérando, Cousin, Massias, le géomètre Poncelet de Metz, Stapfer, Hase (de Sulza en Thuringe), Eckstein, Cuvier, Mme Elisa Voiart (de Nancy, mère de Mme Amable Tastu) etc... sous la direction du baron Blein. Le prospectus donne l'idée la plus complète de ce qu'on pensait alors en France au sujet de l'Allemagne et aussi du peu qu'on savait encore d'elle, de la bizarrerie des jugements qu'on portait sur elle.

La *Revue germanique* ne réussit pas à se constituer tout de suite, mais elle se fondit en 1827 avec la *Bibliothèque allemande*, journal de littérature qui avait paru en 1826 à Strasbourg par les soins de deux jeunes avocats, MM. H. Barthélémy et G. Silbermann [1] et ne comprenait que des comptes rendus d'ouvrages allemands. Elle fut achetée par l'imprimeur Levrault; il la remplaça en 1829 par la *Nouvelle Revue Germanique*, qui eut beaucoup plus d'ampleur, publiait des articles de fond sur l'Allemagne, des biographies, des documents. On y trouve au numéro 3 un coup d'œil sur la littérature allemande de 1813 à 1828, l'*Essai* de Quinet sur la vie et les œuvres de Herder [2].

L'introduction à la *Nouvelle Revue germanique* n'est pas moins intéressante que le prospectus de 1825 et elle montre aussi combien malgré tout l'Allemagne restait encore étrangère à la France.

Cette revue ne devait pas avoir une très longue durée. Elle publia 25 vol. in-8 de 1829 à 1838, puis fusionna avec la *Revue du Nord*. Il n'y avait pas en France un public suffisant capable de s'intéresser à un recueil exclusivement consacré à l'Allemagne tandis qu'au contraire la *Revue Britannique* [3] fondée en juillet 1825 et consacrée à des articles sur l'Angleterre ou traduits de l'anglais eut tout de suite un succès qui lui assura une longue durée. La connaissance de l'anglais était beaucoup plus répandue que celle de l'allemand. Nous en avons la preuve dans les nombreux articles sur les livres et les choses d'Allemagne publiés dans le *Globe*, fondé en septembre 1824 par Pierre Leroux et Paul-François Dubois, professeur destitué en 1822 par Nicolle et Frayssinous, pour ses idées libérales. Ces articles sont, pour une bonne part, des traductions ou des analyses d'articles allemands, et le *Globe* ne cessa de gourmander l'ignorance et les préjugés des Français en ce qui concernait l'Allemagne. Le 6 juin

1. Avec la collaboration de Bruch, Jung, Lichtenberger, Matter, Stoeber, Wilhem, les jeunes Alsaciens qui allaient être en France les représentants de la science et de l'esprit allemands, et du Lyonnais Lortet. Wilhem fut le directeur de la *Nouvelle Revue Germanique*.

2. La librairie Dondey-Dupré avait été achetée par Brockhaus et Avenarius, dont la librairie devint, en 1844, sous la direction de Franck et Vieweg un foyer de culture germanique. Là parut en 1858 la *Revue Germanique* de Nefftzer et Dollfus et en 1866 la *Revue Critique*.

3. Qui avait été précédée de la *Bibliothèque Britannique* fondée à Genève en 1796, comme la *Revue germanique* avait été précédée en 1797 du *Spectateur du Nord* de de Villers (cf. Lescure, *Rev. Germ.* t. XXIII, 1862, p. 458).

1829, le *Globe* se plaint qu'on connaisse trop peu en France la littérature allemande alors que les Allemands, dont l'originalité est si grande dans le style comme dans la pensée, ont ouvert tant de voies nouvelles en histoire, en philosophie, en jurisprudence. « Il est temps dit l'auteur (J. B. probablement Bitaubé) de voir à quoi se réduit cette prévention sans doute exagérée contre l'obscurité germanique. » Et le 30 septembre de cette même année, Lerminier, un des hommes qui ont alors le mieux connu l'Allemagne, se croyait courageux en osant encourir « la terrible accusation de germanisme » et recommandait « de s'enquérir et de profiter des travaux de l'Allemagne, dût-on encourir le même reproche. »

On voit par toutes ces citations que s'il y avait en France, parmi les esprits les plus distingués et parmi tous ceux qui conduisaient la littérature dans des voies nouvelles, une vive sympathie pour l'Allemagne et un désir ardent de la connaître et de la comprendre, le nombre de ceux qui la connaissaient vraiment était restreint et son influence effective n'était pas aussi grande qu'elle paraît au premier abord. En philosophie Cousin, qui avait voyagé en Allemagne en 1816, en 1817 et en 1824, qui correspondait avec les philosophes allemands et s'était un peu initié à leurs idées, qui accueillait à Paris Creuzer en 1826, Hegel en 1827, se fit bien l'interprète des idées allemandes dans ses cours, surtout celui de 1828, mais pour abandonner bien vite une direction qu'il devait condamner comme dangereuse. Le panthéisme de Schelling et de Hegel n'eut pendant longtemps aucun écho sérieux dans les intelligences françaises et Kant lui-même n'arrivera à exercer une influence dominante dans notre enseignement philosophique que dans la seconde moitié du XIXe siècle. L'érudition allemande eut une influence plus immédiate. L'Institut couronnait Heeren, Guizot le traduisait. Fauriel travaillait d'accord avec A. G. de Schlegel, Burnouf avec Lasser. Guigniaut traduisait Creuzer qui venait visiter Paris en 1826. Niebuhr était traduit par M. de Golbéry (mais en 1830 seulement), Boeckh (*Economie politique des Athéniens*) par Laligant en 1828 [1]. Michelet se pénétra à fond de ces œuvres. Mais cette influence de l'érudition allemande était encore bien faible. Ce n'est que plus tard qu'elle exercera sur les intelligences françaises cette action que Renan a signalée avec tant de vigueur dans l'*Avenir de la science*.

Enfin, les Français qui eurent la curiosité d'aller visiter l'Allemagne entre 1815 et 1830 furent peu nombreux. J. J. Ampère y voyagea en 1827, et ses articles du *Globe* sur Weimar, sur Goethe, sur Tieck, sur Hoffmann, firent une grande impression, d'autant plus que d'Allemagne il était allé dans les pays scandinaves et s'était fait l'interprète de leur littérature et de leur poésie primitive. Quinet s'était fixé à Heidelberg en cette même année 1827. Enfin Michelet s'y rendit à son tour en 1828.

1. En 1828 la traduction de l'*Histoire de l'Antiquité* de Schlosser paraissait à Paris en même temps que l'original en Allemagne.

On peut se rendre compte, d'après tout ce que nous venons de dire, de l'état d'esprit dans lequel il entreprenait ce voyage. Il était, comme la plupart des hommes de sa génération, médiocrement instruit des choses allemandes; mais il avait déjà assez lu d'ouvrages allemands traduits, il avait déjà assez appris d'allemand, pour se faire une idée de la valeur des ouvrages des érudits, de la beauté littéraire des œuvres des poètes, de la profondeur des philosophes. Il allait en Allemagne comme nous l'avons vu par sa lettre à Quinet du 22 juillet 1828, pour s'y perfectionner dans la langue, pour s'orienter dans une littérature très riche dont les ouvrages se trouvaient difficilement à Paris, pour voir de près cette vie allemande où la plus haute culture intellectuelle et artistique s'alliait aux mœurs les plus simples et aux vertus domestiques dont *Hermann et Dorothée* avait dépeint le charmant tableau. Très préoccupé, depuis qu'il avait lu Vico, de l'importance des traditions primitives poétiques et juridiques pour la phylosophie de l'histoire et ayant vu tout ce que les savants de l'Allemagne avaient fait pour recueillir les traditions primitives de leur pays, les chants et les légendes populaires, il voulut s'en enquérir sur place et aussi connaître le pays et le peuple où ces légendes et ces chants avaient pris naissance. Nous avons vu l'idée enchanteresse qu'il se faisait de la naïve et rêveuse Allemagne. Ne sourions pas de cette idée et surtout ne nous imaginons pas, parce que nous avons vu et voyons une Allemagne qui n'est ni rêveuse ni naïve, que l'Allemagne de Mme de Staël était imaginaire. Ne nous laissons pas aller à dire comme le fait M. Mézières dans son *Goethe* (IIe volume, p. 350) que « la dernière guerre nous a enlevé nos illusions sur la candeur germanique. » Les Allemands certes, ne sont pas tous candides. Mais la candeur germanique existe, et surtout ceux qui voyaient l'Allemagne de 1814 à 1830 étaient parfaitement justifiés à penser, comme le faisait Michelet, que l'Allemagne condamnée à l'impuissance politique par son morcellement en trente-quatre États souverains et par l'absence complète d'institutions libres, vivant dans un pays pauvre, et alors très peu industriel, cherchait un refuge dans la pensée, la science et la rêverie. « Jusqu'à ces derniers temps, disait un article du *Globe* du 25 août 1827, signé C. R. (Ch. de Rémusat), les Allemands ont été presque étrangers à l'action. Condamnés à l'inertie politique, leur existence privée ellemême manquait de mouvement. Leur attention, incessamment fixée sur eux-mêmes, a donné parmi eux une énergie prédominante à la vie intérieure. La pensée est tout pour eux : le moyen et le but, l'action et l'objet. Aussi leur poésie est-elle aussi contemplative que leur esprit. On sent que c'est celle d'un peuple métaphysicien. »

Sans doute il y avait eu en Allemagne un grand élan guerrier et national en 1813, sans doute cet élan national avait porté des fruits durables, et il nous est facile aujourd'hui de discerner dans les œuvres des publicistes et des poètes, dans ce que nous savons de la vie des Universités, une fermentation politique qui préparait le grand mouvement universitaire du milieu du XIXe siècle.

Mais à l'époque de la Restauration en France et de la Sainte Al-

liance en Europe, ce qui était surtout visible, même aux yeux des Allemands, c'était le triomphe de la réaction qui écrasait chez eux tout esprit d'initiative en dehors du domaine intellectuel, et qui jusque dans ce domaine les comprimait. Les princes cherchaient à entretenir leurs peuples dans la haine de la France, toujours considérée comme le pays de la Révolution; mais il semblait alors qu'il y eût divorce entre les princes et leurs peuples.

Michelet se trouvait tout naturellement appelé vers Heidelberg, d'abord par la présence de Quinet, et aussi par la réputation que cette Université avait acquise en France. Dès 1819, la *Revue Encyclopédique* parlait du rang éminent qu'elle occupait parmi les Universités allemandes, de ses séminaires d'érudition, de la richesse de sa bibliothèque. En 1826, elle invitait les jeunes Français à aller à Heidelberg pour agrandir le cercle de leurs études et ajoutait : « Il est aujourd'hui reconnu que la France et l'Allemagne ont mis en commun leurs lumières et leurs sciences. » Le nom de Creuzer avait en particulier un grand prestige pour les Français. Et c'était à Heidelberg qu'en 1805 Arnim et Brentano avaient composé un recueil de chants populaires, *Des Knaben Wunderhorn*, que Gœrres avait écrit en 1806 son livre sur les traditions populaires, *Die teutschen Volksbücher*. On voit par une lettre de Quinet à Michelet, de mars 1828, que Michelet demandait constamment à son ami de lui envoyer des livres et des conseils sur les récentes publications allemandes. Enfin, il se décide à aller par lui-même voir l'Allemagne. Il l'écrit à Quinet le 21 juillet 1828. Quinet lui répond aussitôt, et lui parle des professeurs de Heidelberg, Paulus qui enseigne l'histoire religieuse, Schlosser l'histoire ancienne et moderne, Ullmann qui s'occupe aussi d'histoire religieuse. Il ne dit mot des professeurs de droit, plus éminents encore, et que Michelet aurait pu désirer aussi connaître, Thibaut pour le droit romain et français, Mittermaer pour le droit germanique, Zachariae pour le droit public. L'histoire d'Allemagne était enseignée par un érudit excellent, Mone; la littérature romaine par Baehr, enfin la mythologie et les antiquités grecques par Creuzer.

Le voyage de Michelet en Allemagne fut très court (16 août-18 septembre). Sur ces trente-trois jours il y en eut dix pris par le voyage de Paris à Heidelberg et de Berne à Paris. Sur les vingt-trois jours de séjour il y en eut quatorze passés à Heidelberg, un à Francfort, un à Mayence et sept à Bonn. Nous connaissons les détails de ce voyage par ses lettres à Pauline et à Poret et par quelques notes prises sur un calepin où il inscrivit aussi ses dépenses, avec cette minutie d'homme pratique qui était un des traits de son caractère. Il y note ce qu'il a payé pour faire raccommoder ses souliers et sa redingote, pour faire brosser ses habits, l'achat d'une poupée pour Adèle. Ces deux pages de comptes ont leur intérêt, car tout devient intéressant en devenant histoire[1]. Dans un voyage aussi rapide, Michelet ne pouvait pas faire au-

1. Elles ont d'abord l'intérêt psychologique que je viens de signaler; mais

tre chose que *prendre l'air* de l'Allemagne, d'autant plus qu'en pleines vacances plusieurs des hommes qu'il aurait pu aller voir étaient absents. Bien que les Allemands fussent alors moins voyageurs qu'aujourd'hui, les professeurs avaient déjà l'habitude d'employer leurs vacances à visiter la France, la Suisse ou l'Italie, ou même, à cette période de ferveur romantique, à visiter les monuments du Moyen-Age dont l'Allemagne occidentale et méridionale est si riche et que les deux frères Melchior et Sulpice Boisserée mettaient à la mode précisément pendant ces années 1825 à 1830. Pourtant si Michelet fut déçu en ne trouvant pas à Heidelberg l'historien qu'il désirait le plus connaître, Schlosser, alors en Italie, il y rencontra des hommes dont la connaissance et la conversation auraient dû lui paraître bien autrement intéressantes, et l'on est surpris que dans ses lettres il n'exprime pas avec plus de vivacité la joie qu'il a dû avoir à s'entretenir presque tous les jours avec Creuzer, à échanger des visites avec Paulus, Mittermaier et Zachariae, avec le philologue germaniste et romaniste Massmann, et à trouver à Heidelberg deux des chefs du mouvement romantique, Ludwig Tieck, le traducteur de Shakespeare, et Joseph Gœrres, une sorte de prophète qui mêlait dans des écrits géniaux et incohérents les prédications politiques, religieuses, patriotiques, et une érudition de tous les pays et de tous les âges aussi surprenante que désordonnée. Lui aussi devait séduire Michelet par ses travaux sur les mythologies d'Orient et ses éditions des anciens chants du peuple allemand. Michelet le vit bien, près de Heidelberg, à Stiftburg [1], et à Francfort, chez son gendre, M. Steingasse, et il l'appelle « le plus grand génie de l'Allemagne », de même qu'il appelle Creuzer « le patriarche de l'érudition et de la philosophie »; mais il ne semble pas qu'il ait reçu des impressions très profondes de ces rencontres et de ces conversations. Cela tient à plusieurs

elles ont aussi un intérêt économique en nous permettant de constater l'incroyable bon marché de la vie en Allemagne à cette date. En 33 jours Michelet dépensa 416 fr. 95. mais il faut en défalquer 79 fr. 50 employés à acheter des livres. Sur les 337 fr. 45 restants, il y a 234 fr. de frais de poste et de bateau, ce qui est considérable par comparaison avec le prix actuel des transports en chemin de fer. On ferait aujourd'hui le même chemin pour 100 à 150 fr. La nourriture, hôtels, pension pour 33 jours s'élèvent donc à 103 fr. 45, ce qui fait un peu plus de 3 fr. par jour et même moins de 3 fr. en Allemagne, car en voyage Michelet dépensa 4 à 5 fr. pour sa nourriture seule. Deux jours d'hôtel à Heidelberg lui coûtèrent 5 fr. 50; douze jours de pension à Heidelberg 20 fr., sept jours d'hôtel à Bonn, 17 fr. Ces chiffres nous permettent de mesurer la différence du pouvoir de l'argent en 1828 et de nos jours. On jugerait aujourd'hui à Heidelberg qu'on a trouvé une pension à bon marché si on dépensait 60 fr. en douze jours et sept jours d'hôtel à Bonn vous reviendraient au moins aussi cher. Il est vrai que les Kayser chez qui il logeait refusèrent d'être payés et que Michelet leur fit un cadeau représentant à peu près le prix de pension.

Ce qui est fort amusant c'est que les terribles tantes de Renwez blâmaient leur neveu d'avoir entrepris un voyage aussi coûteux, et Michelet leur écrivit pour se disculper en leur représentant que pouvant acheter en Allemagne des livres pour la moitié de ce qu'ils lui auraient coûté à Paris, il regagnerait le prix du voyage.

1. Stiftneuburg.

raisons. Il savait encore mal l'allemand, du moins ne pouvait le parler. Les leçons qu'il prit consciencieusement à Heidelberg ne purent lui en apprendre beaucoup. Il connaissait mal les écrits de ces grands Allemands, qu'il admirait de confiance par une sympathie anticipée et voulue, et comme les Allemands, de leur côté, ne parlaient pas couramment le français, les entretiens ne purent être ni très prolongés, ni très approfondis. D'ailleurs il avait trop peu de temps à sa disposition. Il voulait voir Quinet et la famille à laquelle Quinet se sentait déjà attaché par son naissant amour pour Mlle Mina Moré. Michelet se trouve tout de suite avec cette famille en relations étroites, logeant chez une tante de Mlle Moré, Mme Kayser, et prenant ses repas chez un cousin. Il se promenait avec Quinet dans les admirables environs de Heidelberg et enfin, comme il était venu surtout en Allemagne pour s'orienter parmi les livres dont il avait besoin pour ses études sur le Moyen-Age et la Réforme et savoir ceux qu'il devait acheter et lire à fond, il passait la plus grande partie de son temps dans la bibliothèque, parcourant les ouvrages de Spittler, Marheinecke, Gans, Bekker, Hammer, Hüllmann, Schmidt, Ulrich de Hutten, Hegel, Boisserée, prenant note des livres qu'il devait acquérir à Francfort, alors le grand marché de la librairie avec Leipzig. Enfin Michelet était un petit bourgeois parisien qui se sentait perdu loin de sa famille, de sa maison, de son père et de sa fille, dans un pays dont il comprenait mal la langue et où tout lui était étranger. Ce citadin n'éprouva pas à Heidelberg le ravissement qu'y avait ressenti Quinet, l'amant des solitudes de la Dombes. Ceux qui connaissent les délicieuses collines boisées entre lesquelles coule le Neckar ne peuvent s'empêcher de sourire quand Michelet parle à Pauline de ses courses sur les « âpres montagnes » de Heidelberg. A chaque instant, il a envie de retourner à Paris, retrouver « sa pauvre Adèle », qui réclame « papa Jules ».

Les lettres que Michelet recevait de son père, de sa femme, n'étaient pas moins tendres; mais celle-ci l'encourageait à ne pas écourter à cause d'elle son voyage en Allemagne [1]. Je ne citerai que quelques lignes d'une lettre du 27 août qui donnera le ton de ces missives de Pauline :

« Ce que tu nous dis des occupations que tu t'imposes nous fait craindre que tu ne te fatigues trop. Songe bien que pour augmenter ta santé il te faut du repos. Cette idée peut me consoler du sacrifice que je fais de toi. Ainsi, mon bien-aimé, prends tout le temps nécessaire pour augmenter tes connaissances. Je ne veux pas que l'amour que j'ai pour toi t'enlève une partie de la gloire qui t'attend.

« Aime-moi toujours, je serai parfaitement heureuse. »

1. Lorsque l'on avait communiqué à Poret les lettres où son ami parlait de quitter Heidelberg au bout de douze jours, quinze au plus, il s'indigna et supposant que Michelet cédait à l'impatience de revoir les siens et renonçait au bénéfice intellectuel qu'il s'était promis de son voyage, il lui écrivit une lettre très vive pour lui faire des reproches et l'exhorter à persévérer. Michelet répondit par une lettre où il indiqua avec exactitude tout ce qu'il avait cherché et trouvé à Heidelberg.

Une des plus fortes impressions que Michelet avait éprouvées à Heidelberg lui était venue des recueils de poésie et de traditions du Moyen-Age, par Jacob Grimm. Aussi eut-il l'idée d'aller à Goettingen et à Cassel pour voir l'illustre germaniste et son frère, qui commençaient alors leur grand dictionnaire historique de la langue allemande. Mais il y renonça assez sagement et se contenta de Bonn. dont l'Université avait été reconstituée en 1818 sous l'influence de la Prusse. La Prusse avait acquis en 1815 les provinces rhénanes et, avec le sens profond de l'action des Universités et de la science pour la formation de l'esprit national, elle faisait de Bonn la citadelle avancée de la culture prussienne sur le Rhin de même qu'en 1809 elle avait constitué à Berlin par les soins de Humboldt, de Schleiermacher et de Fichte, cette Université Friedrich Wilhelm, qui, dira plus tard le professeur Dubois-Reymond, « casernée en face du château royal, fut la garde du corps des Hohenzollern. » Une bibliothèque déjà importante de 80.000 volumes s'y était constituée en dix ans par les soins de l'illustre Welcker et c'est cette bibliothèque qui attirait Michelet. Il espérait aussi voir quelques savants distingués et en effet il n'en manquait pas alors à Bonn; mais il y passa trop peu de temps et il était encore trop mal préparé pour profiter de si courtes entrevues. Il nous dit que le seul homme qui aurait pu lui être utile partait pour Francfort. Niebuhr, qui depuis 1823 était fixé à Bonn, était aussi absent. Mais il vit cependant des érudits d'une haute valeur. Welcker avait déjà publié sur Aristophane et Eschyle des travaux où il préludait à ses grands ouvrages sur l'épopée et le drame grecs. Gieseler venait de commencer la publication de son *Manuel de l'histoire ecclésiastique*, que Michelet d'ailleurs s'empressa d'acheter. Guillaume de Schlegel avait acquis une réputation universelle par son cours de littérature dramatique. Lassen, quoique jeune encore, était déjà une autorité pour les études sanscrites. Il se mit avec une obligeance extrême au service de Michelet. Il le conduisit chez Hüllmann, l'historien des villes allemandes au Moyen-Age; chez Diez, le créateur de la philologie romane; chez Schlegel, qui rebuta le jeune Français par ses airs de grand seigneur [1].

A Bonn comme à Heidelberg, Michelet profita plus des livres que des hommes. Les lettres assez mélancoliques qu'il écrivit de Francfort, Mayence et Bonn à sa chère Pauline montrent à quel point il se sentait dépaysé en Allemagne. D'ailleurs il souffrait d'un embarras gastrique. En réalité il n'avait pas cessé de vivre en pensée à Paris auprès des siens; pendant qu'il était à Heidelberg il avait fait faire son portrait par le jeune Ulmann et l'avait envoyé à Pauline, ce qui avait causé à celle-ci de vrais transports de joie.

« Quelle suprise, ô mon Jules! Que je te remercie du précieux et inattendu cadeau que tu me fais; tu n'imagines pas le bonheur que j'éprouve de

1. Il vit non seulement Gieseler, mais aussi Walter, un des hommes les plus profondément versés dans la connaissance du droit germanique et Arndt, l'historien-poète et pamphlétaire qui avait joué un si grand rôle dans le réveil patriotique de 1812-1815.

posséder ton image chérie; mais mon Jules elle est encore plus parfaite dans mon cœur. Nous n'osons pas trop l'embrasser de peur de la salir, dit la bonne Adèle. Elle voulait à toute force s'en emparer disant que c'était pour elle que son papa Jules l'avait envoyée. »

Le 18 septembre Michelet était revenu auprès des siens après avoir entrevu à six heures du soir la cathédrale de Cologne, passé une matinée à Aix-la-Chapelle et avoir traversé à bride abattue Liége, Louvain et Bruxelles sans avoir même le temps de regarder leurs monuments et voyageant nuit et jour.

Malgré la rapidité de ce voyage et la difficulté que Michelet semble avoir eue à se mettre directement et intimement en rapports avec les savants allemands, ce court séjour devait avoir pour lui une importance considérable. Il avait eu une impression de l'Allemagne, des hommes et des choses, et il s'était pour la première fois arraché, non sans peine, à son milieu étroitement parisien et familial pour ouvrir les yeux à des horizons plus vastes. Ce premier voyage, bientôt suivi du voyage d'Italie et du voyage d'Angleterre, fut le commencement de l'éducation cosmopolite de Michelet.

En revenant à Paris il ne se trouvait pas seulement classé dans cette élite de jeunes Français qui avaient visité l'Allemagne, comme Ampère, Lerminier, mais il avait goûté le charme de ses mœurs simples, la beauté des paysages du Neckar et du Rhin, et pris une grande idée de la littérature et de la science allemandes. Il fallait que l'impression eût été forte pour qu'en 1842, après les deux deuils qui avaient ravagé sa vie, ce soit en Allemagne qu'il ait cherché non pas l'oubli, mais la transfiguration de ses douleurs, un rafraîchissement du cœur, un adoucissement aux amertumes de la vie. Il est vrai que de 1828 à 1842 il avait par les livres, les relations personnelles. la musique même, beaucoup approfondi sa connaissance de l'Allemagne. Mais s'il l'avait fait avec tant de persévérance et de succès, c'est que le court voyage de 1828 lui avait donné l'élan. Il écrit à Quinet en octobre 1828 .

« J'ai laissé à Heidelberg quelque chose de moi. C'est un dernier souvenir de jeunesse et de poésie. Nos promenades à Stift, au château, au Wolfsbrunn, à la montagne qui est en face de la ville, tout cela ne peut s'oublier. Toutes les fois que j'entends de la musique, que je lis ou vois quelque chose de noble et de poétique, je pense à vous, mon ami, et aux lieux que nous avons parcourus ensemble. »

Et le 26 septembre 1829 il écrivait encore :

« Je ne vous ai jamais vu avec plus de plaisir que dans ce cadre admirable de ruines antiques et de science moderne. C'est un lieu fait exprès pour le poète ».

On comprend qu'Ampère, revenant d'Allemagne, écrivît à Michelet ses regrets de ne pouvoir aller causer avec lui « de *leur amie commune, l'Allemagne* ».

Rentré à Paris Michelet non seulement reste en correspondance avec

ses amis d'Heidelberg[1], mais il correspond avec Gieseler et Hüllmann de Bonn, avec le professeur Cuvier de Strasbourg; il complète sa bibliographie d'ouvrages allemands et se constitue toute une bibliothèque personnelle pour laquelle il dépense en deux ans chez le libraire Marcus de Bonn plus de 300 frs, somme énorme pour une bourse aussi modeste que la sienne[2].

Il prend des leçons d'allemand avec un Dr Kurz, ami d'Eichhoff, très savant en sanscrit et en chinois, et pendant la fin de l'année 1828 et toute l'année 1829 il est dans une véritable fièvre de travail et de projets, dont l'Allemagne et ses lectures allemandes lui fournissent la matière surabondante. Il se rend malade de surmenage cérébral à force de lire des livres allemands. On comprend qu'il écrive à Quinet le 26 septembre 1829 : « Je me suis réduit rigoureusement à la vie animale. A peine me permets-je de lire le journal. Il faut un repos absolu pour me remettre. Les lumières de l'Allemagne entrant à la fois, ont blessé mon pauvre cerveau. J'en avais trop pris depuis un an[3]. »

Son voyage en Allemagne ne lui avait fourni qu'une orientation bibliographique générale et vague, mais au retour il se concentre sur Luther dont il avait trouvé à Heidelberg des souvenirs, un portrait de Luther mort, la maison où, dit-on, il avait séjourné. Il commence par en traduire des extraits, surtout des *Tischreden*; mais il ne peut se limiter à Luther; il a besoin d'expliquer son rôle, son caractère, son rapport avec l'histoire de sa race. Il voit en lui tantôt un retour à l'identification contre la liberté, tantôt un des agents du principe de dissolution qui depuis le XIIIe siècle disloque l'Europe unifiée par l'Église au Moyen Age. Et alors il veut se faire une idée de tout le développement de l'histoire de l'Allemagne, comme préface à cette histoire du XVIe siècle projetée en 1826. Il remonte aux Sagas scandinaves pour retrouver, à travers les chants et les légendes recueillis par Leo, Gœrres, Grimm, von der Hagen, à travers les *Meistersaenger* et les poètes du XVIe siècle la vieille nationalité allemande. En même temps il lui faut comprendre tout le développement philosophique; il étudie la scolastique, l'histoire de l'Église, saint Bernard, dont Néander a écrit la vie en 1813, saint Augustin et saint Thomas pour arriver à Fichte et Schelling. En avril 1829,

1. Il s'occupe avec sollicitude de trouver des pensionnaires à M. Kayser. Il lui fournit le jeune Lepeltier.

2. Ses achats étaient faits d'une manière très judicieuse et portaient avant tout, sur l'histoire du droit et de l'Allemagne au Moyen-Age, sur l'histoire religieuse et en particulier celle du XVIe siècle. C'est ainsi qu'il achète les ouvrages de Savigny, Gans, Hüllmann, les *Minnelieder* de Tieck, les *Troubadours* de Diez, puis les ouvrages de Hutten, de Luther, Giesler, Walter, et aussi les ouvrages sur l'ancienne Italie et Rome.

3. Il parle ailleurs de la courbature intellectuelle que lui a donné la philosophie allemande. Il dit dans ses notes pour la préface de 1869 qu'il se serait noyé dans cet océan de recherches de métaphysique et d'érudition sans ses forces tutélaires, Virgile et Vico. Il avait affronté les hydres, les centaures et les chimères de la philosophie allemande.

il sent qu'il s'égare et veut se borner à Luther, mais pour le quitter bientôt parce qu'il voit qu'il aurait besoin d'une plus forte préparation théologique. Il prend un secrétaire, Toussenel, pour l'aider dans ses lectures allemandes, et songe alors à des traductions, à celle des *Hohenstaufen* de Raumer; il commence même à traduire le livre de Grimm sur la poésie des Meistersaenger. Ce fut l'origine de ses relations avec le grand érudit allemand qu'il aurait voulu visiter en 1828, dont Quinet lui avait envoyé en 1829 les *Deutsche Rechtsalterthümer*, source de son livre sur les *Origines du droit*. Il le considéra toujours, avec Gans, Fichte et Beethoven, comme un de ses éducateurs allemands. Nous avons une lettre de lui adressée à Grimm le 21 juin 1829, où il demandait des conseils sur la meilleure manière de rendre accessible aux Français la vieille poésie allemande. Mais il abandonna bientôt ce projet et fatigué, fourbu par cette course éperdue à travers l'histoire, la littérature et la pensée allemandes, Michelet, en août et septembre 1829, dut se reposer. Ses seules lectures furent du Victor Hugo (*Cromwell, les Orientales*), des fabliaux, Don Quichotte, Monteil. Mais il songeait toujours à son histoire de la race allemande, quand M. de Montbel l'obligea à se donner tout entier, à l'École Normale, à l'histoire ancienne.

Nous retrouverons bientôt les résultats de ses lectures et de ses réflexions sur l'Allemagne dans l'*Introduction à l'histoire universelle* de 1832, dans son *Luther* de 1836, dans ses *Origines du droit* de 1837, dans les admirables chapitres sur l'Allemagne de Luther au t. VIII de l'histoire de France; mais nous devons dès aujourd'hui noter que ce Français si essentiellement et foncièrement français, enfant de Paris, et fils du XVIIIe siècle, a pourtant reçu de l'étranger des impressions ineffaçables et une part importante de son éducation intellectuelle et morale. Nous avons déjà vu ce qu'il a dû à Virgile et à Vico, nous le verrons en 1830 descendre pour la première fois, et avec quelle piété, vers le pays de Virgile et de Vico. Mais il s'est mis aussi à l'école de l'Allemagne et bien que la pénétration du génie allemand en lui n'ait pas été très profonde, il lui a gardé néanmoins une durable reconnaissance, et il a eu pour elle un amour qui ne s'est jamais démenti[1]. Il a raconté dans *Nos fils*, où il rend un magnifique hommage à la pédagogie allemande, à Pestalozzi, à Frœbel et à Mme de Mahrenholz, l'émotion qu'il éprouva le 4 mars 1848 quand il vit à la Madeleine, à côté du drapeau tricolore d'Italie, le drapeau tricolore, noir rouge et or de sa « chère Allemagne », le saint drapeau de Luther, Kant, Fichte, Schiller, et Beethoven[2]. En 1854 il écrivait que l'Allemagne est le pays des forts; elle lui a donné la force scientifique qui lui a fait pousser à fond les questions, la rêverie par Beethoven, et lui a enseigné par Beethoven et Kant une foi nouvelle. En 1869, dans sa préface, il dit que Luther et Grimm ont

1. Dans une note sur ses secrétaires, il dit qu'il a eu Toussenel, Müntz et Rosenwald pour satisfaire ses « passions allemandes ».
2. [*Nos fils*, p. 348 de l'éd. de 1870.]

fait de lui un autre homme et il formule avec toute la France libérale ce vœu magnanime et imprudent : « Dieu nous donne de voir une grande Allemagne. »

Quand cette grande Allemagne se fut formée aux dépens et sur les ruines de la France, Michelet eut cette grandeur d'âme et ajoutons-le cette fermeté de raison, de ne rien renier de ses jugements et de ses sentiments antérieurs, tout en protestant avec une admirable éloquence contre l'abus qu'elle avait fait de sa victoire. « Mes sympathies pour elle, écrit-il dans *La France devant l'Europe*, n'ont jamais varié. » Et dans une note restée manuscrite il dit qu'il a été ami de l'Allemagne non pas pour ce qu'il pouvait tirer d'elle, mais vraiment par amour pour elle [1]. Il n'a jamais cessé d'exprimer sa reconnaissance pour l'Allemagne, et dans son histoire du XIXe siècle il ne se contente pas de tracer un admirable tableau de la renaissance littéraire, scientifique, artistique et morale de l'Allemagne à l'époque de la Révolution et de Napoléon, renaissance qui a fondé son unité, il écrit dans l'introduction à son ouvrage ces lignes qui sont le résumé éloquent de tout ce qu'il a pendant sa vie pensé de l'Allemagne, de ce qu'il a reçu d'elle et de ce qu'il lui a donné [2].

« L'éditeur de ma grande histoire, dit-il, a publié en 1871, dans le premier volume de sa réimpression, la préface où, rendant compte de mes études préalables, j'explique sans restriction mes sympathies pour l'ancienne Allemagne, pour son apôtre Luther, pour les jurisconsultes populaires et l'amitié dont m'a honoré leur savant collecteur J. Grimm, esprit très pénétrant qui comprit bien que, derrière la France académique, officielle, il y en avait une autre, non plus spirituelle mais candide et profonde. Mon point de vue était fraternel pour l'Allemagne. Oh ! que je l'ai aimée, cette Allemagne là; la grande et la naïve, celle des *Nibelungen* et de Luther, celle de Beethoven et celle du bon Froebel des jardins d'enfants. Mais j'aimais beaucoup moins l'Allemagne ironique de Goethe, l'Allemagne sophistique de Hegel qui a produit son fatalisme d'aujourd'hui. J'espérais mieux de l'Allemagne et je suis frappé de la voir morte en la victoire même, au sépulcre de fer où un État slave, la Prusse, l'a inhumée. »

1. V. dans mon *Michelet*, p. 37.
2. [Passage déjà reproduit dans *Revue Germanique*, vol. cité, p. 130.]

CHAPITRE XIII

Michelet, Professeur d'Histoire ancienne 1829-1830
Voyage à Rome, Avril 1830

La situation de Michelet à son retour d'Allemagne se trouva tout à coup heureusement changée par sa nomination comme professeur d'histoire de la fille de la duchesse de Berry, Louise-Marie-Thérèse, qui n'avait que neuf ans.[1]

Des notes de Michelet (reproduites dans la préface de *Rome*, p. 56 et suiv.) témoignent des relations très amicales qui s'établirent entre le jeune professeur, la duchesse de Berry, Mme de Gontaud-Biron, gouvernante des enfants de France, Mlle Vachon (une Suissesse), institutrice de la princesse Louise, et M. de Damas, gouverneur du duc de Bordeaux. M. de Damas s'était fait lui aussi, l'élève de Michelet[2].

Michelet avait lieu, du reste, d'être heureux du changement que cette nomination avait amené dans sa situation. Avec son traitement

1. Le comte d'Hauterive, garde des archives diplomatiques écrivant à M. de la Passe, chargé d'affaires, à Naples, dit que Michelet a dû cet insigne honneur « à la bonne notoriété de son talent et de son caractère. » D'après une note de la préface de *Rome*, Michelet n'accepta qu'après avoir pris l'avis de Guizot qui leva tous ses scrupules. (Cette note doit avoir été rédigée par Mme Michelet elle-même).

Une lettre de la cousine, du 26 octobre 1828, nous apprend que « cet honneur tout à fait inattendu lui vint de l'estime et de l'amitié de deux hommes de mérite qui, consultés séparément, ne crurent pas pouvoir indiquer un meilleur choix. » Ces deux hommes de mérite ont été Guizot et probablement Letronne. Célestine s'inquiétait de savoir si la place était bien rétribuée (elle rapportait 5.000 francs par an) et si elle n'était pas trop assujettissante. Il ne semble pas qu'elle l'ait été, bien que Michelet fût tenu, indépendamment des leçons qu'il donnait toutes les semaines, d'écrire à la petite princesse chaque semaine une lettre instructive lorsque le professeur et l'élève se trouvaient séparés l'un de l'autre; et la princesse répondait en envoyant à son maître ses réflexions ou des réponses à ses questions. C'est ainsi que Michelet lui écrivait chaque semaine pendant les mois d'août et de septembre 1829 et pendant tout son voyage d'Italie de 1830. La perte de ces lettres est infiniment regrettable. [Il y a deux lettres de la princesse dans la préface de *Rome*, p. 46-49.]

2. Les lettres de Mlle Vachon qui nous ont été conservées, montrent en effet que l'on avait, dans l'entourage de la duchesse de Berry, une véritable affection pour Michelet, et les deux lettres de la petite princesse nous montrent en elle une enfant remarquablement précoce si ces lettres sont bien dues à elle seule et si Mlle Vachon n'y est pour rien. Quant à Michelet il aimait à dire que cette enfant avait ému ses entrailles de père et jusque dans sa vieillesse il parlait d'elle avec une réelle affection. — Mme Michelet dit assez drôlement que le duc de Bordeaux avait par M. de Damas l'écho des leçons de Michelet : il avait alors 5 ans!

de l'École Normale (de 2.400 fr. en 1829, puis de 3.000 à partir du 2 nov. 1829), ses quatre ou cinq pensionnaires qui lui payaient 1.500 à 2.000 fr. par an, Michelet avait un revenu d'au moins 16.000 fr. (sans compter le revenu de ses livres, ce qui représenterait aujourd'hui au moins 40.000 frs, et quoiqu'il eût à suffire à l'entretien d'une maisonnée de dix personnes et au paiement de son secrétaire Toussenel [1], il se trouvait dans une situation, sinon opulente, du moins très aisée.

Mais il avait aussi une vie terriblement remplie avec son double enseignement à l'École Normale, ses leçons au château, ses pensionnaires à qui il consacrait plusieurs heures chaque jour, et ses travaux personnels: achèvement en 1828 de son *Précis d'histoire moderne*, articles pour la biographie Michaud, et en 1829 les immenses et laborieuses lectures que nous avons énumérées, faites en vue de son *Luther* et de son *Histoire de la nationalité allemande*[2].

Ces occupations diverses l'avaient tellement surmené qu'il souffrait continuellement de la tête et des entrailles.

Pour comble de malheur il avait non pas trois médecins, comme le dit Mme Michelet, mais quatre, Marjolin en plus de Récamier, d'Aumussat et d'Edwards[3]. Ils étaient naturellement d'avis différents, et Michelet, après avoir subi cinq traitements divers, après avoir ajouté à toutes ses occupations des leçons d'équitation, continua, depuis le mois de mars 1829, à souffrir de violents maux de tête, à avoir l'estomac et les intestins en mauvais état. Il fut même un instant (septembre 1829) obligé de suspendre tout travail, même toute lecture.

Après les vacances il eut un surcroît de fatigues et d'agitation. Le 17 novembre sa femme lui donna un fils qui fut baptisé le 19 sous le nom de Charles. Ce fut une joie, mais aussi une complication dans une vie déjà remplie. Puis un deuil particulièrement douloureux vint l'attrister. Son oncle, Xavier Millet, marié en secondes noces à une veuve belge, Mme van Poppelin, avait quitté Provins pour aller s'installer à Ypres où sa femme trouvait plus de facilités pour son commerce de quincaillerie. Il périt noyé dans une mare à

1. Il ne payait pas Toussenel très largement, 85 francs par mois et Toussenel était occupé tous les jours de 8 h. à 5 h. sauf une heure et demie pour le déjeuner. Il est vrai que Michelet considérait le travail fait par Toussenel en général comme de nature à l'instruire en histoire romaine et droit romain.

2. Nous voyons même par une lettre de Célestine du 21 octobre 1829 qu'il avait entrepris d'écrire une philosophie des Modes dont l'idée lui était venue, nous le savons, en faisant son cours de psychologie.

Célestine lui écrit : « Je demandais à Lefebvre (son frère Félix) quelle pouvait être la cause de ce retour vers les temps gothiques dans la poésie, les arts et même les modes du XIXe siècle. Il m'a dit que cette question vous occupe dans ce moment, et que vous cherchez à en donner la solution dans un ouvrage intitulé la Philosophie des modes, qui est déjà avancé. Il vous porte même comme matériaux précieux deux échantillons de vieilles indiennes dont nos grand'tantes se paraient, il y a quatre-vingts ans. Je suis curieuse de savoir quelle explication vous donnerez à ces grosses fleurs. »

3. Ce dernier, physiologiste et ethnographe de mérite, devint un de ses meilleurs amis.

une lieue de la ville, étant pris de boisson. Ce fut pour toute la famille une douleur et une humiliation auxquelles s'ajoutait la situation pécuniaire difficile dans laquelle ce malheureux laissait sa famille [1].

Un autre malheur se préparait encore. Eugène Lefebvre de Renwez (le fils de la tante Lefebvre-Millet), qui avait passé cinq ans à Paris dans l'espoir d'arriver à être ingénieur des mines et dont Michelet et son père avaient vainement tâché de secouer la mollesse et l'indolence, avait quitté Paris en décembre 1828 pour tâcher de se créer une situation dans le commerce. Mais son peu de solidité d'esprit, son extrême amour-propre et sa vive sensibilité inspiraient aux siens les plus grandes craintes et nous voyons Michelet continuer à s'occuper de lui pendant qu'il était à Anvers. Le pauvre garçon végéta pendant quelque temps sans trouver de position, et enfin, à la fin d'août, il mit à exécution un projet de suicide qu'il méditait depuis longtemps.

A ces chagrins et à ces préoccupations de famille était venu se joindre le mécompte que Michelet avait éprouvé au mois de novembre lorsque M. de Montbel lui refusa le poste de professeur de philosophie. Michelet fut d'autant plus sensible à cette décision qu'il croyait que sa situation à la Cour lui vaudrait des égards particuliers, et que des protecteurs puissants, Guéneau de Mussy et de Maussion, lui avaient promis et donné leur appui. Mais enfin, comme le dit M. de Maussion dans la lettre où il lui raconte les démarches qu'il a faites en sa faveur : « vous ne pouvez vous en prendre qu'à la supériorité que vous avez montrée dans vos cours d'histoire si l'on a pensé que vous pourriez donner la préférence à ce dernier enseignement. » Et il ajoutait fort judicieusement: « est-il réellement moins élevé que celui de la philosophie? [2] »

Michelet non seulement se résigna, mais se mit avec ardeur à sa tâche de professeur d'histoire ancienne, en s'attachant à l'histoire romaine où, toujours préoccupé de ses idées de philosophie de l'histoire, il voyait le nœud même de l'histoire universelle. En écrivant une histoire romaine, il allait en même temps reprendre l'œuvre de Vico et donner à la France un livre qui populariserait les découvertes de Niebuhr, bien peu accessibles au grand public sous la forme indigeste que leur avait imposée le grand érudit, sous la forme plus indigeste encore de la traduction de M. de Golbéry. Voici comment Ché-

1. Il n'avait pour tout avoir que : 412 fr. Sa veuve avait des enfants à elle et un fils du premier mariage de Xavier Millet, établi à Provins, homme d'esprit mais de peu de cervelle; elle devait dans la suite être souvent à la charge de Michelet.

2. Pour compenser le mécompte imposé à Michelet, M. de Montbel éleva son traitement de 2.400 fr. à 3.000 fr. Il faisait deux leçons en 1re année sur l'Orient et la Grèce, 2 leçons en 2e année sur Rome. L'École Normale ne comportait alors régulièrement que deux ans d'études. Quelques élèves étaient admis par faveur exceptionnelle à rester une troisième année pour y travailler librement. L'agrégation de philosophie avait été créée en 1825, celle d'histoire et de géographie ne fut établie qu'en 1831 (27 mai). Le règlement du 30 oct. 1830 établit le système des trois années régulières d'études.

ruel, un des meilleurs élèves qu'ait formés Michelet, qui fut en 1831 son secrétaire, appréciait l'enseignement qu'il donnait sur ce sujet à l'École Normale[1]:

« De novembre 1829 à juillet 1830, M. Michelet fut chargé exclusivement de l'enseignement de l'histoire. Il nous faisait en 2e année deux leçons par semaine. Le sujet qu'il traita cette année était l'Italie avant les Romains et les origines de Rome. Dans la première partie de son cours jusque vers le mois de mars 1830, M. Michelet s'occupa des ouvrages de. Micali et de Niebuhr. Il examina et discuta leurs opinions sur les populations primitives de l'Italie. Vers mars 1830, M. Michelet, dont la santé était affaiblie, fit un voyage en Italie et visita Rome. Après son retour il continua ses leçons sur les origines de Rome. Il traita spécialement du caractère de la population primitive de Rome et de son génie agricole. Il puisait ses renseignements dans les *agrimensores*, dans Caton, Varron et surtout dans Virgile. Vers la fin de l'année scolaire il nous demanda nos rédactions, dont il voulait se servir pour son histoire romaine. Malheureusement cet ouvrage n'a pas reproduit complètement les leçons de M. Michelet sur le caractère agricole des premiers Romains. »

Comme le dit Chéruel, la santé de Michelet, ébranlée par les agitations et le surmenage intellectuel des six années 1824 à 1829, exigeait qu'il prît quelque repos. Mais il n'était pas possible d'imposer à Michelet une vraie cure de repos. Tout ce qu'on put obtenir de lui c'est qu'il demandât, en mars 1830, quelques semaines de congé qui, ajoutées aux congés de Pâques, lui permirent de faire en Italie, et en particulier à Rome, un voyage très nécessaire pour l'histoire romaine qu'il projetait d'écrire. Michelet très préoccupé de deux questions, l'agriculture et le droit, se proposa, en allant en Italie[2] : « 1° de savoir si les Romains d'aujourd'hui ont des chants populaires (les Tarentins en ont); 2° de visiter « la Maremme », la campagne de Rome et quelques parties du bord de l'Adriatique ; 3° de consulter les agrimensores (anciens), les ingénieurs (modernes); 4° voir les murs cyclopéens et non cyclopéens ; 5° les cités guelfes (ex. Florence) ne suivaient-elles pas leurs lois civiles le droit romain ou canonique et les cités gibelines (Pise) le droit germanique? Voir les jurisconsultes à Florence, Rome, Naples, Bologne[3]. »

Michelet rêvait depuis longtemps de voir Rome. Nous en avons la preuve dans une très belle lettre qu'il écrivait en novembre 1823 à Alexis de Saint Priest, qui avait été à Rome en août pour le conclave occasionné par la mort de Pie VII, et que Mme Michelet a publiée, p. 28, 29, de la préface de *Rome*. Malheureusement, il dut

1. Dans une lettre du 21 décembre 1887.

2. Comme nous le voyons par une note épinglée à une lettre de M. de Gérando, qui lui envoyait des lettres de recommandation pour l'Italie, et le priait de visiter pour lui les instituts de sourds-muets de Turin, Gênes, Rome et Naples. — Il alla en effet visiter les sourds-muets à Gênes, Pise et Rome.

3. La page 26 de la préface de Mme Michelet a dramatisé ridiculement tout cela. [Cette critique des procédés de travail de Mme Michelet se trouve déjà dans l'introduction à *Michelet et l'Italie* (*Jules Michelet*, p. 7). Cependant, dans ce volume imprimé en 1905, Monod penchait encore du côté de l'indulgence; dans son cours on voit qu'il se montre plus sévère].

accomplir ce voyage presque aussi rapidement qu'il avait accompli son voyage d'Allemagne. Comme en 1828 il hâta son retour par impatience de revoir sa famille dont l'éloignement lui était intolérable, et il fallait le don incroyable qu'il possédait de deviner les hommes et les choses rien qu'en les entrevoyant, pour profiter comme il le fit de cette course au clocher à travers l'Italie. Le plus curieux c'est qu'en faisant le voyage le plus fatigant et en passant ses journées de séjour dans les villes, à visiter du matin au soir les curiosités et les savants pour qui il avait des recommandations, il recueillit le fruit qu'il espérait pour sa santé et revint fortifié et mieux portant qu'il n'avait été depuis dix ans. Tel avait été le bienfait de rester six semaines sans pouvoir lire ni prendre de notes.

Les voyageurs d'aujourd'hui sont parfois assez ingrats à l'égard de la civilisation pour regretter le beau temps des diligences et pour s'imaginer naïvement qu'avant les chemins de fer on était plus à l'aise pour voir les pays qu'on visitait et mieux en jouir. Cela pourrait être vrai pour quelques artistes qui, n'ayant pas à mesurer leur temps, préféraient faire la route à petites journées en savourant à loisir tous les détours des chemins, ou de quelques grands seigneurs qui voyageaient dans leur chaise de poste. Mais le voyageur ordinaire qui n'avait à sa disposition qu'un temps limité et voulait remplir un certain programme de voyage, se trouvait dans une situation singulièrement moins avantageuse que le voyageur d'aujourd'hui. Il voyait beaucoup moins de choses avec beaucoup plus de fatigue et en dépensant beaucoup plus d'argent. Le voyage de Michelet est à cet égard singulièrement instructif et l'on s'étonne qu'un homme délicat comme lui ait pu supporter une telle fatigue, surtout quand on a connu ce qu'étaient les diligences d'autrefois et le supplice d'y passer trois ou quatre nuits de suite sans pouvoir s'étendre à son aise. Michelet fut quarante-neuf jours en voyage. Sur ces quarante-neuf jours, il en passa un à Lyon, un à Genève, quatre à Turin, trois à Gênes, un à Pise, trois à Florence, onze à Rome, deux à Bologne, trois à Milan, en tout vingt-sept jours de séjour et vingt-deux jours de voyage en diligence (presque la moitié de l'absence). Et encore, voyez au prix de quelles fatigues sont obtenues ces journées de séjour! Il part de Genève à deux heures de l'après-midi le 21 mars et n'arrive à Turin que le 24 à quatre heures du matin, après avoir dû perdre une journée à Chambéry, mais ayant passé trois nuits en diligence. Sur les quatre jours de Turin il ne couche que deux nuits, étant arrivé le 24 et reparti le 27 au soir. De même, il arrive à Florence le 1er avril à six heures du matin, après avoir roulé depuis neuf heures du soir entre Pise et Florence (trajet qu'on fait aujourd'hui en deux heures); il ne couche qu'une nuit à Florence et en repart le 3, à cinq heures du soir, pour arriver à Rome le 5 au matin, n'ayant vu Sienne que de minuit à une heure du matin, par le clair de lune. Le voyage de Rome à Bologne prend aussi trois nuits et deux jours, du 15 au 18 avril, à quatre heures du matin; et après avoir passé à Bologne le 18 et le 19, Michelet en repart à cinq

heures du matin, le 20. Il lui faut trente-six heures pour aller de Bologne à Milan, et c'est le trajet le plus rapide. Le pire de tout est le voyage de retour, fait en trois traites : de Milan (départ le 25 au matin) à Lausanne (arrivée le 27 à quatre heures du soir), puis de Lausanne (le 28, à quatre heures du matin) à Dijon (arrivée le 29 dans la nuit), enfin, de Dijon (départ le soir du 30) à Paris (arrivée le 2 mai). Dans ces huit jours de voyage, Michelet a couché deux nuits dans un lit, et, sauf la journée du 30, passée à Dijon, il a roulé tout le temps. On ne conçoit pas comment, après de pareilles équipées, après une ou deux nuits de diligence, et arrivant à quatre heures du matin dans une ville, on pouvait passer sa journée à visiter des monuments; encore moins comment il était possible de fixer pour les diligences des heures aussi matinales. Mais nos pères étaient moins sybarites que nous; et Michelet, qui se levait alors tous les jours à quatre heures, trouvait tout simple de prendre la diligence à cinq ou six heures.

Le côté économique du voyage n'est pas moins instructif que le côté touristique. Aujourd'hui, un voyageur dans la situation de Michelet prendrait un billet circulaire de 2e classe, qui lui coûterait de 150 à 200 frs, et ses 49 jours de voyage, comme nourriture et hôtel, lui coûteraient, suivant qu'il serait plus ou moins économe entre 350 et 500 fr. Ainsi, pour 700 fr. au maximum, il ferait le voyage qu'a fait Michelet, et comme il n'aurait pas eu plus de quatre jours à passer en chemin de fer, il aurait eu quarante-cinq jours pleins de séjour. Il aurait pu séjourner une semaine à Florence, trois ou quatre semaines à Rome et le reste à Bologne, Gênes, Pise, Milan; voir Sienne, Orvieto, Assise, Pérouse, ou bien aller à Naples, ce que Michelet avait dû renoncer à faire. Or il avait, au lieu de 700 fr., dépensé 1.300 fr., dont plus de 800 en frais de diligence. La nourriture et les hôtels avaient été peu de chose, 307 fr. seulement, soit 6 fr. 50 environ par jour. Mais il y avait des faux-frais énormes, quatre passeports[1], des *ciceroni*, des bonnes-mains, des frais de poste formidables etc... Rien de plus curieux de voir combien sur certains points la vie depuis un siècle, bien loin de renchérir, a diminué[2].

Je ne raconterai pas ce voyage en Italie. Le volume que Mme Michelet a publié sous le titre de *Rome* retrace avec une exactitude suffisante et l'itinéraire de Michelet et aussi les principales impressions qu'il recueillit dans ce voyage et pendant les onze jours qu'il passa à Rome. Toutefois il est nécessaire de rappeler encore une fois comment ce volume a été composé[3]. Mme Michelet a d'abord eu la pensée de faire un récit avec le petit journal de voyage de Michelet et ses lettres à sa femme, en supprimant ce qui lui paraissait trop aride et dénué d'intérêt pittoresque, et en complétant les phrases inachevées. Elle

1. Un pour le Piémont, un pour la Toscane, un pour les Etats pontificaux, un pour la Lombardie.

2. [Gabriel Monod écrit ceci en 1910. La guerre de 1914-1918 a changé tout cela.]

3. [Cf. la note de la page 173.]

avait fait une transcription du journal dans cette intention. Mais le journal et les lettres mis bout à bout auraient fourni tout au plus une cinquantaine de pages, et les idées, les impressions, les jugements s'y seraient trouvés plutôt esquissés qu'exprimés. Les lettres à la princesse Louise, où Michelet avait dû noter avec beaucoup plus de détails ses impressions, étaient perdues. Mme Michelet pensa que l'équivalent s'en trouverait dans son *Histoire de France*, dans ses cours du Collège de France, dans son volume sur la *Renaissance*. Elle les lut en faisant des extraits de tous les passages qui pouvaient se rapporter aux diverses périodes de son voyage, aux monuments qu'il avait vus, à l'histoire dont ces monuments étaient le témoignage. Elle fondit tout cela avec les notes du journal et des fragments de lettres. Elle arrangea, développa et paraphrasa. D'où un livre qui ne trahit pas sans doute la pensée de Michelet, qui nous dit bien ce que Michelet a vu, ce qu'il a pu penser, sentir, mais qui n'est pas du Michelet. Les erreurs y sont rares, bien qu'il y en ait quelques-unes. Elles sont pour la plupart vénielles. Pourtant le volume de *Rome* ne nous donne pas une idée vraie de ce voyage et de l'importance qu'il a eue au point de vue de la formation de Michelet, des acquisitions intellectuelles qu'il lui a apportées.

Il y a même dans ce volume bien des choses qu'on pardonne difficilement. Mme Michelet, d'abord, n'a pas dit avec une clarté suffisante de quelle manière elle l'a composé; elle a laissé croire et fait croire que, sauf en quelques pages, elle s'est contentée de reproduire le journal de 1830. Il lui arrive même, à la fin de trois pages consacrées à une comparaison entre Rome et Paris, comparaison très factice, entièrement rédigée par elle et inspirée par quelques lignes du cours professé en 1830 sur Paris de mettre ces mots: « Il faut se rappeler que ceci a été écrit en 1830. » Elle fabrique des lettres de Michelet. Michelet écrit à sa femme: « Jusqu'ici l'Italie me plaît et me charme plus qu'elle ne m'étonne », et c'est tout. Mme Michelet à cette simple ligne, ajoute, de son crû, mais toujours comme citation de la lettre: « Il me semble que je retrouve une personne déjà connue. C'est avec plaisir que je la revois. Il s'y mêle aussi de l'émotion, mais elle ne m'apprend rien que je ne sache déjà. » Elle veut faire croire que Michelet connaissait si bien l'Italie en y arrivant qu'il n'avait plus rien à y apprendre. Toute différente est l'attitude de Michelet dans son vrai journal. Il regarde avec avidité, rapporte tout ce qu'il voit, questionne et note aussi tout ce que chacun lui raconte et lui apprend. Michelet raconte dans son journal qu'il arrive à Florence à six heures du matin et qu'il commence sa journée par des visites. Il ne va voir la cathédrale que l'après-midi. Mme Michelet lui fait écrire qu'il arrive à cinq heures, se promène dans les rues en attendant que la ville se réveille et reste pétrifié d'admiration devant la cathédrale. Dans sa préface elle cite de prétendues lignes du journal sur le dôme, que Michelet n'aurait jamais écrites en 1830 quand il était encore en pleine fièvre

gothique, et qui sont transcrites de la préface de la *Renaissance*, écrite en 1843. D'ailleurs, par une singulière étourderie, elle a oublié de reproduire quelques lignes de Michelet dans le chapitre du journal où elle parle de Santa Maria del Fior [1].

Elle a commis encore bien d'autres contre-sens [2].

Elle nous représente Michelet à Turin allant travailler aux Archives. Il n'y a pas même mis les pieds. Elle nous le représente travaillant à la bibliothèque du Vatican avec un tel acharnement que le cardinal Angelo Maï a peur qu'il ne se fasse du mal, et Maï lui montrant des raretés qu'on ne montre à personne. Michelet nous tient au courant heure par heure de tout ce qu'il a fait à Rome. Il n'a travaillé dans aucune bibliothèque. Il a fait une seule visite à celle du Vatican. Angelo Maï lui a fait voir quelques beaux manuscrits, mais Michelet, loin de le remercier de lui avoir montré ce que d'autres ne voyaient pas, se plaint qu'il ne lui ait rien montré d'inédit.

Mais il y a dans ce volume une faute générale plus grave que ces petites inexactitudes plus ou moins volontaires [3]. Sans doute Mme Michelet a reconstitué le voyage de Michelet à l'aide du journal avec un soin extrême et il n'est, pour ainsi dire, pas de trait un peu marquant qu'elle ait laissé perdre. Elle en a reproduit, expliqué, paraphrasé chaque passage avec une rare intelligence et elle n'a rien fait dire à Michelet que celui-ci eût renié s'il avait pu le lire. Et pourtant, si Michelet avait lui-même écrit en 1830 un volume sur ses impressions de voyage en Italie, ce volume n'aurait pas ressemblé à celui qu'a publié Mme Michelet. Celle-ci a fait entrer dans ce volume tout ce que Michelet a connu et pensé de l'Italie pendant toute sa vie. Elle s'est servi de ses notes de voyage de 1838, de ses notes de cours de 1840, de ses volumes d'histoire romaine et d'histoire de France, de ce qu'il a écrit dans *le Banquet* et des souvenirs recueillis avec lui en Italie en 1853-54 et en 1871. Elle nous a donné en somme le résumé de toutes les impressions de Michelet sur l'Italie et sur Rome pendant sa vie entière.

Mais en 1830, Michelet abordait l'Italie pour la première fois. Il allait l'interroger, questionner les hommes éminents, italens et étrangers qui, à Rome, à Florence, à Milan, pouvaient l'instruire sur l'Italie, et il ne se serait pas permis, s'il avait eu le temps de développer son journal, de pérorer sur toutes choses, de manifester sur tous les points l'assurance doctrinale que lui prête Mme Michelet. Il n'aurait pas non plus adopté le ton d'admiration et d'enthousiasme constants qu'elle lui fait prendre. Il aurait laissé percer l'ennui et la tristesse dont il avait constamment le cœur rempli. Il trouve Turin

1. Il y a dans la préface de *Rome* p. 31 une lettre à un ami qui, j'en suis sûr, a été fabriquée par Mme Michelet.

2. Voy. sur une de ces inventions (le choix de la route du Mont Cenis) l'article de Gabriel Monod dans la *Semaine littéraire* de Genève du 4 mars 1911 : *Michelet à Genève*, p. 97].

3. Michelet dit dans sa lettre du 26 qu'il a passé cinq nuits sur douze en diligence. Mme Michelet imprime sept sur douze.

une ville insipide; il trouve Rome triste et s'y ennuie; il renonce à voir Naples parce qu'il a hâte de retrouver les siens. Il est toujours le Parisien attaché au pavé de Paris, le bourgeois et l'homme de famille qui se sent perdu loin de ses murs, de son foyer, des êtres qu'il aime. Nous l'avons vu accomplir en gémissant et par devoir son voyage d'Allemagne. C'est encore par devoir, devoir de santé et devoir d'études, qu'il fait son voyage d'Italie. Sans doute il a mûri et s'est développé depuis 1828. D'ailleurs le Latin qu'il est, nourri des classiques, de Virgile, de Vico et d'histoire romaine, est bien mieux préparé à comprendre les hommes et les choses d'Italie qu'il ne l'avait été à comprendre l'Allemagne. Tandis qu'en 1828 il passe son temps dans les bibliothèques, en 1830 il court du matin au soir, visitant toutes les curiosités et jouissant, profitant vraiment de la conversation de tous, de celle des courriers de diligences et de ses compagnons occasionnels de voyage, aussi bien que de celle des archéologues Gerhard et W. Gell, du théologien Ventura, du jurisconsulte Romagnosi ou du grand poète et romancier Manzoni. Il a trouvé partout, à chaque pas, à chaque heure, des impressions intéressantes et vives; il a éprouvé parfois de véritables émotions, des émotions de nature, d'histoire et d'art. Mais on n'a pas le sentiment qu'il s'y soit abandonné, qu'il ait été pris tout entier par l'Italie. Il y a plutôt recueilli des matériaux avec lesquels son imagination, à son retour au logis, recréera toute une Italie, en fondant les impressions livresques avec les impressions vécues. D'ailleurs quel est celui qui en trois jours à Florence et en onze jours à Rome, vues pour la première fois, pourrait vraiment juger et sentir à fond Florence et Rome? Michelet ne se serait jamais permis sur cette course à vol d'oiseau, d'écrire les trente pages sur la Toscane et surtout les cent soixante pages sur Rome que Mme Michelet lui a fait écrire.

Enfin, remarquons-le : ce qui nous intéresse dans le vrai journal de Michelet, ce n'est pas seulement ce mélange des hommes et des choses, de la vie quotidienne présente avec les souvenirs du passé — que Mme Michelet a relégué à l'arrière-plan pour ne laisser voir qu'un historien vaticinant sur les ruines de Rome, — ce sont aussi certaines lacunes, qui sont caractéristiques et que Mme Michelet a comblées.

Au moment où Michelet a fait ce premier voyage d'Italie, les primitifs italiens étaient inconnus ou méconnus. On ne les regardait pas ou, si on les regardait, on ne les admirait guère. Michelet ne s'intéresse visiblement pas à la peinture antérieure à Léonard, à Raphaël et au Titien. De même avant 1830 on ne descendait guère dans les catacombes. M. de Rossi ne les avait pas encore fouillées et on craignait en les visitant les difficultés, les dangers de malaria. Dans un séjour aussi restreint Michelet ne pouvait songer à les visiter sérieusement. Il est possible qu'il ait, le 10 avril, jeté un coup d'œil sur celles de Saint-Sébastien, mais je doute qu'il en ait vu plus que l'entrée, car de 7 heures à midi il a vu le portique d'Octavie, la via Appia jusqu'au

tombeau des Scipion, la fontaine d'Egérie, les thermes de Caracalla et la basilique de Saint-Paul hors les murs.

Or, Mme Michelet n'a pu supporter l'idée que Michelet ne dît rien des fresques du Campo Santo de Pise, ni de celles du couvent de San Marco à Florence, car Michelet plus tard les a beaucoup admirées, ni des Catacombes qu'il étudia avec passion dans Bosio en 1840. Elle lui fait écrire quelques lignes sur le *Jugement dernier* attribué à Orcagna, sur les fresques de Gozzoli; elle lui fait dire qu'il a été à San Marco pour y retrouver le souvenir de Gozzoli, elle lui fait écrire des pages et des pages sur Rome souterraine, sur les tombeaux, sur les Catacombes, sur Bosio et Piranèse, en se servant des notes des cours du Collège de France de 1840. Il s'en suit que ce volume de *Rome*, exposé et développement très fidèle de ce que Michelet a pensé sur Rome au cours de sa longue vie, n'est pas une image tout à fait exacte de ce qu'il a éprouvé en 1830. En 1830 Michelet a été surtout un pèlerin docile, laborieux et modeste, qui en quelques semaines, je pourrais dire en quelques jours, a absorbé tout ce qu'il a pu de l'Italie, s'est rempli les yeux de visions et les oreilles de renseignements recueillis avidement de toutes parts. Mais il ne faut pas croire qu'il s'abandonne avec délices aux charmes de l'Italie. Il en jouit, mais son cœur est resté à Paris et il est touchant de voir avec quelle intensité il y revient sans cesse. Sa femme, ses enfants, son père, ses trois amis chers entre tous, Poret, Quinet, Ballard, son médecin Edwards sont toujours présents à sa mémoire. Il voudrait être sûr que les siens ne s'ennuient pas, qu'ils prennent des distractions, vont voir Hernani, conduisent Adèle voir la ménagerie de M. Martin et les chiens qui calculent, ou les représentations de Bobinno : « Quand je pense à vous et à la douceur de notre vie intérieure, ce beau voyage me semble un exil » (24 mars) [1].

Il se préoccupe de la santé de Pauline, des yeux d'Adèle, de la vaccination de Charles. Il renonce à Naples parce que cela prolongerait son absence. Il écrit encore le 14 avril :

« Je te sacrifie Naples. Pense à moi et je ne regretterai rien. J'ai trouvé ici dans la maison de M. Vollard, secrétaire du prince de Prusse, une petite Adèle de huit ans qui m'a bien attendri à cause de la mienne. Je lui ai donné hier la main en allant aux ruines du Colisée avec ses parents. Elle m'aime beaucoup. Dites à Adèle que son papa l'aime de tout son cœur, et les enfants de son âge et de son nom à cause d'elle. »

Et il écrit dans sa lettre en majuscules pour qu'Adèle puisse lire : « J'AIME MA BONNE PETITE ADÈLE. » A Milan, le 24 avril, il se demande si un de ses enfants n'est pas mort, si en arrivant il n'apprendra pas quelque chose d'irréparable. Il prie qu'on ne dise à per-

1. [Voy. cette lettre dans l'art. cité sur Genève, p. 27].
Quinet écrit à sa mère en juin 1830 « Michelet qui était parti pour l'Italie, l'a quittée sitôt qu'il l'a aperçue, tant il a été pressé de retrouver les siens, ainsi que cela lui était déjà arrivé ici ». (En Allemagne).

sonne la date de son retour pour pouvoir consacrer quelques jours entièrement aux siens.

Michelet se montre à nous avec sa nervosité maladive, mais aussi avec sa tendresse toujours vibrante. Si sa vie conjugale a été troublée, et s'il a eu des reproches à se faire, à faire à Pauline, à coup sûr ce n'est pas à cette date. Tout conspire à nous montrer sa vie intime comme ayant été pendant ces six premières années de mariage parfaitement heureuse. Il rentre à Paris en bonne santé mais l'esprit malade d'inquiétude, ravi de ce qu'il a vu et d'avoir connu Manzoni, le premier homme d'Italie. Les fruits de ce rapide voyage et de tout ce qu'il a lu pour le préparer et le compléter vont s'épanouir dans les deux écrits composés en 1830 et 1831, l'*Introduction à l'Histoire Universelle* et l'*Histoire Romaine*.

CHAPITRE XIV

L'Introduction à l'Histoire Universelle [1].

Michelet rentré à Paris le 2 mai, reposé, rafraîchi, l'esprit enrichi et vivifié par son voyage d'Italie, avait repris avec un entrain nouveau son cours d'histoire romaine quand une révolution politique, que personne ne prévoyait ni ne souhaitait un an plus tôt vint influer d'une manière sensible sur sa carrière et ses travaux.

L'année 1830 fut marquée pour Michelet par quatre événements importants et par une publication qui eut un grand retentissement et qui tient une place capitale dans ses œuvres. Il fut en 1830 candidat pour la première fois au Collège de France. Il fut nommé chef de section aux Archives Nationales. Il continua d'être le professeur des princesses du sang mais passa, comme la France, de la branche aînée à la branche cadette; il fut, à l'Ecole Normale, conformément à son désir, débarrassé de l'histoire ancienne confiée à M. Lebas, tandis que lui-même, devenu professeur de 2e année, était chargé de l'histoire du Moyen-Age et des temps modernes [2]. Enfin il publia son *Introduction à l'Histoire Universelle.*

Michelet ne prit aucune part active à la Révolution de 1830 [3], bien qu'il fût de cœur avec le peuple soulevé contre les Ordonnances et le ministère Polignac. Mais ses relations avec les Tuileries lui interdisaient de faire cause commune avec les insurgés, et d'ailleurs il n'avait pas le tempérament belliqueux de Quinet qui écrivait à sa mère en août 1830, de Paris où il était accouru à la nouvelle de la Révolution : « Quelle désolation d'avoir été absent de Paris à la fin de juillet. Je ne me consolerai jamais de n'avoir pas marché avec les faubourgs [4] »!

Cousin [5] avait écrit à Quinet de se hâter de revenir à Paris pour profiter de l'organisation du nouveau régime. Michelet de son côté lui écrivait le 10 août : « Il faut venir sur le champ, mon ami, tout s'organise; les places vont être enlevées rapidement. La vôtre se trouvera

1. *L'Introduction à l'histoire universelle* a été traduite en allemand par M. Gehring avec des notes sur la philosophie de l'histoire.

2. Le réglement du 30 octobre 1830, rédigé par le Conseil Royal sous l'inspiration de Cousin et approuvé par le Ministre, M. de Broglie, rétablissait le titre d'École Normale, la scolarité de trois ans. On dédoubla la chaire d'histoire.

3. On a prétendu qu'il criait aux émeutiers : « Faites l'histoire, nous l'écrirons », mot apocryphe.

4. *Edgar Quinet avant l'exil*, t. II, p. 152. Citation tronquée dans *Cinquante ans*, p. 44.

5. Devenu non ministre de l'Instruction publique, mais tout puissant à la tête du Conseil royal de l'I. P.

sans peine si vous arrivez à temps. Nos amis sont au pouvoir : Guizot à l'intérieur, et à l'instruction Villemain, ou Vatimesnil ou Cousin. Hâtez-vous donc » [1].

Le pauvre Quinet eut beau se hâter (car il était parti de Heidelberg avant même d'avoir reçu les lettres de Cousin et de Michelet), il ne trouva pas à Paris l'accueil espéré. Cousin était tout prêt à l'aider à obtenir un poste dans une Faculté de province, p. ex. à Strasbourg où Bautain entré dans les ordres abandonnait sa chaire de philosophie, mais il se refusait à le faire nommer à Paris parce qu'il n'était ni agrégé ni docteur. De là chez Quinet cette féroce rancune contre Cousin qui changea subitement son amour en haine, et lui fit écrire contre son maître et ami les plus terribles attaques. Quinet du reste n'avait rien fait pour se rendre favorables les doctrinaires alors tout puissants. Il collaborait au *Globe* qui avait en novembre 1830 passé aux mains des Saint-Simoniens et était suspect au pouvoir. Il dut attendre jusqu'en 1838, jusqu'au moment où Michelet était entré au Collège de France et Villemain au ministère de l'instruction publique pour obtenir une chaire à la Faculté de Lyon.

Michelet perdait par la Révolution la position qu'il occupait aux Tuileries [2]. Mais, grâce à Villemain et à Guizot, il fut immédiatement appelé au Palais Royal à donner des leçons à la princesse Clémentine. J'ignore quel était le traitement attaché à ce poste, mais il était inférieur à celui, très large, fourni par le roi légitime [3]. Michelet eut une appréciable compensation par le poste que Guizot lui donna aux Archives du Royaume, dont Daunou venait de reprendre la direction. Michelet, dans ses notes inédites écrites en 1869, dit que Guizot lui avait donné aux Archives « une petite position, augmentée depuis. » Il est vrai qu'il vit son traitement aux Archives, qui était en 1830 de 3.500 francs, s'élever en 1840 à 5.000 francs. Mais il est très inexact que Guizot lui eût donné une petite position. Il l'avait nommé d'emblée chef de la section historique. C'était la position la plus importante après celle du garde général, et aussi la mieux faite pour faciliter les travaux d'un historien. Si Michelet devint l'auteur de *l'Histoire de France*, il le dut à cette situation qui le plaçait ainsi à la source même de documents encore en grande partie inexplorés où

1. Inexactement cité par Mme Quinet.

2. Michelet avait partagé avec toute la France et l'Europe libérale l'enthousiasme causé par la Révolution de juillet, enthousiasme dont nous avons un écho naïf dans une lettre de la cousine Célestine du 8 août 1830.

3. V. lettre de Célestine du 3 janvier 1831 : « Etes-vous satisfait du Palais Royal ? Combien de leçons par semaine ? Y a-t-il autant d'étiquette qu'aux Tuileries ? »

Michelet met en mouvement toutes les influences. Nous avons une lettre de Cousin du 25 août lui donnant un rendez-vous pour le 28. Une lettre de Villemain, non datée, lui disait : « J'irai au Palais Royal vendredi. Je chercherai l'occasion de parler et le ferai avec autant de conviction que d'amitié ». Nous voyons, par une lettre de Lenormant du 24 sept. 1830 qu'il s'était adressé à l'administration de la liste civile pour le paiement de son traitement aux Tuileries qui était une pension de la liste civile.

notre histoire gisait endormie, en même temps qu'au réglement du 30 octobre 1830, dû à Cousin, qui dédoublait l'enseignement de l'histoire à l'Ecole Normale réorganisée, et à la suite duquel Michelet put se consacrer presque entièrement à l'histoire du Moyen-Age et des temps modernes en particulier à l'histoire de France. La nomination de Michelet aux Archives (qui aujourd'hui serait considérée comme une faveur abusive) fut très bien accueillie. Dubois, le directeur du *Globe*, lui écrivait aussitôt : « J'ai lu en province l'ordonnance de M. Guizot et je l'ai remercié pour vous et pour la science », et M. Bocher lui écrivait. « Voilà votre beau mérite récompensé. S'il en était ainsi de toutes les faveurs ministérielles, ce serait réellement le règne de la justice et l'on n'aurait qu'à applaudir à de semblables choix. »

Quelque conscients que fussent Michelet et Quinet de leur mérite, il devait leur en coûter de se voir mêlés à la foule de solliciteurs qui encombraient alors les antichambres ministérielles pour participer à cette curée des places que Barbier a flétrie dans ses iambes immortels :

Paris n'est maintenant qu'une sentine impure,
Un égoût sordide et boueux
Où mille noirs courants de limon et d'ordure
Viennent traîner leur flot honteux;
Un taudis regorgeant de faquins sans courage,
D'effrontés coureurs de salons,
Qui vont de porte en porte et d'étage en étage
Gueusant quelque bout de galons.

Michelet crut un instant pouvoir obtenir dans l'enseignement supérieur, le plus envié de tous les postes, la chaire d'histoire et morale du Collège de France.

Dès 1828, nous voyons que sa famille y songe pour lui. Dans une lettre du 3 novembre 1828, le cousin Millet de Provins forme le vœu que le choix de Michelet pour enseigner l'histoire à Mademoiselle « soit un acheminement au Collège de France. » Michelet devait en effet considérer la chaire d'histoire et morale comme le but suprême de ses vœux, lui qui ne séparait pas l'histoire de la philosophie et pour qui la philosophie, comme l'histoire, était avant tout une morale.

La Révolution de 1830 parut devoir réaliser son vœu. Daunou, qui occupait depuis 1818 la chaire d'histoire et morale était fatigué par un enseignement pour lequel il s'était livré à un travail acharné (ses vingt volumes en sont la preuve) et il fut heureux de l'abandonner quand on lui offrit de reprendre la direction des Archives qui lui avait été enlevée en 1816 pour être donnée à un incapable, le chevalier de la Rue [1]. Michelet, qui venait d'être nommé sous les ordres de Daunou chef de la section historique, conçut l'espoir de le remplacer au Collège de France.

Le nouveau gouvernement était favorable à la candidature de Michelet qui était devenu un des protégés du Palais Royal après l'avoir été des Tuileries; il désirait insuffler au Collège de France un esprit

1. De la Rue se suicida de désespoir de se voir destitué.

libéral. Tissot, révoqué en 1821 à cause de la publication de son *Histoire abrégée de la Révolution française*, avait été réintégré dans sa chaire de poésie latine dès le 15 septembre 1830 et Naudet son successeur, nommé inspecteur de l'instruction publique. Le 5 décembre 1830 on décida la création d'une chaire d'économie politique qui fut attribuée le 12 mars 1831 à J.-B. Say. Le même jour Champollion jeune fut nommé professeur d'archéologie, et Lerminier professeur d'histoire générale et philosophie des législations.

A la suite d'incidents multiples [1], Letronne fut élu à l'unanimité le 14 juin. Comme l'écrivait Burnouf à Michelet, la majorité des professeurs était bien aise de jouer un tour aux doctrinaires, parmi lesquels Michelet était classé. Ils déclaraient que le Collège de France était une institution scientifique et non poétique et que la rhétorique y abondait déjà assez. Le Collège de France montrait par ce choix son intention bien nette de donner une large part à l'archéologie grecque et orientale et d'en faire la base des études historiques. Champollion venait d'être nommé à la chaire d'archéologie pour y enseigner l'égyptologie. Letronne, qui avait par ses *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte* (1823) prouvé sa connaissance approfondie de l'Égypte hellénique, complétait admirablement Champollion. Malheureusement, celui-ci, malade, ne put faire que deux leçons, en mai 1831, puis cinq en décembre, et il mourut le 4 mars 1832, laissant sa chaire vacante. Elle ne devait être occupée qu'en 1838, quand Letronne y fut transféré, après avoir, de 1832 à 1837, fait de la chaire d'histoire et morale une chaire d'égyptologie. Il y avait eu visiblement, dans le corps des professeurs du Collège, présidé par le professeur de persan, de Sacy, une réaction en faveur de l'érudition pure et contre la conception philosophique de l'histoire, qui s'était développée au XVIII[e] siècle, et que Daunou représentait encore dans une certaine mesure.

Michelet paraît s'être résigné sans peine à un échec qu'il devait prévoir [2]. Il ne songea qu'à se créer, par des publications nouvelles des titres plus décisifs en vue de vacances qui ne pouvaient manquer de se produire. Michelet devait dès 1831 prévoir que Letronne, devant qui il s'était respectueusement effacé, prendrait un jour la chaire

1. [Que G. Monod a contés tout au long dans *Une élection au Collège de France en 1830*, (*séances et travaux*, *Acad. sc. mor. et pol.*, 1907, t. I, p. 336-358, et *Revue bleue*, 1906, t. II. p. 673 et 713. Sous la signature A. Aulard, la revue *La Révolution française* du 14 août 1912 a publié une étude sur *Michelet au Collège de France*. Cette étude contient des lettres dont quelques-unes, données comme inédites, avaient déjà été publiées ou résumées par G. Monod dans l'article que nous rappelons ici. En outre M. Aulard reproduit (communication de M. Picard), le procès-verbal des 13 décembre 1830, 29 mai, 12 juin, 14 juin, 20 novembre 1831.]

2. Le choix de Letronne toutefois ne fut pas approuvé partout et un article paru dans le *Constitutionnel* le 30 juin, exprime assez curieusement ce mécontentement. Un esprit un peu soupçonneux, voyant que le nom de Michelet n'y figure pas, que celui de Quinet y vient en titre après celui de Trognon, intime de la famille d'Orléans, pouvait être tenté de soupçonner Michelet d'être lui-même l'auteur de cet article. Je serais plutôt porté à y voir l'œuvre d'un

d'archéologie et qu'alors la chaire d'histoire pourrait se rouvrir pour lui. De plus, Guizot lui promettait de le prendre comme suppléant. Il fallait mériter d'occuper une chaire importante et après s'être montré excellent professeur et vulgarisateur, faire preuve de science et d'érudition. C'est ce qu'il prétendit faire dans son *Histoire romaine*, qui parut les derniers jours de juin 1831. Mais, avant de publier l'*Histoire romaine*, Michelet avait fait paraître, le 1er avril, une *Introduction à l'Histoire Universelle*, dans laquelle il exposa en son propre nom les idées sur la philosophie de l'histoire, qui s'étaient formées chez lui par dix ans d'études d'histoire générale et de philosophie, en partie sous l'influence de Vico et de Cousin, mais aussi par réaction contre les idées formulées par Cousin dans son cours de 1828. C'était, dans la pensée de Michelet, l'introduction à la grande œuvre qu'il avait conçue dès le moment où il s'était donné tout entier à l'histoire [1]. Il voulait écrire une histoire romaine, suivie d'une histoire d'Italie et d'une histoire de France, qui sortiraient de l'histoire romaine comme deux bras d'un même fleuve, et dans lesquelles se résumerait le mouvement essentiel de la civilisation. L'*Introduction à l'Histoire Universelle* a précisément pour objet d'exposer les raisons pour lesquelles l'Italie et la France lui paraissent avoir reçu le rôle principal dans la direction de la civilisation occidentale. Dans la préface de l'*Histoire de France* de 1869, il parle de l'*Introduction* comme si elle était née d'une brusque inspiration, au lendemain de la Révolution des trois Glorieuses, tels les iambes de Barbier, et comme si elle avait été improvisée en quelques semaines : « Mes premières pages après juillet, écrites sur les pavés brûlants, étaient un regard sur le monde, l'histoire universelle comme combat

ami à qui Michelet aurait demandé de ne pas le nommer, puisqu'il s'était volontairement retiré devant Letronne.

1. L'*Introduction* est le point culminant de cette période de dix années (1824-1834), où Michelet préluda à l'œuvre de sa vie par un travail intense de préparation et d'œuvres préliminaires. Voici une note écrite en 1869 :

« Ma jeunesse dévorée de 26 ans à 36, par les élans, le flamboiement successif du *sursum corda*.

1824. *Vico*. Effort, ténèbres, ... grandeur, rameau d'or:
1827. École. Effort encyclopédique. Concordance de l'idée et du fait.
1830. L'histoire comme un juillet éternel.
1832. (Comme 1824) ténèbres de Grimm, et encore le rameau d'or.
J'avais dit à la vie : demain !
Hélas... 1839... Mlle de Lespinasse... Il n'y a plus d'Europe...
Ma vie extérieure se mêle dès lors à ma vie intérieure
...d'abord par orages de larmes
...puis lueur de renaissance
...rattachés à l'idée d'initiation, d'éducation du peuple par Victoire...
...De cette liberté sans bornes une chose arriva, une succession de passions qui ont dévoré ma jeunesse. Dès 1824, la fureur de Vico, une incroyable ivresse de son grand principe historique. En 1828, l'entrée à l'École Normale, la plus brûlante expansion. Puis vinrent 1830, l'histoire comme un juillet éternel. En trois ans des torrents de lave et de récits qui n'ont pas refroidi après quarante années. Grimm et la symbolique du droit en 1832 m'absorbaient tellement que je n'eus nulle idée du choléra qui décima Paris. »

de la liberté, sa victoire incessante sur le monde fatal; bref, comme un juillet éternel. Ce petit livre d'un incroyable élan, d'un vol rapide, procédait à la fois par deux ailes, Nature et Esprit, deux interprétations du grand mouvement général. »

Sans doute, c'est après juillet (le texte de l'*Introduction* en fait foi dans celles des pages où il parle expressément de la Révolution) que Michelet a donné à son œuvre sa forme définitive [1]. Mais c'est en diminuer la valeur que de la présenter comme une improvisation écrite de génie et sans réflexion dans un accès d'enthousiasme. Cette œuvre courte, et dont l'élan est en effet incroyable, était le fruit naturel, nécessaire, des méditations historiques auxquelles il s'était livré depuis 1824, depuis qu'il avait lu le morceau de Cousin sur la philosophie de l'histoire, qu'il s'était mis à traduire Vico, et qu'il avait connu Herder par Quinet. Quinet avait écrit son *Discours sur la philosophie de l'histoire* tout imprégné de la pensée de Herder. Michelet devait songer à écrire un discours du même genre, où la philosophie de la volonté et de l'esprit de Vico serait opposée à la philosophie de la nature de Herder, mais où le système de Vico, trop réduit chez le philosophe italien à un thème abstrait où disparaissent les particularités individuelles des nations, serait appliqué à une esquisse générale de l'histoire de tous les peuples considérés dans leur succession et avec tout le relief et la couleur de leur caractère individuel. Dès que Michelet, après avoir achevé son *Précis d'Histoire Moderne*, se mit à enseigner à l'École Normale l'histoire universelle, puis à préparer une histoire romaine, l'idée de son *Introduction* dut prendre corps dans son esprit, et une note qu'il a mise à la deuxième page de cet essai nous prouve que les premières pages, où l'idée du livre est nettement exposée, étaient écrites en janvier 1830. Il le continua après son retour d'Italie, car, à la page 18, on trouve rappelé un fait qui est noté dans les mêmes termes sur son calepin de voyage : « j'ai baisé de bon cœur la croix de bois qui s'élève au milieu du Colisée. » Enfin, nous avons dit tout à l'heure que les dernières pages ont été, sinon écrites pour la première fois, du moins achevées sous l'impression immédiate de la Révolution de Juillet.

L'*Introduction* reste comme un témoignage éloquent de l'exaltation généreuse et presque religieuse où la Révolution de Juillet avait jeté les esprits avides de liberté. Michelet voyait tout à coup réalisées ses aspirations de 1821, et ses colères satisfaites.

Mais si cet enthousiasme a fait ajouter des touches plus chaudes aux dernières pages de sa brochure, si elle a exalté encore sa foi dans le rôle directeur de la France sur les destinées de la civilisation, ce n'est pas la Révolution qui lui a inspiré sa conception philosophique de l'histoire ni la conclusion par laquelle se termine son livre :

1. Dans une note écrite en 1871 ou 1872 il dit expressément qu'il l'écrivit en octobre 1830, deux mois après la Révolution de juillet. Mais je crois qu'il faut entendre qu'il l'a achevée à cette époque.

« Quiconque veut connaître les destinées du genre humain doit approfondir le génie de l'Italie et de la France. Rome a été le nœud du drame immense dont la France dirige la péripétie. C'est en nous plaçant au sommet du Capitole que nous embrasserons, du double regard de Janus, et le monde ancien qui s'y termine, et le monde moderne que notre patrie conduit désormais dans la route mystérieuse de l'avenir ».

Cette conclusion s'est formée en lui par l'étude qu'il avait faite de l'histoire romaine, d'abord dans Vico, pour qui la jurisprudence romaine était la plus haute manifestation de la raison humaine, puis en vue de ses cours de l'École préparatoire. Elle avait été fortifiée par son voyage en Italie et son séjour à Rome. N'est-ce pas au Capitole qu'il disait à l'abbé Scarpellini que ce lieu poétique entre tous, d'où l'on découvre et la Rome chrétienne du Colisée à Saint-Pierre, et la Rome païenne dans sa dualité politique, le Panthéon qui représente l'ancien culte, et le Colisée qui symbolise la lutte des deux religions, était *le lieu le plus saint du monde?*

Quant à la philosophie de l'*Introduction*, la lutte du fatalisme de la nature et de la liberté humaine, elle est sortie tout entière des réflexions que Vico lui a inspirées, et non pas tant des théories du Cousin de 1824 que d'un effort de réaction contre les théories que Cousin avait exprimées avec une magnifique éloquence dans son cours de 1828. Il a dit aussi plus tard qu'il avait voulu protester contre les théories fatalistes d'Augustin Thierry qui faisait des tendances indestructibles des races la base de l'histoire. Nous verrons dans quelle mesure cette assertion est vraie. Je crois nécessaire, pour bien saisir l'esprit qui animait Michelet en 1830, de dire un mot de ce cours de Cousin qui avait eu en France un si prodigieux retentissement.

Cousin était remonté dans sa chaire de la Sorbonne le 17 avril 1828 en même temps que Guizot remontait dans la sienne. Ce double triomphe de l'esprit libéral, conséquence naturelle de l'élévation au pouvoir du ministère où Martignac dirigeait l'intérieur et Vatimesnil l'instruction publique, fut accueilli avec transport par la jeunesse des Écoles, et les treize leçons de Cousin, professées devant un auditoire enthousiaste, furent sténographiées, imprimées, vendues en brochure une à une, puis réunies en volume, la même année, chez Pichon et Didier.

Le cours avait pour sujet l'histoire générale de la philosophie. Mais Cousin partait des mêmes idées qui avaient inspiré Michelet dans son double cours de l'École préparatoire, à savoir que la base de la philosophie est la psychologie, mais que la psychologie individuelle doit être contrôlée par l'histoire, que la philosophie, d'autre part, est un élément essentiel de l'histoire universelle, au même titre que l'histoire de la législation, des arts et des religions, et que son développement est en rapport étroit avec celui de l'esprit humain, de l'histoire et de la civilisation. Ces idées, exprimées dans le même moment par les deux amis, ne semblent pas avoir été prises par Michelet au cours de Cousin, mais avoir surgi simultanément chez tous deux de leurs

conversations et de leurs lectures. Cousin, faisant une histoire de la philosophie, se trouva faire en même temps une philosophie de l'histoire. Malheureusement, cette philosophie de l'histoire, qui lui fournit la matière de beaux développements oratoires, repose sur une conception dont la simplicité paraît l'avoir enchanté, mais dont il était impossible de tirer aucune lumière sur la marche des événements historiques.

L'histoire de l'humanité n'est pas autre chose, pour Cousin, que l'histoire des progrès de la raison humaine. Or, la raison humaine se réduit, si on la considère dans ses éléments essentiels, à trois éléments : le fini, l'infini, et leur rapport. Ces trois éléments se trouvent dans l'intelligence divine comme dans l'intelligence humaine et ce sont ces trois idées qui passant de l'intelligence divine dans le monde en font l'harmonie, la beauté et la bonté. Toutes les époques de l'histoire, tous les peuples, tous les climats, peuvent se ramener à trois : ceux où prédomine l'idée de l'infini, ceux où prédomine l'idée du fini, ceux où prédomine le rapport du fini à l'infini, de sorte que la géographie, l'éthnographie et l'histoire politique se trouvent soumises comme les conceptions philosophiques à cette triple conception. On imagine aisément les brillants développements, je dirai plutôt les variations exécutées par Cousin sur ce thème, qui lui était fourni, il faut le dire, par les variations de même nature auxquelles s'étaient livrés Fichte et Schelling sur le moi et le non moi, le fini et l'infini, l'unité et la variété, l'absolu et le relatif et leur rapport. Cette valse à trois temps de la pensée métaphysique allemande a quelque chose d'attirant et d'enivrant. Il n'est pas douteux qu'elle corresponde à la réalité, en embrassant les trois aspects sous lesquels se présente nécessairement à notre raison l'Univers, quand nous essayons de le comprendre. Mais comme, de ces trois termes, l'un, l'infini, est incompréhensible; un autre, le fini, est infiniment varié, et un troisième, le rapport du fini à l'infini, participe de l'incompréhensibilité du premier et de l'infinie variété du second, il est impossible de faire sortir de ces trois idées un éclaircissement quelconque sur les réalités concrètes de l'histoire, et l'on n'en peut tirer qu'une jonglerie de mots plus ou moins habile et brillante.

Cousin était un incomparable jongleur. Il tire de sa théorie des trois idées réalisées dans la nature et l'humanité un système d'optimisme historique qui n'est qu'un fatalisme idéaliste, l'histoire étant la réalisation nécessaire de la pensée de Dieu. Les trois époques qui seules sont concevables doivent se succéder dans un ordre nécessaire. D'abord prédominance de l'idée de l'infini, de l'unité, de l'absolu et de l'éternité. C'est une époque d'immobilité pour la race humaine. Puis celle-ci prend conscience d'elle-même, sent son importance, et ne voit plus alors que la personnalité et le fini; enfin, elle arrive à sentir aussi ses limites et sa faiblesse et cherche une conciliation entre le fini qu'elle représente et l'infini qui la domine et l'enveloppe. Cousin se garde bien de préciser et de démontrer par des exemples concrets tirés de l'histoire le bien fondé de sa théorie; mais on devine

que pour lui, l'époque de l'infini, c'est celle de l'humanité primitive et des civilisations orientales, l'époque du fini, celle de la Grèce et de la Rome antiques; l'époque du rapport du fini à l'infini, celle du christianisme. Et voici la conclusion optimiste et fataliste à laquelle il arrive :

L'histoire ne réfléchit pas seulement tout le mouvement de l'humanité, mais comme l'humanité est le résumé de l'univers, lequel est une manifestation de Dieu, il suit qu'en dernière analyse l'histoire admirable qui y règne est un reflet de l'ordre éternel; la nécessité de ses lois a pour principe Dieu lui-même, Dieu considéré dans ses rapports avec le monde, et particulièrement avec l'humanité qui est le dernier mot du monde. Or, Dieu, considéré dans son action perpétuelle sur le monde et sur l'humanité, c'est la Providence. C'est parce que Dieu ou la Providence est dans la nature que la nature a ses lois nécessaires que le vulgaire appelle la fatalité. C'est parce que la Providence est dans l'humanité et dans l'histoire, que l'humanité a ses lois nécessaires et l'histoire sa nécessité... Cette nécessité est la démonstration sans réplique de l'intervention de la Providence dans les affaires humaines, la démonstration d'un gouvernement du monde moral. Les grands faits de l'histoire sont les arrêts de ce gouvernement, révélés à l'humanité par sa propre histoire, et promulgués par la voix du temps. L'histoire est la manifestation des vues providentielles de Dieu sur l'humanité; les jugements de l'histoire sont les jugements de Dieu même... Si l'histoire est le gouvernement de Dieu rendu visible, tout est à sa place dans l'histoire, tout y est bien, car tout mène au but marqué par une puissance bienfaisante. De là ce haut optimisme historique que je m'honore de professer, et qui n'est pas autre chose que la civilisation mise en rapport avec son premier et son dernier principe, avec celui qui l'a faite en faisant l'humanité et qui a tout fait avec poids et mesure pour le plus grand bien de toutes choses. »

Une fois ces principes posés, Cousin en poursuit l'application avec une logique que rien ne déconcerte. « L'histoire ainsi conçue sera belle, morale et scientifique », belle parce que tout y est conforme à l'ordre, morale parce que tout y tend au bien, scientifique parce que tout y est soumis à des lois. Le monde des idées se trouve réfléchi dans le monde des faits. Le tout est de discerner les faits qui traduisent ces idées.

Chaque peuple représente une idée. Cette idée se manifeste par son industrie, ses lois, sa religion et surtout sa philosophie, qui en est l'expression dernière et la plus complète. De ces idées que représentent les différents peuples, chacune a sa part de vérité et prétend à la domination exclusive, de là la nécessité et la légitimité de la guerre; et comme l'idée la plus forte l'emportera sur l'idée la plus faible, la victoire est nécessairement morale.

« La guerre n'est pas autre chose qu'un échange sanglant d'idées, à coups d'épée et à coups de canon; une bataille n'est pas autre chose que le combat de l'erreur et de la vérité... La victoire et la conquête ne sont pas autre chose que la victoire de la vérité du jour sur la vérité de la veille devenue l'erreur d'aujourd'hui. »

Et avec son imperturbable optimisme, Cousin va jusqu'à dire :

« Il n'y a point d'iniquité dans les grandes batailles, car ce ne sont pas les hommes ni les passions qui sont aux prises, ce sont des causes; ce sont les esprits opposés d'une époque.»

Conséquent avec ces prémisses, Cousin n'applaudit pas seulement aux victoires de Platées et de Salamine, mais aussi à la destruction de Thèbes par Alexandre, à la défaite de Pompée à Pharsale et de Brutus à Philippes. Il fallait la ruine de Thèbes pour que la Grèce vainquît la Perse à Arbèles; et Pharsale et Philippes ont fait triompher la démocratie sur l'aristocratie. La guerre est donc le jugement de Dieu sur l'humanité et le succès est non seulement nécessaire mais moral. Le vaincu a mérité de l'être. Les peuples comme les individus ont toujours les destinées qu'ils méritent. — Il était audacieux, il était dur d'oser dire de pareilles choses en France, treize ans après deux invasions, Leipzig et Waterloo. Cousin poussa l'audace jusqu'au bout. Il fit l'apologie des guerres de l'Empire, qui ont amené la destruction des monarchies en Europe, et des batailles de Leipzig et Waterloo, qui ont fait triompher en France la monarchie constitutionnelle. Si bien qu'à Waterloo il n'y a eu ni vainqueurs ni vaincus. Il n'y a eu qu'un vainqueur : la civilisation européenne.

Parti sur cette voie, Cousin ne s'arrête pas. Il foule aux pieds de la philosophie de l'histoire ce qu'il appelle les déclarations de la philanthropie. La guerre est l'action en grand et l'action est la preuve décisive de ce que vaut un peuple. Toute la vertu d'un peuple comparaît sur le champ de bataille. La philosophie de l'histoire doit l'y suivre. Aussi l'état militaire d'un peuple en est-il, avec sa philosophie, l'expression la plus parfaite. L'une est son dernier mot dans l'ordre des idées, l'autre son dernier mot dans l'ordre des faits.

Cousin juge à la lumière des mêmes principes le rôle des grands hommes. Ils sont le résumé fatal, nécessaire, des peuples, des époques, de l'humanité. Ils naissent et meurent toujours à propos, et à temps, car ils représentent une idée et disparaissent quand ils l'ont manifestée. On a raison de les admirer, bien que leur personnalité ne soit rien, car la gloire n'est pas autre chose que le jugement de l'humanité, et l'humanité a toujours raison. Il n'y a pas de gloire imméritée, pas plus que de puissance injuste. Et l'humanité, toujours juste, a mis au premier rang des héros les conquérants et les philosophes, Alexandre, César, Socrate, Platon et Aristote. N'oublions pas que Cousin était philosophe et qu'il regrettait de n'avoir pas été soldat. Et nous comprendrons ainsi qu'il se soit si docilement incliné devant toutes les puissances, devant la Révolution de Juillet triomphante comme devant l'Empire de Napoléon III.

Dans les trois dernières leçons Cousin expose avec une admirable ingéniosité, en le rattachant aux idées générales de tout son cours, ce qu'a été, du XVIIe au XIXe siècle le développement de la philosophie de l'histoire et de l'histoire de la philosophie. Tout marche toujours par triade. Quand naquit au XVIIe siècle l'idée d'une histoire universelle, elle fut d'abord exclusive. Elle fut religieuse avec Bossuet qui représente l'idée d'infini, elle devint politique avec Vico qui représente le fini, puis ce fut une synthèse du fini et de l'infini avec Herder, bien plus compréhensif mais superficiel. Les progrès de l'érudition dans toutes les parties du domaine historique vont permettre de refaire

l'œuvre d'un Herder avec plus de compétence et plus de profondeur.

De même il viendra une nouvelle histoire de la philosophie qui grâce aux découvertes de l'érudition sera plus complète et plus profonde que celles de Brucker, Tiedemann et Tennemann. Et cette nouvelle histoire de la philosophie sera contemporaine d'une nouvelle philosophie qui conciliera dans une synthèse supérieure les doctrines exclusives qui l'ont précédée et à laquelle pour cette raison, Cousin a donné, dès 1816, le nom d'éclectisme.

Descartes, après avoir posé le fait de la pensée comme base de la certitude et de la connaissance, a ensuite déduit toute la philosophie, par une méthode géométrique, de l'hypothèse de la véracité divine qui nous oblige à croire à la réalité objective du monde extérieur et à la réalité objective des idées nécessaires et innées de notre esprit.. Du cartésianisme sont sorties deux écoles opposées : d'une part, le sensualisme de Locke et de Condillac; l'idéalisme allemand, de l'autre. C'est l'école écossaise qui a tiré du sensualisme de Locke tout ce qu'il contenait de substance scientifique, mais elle s'est éteinte avec Reid et D. Stewart. Il ne reste plus en présence que l'idéalisme allemand et la philosophie française. Or, l'idéalisme allemand, avec Schelling et Hegel, veut ramener la métaphysique dans les voies de la réalité en créant la philosophie de la nature et la France, la seule grande nation philosophique avec l'Allemagne, crée sous le nom d'éclectisme un nouvel idéalisme réaliste qui satisfait aux mêmes besoins que la philosophie de la nature. Cette philosophie éclectique est conforme, selon Cousin, au mouvement de l'histoire. Elle correspond au mouvement politique qui unit la démocratie et la monarchie dans la royauté constitutionnelle, et au mouvement littéraire qui accorde la tradition classique avec l'innovation romantique, au mouvement religieux qui veut l'accord du christianisme et du libre examen. L'éclectisme est la philosophie nécessaire du siècle. C'et l'éclectisme qui dégagera les vérités éternelles renfermées dans le christianisme.

Comment l'éclectisme, qui n'a plus représenté pour nous, quand il est devenu la philosophie scolaire, qu'un spiritualisme assez superficiel [1], unissant à la psychologie écossaise la théorie des idées innées de Descartes, mêlée à des bribes de philosophie scolastique et platonicienne et admettant comme des postulats intangibles l'idée du devoir et du libre arbitre de Kant, a-t-il pu être considéré, en 1828, comme une philosophie neuve et hardie? C'est qu'il conciliait les thèses les plus audacieuses du panthéisme allemand avec la psychologie rationaliste des Écossais, et qu'il prétendait, tout en tirant de grands coups de chapeau au christianisme, vérité éternelle, se substituer à lui pour l'élite de l'humanité, en l'interprétant pour dégager de sa forme théologique et superstitieuse sa substance philosophique, et prêcher aux hommes une morale laïque. On comprend que les représentants

1. Qui prétendait faire leur part au sensualisme, à l'idéalisme, au mysticisme et au scepticisme même (du reste dans la préface *du Vrai, du Beau et du Bien* de 1853, Cousin reniait l'éclectisme dont il se réclamait en 1828 et déclarait n'enseigner que le spiritualisme).

des idées religieuses préférassent au cousinisme le pur sensualisme condillacien qui se contentait, comme le faisait Saphary, le successeur de Michelet, d'analyser les sensations et les facultés qui en découlent, tout en admettant comme intangible la réalité métaphysique et religieuse d'un Dieu séparé du monde et de l'humanité, qui dirige le monde par sa Providence, tout en laissant à l'homme la liberté d'agir bien ou mal, mais en lui imposant arbitrairement des facultés, un langage, une loi morale. Le sensualisme ainsi conçu séparait l'étude des réalités concrètes et relatives de la contemplation des vérités abstraites et absolues, et ne touchait pas aux matières de la foi, tandis que l'éclectisme prétendait tout dominer, tout concilier, tout expliquer.

Michelet était cousinien en ce sens qu'il demandait, lui aussi, à la philosophie d'expliquer toute la nature, toute l'histoire et tout l'homme, qu'il acceptait la philosophie écossaise comme base scientifique et une ontologie fondée sur l'acceptation de l'idée de cause comme idée innée. Il n'est pas sûr même qu'à l'apparition du cours de 1828, il n'ait pas été un instant subjugué par cette prestigieuse rhétorique, car nous voyons par une lettre de Célestine Lefebvre, du 28 décembre 1828, qu'il trouvait chez Cousin « une intelligence qui emporte en elle la preuve sûre de ce qu'elle conçoit. » Mais il était impossible que le disciple de Vico ne réagît pas contre le fatalisme panthéistique de Cousin. Sa correspondante lui en avait donné l'exemple dans cette même lettre en lui disant qu'elle « aurait bien des objections à faire au système de fatalité qu'il semble établir, d'où il suit que les circonstances ont toujours raison, qu'on doit se soumettre à la force parce qu'au fond elle est vraiment le droit, que Brutus avait tort de s'opposer à César, que le courage de la vertu est une erreur, puisqu'il résiste à une amélioration dans le sort du genre humain. Je ne me permets que le doute et je dis avec saint Paul : *O altitudo!* » Michelet n'avait pas besoin des exhortations de Célestine. Il y avait déjà quelque temps qu'il luttait contre l'ascendant trop dominateur de Cousin. L'occasion était bonne pour s'en dégager, pour montrer avec Vico que l'humanité se fait elle-même. Kant lui avait ouvert la même voie que Vico en fortifiant en lui sa foi en la liberté et en la responsabilité morale, par la doctrine du divin et de l'impératif catégorique.

Nous voyons par un passage de son cours de l'École Normale du 9 juillet 1830 qu'il est à cette époque radicalement hostile au panthéisme : « Ceux qui commencent une religion par le panthéisme (il fait allusion aux Saint-Simoniens), tombeau de toute religion, n'ont ni science ni philosophie. Partout où le panthéisme porte la main, il glace le sentiment moral. »

Il proteste contre ceux qui, comme Cousin en 1828, prétendent identifier l'esprit et la matière. Il veut que l'âme lutte sans cesse contre le corps jusqu'à ce que celui-ci soit esclave. Il veut bien qu'on explique, qu'on purifie le christianisme mais il n'admet pas que la philosophie se substitue à lui : « L'adhésion du monde entier pendant l'espace imposant de 2000 ans, ne peut venir d'une erreur passagère... La

science consiste à montrer comment la foi est sortie d'un instinct naturel... Le temps est venu où la science s'agrandissant de jour en jour, s'appliquera à la foi comme explication, comme justification. »

Michelet n'admettra donc pas le fatalisme ni le panthéisme de Cousin [1]. Son esprit amoureux des réalités concrètes, ne pouvait d'ailleurs se satisfaire de la logomachie abstraite à laquelle Cousin réduisait l'histoire du monde, sorte de comédie divine où les idées se succédaient en revêtant des oripeaux historiques. Pour Michelet l'histoire était un drame humain où tout était réel, vivant, concret [2].

Dans ce drame où il va nous montrer l'homme luttant contre les fatalités de la nature, il y a dans l'homme même un élément qui est soumis à des fatalités naturelles : c'est la nature physique, les hérédités raciales. Or, à l'époque où écrivait Michelet, l'œuvre historique la plus brillante qui eût paru dans les dix dernières années était *l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* (1825). Augustin Thierry faisait découler toute l'évolution des premiers siècles de l'histoire d'Angleterre du fait de la conquête d'une race par une autre et considérait les caractères persistants des diverses races réunies sur le sol britannique comme l'explication principale des événements historiques. De même, il considérait aussi la conquête franque comme ayant eu sur les destinées de la France une importance extrême. Michelet devait, en vertu même de sa conception, ne pas accepter le point de vue de Thierry, bien qu'à cette époque, disciple de son ami Edwards, il acceptât entièrement les idées sur la persistance des races que celui-ci avait exposées dans son petit livre, *Des caractères psychologiques des races humaines considérées dans leurs rapports avec l'histoire*, paru en 1829 et adressé à M. Amédée Thierry à propos de son *Histoire des Gaulois*. Michelet s'est imaginé plus tard qu'en écrivant son *Introduction à l'histoire universelle*, il avait voulu avant tout protester contre le fatalisme d'Augustin Thierry. Voici en effet ce qu'il écrivait en 1871 et 1872 à propos de cette introduction dont il définit du reste très bien le caractère :

« J'ai commencé à être, c'est-à-dire à écrire, à la fin de 1830. Jusqu'alors je n'avais fait que des études : *Précis*, *Vico*. Dès lors mon travail fut continu, et ma santé égale (tant cette vie de production était mienne, ma vie naturelle). Je me trouvais en face de ce grand cycle d'historiens qu'a produit cette époque féconde : les uns politiques, hommes d'affaires, comme MM. Thiers et Guizot qui racontaient les faits sans rechercher les lois qui les régissent. Les seuls qui semblassent s'inquiéter de ces lois de l'histoire étaient Augustin Thierry et Mignet : fatalisme de races, fatalisme d'idées et de partis.

« En octobre 1830, c'est-à-dire deux mois juste après la révolution de juillet, j'écrivis et bientôt lançai un petit livre : *Introduction à l'histoire universelle*. J'y arrachai l'histoire du fatalisme, de ce principe unique vers lequel pen-

1. Il proteste contre le panthéisme de Schelling dans les notes de son *Intr. à l'Histoire Universelle*, tout en en reconnaissant la beauté poétique ensorcelante et dangereuse. Il renvoie le panthéisme à l'Allemagne, mais le déclare incompatible avec le génie de la France.

2. Michelet en parlant en 1869, et même auparavant, en 1842, de son *Introduction*, n'a pas parlé de Cousin; il a prétendu qu'il a voulu surtout protester contre le fatalisme qui régnait alors parmi les historiens.

chaient tous les penseurs d'alors, non seulement les historiens que j'ai nommés, Thiers, Mignet, mais le père adoptif de Thierry, Saint-Simon, et toute l'école Saint-Simonienne.

« La liberté, renaissante en juillet, m'avait donné des ailes. Je définis l'histoire dans cette introduction la victoire successive de la liberté humaine sur la fatalité de la nature.

« Un esprit plus systématique eût suivi exclusivement cette tendance qui donne tout à la liberté. Moi, au contraire, j'accordai place égale aux deux principes dans le mouvement alterné des choses humaines. Et, au prix d'une inconséquence apparente, je marchai (comme le monde marche) par cette voie géminée sur deux rails.

« Notre maître Voltaire nous a donné l'exemple. Tout en faisant grande part à la matière il l'a mobilisée, vivifiée par l'esprit. De sorte qu'en paraissant et se disant matérialiste, il introduit dans son matérialisme un si vif mouvement, une si souple élasticité que les lourds attributs de la matière échappent; il semble que tout soit esprit. »

Michelet n'avait pas tort de dire que les historiens de son temps étaient disposés à se placer à un point de vue fataliste et à tout absoudre dans l'histoire comme étant le produit nécessaire des circonstances, et il est vrai qu'au lieu de se contenter de décrire des enchaînements de faits, il a donné une place très grande à l'action personnelle, volontaire, consciente, des peuples comme des individus. Toutefois je me demande s'il n'a pas exagéré à distance son opposition à Augustin Thierry [1]. Tout d'abord celui-ci ne pouvait guère en 1830 passer pour le fils spirituel de Saint-Simon, car après avoir travaillé quelque temps ensemble, ils s'étaient séparés en 1817. En outre bien qu'Augustin Thierry ait attaché une grande importance aux questions de races, il avait soin de remarquer que les races étaient très mélangées, que les Gaulois et les Francs étaient formés d'éléments très divers, que les Normands de Guillaume le Conquérant étaient surtout des Français. C'est le fait de la conquête qui avait, aux yeux de Thierry, le plus d'importance; et s'il croit, à tort, du reste, que le développement des libertés anglaises a été la revanche des Saxons vaincus sur les Francs normands conquérants, cette revanche est bien un acte de la volonté de ces vaincus, non une conséquence des fatalités ethniques. On peut se demander si l'opposition de Michelet vis-à-vis d'Augustin Thierry ne s'est pas accentuée après que celui-ci, en 1840, l'eût directement attaqué dans ses *Considérations sur l'histoire de France*.

« Dans une science, écrivait-il, qui a pour objet les faits réels et les témoignages positifs, on a vu s'introduire et dominer des méthodes empruntées à la métaphysique, celle de Vico, par laquelle toutes les histoires nationales sont créées à l'image d'une seule, l'histoire de Rome, et cette méthode venue d'Allemagne qui voit dans chaque fait le signe d'une idée et dans le cours des événements humains une perpétuelle psychomachie. L'histoire a été ainsi

1. La preuve qu'il n'était pas à ce moment si hostile aux idées de Thierry, c'est que dans son *Introduction* même il adopte ses idées à propos de l'histoire de l'Angleterre, et que dans sa préface à l'*Histoire romaine* parue la même année il écrit (page 10 note 2) « Quelles que soient les variations de Niebuhr il a la gloire d'avoir, dès 1812 (douze ans avant l'admirable ouvrage d'A. Tierry) compris toute l'importance de la question des races ». Et dans cette histoire il explique toute la lutte de Rome et Carthage par une question de races.

jetée hors des voies qui lui sont propres; elle a passé du domaine de l'analyse et de l'observation exacte dans celui des hardiesses synthétiques. »

Michelet du reste en 1830, dans la troisième note de son *Introduction* reconnaît que Thierry ne méritait à aucun titre le reproche de fatalisme.

« Il a respecté la liberté morale, plus qu'aucun autre historien de notre époque. Il n'asservit l'histoire ni au fatalisme de races, ni au fatalisme d'idées : un esprit aussi étendu repousse naturellement toute solution exclusive. »

Ainsi Michelet en écrivant son *Introduction* n'a pas eu uniquement ni même principalement en vue la théorie des races d'Augustin Thierry. Il a voulu, comme il le dit dans le début même de *l'Introduction*, protester surtout contre l'optimisme fataliste de Cousin et contre le matérialisme panthéistique de l'École Saint-Simonienne. Michelet avait, dès l'hiver 1829-1830, avec Quinet, commencé à suivre des réunions Saint-Simoniennes. La tentative de créer un nouveau christianisme conforme à l'esprit de l'âge positif l'intéressait — mais il était trop attaché à la religion du pur esprit dont le christianisme était à ses yeux l'imparfaite enveloppe, pour approuver une conciliation entre l'esprit et la matière qui ne pouvait aboutir qu'à matérialiser l'esprit. De tous côtés on tentait des philosophies de l'histoire capables de donner à l'humanité non seulement la conscience de son passé, mais un flambeau pour la guider vers un meilleur avenir religieux et social : Bonald et Lamennais, au point de vue ultramontain, Ballanche au nom d'une philosophie où les théories de Vico se mêlaient à un mysticisme qui ramenait toute l'histoire à une déchéance primitive dont l'humanité se délivre par une série d'épreuves et d'initiations, Cousin au nom d'un fatalisme hégélien, Quinet au nom des théories de Herder où la nature conduit pour ainsi dire les destinées de l'homme, le Saint-Simonisme au nom de la théorie des trois états. Michelet voulut, en face de ces systèmes, où tantôt la Providence, tantôt la raison divine immanente, tantôt la nature, laissaient si peu de place au libre jeu de la personnalité humaine, fonder une philosophie de l'histoire où l'humanité se montrerait la libre créatrice de ses destinées et qui serait simplement le récit de l'interminable lutte de l'homme contre la nature, de l'esprit contre la matière, de la liberté contre la fatalité.

Il insiste, d'ailleurs, dans une note, sur ce que son livre est une *Introduction*, non un essai. Il veut, non retracer à grands traits l'histoire universelle, mais donner un fil conducteur pour comprendre le rôle de chaque peuple.

Trois éléments sont à considérer dans cette *Introduction* : le point de vue philosophique d'où il envisage l'histoire universelle, les considérations qu'il présente sur chaque peuple et la caractéristique qu'il donne de leur génie; enfin le rôle qu'il assigne à la France, non seulement dans le passé, mais dans l'avenir. Car, il le dit dans sa Préface du premier avril 1831 : « Ce petit livre pourrait être intitulé :

Introduction à l'histoire de France. » Michelet prévoit déjà, à cette date, qu'il va écrire cette histoire. Mais il faut l'histoire du monde pour l'expliquer, et toutes ses études l'ont amené à cette conclusion que sa « glorieuse patrie est désormais le pilote du vaisseau de l'humanité. » Voici, en quelques mots, le thème du livre, réduit à ses traits essentiels et dépouillé de cette magie du style qui fait vivre en traits ineffaçables chacune des civilisations que Michelet évoque à nos yeux, et sait rendre vraisemblables par leur éclat et leur relief les idées même les plus contestables.

L'humanité primitive, l'humanité orientale, est livrée aux fatalités de la nature. La Perse est le commencement de la liberté dans la fatalité. La liberté humaine poursuit son affranchissement de l'Egypte à la Judée. Si l'Egypte est liée à son fleuve, elle se libère par le dogme de l'immortalité de l'âme. La Judée sacrifie tout à son unité religieuse, et elle proteste contre l'Orient qui l'écrase. L'Europe infiniment morcelée et articulée est faite pour la liberté. Le petit monde grec crée la cité. L'homme, le citoyen y prend une valeur infinie. La religion même y est humaine, et la Grèce crée la beauté en même temps que la cité. Mais la cité grecque est trop étroite; elle ne peut sortir de ses murs. Ses dieux sont liés à la matière dont ils sont faits. L'esclavage ronge le monde grec. La Grèce périt et laisse au monde l'individu stoïcien. Rome étend au monde entier la cité grecque, crée des milliers et des milliers de citoyens, fonde leur droit par la jurisprudence; mais elle abandonne le travail aux esclaves; elle se laisse envahir par le monde asservi à la fatalité de l'Orient et devient la proie des barbares, eux aussi encore esclaves des fatalités de la matière, mais riches en forces vives d'individualité. Le christianisme, héritier des idées d'unité divine et d'immortalité, religion de l'esprit et de la mort, immole la nature, et, dans l'arène du Colisée, se rencontrent le chrétien et le barbare, représentants de la liberté pour l'Orient et pour l'Occident. L'Église fait triompher l'esprit de la force matérielle des barbares, et entraîne ceux-ci aux Croisades, guerre sainte contre l'Orient sensuel et fataliste.

Mais le prêtre aurait suscité une nouvelle forme de fatalisme, si le peuple ne s'était levé, n'avait demandé la liberté pour tous, la liberté pour la pensée et pour l'esprit, et détruit la tyrannie de l'Empire et celle de l'Église.

Dans cette œuvre de libération et de civilisation l'Espagne et le monde slave n'ont eu que le rôle de gardiens de l'Europe contre l'invasion orientale. L'Allemagne a été infiniment féconde, active, et elle a créé dans le monde féodal un des plus beaux types de l'homme libre. Mais l'Allemagne, avec sa douceur, ses vertus de famille, son instinct poétique, n'arrive à s'arracher ni à la nature, ni à la vie locale et morcelée. Elle est l'Inde de l'Europe, elle n'arrive pas à une vie organique, elle s'abîme dans le panthéisme et malgré toutes ses velléités d'indépendance reste sous le joug du Moyen-Age.

L'Italie, au contraire, semblait faite pour développer au plus haut point l'individualité. Son génie est essentiellement urbain et individua

liste. Rien de vague chez elle, tout est précis. Mais l'Italie n'a pas non plus su vivre d'une vie organique. Son centre, Rome, s'est entouré d'une ceinture de déserts; l'Italie est restée morcelée en une foule de petits centres qui, peu à peu, se sont stérilisés et étiolés. Soumise aux fatalités de races et de climats, elle est divisée en une foule de petites Italies, dont le génie et les aptitudes n'ont jamais changé.

L'Angleterre est le pays de l'orgueil individuel et de l'héroïsme; mais elle se trouve, elle aussi, liée dans les fatalités des traditions de castes et de la matière industrielle et commerciale. Il n'y a pas eu chez elle fusion des éléments de races et de classes, pas de vraie liberté.

La France est le pays libre par excellence. Elle a su mêler en elle le Nord et le Midi, l'Est et l'Ouest, toutes les classes. Elle a eu par excellence le génie de l'action; elle est faite d'hommes de guerre et d'hommes d'affaires. Elle a été au Moyen-Age le centre de la dialectique, dans les temps modernes le pays de la raison et de la prose. Elle n'a laissé ni les libertés communales morceler le pays, ni le prêtre opprimer les consciences. L'union de la royauté et de son peuple a donné naissance à la démocratie. La France est par excellence une nation et non une race, et sa mission est une mission sociale. Elle seule a compris que la liberté n'était complète que par l'égalité.

La France se complétera par l'union avec ses sœurs latines, l'Espagne et l'Italie. Elle est chargée de continuer l'œuvre de libération universelle qui a été commencée à Rome par le christianisme, la jurisprudence et la création d'une cité universelle.

Que faut-il penser de cette théorie? Quelle en est la valeur? Nous fournit-elle vraiment un fil conducteur à travers l'histoire? Ne serait-il pas aisé tout d'abord de montrer que Michelet, en voulant tout rattacher à son idée de la lutte de la liberté contre la fatalité, a été amené à porter sur les peuples des jugements que l'avenir n'a pas tardé à démentir? Qui reconnaîtrait l'Allemagne d'aujourd'hui, en train d'inonder le monde par son commerce et son industrie après avoir établi en Europe son hégémonie par les armes, dans la noble et disciplinable Allemagne que Michelet nous montrait en 1830, endormie dans le panthéisme de Schelling et incapable de sortir de la léthargie et du morcellement? Je sais bien qu'il montrait dans l'Allemagne du Nord le vieux génie saxon, la fierté scandinave qui protestait contre cet anéantissement de la personnalité, mais il prétendait que ni Luther, ni Kant, ni Fichte n'avaient pu arracher l'Allemagne à son sommeil.

Et l'Angleterre? Il semble que Michelet aurait dû voir dans ce pays, dont la richesse et la puissance sont une création de l'activité humaine, dont le génie est fait d'action par amour pour l'action ; qui de nation agricole qu'elle était encore au xve siècle est devenue, depuis le xvie, maritime, commerciale, industrielle, et a créé avec une population toute petite un empire aussi grand que l'empire romain, l'exemple le plus éclatant de la victoire de la liberté humaine

sur la fatalité. Mais il fallait pour Michelet donner à la France le premier rang et un rôle unique. D'ailleurs l'Angleterre aristocratique et manufacturière, qui à cette époque réservait à une petite élite la direction des affaires politiques, et écrasait les populations ouvrières des villes autant que les paysans de l'Irlande sous un joug intolérable, ne pouvait apparaître à Michelet que comme une puissance orgueilleuse et injuste, étrangère à la vraie liberté, celle qui repose sur le respect de toutes les individualités. Il accorde à l'Angleterre l'héroïsme, et que cet héroïsme a ouvert les voies à la liberté politique moderne; mais si le peuple héroïque est l'Angleterre, le peuple libre est la France. L'Angleterre ne connaît que la liberté par privilège, la liberté aristocratique. Elle est faite de deux égoïsmes : celui de l'industrie et celui de la féodalité; elle veut avant tout jouir de la richesse et de la puissance; elle ne sait réagir que par des pleurs et des blasphèmes, par le satanisme de Byron quoique Byron nous apparaisse aujourd'hui plutôt comme un accident dans cette littérature anglaise, si riche, si variée. Son œuvre, après l'objectivisme créateur de Shakespeare, la fantaisie des poètes lakistes, l'idéalisme de Shelley, l'élévation morale de Wordsworth et de Coleridge, la sereine noblesse de Tennyson, ne saurait, quoiqu'en dise Michelet, passer pour une manifestation particulièrement caractéristique du génie anglais.

Michelet ne pouvait pas représenter l'Angleterre comme dominée par les fatalités du climat, mais il la représente comme dominée par le fatalisme des races. C'est ce qui m'empêche justement de voir dans son introduction une protestation contre Augustin Thierry, car il admet absolument, en ce qui concerne l'Angleterre, le point de vue de celui-ci, et il résume en un paragraphe tout ce que Thierry a dit du rôle des races dans l'histoire d'Angleterre dans son *Histoire de la conquête* :

« Cet inflexible orgueil de l'Angleterre y a mis un obstacle éternel à la fusion des races comme au rapprochement des conditions; condensées à l'excès sur un étroit espace, elles ne s'y sont pas pour cela mêlées davantage. Et je ne parle pas de ce fatal *remora* de l'Irlande, que l'Angleterre ne peut ni traîner, ni jeter à la mer. Mais dans son île même, le Gallois chante, avec le retour d'Arthur et de Bonaparte, l'humiliation prochaine de l'Angleterre. Y a-t-il si longtemps que les Highlanders combattirent encore les Anglais à Culloden ? L'Écosse suit sans l'aimer, mais parce qu'elle y trouve son compte, la dominatrice des mers. Enfin, même dans la vieille Angleterre, le fils robuste du Saxon, le fils élancé du Normand, ne sont-ils pas toujours distincts ? Si vous ne rencontrez plus le premier courant les bois avec l'arc de Robin Hood, vous le trouverez brisant les machines ou sabré à Manchester par la *Yeomanry*. »

Tout cela est du pur Augustin Thierry. Mais Michelet en voulait à Thierry de n'avoir pas réservé sa théorie des races à l'Angleterre et d'avoir voulu l'appliquer aussi à la conquête franque en Gaule, et d'avoir ainsi diminué le caractère de liberté de l'histoire de France.

Ces deux exemples nous suffisent à montrer combien les généralisations inductives de Michelet sont fragiles et combien il faut violenter les faits pour les encadrer dans une théorie générale de ce

genre. Elle ne peut ni servir à expliquer le détail de l'histoire, ni permettre de voir son développement à venir. Je reparlerai bientôt de la thèse de Michelet sur le rôle de la France dans la civilisation; mais ne pouvons-nous pas dire dès maintenant, nous qui jugeons non pas dans l'enthousiasme de la révolution de 1830, mais à la lumière froide et cruelle pour nous des expériences de ces quarante dernières années, que Michelet se faisait d'étranges illusions sur le rôle de conductrice unique du monde, de pilote de la civilisation, qu'il assignait à la France [1]?

Que faut-il penser maintenant de la vérité de sa théorie en elle-même? Est-il vrai que l'histoire de la civilisation soit une lutte de la liberté contre la fatalité? Et d'abord, de quelle fatalité s'agit-il? Michelet en distingue deux : celle des climats, de la nature, et celle des races. La fatalité des climats n'est pas niable. Il est bien certain que la dureté de certains climats, l'extrême froid du Groenland ou du Kamtchatka, l'extrême chaleur de certaines régions de l'Afrique ou de l'Océanie les rendent peu propres à être des centres de civilisation active. Des climats trop heureux comme celui de Tahiti, qui est un printemps perpétuel et où la terre nourrit les hommes sans que ceux-ci aient la peine de la cultiver, sont un obstacle à l'activité humaine et au progrès de la civilisation. Partout en outre les climats et les conditions géographiques modifient le caractère des hommes et leur activité, soit par les facilités qu'ils leur procurent, soit par les obstacles qu'ils leur opposent mais qui, s'ils ne sont pas trop forts, peuvent être un aiguillon beaucoup plus qu'une entrave.

A cette fatalité des climats, fatalité qui peut comme dans le dernier cas, être un fortifiant et un excitant pour ce que Michelet appelle la liberté humaine, faut-il ajouter la fatalité des races? Je ne puis discuter ici la question même de l'existence des races, qui a récemment été étudiée à deux points de vue différents, par M. Deniker, dans son livre sur les *Races humaines*, où il cherche à prouver l'existence et la permanence de certains types ethniques, et par M. Finot dans son livre sur le *Préjugé des Races*, où il soutient avec beaucoup de science et d'esprit que la conception de race n'offre rien de saisissable ni de précis, et que rien n'est plus arbitraire que tout ce qu'on a dit sur les caractères des diverses races [2], sur l'infériorité ou la supériorité foncière de certaines d'entre elles, sur l'influence exercée dans l'histoire par leur diversité. Malgré ce que la thèse de M. Finot offre de paradoxalement excessif, je crois qu'elle contient une grande part de vérité [3]. J'admets, et on ne peut pas ne pas admettre qu'il y a

1. Il y ajoute même le fatalisme des idées, ce qui est bien arbitraire et bien faux, car s'il y a quelque chose qui semble libérer l'homme et lui permettre d'échapper aux fatalités extérieures, ce sont précisément les idées.

2. Exemple : France et Allemagne au XIX[e] siècle qui interchangent leurs natures.

3. J'y reviendrai à propos de l'*Histoire de France*.

N'a-t-on pas répété longtemps que le propre des jaunes était l'immuabilité

dans l'humanité certains types ethniques très nettement caractérisés, ne fût-ce que par la couleur, bien qu'il soit impossible de rattacher d'une manière précise à la couleur de leur peau les aptitudes et les caractères divers des Chinois, des Français ou des Dahoméens. Ces grands groupes de l'humanité se subdivisent en groupes plus restreints, qui se présentent aussi à nous avec certains caractères physiques et moraux distincts. Enfin, dans chaque nation, la vie commune crée des similitudes entre ceux des membres d'une même nation qui peuvent la faire considérer comme constituant une race à part. Je pense, comme M. Finot, qu'on s'exagère beaucoup ces similitudes; mais j'admets un instant que tout ce qu'on a dit sur le caractère persistant des Gaulois, des Bretons d'Angleterre ou de France, des Saxons ou des Hellènes, soit vrai : faut-il pour cela parler de fatalités de race? En quoi cette transmission de caractères ethniques est elle plus une fatalité que toutes les autres conditions de nourriture, de richesse, d'éducation, de circonstances politiques, morales et sociales au milieu desquelles chacun de nous s'est développé? Chaque particulier, comme l'ensemble des individus d'un même peuple, subit la fatalité de son caractère, qu'il ne s'est pas donné lui-même; et, à supposer qu'il l'ait modifié par sa volonté, cette volonté n'a été mise en branle que par des influences extérieures ou intérieures dont il n'était pas le maître. Si l'on veut éliminer successivement de la nature humaine tous les éléments qui ne dépendent pas de la liberté, on en élimine tout ce qui fait sa réalité et sa vie, les particularités de chaque individu, tant et si bien que le résidu qui appartient à la liberté ou à ce qu'on appelle de ce nom, n'est qu'une volonté nue et abstraite, incapable d'agir. Si, dans l'examen de ce problème de la liberté humaine, on ajoute aux fatalités externes de la nation les fatalités internes des races et des tendances héréditaires comme le fait Michelet, on rend le problème plus insoluble que jamais. On est étonné de voir un homme qui a enseigné la philosophie apporter aussi peu de précision dans l'analyse d'idées aussi importantes. Dans la Préface à l'*Histoire romaine*, il ajoute encore à celui des climats et des races un autre fatalisme, auquel il se vante d'avoir résisté, le fatalisme des grands hommes providentiels. Il a évidemment devant les yeux la théorie de Cousin sur les grands hommes, expression nécessaire d'un peuple et d'une époque, et qui paraissent et disparaissent juste à l'heure où l'exige le plan divin de l'Univers. Mais Michelet se targue d'avoir substitué à l'action des grands hommes l'action des masses humaines de l'humanité collective. Est-ce là vraiment accroître la part de liberté dans l'histoire? Si la liberté était quelque part, elle serait assurément plus dans les grands hommes, c'est-à-dire dans les fortes individualités, que dans les masses qui subissent des entraînements col-

de leurs coutumes, de leurs institutions et de leurs idées, et n'avons-nous pas vu les Japonais accomplir sous nos yeux en trente ans la Révolution la plus extraordinaire dont l'histoire ait offert le spectacle?

lectifs et dont l'action est le plus souvent inconsciente de ses mobiles comme de ses résultats. D'ailleurs Michelet, qui a, en effet, laissé à peu près entièrement de côté les grands hommes dans son esquisse de l'*Histoire universelle*, en fait figurer deux dans sa conclusion : Charlemagne comme symbole prophétique de l'unité spirituelle du monde féodal et pontifical, Bonaparte comme symbole prophétique de l'union de la France et de l'Italie. Cette introduction du symbolisme prophétique dans l'histoire par les grands hommes n'est-elle pas une forme de fatalisme historique? Michelet a très mal posé le problème de l'histoire en le posant dans ces deux termes, fatalisme et liberté humaine, et en déterminant d'une manière très arbitraire le domaine de l'un et de l'autre. Tout au moins aurait-il dû préciser ce qu'il entendait par le mot de liberté; et s'il l'avait fait, peut-être aurait-il mieux déterminé ce que sa théorie contenait de vérité. Je n'ai pas à examiner et à discuter ici la question du libre arbitre au point de vue philosophique. Je me place à un point de vue strictement historique et pratique. Or, si nous analysons les actes des hommes, ceux des individus ou ceux des collectivités, ils nous apparaissent tous comme strictement déterminés. Tout acte, tout événement, est une résultante de causes précises et suffisantes, que ces causes soient, d'ailleurs. externes à l'homme ou internes. Il n'y a pas d'action sans mobile. Il n'y a pas de mobile qui ne soit la résultante de tout un ensemble de mobiles, de conditions et d'actions antérieures. Cousin avait tort de dire que, dans l'histoire, tout est juste et bien, que le succès, la puissance, la victoire, étant nécessaires, sont, en conséquence, justes et moraux; mais il n'avait pas tort de penser que tout événement est non pas comme il dit, justifié aux yeux de la conscience, mais expliqué aux yeux de la raison par les circonstances mêmes dans lesquelles il se produit. Prenez tel événement évidemment funeste, la Révocation de l'Édit de Nantes ou le retour de Napoléon de l'île d'Elbe : une étude attentive des circonstances et des hommes nous oblige à conclure qu'étant donnés ces circonstances et ces hommes, ces événements funestes et blâmables étaient la conséquence naturelle de ces circonstances, du caractère et des idées de ces hommes. Il n'est pas possible d'ailleurs de séparer les causes externes des causes internes. Il y a des époques et des états de civilisation où l'homme est asservi à la nature : c'est le cas dans les climats extrêmes, ou aux époques primitives. Mais ne voyons-nous pas toujours des causes physiques agir sur le caractère des hommes? la situation des Phéniciens en faire des colonisateurs? ou des causes économiques avoir une part énorme dans les révolutions les plus importantes des Empires, dans la chute de la République romaine, dans les Croisades, dans la Réforme, dans le mouvement démocratique moderne? Ce sont de causes physiologiques que dérivent les besoins des hommes et ces besoins sont le plus puissant des mobiles qui les font agir [1]. L'homme

1. Bien qu'en fait nous ne soyons jamais libres de penser telle ou telle cause explique toute l'histoire. C'est faux, car les idées et les sentiments

d'ailleurs est lui-même par son corps une partie de la nature extérieure et sa nature morale est toujours dans une dépendance étroite de sa nature physique. Enfin celles de nos idées que nous n'avons pas élaborées par l'étude, mais qui sont l'héritage de tout un passé, agissent sur nos actes comme mobiles, de la même façon que nos besoins et nos sentiments.

Qu'appellerons-nous donc liberté dans ce déterminisme auquel nous nous heurtons de tous côtés quand nous analysons nos actes? Michelet avait répondu à cette question dans un passage de son cours de philosophie où il démontrait que plus l'homme est instruit et intelligent, plus il sera libre, parce que plus il aura d'idées, plus, au moment d'agir, son choix s'exercera librement. La liberté ne serait donc que la multiplicité des résolutions possibles et le fait de se décider, non sous la pression d'une force ou d'une activité étrangère à nous, mais en vertu de notre volonté propre. Mais la résolution à laquelle l'homme s'arrête n'en est pas moins déterminée par les idées, les sentiments et les instincts qui agissent en nous à un moment donné. Seulement s'il a l'esprit très lucide, s'il voit très nettement toutes les possibilités d'action et toutes les raisons d'agir qui se présentent à lui, il a conscience de la distance qui sépare les motifs et les mobiles de l'action elle-même, et au moment où il agit il se sent très nettement cause « première », et par conséquent libre et responsable dans l'acte qu'il va accomplir et dans les conséquences de cet acte, quand même il sait que cette cause « première » est elle-même mise en mouvement par une infinité de causes antérieures. Nos actions nous apparaissent comme d'autant plus libres qu'elles sont plus indépendantes du monde extérieur, de causes matérielles et d'influences collectives, qu'elles ont un caractère plus marqué d'individualité et de spiritualité. Si nous fuyons devant une inondation ou sommes emmenés en captivité, nous ne nous considérons pas du tout comme libres. Si nous satisfaisons par un mouvement instinctif, un besoin matériel comme la faim, nous nous croyons plus libres que dans le premier cas, bien que nous cédions à un instinct physique. Quand nous agissons par haine ou par amour, nous croyons notre acte plus libre encore, parce que notre haine ou notre amour sont essentiellement individuels, tandis que la faim est une loi universelle et quotidienne, et pourtant la haine et l'amour sont des sentiments en grande partie instinctifs. Si enfin notre acte est déterminé par une conviction politique ou religieuse, par une vue scientifique, par une pensée artistique, surtout si notre acte implique le sacrifice de certaines tendances égoïstes et inférieures, nous nous sentons agir en pleine liberté quand même ces convictions, ces idées scientifiques, ces goûts artistiques n'ont pas été inventés arbitrairement par nous, mais nous sont imposés par la tradition, par notre nature, par notre raison ou nos études.

deviennent à leur tour une cause efficiente; mais à l'origine ce sont ces deux instincts primordiaux qui mettent en branle l'humanité, et ils continuent toujours à agir en elle.

Les actes de cet ordre sont ceux qui nous apparaissent comme les plus individuels, les plus indépendants du monde extérieur, du monde matériel, et par conséquent comme les plus libres[1]. La liberté ainsi conçue, c'est-à-dire comme l'action la plus individuelle et la plus spirituelle possible de la personnalité humaine n'est nullement incompatible avec le déterminisme. Supposons en effet une société d'hommes doués d'une raison infaillible et d'une conscience morale impeccable; on pourrait être certain que dans chaque cas particulier ils n'agiraient que d'une façon, et pourtant ils se sentiraient les plus libres des hommes, puisqu'ils n'obéiraient qu'aux ordres de leur raison et de leur conscience.

Si nous acceptons cette manière d'envisager la fatalité et la liberté, il n'est pas douteux que la civilisation s'est toujours développée dans le sens de la liberté, c'est-à-dire qu'à mesure que les hommes sont devenus plus civilisés, l'action des influences externes, des instincts et des besoins matériels a été s'atténuant, tandis que l'action des mobiles intellectuels et moraux internes s'accentuait. Plus on se rapproche de l'époque moderne, plus ces mobiles intérieurs vont se multipliant, se diversifiant, se spiritualisant. Par l'hérédité ces mobiles, de plus en plus conscients, s'accumulent dans le cerveau de chaque individu, lui permettent une délibération plus complète sur ses actes, et donnent à ces actes un caractère de personnalité et d'indépendance plus grand. Plus on a derrière soi une longue suite d'ascendants civilisés, plus cette complication intellectuelle et morale est grande, et plus elle permet des décisions éclairées, réfléchies et personnelles. Un Français ou un Anglais d'aujourd'hui a conscience de dix ou vingt fois plus de mobiles intellectuels et moraux d'action qu'un Grec ou un Romain. Un Français ou un Italien qui ont derrière eux sept, huit, dix, quinze générations d'hommes cultivés ont une possibilité beaucoup plus grande de réagir personnellement contre les influences extérieures et les traditions inconscientes qu'un Russe qui n'a le plus souvent que trois ou quatre générations au plus d'hommes cultivés derrière lui. Aussi l'action réflexe est-elle bien plus rapide et plus irrésistible chez le Russe que chez le Français ou l'Anglais; la transition entre l'impulsion extérieure et l'action individuelle est beaucoup plus prompte et moins accompagnée de délibération et de réflexion chez le premier que chez le second.

Michelet a donc raison de dire que le mouvement de la civilisation s'est effectué dans le sens de la liberté, c'est-à-dire de la personnalité humaine; que le christianisme, dans la mesure où il a été une religion de l'esprit et une religion universelle, a affranchi les hommes des servitudes créées par les dieux mêlés aux phénomènes cosmiques, par ceux qui étaient liés à une ville ou à une nation, et ceux faits à l'image de l'homme. Il a raison aussi de penser que le mouvement démocratique

1. Bien qu'en fait nous ne soyons jamais libres de penser telle ou telle chose et que nos idées aient un caractère de nécessité plus marqué encore que nos sentiments.

est conforme à ce mouvement général de la civilisation; bien qu'il profite aux masses au détriment de quelques privilégiés, il doit avoir pour dernier résultat de faire parvenir à la plénitude de la vie individuelle, intelligente et consciente des millions d'individus qui jusqu'ici ont vécu d'une vie végétative et inconsciente, asservie à leurs besoins matériels ou à des idées traditionnelles que leur raison n'a pu s'approprier. Michelet n'a pas tort non plus de penser que la force trop grande des habitudes et des traditions locales a pu, comme en Italie ou en Allemagne, être à certains égards un obstacle au progrès. Il n'a pas eu tort non plus de penser que les Français, habitants d'un pays où les différences locales se sont plus effacées qu'ailleurs et où les membres des diverses provinces se sont plus vite qu'ailleurs amalgamés de manière à former une nation, où se rencontre la variété et la modération du climat, le mélange heureux des montagnes et des plaines, le voisinage des mers avec un sol très riche par lui-même, ont joui plus tôt que d'autres de cette plénitude, de cette variété harmonieuse de vie intellectuelle qui leur donnait la liberté de l'esprit, l'indépendance vis-à-vis des servitudes extérieures de la nature comme vis-à-vis des traditions sociales.

Toutefois, Michelet a eu le tort de croire possible d'expliquer le *détail* de l'histoire par ce duel de la fatalité et de la liberté dont il n'avait pas pris soin d'analyser la vraie nature et de chercher dans cette opposition de la liberté et de la fatalité des raisons pour justifier des préférences de sentiment, telle que sa préférence excessive pour son propre pays. S'il avait analysé plus précisément les faits sur lesquels il appuie sa propre théorie, il aurait vu que les nations ne croissent pas toujours en puissance, en raison de leur liberté morale, que cette liberté poussée à un degré extrême peut aboutir à une sorte d'incapacité d'agir par la multiplicité même des mobiles d'action, qu'il est nécessaire pour une nation d'être unie par un certain nombre de traditions qui s'imposent à elle comme des faits indépendamment de tout choix réfléchi. Rien ne nous dit que l'excès de culture intellectuelle et artistique de l'Italie du xv[e] et du xvi[e] siècle, l'excès de liberté morale et d'individualisme qui en découlait sans contrepoids suffisant créé par des intérêts politiques et économiques communs, n'ait pas été une des causes de sa décadence. La puissance de l'Angleterre vient en grande partie de son orgueil même, des nécessités économiques créées par l'excès de sa population par rapport à son sol, des fatalités économiques et commerciales et de la force de son sentiment national. L'Allemagne est arrivée à être une nation et à jouer un premier rôle dans le monde quand, à la haute culture intellectuelle qu'elle avait déjà au début du xix[e] siècle et qui la consolait de sa faiblesse politique, sont venus se joindre des sentiments et des besoins en partie instinctifs et irraisonnés, la tradition de l'unité nationale et impériale, héritée du Moyen-Age, et la nécessité de l'union commerciale et industrielle pour suffire aux besoins d'une population rapidement accrue. La France à qui sa population stationnaire n'impose pas de semblables besoins et

que sa Révolution a libérée de toutes traditions historiques, ne risque-t-elle pas d'être affaiblie et énervée par la satisfaction où elle se trouve de l'honnête aisance qui la laisse vivre à sa guise et par une liberté d'esprit qui lui fait goûter toutes les idées sans en épouser aucune?

J'en ai assez dit, je crois, pour faire comprendre ce qu'il y a de vrai dans la théorie de Michelet pourvu qu'on analyse les termes dont il s'est servi et qu'on ne l'envisage que dans sa plus grande généralité.

Si nous laissons maintenant de côté la théorie générale de Michelet, à laquelle nous nous sommes attardés parce qu'elle nous fournissait l'occasion d'examiner le problème du déterminisme historique et si nous examinons en elles-mêmes ses vues sur l'histoire de chaque peuple, Michelet reprend tous ses avantages; nous retrouvons l'auteur du Précis et du Cours d'histoire ancienne à l'École Normale avec ses dons merveilleux de peintre, son intelligence admirable du génie, des caractères des peuples.

Il faudrait tout citer. Je ne puis que vous rappeler quelques traits sur la Grèce, « cette imperceptible merveille dans la variété heurtée de ses monts et de ses torrents, de ses caps et de ses golfes, dans la multiplicité de ses courbes et de angles, si vivement et si spirituellement accentués; » sur Rome où Vesta fonde la cité sur le foyer domestique et qui ensuite ira s'élargissant au monde : « Sur chaque conquête elle dépose une jeune Rome qui représente sa métropole. »

Quelle poésie dans les lignes qui suivent sur les cathédrales gothiques!

« En contemplant cette muette armée d'apôtres et de prophètes, de saints et de docteurs échelonnés de la terre au ciel, qui ne reconnaîtra la cité de Dieu, élevant jusqu'à lui la pensée de l'homme... Chacune de ces aiguilles qui voudraient s'élancer, est un poème, un vœu impuissant arrêté dans son vol par la tyrannie de la matière. La flèche, qui jaillit au ciel d'un si prodigieux élan, proteste auprès du Très-Haut que la volonté du moins n'a pas manqué. Autour rugit le monde fatal du paganisme, grimaçant en mille figures équivoques de bêtes hideuses, tandis qu'au pied les guerriers barbares restent pétrifiés dans l'attribut où les surprit l'enchantement de la parole chrétienne. L'éternité ne leur suffira pas pour en revenir. »

Je ne citerai que quelques lignes sur l'Allemagne, où Michelet n'a vu que calme, pureté, chaste recueillement, et aussi morcellement et anéantissement dans le panthéisme :

« Jetée au centre de l'Europe pour champ de bataille à toutes les guerres, l'Allemagne s'attacha bon gré, mal gré, à l'organisation féodale, et resta barbare pour ne pas périr. C'est ce qui explique ce merveilleux spectacle d'une race toujours jeune et vierge, qu'on aperçoit engagée comme par enchantement dans une civilisation transparente, comme un liquide vivement saisi reste fluide au centre du cristal imparfait.

De là, ces bizarres contrastes qui font de l'Allemagne un pays monstrueusement diversifié. Des États de 20 millions d'hommes, d'autres de 20.000. Le morcellement infini, le droit infiniment varié des seigneuries féodales; et à côté une grande monarchie disciplinée comme un régiment. »

Cette monarchie disciplinée impose à Michelet un scrupule d'historien et dans une note où il rend justice à la bonne et savante Allemagne, à la pureté adorable de ses mœurs, à sa supériorité scientifique, à l'ascendant qu'elle a exercé sur la France sous la Restauration, il ajoute : « C'est un peuple d'érudits supérieurement dressés et disciplinés; l'avenir décidera ce que vaut cette supériorité de discipline en guerre et en littérature. » L'avenir a décidé.

Voyez aussi ces lignes sur l'Angleterre, où l'on sent frémir le ressentiment de vingt ans de guerres, que dis-je? de trois guerres de cent ans chacune :

« L'orgueil humain personnifié dans un peuple, c'est l'Angleterre. J'ai déjà marqué l'enthousiasme que l'homme du Nord s'inspire à lui-même, surtout dans cette vie effrénée de courses et d'aventures que menaient les vieux Scandinaves. Que sera-ce lorsque ces barbares seront transplantés dans cette île puissante, où ils s'engraissent du suc de la terre et des tributs de l'Océan? Rois de la mer, du monde sans loi et sans limites, réunissant la dureté sauvage du pirate danois et la morgue féodale du lord fils de Normands. Combien faudrait-il entasser de Tyrs et de Carthages pour monter jusqu'à l'insolence de la titanique Angleterre. »

Michelet revenait d'Italie; il était tout rempli de l'Italie et elle lui a inspiré peut-être les passages les plus beaux et les plus profonds de l'*Introduction*. Je n'en citerai que quelques traits :

« Ce qui a fait l'humiliation de l'Italie, c'est l'indomptable personnalité, l'originalité indisciplinable, qui, chez elle, isole les individus... Le génie italien est un génie passionné mais sévère, étranger aux vagues sympathies. Ce n'est point le monde naturel de la famille, de la tribu, c'est le monde artificiel de la cité. Circonscrit par la nature dans les vallées de l'Apennin, isolé par des fleuves peu navigables, il s'enferme encore dans des murs. Il y règne loin de la nature dans des palais de marbre, où il vit d'harmonie, de rythme et de nombre; s'il en sort, c'est pour se bâtir dans ses villas des jardins de pierre... La poésie s'y inspire du génie de la cité. Le vrai poète italien c'est l'architecte de la cité invisible, dont les cercles symboliques sont la scène de la *Divina Commèdia*. Dante est l'expression complète de l'idée italienne du rythme et du nombre. Il a mesuré, dessiné, chanté l'enfer. C'est encore sous la forme harmonique de la cité que l'histoire de l'humanité apparut au fondateur de la philosophie de l'histoire, le Dante de l'histoire prosaïque de l'Italie, Giambattista Vico. »

On voit Vico toujours présent à la pensée de Michelet. La France apparaît à Michelet comme le seul pays qui jouisse d'une véritable unité.

« Races et idées, tout se combine et se complique en avançant vers l'occident. Le mélange, imparfait dans l'Italie et l'Allemagne, inégal dans l'Espagne et l'Angleterre, est en France égal et parfait. Ce qu'il y a de moins simple, de moins naturel, de plus artificiel, c'est-à-dire de moins fatal, de plus humain et de plus libre dans le monde, c'est l'Europe, de plus Européen, c'est ma Patrie, c'est la France... L'Allemagne n'a pas de centre, l'Italie n'en a plus. La France a un centre, un et identique depuis plusieurs siècles, elle doit être considérée comme une personne qui vit et se meut. Le signe et la garantie de l'organisme vivant, la puissance de l'assimilation, se trouve ici au plus haut degré : la France française a su attirer, absorber, identifier les Frances anglaise, allemande, espagnole, dont elle était environnée. »

Michelet montre comment ce phénomène a été opéré par la France centrale, le pays de plaines de la Seine et de la Loire, plat, pâle, indécis, qui a réuni et concilié toutes les originalités provinciales. La France a le génie de l'action; elle fait la guerre par les armes, par les subtilités juridiques, par la dialectique. Elle est essentiellement une société, et a le génie social. Elle est aussi ardente à faire le prosélytisme de ses propres idées que prompte à accepter celles des autres. Elle s'est faite italienne, espagnole, anglaise. Et elle a francisé les autres nations. Elle ne fait pas la guerre pour conquérir et exploiter; elle croit, moitié fatuité, moitié sympathie généreuse, qu'elle ne peut rien faire de plus profitable pour le monde que de lui imposer ses idées, ses mœurs et ses modes. Elle a régné sur l'Europe par sa langue et sa littérature. Elle va maintenant, après juillet, donner au monde sa liberté et ses principes. Car la France, germanique et romaine, est un peuple législateur dont les lois rayonnent au dehors. La France agit et raisonne, décrète et combat. Elle remue le monde; elle fait l'histoire et la raconte. Aucun pays n'a de chroniques et de mémoires comparables à ceux de la France [1].

Le génie de la France est le génie de la prose et le génie démocratique. Seule elle a connu l'égalité dans la liberté. Tout cela, je l'avoue, me paraît vrai et il me semble que Michelet a bien compris le rôle et le génie de la France dans l'histoire européenne. Il a de même très bien indiqué les reproches qu'on peut lui adresser. La France n'est pas un pays de beauté; la France est foule et peuple [2].

« Le Gargantua de Rabelais fait frémir à côté de la noble ironie de Cervantes et du gracieux badinage de l'Arioste. »

Mais la France échappe aux excès où pourrait l'entraîner son ironie et son prosaïsme grâce à son bon sens et à l'idée d'ordre, grâce à son culte de la raison. Michelet s'enthousiasme alors pour cette idée de l'ordre dans la liberté qui lui paraît s'être manifestée d'une manière sublime dans les 50.000 combattants de juillet, prêts à mourir pour une idée. Au milieu d'un monde où les révolutions et le scepticisme philosophique ont fait crouler tous les vieux appuis de l'âme humaine, Michelet voit la France, le pays social par excellence, enseignant au monde le Verbe du monde social par lequel sera réalisée la cité universelle et divine dont la charité chrétienne n'a donné que le pressentiment. *L'Introduction* se termine par une sorte de vision pro-

1. Michelet ne s'est pas rendu compte que si la supériorité de la France vient de ce qu'elle est un tout organique, les individus ne sont plus libres mais partie intégrante de ce tout qui les domine; et comment prétendre que ce grand être collectif agit librement ? Michelet a senti plus tard son erreur, car dans une note du 24 mars 1842, il dit qu'il a eu tort en 1831 de voir toute l'histoire ancienne comme un combat et de poser dans l'*Histoire romaine* « une théorie de l'anéantissement de l'individualité dans les masses, comme si un homme vivant ne pouvait être un mythe. Il eût fallu montrer comment, plongée dans les masses, l'individualité n'y perd rien ».

2. Il dit avec raison, dans cette même note, que ce qui a de la valeur, dans son *Introduction*, c'est la *caractéristique positive des nations* modernes, mais isolée et sans en avoir marqué la grande harmonie spirituelle.

phétique où, comme Joad saluait la Jérusalem nouvelle sortant des déserts plus vivante et plus belle, Michelet salue la France qui, appuyée sur l'Espagne et l'Italie dit le Verbe de l'Europe, comme la Grèce révèle la pensée solitaire de chaque nation : — exerce « le pontificat de la civilisation nouvelle. »

Notre génération est revenue des enthousiasmes prophétiques de 1830 et l'histoire nous a enseigné à être plus modestes pour notre pays. Nous pensons que chaque peuple écrit ses propres versets dans la Bible de l'humanité et qu'il n'appartient à aucun de parler pour tous. Pourtant nous devons reconnaître que la France a de tout temps joué et qu'elle joue encore le rôle d'interprète entre les nations et que c'est en grande partie par elle qu'elles communiquent; qu'elle est à bien des égards l'auditoire du monde, et qu'une idée, une œuvre d'art, ne prennent une portée universelle qu'après avoir acquis droit de cité en France. Qu'il suffise de rappeler le rôle joué par la France dans la diffusion du Kantisme et récemment du Nietzschéisme, dans la réputation universelle qu'ont acquise les œuvres d'Ibsen, d'Annunzio, ou de Wagner. N'est-il pas vrai aussi que si l'Angleterre a su mieux que la France enseigner au monde les conditions pratiques dans lesquelles peuvent se développer les libertés constitutionnelles, les idées répandues dans le monde par la France à la fin du XVIII[e] siècle et pendant tout le XIX[e] siècle, l'ébranlement que nos révolutions ont périodiquement donné à l'Europe ont plus fait que toute autre chose pour la diffusion des idées constitutionnelles et surtout des idées démocratiques. Bonnes ou mauvaises, ces idées démocratiques sont partout en marche et la France a été la première à en faire l'expérience, souvent à son détriment. Il y a soixante ans elle établissait la première le suffrage universel. Hier elle donnait à l'Europe l'exemple de la séparation de l'Église et de l'État. Bien que nos malheurs aient refoulé en nous les élans naïfs qui nous faisaient souvent nous inquiéter plus du bonheur des autres peuples que de celui de la France, je crois que nous pouvons considérer comme vraies dans le présent comme dans le passé ces paroles de Michelet :

« Il sera pardonné beaucoup à ce peuple pour son noble intinct social. Il s'intéresse à la liberté du monde; il s'inquiète des malheurs les plus lointains. L'humanité tout entière vibre en lui. Dans cette vive sympathie est toute sa gloire et toute sa beauté. »

Après avoir vu ce qu'est l'*Introduction* il nous reste à indiquer sa place dans l'œuvre de Michelet. Elle en est vraiment l' « introduction » et Michelet disait justement : « j'ai commencé à être à la fin de 1830 ». Son *Vico*, son *Précis*, ses cours de l'École Normale avaient été des œuvres de préparation. Vico lui avait donné sa méthode et sa direction; le *Précis* et ses cours lui avaient fait parcourir toute l'histoire universelle. Son *Introduction* annonce les œuvres qui vont venir.

Elle annonce d'abord l'*Histoire Romaine* et l'*Histoire de France* dont la pensée est déjà présente à l'esprit de Michelet. On retrouvera dans l'*Histoire Romaine* les vues résumées dans l'*Introduction*

sur le dualisme de cette histoire, sur le rôle de la jurisprudence, sur la conquête du monde par le système de colonisation. On retrouvera dans l'*Histoire de France* l'admiration émue pour la grandeur du Moyen-Age; le paragraphe sur les cathédrales est le résumé d'un des plus célèbres chapitres du tome II sur l'architecture gothique. Mais déjà Michelet montre dans l'*Introduction* le système du Moyen-Age détruit en France par l'alliance du peuple et du roi, et les pages où il développe cette idée sont la substance des trois derniers volumes de son histoire de France au Moyen-Age.

Ce n'est pas tout. Le livre du *Peuple* de 1843 reprendra et développera avec un degré d'enthousiasme et de mysticité de plus les idées exprimées dans l'*Introduction* sur le rôle messianique de la France, révélatrice du Verbe social; et Michelet se trouvera alors amené à enseigner le patriotisme français comme une sorte de religion. Ce Verbe social, c'est une démocratie réalisant la justice et la liberté dans l'ordre par l'égalité. C'est déjà l'idée fondamentale de l'*Histoire de la Révolution* qui se fait jour; mais tandis qu'en 1847 cette idée nous sera présentée comme une négation du dogme chrétien de la grâce, en 1830 cette idée est une transformation normale de l'idée chrétienne elle-même, qui est aux yeux de Michelet non la grâce injuste et arbitraire, mais la paternité de Dieu et la charité. Michelet faisait alors, avec raison, selon nous, consister l'essence du christianisme non dans les dogmes théologiques de l'Église, mais dans la doctrine dont le Christ même a donné le résumé dans les deux préceptes: « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée et ton prochain comme toi-même. » Mais déjà en 1830 il considérait le christianisme comme devant mourir sous sa forme catholique pour renaître sous une forme adéquate à la pensée moderne.

On retrouvera aussi dans la *Bible de l'humanité*, plus développées et plus précises, les idées esquissées dans l'*Introduction* sur la Perse, première manifestation de la liberté et de la spiritualité dans le monde de l'Orient, et sur la Grèce créatrice de la Cité, des dieux accessibles à l'homme, révélatrice de la dignité et de la liberté humaines dans le type du stoïcisme. Au contraire sur l'Inde, l'Égypte, la Judée, le point de vue de Michelet sera entièrement déplacé entre 1830 et 1864. Enfin il est curieux de trouver dans l'*Introduction* quelques lignes où on peut voir comme le germe, encore confus, de la *Sorcière*. En parlant du triomphe du peuple par la Révolution, Michelet nous dit : « La liberté a vaincu, la justice a vaincu. Le triomphe progressif du moi, le vieil œuvre de l'affranchissement de l'homme, commencé avec la profanation de l'arbre de la science, s'est continué. Le principe héroïque du monde, la liberté longtemps maudite et confondue avec la fatalité sous le nom de Satan, a paru sous son vrai nom [1]. »

1. Dans une note du 8 juillet 1868, Michelet dit que son *Introduction* est identique à *la Sorcière*, et il explique cette assertion dans une autre note de 1869. « **Mon petit livre de juillet, cet essai d'histoire du monde en quelques pages, issu de la liberté et tout anti-fataliste, était contraire en son essence,**

Vous voyez ainsi la justification, dans la suite de l'œuvre de Michelet, des idées contenues dans l'*Introduction*[1]. Toutefois, il faut signaler deux modifications bien plus importantes encore dans sa conception générale du monde lorsqu'il s'occupa d'écrire des livres d'histoire naturelle. Cette espèce de malédiction qu'il jetait en 1830 à la nature comme obstacle à la liberté humaine, cette opposition qu'il établissait entre la nature et l'idéal moral, cette guerre qu'il déclarait à la nature, se changent en une sympathie générale, éperdue, attendrie pour la nature. Elle est devenue de marâtre une mère, et la morale réside désormais dans l'accord avec elle. Michelet arrache la nature à la fatalité pour y montrer au contraire partout, non seulement dans l'animal mais dans la plante, que dis-je? dans le minéral lui-même, des velléités de pensée, de volonté, des germes de liberté. Enveloppant toute la nature dans son amour et voyant Dieu présent dans la nature entière, Michelet n'aperçoit plus dans le panthéisme la mort et l'immobilité, la négation du monde moral. Il est au contraire tout pénétré de panthéisme, mais d'un panthéisme, d'une forme bien particulière et bien peu philosophique; au lieu d'absorber l'homme dans la nature, il humanise si je puis dire la nature entière et la fait participer à la vie consciente de l'homme et d'un Dieu qui, quoique immanent en toute chose, est pourtant un Dieu paternel, conscient et bon[2].

J'ajouterai qu'on trouve dans les *éclaircissements* ajoutés à l'*Introduction* beaucoup d'indications qui font prévoir ses travaux à venir. Les notes très abondantes sur l'Allemagne du Moyen-Age, empruntées à Jacob Grimm et à Goerres, sont le résultat des travaux qu'il avait

non seulement au fatalisme saint-simonien d'attraction, mais au fatalisme chrétien que la théologie appelle la grâce. En menant la vie solitaire des moines du Moyen Age, je lui étais si contraire qu'en ce livre de 1830, tout comme dans ma *Sorcière* de 1862, je marquais expressément que la protestation obscure, barbare de la liberté s'arrachant d'abord de l'autorité avait eu d'abord pour nom Satan. C'est un principe d'abord tout négatif et critique, mais fondé dans la nature, lequel à son second âge, s'appuyant de plus en plus sur elle devient fécond, créateur, crée la science de la nature, médecine et sorcellerie (choses longtemps identiques) enfin, en dépit du prêtre, en faisant les nouveaux arts, est un autre Prométhée ».

1. Michelet, lorsqu'il a fait son examen de conscience en vue de sa *Préface* de 1869, a très bien marqué l'unité de ses livres : « Ma passion était le sens vif et fécond de la liberté morale, mon *Vico*, mon juillet, mon principe héroïque qui créait mes livres et mon enseignement... Là était mon unité d'âme... Là concordent tous mes écrits d'histoire et d'histoire naturelle. La forme varie, non le fond. L'élan austère et pur de l'Histoire universelle (1831) se retrouve en l'*Amour* (1858).

« Ma grande œuvre historique de près de 40 ans n'a pas moins en ceci son harmonie profonde qu'elle ne suit qu'un guide, la liberté morale. »

2. Il y a encore quelques points sur lesquels dans la suite ses idées se sont autant modifiées que sur la Judée et le Christianisme. En 1830, il parle avec sympathie de Napoléon, en qui il voit la figure de l'union future de l'Italie et de la France; il admire le caractère à la fois poétique et pratique de son génie, la beauté sévère de son profil. Dans l'*Histoire du XIX*e *siècle*, il rabaissera ce génie avec obstination et arrivera à le regarder comme plus africain qu'italien.

entrepris sur la littérature populaire de l'Allemagne et font prévoir les *Origines du Droit*. Une note sur Luther, qu'il trouve peu et mal connu, annonce le livre qu'il prépare sur le réformateur. Ces éclaircissements sont une mine très riche de textes et de pensées curieusement rassemblés, et qui fournissent une image vivante de la prodigieuse fermentation intellectuelle du cerveau de Michelet à cette époque.

L'Introduction à l'histoire universelle fit une impression considérable. Dans le *Journal des Savants*, Daunou, qui avait le romantisme comme l'éclectisme en horreur et qui sans doute avait vu avec dépit Michelet lui être associé aux Archives comme chef de la section historique, montra sa mauvaise humeur par une note sèche et ironique. Mais ailleurs l'admiration fut très vive. Un article du *Constitutionnel* du 3 août 1831, dû à la plume de Du Rozoir, professeur d'histoire à Louis le Grand et suppléant à la Sorbonne, accepta tout entières les conclusions de Michelet qui lui semblaient justifiées par la Révolution de Juillet.

Sismondi, tout en lui exprimant son admiration, faisait des réserves sur le rôle que Michelet assignait à la France et lui laissait voir qu'il ne partageait pas son complaisant optimisme.

Le judicieux Sainte-Beuve, bien que de six ans plus jeune que Michelet, lui indiquait aussi que son système lui paraissait insuffisant à expliquer toute l'histoire, mais son admiration n'en était pas moins vive.

Edwards, lui, était tout admiration et ne faisait pas de réserves. Eichoff ne sait ce qu'il doit le plus louer, la nouveauté des aperçus, le coloris du style, le choix heureux des citations, et il conclut : c'est un petit livre admirable.

Si Naudet et Royer-Collard remercient un peu froidement, Victor Leclerc est sous le charme de ces belles pages.

Une lettre curieuse est celle d'Amar, un littérateur de la vieille école, qui avait soixante-six ans et dont la lettre fait bien sentir tout ce que le genre de Michelet avait de nouveau et combien il devait dérouter des hommes tels que Daunou. Le style que les jeunes gens comme Sainte-Beuve, qui a vingt-sept ans, trouvent merveilleusement français paraît une langue toute nouvelle aux vieillards, même lettrés. Mais ce qui est le plus intéressant dans les lettres reçues par Michelet ce sont les lettres des jeunes gens, d'élèves qui s'attachent à la doctrine philosophique encore plus qu'aux tableaux d'histoire. On voit chez eux ce besoin d'une foi nouvelle qui tourmentait les esprits, qui produisait la naissance de l'Église Saint-Simonienne et qui allait pousser Lamennais au schisme et à l'hérésie.

Mallet, qui avait eu Michelet pour maître dans sa seconde année d'École Normale et qui était professeur à Douai, lui écrivait le 31 mai pour lui dire son admiration pour sa brochure qui est un grand livre, mais en même temps pour protester au nom du Saint-Simonisme contre la condamnation prononcée par Michelet sur cette doctrine.

Un élève de Michelet à Sainte-Barbe, Paul Delasalle, lui écrit de

Montargis une longue lettre dans laquelle, et sans prononcer le mot de Saint-Simonisme, il lui expose des vues analogues à celles des Saint-Simoniens. Il croit, comme Michelet, à la mission de la France, mais la révélation qu'elle apportera ne sera pas la doctrine de la lutte éternelle de l'esprit contre la matière. La libération seule de l'esprit n'est qu'un principe de critique, de négation, de désordre même. L'humanité veut l'ordre et l'harmonie et ne peut y arriver que par l'union et l'équilibre de la matière et de l'esprit. Il y a d'abord le règne de la nature, puis une sorte de théo-matérialisme, puis la philosophie de l'esprit, puis la philosophie de la matière. Maintenant il faut une palingénésie d'où sortiront l'unité et l'harmonie nouvelles [1].

Ces lettres rendent sensible la fièvre de réorganisation sociale et religieuse qui animait les esprits au lendemain de la Révolution. Elle fait comprendre l'œuvre de Michelet. Elle fait comprendre aussi les désillusions et les rancœurs qui animèrent pendant le régime du juste milieu ceux qui avaient nourri ces magnifiques espérances.

1. D'Eckstein, dans l'*Avenir*, sans admettre son point de vue, loue l'effort de Michelet pour arracher l'histoire au scepticisme stérile du XVIIIe siècle.

LIVRE II : LA MATURITÉ

CHAPITRE PREMIER

Michelet de 1830 à 1848

L'opinion généralement reçue divise la vie de Michelet en deux périodes nettement opposées l'une à l'autre : une première période, s'étendant jusqu'à 1842, où il aurait été un homme d'idées modérées, conservatrices, de tendances, sinon de convictions catholiques, un pur historien et un pur lettré, étranger aux agitations de son temps, — et une seconde période où l'orgueil et la rancune auraient fait de lui un polémiste et un révolutionnaire. Nous chercherons au contraire à montrer qu'il a toujours été fidèle aux mêmes idées et aux mêmes tendances, soit dans la période de ses débuts de 1816 à 1830, soit dans la période de sa maturité, de 1830 à 1852, où ses œuvres de polémique sont la manifestation naturelle et presque nécessaire des idées auxquelles il a voué sa vie, soit dans sa période de vieillesse, de 1853 à 1874, où le polémiste n'est plus qu'un éducateur et où l'artiste se révèle sous des aspects nouveaux, période de renouvellement plus encore que de déclin. Ces trois périodes de la vie et de l'œuvre de Michelet se trouvent coïncider avec trois moments caractéristiques dans l'histoire politique et intellectuelle de la France : la Restauration, la Révolution de Juillet et la Révolution de 1848, le second Empire et la guerre de 1870.

Pendant la période de préparation Michelet ne s'est pas mêlé à la vie publique. Il a vécu une existence toute de travail et de famille, entre son père, sa femme, ses enfants et quelques rares amis. Les relations qu'il entretient au dehors n'ont pour objet que le travail et l'étude; relations avec des collègues, des savants, des littérateurs. Son baptême, la protection de l'abbé Nicolle et de M. Guéneau de Mussy, sa situation auprès de la princesse Louise, son attitude très prudente et réservée pouvaient le faire passer pour attaché à l'Église et à la monarchie légitime, mais il suffisait de lire attentivement son *Précis d'histoire Moderne* pour discerner en lui un fils du XVIII[e] siècle et de la Révolution. Ses cours de l'École Normale témoignent d'une absolue liberté de pensée; et aujourd'hui que nous possédons son journal

intime de 1820 à 1822 et le récit de ses quinze premières années, nous le voyons détaché de toute croyance dogmatique et sympathisant avec la fraction la plus avancée du parti libéral sous la Restauration.

De même qu'il est resté à l'écart des hommes politiques pendant la Restauration, de même il s'est tenu en dehors des cénacles littéraires. Il ne s'est pas plus inféodé aux romantiques qu'aux doctrinaires; il n'a été le collaborateur d'aucun journal et n'a pas voulu gaspiller ses forces ni prendre part aux luttes politiques et littéraires dans la presse. Romantique, certes il l'est par son amour pour le Moyen-Age, par son lyrisme, par sa recherche du pittoresque, de la couleur et de la vie, mais il refuse de se dire romantique, d'accepter toute la poétique du romantisme, les déclarations de guerre à la tradition du XVIIe siècle et tout ce qu'il y eut de conventionnel et de superficiel dans les engouements pour le Moyen-Age catholique, pour l'exotisme espagnol, anglais ou allemand. Michelet tient à rester et à se dire classique, fils de Virgile, disciple de Voltaire plus que de Rousseau.

Mais en même temps il tient à ne pas s'enfermer dans la tradition française, il étudie l'anglais, l'allemand, l'italien, il visite l'Allemagne et l'Italie en attendant de pouvoir visiter l'Angleterre, il se rend nettement compte qu'il ne pourra comprendre la France, qui à ses yeux joue dans le monde moderne un rôle directeur, qu'après avoir approfondi l'esprit de Rome et de son droit, l'esprit de l'Allemagne et de Luther.

Michelet nous apparaît au lendemain de la Révolution de 1830, en pleine possession de son individualité intellectuelle. Ses idées directrices sont déjà trouvées. On peut pressentir ce que seront son œuvre et son action, ou du moins saisir le lien qui existe entre ce qu'il était avant 1830 et ce qu'il a fait depuis.

Depuis la fin de 1829, depuis que M. de Montbel lui a enlevé l'enseignement de la philosophie pour ne lui laisser que celui de l'histoire, il n'a plus d'hésitation sur ce que sera sa carrière : ce sera une carrière d'historien. Mais cette décision ne change rien à l'orientation générale de son esprit. D'une part, il ne cesse pas de considérer l'histoire et la philosophie comme deux parties inséparables d'un même tout, et de chercher dans l'histoire les lois et les manifestations caractéristiques du développement humain; d'autre part, comme au temps où il se croyait appelé à enseigner la philosophie, ce n'est pas la métaphysique qui l'attire, mais la psychologie considérée comme la base de la philosophie de l'histoire. Historien, il sera de même, avant tout, un psychologue. Il s'attachera non au récit minutieux et complet des faits de la diplomatie et de la guerre, non à l'analyse méthodique des institutions, mais à la reconstitution de la vie du passé, à la résurrection des peuples morts ; il voudra les montrer vivants, agissants dans leur unité complexe et colorée; il cherchera dans la peinture des mœurs et des hommes non le pittoresque pour lui-même, mais la manifestation de l'âme humaine sentante et pensante. C'est toujours à une œuvre de synthèse totale que visera Michelet, comme au temps où il commentait Vico, une synthèse où

tout se trouvera réuni, les éléments matériels fournis par le sol, le climat, le sang, les tendances physiques des races, et les éléments spirituels fournis par leurs aptitudes intellectuelles et morales, leurs actes, leurs arts, leurs droits, leurs institutions et leurs cultes. Presque simultanément nous le voyons, dans ses *Origines du Droit*, chercher dans les formules juridiques et dans les traditions populaires les éléments d'une sociologie, le retentissement dans l'âme humaine des circonstances et des conditions sociales qui s'imposent à tous les êtres humains, (liens de famille, propriété, État, guerre, exercice de la justice, rites funéraires) et entreprendre de raconter l'histoire du peuple français qu'il conçoit comme la biographie d'un peuple, car pour lui la France est une personne. Il avait rêvé de faire précéder l'histoire de la France d'une histoire de Rome et de mener de front avec l'histoire de France, une histoire de la Réforme allemande et une histoire de l'Italie. Il ne put conduire l'histoire de la république romaine que jusqu'au moment où César fait de Rome la ville universelle et lègue au monde une conception de la cité, humaine et juste, dont héritera la France. De son histoire de la Réforme, il ne put achever qu'une biographie de Luther. Il laissa à Quinet le soin d'écrire les *Révolutions d'Italie*.

La philosophie de l'histoire qui inspirait Michelet était, nous l'avons vu, essentiellement psychologique et morale. Cette conception de l'histoire devait le pousser à voir dans le développement des idées démocratiques et du rationalisme la loi même du progrès humain et à mettre son enseignement et ses livres au service de ces idées, dont la France de la Révolution était l'incarnation. Aussi le titre de la chaire du Collège de France, *Histoire et Morale*, lui parut-il répondre absolument à sa conception même de l'histoire. Il se crut, quand il monta dans cette chaire, investi d'un apostolat moral, qu'il exerçait par l'enseignement de l'histoire. Ses cours ont tous été conçus comme des cours d'éducation nationale, et l'on ne peut s'étonner ni qu'il se soit lancé par ses cours et ses livres, *les Jésuites*, *le Prêtre* et *le Peuple*, dans la lutte soulevée par le mouvement catholique de 1840, ni qu'il ait brusquement abandonné à la fin du xve siècle son *Histoire de France* pour écrire l'*Histoire de la Révolution*, réservant à plus tard de relier par la Renaissance et l'Ancien Régime la France du Moyen-Age, féodale et catholique, à la France moderne, démocratique et rationaliste.

Il n'y a donc aucune contradiction, aucune solution de continuité dans cette œuvre. L'auteur du *Prêtre*, du *Peuple* et de la *Révolution* est bien le même homme qui a écrit l'*Introduction à l'histoire universelle*, *les Origines du Droit* et *l'Histoire de France*, le même qui a traduit Vico et écrit le *Précis d'Histoire moderne* et l'*Histoire Romaine*. Sans doute, il pouvait ne pas prévoir avant 1830 toutes les conclusions auxquelles il arriverait en 1847, mais sa conception générale de l'histoire est restée la même. Et cette conception est précisément ce qui fait son originalité parmi les historiens de son temps. Il est le seul dont l'œuvre se rattache à une conception philosophique de l'histoire de l'humanité, à une synthèse générale, le seul qui ait fait

de cette conception une méthode, qui ait écrit l'histoire essentiellement en psychologue. Sans doute, si de Barante, Sismondi, Henri Martin, sont exclusivement des narrateurs, Guizot et même Augustin Thierry sont des généralisateurs. Mais leurs généralisations sont restreintes à certaines périodes, à certains territoires, et ni l'un ni l'autre n'ont fait dépendre de leurs idées générales leur méthode d'exposition. Michelet prétend, par sa méthode d'exposition et par sa psychologie pittoresque, reconstituer et expliquer en même temps la vie totale de l'humanité, le dedans et le dehors, l'âme et le corps, et dégager à la fois les idées et les sentiments qui conduisent les hommes et les faits caractéristiques qui symbolisent ces sentiments et ces idées. Que cette prétention de Michelet soit entièrement justifiée, qu'elle soit même scientifiquement légitime, on peut le contester; nous avons déjà indiqué ce qu'il entre d'illusions et de chimères dans son système et dans son application, et nous aurons encore occasion d'y revenir. Cependant l'originalité du point de vue et de l'œuvre de Michelet n'est pas contestable. Quand il a écrit : « Que ce soit là ma part dans l'avenir d'avoir, non pas atteint, mais marqué le but de l'histoire, de l'avoir nommée d'un nom que personne n'avait dit », il ne définissait pas simplement une forme d'art, ses dons de visionnaire et d'écrivain, il définissait sa conception de l'histoire, sa philosophie et sa méthode.

Il faut bien le reconnaître d'ailleurs, cette forme très particulière de philosophie de l'histoire, qui aboutissait à faire de celle-ci une psychologie passionnée et pittoresque, Michelet n'y avait pas été conduit simplement par des théories spéculatives, mais aussi par ses besoins d'artiste et par la puissance de son imagination. Son symbolisme n'a rien qui sente l'abstraction. Il n'est que le don de saisir les faits et les figures essentiels et de les faire voir dans leur réalité. Nos modernes symbolistes ont discrédité ce mot et ont fait du symbolisme une transcription des idées en formes parfois brillantes, mais presque toujours imprécises et fugitives. Le symbolisme de Michelet est l'évocation fulgurante et éclatante de la vie, une sorte d'exaltation du réel par la concentration des rayons lumineux sur des points choisis d'avance [1]. Michelet eut de très bonne heure cette préoccupation de l'art, et il savait la puissance de son imagination. Il se reproche même, dans une note du 3 août 1868, d'avoir été trop artiste jusqu'en 1848, de lui avoir laissé trop de jeu. En 1841, il se compare à un joueur de marionnettes qui s'en lasse parfois, les jette sous la table, ou les ouvre pour voir ce qu'elles ont dans le corps, et n'y trouve que sa propre âme.

1. Cette philosophie et ce symbolisme n'ont rien à voir avec les conceptions abstraites qu'on trouve à la même époque chez les plus grand érudits allemands, chez Ed. Gans, p. ex., qui disait en parlant de Rome : « Le monde romain est le monde où combattent le fini et l'infini ou la généralité abstraite et la personnalité libre. Patriciens, côté du fini. L'État romain est donc le progrès d'un fini à d'autres finis. Son histoire est donc dans l'espace et dans le temps. Au contraire, l'Orient seulement dans l'espace, la Grèce seulement dans le temps, etc... ».

Voilà donc le second caractère propre à l'œuvre de Michelet; elle est celle d'un artiste, d'un grand artiste, et, je crois pouvoir le dire sans exagération, du plus grand artiste que la littérature historique ait produit en France et peut-être dans tous les pays. Il laisse loin derrière lui Augustin Thierry qu'il qualifie cependant lui-même, et avec raison, de ce nom.

Or, si l'artiste atteint en lui son plus haut point de perfection de 1838 à 1842 quand il écrit son *Charles VI*, sa *Jeanne d'Arc* et son *Louis XI*, il avait déjà pleine conscience de sa volonté et de ses moyens quand il écrivait son *Précis* et *l'Histoire Romaine*.

L'artiste, le poète, devait subsister en Michelet jusqu'au bout, malgré tous ses efforts pour se simplifier, pour parler un langage accessible aux foules, pour donner à sa pensée une forme plus directe, plus naturelle. Il ne réussit qu'à accentuer son originalité et à pousser parfois jusqu'à l'excès la recherche du rythme dans la phrase et du pittoresque dans l'expression. Il reste jusqu'à la mort le grand artiste qu'il fait déjà pressentir quand il écrivait à seize ans son *Discours* du concours général.

Il n'y avait pas seulement en Michelet un philosophe psychologue et moraliste, et un grand écrivain doué au plus haut degré de sens artistique; il y avait aussi un savant et un érudit, et, sur ce point encore, il prétendait à l'originalité avec une part de raison et une part d'exagération. Ce savant, cet érudit, avait commencé à se former avant 1830 [1]. Il s'est développé et affirmé dans les années qui ont suivi. Il a toujours eu la prétention, en partie justifiée, de ne pas se laisser entraîner par l'imagination et le sentiment. Il se vante d'avoir toujours donné à ses constructions historiques une base solide, d'un côté par l'étude des conditions matérielles dans lesquelles l'histoire s'est produite, de l'autre par l'étude des documents originaux.

De très bonne heure Michelet avait été attiré vers les sciences naturelles, en même temps qu'il était un fervent mathématicien. Son ami Poinsot le conduisait à la Salpêtrière, et il prenait un vif intérêt aux questions d'anatomie et de physiologie. Il exprime dans son *Journal* le regret de ne pas s'occuper des sciences de la nature, à ses yeux les vraies sciences de Dieu. Vers la fin de la Restauration il se lie intimement avec le médecin Edwards et on le voit rechercher Cuvier et surtout Geoffroy Saint-Hilaire [2]. Il avait même, en 1825, ébauché le projet d'une étude religieuse des sciences naturelles, projet qui devait être réalisé trente ans plus tard quand il écrivit *l'Oiseau*, *l'Insecte*, *la Mer* et *la Montagne*. En 1842, au milieu de ses plus grandes détresses morales, il cherche un rafraîchissement dans l'histoire naturelle, dans

2. *Jules Michelet et Isidore Geoffroy St-Hilaire* (dans la *Revue bleue*, 1911,

1. Dans son *Discours* de 1825, il insiste sur la nécessité de ne pas séparer l'étude des sciences physiques et mathématiques de celle des langues, des littératures et de l'histoire.

t. II, p. 481 et *Acad. des sciences mor.*, 1911, t. II, p. 365). — *Lettres inédites d'I. G. St-Hilaire* (dans *Hommage à Louis Olivier*, 1911).

les livres de Serres, de Geoffroy Saint-Hilaire [1]. Il revient à ses préoccupations en 1848 et 1849, où il esquisse le plan d'un livre de physiologie qui aurait été en même temps un livre de psychologie sociale et qui eut eu pour titre *le Ventre*. *L'Amour* sera le développement et la transformation d'une des parties de ce livre resté à l'état d'ébauche. De 1855 à 1865 il fera marcher parallèlement les études d'histoire et d'histoire naturelle. On voit donc ici encore cette même continuité d'idées et de préoccupations que nous avons signalée à d'autres points de vue, chez Michelet. Dès ses premières œuvres historiques il se préoccupe de donner une base matérielle à l'histoire. Dès 1819, parmi les articles qu'il projette d'écrire pour la revue qu'il veut fonder avec Poret, il fait une place à la géographie considérée comme une des bases de l'histoire des peuples [2]. Après avoir cru arriver, grâce à Edwards, à déterminer le rôle des races dans le développement humain, il reconnaît la difficulté de le préciser scientifiquement, ainsi que les caractères physiologiques et psychologiques des races. Il se rejette sur la géographie comme base matérielle de l'histoire. Il commence son *Histoire Romaine* par une description de l'Italie pour laquelle il utilise,

1. Notes écrites en 1868 : « Sur l'influence de la Nature ».

« Edwards. Tendance encyclopédique; de l'hist. naturelle aux langues. Senti vivement l'incomplet de mon côté matérialiste. Elie de Beaumont, mon camarade. Puissant attrait de Geoffroy... cette maison si ombragée, hélas! aujourd'hui. Serres et l'embryogénie. Là se lient l'histoire et l'histoire naturelle. Plus tard Pouchet. Les grands chirurgiens. Dupuytren. Impression d'enfance. La Pléiade Aumussat, Lésfranc, Marjolin, Hahnemani, médecin homéopathe, Bouchardot, médecin chimique, plus tard Berthelot, Robin.

« *La Nature*. Plusieurs chapitres (de l'*Histoire de France*) furent soumis à mon illustre camarade de collège, M. Élie de Beaumont, qui alors, contre Cuvier tenait l'avant garde de la science. J'étais aussi encouragé par l'amitié d'un homme très ingénieux, Edwards aîné, éminent naturaliste, physicien, etc., il suivait jusque dans les langues l'histoire naturelle de l'homme, avec un esprit véritablement encyclopédique, fort admiré de Burnouf qui, lui aussi, avait commencé par les sciences physiques avant de devenir le premier linguiste du monde.

« Nature dès 1830. Retenu par l'absorbante spécialité hors des sciences naturelles, j'étais heureux par moments d'y jeter au moins un regard. J'y puisais de vives lueurs. J'allais, ému et dévot, souvent au Jardin des plantes. J'y voyais le grand Geoffroy, un innocent de génie, d'admirable et sublime enfance. J'y trouvais l'aimable accueil de cette famille unique, maison à jamais regrettée, où tout respirait la douceur, le calme fécond pour l'esprit. »

Il étudie la théorie de la digestion et lit avec passion son traité complet de l'anatomie de l'homme en 8 v. in-f° avec planches.

« En 1842, j'y connus, M. Serres qu'on pouvait dire un des Geoffroy; je suivais parfois ses cours. Son livre de l'*Embryogénie* me souleva le voile d'Isis, me fit entrevoir l'énorme portée morale de ce qu'on croit physique. Cela couva longtemps en moi jusqu'à la révélation que j'eus du génie de Pouchet, des belles recherches de Coste, Gerbes etc., sur le point si grave où se croisent les sciences de l'homme et de la nature, de la vie matérielle et sociale. Ce point c'est notre naissance, le mystère de notre origine, de notre vivant berceau. »

2. En 1826 il projette un manuel historique par ordre géographique où il ferait le matérialisme de l'histoire et insisterait sur les circonstances physiologiques, physiques, botaniques, zoologiques, minéralogiques qui peuvent expliquer l'histoire. (*Mon journal*, année 1826).

avec les ouvrages des géologues et des naturalistes, ses propres impressions, et il ouvre le 2e volume de son *Histoire de France* par son célèbre *Tableau de la France*, qu'il ne voulut écrire qu'après avoir vu une partie des régions dont il parlait. Dans une note du 22 mars 1842 il insiste sur le fait que dans son *Histoire Romaine*, il a tenu compte du sol, de la religion, des races et de la littérature, que, dans son *Histoire de France*, il a mis l'élément matériel, la géographie, à côté de l'élément spirituel, l'Église et l'art, et que son œuvre est à la fois très matérialiste et très spiritualiste. En 1868 il écrit dans une autre note que sa géographie de la France, écrite en 1833, était inspirée par les mêmes idées qui lui ont fait écrire *la Montagne* trente ans après.

Enfin, prétend-il, s'il a appliqué à l'exposition historique un système de synthèse où tous les éléments sociaux se trouvent présentés simultanément, c'est qu'il faut procéder en histoire comme en histoire naturelle par cercles concentriques, dont chacun donne tous les rayonnements de la vie. Le rôle considérable qu'il accordera dans les derniers volumes de son *Histoire de France* aux considérations physiologiques se rattache à ces préoccupations scientifiques qui s'étaient manifestées chez lui de très bonne heure.

Michelet a encore prétendu être un novateur par la place qu'il a faite, dans la préparation de ses livres, à l'érudition, à l'étude des sources et aux documents d'archives. Nous avons montré qu'il s'était fait à cet égard des illusions assez fortes, qu'il n'avait été ni le premier, ni le seul à unir les recherches de l'érudit au travail créateur de l'artiste, et que, d'ailleurs, la part faite à ces recherches n'avait pu être qu'assez restreinte dans son énorme production. Toutes ces réserves faites, il reste que Michelet eut une idée très juste de la bonne méthode historique et pressentit que l'histoire, en particulier celle du Moyen-Age, pouvait être renouvelée et serait, en effet, renouvelée par les documents des archives. Il ne cessait de recommander à ses élèves de remonter toujours directement aux sources, et, dans ses réponses aux critiques qui l'accusaient de fantaisie et d'imagination désordonnée, comme dans ses notes personnelles sur sa méthode, il ne cesse de revendiquer comme un titre de gloire d'avoir suivi la méthode la plus sévère, d'avoir renouvelé l'histoire sur beaucoup de points en préférant toujours le témoignage des actes à celui des chroniques. Il s'en vante dans une lettre à Charles Lenormant, écrite en 1837, où il dit avoir le premier tiré l'histoire de Thomas Becket des lettres du Saint, et avoir retrouvé la vérité sur les Templiers, grâce au dossier de leur procès.

En 1868 il citera comme preuve de cette méthode qui lui a permis d'éclairer l'histoire de lumières nouvelles, ce qu'il avait écrit sur les Flandres au XIIe et au XVe siècle et sur le système de Law.

Il est incontestable que Michelet a compris la valeur de l'étude érudite, qu'il a été lui-même un archiviste consciencieux et diligent, qu'il a recueilli et compulsé le plus de documents qu'il a pu; mais il avait une tâche trop vaste devant lui pour pouvoir procéder à des

dénombrements et à des investigations approfondies. Il avait d'ailleurs une telle confiance dans son flair, son sens critique, dans son intuition de la vie, qu'il croyait pouvoir, avec un nombre restreint de documents, reconstituer tout un ensemble. J'ai sous les yeux une note très curieuse de Mme Michelet, qui donne avec exactitude l'opinion de Michelet sur lui-même :

« Sa force résidait dans les documents. Mais voilà son originalité toute à part. Il n'avait pas besoin de tous les documents pour refaire une époque, une individualité, nation ou homme. Il sentait très vite, par un sens critique inné, l'apocryphe dans le document, la discordance. Lorsqu'il avait réuni toutes ces pièces, il jugeait si elles étaient des documents sincères, qui ne jurassent pas à être mis ensemble. Ainsi, dit-on, faisait Cuvier. On dit même qu'une seule pièce d'un animal fossile lui suffisait pour le reconstituer. A-t-on dit que cela venait de son imagination ? Non, on a dit : « Intuition de génie ». Le coup d'œil sûr venait d'une érudition profonde, de la science de l'organisme en son détail, en son ensemble. Est-ce physiologie ? L'âme aussi a son organisme, lié à celui du corps qu'elle anime. »

Il est aisé d'imaginer tout ce qu'a de périlleux, quand il s'agit, non de physiologie, mais de psychologie, cette méthode de reconstitution à l'aide de quelques échantillons choisis par une sorte de divination. A quelles erreurs n'est-on pas entraîné si l'on accorde à tel ou tel document une valeur disproportionnée? et surtout comment être sûr, sans un dénombrement complet, que le document principal n'ait pas échappé? Mais quels que soient les dangers auxquels Michelet pouvait être exposé par sa confiance en son sens divinatoire, il faut bien reconnaître que tout historien, quand il ne se borne pas à analyser des documents et à accumuler des faits, quand il veut les grouper et à leur aide reconstituer la vie du passé, est obligé de recourir dans une certaine mesure à la méthode de Michelet, c'est-à-dire de choisir entre les documents et les faits qu'il a recueillis ceux qui lui paraissent le plus significatifs pour induire le rôle des hommes et le caractère des époques. Connaître tous les documents, en établir scientifiquement la valeur relative, est une entreprise chimérique; car tantôt ceux relatifs à une époque ne nous sont parvenus que mutilés et insuffisants; tantôt ils sont trop nombreux pour qu'on puisse les consulter tous. Toute généralisation historique comporte une part de divination et d'imagination. Michelet a certainement, grâce au sens de la vie dont il était doué, fait plus d'une fois jaillir de la poussière des archives, des vérités historiques que les recherches ultérieures, plus complètes et plus méthodiques que les siennes, n'ont fait que confirmer.

La période de 1830-1848, pendant laquelle il fut chef de la section historique aux Archives nationales, est aussi celle où il a pris le plus nettement conscience de l'importance de ces sources et où il en a fait le plus constamment usage. Dans la dernière partie de sa carrière, il a parcouru trop rapidement un domaine trop vaste pour pouvoir se livrer à un dépouillement méthodique des fonds. Il l'avait fait pour le Moyen-Age et la période révolutionnaire. Pour l'histoire

moderne et pour l'époque napoléonienne, il n'y recourut que d'une manière intermittente et comme accidentelle.

Nous voyons donc Michelet rester d'un bout à l'autre de sa carrière semblable à lui-même : d'un côté un philosophe psychologue et moraliste qui cherche la loi du progrès humain, de l'autre un érudit, un savant qui voudrait donner une base scientifique à ses généralisations. Ce philosophe et cet érudit fournissent des idées et des matériaux à un artiste d'une imagination créatrice extraordinairement puissante qui prétend refaire la vie totale du passé.

En définissant ainsi la personnalité intellectuelle de Michelet, nous n'avons cependant pas fait comprendre pourquoi, dans son œuvre, sa sensibilité joue un si grand rôle et lui donne un caractère de polémique et, si je puis dire, de prédication.

Philosophe, savant et artiste, Michelet aurait pu faire œuvre toute objective, et, soucieux de recréer la vie, subordonner entièrement sa personne à celle des hommes qu'il faisait revivre. Cela lui est arrivé souvent : il s'est fait Romain avec les Romains, homme du Moyen-Age avec saint Louis ou Jeanne d'Arc, homme de la Renaissance, homme de la Révolution. Néanmoins, sa personnalité apparaît et déborde partout. Dans cette œuvre, qui semble embrasser toute l'histoire et toute la nature, Michelet se montre toujours et partout. Et partout, il la met au service des causes qui lui tiennent au cœur, causes qui, du reste, se confondent pour lui avec ce qu'il croit la vérité historique et philosophique.

Cela tient tout d'abord à ceci : il a, comme il le dit, une « grosse » imagination et cette imagination est surtout faite de sensibilité. Elle ressent des émotions encore plus qu'elle ne voit des formes et des couleurs. Michelet a mené toute sa vie une existence très retirée, très concentrée, peu mondaine, dans laquelle les événements de sa vie sentimentale, comme de sa vie intellectuelle, se mêlant, ont pris à ses yeux une importance colossale. Il n'est sorti de cette vie concentrée et intérieurement agitée que pour l'enseignement, et celui-ci, au lieu de n'avoir pour objet que la transmission de certaines connaissances, a été la communication, à ses auditoires de jeunes gens ou d'adultes, de son être tout entier, avec toutes ses idées, toutes ses émotions, toutes ses passions.

Dans cette vie d'étude et de sentiment, Michelet a confondu sa personne et son œuvre; il s'est servi de sa sensibilité comme d'un procédé d'investigation et d'un instrument de critique; il a introduit dans l'histoire une méthode subjective qui lui a donné parfois une puissance incroyable d'expression, mais qui a été aussi pour lui un péril et un piège. De même qu'il avait déversé son cœur dans l'histoire, il a prétendu retrouver l'histoire dans son cœur. Il a enfin mis l'histoire au service des convictions philosophiques, politiques, religieuses et morales qu'il s'était formées par l'étude et par la vie[1].

1. Il a exprimé avec force dans sa *Préface* de 1869 (p. 10 et 11) cette théorie si dangereuse du subjectivisme historique : « Ma vie fut en ce livre.

C'est sans doute pendant la période du Collège de France que Michelet a laissé le plus libre cours à ces inspirations sentimentales, qu'il s'est proposé dans ses livres et son enseignement un but essentiellement éducatif et apostolique. Mais il est aisé de discerner dès ses débuts ces mêmes tendances. Reprenez dans le *Journal* de ses idées, de 1819 à 1829, tous ses projets d'ouvrages; vous avez affaire non à un moraliste seulement, mais à un moralisateur, à un apôtre. S'il veut construire une philosophie de l'histoire, c'est pour en tirer la preuve du progrès des mœurs; il cherche le moyen d'améliorer le sort des femmes; il rêve un essai sur la culture des hommes. Il voudrait inaugurer un enseignement des sciences naturelles qui serait une initiation aux idées religieuses Ses ouvrages projetés sur le XVIe siècle, l'Église romaine, la Réforme allemande, le ramènent toujours à l'idée d'indiquer à ses lecteurs ou à ses auditeurs la voie du progrès religieux [1]. Enfin dans son *Introduction à l'histoire universelle*, il indique bien nettement que sa philosophie de l'histoire a pour objet de mettre en lumière la mission civilisatrice de la France, guide et Messie de l'humanité.

Dès lors il envisage comme sa mission, comme le but vers lequel tendront ses livres et son enseignement :

1° de rétablir la tradition de la France, de la Patrie;

2° de consolider le foyer, d'en faire la pierre angulaire du Temple et de la Cité — le ferme appui de la Patrie;

La régénération sociale est fondée pour lui sur le droit du peuple, des simples, des femmes, des mères, de l'enfant, des animaux, enfin du grand animal, la Terre. Ainsi s'élaborera, grâce à la France, la grande Cité universelle d'où nul ne sera exclu.

Les cours du Collège de France sont sortis directement des œuvres de jeunesse et des cours de l'Ecole Normale. Et tous les livres de la deuxième partie de la vie de Michelet, de 1854 à 1874, sont en germe dans ces cours de 1838 à 1851.

Michelet est donc essentiellement, comme il tenait à le dire, un professeur, un éducateur.

Sa vie et son œuvre nous apparaissent ainsi avec une très forte unité; elles se développent du début à la fin de son existence, suivant les nécessités internes de sa nature et les instincts fondamentaux de son génie.

Ce n'est pas toutefois qu'il faille n'y voir aucun changement, aucun

Elle a passé en lui... Mon livre m'a créé... C'est moi qui fus son œuvre.. Les traits qu'il a de moi sont en grande partie ceux que je lui devais, que j'ai tenus de lui. »

Dès 1834 il indiquait comme méthode intime : « Simplifier, biographier l'histoire, comme d'un homme, comme de moi. Tacite, dans Rome, n'a vu que *lui*, et c'est vraiment Rome. Byron, dans la Suisse, n'a vu que *lui* et il a trouvé la *vraie* poésie de la Suisse, à laquelle elle-même n'avait pu s'élever. »

1. Une note du 22 mars 1842 nous apprend qu'au milieu de la composition de son *Histoire de France* il ajourna un instant la composition du livre III pour commencer un *Essai sur l'histoire de la Religion*.

influence du temps et des choses. Au contraire, il y a eu dans cette vie des étapes bien marquées, et qui nous apparaissent d'autant plus intéressantes que nous en voyons mieux le rapport avec l'unité fondamentale. Seulement, ainsi que nous le verrons, ce qui a agi sur Michelet pour provoquer ces phases diverses de son activité et de sa pensée, ce sont bien plus les événements de sa vie privée que les événements de la vie publique. Nous possédons une série de notes dans lesquelles il a marqué lui-même les transformations par lesquelles il a passé.

A deux moments de sa vie, Michelet a regardé en lui-même et vers ses années passées pour se rendre compte de ce qu'il avait fait et voulu. De ces examens sont sorties la préface du *Peuple* et la préface de 1869 de la nouvelle édition de l'*Histoire de France*. Nous trouvons l'essentiel de ces observations sur lui-même dans des notes des 24, 25 et 26 mars 1842 et des 3 août 1868 et 11 juillet 1869.

Dans la note du 3 août 1868 il partage sa vie en trois parties fort inégales. La première de 1819 à 1838, où l'enseignement domine; une seconde, de 1838 à 1848, où à côté de l'enseignement du Collège de France la production devient plus intense, mais où il est encore trop artiste et incertain [1]; enfin, la troisième, de 1848 à 1869, où sous l'influence de sa seconde femme, il éprouve une série de renaissances successives en 1849, 1854, 1857, où il est emporté par un double élan vers le monde moral et les sciences naturelles.

La première période est la vie auprès de Pauline, vie de travail sédentaire, d'étude et d'érudition. Il y notait en 1842 des oscillations et des hésitations. Avec Vico il sent le besoin de donner une base encyclopédique à l'histoire, d'unir l'histoire à la philosophie, mais sans avoir encore de doctrine. Sous le coup de juillet 1830 il en improvise une : le combat de la liberté et de la fatalité; mais, dans l'*Histoire Romaine* il a, d'après lui-même, le tort d'anéantir les individus dans les masses et de ne pas réaliser encore l'histoire encyclopédique dont il sentait la nécessité. Il y arrive avec l'*Histoire de France*, qui est à la fois matérialiste et spiritualiste, et où il commence à mêler sa personnalité à la personne historique. L'*Histoire de France* l'amène à étudier le rôle de la France et le rôle de Paris, à qui il consacre son premier cours du Collège de France. Avec son goût pour le symbole, la France lui apparaît comme la médiatrice du monde, Paris comme le médiateur de la France. Et comme Paris est sa ville, sa maison, il recompose sa personnalité en écrivant l'histoire de Paris.

Michelet trouve que jusque là ses récits manquent d'unité vitale, de forte synthèse, que l'analyse y domine et qu'il y avait en lui comme une anarchie qui le préparait à comprendre celle des XIV[e] et XV[e] siècles.

En 1839, la mort de sa femme produit en lui un bouleversement et il

1. Michelet dans sa préface de 1869 adresse aux deux premiers volumes de son *Hist. de France* le reproche d'être l'œuvre d'un artiste et d'un écrivain, plus que d'un historien (p. XV) et d'avoir trop de subtil, de système, d'analyse (p. XXIII).

écrit dans la fièvre le IVe et le Ve volume de l'*Histoire de France*. Désormais il conçoit fortement la synthèse de l'histoire, d'abord dans un sentiment violent et douloureux, puis quand il connaît Mme Dumesnil et qu'il arrive à Jeanne d'Arc, dans un sentiment de lumière et d'harmonie.

Pendant la seconde période, de 1839 à 1849, il a une vie plus éclatante au dehors, plus variée au dedans. A l'amour idéal pour Mme Dumesnil succèdent d'autres affections moins nobles, mais qui lui font comprendre la vie du peuple, des simples. Aussi ces années sont-elles toutes consacrées à l'histoire et à l'amour du peuple. Il achève l'histoire de France au Moyen-Age, dont les quatre derniers volumes sont solides et harmoniques par le sérieux des recherches et la concordante variété de tous les éléments. Il écrit l'*Histoire de la Révolution* au moment où il voit mourir son père, témoin de la Révolution; il écrit *le Peuple*, *le Prêtre*, qui ne font qu'un avec la Révolution, qui préparent le credo exposé dans l'*Introduction* de la *Révolution* et aboutissent au cours de 1848 où Michelet montre dans les religions le fondement de la cité, dans la religion révolutionnaire la base de la cité moderne [1].

C'est alors que son mariage avec une jeune fille pauvre, malheureuse et de santé délicate, mais d'une rare distinction intellectuelle, fait de lui un autre homme. Et ce mariage coïncide avec les événements politiques qui enlèvent à Michelet son enseignement et ses fonctions d'archiviste, le rejettent dans la vie concentrée du foyer et du travail sédentaire.

D'après Michelet, la présence à ses côtés de la jeune femme qui devint sa collaboratrice et à qui il voua un amour enthousiaste sans intermittences et sans déclin, eut sur son activité intellectuelle une influence considérable. Les variations religieuses de sa femme et les variations de sa santé le poussèrent à étudier les grands problèmes d'histoire religieuse, et à reprendre ses études de physiologie. Les goûts personnels de sa femme le poussèrent vers l'histoire naturelle. Son affection fit surgir en lui un flot d'amour et de renaissance qui le poussa à écrire ses livres sur l'amour, la femme, l'éducation.

Sa vie pendant cette dernière période lui apparaît comme portée par une série de flots successifs. Un premier flot jusqu'en 1853 lui fait achever la *Révolution*; un second jusqu'en 1857 lui fait écrire la *Renaissance*, *l'Amour*, *la Femme*; puis *l'Oiseau* et *l'Insecte*; un troisième lui fait achever son *Histoire de France* et écrire *la Sorcière* en 1862, *la Bible de l'Humanité* en 1865, enfin *Nos Fils;* l'art de faire l'homme. l'éducation lui apparaît comme le but de la science et de l'art, comme le résumé de sa propre œuvre [2].

1. Il faut ajouter pour comprendre l'évolution de Michelet à cette époque qu'aux causes intimes qu'il indique seules, venait se joindre l'effet concordant de la lutte des ultramontains et des universitaires qui éclate en 1840 et tout le mouvement politique et social dont devait sortir la révolution de 48.

2. C'est alors qu'il médite d'écrire l'histoire de sa vie et l'histoire de ses livres. Ce livre eût été à la fois une confession et un livre de pédagogie.

Je n'ai pas à chercher quelle part d'exagération, d'enthousiasme et d'illusions, il y a dans ces jugements portés par Michelet sur sa vie et son œuvre. D'une manière générale l'esquisse qu'il en trace est exacte et indique avec justesse l'incroyable pénétration de cette œuvre par cette vie [1].

Je tiendrai grand compte dans mon étude de l'œuvre de Michelet de cette division qu'il a indiquée lui-même. J'ai montré dans le volume que j'ai publié sur *Michelet et son œuvre* l'importance capitale de la crise morale des années 1839 à 1842. J'ai montré que là était comme le nœud de toute sa vie.

Il y a — et sur ce point Michelet a vu juste — une concordance entre les changements survenus dans la vie politique de la France et le développement de l'œuvre de Michelet. Les années 1816 à 1831 sont vraiment des années de début où il prend conscience de lui-même et qui se terminent par l' *Introduction à l'Histoire Universelle* [2]; la Révolution de juillet le pousse à tracer d'une plume enthousiaste un manifeste de philosophie de l'histoire, où l'on peut prévoir qu'il regardera comme sa principale vocation de définir l'œuvre de la France dans le monde. La période 1831-1848 sera sa période de maturité, celle où il composera les plus durables de ses œuvres, l'*Histoire romaine* et *l'Histoire de France* au Moyen-Age, et la période aussi où mis en contact avec la foule par les cours du Collège de France, il entreprendra son apostolat de libre pensée démocratique et l'histoire de la Révolution [3].

Son second mariage et l'avènement du second Empire ouvrent pour lui une carrière toute nouvelle, bien que le lien des œuvres de cette période avec celles de la période antérieure n'ait jamais été rompu.

Nous aurons à voir dans l'analyse de la pensée de Michelet pendant cette période 1831-1848 la double influence des expériences de sa vie privée et des événements de la vie publique. L'époque de Louis-Philippe se présente de loin à nous comme une époque d'atonie politique, comme l'époque du triomphe de la politique du juste milieu, de la paix à tout prix et de la bourgeoisie censitaire; elle a été, quand on pénètre dans l'intimité de la vie sociale et au-dessous de la superficie très mince du pays légal, une époque de sourde effervescence et d'obscure élaboration révolutionnaire.

On distingue à travers tout le règne de Louis-Philippe des mouvements religieux, politiques, sociaux et littéraires qui préparent en-dessous la Révolution de 1848 et le retour de l'Empire, pendant que le régime de juillet croit son avenir assuré par l'étroitesse même de la base électorale sur laquelle il s'appuie. La renaissance catholique commencée sous la Restauration et qui avait paru arrêtée par la Révo-

1. Quand il quitte Paris au printemps 1852 il reclasse ses papiers pour mettre en concordance son œuvre et sa vie.

2. C'est aussi la période de jeunesse du siècle; grands espoirs. Romantisme régime parlementaire.

3. C'est la maturité du siècle

lution de 1830, reprend vigoureusement aux environs de 1840 et aboutit à la formation d'un parti catholique qui entre en lutte avec l'État et avec qui l'Etat est obligé de compter, tandis qu'une partie de ceux qui, entraînés par le romantisme, avaient sympathisé avec le réveil religieux issu de Chateaubriand, prennent avec Michelet et Quinet une attitude nettement hostile au catholicisme et au christianisme même. Au point de vue politique le gouvernement de juillet était miné par le triple courant républicain, bonapartiste et légitimiste qui faisaient constamment cause commune. Si après dix ans d'émeutes et de complots l'habileté du gouvernement et surtout le développement des intérêts matériels donnèrent à la France une tranquillité trompeuse, les forces révolutionnaires restaient assez puissantes en-dessous pour qu'une agitation en apparence inoffensive fît crouler en un jour l'édifice de dix-huit années. A ce mouvement politique était associé un mouvement social qui se justifiait par le progrès même de l'industrie. L'échec du Saint-Simonisme, le passage des Saint-Simoniens les plus influents des rangs des réformateurs et des apôtres dans ceux des créateurs d'industries nouvelles et du nouveau capitalisme, ne firent que laisser la place libre à des utopies nouvelles et à un mouvement socialiste qui devait s'unir au mouvement républicain. La banqueroute du romantisme laissait dans les esprits un véritable malaise, et tandis que la réaction réaliste qui devait marquer le second Empire se préparait tout doucement, les représentants les plus illustres des lettres françaises se faisaient les interprètes de ce mal des esprits et propageaient l'espoir d'une révolution politique et sociale. La Révolution de 1848, qui nous semble un accident presque forfuit et sans rapports avec la situation de la France si l'on ne considère que l'histoire politique et parlementaire de ces dix-huit années, nous apparaît, au contraire, si nous étudions le mouvement des esprits et de la société, comme le résultat naturel d'une évolution générale et profonde.

Nous verrons comment Michelet, avec son ami Quinet, bien qu'il refuse son adhésion et au romantisme et au Saint-Simonisme et au socialisme à la George Sand, aussi bien qu'aux aspirations belliqueuses des bonapartistes, bien qu'il ait conservé des liens d'amitié et de reconnaissance avec la famille d'Orléans, se trouve, dès le lendemain de 1830, envahi par ce mécontentement vague et ce désir de rénovation religieuse et sociale qui préparaient la Révolution de 1848, comment il est amené à être l'un des apôtres de la Révolution future.

CHAPITRE II

L'Histoire romaine

Deux mois après avoir publié son *Introduction à l'Histoire Universelle*, le 1er juillet 1831, Michelet faisait paraître les deux volumes de son *Histoire de la République Romaine*. En revenant d'Italie, il avait pour objet, comme nous l'avons dit, d'écrire une *Histoire de l'Empire romain* qui aurait formé trois volumes, deux consacrés à la République et un aux Empereurs et qui aurait été suivie d'une *Histoire d'Italie* et d'une *Histoire de France*. En composant ces trois ouvrages Michelet aurait, pensait-il, accompli la promesse faite à la fin de son *Introduction*. Ces trois histoires, auxquelles serait venue se joindre *l'Histoire de la réforme allemande*, auraient donné la clé de l'histoire de l'humanité, fourni une philosophie de l'histoire pragmatique pour ainsi dire, où les idées se seraient montrées réalisées dans les faits Quand Michelet se trouva en 1831, chargé à l'Ecole Normale d'un cours qui le concentra sur l'histoire de France et d'autre part jeté par sa position aux Archives au milieu même des sources documentaires originales de l'histoire de France, il sentit bien que son projet de 1830 était trop vaste. Il n'était pas encore prêt à écrire une histoire des Empereurs et encore moins une histoire d'Italie et une histoire de la Réforme. Il se contenta de faire paraître l'*Histoire de la République Romaine*. Le jurisconsulte Poncelet, professeur à la Faculté de droit de Paris, à qui il avait envoyé la première feuille de son livre et qui l'en remerciait le 11 décembre 1830, lui avait déjà fait remarquer que le titre « Formation et dissolution de l'Empire romain » prêtait à des confusions, les mots Empire romain étant appliqués à une période déterminée, et il proposait de les remplacer par les mots Société romaine ou Constitution romaine. En même temps, il lui exprimait toute son admiration [1].

Toutefois ce n'est qu'à la suite de ses pourparlers avec la maison

1. « J'ai lu hier un de ces beaux chapitres descriptifs dont W. Scott est rempli. L'histoire écrite de cette manière n'est plus de cette histoire dont nous avons été ennuyés dans notre enfance. C'est de la philosophie, c'est de la poésie; c'est enfin quelque chose d'animé et de vivant à la place de ces squelettes décharnés qui remplissent les rayons de nos bibliothèques. J'ai de l'Italie, enfin, une idée que les voyageurs que j'ai lus ne m'avaient pas donnée, et de Rome, objet de tant d'études pour moi, une peinture dont je ne me figurais pas les contours. J'ai lu deux ou trois fois, Monsieur, depuis hier, ces quatorze pages et rien, depuis Niebuhr, ne m'a autant appris ni intéressé. »

Hachette qu'il fixa le titre, l'étendue et le caractère de son ouvrage. Nous avons encore là une forme de son esprit judicieux et pratique.

M. L. Hachette, sorti de l'Ecole Normale en 1819, avait eu l'idée fort juste qu'une maison d'édition fondée par un normalien et s'occupant de publier les ouvrages des jeunes générations libérales de l'Université aurait un bel avenir devant elle. Il fonda sa maison en 1826 et tout d'abord publia des livres de classe conjointement avec la maison Colas. C'est chez Colas et Hachette que furent publiés les *Tableaux* et *Précis* de Michelet comme le *Précis* de Des Michels et plusieurs autres. Puis Hachette se sépara de Colas et résolut de publier une série d'ouvrages destinés à remplacer les médiocres cours d'histoire alors en usage à l'Ecole Militaire et dans les Collèges. Il s'adressa à Michelet pour l'histoire romaine dès le 31 décembre 1830, et lui envoya le 29 janvier 1831 un projet de traité. Il lui offrait de prendre son *Histoire de la République Romaine* en deux vol. in-12, à raison de 1.000 francs pour les mille exemplaires et 1 fr. 50 en sus pour chaque exemplaire tiré in-8.

Après réflexion, Michelet sachant qu'au Collège de France une des causes de son échec avait été que l'on considérait ses précédents ouvrages comme des livres de classe et non comme des ouvrages scientifiques, refusa de laisser publier son livre en in-12 et dans une collection scolaire. Il pensa justement qu'il prendrait plus d'importance sous la forme de deux volumes in-8. Puis, en sa qualité de fils d'imprimeur et sous l'inspiration de son père, il préféra s'occuper lui-même de la fabrication de son livre. Le 4 avril 1831, il fit un traité avec Hachette, d'après lequel il faisait imprimer lui-même ses deux ouvrages, *l'Introduction à l'Histoire Universelle*, et l'*Histoire romaine*, vendait à Hachette pour 2.000 francs les mille exemplaires de l'*Introduction*, et pour 6.000 francs les mille exemplaires de l'*Histoire romaine*. Il faisait une excellente affaire, car il ne devait pas avoir dépensé plus de 500 francs pour l'*Introduction*, ni plus de 3.000 pour l'*Histoire romaine*. Michelet conserva jusqu'à la fin de sa vie ce système pour la publication de ses ouvrages. J'ai été chargé par lui de négocier la vente à Chamerot de son *Histoire du XIXe siècle*[1].

Michelet avait d'ailleurs bien raison de ne pas présenter au public son *Histoire romaine* comme un livre de classe. Bien que la lecture de la partie narrative de cette histoire depuis les guerres puniques puisse être faite avec infiniment de plaisir et de profit par de jeunes garçons, toute la première partie a un caractère de dissertation érudite et philosophique, difficile souvent à suivre, même pour des esprits mûrs et cultivés.

Nous pouvons nous faire une idée de l'esprit dans lequel Michelet a entrepris son ouvrage par la préface qu'il a mise à la nouvelle édition de 1866, par un article sur Niebuhr, publié par lui dans le *Temps* du 15 juin 1830; enfin par un article sur l'*Histoire romaine*

1. Il lui vendait 3.000 exemplaires pour 9.000 fr. et interdisait à Chamerot de vendre les volumes plus de 6 fr. prix fort et de 5 fr. aux libraires.

de Michelet, publié dans le même journal du 26 janvier 1831, et qui est de la plume de Faucher, mais inspiré par Michelet, car, à cette date, l'*Histoire romaine* n'était pas encore imprimée. Dans l'article sur Niebuhr, tout en rendant pleine justice à la sagacité avec laquelle celui-ci a critiqué les traditions de Rome primitive et cherché à reconstituer son histoire réelle, il regrette qu'il n'ait pas situé son histoire de Rome dans l'histoire du monde, et n'ait pas éclairé les traditions romaines par une comparaison avec la transmission des traditions des autres peuples, de l'Orient ou du Moyen-Age. Il aurait voulu que l'étude de la Rome primitive fût une étude de mythologie et de littérature comparées. Niebuhr n'a pas le sens philosophique ni le sens du symbole, « le sens délicat et profond des époques mythiques et religieuses ». Michelet lui reproche d'avoir oublié de rappeler le nom et l'œuvre « du pauvre Vico, que l'Allemagne semble commenter depuis un demi-siècle, le plus souvent sans le nommer », de « l'homme qui a jeté sur l'histoire de Rome et de son droit le plus perçant regard dont ils aient jamais été l'objet. »

Michelet se flattait évidemment d'apporter à l'étude de Rome ce sens philosophique et ce sens du symbole qui avaient manqué à Niebuhr.

L'article du 26 janvier 1831, où un ami de Michelet annonce ce que sera son *Histoire romaine*, compare l'œuvre de Michelet à celle de Guizot, de Niebuhr et de Montesquieu. Avec Guizot, Michelet considère la France comme réunissant en elle tous les éléments de la civilisation moderne, mais tandis que le premier cherche dans la France même l'explication de la France et dit « étant donnée la France, comprendre l'Italie et l'Allemagne », Michelet cherche dans l'étude de l'Italie et des nations germaniques l'explication de la France. Niebuhr n'a étudié que les origines de Rome. Michelet reprend et résout rapidement ces questions, mais pour arriver vite aux périodes vraiment historiques. Là, tandis que Montesquieu n'étudie les événements et les hommes que dans la mesure où ils contribuent à la grandeur ou à la décadence de l'Etat, Michelet étudie dans toute leur complexité les éléments vivants qui ont contribué à la formation de Rome, il en montre le développement et met en relief les idées qu'ils représentent. Montesquieu analyse, juge et apprécie. Michelet fait voir et fait vivre.

Michelet d'ailleurs ne parle pas de progrès et de décadence. Rome avait à remplir une mission. Cette mission remplie, l'Italie est demeurée semblable à elle-même, mais impuissante au dehors. « La perpétuité du génie italien est la pensée-mère du travail de M. Michelet. » Il a été non sculpteur, mais peintre. Pour faire revivre la jeunesse de Rome, il a sympathisé avec elle, s'est inspiré de sa poétique ignorance. Après Faucher, Michelet lui-même, dans son avant-propos, indique avec justesse ce qui constitue l'originalité de son livre.

Après avoir rendu un magnifique hommage à Niebuhr et à la « colonie germanique » qu'il a laissée à Rome dans la personne de Bunsen, Gerhard et leurs collaborateurs, il réclame pour la France le droit de dire son mot : « La longue et large épée germanique pèse, sans doute, mais celle de la France n'est-elle pas plus acérée? » Michelet se ser-

vira des hypothèses de Niebuhr, mais sans les accepter toutes. Fidèle à son idée que la vie seule explique la vie, que l'intelligence de l'ensemble d'un organisme permet seule l'induction sur ses origines et ses parties obscures, il cherchera à éclairer l'histoire primitive de Rome par la connaissance du dernier siècle de la République. Là, tout restait à dire et Michelet aura été le premier à faire bien connaître Hannibal, les Scipion et César, à montrer le rôle de l'ordre équestre, « cette aristocratie usurière qui dépeuple l'Italie et peu à peu les provinces », à marquer les trois âges de Rome : *l'âge italien*, qui finit avec Caton l'ancien, et pendant lequel la Cité se forme par le mélange des deux peuples contenus dans son sein, patriciens et plébéiens, pour dominer l'Italie; *l'âge grec*, qui commence avec les Scipion et où l'Empire formé par la conquête du monde, se substitue à la Cité; enfin, *l'âge oriental*, où le monde envahit et détruit Rome, avec la victoire du christianisme et l'ascension de l'Orient et de la Grèce sur le trône de César. Cette victoire de l'Orient devait être le sujet d'un troisième volume que Michelet n'a pas écrit [1].

M. C. V. Langlois, dans une étude sur Michelet [2], très forte et pénétrante, comme tout ce qui sort de sa plume, mais d'une sévérité exagérée et où il juge Michelet sans tenir suffisamment compte du temps où il écrivait, a dit de l'*Histoire romaine* que malgré son titre et ses dimensions, elle n'est qu'un Précis. « Nul effort, dit-il [3], pour trouver du nouveau... son rôle a été, étant en possession des mêmes données que tout le monde, de substituer aux platitudes et aux abstractions de ses prédécesseurs des formules foudroyantes qui découvrent des horizons, ou en donnent l'illusion. » Les contemporains de Michelet en jugeaient tout autrement. Le critique des *Débats* (probablement Naudet) trouve dans ce livre « une effroyable érudition [4] ».

Ce sont les contemporains qui avaient raison. M. Boissier a été beaucoup plus juste que M. Langlois dans la préface qu'il a mise à l'édition in-8° de l'*Histoire Romaine* (C. Levy). Il a fait remarquer que Michelet avait, durant des années, lu et relu la littérature romaine, qu'il y avait en lui un érudit en même temps qu'un voyant, qu'il connaissait à fond toutes les sources de cette histoire et tout ce qui avait été écrit sur elle, et que si les premiers chapitres sur les origines ne peuvent plus être acceptés aujourd'hui, pas plus que les hypothèses de Niebuhr, tout le reste, depuis les guerres puniques, a gardé toute sa valeur. La seule lacune que M. Boissier reproche à Michelet c'est de n'avoir pas analysé les institutions de Rome et leur développement.

En réimprimant son histoire en 1866, Michelet l'a jugée lui-même

1. [Voy. *Revue Historique* L. I les portraits des Empereurs par Michelet avec une introduction de Gabriel Monod, où quelques-unes des idées exprimées ici sont déjà indiquées. Ces portraits ont été reproduits dans l'appendice de *Rome*. p. 330-374.]
2. *Questions d'histoire et d'enseignement*. Paris, Hachette, 1906, p. 33 à 95.
3. P. 58.
4. La *Revue de Paris* lui consacre un article en juillet.

avec une sévérité extrême [1]. Il l'a qualifiée d'incomplète et défectueuse, ce qui est vrai de toute la première partie. Il a dit que le récit des guerres puniques est très fort et reste la partie importante de son œuvre, ce qui est vrai aussi. Il fait un *mea culpa* de son admiration pour César, en quoi il a tort et cède à un parti-pris politique. Il écrit au moment où Napoléon III, qu'il déteste, vient de publier une *Histoire de César*, apologie presque sans restriction, qui semble développer et appuyer à grand renfort d'érudition ce que Michelet avait écrit trente ans plus tôt.

Il suffit de lire les éclaircissements qui se trouvent à la fin de l'*Histoire romaine* pour reconnaître que Michelet s'était admirablement documenté. Il avait lu, la plume à la main, toutes les sources anciennes, les œuvres littéraires, les historiens, les philosophes, les fragments des érudits anciens, Aulu-Gelle, Varron, les jurisconsultes, les *Agrimensores* et ce que l'on connaissait alors des inscriptions latines. Il avait lu les ouvrages des érudits du XVIe et du XVIIe siècle et ceux des érudits allemands, non seulement Niebuhr, Bunsen et Gerhard, mais Ottfried Müller sur les Etrusques, Dirksen pour la loi des Douze Tables, Heyne, Welcker, Creuzer, Blum, Savigny, l'Italien Micali et le Suisse A. Pictet [2], sur l'ethnographie et l'art de l'Italie ancienne, et bien d'autres encore. S'il n'a pas donné une étude méthodique des sources, il a consacré cependant une longue note à la question de l'incertitude des premiers siècles de Rome. Il a, devançant le plus récent et le plus ingénieux des auteurs qui se sont occupés de la question des origines de Rome, M. Ettore Païs dans sa *Storia di Roma* [3], entrevu l'influence des traditions grecques dans l'histoire primitive de Rome, d'abord écrite par des Grecs avant de l'être par des Romains. Il a compris que toute cette histoire primitive ne peut être considérée que comme une figuration de l'histoire réelle, une sorte de mirage dans l'histoire des siècles légendaires [4].

Si nous examinons maintenant l'œuvre elle-même, nous devons y distinguer bien nettement trois parties : une introduction sur l'Italie géographique et ethnographique; un premier livre consacré à l'origine et à l'organisation de la cité jusqu'au milieu du IVe siècle; enfin les

1. Dans une note du 24 mars 1842, tout en regrettant de n'avoir pas donné à son *Histoire Romaine* un caractère assez encyclopédique, il reconnaissait y avoir fait entrer le sol, la religion, les races, la littérature et avoir bien montré l'époque de luttes, Hannibal, et l'époque non romaine de Rome, César. Il regrettait d'avoir laissé de côté le droit.

2. Je pense que le livre de Pictet auquel il renvoie est celui sur les relations des langues celtiques avec le sanscrit. Mais avait-il paru alors? Existait-il une première forme de l'ouvrage de Pictet? Les *Origines Indo-européennes* ne sont que de 1850. Je ne sais quel ouvrage il avait publié avant 1830.

3. Voy. p. ex. t. I, p. 331, notes. Charles-Frédéric de Schlegel avait, il est vrai, dans son *Histoire des Grecs et des Romains* (1798) déjà fait cette remarque.

4. Par conséquent sur ce point, si ses conclusions sont discutables, son point de vue et sa méthode sont justes.

livres II et III qui contiennent le récit des événements de 343 à la bataille d'Actium.

Les premiers chapitres, écrits sous l'impression toute vive encore du voyage de 1830, sont une merveille de description pittoresque[1], qui, tenant grand compte de la géologie et de la répartition des eaux et des cultures, est en même temps explicative de l'histoire.

Les trois chapitres sur l'ethnographie justifient le reproche d'obscurité qui a été adressé à Michelet à l'apparition de son livre par des critiques d'ailleurs très favorables. Chambolle, dans le *National* du 28 juillet 1831[2] et Nisard dans les *Débats* du 26 juillet (bien que celui-ci ait surtout en vue le livre I sur les origines de Rome). Cette obscurité vient du sujet lui-même et de ce que Michelet après avoir sérieusement étudié Niebuhr, Ottfried Müller et les textes, n'a pas pris le temps de mûrir ses idées et de se faire à lui-même un système clair. Niebuhr, en véritable érudit, avait plutôt exposé les éléments du problème qu'il n'avait donné une solution. Michelet a cru pouvoir en donner une, mais il s'est embrouillé dans la complexité du problème. Dans l'*Introduction à l'Histoire Universelle*, il avait considéré qu'en face de la dualité des deux cités grecques, Sparte et Athènes, Rome représente l'unité « parce qu'elle renferme dans ses murs les deux cités, les deux races, étrusque et latine, sacerdotale et héroïque, orientale et occidentale, patricienne et plébéienne ». Il semblerait, d'après cela, que les patriciens doivent représenter les Etrusques et les plébéiens les Latins. Mais cela est faux, et Michelet lui-même a bien aperçu la multiplicité des éléments qui entrent dans la formation de la puissance romaine. Il étudie d'abord les Pélasges, ce peuple mystérieux, qui, d'après lui, à une époque très ancienne, a occupé tout le bassin oriental de la Méditerranée et qu'il considère, avec Niebuhr, comme ayant rapporté en Italie les premiers éléments de la civilisation[3]. Mais, contrairement à Niebuhr, il considère non les Pélasges, mais les Italiotes comme les populations les plus anciennes de l'Italie, et il affirme avec une hardiesse que Niebuhr n'avait pas eue et que les découvertes ultérieures de la linguistique ont justifiée, la parenté étroite des Latins, Sabins, Sabelliens, Samnites, Osques et Ombriens. Quant aux *Tusci*, aux Etrusques, c'est pour lui une population pélasgique venue d'Asie par mer et qui s'implanta au centre de l'Italie aux dépens des Italiotes.

Il semble donc que le dualisme de Rome va être pour Michelet le dualisme pélasgo-latin, ou étrusco-latin. A vrai dire, il accorde une

1. Admirable peinture de Rome et de la campagne p. 18.

Dernier paragraphe du ch. I pris textuellement presque dans les notes de voyage.

P. 198 : admirable description de la Sabine que Michelet a traversée en quittant Rome.

2. « Quelquefois il ne fait que substituer une obscurité savante à des fictions puériles. »

3. Les Pélasges sont pour lui, comme pour d'Arbois et en opposition à Salomon Reinach, d'origine asiatique.

assez grande importance au rôle des Etrusques dans la Rome primitive au point de vue de la religion et des arts. Mais ce n'est pas la présence des Etrusques qui explique à ses yeux la présence simultanée des praticiens et des plébéiens dans la cité. Cette explication se trouve dans la domination acquise par les Sabins sur les Latins. Rome se trouve unir en elle les laboureurs latins, les guerriers sabins ou sabelliens, les Etrusques aristocrates et sacerdotaux.

J'ai beaucoup simplifié, pour les résumer, ces théories ethnographiques. Si vous vous y reportez, vous verrez combien il est difficile de se rendre compte de ce que deviennent les Pélasges de son premier chapitre, qui se confondent ensuite avec les Etrusques du troisième et aussi de la place exacte qu'il donne aux Osques, Samnites, Sabins, Sabelliens, Ombriens et Latins[1].

Toutefois dans cette confusion (qui, il faut bien le dire, se retrouve chez tous ceux qui ont traité ces questions), Michelet a su voir deux ou trois points que la linguistique a depuis confirmés : la parenté des nations italiotes qui fournirent à Rome le noyau solide de sa population; le caractère étranger des Etrusques et leur parenté probable avec les Pélasges. Si même on acceptait les théories soutenues par M. d'Arbois de Jubainville dans son livre sur *Les premiers habitants de l'Europe*, Michelet aurait vu vrai quand il a admis deux immigrations pélasgiques en Italie, une immigration très ancienne que M. d'Arbois suppose avoir été faite aux dépens d'une première couche de population ibérique, et une immigration plus récente, celle des Etrusques, qui aurait eu lieu du XIIe au Xe siècle avant J.-C., aux dépens des Italiotes[2].

1. Au temps où écrivait Michelet, la préhistoire n'existait pas, l'ethnographie commençait à peine, et la linguistique était à ses débuts. Aujourd'hui on mensure les crânes, on classe les objets en silex éclatés ou polis, en métal, on étudie les modes de sépulture, incinération ou inhumation, l'architecture des tombeaux et des murailles, les objets contenus dans les tombeaux, les palafittes et les terramares. Et les préhistoriens d'aujourd'hui attribuent plus d'importance à ces données qu'à celles de la linguistique et surtout qu'aux témoignages des historiens anciens. Comment d'ailleurs garder rigueur à Michelet de ses incertitudes quand on voit qu'il n'est aucune des conclusions de M. d'Arbois de Jubainville qui ne soit contestée, que tandis que d'Arbois et Reinach croient aux Pélasges primitifs, V. Henry et Modestov les nient, que tandis que pour Modestov les Ombriens succèdent aux Latins, pour Henry ils les précèdent, que d'Arbois et Henry séparent absolument les Ligures et les Ibères, que Modestov réunit. Mommsen appelle la préhistoire la science des illettrés.

2. Qui sont, eux, apparentés aux Celtes. Le plus récent ouvrage sur les populations primitives de l'Italie : *l'Introduction à l'histoire romaine* de M. Basile Modestov, traduit du russe par M. Delines (Alcan) nie absolument cette prétendue invasion primitive des Pélasges à laquelle on aurait dû les constructions pélasgiques. Il nie aussi, comme Michelet, la thèse de Niebuhr, Helbig, Martha, qui fait venir les Etrusques des Alpes rhétiques. Pour lui, après une population primitive liguro-ibère (africaine), sont venus du Nord des Aryens : d'abord les Latino-Sabins, puis les Ombriens, Osques, Samnites — et quelque temps après d'Asie les Pélasgo-Etrusques. M. Modestov repousse les preuves linguistiques et s'appuie exclusivement sur la paléthnologie, l'ethnographie et l'archéologie. Il critique vivement Mommsen, s'appuie sur Pigorini, Sergi, Colini, de Cara, Brizio, Mariani, etc.,

Ce qui excuse Michelet de n'avoir pas su débrouiller ces questions, c'est de voir Mommsen s'en débarrasser en les supprimant et se contenter de dire que la linguistique nous permet de constater dans l'Italie primitive trois groupes ethniques, les Japyges au sud où ils se confondaient avec les Grecs, les Etrusques au centre, enfin les Italiotes qui se divisent en deux groupes, les Latins d'une part, les Ombriens, Marses, Volsques et Samnites de l'autre.

M. Ferrero dans son récent ouvrage *Grandeur et décadence de Rome* a plus simplement encore commencé son livre au milieu du IIe siècle [1], et M. Païs ne voit dans toute l'histoire primitive de Rome que des légendes grecques et une lutte des aborigènes italiotes contre les populations grecques et sicules du midi et de la Sicile.

Le livre I, consacré aux origines de la Cité et à son organisation, peut encore à juste titre encourir le reproche d'obscurité. Il faut, pour le comprendre, connaître déjà les faits et ne voir là que leur interprétation. Cette interprétation est toute mythique. Fidèle aux idées de Vico, Michelet considère toute l'histoire primitive de Rome comme une création de l'imagination populaire, création vraie cependant, mais de cette vérité à quelques égards supérieure qu'est la vérité poétique, qui révèle non la réalité matérielle des faits, mais la réalité spirituelle des idées et des traditions [2]. Ici encore l'opposition avec Niebuhr est marquée. Niebuhr tente l'effort illusoire de discerner dans le fatras des légendes le noyau historique qui y est contenu. Michelet prend les légendes en bloc et en cherche le sens symbolique. Mommsen, lui, écartera résolument les légendes de l'époque royale et s'attachera exclusivement à discerner au travers les linéaments des institutions primitives qu'il reconstitue par conjecture; puis, à partir de la République, il accepte, à mon avis beaucoup trop docilement, comme des faits historiques les données de l'histoire traditionnelle, en s'attachant il est vrai avant tout à reconstituer le développement des institutions qui a été son principal objet. Il traite en même temps avec une remarquable précision du droit, de la religion, de l'organisation militaire, de l'économie politique, de l'art et de la science. Michelet a eu le sentiment de ce qui manquait à cet égard à son œuvre; la précision critique dans l'exposé des institutions.

Mais à défaut de précision critique, il avait le sens de la vie, de la vie spirituelle comme de la vie matérielle. Il a fait le premier sur les rois de Rome une série d'observations que nous retrouvons plus développées et poussées à l'extrême chez M. Païs qui, lui aussi, considère l'histoire primitive de Rome comme à la fois légendaire et mythique. Michelet avait déjà remarqué, soixante-dix ans avant Païs, que

1. En jetant un rapide coup d'œil sur les conquêtes du IVe au IIe siècle.
2. Dans une note du 24 mai 1842 Michelet s'adresse le reproche d'avoir sacrifié les individus aux masses et fait observer qu'un héros peut être à la fois un individu réel et un symbole. « Il eût fallu montrer au lieu de l'anéantissement de l'individualité dans les masses, comment, plongée dans les masses, l'individualité n'y perd rien. »

l'histoire de Rome semble souvent un écho de l'histoire grecque. La légende de Romulus rappelle celle de Cyrus, elle révèle dès l'origine de la cité le caractère dualiste de toute l'histoire romaine avec la lutte des patriciens et des plébéiens. Le Sabin Numa représente l'idéal patricien et succède au plébéien Romulus qui ouvrait la cité à tous. Tullius Hostilius paraît une répétition de Romulus, et l'histoire d'Ancus Martius a un double caractère, militaire comme celle de Romulus et de Tullius, sacerdotal et fondateur d'institutions d'utilité publique, comme Numa et les Tarquins. L'histoire de Servius dont les institutions sont très semblables à celles de Solon, paraît une réaction plébéienne contre les patriciens, enfin l'histoire des deux Tarquins semble une répétition de la même histoire [1].

Michelet n'arrête pas à la chute des rois son scepticisme à l'égard de la réalité des faits rapportés sur l'histoire romaine. Sans avoir, comme M. Paīs, vu dans l'histoire du premier siècle de la République la reproduction antidatée d'une série d'événements réellement arrivés plus tard il remarque l'identité d'une foule de noms de personnages comme « Spurius Cassius, Spurius Melius, Mecilius, Matilius, Manlius ». Cette identité le fait douter de leur personnalité, et il cherche, comme plus tard Mommsen, à discerner dans cette histoire les phases du développement de la cité. Cet exposé, sans avoir, comme je l'ai dit, la précision que cinquante ans de travaux d'érudition et de découvertes archéologiques ont permise à Mommsen et à ses contemporains, est pourtant très remarquable.

A partir du milieu du ve siècle, Michelet se sent sur un terrain plus solide. Son œuvre prend aussi une clarté plus grande. Toute l'histoire de Rome se concentre, pour lui, sur trois faits : la lutte des patriciens et des plébéiens; la conquête de l'Italie, puis du monde; la question de l'agriculture et des lois agraires. Ces trois faits sont en étroite relation : ce sont bien les patriciens qui forgent le puissant instrument politique et militaire qui a servi à la conquête, mais celle-ci est accomplie par les plébéiens, les terres conquises deviennent un objet d'envie et de lutte, et les plébéiens, à qui on offrait des terres lointaines, luttent pour obtenir les terres voisines de Rome qui assuraient à leur possesseur le droit augural, source de tous les droits.

Michelet a décrit admirablement les éléments primordiaux de la famille romaine, le foyer avec le *lar* et le père de famille, cette *familia* qui se confond tout de suite avec la Cité, et dont le droit est un droit public, car le foyer familial est étroitement uni au foyer de la cité. Il a parfaitement compris le caractère essentiellement aristocratique de Rome pendant toute la période républicaine. « Sans les patriciens dit-il, elle n'eût point eu de caractère propre, de vie originale, elle

1. Beaufort avait déjà fait remarquer ces répétitions dans l'histoire primitive de Rome et même la mention de lois identiques rapportée à deux siècles différents. Païs a été le premier à faire un système cohérent des observations de Schlegel et Beaufort et à tenter une explication de la formation de ces légendes. Il ne paraît pas s'être servi de Michelet qu'il ne cite jamais. Il est cependant difficile de croire qu'il l'ait ignoré.

n'eût point été Rome. » Rome sera détruite quand les plébéiens et les Latins, puis les Italiens, puis les nations conquises, puis les barbares auront escaladé le Capitole aristocratique.

Michelet s'est longuement arrêté à la loi des XII Tables, où il a reconnu des morceaux d'époques différentes, mais où il a cherché à discerner l'adoucissement graduel de la vieille cité aristocratique. il a enfin beaucoup insisté sur les lois agraires et l'organisation des colonies. Il avait vu que la Rome primitive avait été essentiellement rurale et militaire, et cherché à percer les obscurités de l'histoire de l'ancienne agriculture romaine. Nous savons par la lettre de Chéruel qu'il avait consacré à ce sujet la plus grande partie de ses leçons de 1829-1830, et Chéruel regrettait qu'il n'eût pas donné dans son histoire une place plus grande à ces recherches érudites poussées très loin.

Mais Michelet sentait ce que ses conclusions présentaient de conjectural; il avait hâte d'arriver à l'époque proprement historique, où devenait possible un récit complet et suivi. Les livres II et III, consacrés à la conquête du monde et aux luttes civiles du IIe et du Ier siècle, conservent, comme œuvre de science et œuvre d'art, une valeur durable. On peut trouver excessif le point de vue de Michelet, considérant la lutte de Rome et de Carthage comme la lutte du monde aryen et du monde sémitique [1]. Ce dernier, vaincu par les Scipions, prendra sa revanche sous l'Empire avec l'invasion des Syriens, des cultes orientaux et du christianisme. Qui oserait dire cependant que cette vue soit tout à fait fausse? même si l'on ne peut que protester quand Michelet, entraîné par sa peinture du monde sémitique en lutte avec Rome, va jusqu'à faire des Juifs alors encore enfermés en cultivateurs dans leurs montagnes, un peuple d'industrie, de navigation et de commerce? Mais, en laissant de côté cette idée générale, si l'on prend le récit même de la lutte, la description de Carthage, la guerre des mercenaires et enfin l'histoire d'Hannibal, on reste émerveillé de ce don unique parmi nos historiens d'évoquer des figures vivantes. Flaubert, avant d'écrire *Salambô*, s'était pénétré de ces pages. En lisant le romancier, on entend malgré soi l'écho des phrases de l'historien, et l'on se persuade que sans Michelet, *Salambô* n'eût jamais existé [2]. Michelet n'avait pas tort de dire en 1866 que son Hannibal est la partie importante, solide, de son histoire et qui restera. Cet admirable récit est d'un bout à l'autre appuyé sur les textes et les historiens ultérieurs y ont peu changé.

La profonde connaissance qu'avait Michelet de la littérature latine dans ses moindres fragments lui permit aussi d'écrire le chapitre d'une pénétrante originalité sur la conquête intellectuelle de Rome par la Grèce au temps des Scipions et de dresser en face de cette Rome gréeisante la rude figure de Caton l'ancien, anxieux de maintenir la vieille tradition des mœurs romaines [3].

1. T. I, p. 241-243.
2. T. I, p. 278-281.
3. T. II, p. 95-98 et p. 105-106.

Quant au dernier livre, *Dissolution de la Cité*, si nous le comparons aux récits beaucoup plus développés de Mommsen et surtout à l'œuvre récente de Guglielmo Ferrero, il nous apparaît comme une brillante esquisse plus que comme une étude complète et approfondie. Néanmoins, on ne pourra, si on examine de près ces 260 pages, s'empêcher d'y admirer, non seulement l'éclat du tableau qu'il a tracé des désordres civils qui ont amené la ruine de la République et de la vieille cité romaine, mais aussi la clairvoyance avec laquelle il a discerné les causes profondes et les caractères essentiels de la révolution qui a élevé l'Empire sur les ruines de la République. M. Ferrero n'a pas même cité Michelet parmi les auteurs qu'il a consultés pour écrire son ouvrage, et cependant, en le lisant, il me semble à chaque instant rencontrer le souvenir de Michelet. Si Ferrero a eu une vision si vive, si colorée du tumulte de Rome et du monde dans ce siècle d'effervescence et de bouleversements, c'est à Michelet en grande partie qu'il le doit.

Sans doute Ferrero a composé tout son ouvrage en se laissant guider par une conception nettement déterministe de l'histoire. Il montre les nécessités économiques transformant fatalement la vieille et étroite cité agricole qui avait conquis l'Italie, puis tout le bassin de la Méditerranée, en une colossale association de banquiers entreprenant la conquête et l'exploitation du monde entier pour satisfaire leur passion de dominer et de jouir et faisant de Rome le centre d'un empire cosmopolite où rien ne subsistait plus des anciennes institutions, des anciennes croyances et des anciennes mœurs. Il a poussé bien plus loin que Michelet l'analyse des mille péripéties de ce drame et a bien mieux déterminé la portée de chacune d'elles. Mais l'ouvrage de Ferrero est tout entier la démonstration de la justesse du titre donné par Michelet à son III[e] livre : *Dissolution de la Cité* [1]. Il nous en fournit le commentaire détaillé. Michelet, au début de ce livre, expose nettement des idées générales qui sont la substance de l'ouvrage de Ferrero et sur lesquelles Ferrero revient sans cesse avec une insistance parfois excessive: « Le peuple romain s'éteint. L'Italie se peuple d'esclaves. Rome se peuple d'affranchis. » La vieille aristocratie agricole cède la place à une aristocratie d'argent qui envahit toutes les terres. Les chevaliers usurpent ces terres, exploitent les pays conquis, enlèvent peu à peu au Sénat le gouvernement de Rome et du monde. Sylla, qui veut rétablir l'ancienne constitution, ne remporte qu'une victoire éphémère. Les colons, les Latins, les Italiens, les étrangers envahissent peu à peu Rome et brisent les portes de la cité. La domination si brève, si tourmentée de César marque le moment où la vieille cité romaine fait place à l'*Orbis Romanus* et où les empereurs vont donner au monde deux siècles de paix et de prospérité, en remplaçant par une adminis-

1. Le t. III de Ferrero s'appelle « La ruine d'une aristocratie ».

tration centralisée et régulière la mise au pillage des provinces par des appétits déchaînés[1]. C'est ce que Michelet a très bien vu.

Il serait intéressant de comparer sur des points particuliers les jugements ou les portraits tracés par les deux historiens. Le Cicéron de Michelet, honnête homme, vaniteux et souvent pusillanime, se laissant balloter d'un parti à l'autre dans un temps où, il est vrai, les hommes changent constamment de camp et de programme ressemble beaucoup à celui de Ferrero. Michelet, avant Ferrero, a très bien indiqué qu'en écrasant Verrès, Cicéron n'a pas seulement poursuivi au nom de la justice et de la vertu un fonctionnaire prévaricateur, mais aussi servi les rancunes du parti des chevaliers contre un représentant du parti aristocratique et conservateur. Michelet a mis en lumière les talents militaires et administratifs de Lucullus et les bienfaits de son administration en Asie, où il fit rendre gorge aux publicains. Je ne sais s'il faut lui reprocher de n'avoir pas, comme Ferrero, vu en lui le Napoléon du dernier siècle de la République, l'homme qui a substitué la guerre à la diplomatie dans la politique orientale et ouvert la voie à l'impérialisme romain. Cette vue audacieuse peut se défendre, quoiqu'elle paraisse dépasser sensiblement ce que les faits et les textes nous permettent d'affirmer.

Mais ce serait surtout le César de Michelet qu'il vaudrait la peine de comparer avec celui de Ferrero.

Ferrero a voulu réagir contre la tendance des historiens qui l'avaient précédé, en particulier Mommsen, Napoléon III et Duruy, à faire de César une sorte de génie surhumain ayant eu conscience de toutes les grandes choses qu'il a faites, ayant d'un même coup d'œil embrassé le présent, le passé et l'avenir de Rome et préparé volontairement l'Empire. Ferrero voit en César un homme supérieur sans doute par son génie militaire et ses talents administratifs, par son imagination grandiose, son intelligence lucide et son activité infatigable de savant, d'artiste et d'homme d'action. Mais il lui refuse le titre de grand homme d'État; il n'a rien su combiner ni prévoir. Il est resté l'aventurier d'une époque révolutionnaire. Il a été grandi par les circonstances; il a succombé sous le poids des circonstances. Il prête à César trois grandes idées politiques : en 59 reconstruire un parti démocratique légalitaire, qui aurait réconcilié tous les partis en s'alliant à Crassus et à Pompée ainsi qu'à Cicéron; en 56, reprendre la politique de Lucullus, remplir le trésor par de lucratives conquêtes et satisfaire les Romains en donnant un formidable élan au commerce, au luxe, aux plaisirs et aux grands travaux d'utilité publique; enfin reprendre l'œuvre d'Alexandre en conquérant la Perse. La première entreprise était un vain rêve dans un État trop corrompu; la seconde ne put être réalisée et César ne fit qu'exciter contre lui le soupçon d'aspirer à la tyrannie; la troisième, le mirage oriental, si elle s'était réalisée

1. Le Sylla de Michelet est une médaille d'une finesse et d'une vigueur incomparables et l'érudition du dernier siècle n'a rien changé au jugement final, t. II, p. 225-226. Ferrero, t. I, p. 131-132.

aurait hâté la ruine de Rome en faisant prédominer les éléments orientaux, les plus corrupteurs de tous pour la République. Ce fut au contraire la conquête de la Gaule, entreprise par César surtout avec des vues d'ambition personnelle, qui devait rester la partie durable et vraiment bienfaisante de son œuvre. L'entrée de la Gaule, de l'Espagne et même de la Grande-Bretagne dans l'État romain lui fournit pendant quelque temps un contre poids énorme et efficace contre l'envahissement des influences asiatiques et retarda de deux siècles sa ruine. Au moment où, en 59, il rêvait une République fondée sur la concorde des partis, qu'il aurait gouvernée, comme Périclès Athènes, par le prestige du génie, César était obligé par l'opposition du Sénat de s'appuyer sur la plus basse démagogie. La guerre des Gaules et l'échec de Crassus en Asie provoquait la plus horrible des guerres civiles, et quand César croyait avoir de nouveau pacifié Rome et réduit ses ennemis, il était assassiné avant de pouvoir rien entreprendre contre les Perses. Si l'on fait le bilan de l'œuvre de César cette œuvre, d'après Ferrero, n'aurait été que négative; il n'aurait fait que précipiter la ruine de l'ancien état de choses, sauf en Gaule où, sans le savoir, il aurait jeté les fondements de l'avenir.

Michelet n'a pas marqué avec la sagacité de Ferrero à quel point César fut le jouet des événements et des partis. Il lui a attribué une constance dans les vues, un don de prévision et une grandeur dans le caractère qui dépasse la réalité. Il en fait l' « homme de l'humanité », qui nivelle volontairement toutes les classes dans la société romaine et fait entrer les barbares mêmes dans la cité et dans le Sénat. Il a plus tard regretté lui-même l'excès de son admiration, et reconnu qu'il avait attribué à César plus de clairvoyance prophétique et d'unité dans sa politique qu'il n'en avait eu en réalité. Mais en relisant les pages consacrées à César, on voit que Michelet a bien indiqué les points essentiels de sa carrière, tels que Ferrero les a fait ressortir : son impuissance à mettre fin aux discordes civiles et la nécessité où il fut de se servir des partis au lieu de les dominer; la fatalité qui fit sortir la guerre civile de la guerre des Gaules. Quant aux projets orientaux de César, il les a indiqués en des termes très précis.

Sans doute Michelet a cédé à un entraînement de son imagination et de sa sensibilité en paraissant oublier les cruautés froides dont César s'est rendu coupable et en le représentant comme un génie tout de mansuétude et de paix.

Est-il bien sûr pourtant que Michelet se soit tout à fait trompé, et que le grand esprit de César — ce contemporain de Lucrèce, supérieur comme Lucrèce à toutes les superstitions de son temps, cet homme qui descendait des rois et des dieux et se posait en même temps en successeur de Marius, défenseur du peuple et des Italiens — est-il sûr qu'il n'ait pas formé le rêve d'une cité plus juste et plus heureuse, supérieure à la Rome de Marius et de Sylla? Est-il sûr qu'il n'ait pas éprouvé par moments la magnanimité que lui prête Michelet? C'est trop de dire qu'il fut le fondateur de l'Empire; mais il fut plus que le destructeur de la République. En tous cas, Michelet l'a dépeint en

traits inoubliables. Jamais le don de faire passer dans le lecteur le frisson de la vie du passé n'a été poussé plus loin.

Le récit des guerres civiles qui amènent le triomphe d'Octave à Actium n'est pas moins brillant que celui de la période de Sylla et de César, et Michelet termine son ouvrage par deux pages qui sont parmi les plus belles qu'il ait écrites. Elles devaient servir de préface à cette histoire du christianisme et de l'Empire que Michelet n'a pas écrite. Elles restent encore la préface de toute son œuvre ultérieure.

L'Orient triomphe avec le christianisme et détruit l'Empire; mais il détruit en même temps les anciens dieux: « Le monde sensuel de l'Asie, le monde de la chair allait mourir pour ressusciter plus pur dans le christianisme, dans le mahométisme qui se partageront l'Europe et l'Asie. »

Un peu plus tard, Michelet prédisait (1831) la fin de la domination du christianisme, la venue d'une ère nouvelle, celle dont il n'acquiert la nette conception que de 1842 à 1847, quand il écrira la préface de la *Renaissance*, les *Jésuites*, le *Prêtre*, le *Peuple* et la *Révolution*.

Nous verrons par quelles phases passera sa pensée pour arriver au credo qui, formulé en 1847 dans l'*Introduction* de la *Révolution*, devait rester le sien jusqu'au bout.

L'*Histoire romaine*, tirée à 1.500 exemplaires, eut un succès assez grand pour qu'une seconde édition ait été nécessaire dès 1833. Pourtant il ne faut pas croire qu'elle ait provoqué une admiration sans mélange. Chambolle qui était un ami et qui avait même des obligations à Michelet (celui-ci lui était venu en aide quand Chambolle débutait dans la presse parisienne), dans un article du *National*, du 28 juillet 1831, écrivait que Michelet avait refondu tout entière et d'un seul jet l'histoire de Rome, et que l'ouvrage achevé serait un des plus beaux monuments littéraires de la France puisse s'honorer. Il lui reprochait néanmoins d'avoir parfois « substitué une obscurité savante à des fables puériles ». Daunou annonçait l'*Histoire Romaine* dans le *Journal des Savants* sur un ton d'ironie narquoise. M. Dumas, proviseur à Charlemagne, tout en souscrivant à plusieurs exemplaires de l'ouvrage, qu'il déclarait très remarquable, écrivait à Michelet : « C'est un ouvrage critique, d'une critique aventureuse, plutôt qu'une histoire proprement dite, et pour apprécier les vues qu'il renferme il faut connaître bien les faits et être capable de juger d'après soi. J'ai regretté, et je ne suis pas le seul, d'y trouver, surtout dans l'Introduction, quelques phrases au-dessus de l'intelligence la plus exercée. » Même son ami Rosseuw Saint-Hilaire regrettait d'y retrouver le mysticisme qui, à ses yeux, déparait l'*Introduction à l'Histoire Universelle*, trop de choses indiquées par allusion. Par contre le philologue allemand Zumpt en rendait compte avec éloges dans les *Annales littéraires* de Berlin, et le grand jurisconsulte Gans le louait d'avoir concentré cette histoire dans l'espace qu'il lui faut, et de l'avoir embellie de son esprit et de son érudition.

Un témoignage d'admiration qui avait plus de valeur que tout autre vint assurer Michelet de la valeur de son œuvre. Sainte-Beuve

alors âgé de vingt-sept ans seulement, mais qui était déjà l'auteur des poésies de *Joseph Delorme*, du *Tableau de la poésie française au XVIe siècle* et des premiers *Portraits littéraires* parus dans la *Revue de Paris*, lui écrivait une lettre dont Michelet put être justement fier, car Sainte-Beuve appartenait au monde romantique, dont Michelet se tenait écarté, et il tint toute sa vie à éviter ces échanges d'éloges convenus et excessifs dont les hommes de lettres ont trop accoutumé de faire commerce entre eux.

Michelet n'a jamais écrit l'histoire de l'Empire. Il n'en subsiste que quelques fragments, quelques portraits d'empereurs qui ont été publiés dans le t. II de la *Revue historique* en 1876, et qui étaient empruntés à des rédactions d'élèves d'après le cours de l'École Normale de 1833. Ces fragments sont très remarquables. On trouve en substance dans les pages sur Tibère les idées exposées par M. Duruy dans sa thèse de doctorat, et Michelet a rendu le premier pleine justice aux bienfaits du régime impérial : « L'Empire, dit-il, était une révolution populaire exécutée par la main d'un tribun. » Les Antonins bénéficièrent des atrocités par lesquelles les empereurs du premier siècle avaient anéanti l'aristocratie romaine. L'égalité créée par les tyrans donna naissance à l'édifice admirable du droit. — Il trouve des circonstances atténuantes pour Claude, pour Néron, pour Domitien, et croit que toute cette histoire doit être récrite. Le fil conducteur pour la suivre, c'est le progrès de la loi civile. Un gouvernement qui donne de bonnes lois civiles est toujours un bon gouvernement. Michelet décrit par des traits admirables de netteté, de pittoresque et de concision comment l'Empire fut détruit par ce qui avait fait sa grandeur, par l'esprit d'humanité qui lui faisait ouvrir les bras au monde entier, et aussi par l'influence de l'Orient et du christianisme.

« La cité invisible, dit-il, bâtissait la cité visible, comme une lierre s'attache à une vieille muraille qu'il détruit en croissant. Rome est une initiation. Elle est gouvernée par des empereurs de toutes les provinces de l'Empire. Au Ve siècle, quand l'Empire et le monde barbare sont unis, l'Empire disparaît dans l'union féconde dont sort le monde moderne ».

Ces fragments peuvent donner une idée de ce qu'eût été l'histoire de l'Empire romain écrite par Michelet. Chaque ligne a sa valeur, soit comme idée, soit comme peinture. Si l'on prend la peine de comparer ces pages qui ne sont que des notes de cours avec ce qu'avaient écrit soit Gibbon, soit Lebeau, soit Lévesque, soit Daunou, ou avec les précis alors en vogue dans les collèges, on admirera la supériorité de sa science et de son esprit. Toutes les lumières que l'érudition du XIXe siècle a apportées sur l'histoire de l'Empire n'ont fait que confirmer les vues de Michelet.

CHAPITRE III

Michelet à l'École Normale de 1830 à 1837

L'*Histoire romaine*, quoique postérieure à 1830, appartient en réalité à la première période de la vie de Michelet. Au contraire l'*Histoire de France* va faire la trame même de la seconde et de la troisième. Il considérera comme l'œuvre essentielle de sa vie de donner à la France conscience d'elle-même et d'enseigner la France au monde. Il verra désormais l'histoire universelle à travers l'histoire de France et la philosophie de la Révolution sera en même temps pour lui à quelques égards la philosophie de l'histoire tout entière.

Ce qui lui donna l'élan pour la composition de l'*Histoire de France*, ce qui lui fit, dès 1831, abandonner la continuation de l'*Histoire romaine* et l'histoire d'Italie, ce fut son enseignement à l'École Normale et à la Faculté des Lettres de 1831 à 1836, et son entrée aux Archives.

Cette période de sept années a été la plus féconde de sa carrière de professeur. C'est alors qu'il a exercé sur les esprits la plus forte influence et que son activité intellectuelle s'est manifestée de la manière la plus variée et la plus éclatante.

En 1833 paraissent simultanément le *Précis d'Histoire de France* et les deux premiers volumes de la grande *Histoire de France*. En 1835 Michelet donne une nouvelle édition augmentée de son *Vico* et les deux premiers volumes des *Mémoires de Luther*. En 1837 paraissent les *Origines du Droit*. Pendant le même temps, Michelet avait recueilli les documents du procès des Templiers, qui ne parurent en deux volumes in-quarto qu'en 1841 et 1851.

En même temps il enseignait, et son enseignement ne faisait qu'un avec sa production littéraire. Parmi tant d'occupations, il trouvait le temps, avec une activité et un dévouement que rien ne lasse, de rendre service à ses élèves et à ses amis.

Il faudrait pouvoir dessiner un tableau complet de cette activité. On serait dans l'admiration devant un tel déploiement de forces, une pareille fécondité d'esprit. La seule tache d'ombre, c'est celle qu'il a notée lui-même en 1839 et sans doute avec l'exagération que lui inspirait sa sensibilité [1]. Je me suis trompé en laissant entendre que les torts de Michelet envers sa femme n'avaient pas été seulement des torts de négligence et d'omission, qu'à la fin de la vie de Pauline il avait manqué à ses devoirs de mari plus grandement encore qu'en

1. [Voy. *Jules Michelet*, p. 71.]

ne s'occupant ni d'instruire, ni de distraire sa femme[1]. Des notes répétées à plusieurs reprises dans ce journal intime où il se raconte sans aucune réticence affirment que sa vie conjugale fut irréprochable. Mais il avait une maîtresse absorbante, impérieuse, à laquelle il sacrifiait tout : l'histoire.

N'exagérons rien cependant. Malgré les malentendus et les discordances, si nous jugeons aujourd'hui des rapports de Michelet et de Pauline non par les reproches que Michelet se fit à lui-même après la mort de sa femme, mais par les lettres qu'ils échangeaient pendant les voyages de Michelet, on voit qu'un ton de très tendre sollicitude n'a jamais cessé de régner entre eux, que les enfants de Michelet occupaient une très grande place dans ses pensées; que lui-même, enfin, s'efforçait, quoi qu'il en dise, de faire naître entre Pauline et lui une intimité d'esprit qui malheureusement n'aurait pu exister qu'avec une femme plus cultivée ou du moins plus intelligente. Les lettres écrites pendant le voyage de Michelet en Belgique et en Hollande en 1837 nous montrent bien que leur bonheur domestique était troublé par le caractère de Pauline (ce trouble ne paraît pas s'être produit avant 1836), mais aussi que Michelet s'efforçait avec un soin touchant à créer entre eux l'harmonie du cœur et de l'esprit.

Cette tendresse mutuelle n'empêchait malheureusement pas leur intérieur d'être assombri par les querelles entre M. Michelet père et Pauline. Dans sa première lettre du 25 juin, Michelet disait : « Je suis parti, ma bonne femme, sur la triste impression de vos querelles. Aucun départ n'a été plus triste encore. Si vous avez quelque affection pour moi, tâchez donc de bien vivre ensemble, en faisant quelques sacrifices mutuels. »

Si nous laissons de côté ces vicissitudes de la vie quotidienne, la vie de Michelet nous apparaît, durant ces années 1831 à 1836, consacrée tout entière au travail et à l'amitié.

Il a renoncé, à partir de l'automne 1831, à recevoir des pensionnaires. Ses traitements de l'École Normale, des Archives et des Tuileries, joints à ce que lui rapportent ses livres, suffisent largement à la vie très simple et très retirée qu'il mène, 35, rue des Fossés-Saint-Victor.

Il sort peu de chez lui, mais il a des amis fidèles qu'il voit souvent. C'est avant tout Poret, et ses médecins Edwards et Aupépin, Quinet lorsqu'il vient à Paris, Ravaisson, Eugène Burnouf, Ballanche, Dargaud, recommandé par Quinet en 1831; Faucher, présenté par Chanut en 1830; Ch. Alexandre, Rosseuw Saint-Hilaire, Lerminier, Lamennais, Marmier.

Plusieurs d'entre eux sont ses obligés. Tel Dargaud, dont il ne cessera pendant des années de s'occuper, harcelant les ministres, les éditeurs, les hommes de lettres pour qu'on donne du travail à ce littérateur et historien de mérite qui eut toujours à lutter contre les

1. [*Ibid.*, p. 72 : « Peut-être même l'Histoire ne fut-elle pas la seule rivale de Pauline ! »].

difficultés de la vie et qui voua à Lamartine, dont il fut le secrétaire, et à Michelet une reconnaissance enthousiaste [1]. La correspondance de Michelet nous le montre infatigablement occupé à rendre service non seulement à ses amis et à ses élèves, mais à une foule d'hommes de lettres et de professeurs qui ont recours à sa bonté trop connue. C'est un certain Perdrix qui l'accable de lettres interminables presque illisibles, et qu'il charge de faire des traductions de l'anglais; c'est un certain Kraetzer qu'il aide à obtenir une place de professeur d'allemand; c'est son ancien élève de l'Ecole préparatoire, Glück, qui ayant fait une traduction du livre des frères Theiner sur le célibat ecclésiastique, la lui envoie en le priant de lui trouver un éditeur, et aussitôt Michelet de se mettre en campagne.

Je pourrais multiplier ces exemples à l'infini. Michelet eut toute sa vie une clientèle de protégés pour lesquels il n'épargnait ni son temps ni sa peine. Et combien n'y en eut-il pas à qui, sans avoir à leur rendre de services matériels, il était un soutien moral et intellectuel? Ce fut le cas, non seulement pour ses élèves directs, mais pour bien d'autres, pour Ad. Berger, le latiniste, pour le philosophe Vacherot, pour Mourier surtout, un philosophe appartenant lui aussi à cette promotion de 1827, qui resta particulièrement attachée à Michelet.

A ses élèves d'histoire il envoie des conseils pour leurs travaux et leur enseignement comme ceux qu'il adressait le 28 octobre 1829 à Farochon, professeur à Metz : « Jamais, lui écrit-il, vous ne pouvez m'importuner en me demandant des conseils [2]. »

Mais où le dévouement de Michelet se montre le mieux, c'est dans ses relations avec Quinet pendant ces années 1830 et 1831, où il avait cependant tant de travaux, des démarches à faire en vue de sa propre carrière, trois volumes à imprimer et un cours tout nouveau à mettre sur pied pour l'École Normale. Les lettres échangées à cette

1. Dargaud vient à Paris en 1831, recommandé à Michelet par Quinet. Il apporte avec lui un manuscrit pour lequel Michelet cherche un éditeur.

2. Il lui recommande pour la géographie de faire des extraits de Malte Brun qu'il améliorera d'année en année; d'avoir en même temps sous les yeux l'atlas de Brué et de s'exercer à tracer des cartes de mémoire.

Pour l'histoire il doit recourir aux originaux; mais comme guide à travers les sources il peut se servir des Précis publiés par les professeurs de Collège de Paris. Pour chaque leçon il tirera de ces Précis des faits et des dates qu'il fera apprendre par cœur aux élèves et qu'il vérifiera par des détails empruntés aux sources originales.

Il conseille de ne consacrer que six mois à l'histoire ancienne jusqu'à Charlemagne, de ne donner que des dates après 1715, de concentrer tout son effort sur l'histoire du moyen-âge et l'histoire moderne du XVIe et du XVIIe siècle, recommande comme lectures Koch, Lingard Sismondi, Schmidt, Robertson, Thierry. « Ce dernier doit être votre principal modèle.

Il lui dit de se servir peu de ses cours de l'École Normale, où il y a trop d'idées générales. Pour les élèves il faut des anecdotes, des détails pittoresques. On les trouve dans Hérodote, Plutarque, Gibbon, dans les Chroniques, traduites par Guizot, dans Froissart, Barante, Petitot dans l'*Atlas chronologique et géographique* de Lesage. Enfin il recommande à Farochon d'apprendre l'allemand pour remplacer les livres français par d'autres plus forts.

époque par les deux amis ne sont pas intéressantes seulement par ce qu'elles nous apprennent sur le caractère de Michelet et sur ses relations avec Quinet; elles forment aussi un chapitre curieux d'histoire littéraire.

Quinet se trouvait alors engagé dans trois affaires qui lui causèrent d'assez sérieux ennuis et où Michelet s'employa, avec un touchant dévouement, à l'aider, le défendre et le conseiller.

La première fut celle de la mission en Morée de 1829.

S'il faut en croire une lettre de Quinet à Michelet, datée des premiers jours d'août 1828, c'est lui qui, dès le début de 1828, aurait formé avec Creuzer le projet d'une commission d'antiquités analogue à celle d'Égypte pour le cas d'une expédition militaire en Morée. Ses instances auprès de Gérando, Cousin, Guigniaut, Chateaubriand B. Constant, avaient réussi; mais il se demandait si les membres de l'Institut chargés d'organiser l'expédition, Raoul-Rochette et Hase, le choisiraient; il supplie Michelet de se mettre en mouvement pour lui : « Des études sur la Grèce en Grèce me sont aussi nécessaires que le jour dans mes recherches sur l'humanité... Vous avez dans vos mains une partie de ma destinée. Que cela vous encourage à me servir[1]. » Le 12 août, il récrit à Michelet pour que celui-ci aille solliciter pour lui. Michelet vint justement à ce moment à Heidelberg. C'est à son retour en septembre et octobre qu'il s'occupa de Quinet. Dans une lettre d'octobre[2], on voit que Cousin a sollicité Martignac. Mais celui-ci a tout remis au mois de novembre. Le 22 novembre Quinet désespère de voir le projet de Grèce s'effectuer, quand tout d'un coup tout s'arrange. Le 22 décembre il écrit à sa mère qu'il a été désigné. M. Hase, chargé par Raoul-Rochette de désigner les membres de l'expédition l'en a avisé, puis de Gérando le 27 décembre. Le 10 février il s'embarquait à Toulon. Il devait recevoir 3.000 fr. de traitement annuel. Le 2 mars il est à Navarin. Le 11 mars il écrit à Michelet de Modon. Il est déjà brouillé avec ses compagnons qu'il accuse de se renfermer par peur à Modon et de ne pas vouloir en bouger. Ils attendent en réalité que le pays soit assez tranquille pour pouvoir entreprendre le travail méthodique de fouilles, de relevés des monuments, des plans, des inscriptions et d'observations scientifiques dont devait sortir le beau recueil de la *Commission de Morée* en 4 volumes in-f° dont trois volumes sont consacrés à l'art et à l'archéologie. La contribution de Quinet fut insignifiante — une dizaine d'inscriptions très courtes dont aucune n'était inédite. On ne s'en étonne pas quand on voit comment Quinet comprit sa mission. Le 13 mars il abandonna ses compagnons. Avec un domestique, un Allemand, Shirren, et deux officiers, l'un du génie, l'autre d'artillerie, Vivier et Hennoye, il entreprit à travers la Morée par Messine, Phizalie, Mégalopolis, Sparte, Tripolitza, Tégée, Mycènes, Tyrinthe et Argos, un voyage aussi courageux que rapide et inutile au point de vue archéologique. Le 5 avril il était déjà à Argos. Le 17 il était à Egine après avoir traversé Sicyone et Corinthe.

1. [Ces deux phrases manquent dans *Cinquante ans d'amitié*, p. 22.]
2. [*Ibid.*, p. 25-26.]

Il réussit à passer deux jours dans Athènes que les Turcs occupaient encore, repartit le 26 avril d'Egine pour visiter Syra et les Cyclades. Le 13 mai, il se rembarquait pour la France et il arrivait le 5 juin au lazaret de Marseille, rapportant une vision brillante, pittoresque et poétique de la Grèce ressuscitée après des siècles de misère et d'oppression. Des notes qu'il avait prises, il composa son livre sur la *Grèce Moderne et ses rapports avec l'antiquité*, ravissant récit de voyage coupé de vastes aperçus historiques, philosophiques et littéraires dont la nébulosité grandiose provoqua quelques sourires chez les amis de Quinet eux-mêmes [1].

Rentré à Charolles, il a bien le sentiment qu'il sera blâmé d'être revenu si vite et d'avoir rapporté si peu de choses : « Je m'attends bien, dit-il, que mes compagnons feront tout leur possible pour m'ôter les avantages qui devaient se rattacher à ce voyage », et pour comble de malheur il a négligé en Grèce de faire régler ses appointements; il n'en a touché qu'une partie et demande à Michelet d'agir auprès du ministère pour obtenir le paiement intégral de ce qui lui était dû [2].

Au moment où Quinet demande à Michelet ces multiples services, la Révolution éclate et Michelet presse Quinet de venir à Paris pour profiter de la situation et obtenir une place du nouveau gouvernement [3]. En même temps, il lit le manuscrit de Quinet, mais n'a pas évidemment le temps de lui en écrire bien long dans la fièvre des journées de Juillet.

Pendant les jours qui suivent, bien que Quinet soit à Paris, et que Michelet ait à veiller à ses propres intérêts, il n'oublie pas ceux de son ami et s'occupe de lui auprès de Cousin et de Guigniaut, de Guizot et de Villemain. Tout fut en vain. Quinet n'obtint ni une place à l'Ecole Normale, ni même une sous-préfecture. On lui offrait bien une classe de philosophie en province, même la chaire de philosophie à

1. Mme Quinet (*Cinquante ans d'amitié*, p. 32) prétend que le rapport de Quinet « imprimé par l'Institut et qui existe dans ses Archives » est « riche en inscriptions » Elle prétend qu'il représentait à lui seul la commission scientifique et que ses compagnons étaient rentrés en France après quelques semaines sans avoir pénétré dans la Morée. Tout cela est un tissu d'erreurs, les collègues de Quinet ont rapporté une foule de matériaux de Grèce, Quinet quelques inscriptions qu'il a remises sans une seule note. Il n'a jamais remis à l'Institut une ligne des cinq mémoires qu'il avait promis.

2. Michelet dut se mettre en campagne et ce fut une chose assez compliquée car au Ministère de la Guerre on exigea une attestation de M. Duplaa, intendant militaire à Modon, comme quoi il n'avait pas payé Quinet. Au mois d'avril 1830 la pièce n'est pas encore arrivée. Michelet est en Italie et Quinet qui est retourné à Heidelberg écrit le 26 août à Mme Michelet pour que celle-ci demande à son mari de se rendre dès son arrivée au Ministère de la Guerre pour le réglement de son affaire. En même temps il envoie à Michelet le manuscrit de sa *Grèce moderne*, pour que son ami le revoie avant l'impression qui se faisait chez Levrault à Strasbourg; et il lui renvoie aussi les épreuves pour une nouvelle révision.

3. Lettre du 10 août 1830. Il trouve même le moyen le 12 octobre 1830, au moment où il est le plus occupé de ses propres affaires, d'écrire dans le *Temps* un article dithyrambique sur le *Voyage en Grèce* de Quinet qui vient de paraître.

l'Université de Strasbourg, mais finalement il n'obtient rien, autant parce qu'il hésite à accepter ce qu'on lui offre, que parce que les ministres n'éprouvent pour lui qu'une sympathie mitigée et sont effrayés de l'agitation de son esprit [1]. Michelet n'était pas au bout de ses peines dans cette affaire. Quinet n'avait obtenu qu'en novembre 1830 le paiement du complément des 3.000 fr. (1150 fr.) qu'on lui avait alloués en 1829. Mais il ne s'estimait pas satisfait, bien qu'il eût touché un traitement d'un an pour un voyage de cinq mois. Sous prétexte qu'il avait eu au retour à rédiger son livre sur la Grèce en 1829 et des Mémoires d'érudition qui devaient être au nombre de cinq, Quinet, en 1831, demandait à recevoir une seconde année de traitement, comme les membres architectes de la commission, qui avaient dû mettre sur pied les trois volumes de la publication sur l'Expédition en Morée. Ce fut encore Michelet qui fut chargé de cette délicate négociation avec Casimir-Périer, président du Conseil et ministre de l'Intérieur depuis le 13 mars 1831. Le 27 octobre 1831, Royer-Collard, chef de la division des sciences et lettres, écrivait à Michelet une lettre qui montre bien que si l'on fit droit aux réclamations de Quinet, ce fut surtout par égard pour Michelet [2] :

1. Il lui fallut attendre 1830 pour être nommé à la Faculté de Lyon par de Salvandy.

2. « Monsieur et ami... Voici tous les renseignements qu'on m'a transmis et que je m'empresse de vous communiquer. Remarquez, de grâce, que je raconte et ne juge point.

« M. Quinet a fait un livre admirable, c'est vrai; mais a-t-il rempli les obligations que lui imposait son titre de membre d'une commission ministérielle? C'est là ce qu'on lui conteste. Il a plutôt obéi à sa pensée d'artiste qu'à ses instructions, dont il paraît n'avoir tenu aucun compte. Quoi qu'il en soit on n'en rend pas moins justice au talent qu'il a développé, bien qu'il ait donné, à ce qu'il paraît, tout autre chose que ce qu'on lui avait demandé, et loin qu'on soit mal disposé à son égard on est prêt au contraire à faire tout ce qui lui sera agréable.

« Mais, pour qu'il obtienne la prolongation de traitement que vous réclamez pour lui, il est indispensable que MM. Cuvier, Hase et R. Rochette en fassent la demande formelle. .... Je crois être sûr que toute proposition favorable à votre ami sera bien accueillie, mais encore faut-il qu'elle soit faite, et jusqu'à present elle ne l'a pas été.

« Ainsi, mon cher Monsieur, puisque vous êtes chargé de poursuivre cette affaire, il faudrait que vous puissiez provoquer de MM. Cuvier, Hase, et Raoul Rochette, une lettre au ministre par laquelle ils exprimeraient le vœu que M. Quinet obtînt la même faveur que plusieurs de ses collègues d'expédition. J'imagine que la réponse sera satisfaisante. »

Michelet l'annonce à Quinet par une lettre du 29 octobre 1831. Michelet avait vu Hase, R. Rochette et Royer-Collard, le frère du philosophe. Michelet annonce qu'on lui paiera son traitement jusqu'à la publication des cinq mémoires qu'il a promis. Il supplie Quinet de revenir à Paris rédiger ces mémoires.

Les trois savants firent la démarche que suggérait Casimir-Périer, et Quinet obtint, à la fin de novembre, une prolongation de traitement pour rédiger ses mémoires et son itinéraire. On lui paiera trois mois. Il remit des copies d'inscriptions. Puis il demanda les 700 fr. restant. On les lui refusa tant qu'il n'aurait pas remis ses mémoires. Quinet préféra renoncer aux 700 fr., et partit en décembre pour retrouver ses parents à Certines. Une lettre de

Quinet avait vécu en Allemagne deux ans, de janvier 1827 à janvier 1829, et bien qu'il s'efforçât d'arracher son énigme à ce monde germanique immense et mystérieux, il semble qu'il n'en ait vu alors que les côtés religieux et philosophiques, poétiques et idylliques. « Sans Heidelberg, écrivait-il à sa mère le 6 septembre 1827, je n'aurais jamais su ce que c'est de vivre. » Quand il revint en Allemagne en avril 1830, il semble bien que le contact avec la Grèce, son séjour en France, lui aient fait voir l'Allemagne sous un jour un peu différent. Il écrit à Michelet en mai 1830 : « Depuis mes derniers voyages je me suis beaucoup attaché à notre France, et si sur les grands chemins où je vis depuis quelques années, je ne me faisais pas un veau d'or de la science, loin de tant de choses et d'hommes que je ne puis m'empêcher d'aimer, j'aurais çà et là de tristes réveils. »

Il n'eut ces tristes réveils qu'en 1831, quand les déceptions de son retour à Paris lui eurent fait une âme plus disposée à la critique et au pessimisme qu'à l'enthousiasme crédule, et quand, en 1831 (février) il regagna l'Allemagne avec la disposition morose d'un homme qui voyait, faute d'une position, s'éloigner le moment où il pourrait épouser cette Mina Moré qui lui avait fait entrevoir le bonheur idéal dans le Heidelberg de 1828.

En août 1830, au moment où il quittait l'Allemagne, il déclarait que les provinces rhénanes n'attendaient qu'un signal pour se réunir à la France [1] ; et en décembre de la même année, il prédisait que nous allions reprendre les frontières du Rhin [2]. A ce moment, le ministère Laffite vient d'être constitué et on berce Quinet des plus belles espérances. Un jour c'est Mérilhou qui lui promet une chaire d'histoire, une autre fois, c'est Gérando, qui veut le faire entrer au Conseil d'État.

Mais en 1831 toutes ses espérances sont évanouies. La France n'ose soutenir la Pologne révoltée, pas plus qu'elle n'ose mettre un prince français sur le trône de Belgique. Le 13 mars 1831 les doctrinaires reprennent la direction des affaires avec à leur tête un homme d'autorité, Casimir-Périer, et Quinet n'attend plus ni poste politique, ni situation à Paris. Toutes ces désillusions publiques et privées lui donnent alors une terrible clairvoyance; il entrevoit du même coup et la fragilité du gouvernement de Louis-Philippe et la puissance du mouvement national qui pousse l'Allemagne vers l'unité sous la direction de la Prusse. Déjà en novembre 1830 ce qu'il regardait comme la trahison de Victor Cousin l'avait subitement désillusionné sur la valeur de cet éclectisme où il avait vu, ainsi que Michelet, une pensée grande et féconde et qui ne lui apparaît plus que comme un écho maladroit des

Duchesne, secrétaire du ministre de l'Intérieur et des Cultes, du 28 février 1834, nous montre que Quinet n'a remis aucun mémoire, mais seulement des inscriptions, sans aucune note. Il a manqué à tous ses engagements. S'il remettait quelque chose on reviendrait sur la décision prise, autrement c'est impossible.

1. Lettre CLXXXIII à sa mère.

2. Lettre CLXXXIX.

systèmes allemands issus du mouvement de la Révolution française et dont le dernier, celui de Hegel, n'était que la justification de la Sainte-Alliance et de la monarchie prussienne [1].

En octobre 1831, c'est à l'avenir politique de l'Allemagne et de l'Europe que Quinet s'attaque. Il s'indigne de voir la France sacrifier la Pologne; elle laisse des princes allemands s'établir en Belgique et en Grèce; elle permet à l'Autriche de faire la loi en Italie; elle s'isole en un mot en abandonnant les nations latines et en ouvrant le champ aux ambitions germaniques. En même temps elle se stérilise intérieurement en réprimant les tendances démocratiques. Et alors Quinet aperçoit dans un éclair prophétique tout le rôle futur de la Prusse, l'unité de l'Allemagne sous son hégémonie et la reprise de l'Alsace et de la Lorraine. Il écrit à Michelet, le 7 octobre 1831 : « L'unité germanique se prépare d'une manière si menaçante que je n'ai pu résister à en décrire les progrès et les inévitables résultats [2]. »

Il le fit dans une brochure composée de trois morceaux : *l'Allemagne et la Révolution*, le *Système politique de l'Allemagne* et l'*Avertissement à la Monarchie de* 1830. Deux idées y sont développées, l'une avec une netteté et une clarté admirables, l'autre avec une grandiloquence nébuleuse qui rend incompréhensibles des paragraphes entiers, mais dont cependant on peut tirer une conclusion intelligible.

La première, c'est que l'unité allemande est en train de se faire autour de la Prusse, et que toutes les forces de l'Allemagne y concourent, consciemment ou inconsciemment. Il fallait, on doit le reconnaître, une rare vigueur de pensée pour voir l'Allemagne réaliste et conquérante qui se dressait derrière l'Allemagne rêveuse, poétique, familiale et philosophique de Mme de Staël, celle que Quinet avait seule su apercevoir en 1830 et à laquelle il a substitué l'Allemagne puissante, active et dominatrice dont nous sentons aujourd'hui la force : « L'unité, écrit-il, voilà la pensée profonde, continue, nécessaire qui travaille ce pays et le pénètre en tous sens. Religion, droit, commerce, liberté, despotisme, tout ce qui vit de l'autre côté du Rhin, pousse, à sa manière, à ce dénouement. »

Quinet l'a vu avec profondeur : c'est Napoléon qui, en écrasant l'Allemagne, a fait sa nationalité, et la révolution de 1830 a achevé ce que Napoléon avait commencé. Il montre tout le mouvement intellectuel de l'Allemagne, comme tout son mouvement économique, tendant à l'unité. La Prusse en est le centre. Et cette grandeur de la Prusse menace la France. A ces vues d'une merveilleuse clairvoyance, il en ajoute de beaucoup moins précises, quoique intéressantes, sur le rôle de la France. La France, d'après lui ne pourrait lutter contre cette expansion fatale du génie germanique, qu'en continuant à exercer sur l'Europe une action révolutionnaire... en se renfermant sur elle-même,

1. Voyez l'article paru dans la *Revue des Deux Mondes* en 1837, tome IV, page 464, sous le titre : *De la Révolution et de la Philosophie*, réimprimé dans la série *Allemagne et Italie* dans les *Œuvres complètes* sous le titre : *De la philosophie dans ses rapports avec l'histoire politique.*

2. [*Cinquante ans...*, p. 56-57.]

elle laisse l'Allemagne se développer à son détriment. Dans son *Avertissement à la Monarchie de* 1830, il montre le temps des grandes guerres fini, la France ne pouvant plus exercer d'action politique sur l'Europe, son rôle se bornant désormais à servir de théâtre à la lutte de l'esprit démocratique contre les traditions aristocratiques et monarchiques. Dans cette lutte, la France sera isolée; ni les peuples ne viendront en aide à la révolution, ni les rois à la réaction. Dans des termes d'une obscurité sibylline, Quinet montre la royauté, fondée par le fils d'un régicide, n'ayant pas de racines, se trouvant face à face avec le peuple, tandis que la bourgeoisie, tronc sans chef, saint Denis du peuple, s'en va au hasard suivie de la monarchie et n'a d'autre avenir que de périr pour faire place à la démocratie.

On comprend qu'en lisant ces pages Michelet ait frémi. Il écrit à Quinet : « Mon ami, votre brochure est violente et terrible. »

> Elle m'a ôté le rire pour dix ans. C'est comme les trois mots du festin de Baltazar. Hélas! Le festin n'est pas assez splendide pour valoir qu'on le trouble. Je sais tout ce qu'on peut dire sur ce pauvre gouvernement, mais je le crois utile comme transition, et je souhaite que la transition soit lente car je ne sais ce qui est au delà[1] ».

Avec sa sagesse pratique, il obtient de Quinet, tout d'abord qu'il retarde la publication de la brochure tant que l'affaire de son indemnité n'est pas réglée. Puis, Michelet demande la suppression de trois passages. Celui d'abord sur le régicide : « En vous affligeant écrit-il, sur la fatalité qui semble peser sur le fils d'un régicide vous l'aggravez, vous la faites vous-même, cette fatalité. » Il fait disparaître aussi celui sur le saint Denis du peuple, enfin quelques lignes de sympathie sur les insurgés de Lyon de novembre 1832, qui terminaient la brochure. L'article parut partiellement en janvier 1832 dans la *Revue des Deux Mondes*, puis en brochure chez Paulin. Elle eut un certain succès parmi les jeunes gens, mais on n'y vit guère que ce qu'elle contenait d'hostile au gouvernement. On ne se préoccupa point de ce qu'elle contenait de plus sérieux, ses prédictions sur l'Allemagne.

Dans une autre affaire encore Michelet, mettant sa complaisance et son activité au service de Quinet s'était dépensé sans compter.

Quinet était depuis assez longtemps préoccupé d'écrire un grand ou-

1. Michelet au fond redoutait l'effet de la brochure : « Elle m'a doublement navré, écrit-il, d'abord par le tort qu'elle peut vous faire dans l'avenir, puis les dernières pages sont si amères qu'on y sent que l'auteur a l'âme souffrante Oh! mon ami, que je regrette que vous soyez éloigné ». Quinet lui répond par une admirable lettre de déc. 1831. Michelet lui avait déjà écrit le 10 nov. en recevant son manuscrit : « Votre brochure m'afflige; vous traitez si durement la France, que bien des gens vous garderont rancune, même plusieurs qui sont vraiment patriotes. Je voudrais que vous adoucissiez ou changeassiez certaines choses : « la France a le sang de la Pologne... Un homme va sortir de la Prusse.... » Il ne faut pas faire de prédiction si précise. Mon bon ami je voudrais que vous ajournassiez cette publication. » (Je trouve cette lettre citée par Michelet d'après *Cinquante ans d'amitié* p. 58, elle manque dans mes manuscrits).

Jules Ferry en 1866 a relevé les prophéties de Quinet.

vrage sur les traditions épiques de tous les peuples. Il avait publié en 1831 dans la *Revue de Paris* un article sur les traditions de l'Allemagne et du Nord, et dans la *Revue des Deux Mondes* un article sur les traditions épiques de la Bohême. Le 27 mai 1831, il écrit à sa mère :

« Il y a une quinzaine de jours que j'ai déterré dans la Bibliothèque royale des manuscrits des grandes *Epopées françaises*, vieilles de six siècles et aussi belles que l'Arioste. J'ai bien étonné le bibliothécaire qui n'en voulait rien croire. Chaque jour je trouve ainsi à leur nez des poèmes nationaux de quarante à soixante mille vers, tous fondés sur des traditions celtiques. On m'a engagé à en faire un rapport. »

En effet, Quinet publia dans la *Revue de Paris* de juillet 1831 et en brochure un *Rapport au Ministre des Travaux publics* (qui ne lui avait rien demandé de semblable) *sur les épopées françaises du XII*e *siècle restées jusqu'à ce jour en manuscrit dans les bibliothèques du Roi et de l'Arsenal.*

Ce rapport écrit au pied levé sur une matière qui jusque là n'avait été l'objet d'aucun travail critique, résout avec une juvénile assurance une foule de questions, dont plusieurs sont encore aujourd'hui un objet de contestations entre les érudits. Il souleva une véritable tempête. Les conservateurs de la Bibliothèque du Roi trouvèrent singulièrement outrecuidant ce jeune homme qui prétendait leur révéler l'existence des poèmes dont ils avaient la garde et qui annonçait l'intention de publier le roman de *Brut* par Wace et le *Perceval le Gallois* de Chrétien de Troyes.

Le plus irrité fut un jeune employé du département des manuscrits, Paulin Paris. Il n'était connu jusque là que par des articles littéraires parus dans l'*Universel* et par des traductions de Byron, mais il s'était mis depuis quelque temps à étudier la poésie française du Moyen-Age et se préparait à publier quelques-uns de nos vieux poèmes épiques, comme il le fit en effet pour *Berthe aus grans piés* en 1832 et pour *Garin le Lohérain* en 1833. Tandis que deux amis de Michelet et de Quinet, Ch. Magnin [1] dans le *National* du 21 juin, et J. Janin dans les *Débats* du 3 juillet, embouchaient la trompette pour célébrer les découvertes de Quinet, une lettre signée « un élève de l'École des Chartes de Dijon », pseudonyme qui cachait Paulin Paris, paraissait dans le *Temps* du 25 juin. Tout en enveloppant ses critiques de formules complimenteuses, Paris se moquait fort méchamment de la présomption avec laquelle Quinet, au débotté de son voyage de Grèce, avait cru découvrir des poèmes ignorés, connus en réalité de tous ceux qui s'étaient occupés de notre ancienne littérature [2]. Il l'invite à réfléchir avant d'entreprendre la publication d'un de ces poèmes : « Le soin de distinguer le bon grain de l'ivraie exige de longues et sérieuses études; pour être en état de tout juger, il est triste, mais nécessaire, d'être obligé de tout comparer. » Paulin Paris demandait sur quoi

1. Magnin fut conservateur de la Bibliothèque nationale en 1832.
2. Pour juger les critiques de P. Paris il est nécessaire de se reporter au texte primitif, non au texte expurgé de l'édition de 1857.

Quinet se fondait pour affirmer l'existence de livres sacrés des Celtes qui avaient été traduits en latin. Il le raillait d'avoir dit que les poèmes du Saint-Graal sont écrits dans l'octave de l'Arioste alors qu'ils sont écrits en vers rimés de huit syllabes et que les octaves de l'Arioste sont des strophes de huit vers. Il le raille aussi d'avoir dit à propos des chansons de gestes que les poèmes sont rimés sur la même rime pendant des chants entiers, alors qu'aucun de ces poèmes n'est divisé en chants [1].

A côté de ces critiques, qui n'étaient que trop justes, d'autres tombaient à faux. Paris reprochait à Quinet d'avoir cru les poèmes arthuriens antérieurs aux romans en prose et de vouloir publier les poèmes de Chrétien de Troyes qui ne sont que de mauvaises paraphrases en vers de traductions en prose de textes latins également en prose. Il conseille à Quinet de publier plutôt les œuvres en prose de Robert de Boron et de Luces de Gast. Par malheur P. Paris est ici totalement dans l'erreur. Les poèmes arthuriens sont antérieurs aux romans en prose. Chrétien de Troyes est bien, comme le croyait Quinet, le plus illustre des poètes qui ont chanté le Saint-Graal et la Table ronde au XIIe siècle. Robert de Boron a écrit lui aussi en vers, et Luces de Gast n'a probablement jamais existé. Enfin P. Paris confondait assez plaisamment Lohengrin avec Garin le Lohérain [2].

On sentait dans cette réponse de P. Paris, la mauvaise humeur d'un homme qui a sous la main une mine qu'il comptait méthodiquement exploiter, et qui voit un nouveau venu se jeter à l'étourdie sur son filon.

Malheureusement pour Quinet il n'était pas assez au courant de la question et, il faut le dire, toute cette matière était encore trop mal débrouillée et trop mal connue pour qu'il pût répondre congrûment à P. Paris. Ils se battaient dans un nuage et faute d'arguments ils en venaient aux injures. Dans sa réponse du 2 juillet, Quinet accuse son critique d'une ignorance à peu près complète des premiers éléments de la question [3]. P. Paris riposta le 6 juillet en se nommant, et cette fois sur le ton du persiflage le plus acerbe. Il conseille avec raison à Quinet avant d'écrire sur nos vieux poèmes et de les publier, d'apprendre le vieux français, et lui signale que les vers de Perceval publiés par lui dans son rapport le sont tout de travers : « Il est, je le sais, dans notre bonne France, une multitude de jeunes gens doués de facultés merveilleuses et de talents encyclopédiques auxquels on ne pourrait sans injustice appliquer la loi commune. Heureux enfants gâtés par la nature, ils n'ont besoin de rien apprendre pour tout savoir; semblables aux lis des champs ils ne travaillent ni ne sèment; mais Salomon dans toute sa gloire n'avait pas leur assurance. »

1. Il critique aussi Quinet pour avoir dit que les chansons de gestes sont de 20, 30 et 70.000 vers alors qu'elles sont de 3 à 15.000.

2. Il est difficile de dire si c'est P. Paris qui a fait la confusion ou s'il a voulu faire croire que Quinet la commettait.

3. Et il faut reconnaître que sur plusieurs points il prouve à P. Paris que celui-ci a commis de graves méprises.

Le *Temps* refusa d'accepter une nouvelle réponse; Quinet la publia dans le *National* (12 juillet) et déclara le débat clos. Alors Michelet, n'écoutant que son amitié, se lança dans la lice et bien qu'il fût aussi mal préparé que les deux adversaires à parler des poèmes du XII[e] siècle, il trouva moyen, dans la lettre qu'il adressa au directeur de la *Revue des Deux Mondes*, le 18 juillet 1831, de défendre Quinet et d'attaquer Paris sans commettre de trop grosses bévues; il sut même très habilement prendre Paris en défaut, mais, il faut l'avouer, en altérant avec un art qu'il est difficile de croire inconscient les allégations erronées de Quinet relevées par Paris et les réponses de celui-ci.

Buloz refusa d'insérer une réponse de P. Paris à Michelet, comme Coste avait refusé d'insérer la réponse de Quinet. Paris la publia en brochure chez Techener, et en même temps annonça la publication de *Berthe aus grans piés* et une lettre sur le *Roman des Douze Pairs*. Très habilement il insista aussi sur les erreurs trop manifestes de Quinet; il releva surtout les passages de la lettre de Michelet où celui-ci avait présenté les choses sous un faux jour et se moqua assez sottement de quelques pages emphatiquement obscures de *l'Histoire romaine*. Bien loin d'avoir appris par Quinet l'existence du *Perceval* en vers, c'était lui, P. Paris, racontait-il, qui avait mis entre les mains de Quinet toutes les cotes des épopées romanes et lui avait même communiqué le manuscrit d'un travail sur les Romans de la Table Ronde [1]. Michelet fut exaspéré : « C'est un morceau inestimable pour la bêtise, l'ineptie et la fatuité » écrivait-il à Quinet.

Michelet mit fin à cette controverse par une lettre du 31 septembre au *Constitutionnel*, où il indique en termes très nobles la fraternité d'âme et de travaux qui l'avait uni jusque là à Quinet.

Cet épisode m'a paru mériter d'être rapporté. On y voit avec quelle avidité les esprits ouverts aux recherches nouvelles sur le Moyen Age se jetaient en avant, sans se douter de la difficulté des tâches qu'ils abordaient. Il nous est facile de les critiquer, à nous qui savons ce qu'il a fallu de peines pour débrouiller l'écheveau compliqué de nos épopées et surtout des épopées courtoises de la tradition bretonne. Des années de travail et la collaboration des érudits de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie et des pays scandinaves ont été nécessaires. Est-on même bien sûr d'être arrivé à la certitude? Tout le monde est d'accord aujourd'hui pour reconnaître avec Gaston Paris, comme l'avait dit Quinet, que les romans en vers ont précédé les romans en prose. Mais Gaston Paris et d'autres avec lui sont restés persuadés que notre épopée courtoise avait pour source dès poèmes bretons, tandis que M. Foerster, M. Clédat lui attribuent une origine presque exclusivement française et admettent tout au plus des inspirations venant des contes et des chansons de bardes et jongleurs bretons. Faut-il s'étonner que nos romantiques,

1. Quinet avait eu le malheur de dire qu'il avait choisi Perceval parce que c'était le premier de la série des poèmes du Saint-Graal. Paris fait observer que c'est au contraire le dernier.

et Quinet et Michelet plus que d'autres, n'aient pas mesuré ces difficultés et aient été, à tant d'égards, des improvisateurs? Qu'on songe à la variété des problèmes qui s'offraient à eux, à l'ivresse qui les remplissait devant tant de richesses à découvrir et à exploiter, tant de faits nouveaux, tant d'ouvrages inconnus, tant d'idées neuves à révéler au monde. Qui n'a pas été un peu improvisateur à cette époque d'effervescence et d'enthousiasme? Les frères Thierry, Barante, Guizot lui-même, n'ont-ils pas été à bien des égards des improvisateurs? et avec eux les premiers romantiques, Fauriel, Raynouard, et P. Paris? Les Allemands, d'Eckstein, Goerres, et les auteurs d'histoires universelles, les Luden ou les Léo ne l'ont pas moins été. Ce qui nous choque dans cette improvisation, surtout dans celle de Quinet, c'est la grandiloquence prophétique et l'assurance orgueilleuse avec lesquelles le découvreur annonce ses trouvailles et sa prétention d'être le seul et le premier à les avoir faites.

Il n'en reste pas moins que Quinet a frappé un grand coup et attiré l'attention de tous les lettrés et du grand public sur cette littérature épique de la France, dont presque personne ne s'occupait. C'est peut-être grâce à lui que P. Paris, Magnin, Génin, Francisque Michel et bien d'autres se sont mis à l'œuvre avec tant de zèle dans les années qui suivirent. Quinet, sans aucune étude préalable, avait admirablement vu une série de faits méconnus avant lui ou en contradiction avec ce que croyaient les savants prétenduement compétents. Il a vu que la poésie épique a été la première grande manifestation du génie poétique de la France, antérieure à la poésie lyrique [1]. Il a discerné ses trois sources : la source germanique, la source grecque, romaine et byzantine, la source celtique. Il a accumulé sur les traditions celtiques les rêveries les plus extravagantes, c'est entendu, mais il n'a pas eut tort d'affirmer que beaucoup des sujets de nos poémes épiques ont été tirés d'œuvres de prose latines, où des traditions germaniques, grecques ou celtiques avaient été recueillies. Il y a d'admirables intuitions dans cet extraordinaire rapport, improvisé en quelques semaines, avec une audace et une imprudence qui nous choquent, nous confondent et nous enchantent. Malgré tout, ce rapport fait de Quinet un initiateur. Le *Journal des Savants*, par la plume sans doute de Daunou, s'en était moqué; mais nous avons vu que Magnin en avait été frappé. Gœthe en avait fait parler avec éloge dans le *Journal d'Iéna*; le *Morgenblatt* en avait traduit des fragments. L'*Ausland* et plusieurs journaux l'avaient signalé avec admiration.

Quinet ne publia jamais *Perceval*, ni le *Brut*. Il eut le bon sens de comprendre ce qu'il y avait de juste dans les avertissements de P. Paris. D'ailleurs, il n'avait aucune des qualités de l'éditeur de textes. La première de toutes, la patience, lui manquait. Dès avril 1831

1. Comme le croyaient Fauchet, Galland et tous les érudits du XVIIIe siècle. Il n'a pas moins vu que la poésie romane est antérieure à la poésie provençale contrairement à ce que disait Raynouard.

(avant même de déterrer ses épopées) il est tout entier occupé d'un livre dont le sujet, assure-t-il, est magnifique et dont Michelet serait resté confondu, tant il est simple et immense à la fois : *Ahasvérus*, poème en prose, où l'histoire de l'humanité se trouverait symbolisée dans le Juif errant. A ce poème en prose allaient en succéder d'autres en vers : *Napoléon*, *Prométhée*. Puis l'*Histoire de la poésie* l'absorbe. Il voyage en Italie en 1832; en 1834, il retourne en Allemagne, pour épouser Minna Moré.

Ces épisodes ont une réelle importance pour l'histoire littéraire et politique de l'époque. Ils nous montrent Michelet tel qu'il a été toute sa vie, un ami ne comptant pas avec ses amis, se dévouant à eux jusqu'à l'oubli de soi et à l'injustice envers les autres. Sa correspondance avec Quinet fut en 1831 et 1832 d'une activité incroyable. A Paris même, Quinet le harcelait de ses lettres, et Michelet était toujours prêt à multiplier les démarches en sa faveur. Il avait cependant une vie terriblement remplie : les Archives, l'École Normale, la publication de l'*Histoire romaine*, la préparation de l'*Histoire de France* et du *Luther*. Pour faire face à toutes ces besognes, Michelet, de 1828 à 1837, employa des secrétaires. Il nous dit, dans une note du 25 août 1868, que, malgré sa *mens heroïca*, son effort incessant, le temps lui manquait pour ses recherches. Il prit Toussenel en 1830, et deux jeunes Alsaciens, Muntz en 1835, et Rosenwald, de 1836 à 1838, pour ce qu'il appelle ses « passions allemandes ». Pour ses recherches philosophiques et théologiques, Ravaisson en 1832 et 1835; Olléris en 1834; Duruy de 1834 à 1837; Wallon de 1836 à 1837. Il leur faisait faire des recherches de textes et des traductions. Tous les jours, en déjeunant, il leur donnait ses instructions, et le soir en rentrant, il examinait ce qu'ils avaient fait[1]. Jamais il ne leur demandait autre chose que des documents, et jamais il ne s'est servi d'un travail rédigé par eux. Il les payait assez modérément, de cinquante à cent vingt francs par mois; mais il faisait valoir que leur travail était comme une continuation d'enseignement ou comme un patronage assez analogue à ce qui existait dans les ateliers de peintres de la Renaissance[2]. Les rapports entre les secrétaires et le patron

1. Duruy dans une lettre du 2 mai 1884 à Mme Michelet a laissé un tableau charmant de Michelet en 1834 et de sa vie avec ses secrétaires. [Voy. *Grande Revue*, 25 oct. 1913.]

2. Lettre de Michelet à Ravaisson de 1836 : « Je crois en effet, mon cher ami, qu'il peut vous être fort utile de suivre l'École des Chartes. Si pourtant les occupations variées auxquelles vous vous livrez (diplomatique, langues modernes, articles de journaux, dessin, musique, etc..) devaient vous enlever le temps que vous pouvez soustraire à la philosophie, veuillez m'en avertir. Dans cette immensité de travaux dont je suis accablé j'ai besoin, vous le savez, d'une forte coopération. J'ai rendu justice à la vôtre et c'est celle que je préférerai toujours. Mais elle ne me suffirait pas s'il fallait réduire encore les cinq heures auxquelles je me suis déjà réduit. Je tâche d'ailleurs de vous occuper presque toujours de travaux qui se rattachent directement ou indirectement aux études qui font l'objet de votre carrière.. Pour rien au monde je ne voudrais faire obstacle à un homme que j'aime, et sur qui je place une très grande espérance scientifique. Vous êtes celui de tous les jeunes

furent excellents. J'ai recueilli de la bouche de Ravaisson, de Duruy, de Wallon, le souvenir précieux qu'ils avaient gardé de ces mois de collaboration, qui leur avaient été plus utiles qu'à leur maître. En 1838, Michelet renonça à se servir de secrétaires. Il ne trouvait vraiment utilisables que les notes prises par lui-même. Il montra d'ailleurs un extrême dévouement pour ceux qui l'avaient ainsi servi. Il fit de Duruy et de Wallon ses suppléants à l'École Normale. Il soutînt Ravaisson avec un véritable acharnement contre l'hostilité de Cousin. Il emmena Duruy dans ses voyages en France, de même qu'il emmena un autre de ses élèves, Chéruel, en Angleterre.

Aux Archives, Michelet prit sa tâche très au sérieux, et il se mit avec zèle aux travaux d'inventaire qui lui avaient été confiés. Son chef, Daunou, qui insérait dans le *Journal des Savants* des notes désagréablement ironiques sur les publications de Michelet et de Quinet, ne lui facilitait en rien ses travaux personnels. Michelet, émerveillé des richesses qu'il découvrait à chaque pas, songea aussitôt à faire quelque publication de documents. Daunou lui refusa de prendre des copies et des extraits d'aucun document sans la permission expresse du ministre du Commerce, de qui dépendaient alors les Archives. Le 27 novembre 1831, Michelet écrit à M. d'Argout pour lui demander cette autorisation : « Ma position, disait-il, suffit pour répondre du caractère purement scientifique de ces publications. D'ailleurs, la partie des Archives qui m'est ouverte ne contient que des monuments anciens et qui n'appartiennent plus qu'à l'histoire. »

En même temps, dans une lettre adressée à Hippolyte Royer-Collard, chef de la division des arts et des lettres, Michelet rappelait que Daunou avait tiré des documents des Archives son *Essai sur la puissance temporelle des Papes*, et que Lemontey avait pu librement, sous Louis XVIII, consulter tous les documents du XVIII[e] siècle. Il mettait même en mouvement la protection de la reine pour obtenir ce qu'il désirait. Le comte d'Argout fut vivement irrité contre Daunou et trouva de très mauvais goût ses taquineries contre son subordonné. Il fait écrire à celui-ci le 13 décembre 1831 par Royer-Collard :

« Le Ministre a voulu absolument, malgré nos représentations, qu'il fût écrit à M. Daunou. Mais j'ai rédigé la lettre de manière à ce que les caprices de M. Daunou trouvassent peu de prise aux paroles du ministre. On lui demande seulement s'il y a rien, dans les réglements, qui s'oppose à l'autorisation que vous désirez obtenir, et le ministre exprime le désir de vous l'accorder s'il n'existe aucun obstacle de ce genre[1]. »

gens de votre âge à qui j'ai toujours dit le plus volontiers mes pensées. Je vous les dis encore ici avec franchise. Parlez moi de même. J'ai cru que mes travaux sur l'esprit humain au M.-A. n'étaient pas sans utilité pour vos études philosophiques. Cependant, dès que vous sentirez fatigue ou langueur dites le moi, je ne veux pas qu'il y ait de nuage dans notre amitié. »

1. M. Rocquain qui a consacré une très intéressante notice à Michelet aux Archives nationales, nous le montre fonctionnaire très diligent, faisant travailler activement ses subordonnés et leur donnant l'exemple. Chaque mois, Michelet rend compte par écrit des travaux de sa section, des tra-

C'est à la suite de ces démarches que Michelet entreprit ses recherches sur les Templiers.

Pendant ce temps, à l'École Normale, Michelet déployait une très grande et très féconde activité.

Il avait un don unique d'exciter, d'éveiller les esprits, sans jamais leur faire violence [1].

Il mêlait les conseils pédagogiques à l'enseignement proprement dit, donnait sur chaque question les points de vue essentiels, les sources de toute nature à consulter, enseignait à extraire des documents originaux les traits saillants et dramatiques. Il faisait de ses élèves des *chasseurs historiques*. Il donnait dans ses cours une grande place aux documents artistiques et littéraires, les considérait comme essentiels pour la connaissance du passé. Enfin, il s'efforçait d'inspirer à ses élèves une haute idée de la sainteté de leur tâche. Il leur montrait l'ascension des classes inférieures de la démocratie comme une nécessité inéluctable, et il demandait aux futurs historiens de se considérer comme les éducateurs de cette démocratie, de la garder des Cléons, des Ligueurs et des terroristes, de l'éclairer et de l'instruire. Pour cela, il leur recommandait de se faire petit avec les petits, humble avec les humbles; de faire comprendre et aimer l'histoire nationale. Mêlant toujours ses préoccupations d'art à ses préoccupations nationales, il protestait contre le vandalisme qui restaure les monuments autant que contre celui qui les détruit; il voulait qu'on les conservât tels que le

vaux d'inventaire et des recherches faites par les érudits du dehors. Dans ses voyages annuels il rendait compte de ses inspections d'Archives.

[Voy. Omont : *Deux lettres de Michelet à Daunou* sur les archives et bibliothèques de Belgique et Hollande (1837) dans *Revue des bibliothèques*, 1912, p. 247 et s.]

1. M. Dubois dans le *Mémorial de l'École Normale* dit que Michelet fut vraiment l'âme de l'École Normale de 1828 à 1834. Victor Duruy, dans une lettre du 22 avril 1884 [à qui cette lettre, distincte de celle qui fut écrite à Mme Michelet, était-elle adressée ? sans doute à Gabriel Monod lui-même] écrivait : « Sa parole vibrante, nerveuse, enflammée, remuait jusqu'au fond de l'âme et faisait toujours regarder en haut. Jamais ses cours, en ce temps-là, ne nous ont dit s'il était légitimiste, orléaniste ou républicain, catholique ou libre-penseur. Malgré sa riche et puissante personnalité, son enseignement, sa conversation avaient un caractère absolument impersonnel. Il ne faisait point de propagande pour un parti ou pour une doctrine; mais il en faisait une ardente pour ce qu'il croyait être la vérité historique. Il faisait de la lumière et il ranimait les morts en soufflant, comme Ezéchiel, sur des ossements blanchis. C'était bien pour lui et par lui que l'histoire était une résurrection.

Dans toute ma vie scolaire je n'ai pas connu de professeur qui fût, comme lui, un accoucheur d'esprits. Il semait des idées, surtout il en faisait naître, et par là il était un maître incomparable...

Chacun à l'École avait son professeur de prédilection, selon la direction qu'il comptait prendre — tous étaient les disciples assidus de Michelet parce qu'il était l'homme qui comprenait le mieux que l'éducation est tout entière dans ce mot, un des plus beaux de notre langue : élever. Aussi ceux d'entre nous qui survivent lui gardent une pieuse reconnaissance pour nous avoir donné l'ambition de chercher toujours les hauts sommets, ou du moins l'habitude de les avoir toujours en vue afin de guider sur eux notre marche. »

passé les a transmis. Michelet s'était parfaitement rendu compte et de la nature et de la valeur de son enseignement. Son élève Bertereau, l'élève préféré de Cousin, disait que l'enseignement de Michelet était si fort que tous se sentaient entraînés, électrisés, même le froid Wallon. Michelet, dans une note de 1868, se demande :

Étais-je un bon professeur ? Oui et non. Je n'avais pas le dogmatisme de Cousin, dans ses variables doctrines, ni le *pleumbeum* de Jouffroy, sa lenteur patiente pour accoucher les âmes; j'étais moins maître de moi. Je donnais plus de mon cœur. Je donnais une direction peu précise, peu impérieuse, mais féconde. »

Et il cite les élèves sur lesquels il croit avoir le plus agi : Mallet, Lehuérou, Latour, puis Chéruel, Bach, Duruy, Goguet, Guizot fils, Gaillardin et Wallon; d'autres encore, qui n'étaient pas historiens : Vacherot, Danton, Jules Simon, Saisset, Berfereau et Havet.

La nature des travaux qu'on exigeait des élèves marque bien la différence entre autrefois et aujourd'hui. Les élèves faisaient régulièrement la rédaction des cours, ce qu'on n'oserait demander de nos jours. Puis on leur demandait des extraits d'auteurs, non pas de sources seulement, mais de ceux qui avaient écrit sur le sujet traité par le professeur. On leur faisait dresser des tableaux synchroniques, accompagnés d'un commentaire destiné à marquer les faits essentiels et les caractères généraux de l'histoire d'une époque. Enfin, les élèves écrivaient des dissertations sur des sujets qui nous sembleraient aujourd'hui beaucoup trop vastes pour pouvoir être traités sérieusement : la constitution de l'Allemagne au Moyen-Age, Élisabeth, Louis XIII, Alexandrie, les premiers siècles de Rome. D'une manière générale, le travail des élèves de l'École Normale d'alors était un travail de collège plus que d'Université.

Dans l'opinion des étudiants d'histoire d'alors, c'est à Michelet, en majeure partie, qu'on dut le développement pris par les études historiques. Macé dit que ce fut à l'influence de Michelet qu'on dut l'agrégation d'histoire et de géographie établie le 19 novembre 1830 par M. Mérilhou. Les élèves qu'il forma remplirent les chaires nouvelles créées de 1830 à 1835. A Paris, on établit trois professeurs d'histoire par collège, au lieu d'un ou de deux auparavant. Avant 1830, il n'y avait que sept chaires d'histoire dans les départements. De 1830 à 1835, on en créa seize nouvelles.

Les années 1830 à 1834 furent les plus actives, les plus ardentes de Michelet : « J'ai toujours consacré à l'École tout le temps dont je disposais, écrivait Michelet à Guigniaut, mais l'enseignement m'est singulièrement fatigant, précisément à cause du plaisir que j'y prends et de l'ardeur que j'y porte. »

CHAPITRE IV

L'Histoire de France au Moyen-Age — La préparation

Dès qu'il eut pris possession de sa maîtrise de conférences d'histoire du Moyen-Age et des temps modernes et de ses fonctions d'archiviste, Michelet vit dans l'histoire de France la première tâche qui s'imposait à lui. En écrivant son *Introduction à l'Histoire Universelle* il avait bien indiqué que son but en étudiant l'histoire romaine et l'histoire d'Italie était de préparer l'histoire de la France.

Mais, la révolution faite, et surtout quand il vit ou crut voir le siècle s'affaisser, s'enténébrer tout à coup, il jugea que la France perdait sa foi en elle-même, abandonnait sa tradition; il fut saisi de la nécessité de lui rendre conscience de sa mission en écrivant son histoire. En même temps, vivant au milieu des documents du Moyen-Age, il s'éprenait, avec ce don merveilleux de sympathie qui était en lui, de la France d'autrefois et voulait y retrouver les origines de la tradition de la France moderne.

Il ne faut pas oublier, en effet, le sentiment de découragement et d'irritation qui envahit les âmes après 1830. On en a la preuve non seulement dans les attentats et les émeutes républicaines, mais dans les sentiments qu'expriment, dans leurs lettres, des hommes comme Quinet, Tocqueville, Léon Faucher. Celui-ci, de 1831 à 1838, ne cesse de tonner, dans ses lettres à Michelet, contre la corruption de la politique et de la presse, contre les doctrinaires, surtout contre Guizot, « le grand corrupteur, le Robespierre de la peur ».

Non content d'étudier la France dans les documents du passé, Michelet sentait la nécessité de mettre ce passé en rapport avec le présent, de connaître la France provinciale et les pays avec lesquels la France a été en relations constantes, l'Angleterre et les Flandres. Il connaissait déjà un peu l'Allemagne rhénane, le lac Léman et l'Italie.

Avant d'aborder son *Histoire de France*, il n'est pas inutile de rappeler les voyages de Michelet. Le voyageur nous fera connaître les préoccupations de l'historien.

Ces voyages sont en partie connus. Mme Michelet a fait entrer dans le volume intitulé « Notre France » de très nombreux morceaux pris dans les journaux de voyage. Elle a d'autre part publié dans le volume intitulé « Sur les chemins de l'Europe » le voyage d'Angleterre en 1834, les voyages de Flandre et de Hollande en 1837-1840, le voyage de Suisse, de Lombardie, de Tyrol en 1838. Malheureusement au lieu de publier ces journaux de voyage tels que Michelet les avait écrits, elle a cru devoir leur faire subir,

comme déjà à celui d'Italie, une certaine toilette, en supprimant tout ce qui lui paraissait inutile ou trop aride, en y mêlant des notes prises à des époques diverses, et des lettres à sa famille. Sans doute les volumes y ont gagné en agrément; mais ils nous renseignent moins exactement sur les impressions et les intentions de Michelet. On peut se rendre compte du prix qu'ont les notes frustes et complètes de Michelet en lisant son journal de voyage en Allemagne de 1842, que j'ai publié sans y rien changer ni omettre dans mon volume d'études sur *Jules Michelet.*

Quand il publia ses deux premiers volumes de l'*Histoire de France*, dont le deuxième commençait par un tableau de la France, il ne connaissait encore, pour l'avoir visité, que le nord de la France. Il était allé plusieurs fois dans les Ardennes voir sa famille à Renwez, en 1817, 1823 et 1827. Il y retourna encore en octobre 1831 et en juillet 1833. Le mois d'août 1831 fut consacré à un grand voyage en Normandie et en Bretagne. En 1832, il fit dans les premiers jours de septembre une courte visite de quelques jours à Gand, Anvers et Bruxelles. En 1833 il passa trois jours en avril avec Pauline et Adèle à Fontainebleau et prit encore en juillet quelques jours pour aller à Renwez. Mais en 1832 et 1833 il ne s'éloigna presque pas de Paris. Il voulait achever avant la fin de 1833 ses deux premiers volumes, et il y réussit.

Son voyage de Normandie et de Bretagne d'août 1831 est donc le seul voyage important accompli durant ces trois années. Il mérite que nous nous y arrêtions un instant bien que les morceaux s'en retrouvent très habilement découpés et recousus dans *Notre France.*

Ce qui frappe dans ce journal, c'est l'effort constant de Michelet pour recueillir des notions précises sur toutes les conditions du pays et de la population, notions économiques, agricoles, industrielles, sur la vie, les mœurs, les costumes, comme aussi sur l'art, et en particulier sur l'architecture. On y découvre en même temps un paysagiste d'une puissance et d'une précision de vision extraordinaires; et enfin, un esprit généralisateur qui, avec une promptitude souvent dangereuse, construit des théories sur les faits qu'il recueille. Dans chaque ville il s'efforce de voir les hommes qui peuvent lui donner des détails sur le pays et son histoire; il va chez les libraires; il réunit une bibliothèque locale. Il travaille tout en voyageant, lit par exemple en Normandie l'*Architecture religieuse* de Caumont [1].

1. Michelet fit la première partie du voyage, du 2 au 8 août, avec Pauline et Adèle qui n'avait que sept ans. Partis de Paris le 2 à 6 heures du matin ils arrivèrent à Rouen à 8 heures du soir. Ils passent le 3 et le 4 au matin à Rouen, arrivent le soir au Havre où ils restent du 5 au 7. Le 8, Michelet remet sa femme et sa fille en diligence pour Paris, tandis qu'il se rend à Caen, par Honfleur et Pont-Lévêque. Son itinéraire est alors, de Caen, où il passe deux jours, à Saint-Malo par voie d'Avranches, de Saint-Malo où il reste un jour et demi à Brest en quatre jours par Dinan, Saint-Brieuc, Guingamp, Tréguier, Lannion, Morlaix; deux jours à Brest puis de Brest à Nantes en quatre jours par Quimper, Auray, Carnac et Vannes; un jour et demi à Nantes; à Paris par Angers, Saumur, Tours, Blois et Orléans.

Notons le soin avec lequel il s'informe en visitant ses élèves et les savants

Un des traits les plus saillants de ces notes, c'est l'extrême attention qu'il porte aux types physiques, à la couleur des cheveux, au costume. Il cherche à discerner si l'on peut saisir des caractères ethnographiques marqués. Dans son voyage des Ardennes, d'octobre 1831, comme dans celui de juillet 1833 avec Adèle, nous le voyons toujours préoccupé de trouver le système et le sens de l'architecture gothique. Il y avait plusieurs années qu'il y songeait sans cesse. Il sentait bien que l'âme du Moyen-Age était là et que celui qui aurait bien compris l'art du Moyen-Age aurait compris le Moyen-Age lui-même.

Je trouve dès 1829 ces notes, germe des belles pages qui terminent le t. II de l'*Histoire de France :*

« Les innombrables ornements des églises gothiques qui se dessinent sur le ciel sans fin et sans nombre font penser aux étoiles; derrière les unes on en voit scintiller d'autres, et encore d'autres... de là l'idée de l'infini.

A quelque hauteur que vous parveniez, loin de l'œil de la foule, là où parvient seulement le voyageur le plus hardi, ou même le couvreur, vous trouvez les ornements finis avec la même conscience. Un homme consumait sa vie à amener un chapiteau à la perfection, sans espoir, sans nom, jouissant de l'art sous l'œil de Dieu. Tant de vies d'hommes consacrées dans un même monument ajoutent un respect moral au sentiment du beau. L'église gothique représente encore par ce point l'ensemble de l'humanité devant Dieu et cela doublement : 1° visiblement par la réunion des prêtres, docteurs, pères, saints, prophètes, anges qui en parent les murs et qui sont comme les prémices de la création offerts à Dieu : 2° invisiblement et pour la réflexion, qui voit dans ces ouvrages de l'art les efforts de tant d'hommes qui y ont usé leur vie.

Au contraire, dans les monuments modernes, tout ce qui est loin des yeux est grossier, sans vue propre, de pure manufacture (St Sulpice). Dans le gothique la perfection infinie des ornements consacrait un homme à une chose; le choix même de la forme des colonnes, des figures, des chapiteaux, laissé à l'artiste laisse percer une personnalité anonyme et désintéressée dans ce qui semble l'exclure le plus dans l'architecture ».

Michelet écrivit encore en 1833 dans son voyage à Reims des pages sur la cathédrale qui auraient dû prendre place dans son Tableau de la France ou dans son chapitre sur l'architecture gothique, mais dont il n'a gardé que quelques lignes p. 66 du t. II. Elles méritent d'être citées car nous avons là un exemple de la manière dont Michelet arrivait à concentrer en quelques lignes des impressions auparavant développées en plusieurs pages.

« Ce demi sourire qui se mêle à toute œuvre champenoise se retrouverait au besoin jusque dans le plus splendide et le plus sérieux des monuments de la province, jusque dans son saint des saints; je parle de l'église du sacre, de la

locaux comme cela se voit, par la lettre suivante adressée à Pauline de Tréguier le 13 Août :

« Je me suis écarté de ma route pour venir voir, à Tréguier, un libraire antiquaire qui est à peu près fou et dont on m'avait promis merveilles. On l'appelle M. Duigon-Système. Tu ne te figureras jamais un lieu de Sabbat aussi étrange que son magasin. Cet homme est lui-même la plus curieuse antiquité que j'aie rencontrée jusqu'ici. » Renan a repris M. Système dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse,* mais en amplifiant et en altérant cette figure de vieux celtisant amateur de bouquins, pour faire prédominer en lui le vieux révolutionnaire.

cathédrale de Reims. Ce riche et mélodramatique portail, tout chargé de statues, est déjà un mystère flamand entre Jésus-Christ, la Vierge et les saints, un merveilleux étalage de foire; plus d'ornements dehors que dedans, comme pour convier d'entrer. Rien de plus éloigné du chaste et mystique spiritualisme de la cathédrale de Cologne, où presqu'aucun ornement ne rappelle la chair ni la figure de l'homme; sans parler des *obscœna* communs à tant d'anciennes églises, non plus que des figures satiriques que les chanoines y avaient placées. On trouve au sommet de la cathédrale, au terme de ce voyage aérien, un chœur ironique de chevaliers nains qui soutiennent l'horloge et qui semblent être là pour se moquer du reste. C'est un fabliau par dessus un poème épique. C'est le diable qui bat des ailes sur la maison de Dieu, cette maison incomplète et fragile, à laquelle on travaille toujours sans pouvoir l'achever; ou tout simplement c'est le génie de la France qui travaille et rit de son travail, l'*alouette*, l'oiseau gaulois (César l'avait senti), qui gazouille et siffle au ciel en planant sur le sillon.

« Cette église de Reims me semble un immense recueil d'hiéroglyphes. La suite des rois de France y est comme autrefois sur la cathédrale de Paris. Je fis le tour au dedans, mais avec ma fille, ce qui m'empêcha de rien voir. Je tremblais en la voyant ainsi sur l'infini. C'était une impression aussi pénible, mais moins calme que lorsque je la vis en face de l'Océan. L'enfant, l'abîme vu des combles par un trou, le chœur avec sa foule, produisait un effet étrange (charpente, châtaigniers, la forêt; le jour saisi dans les ténèbres; le bruit du silence, mais ici la nuit en haut...)

« C'est de 1200 à 1300 que l'Église victorieuse et dans sa force altière, bâtit à la fois les cathédrales de Strasbourg, Cologne, Paris, Saint-Denis, Reims, etc... Il y a, dans celle de Reims, une magnificence insolente. C'est moins le triomphe de Dieu que du clergé. Ses emblèmes y sont partout : encensoirs, étoles, etc., tenus par des anges. De plus, les écussons féodaux, royaux. Sur les rampes extérieures de la croisée batifolent les diables, se laissant glisser le long des pentes rapides, faisant la moue, etc... D'autres, sous figure d'oiseaux énormes, se penchent sur la galerie, d'autres s'élancent en gargouilles. Au bas, et sur le portail de face et de côté, étaient des représentations effrontées de la fornication, du vice de Sodome, etc...

« Il ne faut pas prendre ces prodigieux monuments pour de purs élans de l'âme religieuse, mais comme tout un monde mêlé de bien et de mal. Le désintéressement n'est pas là le seul principe. C'était un moyen d'attirer les peuples des foires, des pélerinages; dans ce grand élan de construction rapide il entrait autant de patriotisme que de religion. Pour le fini des détails, il s'explique par la lenteur d'un travail héréditaire.

« L'Église de Reims porte à son sommet une terrible condamnation du Moyen-Age. Sous l'aigre et sifflante girouette de l'ange, sont les bourgeois piloriés. Avoir changé l'Église en pilori: avoir mis Dieu de moitié dans la vengeance du roi ou de l'évêque (ou Louis XI en 1461 — 200 pendus pour révolte de gabelle — ou Gervais au XIe s., révolte des Rémois qui reconstruisent le clocher. Ainsi le peuple que l'Église a si longtemps représenté, elle se sépare de lui. Elle le traduit devant le prétoire. *Ecce Homo!* C'est alors que, le sentiment populaire leur échappant, la naïveté antique n'étant plus à leur usage, ils ont brisé les *obscœna* et précipité les diables. La figure du diable est tombée quand le diable même s'y établit ».

Au sortir de cette description émue, Michelet notait avec la précision d'un agronome les progrès faits par l'agriculture dans la Champagne pouilleuse, depuis ses premiers voyages. Je transcris ce curieux passage pour n'avoir pas à revenir sur ce point. Les journaux de Michelet sont pleins d'observations de ce genre. Celui-ci nous permet d'apprécier combien il était observateur et désireux de faire de la réalité économique un substratum à l'histoire :

« Au delà de Reims le pays a étonnamment gagné (depuis quinze ans). Cette terre est chaude, c'est-à-dire que la craie réfléchit le soleil, et laisse passer l'eau; aussi peuvent-ils semer fort tard et sous les pluies d'automne. Depuis quinze ans ils ont fait des prairies artificielles, ce qui leur a permis d'avoir beaucoup de bestiaux, et de renouveler la terre à force d'engrais, au point que dans beaucoup d'endroits elle a changé de couleur (par ex. au village de Perte, entre Reims et Rethel). Ils achètent de gros chevaux belges (comme l'Ile de France les chevaux normands) qui, étant nourris plus maigrement, diminuent beaucoup et durent moins. Ils font des fossés tout le long des routes et en recueillent le curage. Ils mettent aussi de la craie sous les bestiaux dans les écuries. Quelques cantons ont de la marne (terre bleue) dont on engraisse la terre tous les 50 ans. Si on en met plus souvent par inadvertance on brûle la terre. C'est un proverbe : La Marne enrichit le père et ruine le fils. »

Le voyage de Belgique de 1832, du 1er au 8 ou 10 sept. fut très rapide et fait dans des conditions difficiles. La Belgique venait à peine d'être constituée en un État indépendant par la conférence de Londres (12 novembre 1831). La Hollande refusait de se soumettre et d'évacuer les places fortes du nord, en particulier la citadelle d'Anvers, qu'une armée française, sous les ordres du général Gérard, se préparait à venir assiéger (novembre à décembre 1832). Michelet ne pouvait donc songer à pénétrer en Hollande. Il n'était même pas permis de monter sur le clocher d'Anvers. Il se contenta de visiter Lille, Courtrai, Gand, Termonde, Malines, Anvers, Liége, Bruxelles, et le champ de bataille de Waterloo. Je ne dirai rien des notes du journal de Michelet sur ce court voyage en Flandre. Elles ont passé tout entières et encore développées dans les pages 100 à 109 du *Tableau de la France*. Je ferai seulement observer avec quelle force et quelle justesse Michelet a saisi le caractère de ce pays de Flandre, cette Lombardie dont Anvers est la Venise, ville agricole, industrielle et commerciale, dont Napoléon voulait faire son point d'attaque contre l'Angleterre; il a une vision admirablement vraie du caractère peu religieux des églises de Belgique, et du caractère moins religieux encore de la peinture flamande, du moins de la peinture du XVIIe siècle. Il a éprouvé une impression, on peut le dire foudroyante, de Rubens « cet homme terrible qui a jeté dans ses tableaux une apothéose effrénée de la nature ». Rubens est pour lui le représentant accompli de la richesse et de la sensualité flamandes. Ses œuvres sont les bacchanales de la peinture. Tous les mystères sont travestis dans ses tableaux idolâtriques qui foisonnent encore de la fougue et de la brutalité du génie [1].

1. Cf. le Rubens du voyage d'Allemagne de 1842.

A remarquer comment Michelet dans son œuvre définitive transpose et vivifie les notes du journal (à Waterloo).

« Rien de plus facile à expliquer que la défaite, sans parler des malentendus. Les jeunes recrues de Bonaparte furent battue par les *vieux* soldats anglais. Cette armée mercenaire, bien ménagée jusque là, bien habituée à voir les Français, fut pour les alliés comme un poignard de miséricorde qu'ils gardaient pour le dernier moment. »

Histoire de France, II, 106 « Angleterre, Angleterre! Vous n'avez pas combattu ce jour là seul à seul. Vous aviez le monde avec vous. Pourquoi pre-

Les voyages dont je viens de parler sont les seuls qui aient servi à Michelet pour écrire son *Tableau*. Nous irons avec lui en Angleterre, dans le sud-ouest et le sud-est de la France, puis de nouveau en Flandre, quand il préparera ses volumes III et IV.

Le travail de préparation fait par Michelet dans les livres avait été considérable. Depuis plusieurs années il prenait des notes et dans les livres de seconde main et dans les sources. Rien n'est plus intéressant que de suivre son esprit étudiant les questions historiques. Dès le début étaient présents à son esprit les problèmes essentiels qui l'ont toujours agité. Cinq points capitaux le préoccupent : l'origine du peuple, le droit, l'ethnographie, la religion et la géographie; c'est là-dessus qu'il accumule les notes ainsi que sur la question de l'art qui se trouvait préparée par ses journaux de voyage.

Dès le début, l'histoire de France se pose à lui comme l'histoire du peuple de France et il cherche tout de suite l'explication du développement de la vie sociale tout entière. Il se livre à l'étude d'abord de la condition des personnes, telle qu'elle était réglée dans l'Empire romain. Il veut connaître d'une part les conditions de la propriété et de la possession de la terre à Rome et toute l'histoire de l'esclavage depuis l'Orient jusqu'au Moyen-Age. Il relie l'esclavage ancien à la condition du prolétaire d'aujourd'hui, à ce qu'il appelle l'esclavage moderne. Dans les premiers siècles de l'histoire de France, il est frappé de l'instabilité constante dans la condition des personnes. Il aborde ensuite l'étude de la condition des terres au Moyen-Age, l'abolition de l'esclavage et analyse l'ouvrage de Brunet sur l'usage des fiefs; enfin il esquisse l'histoire de la noblesse et du droit d'aînesse.

A cette étude des personnes et des terres, il joint celle des modifications du droit : la persistance du droit romain au Moyen-Age, la coexistence de la loi écrite et de la coutume, la formation du droit civil en France l'occupent tour à tour.

Ses recherches ethnographiques s'étaient bornées à analyser les ouvrages existant alors sur les Celtes et les Ibères, mais pour la géographie il avait dressé un tableau très complet de la géographie historique de la France en s'efforçant de marquer le rôle des fiefs et leurs rapports avec la géographie physique.

L'histoire religieuse avait plus que tout le reste retenu son attention. Il avait analysé les écrits des Pères de l'Église, étudié les éléments de l'administration de l'Église, comment elle faillit un instant au XIIIe siècle absorber en elle toute propriété, l'influence du droit canon sur la formation du droit civil qui se laïcise entièrement au XVe siècle, la funeste influence de la prépondérance du clergé dans l'État — la puissance prise par le clergé dans la féodalité. Parallèlement il s'absorbe

nez-vous toute la gloire ? Que veut dire votre pont de Waterloo ? Y a-t-il tant à s'enorgueillir si le reste mutilé de cent batailles, si la dernière levée de la France, légion imberbe, sortie à peine des lycées et du baiser des mères, s'est brisée contre votre armée mercenaire, ménagée dans tous les combats, et gardée contre nous comme le poignard de miséricorde dont le soldat aux abois assassinait son vainqueur ? »

dans la littérature ecclésiastique, analyse les textes des conciles, les actes des saints, les œuvres des scolastiques, Duns Scot qu'il met au-dessus de saint Thomas et Joachim de Flore qu'il préfère à saint Bernard.

Cette étude de l'Église l'amenait à insister sur le caractère ecclésiastique de la royauté capétienne, tout en montrant comment la France après la guerre des Albigeois et saint Louis échappe au mauvais génie de l'Église tandis que l'Espagne y succombe.

Les deux premiers volumes de l'*Histoire de France* parurent en décembre 1833.

Pour bien comprendre ce que Michelet a voulu faire, il est bon de connaître d'une part le prospectus qu'il composa pour la maison Hachette, d'autre part, la préface qu'il avait mise en tête de sa première édition, et qui a disparu dès la seconde en 1835, Michelet ayant vite reconnu que son plan primitif d'une Histoire complète en cinq volumes était irréalisable [1].

Mon livre (la critique la plus sévère en conviendra) est sorti tout entier des sources originales. Cependant je dois beaucoup à quelques-uns de nos contemporains. C'est un devoir pour moi de le dire, c'est un bonheur pour leur ami ou leur disciple de nommer les hommes auxquels il se sent uni par le lien le plus étroit, la parenté intellectuelle, la communion de la pensée. L'immense, la consciencieuse histoire de notre vénérable Sismondi, les beaux récits des deux Thierry, voilà les ouvrages qui ne m'ont jamais quitté. Toutefois je dois encore davantage à ceux de M. Guizot. Sous l'histoire des faits, il a vu l'histoire des idées. Il n'existait point avant son cours une telle analyse des grands faits sociaux et intellectuels. Si je voulais énumérer mes obligations envers l'illustre historien, la liste serait longue. Il en est un que je ne reconnaîtrai jamais selon mon cœur. Je parle du bienveillant intérêt qu'il a toujours pris à mes travaux.

Il marque d'abord sa propre place auprès des historiens qui l'ont devancé et leur rend hommage, mais tout en indiquant très nettement ce qui le sépare d'eux. A ses yeux l'école pittoresque et l'école philosophique, Thierry et Barante d'un côté, Guizot et Mignet de l'autre, pas plus que le scrupuleux annaliste Sismondi, n'ont compris la véritable histoire telle qu'il l'a conçue, comme une synthèse de la vie intégrale. Quand Michelet écrivait pour lui-même ou pour des intimes, il se laissait même aller à juger ces écoles avec une sévérité excessive :

« L'École pittoresque, disait-il dans une lettre adressée en décembre 1833 à un ami, a été superficielle. Elle ne dit rien de la vie intérieure. Elle n'a point parlé de l'art ni du droit, ni de la religion, pas même de la géographie qui, était, plus qu'aucune chose, nécessaire à son point de vue. L'École philosophique a été sèche et ennuyeuse. Elle analyse toujours, elle ne raconte jamais. Leurs ouvrages sont des tas de pierres, rien de plus. Ils n'ont ni cœur, ni sentiment de l'art; ils ne savent pas que tout cela vit, se meut, que tous ces éléments, philosophie, religion, art, droit, littérature, s'engendrent

1. Ce n'est pas par entraînement romantique que Michelet a écrit l'histoire du Moyen-Age; c'est pour exécuter le plan d'histoire philosophique qu'il avait conçu.

les uns les autres. Les pittoresques m'assomment de détails, les soi-disant philosophes d'abstractions sans profondeur, sans fécondité[1]. »

Sa méthode propre se refuse à l'exposer *ex professo*, mais elle ressortira de la lecture de son livre.

Pour expliquer en quoi je me rapproche, en quoi je m'éloigne des deux écoles qui m'ont précédé, il faudrait dire sous quel point de vue j'envisage la méthode historique; mais pour traiter de la méthode il faut avoir autorité. Je laisserai parler mon livre. Qu'il dise sa méthode, s'il peut.

Un mot seulement sur l'ordre général :

Au premier volume, les races. Elles sont unies, non mêlées, dans l'Empire romain, dans l'Empire Carolingien.

Au second, les provinces, leur géographie, puis leurs tendances vers l'unité monarchique. Cette période féodale de notre histoire finit avant 1300 avec saint Louis, la fin et l'idéal du Moyen-Age. L'Age Moderne commence avec Philippe le Bel, avec l'abaissement de la Papauté, avec le soufflet de Boniface VIII.

Au troisième volume, les institutions; leur originalité, leurs emprunts aux institutions étrangères. Détermination de la nationalité française.

Aux quatrième et cinquième, le progrès de cette nationalité depuis le XIV[e] siècle jusqu'à nos jours, le grand ouvrage de l'égalité et de l'ordre civil, lentement préparé par la monarchie, consommé par la république, couronné et proclamé dans l'Europe par les victoires de Bonaparte.

Je viens de résumer l'histoire politique, l'histoire extérieure, mais dans mon livre elle est éclairée par l'histoire intérieure, par celle de la philosophie, de la religion, du droit et de la littérature.

Ce livre est un récit et un système. Ce n'est pas moins qu'une formule de la France considérée d'une part dans sa diversité de races et de provinces, dans son extension géographique, d'autre part dans son développement chronologique, dans l'unité croissante du drame national. C'est un tissu dont la trame est l'espace et la matière, dont la chaîne est le temps et la pensée.

Le récit aurait donc suivi non un ordre méthodique, mais un ordre strictement chronologique où tous les éléments de la vie nationale auraient été mis en lumière, dans leur action et leur indépendance simultanée.

Michelet vise à donner une synthèse de l'histoire du peuple français, et cette synthèse sera un drame en même temps qu'une formule philosophique. Sa base est la nation : races, sol, climat. Sur cette base il montrera l'histoire se développant à travers le temps et manifestant à chaque moment du temps la pensée du peuple français, ses sentiments, ses idées, son âme en un mot.

Dire, comme le fait M. Langlois, que Michelet avait, à ce moment, conçu une histoire comme un précis pour les classes, ce n'est pas rendre justice à ce que Michelet a voulu et à ce qu'il a fait. Il espérait sans doute pouvoir concentrer son travail dans un nombre restreint de volumes et en faire, comme pour son *Précis* de 1827, une œuvre qui instruirait la jeunesse, tout en faisant réfléchir les hommes faits, où une forte documentation scientifique aurait re-

1. Il est amusant de rapprocher ces lignes de ce qu'il dit dans sa préface sur Guizot dont il attendait la suppléance.

nouvelé l'histoire, tout en laissant voir ses résultats plus que sa préparation.

Il est vrai que l'exécution n'a pas absolument répondu à la pensée initiale de Michelet, mais cette pensée avait une grandeur et une unité remarquables. Il ne se présente pas du tout à nous à ce début de son œuvre comme un romantique engoué du Moyen-Age. La France féodale n'est pour lui que la matière de la France monarchique et la France monarchique n'est que la préparation de la France démocratique réalisée par la République et l'Empire.

Michelet ne put exécuter son œuvre sur le plan qu'il avait conçu. Après l'achèvement du tome II l'idée de consacrer un volume spécial aux institutions lui parut contraire à son système même, qui repoussait toute froide analyse et exigeait de ne montrer les institutions que dans leur vie et leur action. Mais alors il s'aperçut que pour peindre vraiment, avec des couleurs distinctes, la France de Philippe-le-Bel, celle des premiers Valois, celle de Charles VI, celle de Jeanne d'Arc, celle de Louis XI, puis celle de la Renaissance et de l'ancien régime, il ne suffisait pas de deux ou trois volumes. Renonçant dès lors à se fixer à l'avance des limites, il se laissa guider par l'élan de son génie créateur.

Michelet se doutait peut-être, au moment où il publiait ses deux premiers volumes, des difficultés qu'il allait rencontrer dans l'exécution rigoureuse de son plan. Dès 1833, en effet, il publia chez Hachette un *Précis d'Histoire de France* qui était dans sa pensée comme une esquisse sommaire de son grand ouvrage et qui devait aussi servir de manuel dans les classes d'histoire qu'on organisait précisément alors dans tous les principaux collèges.

Le *Précis* ne contient rien qu'on ne retrouve à peu près dans les mêmes termes, soit dans le *Précis d'Histoire Moderne*, soit dans l'*Introduction à l'Histoire Universelle*, soit dans l'*Histoire de France*. Si nous le mentionnons, c'est qu'il nous permet de nous faire une idée de ce qu'aurait pu être *l'Histoire de France* si Michelet l'avait exécutée sur son plan primitif. Nous y voyons apparaître de la manière la plus nette sa conception fondamentale : la formation de l'unité nationale par la fusion des diversités provinciales et féodales. On y respire cet amour de la France, comme d'une personne, qui sera l'inspiration de Michelet dans toute son œuvre.

CHAPITRE V

Les premiers volumes de l'Histoire de France

Je viens de relire les deux premiers volumes de *l'Histoire de France*. J'en suis remué et émerveillé comme la première fois que je les ai lus, en 5e, à l'âge de onze ans, quand je me dis pour la première fois : « Je serai historien. » J'entends dire parfois que ces volumes sont démodés, vieillis. Ceux qui le disent, ou bien ne les ont pas lus, ou les ont oubliés, ou ne veulent pas reconnaître tout ce qu'ils doivent eux-mêmes à des livres qui ont les premiers fait de l'histoire de France une chose vivante. Ils ont changé quelque chose dans la manière de comprendre l'histoire, et cela pour toujours. Les contemporains de Michelet l'ont senti, et si nous ne le reconnaissions pas, nous serions des ingrats.

Sans doute ils contiennent des erreurs de fait et des erreurs d'appréciation. Nous indiquerons les plus saillantes. Mais on ne doit pas, pour les juger, oublier tout ce qu'ils apportaient de nouveau à la date où ils ont paru. On ne pouvait demander à Michelet de résoudre d'emblée des problèmes ethnographiques, linguistiques ou juridiques sur lesquels s'exerce encore aujourd'hui, après les avoir en partie éclaircis, la sagacité des spécialistes. Il n'a pas été un d'Arbois de Jubainville, ni un Victor Henry, ni un Brunner, ni un Fustel de Coulanges. Il a été Michelet, et cela suffit à sa gloire et à notre reconnaissance.

> « Ma France du Moyen-Age, écrivait-il en 1869[1], travail énorme et rapide où je ne mis que trois ans, fut écrite dans un état de haute tension d'esprit, une rigueur, une pureté qui me tenaient à cent lieues des salons demi-catholiques où l'on voulait m'attirer, non moins loin du trop grand trouble des prétendues nouveautés, immorales et surannées. Cela aurait été bien, si je n'eusse eu qu'éloignement, mais j'avais dégoût aussi; et ce dégoût rejetait un jeune esprit véhément vers un dangereux écueil, l'admiration trop facile des âges qui ont placé haut l'idéal spiritualiste. »

Michelet se tint en effet à l'écart des diverses tendances qui se partageaient alors l'opinion. Bien qu'il eût un instant subi l'influence de Royer-Collard et de Cousin, bien qu'il recherchât le patronage de Guizot, et qu'il eût fait dans le *Temps* du 18 janvier 1830 un grand éloge de la méthode expérimentale et analytique qu'il suivra, il s'éloignera de Cousin et des doctrinaires arrivés au pouvoir. De même, bien qu'il fût en relations affectueuses avec d'Eckstein, avec Montalembert, et que Lamennais eût mis l'*Avenir* à la disposition de Quinet au moment

1. Note inédite.

de la querelle des *Épopées Nationales*. Michelet se tient à l'écart du mouvement catholique. En 1831, il est dans une disposition d'esprit nettement hostile à tout dogme, même à toute affirmation spiritualiste précise. Enfin, bien qu'il eût des amis dans le monde Saint-Simonien, Lerminier, son secrétaire Toussenel, Ch. Duvergier et surtout les deux frères d'Eichthal (dont l'un, Adolphe, fut son banquier et dont l'autre, Gustave, fut toujours un de ses meilleurs amis), il ne s'y mêla jamais. Le Saint-Simonisme le heurtait sur deux des points qui lui étaient le plus sensibles. La civilisation pacifiste et industrialiste qu'il prêchait, lui paraissait conduire à la négation de la patrie et au matérialisme. Il n'était pas moins hostile aux tendances communistes et à la tyrannie des savants. Enfin la doctrine de la réhabilitation de la chair conduisait à ses yeux à la ruine de la famille, qui était pour lui, avec la patrie, la pierre angulaire de la société. Lorsqu'après 1830, les Saint-Simoniens avec Olinde Rodrigues, Bazard et Enfantin prétendirent fonder une religion en imitant l'organisation et les rites catholiques et ouvrirent des conférences publiques à la salle Taitbout, Michelet, qui y alla avec Quinet, fut choqué de la contradiction qu'il y avait à vouloir fonder une religion sur des espérances de bonheur purement terrestre et matériel. C'était, disait-il, la religion de la Banque. Il raconte dans une note inédite que sortant de là, scandalisé d'avoir entendu crier : « A bas la croix! » il dit à Quinet en parlant du christianisme : « Élèvera-t-on un autre autel [1]? » Il ne le pensait pas; il croyait le christianisme éternel, à condition de le transformer. Cette conviction devait le rendre très sympathique au catholicisme du Moyen-Age et lui faire rechercher avec piété tout ce qu'il avait apporté au monde de beauté, de vérité, de force morale et de consolation.

Michelet travailla donc dans une sorte de solitude morale, n'ayant d'autre société que sa famille, quelques amis, ses élèves et son œuvre surtout. Nisard, qui le voyait alors, a décrit sa vie avec exactitude dans un article du *National* du 20 janvier 1834 : « M. Michelet s'est dévoué à cette tâche horrible de faire vite et de faire bien. Pendant que le siècle dormait, lui il a veillé... »

Michelet s'est vanté d'avoir été si absorbé en 1832 par le travail qu'il s'aperçut à peine du choléra qui faisait de si illustres victimes : Cuvier, Casimir Périer, Abel Rémusat. Il s'inquiétait davantage du « choléra moral » d'alors, l'orgie romantique, l'orgie Saint-Simonienne, le scepticisme de Balzac, les théories anti-familiales de G. Sand. Il se livra pendant toute cette année à un travail forcené, sans souci de sa santé, malgré de fréquents accès de fièvre. Mais il n'ignorait pas le danger et il l'affrontait avec la tranquillité qu'il eut toujours lorsqu'il avait conscience d'un devoir. Il avait reçu de Quinet, alors à Charolles, une très belle lettre du 7 avril où celui-ci le priait de quitter Paris pour venir le rejoindre. Michelet répondit par ces mots d'une noble simplicité :

1. Il refusa de se laisser conduire à l'Abbaye au Bois par Ballanche et par Lamartine tout en témoignant beaucoup de déférence à Chateaubriand.

« Vous m'avez écrit, mon bon ami, une telle lettre que j'en ressusciterais si j'étais mort. Mais je vis, nous vivons; jusqu'ici, nous n'avons rien ressenti, de physique s'entend, car l'impression morale est douloureuse au milieu de tant de maux sans remède.

« J'ai une grande confiance que mon père, avec son excellente constitution, n'en sera pas attaqué — d'autre part le mal se prend moins aux femmes et rarement aux enfants. Quant à moi, je me suis fait assurer et j'ai fait mon testament. J'ai l'esprit tout à fait en repos. Pourquoi pas maintenant plutôt que dans vingt ou trente ans? Sans doute je suis entraîné dans la vie par plus d'une fibre, et notre amitié n'est pas la moins difficile à déchirer; mais je sens bien, mon ami, que les mêmes motifs subsisteront plus tard. Je quitterais à regret mes enfants, demain mes petits-enfants; il y a toujours de bonnes raisons pour vouloir vivre.

« Au reste j'espère bien vivre, mon ami; le mal vu de près n'est pas si effrayant que de loin; il est fort difficile à guérir, mais les préservatifs sont connus, la sobriété et la chaleur.

« Je serais bien heureux d'aller m'établir chez vous; certes, je n'ai pas besoin du choléra pour souhaiter ce voyage; mais, mon ami, je ne puis ni laisser les miens, ni les emmener. Si nous sommes prédisposés à la maladie, nous l'emporterions avec nous. J'avoue aussi que j'aurais honte de quitter Paris dans ce moment. Les miens ne veulent point se séparer de moi, et peut-être cela vaut-il mieux; séparés, nous serions trop inquiets.

« Ne pouvant aller chez vous j'apprends avec un bien vif plaisir que vous vous proposez de nous donner six mois par an. Mais, au nom du Ciel, ne vous pressez pas; faites plutôt, cette année, votre voyage en Italie.

« Votre lettre m'a fait un plaisir infini en tous sens, mais surtout en ce que vous me dites de vos arrangements de famille. Je ne suis point surpris, mais charmé d'aimer un tel homme. Jl vous avais toujours jugé ainsi.

« J'écris avec beaucoup de peine; c'est l'effet d'une petite fièvre qui me revient souvent depuis quelque temps, et qui, du reste, n'a rien à voir avec le choléra.

« Excusez-moi de finir si vite et croyez à mon inaltérable amitié.

MICHELET

« Ce n'est pas moi qui ai fait le feuilleton sur Poret.

« Poret, mon père, ma femme et mes enfants vous embrassent.»

10 avril 1832.

Qu'était donc cette œuvre que Michelet avait exécutée si vite et si bien, au dire de Nisard, et où il avait résumé avec une verve si prodigieuse un travail préparatoire formidable? Est-il vrai, comme l'a prétendu J. Simon dans sa notice académique sur Michelet et comme le disait déjà Nisard, que Michelet ait manqué d'ordre et de méthode dans l'exécution de son œuvre? « M. Michelet, dit Nisard dans son article du 24 janvier, a une fougue d'écrivain qui contrarie l'esprit de suite et de méthode que demande l'histoire. Son récit s'emporte, se déchaîne, et tantôt amoncelle des faits secondaires sur un point, tantôt dégarnit un autre point des faits essentiels. »

Je ne pense pas qu'un examen attentif des deux premiers volumes de l'*Histoire de France* justifie ce jugement.

Dès l'abord, on est frappé de la netteté de la composition de ces deux volumes. Le premier est tout entier une introduction à l'histoire de France, introduction consacrée à la Gaule depuis les origines jusqu'à l'avènement de Hugues Capet. Michelet a été le premier à voir et à dire que l'histoire de France ne commence réellement qu'avec l'avènement des Capétiens. Jusqu'au traité de Verdun l'histoire de

la monarchie franque est aussi bien la préface de l'histoire d'Allemagne que celle de l'histoire de France, quoique les monarques francs soient plus directement les précurseurs des rois de France que ceux des rois d'Allemagne. Du traité de Verdun à Hugues Capet les deux royaumes, séparés l'un de l'autre par la Lotharingie qu'ils se disputent, s'opposent l'un à l'autre tout en aspirant à se dominer. Leur individualité propre se marque de plus en plus au point de vue politique et linguistique. Avec les Capétiens, la France entre en scène; France féodale, avec, à sa tête, un roi qui recueille le plus possible de l'héritage des traditions romaines et carolingiennes, mais qui constituera la plus puissante des monarchies en s'appuyant sur la société féodale dont il fait partie et à laquelle il finira par se substituer. Le développement de cette monarchie capétienne, féodale et française, jusqu'au grand roi qui en est le dernier et le plus éminent représentant, saint Louis, remplit tout le second volume, lequel est précédé d'un tableau de la France qui, tel que Michelet l'a conçu, n'eût point été à sa place au commencement de l'ouvrage tout entier. Ce tableau est en effet celui des provinces, telles qu'elles sont sorties de la diversité féodale et des petites nationalités provinciales qui ont formé la grande nationalité française.

Dans les deux livres qui composent le premier volume, et qui sont consacrés l'un aux Celtes, Ibères et Romains, l'autre aux Germains, Michelet a étudié les mouvements et les groupements de races et de peuples qui se sont mêlés dans la France du Moyen-Age. Ainsi le premier volume est consacré à la série des invasions, des bouleversements ethniques qui ont préparé la société féodale française. Le second est l'histoire de cette société, qui dorénavant ne recevra plus d'apports étrangers.

Nous examinerons ici, à propos de ces deux volumes, quatre points qui d'une part touchent à des questions essentielles d'histoire générale, d'autre part nous permettent de juger de la méthode et des qualités de Michelet.

Le premier point concerne le rôle assigné par l'historien aux races dans la formation de la nationalité française. La pensée de Michelet sur le rôle des races dans l'histoire a varié.

Jusqu'à 1830 et 1831, sous l'influence d'Augustin Thierry et de son ami Edwards, Michelet attache une grande importance aux races. Dans l'*Introduction à l'Histoire Universelle*, il renvoie à Augustin Thierry, et il dit que le principe fécond de la persistance des races a été pour la première fois mis dans tout son jour par le Dr Edwards. Dans l'*Histoire Romaine* (1831), il trouve dans l'opposition des races l'explication du dualisme qu'il remarque dans toute l'histoire primitive de Rome. Il reporte à Niebuhr dans une note de son Introduction la gloire d'avoir, dès 1812, douze ans avant l'admirable ouvrage de Thierry, compris toute l'importance de la question des races.

En 1829, dans une brochure intitulée : *Des caractères physiologiques des races humaines considérées dans leurs rapports avec l'histoire*, lettre à M. Amédée Thierry, auteur de l'histoire des Gaulois (Paris,

chez Compère jeune, 128 pages in-8°) le Dr Edwards avait soutenu, en utilisant des observations faites sur les familles de plantes, les espèces animales et les peuples sauvages ou civilisés, « que les principaux caractères physiques d'un peuple peuvent se conserver à travers une longue suite de siècles dans une grande partie de la population, malgré l'influence du climat, le mélange des races, les invasions étrangères et les progrès de la civilisation. » Il prétend retrouver en Grèce deux races distinctes, les Pélasges et les Hellènes, dont la seconde a été la créatrice de toute civilisation et de l'art; en Hongrie des Slaves et des Finnois, ceux-ci représentés par les Huns et les Magyars; enfin en France et en Italie des Galls brachycéphales et des Kymris dolichocéphales. D' après lui ces deux branches de la race celtique ont des caractères bien distincts. Ce sont les Kymris qui ont été la partie aventureuse et active de la race gauloise et ont créé le druidisme. Chemin faisant Edwards fait des observations intéressantes, en particulier celle-ci : que, pour examiner les rapports des questions linguistiques avec les questions ethnographiques, il faut accorder autant d'importance à la prononciation qu'au vocabulaire.

Michelet, dans tout ce qu'il a dit au premier volume de l'*Histoire de France* sur les populations de la Gaule, Ibères et Celtes, a suivi de très près ce qu'avaient dit avant lui Amédée Thierry et Edwards.

M. Jullian a supposé dans son Introduction aux *Extraits des Historiens Français du XIXe siècle* (p. XLIX, note 2), que Michelet aurait écrit cette partie de son œuvre avant 1830 et qu'il aurait brusquement changé de point de vue au deuxième volume. Je ne crois pas cette supposition nécessaire. En 1831, il était encore sous l'influence directe des idées d'Edwards et des Thierry. D'autre part, on peut déjà s'apercevoir en lisant la préface et le premier volume, qu'il est en train, sinon de s'en détacher entièrement, du moins de les modifier.

En 1866 et 1869, Michelet s'est vanté d'avoir, dès le début, combattu ou du moins corrigé les idées de Thierry. Dans la préface de l'*Histoire Romaine* de 1866, il dit : « Les milieux, les climats et les races font beaucoup, certes (et j'en ai tenu compte), mais l'élément de race sur lequel insistait Thierry est de plus en plus secondaire, de plus en plus subordonné au travail de transformation que fait sur soi toute société. »

Dans sa grande préface de 1869 et dans toutes les notes qui l'ont préparée, Michelet revient sans cesse sur cette opposition entre son système, — à savoir que chaque peuple est son propre Prométhée, forge son âme et son unité morale par un travail de soi sur soi, — avec le système de Thierry ou d'Henri Martin qui considèrent la lutte des races et la persistance de leurs tendances primitives comme l'explication de l'évolution historique. Augustin Thierry n'est pas tombé dans les extravagances d'Henri Martin, qui trouve le génie celtique non seulement dans Jeanne d'Arc, mais dans Descartes, Corneille et la *Déclaration des droits de l'Homme*. Mais il faisait remonter à la question des races l'opposition entre la noblesse féodale et le tiers état.

Michelet prétend avoir dès l'origine contesté la valeur de ce point de vue exclusif.

« Le matériel, la race, le peuple qui la continue, écrit-il, me paraissent avoir besoin qu'on mît dessous une bonne forte base, la terre qui les porte et les nourrit. La race, élément fort et dominant aux temps barbares, avant le grand travail des nations, est moins sensible, est faible, effacé presque, à mesure que chacune s'élabore, se personnifie. L'illustre M. Mill l'a dit : Pour se dispenser de l'étude des influences morales et sociales, ce serait un moyen trop aisé que d'attribuer les différences de caractère, de conduite à des différences naturelles indestructibles... La France a fait la France et l'élément fatal de race me semble secondaire. »

M. Jullian paraît croire que Michelet n'a adopté cette conception que dans la seconde partie de sa carrière et qu'il s'est fait illusion sur les idées qui le dirigeaient de 1830 à 1833. Sans doute Michelet a mis une certaine coquetterie à marquer son originalité en face de ses prédécesseurs et contemporains. Il a cependant dès le début relégué au second plan cette question des races, et senti par quoi il se distinguait de Thierry. En 1837, nous le voyons écrire simultanément à Alphonse Peyrat, à Sainte-Beuve et à Nettement : « M. Thierry avait beaucoup parlé des races, les prenant comme élément primitif et non explicable. Moi, j'ai donné pour la France les circonstances de sol et de climat qui forment et dominent la race. J'ai précisé le premier nos diverses nationalités provinciales. »

Il était impossible qu'il en fût autrement, étant pénétré comme il l'était des idées de Vico. Vico lui avait enseigné que l'homme ne sait que ce qu'il fait, et que les peuples ont créé, non seulement leur religion et leur droit, mais pour ainsi dire leur histoire même, la primitive et légendaire par leur imagination, la réelle par leur volonté.

Dans la préface-prospectus de 1833, on trouve la même conception que dans la préface de 1869. A l'origine l'action des races, non encore mêlées se fait sentir. Ensuite se poursuit une longue éducation législative, philosophique, religieuse, un travail intérieur qui efface non seulement les diversités des races, mais même les diversités provinciales. La lecture du chapitre IV du livre I est bien caractéristique à cet égard. Michelet, sans doute, reconnaît la permanence en France de certaines tendances et éléments celtiques. Il retrouve en partie dans le français la langue gauloise et il en donne pour preuve les mots assez nombreux qui ont la même racine en latin, en gallois, en irlandais et en breton moderne; ce qui prouverait tout au plus la parenté de ces langues et la similitude des transformations phonétiques dans les langues celtiques et dans les langues romanes. Il reconnaît en France comme élément primitif à la fois permanent et perfectible, « cette jeune, noble, et mobile race des Gaels, bruyante, sensuelle et légère, prompte à apprendre, prompte à dédaigner, avide des choses nouvelles. » Il attribue aux Gallo-belges, aux Kymris, le génie guerrier, l'individualisme ardent qui les pousse au morcellement en clans, et en même temps proteste avec Pélage contre les doctrines mystiques où le moi humain est anéanti. Enfin, il croit retrouver chez les Celtes, où le droit de partage

égal règle les successions, cette tendance au nivellement et à l'égalité qui est un des caractères de la civilisation française.

Mais après avoir, sous l'influence des deux Thierry et d'Edwards, admis cette influence des races, Michelet est pris d'un doute, et formule dès 1831-1833 le fond de sa doctrine presque dans les mêmes termes qu'il emploiera en 1869 :

« Races sur races et peuples sur peuples... Cela dit, a-t-on dit la France? Presque tout est à dire encore. La France s'est faite elle-même de ces éléments dont tout autre mélange pouvait résulter. Les mêmes principes chimiques composent l'huile et le sucre. Les principes donnés, tout n'est pas donné; reste le mystère de l'existence propre et spéciale. Combien plus doit-on en tenir compte quand il s'agit d'un mélange susceptible de se travailler, de se modifier?.... Ne nous exagérons donc ni l'élément primitif du génie celtique, ni les additions étrangères. Les Celtes y sont sans doute, Rome aussi, la Grèce aussi, les Germains encore. Mais qui a uni, fondu, dénaturé ces éléments, qui les a transformés, transfigurés, qui en a fait un corps, qui en a tiré notre France? La France, elle-même, par ce travail intérieur, par ce mystérieux enfantement, mêlé de nécessité et de liberté, dont l'histoire doit rendre compte. Le gland primitif est peu de chose en comparaison du chêne gigantesque qui en est sorti. Qu'il s'enorgueillisse, le chêne vivant qui s'est cultivé, qui s'est fait et se fait lui-même. »

Il n'y a, vous le voyez, aucune différence entre la doctrine de 1831 et celle de 1869, et à cette doctrine, qui pourrait ne pas souscrire telle qu'elle est ici formulée? Laissons de côté l'idée de race. Nous y reviendrons tout à l'heure. Parlons seulement de groupements ethniques, de civilisations et d'institutions diverses, celtique, romaine, grecque, germanique. N'est-il pas vrai qu'elles se sont superposées, additionnées, mélangées, mais que le résultat de ce mélange n'est pas explicable par les éléments seuls qui le composent, qu'il y faut ajouter un élément nouveau, l'action quotidienne et successive des circonstances et de l'effort individuel et collectif du peuple ainsi formé. Ce n'était pas un mince mérite à une époque où non seulement les Thierry, Henri Martin ou Edwards, mais Guizot lui-même attribuaient aux questions de races une si grande importance de soutenir que l'évolution historique n'est pas seulement déterminée par une série d'antécédents, mais apporte avec elle, à chaque moment de la durée, quelque chose d'original et de spontané que les antécédents connus ne suffisent pas à expliquer, en un mot qu'il y a dans le développement d'une nation quelque chose de personnel, d'individuel qui dépend d'elle et n'appartient qu'à elle.

Ceci établi, examinons ce qu'il pensait de la formation ethnographique de la France et de l'influence des races, même dans les limites où il l'a renfermée.

Son point de départ est juste. Il situe au sud de la Gaule les Ibères et les Ligures, les Ibères au S.-O., les Ligures au S.-E., en ayant toutefois le tort de faire des Ligures une branche des Ibères, alors que les Ligures sont certainement des Aryens, l'origine des Ibères étant tout autre quoique mal définie, d'ailleurs. Il situe dans toute la Gaule du nord les Celtes ou Galls, et enfin il montre les Grecs et les Phéni-

ciens venant s'établir dans la partie de la Gaule méridionale que baigne la Méditerranée. Ceci posé, il ajoute, en suivant Amédée Thierry, des détails purement imaginaires sur des invasions celtiques qui auraient bouleversé et renouvelé au nord le monde gaulois, en même temps qu'il subissait au midi les influences helléniques et phéniciennes. Les Celtes-Kymris que Michelet identifie aux Cimmériens et aux Cimbres auraient apporté en Gaule le druidisme, puis les Celtes-Belges, essentiellement guerriers, auraient colonisé toute la Gaule jusqu'à Toulouse. C'est sous l'influence des Kymris et des Belges que les Gaulois auraient entrepris les expéditions guerrières qui leur firent occuper toute l'Italie du nord, envahir la Grèce et établir une colonie, celle des Galates, en Asie Mineure.

Beaucoup de nos contemporains sont disposés à juger avec sévérité ces erreurs. Cette sévérité me paraît ne tenir compte ni du texte de ces premiers chapitres, ni de l'état de la science en 1830. A les bien examiner, on s'aperçoit que Michelet a été beaucoup plus prudent qu'Amédée Thierry ou Henri Martin et qu'il s'est gardé des rêveries des celtisants. Il n'a parlé qu'en passant de la parenté des Ligures avec les Ibères, du rôle des Kymris. Il a surtout insisté sur la répartition du sol de la Gaule entre les Ibères et les Celtes, et dans ce qu'il dit du druidisme et des divinités gauloises il a même fait preuve d'une réserve et d'une discrétion bien rares de son temps et longtemps après lui.

Il n'en est pas moins vrai qu'il a attaché une extrême importance au caractère essentiellement celtique de la population primitive de la Gaule. Il a cru que, de même que dans la Grande Bretagne il y a eu des Gaels et des Kymris nettement différenciés, il y a eu aussi en Gaule des Galls et des Belges-Kymris, que les monuments mégalithiques sont des monuments druidiques, et que la langue et le caractère des Celtes ont exercé une influence appréciable sur la langue romane et sur les tendances de la population française.

Depuis Michelet, l'étude méthodique et scientifique des monuments paléolithiques et des temps préhistoriques a profondément modifié nos conceptions sur les populations primitives de la Gaule. Les Gaulois nous apparaissent comme des conquérants qui sont venus s'implanter, comme plus tard les Francs, dans un pays déjà habité par plusieurs couches successives. Sans parler de l'homme de l'époque quaternaire sur lequel on n'a que des données bien vagues et contradictoires, on ne peut méconnaître l'existence, à une époque remontant à plusieurs milliers d'années, d'une population habitant les cavernes, chassant le renne, ignorant les métaux, se servant d'instruments en os, en pierre éclatée, puis en pierre polie, et s'essayant non sans talent, sur les parois de ces cavernes ou sur les os des animaux, aux arts du dessin. De nouvelles couches de populations ont connu les métaux, élevé des monuments mégalithiques, inhumé les morts, tandis qu'après eux d'autres populations encore les ont incinérés. Les Celtes de l'histoire et même les Ibères et les Ligures se sont superposés à des populations plus anciennes qui vraisemblablement forment la partie principale de nos ancêtres. « Ni Celte, ni Franc, dit M. d'Arbois de Jubainville

dans son ouvrage sur *Les premiers habitants de l'Europe*, doit être le dogme généalogique de la plupart des Français, » et M. Victor Henry dans ses récents articles sur les Celtes, soutient la même doctrine [1].

Toute cette science des premiers âges de l'humanité et de la civilisation compte aujourd'hui une riche bibliographie, que vous trouverez réunie dans le *Catalogue raisonné du Musée de Saint-Germain*, par M. Salomon Reinach. Elle n'existait pas au temps où écrivait Michelet. Elle est même aujourd'hui loin d'être fixée dans toutes ses parties, et a donné déjà naissance à bien des rêveries et à des légendes [2]. Il a fallu des études poursuivies dans tous les pays de l'Europe pour arriver à préciser les différents stades des civilisations primitives. Il a fallu constater que les monuments mégalithiques ne se trouvent pas dans toutes les contrées habitées par les Gaulois, et se trouvent, au contraire, dans des pays où les Gaulois n'ont jamais pénétré, pour arriver à la conclusion à peu près certaine que ceux qui existent sur le sol de la France sont antérieurs aux Gaulois. Les études de palethnographie ont démontré également qu'il était vain de rapporter à deux divisions de la race celtique les deux types, l'un brachycéphale, l'autre dolichocéphale, qui se trouvent en Gaule.

A l'époque où Michelet écrivait, il n'y avait qu'un seul ouvrage sérieux sur une partie de l'ethnographie de la Gaule. C'était celui de Guillaume de Humboldt sur les habitants primitifs de l'Espagne, paru en 1821, où il fixa le domaine occupé par les Ibères et établit l'identité des Basques et des Ibères [3]. Michelet avait reconnu la haute valeur de ce livre et en avait donné une longue analyse dans les dix premières pages des *Éclaircissements* de son premier volume. Mais il n'avait aucun guide pour le reste. Le premier travail sérieux paru en France sur l'ethnographie gauloise, celui de Roger de Belloguet, *Ethnogénie gauloise*, ne parut que de 1856 à 1872, en quatre volumes. M. A. Bertrand publia en 1864 ses *Anciennes populations de la Gaule* en 1884 sa *Gaule avant les Gaulois*. L'ouvrage de M. d'Arbois de Jubainville sur les *Premiers habitants de l'Europe*, est de 1877 ; la deuxième édition de 1889-1894. Ce n'est qu'en 1837 que Zeuss commença à débrouiller l'ethnographie de l'Allemagne dans *Die Deutschen und ihre Nachbarstaemme*. Les cinq volumes du grand ouvrage de Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, n'ont paru qu'entre 1870 et 1900, celui de Holtzmann sur les Celtes et les Germains en 1885. Qui oserait affirmer que ces ouvrages aient fait vraiment la lumière sur les questions si difficiles de l'ethnographie primitive de l'Europe? Tous ces auteurs fondent leurs théories sur les textes des auteurs anciens. Or, sans vouloir pousser le scepticisme au point où l'ont poussé M. de Mortillet et M. Finot, on ne peut nier qu'en dehors de quelques auteurs, comme César et Strabon, et des renseignements fournis

1. *Revue Bleue*, n° 15 et 16 du deuxième semestre 1906.
2. Cf. G. de Mortillet, *Hist. de la formation de la Nation Française* 1909.
3. *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens, vermittelst der baskischen Sprache.*

par les monuments figurés, les inscriptions et les noms de lieux, nous n'avons aucun point de repère certain pour fixer nos connaissances sur l'ethnographie de l'ancienne Europe, et les savants les plus sérieux sont souvent en absolue contradiction les uns avec les autres. On peut légitimement hésiter à affirmer si l'occupation de la Gaule par les Ibères a précédé celle des Ligures, ou le contraire. Ce qui est certain, c'est que les Ibères, après avoir occupé la Gaule presque entière, se sont trouvés confinés entre les Cévennes, le Rhône, la Garonne, les Pyrénées, la Méditerranée et l'Atlantique, et que les Ligures, après s'être avancés jusqu'au nord et au centre de la Gaule, n'ont plus occupé que le bassin de la Seine et du Rhin, la région des Alpes et la côte orientale de la Méditerranée.

De même, on est bien d'accord aujourd'hui pour admettre, ce qu'on ignorait au temps de Michelet, que les Gaulois ont occupé, du septième au quatrième siècle, une grande partie de l'Europe centrale, et que c'est de là que sont parties leurs diverses incursions; mais il serait bien aventureux d'affirmer avec M. d'Arbois l'existence d'un grand empire gaulois en Allemagne au quatrième siècle, ou qu'il y a plus de sang gaulois en Allemagne que de sang germain en France; d'autant plus qu'on peut se demander avec M. Holtzmann s'il est bien scientifique de distinguer absolument les Celtes des Germains. Ils offrent de grandes ressemblances de conformation physiologique et de mœurs. Leur religion et leur langue, diffèrent, mais nous ne les saisissons qu'à une époque relativement moderne[1].

La linguistique, et, en particulier, l'étude des noms de lieux et des noms propres, a fourni de précieux renseignements sur les races qui ont occupé l'Europe; mais ces travaux sont très récents. Depuis quelques années, grâce à MM. Gaidoz, d'Arbois de Jubainville, Dottin, on est arrivé à des notions précises sur les langues celtiques. Les frères Grimm commençaient à peine, quand écrivait Michelet, à poser les bases de la philosophie germanique, et Diez celle des langues romanes. Ce n'est qu'après les travaux de M. Longnon sur les noms de lieux en France, que beaucoup de questions d'ethnographie ont trouvé leur solution. Encore ne faut-il pas se bercer de trop d'illusions. La question des langues est indépendante dans une large mesure de la question des races. Nous savons trop bien aujourd'hui que des peuples peuvent changer de langue, tels les peuples de la Gaule, qui se sont mis à parler latin, et l'on est revenu de la sérénité confiante avec laquelle, il y a cinquante ans, on suivait depuis le plateau du Pamir jusqu'aux bords de l'Atlantique les migrations successives des nations européennes et la généalogie de leurs idiomes. On n'ose plus rien affirmer, ni sur le siège primitif des populations de l'Europe, ni

1. Il faut bien le reconnaître, si l'ethnographie s'est constituée en science en ce qui concerne l'étude actuelle des caractères des types humains, l'ethnographie en tant que reconstitution de l'histoire des populations anciennes et de leurs migrations est sujette aux plus grandes incertitudes.

Voy. l'ouvrage de Deniker : *Races et peuples de la terre. Eléments d'anthropologie et d'ethnographie.* Schleicher 1900.

sur la direction de leurs premières migrations. Si l'on est arrivé à apprécier assez nettement les relations des diverses langues indo-européennes, on n'ose plus affirmer l'identité de race des populations qui parlent ces langues.

Aux trois sciences historiques qui se sont constituées depuis l'époque où écrivait Michelet, il faut ajouter la mythologie comparée. Michelet, pour parler de la religion des Gaulois, a utilisé César et les écrivains anciens, quelques monuments religieux connus à son époque, et des comparaisons très périlleuses entre les renseignements venus de l'antiquité et les traditions religieuses relativement récentes de l'Irlande et du pays de Galles. Depuis lors, les découvertes de l'archéologie ont multiplié les monuments religieux de l'ancienne Gaule, mais la multiplication même du nombre des divinités a rendu de plus en plus difficile leur classification et leur comparaison avec le panthéisme romain ou grec. On a, d'autre part, contesté, non sans exagération, la valeur des renseignements fournis par César et les historiens latins; M. Gaidoz, dans son *Esquisse de la Religion des Gaulois* de 1879, s'est fait l'interprète d'un scepticisme presque intransigeant. M. Bertrand, dans sa *Religion des Gaulois*, de 1897, a, au contraire, défendu dans une large mesure la validité des traditions sur les Druides et le druidisme. En lisant le résumé solide et prudent donné par M. Bloch dans le premier volume de l'*Histoire de France* de M. Lavisse, de nos connaissances relatives à la religion des Gaulois, on reconnaîtra que Michelet n'en a pas tracé un tableau trop incorrect.

Il reste à se demander quel est l'intérêt, au point de vue de la formation historique d'une nation, au point de vue de son caractère, de ses tendances, de ses idées, de distinguer les diverses races qui ont occupé son sol. Michelet accordait, on l'a vu, une assez grande importance aux races, aux époques primitives, quand elles ne sont pas encore mélangées, et il croyait pouvoir déterminer dans une certaine mesure les caractères psychologiques de chacune. La science moderne est aujourd'hui bien revenue des idées qui avaient cours de 1820 à 1830 sur ce point. Les progrès de l'ethnographie, de la linguistique et surtout le triomphe des idées transformistes et évolutionnistes en histoire naturelle, ont amené savants et historiens à ne plus considérer la race comme un élément précis et fixe, dont il soit possible de déterminer le rôle dans l'évolution humaine. Si des écrivains comme le comte de Gobineau ou M. Houston Chamberlain[1] ont fait encore de la race la base de leur système de philosophie de l'histoire, on s'accorde à les regarder comme de brillants fantaisistes, non comme des esprits scientifiques[2]. Les races, aussi bien que les langues, bien plus même que les langues, sont dans un état de perpétuelle métamorphose et leurs modifications sont plus rapides encore aux époques primitives qu'aux époques civilisées. Elles se modifient à la fois par les

1. *Essai sur l'inégalité des races humaines* 1853-1854. — *Die Grundlagen des XIX. Jahrhunderts.*
2. *Le Préjugé des races* par J. Finot, 1905.

mélanges avec d'autres races, et par les changements politiques et sociaux. Comment parler du rôle et du caractère des races dans un pays comme la France, où cinq ou six couches successives de populations diverses se sont succédées sur le même sol avant la conquête romaine, laquelle a transformé radicalement l'organisation politique et sociale, la religion et la langue, bien que le nombre des Romains établis sur le sol gaulois ait formé une quantité négligeable par rapport à celui des habitants déjà établis dans le pays? De même, les Germains entrés en Gaule, s'ils étaient plus nombreux que les Romains, l'étaient infiniment moins que les descendants des premiers habitants du pays; leur influence a cependant été considérable sur les institutions, les mœurs et les idées. Comment oser, dès lors, parler de l'influence des races, surtout si l'on songe que ces mêmes Germains étaient constitués d'éléments ethniques aussi variés que les habitants de la Gaule conquis par eux? Est-ce à dire qu'on doive s'interdire de parler du caractère d'un peuple? Faut-il, avec M. Finot, aller jusqu'à déclarer toute psychologie collective illusoire et renoncer à caractériser le peuple français, le peuple allemand ou le peuple anglais? Non. Ce caractère se modifie sans doute sous la pression des circonstances, mais il conserve des traits permanents, dûs non à la persistance de la race, mais à la continuité de certaines conditions générales de climat et de situation. Quand César et Strabon nous décrivent les Gaulois comme aimant la guerre et les belles paroles, curieux, bavards, avides de nouveautés, faciles à s'emporter et à être trompés, sensibles et prêts à défendre ceux qu'on opprime, il est difficile de ne pas reconnaître dans ce tableau celui des Français d'aujourd'hui. Mais ces ressemblances ne viennent pas de nos origines celtiques. Elles tiennent à ce que nous vivons sur le même sol et sous les mêmes cieux que les Gaulois que décrivaient César et Strabon.

D'autre part, on ne peut pas interdire à l'historien de rechercher quel a pu être, dans le développement de l'ancienne France, l'apport des divers peuples qui l'ont occupée et gouvernée, Gaulois, Romains ou Germains; car il est évident que les mœurs, les idées et les institutions de chacun d'eux ont exercé leur action sur la formation de la société française du Moyen-Age.

A vrai dire, il n'est pas aisé de fixer avec certitude dans la constitution sociale d'une nation moderne les apports primitifs des peuples qui l'ont formée ou gouvernée autrefois et d'en distinguer les phénomènes originaux et nouveaux, nés des circonstances nouvelles. Mais pour difficile que soit ce travail, il est impossible à l'historien de s'y soustraire. Et c'est un problème tout différent de celui de la race.

Ce problème, Michelet se l'est posé, et il y a répondu d'une manière assez originale pour qu'on s'y arrête un instant.

Les historiens qui l'avaient précédé avaient accordé une très grande importance à l'élément germanique. Montesquieu faisait sortir le système féodal des forêts de la Germanie ; Guizot et l'Anglais Hallam considéraient les institutions germaniques comme l'origine principale de l'organisation politique et sociale du Moyen-Age, et les Germains

comme les représentants de l'esprit d'indépendance individuelle en face de l'esprit d'autorité et d'unité gouvernementale de Rome. Thierry rapportait toute l'évolution de notre histoire à la conquête de la Gaule romaine par les Francs, et l'on pensait unanimement qu'il avait fallu l'invasion des barbares pour rendre une sève nouvelle au monde romain, voué à la désorganisation, à la décadence et à la mort. L'abbé Dubos, seul, au XVIIIe siècle, avait protesté contre la thèse qui rattachait la société franque et féodale aux institutions germaniques, et soutenu la persistance des institutions romaines sous les rois francs en arguant de l'impuissance de la barbarie germaine à rien fonder. Guérard devait, en 1836, dans l'*Introduction au Polyptique de l'abbé Irminon*, sans admettre la persistance des institutions romaines, soutenir avec une grande énergie que les Germains n'avaient rien apporté d'autre en Gaule que le désordre et la barbarie, qu'ils avaient seulement bouleversé le monde romain, et forcé ainsi une société nouvelle à se reconstituer péniblement sur ses ruines, sous l'aiguillon de la nécessité.

Je n'ai pas le loisir de faire la critique de ces divers systèmes, et je veux seulement indiquer la situation prise par Michelet au milieu des autres historiens.

Il n'a pas suivi le système de Dubos, et il ne voit pas non plus dans les Germains les régénérateurs du monde gallo-romain en décadence. Il regarde les Germains avant tout comme des barbares, ne pouvant rien apporter d'original et de précis avec eux. Il ne leur accorde même pas d'avoir représenté l'esprit d'indépendance, de libre personnalité [1]. Il les considère plutôt comme des esprits essentiellement dociles et disciplinables, toujours disposés à s'attacher héréditairement à des chefs, à s'organiser en groupements sociaux, fondés sur le dévouement personnel. Les Scandinaves, les Espagnols, les Celtes, sont, à ses yeux, plus individualistes que les Germains. De ces Germains, les plus souples, ceux qui adoptèrent le mieux les traditions romaines, furent les Francs. Ils devinrent catholiques, acceptèrent le christianisme, se soumirent à l'Église, furent l'élément vital, le seul vraiment organique, de la société franque. L'union de Clovis et de ses descendants avec l'Église introduisit dans la société franque des germes d'ordre et d'union. C'est l'Église qui dicte à Clotaire II, après sa victoire sur Brunehaut, en 514, la Constitution perpétuelle de Paris. Michelet écrit des pages admirables sur le rôle tutélaire joué au milieu de l'anarchie des derniers Mérovingiens par les évêques et par les monastères, par des centres religieux comme Tours et Reims. L'Église subit cependant, à ce moment, la contagion du désordre universel. Le mouvement d'apostolat monastique, qui trouva ses principaux représentants parmi les moines irlandais, gallois, écossais, si admirable

1. Le baron d'Eckstein qui était son ami et son admirateur, a néanmoins très vigoureusement combattu et critiqué tout ce que Michelet a dit des Germains dans les tomes VII, VIII, IX, X et XI de la première *Revue Européenne*, (1833-1834).

qu'il ait été, n'était pas capable de maintenir l'ordre social. Seul, l'esprit d'unité et d'autorité, qui n'a plus alors d'autre représentant que l'évêque de Rome, peut sauver la société barbare. La seconde conquête germaine de la Gaule, celle des Carolingiens, assurera le triomphe de l'Église et établira en Gaule et en Germanie une organisation politique et sociale, où elle aura le premier rôle.

Michelet a une vue très profonde du caractère de la restauration politique accomplie par les Carolingiens, quand il y montre la conséquence de la réorganisation ecclésiastique accomplie d'accord avec Rome et les évêques par les assemblées et les conciles de Pépin et Charlemagne. Guizot avait déjà signalé cette prépondérance des préoccupations ecclésiastiques dans le gouvernement de Charlemagne. Michelet le cite, mais pousse encore plus loin cette idée; il la pousse même jusqu'à un point où elle cesse d'être juste, à force d'être exclusive. Michelet a diminué Pépin et Charlemagne en faisant d'eux surtout des serviteurs de l'Église : « Cette royauté de Pépin, dit-il, fondée par les prêtres, fut dévouée aux prêtres ». Et de Charlemagne : « Ce David, ce Salomon des Francs, se trouva plus prêtre que les prêtres et fut ainsi leur roi. » Il en arrive à méconnaître tout ce qu'il y eut d'original dans le gouvernement de Charlemagne, et s'imagine que, dans ses Capitulaires, il n'a fait que codifier ce qui avait déjà été édicté sous les Mérovingiens [1].

Michelet, suivant toujours son idée unique et absorbante, nous le montre stérilisé par l'Église et poussé par elle à une sorte d'imitation byzantine de l'Empire romain. Sur ce point, ses idées se rencontrent complètement avec celles que devait développer, cinquante ans plus tard, Fustel de Coulanges.

Cet effort d'unité échoue sous un roi qui est le vrai souverain selon le cœur de l'Église, formé par elle, le saint Louis du neuvième siècle, Louis le Débonnaire. En vain, il cherche à imposer au monde occidental l'unité religieuse et impériale. Trop d'éléments disparates se heurtent dans cet immense empire. La piété, la douceur, la bonté de Louis, le font bafouer et détrôner dans une société où l'Église elle-même entre dans le cadre de la féodalité naissante. C'est l'Église, avec le pape, allié aux fils parricides de Louis, qui ruine l'empire qu'elle a fondé. Mais c'est l'Église aussi qui reprend la haute main dans les deux royaumes sortis de l'empire de Charlemagne, le royaume de France et celui d'Allemagne. « Le royaume de Charles le Chauve, dit Michelet, était réellement une république théocratique. Les évêques soutenaient, nourrissaient ce roi qu'ils avaient fait; ils gouvernaient

1. Dans sa lettre à Sainte-Beuve de 1837, Michelet écrit : « M. Guizot ne voit dans le règne de Charlemagne qu'un *miracle du génie individuel* et par cela même il ne peut trop l'expliquer. Moi, j'ai montré par les capitulaires et par d'autres preuves moins directes que ce règne était le triomphe du clergé faisant mouvoir habilement la force barbare. Il s'agit bien entendu d'un clergé de cour, non des évêques. »

Il y a une part de vrai, une grosse part d'erreur dans le point de vue de Michelet

les choses de la guerre comme celles de la paix. » Quand la société carolingienne tombe en ruines, parce que l'Église, à son tour, est envahie par le désordre féodal, c'est encore l'Église, c'est l'archevêché de Reims, qui, au dixième siècle, reste le seul centre politique de cette monarchie disloquée, et, en 987, c'est l'archevêque de Reims, Adalbéron, qui fait passer la couronne à une dynastie nouvelle, celle des Capétiens, issue de ces chefs de guerre, ducs de France, comtes de Paris, qui ont défendu le pays contre les païens normands, et dont le premier, Robert le Fort, a été honoré par l'Église comme un Macchabée des Francs. « La royauté recommence avec la troisième race comme avec la seconde, par une famille de grands propriétaires, amis de l'Église. La propriété et l'Église, la terre et Dieu, voilà les bases profondes sur lesquelles la monarchie doit se replacer pour revivre et refleurir. »

Paroles profondément vraies.

Revenant alors en arrière, dans une conclusion où tout n'est pas également clair, il résume ces prolégomènes de l'histoire de France.

Pour qu'une nation se crée, il faut la fusion des races et leur fixité au sol. Cette fixité ne sera obtenue que par la féodalité. L'unité de l'Empire romain, reproduit tant bien que mal par Charlemagne, recouvrait mal la diversité des peuples, des langues, des appétits et des intérêts. Une unité matérielle était impossible par la force; il fallait, pour la faire, une unité morale. L'Église, seule, le pourra; mais l'Église carolingienne s'est désagrégée en aristocratie épiscopale. Il faut qu'elle retrouve l'unité sous la monarchie pontificale. Alors le monde féodal retrouvera une harmonie réelle et forte. Michelet annonce ainsi le rôle nouveau qu'il va donner dans les siècles suivants à l'Église de France réformée par Grégoire VII au onzième siècle. En attendant, la division triomphe. La France se partage en quatre royaumes, France, Lorraine, Bourgogne, Provence, sans compter la foule des suzerainetés féodales, qui sont autant de royaumes et de dynasties. Chaque province va subir les influences du sol et du climat. « Les fatalités locales sont toutes puissantes, la simple géographie est une histoire. » Ainsi se termine le premier volume.

Sans doute, il y a là quelque chose de trop exclusif et systématique. Il existait, malgré tout, dans l'empire franc, d'autres forces organisées que l'Église, et Michelet a trop négligé l'histoire des institutions administratives, militaires, judiciaires et sociales. Il n'en est pas moins vrai que l'Église a été, dans ces temps d'anarchie, la plus grande force morale et sociale, la plus grande institution économique et même judiciaire. Son influence a été capitale. Michelet a été le premier à le voir avec netteté, le premier à le dire avec cette force et cette autorité. Aujourd'hui, plus on pénètre dans l'étude du Moyen-Age, du cinquième au treizième siècle, plus on donne, comme lui, la première place à l'histoire de l'Église.

CHAPITRE VI

Les premiers volumes de l'Histoire de France

TOME II : LA GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE.

Michelet ouvre son second volume par le *Tableau de la France*. Avant d'écrire l'histoire de la formation de la France monarchique centralisée, il veut montrer la variété des pays, des populations et des provinces dont cette unité a été faite. Qu'y avait-il d'original dans cette conception? Comment Michelet l'a-t-il réalisée[1]?

L'*Histoire de France* de Michelet est la première dont l'auteur ait commencé son œuvre par un tableau géographique. Il avait également commencé son *Histoire romaine* par un chapitre géographique sur l'Italie et il a fait précéder l'histoire des guerres samnites d'une description des montagnes où ces guerres se sont déroulées. Dans ses cours, nous le voyons toujours préoccupé d'expliquer l'histoire par la géographie, qu'il s'agisse de la Grèce ou de l'Allemagne. Il est donc vrai qu'il a été, plus que les autres historiens de son temps, soucieux des rapports de l'histoire avec la géographie.

Cependant, il n'a pas été le premier à avoir cette préoccupation. Daunou disait que la géographie et la chronologie sont les deux yeux de l'histoire et approuvait Kant d'avoir dit que, pour comprendre n'importe quel événement, il faut se demander : « Où et quand? » Dès l'antiquité, les esprits philosophiques avaient recherché l'influence de la nature physique sur l'homme. Hippocrate avait consacré à ce sujet tout un traité *Des eaux, des airs et des lieux*, et, dans ses *Météorologiques*, Aristote avait sur le même sujet esquissé quelques aperçus où se montre la pénétrante puissance de son génie. Tite-Live, au début de son histoire, signale la situation géographique de Rome comme une des causes de sa prodigieuse fortune. Quant à Lucrèce, la dépendance étroite de l'homme envers la Nature est le fond même de son *De natura rerum*.

Au XVIe siècle, Bodin, dans sa *Methodus ad facilem historiarum*

1. Dans une lettre à Nisard du 25 février 1834 Michelet raconte qu'avant d'écrire son histoire de France il avait conçu l'idée d'une histoire et description des principales provinces de la monarchie d'où il aurait tiré plus tard une histoire générale. Sur le conseil d'Edwards et d'autres amis, il avait renoncé à ce projet trop vaste et exigeant trop de voyages. Il s'est restreint à son *Tableau de la France*, mais il ajoute : « La chose est ajournée probablement pour deux ans, mais à cette époque je l'exécuterai infailliblement. »

cognitionem (1576), avait pressenti les théories de Montesquieu et de Herder. Il affirmait que l'histoire est déterminée par deux éléments permanents et un élément variable : d'un côté, la nature et la pensée divine; de l'autre, l'homme ; il avait insisté sur l'influence exercée par la géographie et les climats sur les destinées des peuples.

Bossuet lui-même n'avait pas méconnu cette influence, et l'on se rappelle sa phrase célèbre sur l'Égypte : « Le ciel toujours le même y faisait les esprits solides et constants. »

Au XVIII[e] siècle, l'intérêt croissant pour les sciences naturelles et les tendances sensualistes, ou, si vous voulez, naturalistes, de tous les écrivains, attirèrent les esprits sur le rôle joué par la nature dans le développement de l'humanité. Voltaire lui-même, qui ne s'intéressait guère dans l'histoire qu'aux progrès de l'esprit humain, commence cependant son *Essai sur les Mœurs* par une étude des changements survenus sur le globe, et appuie sur la géographie une grande partie des considérations contenues dans l'Introduction de son *Essai* sur les peuples de l'Orient, de l'Afrique et de l'Amérique. Il rattache aux phénomènes universels de la nature ce qu'il y a de semblable dans les mœurs, les traditions, les superstitions des divers peuples; et il fait remarquer dans son avant-propos que cette influence a été plus grande dans les pays méridionaux, où la nature est opulente et prodigue, que dans les pays septentrionaux, où l'on doit tout au commerce et à l'industrie. Mais si Voltaire attribue à la configuration du sol de l'Égypte et aux inondations du Nil un rôle dans l'histoire de la civilisation égyptienne, il se méfie des généralisations précipitées qu'on tire des considérations sur les climats. Dans le chapitre *Du Climat*, de son *Commentaire sur l'Esprit des lois*, il remarque que, de tout temps, on a su combien le sol, les eaux, l'atmosphère, les vents, influent sur la végétation, les animaux et les hommes. « On sait assez qu'un Basque est aussi différent d'un Lapon qu'un Allemand l'est d'un Nègre et qu'un coco l'est d'une nèfle. » Il raille les généralisations d'un Montesquieu, disant par exemple que les lois de l'Inde sont douces parce que le climat est doux, et souligne que ce même climat a produit des tyrans atroces. Il nie que les peuples du Nord aient toujours vaincu ceux du Midi; il n'admet pas davantage que les religions dépendent du climat, tout en le reconnaissant pour les rites. Il trouve également faux d'attribuer aux peuples du Midi une faiblesse d'organes et une paresse d'esprit qui rend immuables leurs lois, leurs mœurs et leurs manières.

Ces critiques rapides, et, si l'on veut, superficielles, mais d'une incontestable justesse, indiquaient bien la faiblesse des considérations présentées par Montesquieu aux livres XIV à XVIII de son grand ouvrage sur les rapports des lois avec la nature du climat et la fertilité ou la stérilité du sol. Nulle part Montesquieu n'a plus mérité la critique de Mme du Deffand d'avoir fait, non l'Esprit des lois, mais de l'esprit sur les lois. Parti d'une idée juste, l'impossibilité de séparer l'homme de la nature où il naît et vit — il a eu le tort de vouloir rattacher directement aux causes naturelles ce qui n'en dépend

qu'à travers une longue série de causes secondes et tout humaines, les institutions et les lois. Ses raisonnements n'offrent quelque valeur qu'au sujet de l'esclavage ; encore y mêle-t-il beaucoup trop de fantaisie, d'imagination et d'esprit. On retrouve des idées analogues à celles de Montesquieu dans l'*Histoire des deux Indes*, de l'abbé Raynal, dans le *Système de la Nature*, de d'Holbach; et, avec une rigueur scientifique beaucoup plus grande, dans les *Époques de la Nature*, de Buffon. Cependant, Buffon, dans son *Esquisse des Origines*, ne parle que des premiers âges de l'humanité et des influences physiques qui ont agi d'une manière sinon uniforme, du moins analogue, sur toute l'humanité primitive. Il ne faut pas confondre l'action générale de la nature sur l'homme avec l'action particulière de la géographie locale sur l'histoire de certains hommes.

Un homme d'un esprit supérieur, à qui ses occupations d'administrateur et d'homme d'État et une mort prématurée (à cinquante-quatre ans), n'ont pas permis de donner à la philosophie, à l'histoire et à l'économie politique les œuvres que son esprit robuste et original était capable de créer, Turgot, avait, au moment même où Montesquieu publiait son *Esprit des lois* (1748) et Voltaire son *Essai sur les Mœurs* (1757), conçu l'idée d'un ouvrage où les rapports de la géographie avec l'histoire seraient présentés d'une manière beaucoup plus scientifique que chez Montesquieu et même que chez Herder.

Il projetait un grand ouvrage où un tableau de l'histoire universelle aurait voisiné avec une géographie politique et un art de gouverner. La *Géographie politique*, autant que nous pouvons en juger d'après le plan qui nous est seul parvenu, avait pour objet de marquer les rapports de la géographie physique avec la distribution des peuples, leur richesse, leurs relations politiques et commerciales, leurs formes de gouvernement. Turgot se proposait d'en tirer des conclusions sur la politique internationale, la politique intérieure, et l'établissement futur d'une république ou d'une monarchie universelle.

Turgot, à l'opposé de son devancier Montesquieu et de son successeur Herder, met au second plan la question des climats, ou plutôt n'en tient compte que dans la mesure où les climats influent sur le terrain et les productions. Pour lui, économiste avant tout, les deux éléments géographiques qui priment tous les autres sont les productions du sol et les communications. Il devance sur ce point les géographes du XIXe siècle. Une autre vue profonde de Turgot, c'est que la géographie n'est pas une donnée immuable, mais change d'aspect avec les époques et le mouvement même de l'histoire.

Les vues de Turgot sur les rapports de la géographie et de l'histoire sont restées inconnues de ses contemporains. Elles n'ont été publiées que dans l'édition des œuvres de Turgot donnée par Dupont de Nemours, de 1808 à 1810. C'est là que Michelet les a connues, dès 1824.

Au contraire de Turgot, Herder, dans son essai de 1774 : *Essai d'une philosophie de l'histoire pour l'éducation du genre humain* et dans son grand ouvrage de 1784 : *Idées sur la philosophie de l'histoire de*

l'humanité, n'a pas fait autre chose que d'étendre à l'histoire de l'humanité tout entière et à toute l'évolution de la civilisation les théories de Montesquieu. Ses idées sur ce point sont souvent aussi superficielles, aussi artificielles et aussi fantaisistes que celles de son prédécesseur. On ne peut s'empêcher de sourire quand il dit, à propos de l'Afrique : « Il fallait ou que l'Afrique ne sortît pas de la création, ou qu'il se trouvât des nègres pour habiter l'Afrique »; ou bien, à propos des Américains sauvages : « L'air pur, la verdure des champs et des forêts, les eaux vives des lacs et des fleuves, ont contribué à répandre parmi eux l'esprit de liberté et de prospérité. »

Toutefois, l'effort tenté par Herder marque un moment important dans l'histoire des idées. Il a le premier conçu dans sa généralité et toute son ampleur le problème des rapports de la géographie avec l'histoire, et si, dans l'exécution, il s'est montré plus poète qu'homme de science, il n'en a pas moins eu la conception nette des trois idées fondamentales sur lesquelles reposent aujourd'hui les sciences auxquelles on a donné le nom de *géographie humaine* (ou *anthropogéographie*) et de *géographie politique*.

Les cinq premiers livres de son ouvrage ont pour objet de déterminer la place de la terre dans le système solaire, la situation de l'humanité par rapport aux animaux et aux plantes qui couvrent la terre. Mais ensuite, tout en insistant sur la dépendance dans laquelle l'humanité se trouve vis-à-vis de la nature à ses origines, il fait remarquer que la sphère propre à l'homme est celle des pouvoirs spirituels, et qu'il se dégage peu à peu de la nature matérielle pour réagir suivant les lois de sa nature spirituelle. Une fois les hommes groupés en sociétés et en nations, des causes nouvelles d'une nature spirituelle, nées de l'état de société, agissent sur le développement de l'humanité.

Enfin, au livre XV, partant du principe que Dieu a placé leur destinée entre les mains des hommes, Herder montre comment l'homme réagit sur la nature, la modifie par son action, et par cela même modifie l'action de la nature. Au livre VII, il avait déjà marqué cette opposition entre le climat et le pouvoir originel de l'homme; et il voudrait, comme Turgot, établir, par une série de mappemondes, « une histoire physique et géographique des migrations et des variations de notre espèce, selon les temps et les climats. »

Pour bien juger l'œuvre et le système de Herder, il faut se rappeler que la forme spécifique sous laquelle l'idée d'une influence de la géographie sur l'histoire est apparue au XVIIIe siècle, c'est-à-dire la théorie des climats, a été le résultat direct des ouvrages des voyageurs qui, depuis le XVIe siècle, mais surtout au XVIIIe, avaient fait connaître à l'Europe les immenses contrées, jusque-là ignorées, habitées soit par des peuples sauvages, soit par des peuples dont les idées, les mœurs et les coutumes n'avaient aucun rapport avec celles de l'Europe.

C'est seulement au XVIIIe siècle, qu'à la suite d'une série de voyages autour du monde, en particulier ceux de Cook et de Bougainville, les hommes ont pris une idée à peu près complète de ce qu'était la terre habitée. Les récits des missionnaires jésuites avaient fait connaître

les pays d'Asie, l'Inde et la Chine; les voyages de Pallas la Sibérie. Les voyages en Amérique se multipliaient; l'Afrique même commençait à être pénétrée. Il faut toujours un assez long temps pour que l'humanité prenne pleine conscience de la portée des découvertes. Les conséquences philosophiques des découvertes de Christophe Colomb n'ont été aperçues clairement qu'au XVIII[e] siècle. Lui-même avait entrepris ces voyages avec l'esprit d'un missionnaire ou plutôt encore d'un chef de croisade pour porter le christianisme aux Indes occidentales. Or, justement, la découverte de l'Amérique, celle de l'Océanie, puis de l'Afrique méridionale, allait porter au christianisme un coup redoutable, en même temps que le système nouveau du monde découvert par Copernic, Képler et Galilée. Quand on se fut bien rendu compte que la terre n'est pas le centre de l'univers, ni l'homme le chef-d'œuvre de la création, mais, comme dit le poète :

> Que l'homme, fier géant, n'est qu'un des parasites
> D'une sphère oubliée entre les plus petites,
> Parasite à son tour des crins d'or du soleil ;

quand on se fut convaincu que, sur les millions et les millions d'hommes qui s'étaient succédé sur la terre, une toute petite partie seulement avait pu avoir connaissance du christianisme, et qu'il était dès lors invraisemblable que la venue du Christ fût le point central et l'explication même de l'humanité, l'idée d'une histoire universelle de la terre et de toute l'espèce humaine se présenta à tous les esprits philosophiques ; on s'intéressa passionnément à tous ces peuples dont, jusque-là, on avait ignoré ou négligé l'existence. On sait quelle place la Chine tient dans les écrits du XVIII[e] siècle, dans ceux de Voltaire en particulier. Comment expliquer le développement de ces civilisations incomplètes et si différentes des nôtres, sinon par la différence des pays et des cieux où ces hommes ont vécu et pensé d'une vie et d'une pensée si différentes des nôtres?

On y était amené d'autant plus naturellement que les voyageurs apportaient en foule, sur les peuples de l'Amérique, de l'Océanie, de l'Afrique, les récits d'une vie simple et sauvage, dont tous les détails, mœurs, coutumes, rites religieux, institutions sociales, semblaient commandés par les conditions matérielles de leur existence. On les appelait : les enfants de la nature. Comment ne pas se dire que tous les hommes avaient dû être à une certaine époque et devaient être restés dans une certaine mesure des enfants de la nature? Le magnifique développement des sciences d'observation, les travaux des naturalistes qui étaient en même temps des voyageurs, Daubenton et La Condamine, le grand effort tenté pour arriver à la classification des espèces animales et végétales, tout cela poussait à faire rentrer les races humaines dans l'histoire naturelle, et à attribuer aux climats la même influence sur elles que sur les animaux et les plantes.

La documentation de Herder prouve jusqu'à l'évidence que la nouvelle philosophie de l'histoire a été provoquée par les découvertes des voyageurs et des naturalistes. L'empire russe, l'Asie, l'Amérique,

l'Océanie, sont autant de champs d'observation, on pourrait dire d'expériences qui s'offrent à l'historien-philosophe. Peu avant Herder, Zimmermann, de 1778 à 1783, avait publié ses trois volumes sur l'*Histoire géographique de l'homme et des quadrupèdes*, dont Herder s'est inspiré. Tous deux avaient sous les yeux les récits des voyageurs qui avaient décrit les peuples sauvages de la Russie, Pallas, Georgi, Klingstedt; le grand recueil de Muller [2] (en 9 vol.) sur l'Empire russe, la collection générale des voyages parue à Gœttingen en seize volumes.

Michelet avait étudié Herder, comme il avait lu Turgot et Montesquieu. Il connaissait probablement les travaux de Cuvier sur la géographie minéralogique des environs de Paris; le grand naturaliste y insistait sur l'influence exercée par le sol sur l'habitation. l'alimentation et la pensée des hommes : « On ne se logera, on ne se nourrira, on ne pensera jamais en Limousin et en Basse-Bretagne, comme en Champagne et en Normandie. » Il avait retrouvé un écho des idées de Herder dans la *Mythologie des peuples de l'antiquité* de Creuzer. Enfin il s'était pénétré des ouvrages de Heeren, de son *Système politique des États de l'Europe et de leurs colonies* (1809), traduit par Guizot et Vivens — Saint-Laurent, et ses *Idées sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité* où Heeren avait fait une large place aux considérations géographiques [3].

Michelet eut-il aussi connaissance de l'ouvrage par lequel Carl Ritter, professeur de géographie à l'Université de Berlin, le créateur de la science géographique moderne, a préludé en 1817 à ses travaux de géographie comparée, l'*Allgemeine vergleichende Erdkunde* (Géographie générale comparée ou Etude de la terre dans ses rapports avec la nature et l'histoire de l'homme)? Rien ne nous permet de le croire. Les seuls ouvrages de géographie générale que Michelet semble avoir connus sont ceux du Danois Malte-Brun (dont le nom exact est Malte Conrad Brunn), qui était venu se fixer à Paris en 1800, et qui publia de 1803 à 1805, en collaboration avec Mantelle, une *Géographie mathématique, physique et politique* ; puis, de 1810 à 1829, un *Précis de géographie universelle* en huit volumes, sans compter ses recueils périodiques de voyages, *Annales* et *Nouvelles Annales de voyages* [4].

Lorsque Michelet écrivit son *Tableau de la France*, l'idée de l'application de la géographie à l'histoire n'était donc pas chose nouvelle. Cependant sa tentative pouvait être considérée comme originale à bien des égards.

1. *Geographische Geschichte des Menschen und der allgemein verbreiteten vierfüssigen Thiere.*

2. Gérard Frédéric (1705-1783). professeur de latin, histoire et géographie à l'Académie de Pétersbourg. *Voyage en Sibérie* 1733-1743. *Recueil pour l'histoire de Russie* 1732-1764. *Hist. des voyages et découvertes des Russes*, 1766, 2 vol.

3. 1808-1813. 3 vol.

4. 1819-1826. 32 vol.

On avait bien cherché à déterminer les rapports généraux de la géographie avec l'histoire, l'action des climats sur les sociétés primitives ou sur les migrations des peuples (Herder), les facilités offertes au commerce par la distribution des mers et des côtes (Heeren), les conditions de sol et de climat imposées à l'histoire de tel ou tel peuple, comme Michelet l'avait fait lui-même, après Napoléon, pour la République romaine. Mais ce qu'on n'avait pas encore tenté, c'était de décrire pour une série de provinces, l'action permanente qu'exerce à travers toute l'histoire, et encore actuellement, la constitution géographique du sol sur le caractère, les mœurs et la destinée des habitants. Comment Michelet a-t-il résolu ce problème difficile [1]?

Pour y parvenir, deux choses étaient nécessaires, d'abord que les principes mêmes et la méthode sur lesquelles repose ce qu'on appelle la géographie humaine fussent posés, en second lieu que la géographie physique de la France fût connue avec un détail suffisant. C'était peu de connaitre les grands faits géographiques qui sont visibles à tous les yeux : fleuves, montagnes, configuration des côtes, grandes zones de culture; il était nécessaire de connaître la composition géologique du sol, son relief exact, le régime des pluies, des eaux et des vents; le rapport exact des terrains avec les productions du sol, les habitations des hommes et les conditions de l'industrie.

Or, ces deux conditions essentielles manquaient au moment où Michelet écrivait son *Histoire de France*. Il ne connaissait pas Ritter et le temps était encore éloigné où Ratzel devait écrire son *Anthropogeographie* et sa *Politische Geographie*, Élisée Reclus sa *Géographie universelle*. La constitution géologique de la France était ignorée. Il avait bien paru en 1817 une ébauche informe d'une carte géologique, mais Élie de Beaumont commençait seulement les travaux qui devaient aboutir en 1843 à la première carte géologique d'assemblage et en 1845 à ses *Leçons de géologie* (en 3 vol.) [2]. La météorologie était encore moins avancée et l'on ne possédait pas les travaux qui ont été exécutés depuis lors sur toutes les régions de la France au point de vue de

1. Voyez Daunou, L. II, p. 425.
« La géographie est une des grandes lumières de l'histoire civile : elle *construit*, *dispose*, *éclaire le théâtre de toutes les scènes mémorables* ». Il ajoute : « Quand les faits naturels et les faits politiques sont rapprochés et pour ainsi dire mis en contact par ses descriptions elle a le droit de se présenter comme une des bases de la science sociale. Elle rassemble les notions élémentaires et positives sur lesquelles doit s'élever la théorie des lois et des gouvernements. Nous avons déjà vu comment les mouvements qu'elle a imprimés au commerce ont renversé les barrières qui limitaient l'industrie, circonscrivaient les richesses publiques, séparaient et isolaient les nations. » Il montre ensuite comment la connaissance du globe élargit les idées, et conclut : « La géographie est un des points de départ de l'intelligence humaine; un centre commun des connaissances physiques et des connaissances morales, et ce tableau universel des demeures et des relations, de tous les peuples est un véritable lien qui s'est établi entre eux. »

2. La cartographie était encore dans l'enfance. La carte de Cassini, seule carte détaillée que possédât Michelet, ne donnait rien pour le relief exact du sol.

l'hygrométrie, des températures, du régime des vents, de la distribution des cultures. Les études ethnographiques étaient, elles aussi, encore rudimentaires.

Les efforts de Michelet pour se documenter d'une manière sérieuse et scientifique sur les points essentiels ont été remarquables. Une lettre d'Élie de Beaumont du 21 janvier 1832 nous montre que Michelet lui avait envoyé tout un questionnaire sur la géologie, la stastistique végétale et les industries agricoles. Élie de Beaumont lui communiquait des épreuves de sa carte géologique.

Michelet avait consciencieusement dépouillé toutes les statistiques départementales qui existaient alors, ainsi que les récits de voyage dans les diverses provinces, Arthur Young, Genoude pour l'Anjou, Millin pour le Midi, etc., et l'on sait par ses notes que les questions agricoles et industrielles avaient toujours été présentes à sa pensée. Aussi a-t-il admirablement saisi certains des aspects du pays et la condition faite par la terre aux populations aussi bien dans les contrées qu'il n'a pas vues et dont il parle d'après les livres, telles que l'Auvergne et la Bourgogne (p. 33-37), que dans celles qu'il a parcourues, comme la Bretagne (p. 17-18).

Malgré cela, nous ne devons pas nous faire d'illusions sur ce que ce *Tableau de la France*, si brillant, si séduisant, qui grave dans nos yeux et dans notre esprit les caractères essentiels des paysages et des populations de la France, a de faible au point de vue scientifique et d'insuffisant comme explication du problème géographico-historique posé très hardiment par Michelet.

Aux motifs indiqués plus haut, pour lesquels Michelet ne pouvait, à l'époque où il écrivait, avoir une juste idée de la constitution intime et organique du territoire, s'en joignent d'autres, qui tiennent à la nature même de son esprit et à ce qu'il a tenté dans ce *Tableau* une œuvre impossible, où il a laissé trop libre cours à sa fantaisie.

Son plan est défectueux. Il a cru suivre un ordre méthodique. Il décrit d'abord toutes les provinces frontières en commençant par celles de l'Ouest auxquelles il rattache l'Auvergne, pour continuer par celles du Midi et pour revenir ensuite par la frontière orientale jusqu'en Lorraine. Il reprend alors les provinces du Centre et du Nord, qui ont joué le principal rôle dans l'histoire de la monarchie, en allant de Lyon par la Bourgogne et la Champagne jusqu'à la Normandie et à la Flandre, pour arriver en conclusion au Centre même, Picardie, Orléanais, Ile de France avec Paris, qui devient le *sensorium commune*, le grand centre sympathique de cette multiplicité de provinces.

En réalité, je crois que s'il a choisi cet ordre, c'est qu'il revenait de son voyage de Bretagne et de la Loire, qu'il était tout plein des impressions de ce voyage et que c'est vraiment de là qu'il a vu toute la France se développer à ses yeux. Mais cet ordre n'a rien ni de géographique ni d'historique. Car, si la Bretagne est un des plus vieux pays de France au point de vue géologique, et si Michelet a su qu'elle formait avec l'Auvergne comme deux îles continentales émergées de bonne heure au milieu des mers environnantes, il n'attribue aucune

importance à ces considérations géologiques, la Bretagne n'a reçu qu'au v[e] siècle les populations qui lui ont donné son caractère profondément celtique et elle ne joue dans notre histoire qu'un rôle accessoire. Les deux contrées qui, géographiquement et historiquement, tiennent la première place dans notre patrie sont les pays méditerranéens et les plaines du Nord, de l'Est et du Centre, les pays par où ont pénétré les deux grandes influences sous lesquelles la France s'est formée, l'influence méditerranéenne et l'influence continentale. Le voyage accompli par Michelet tout autour de la France pour revenir vers le Centre moins pittoresque, où tout est modéré, moyen, atténué, mais où tout aussi est concentré et lié, est charmant pour le touriste et le poète. Ce n'est pas la marche prescrite par la science. Michelet commet ensuite l'erreur de distribuer son *Tableau* par provinces, comme si toutes les provinces constituaient des unités géographiques, alors que beaucoup d'entre elles doivent leur constitution à des causes d'un caractère purement historique et sont composées d'éléments géographiques très disparates. Ce n'est pas que Michelet ait absolument méconnu les diversités géographiques qui caractérisent certaines provinces, la différence radicale par exemple qui en Poitou sépare la région de la Sèvre Nantaise de celle de la Sèvre Niortaise [1] ou en Bourgogne le Morvan du pays de Chellon et de Dijon, ou le Haut et le Bas Limousin. Mais en général il a trop assimilé les provinces à des régions géographiques susceptibles d'un jugement d'ensemble, comme cela est vrai d'ailleurs pour certaines d'entre elles, la Provence ou le Languedoc.

Il confond, d'autre part, la description des paysages avec l'analyse géographique; au lieu de marquer de quelle manière la géographie a agi sur le groupement et le mouvement des populations, sur le caractère agricole ou industriel, rural ou urbain des diverses régions, de démêler les causes locales qui ont assuré la prépondérance politique de tel ou tel centre, déterminé le rôle historique de telle ou telle province[2], il fait surtout une description physique du pays et prétend trouver dans le pays l'explication de la psychologie des populations. Il l'a fait avec un talent et avec une verve, une émotion, un coloris merveilleux, et nous voulons bien croire qu'il y a, dans cette psychologie pittoresque de la France, beaucoup de vrai; mais il y a aussi bien des choses vagues, et contradictoires, et arbitraires, et contestables [3] Un seul exemple suffira. Michelet donne Des-

1. D'ailleurs le Poitou pour Michelet est tout en contradictions, trois populations, nord et midi, calvinisme et catholicisme vendéen. Mais Michelet ramène les deux esprits à un même principe d'opposition au pouvoir central.
2. Et ce sont les diversités de la France moderne qu'il décrit surtout alors qu'il veut expliquer la diversité féodale d'où devait sortir l'unité moderne.
3. Michelet donne bien des exemples frappants, Mirabeau qu'il qualifie le col du taureau, la force du Rhône, de ce Rhône emporté comme un taureau qui a vu rouge et qui représente la Provence entière, municipes, parlement et noblesse, démagogie et rhétorique — ou bien la Picardie ardente et colérique, centre des révoltes communales et qui est représentée par Pierre l'Ermite, Calvin, deux remueurs d'hommes, et les révolutionnaires

cartes comme représentant de l'esprit breton. Or, Descartes, qu'on a, en effet, cru Breton pendant longtemps, était un Tourangeau et descendait d'une famille qui avait donné plusieurs échevins à Tours. Or, quoi de plus opposé que la Touraine au génie breton que Michelet définit « un génie d'indomptable résistance et d'opposition intrépide, opiniâtre, aveugle » ! Et quand on connaît la complexité des phénomènes d'atavisme, combien ne doit-on pas être circonspect dans les raisonnements qu'on peut faire sur ces questions d'hérédité et de caractère familial, provincial ou national [1] !

Ce qui est plus grave, c'est que Michelet qui aurait dû conduire cette étude avec une méthode et une prudence extrêmes, y faire régner d'un bout à l'autre un ton d'objectivité, une impassibilité semblable à celle de la nature même, laisse à chaque instant percer son humeur, sa fantaisie, ce subjectivisme qui a été une de ses forces, mais aussi un de ses grands défauts.

Il n'a nullement tenté de proportionner la place faite à chaque province à son importance dans notre histoire, mais seulement aux émotions et aux idées qu'elle faisait naître en lui. Sur les 125 pages qu'occupe ce tableau, il y en a onze consacrées à la Bretagne, où il a voyagé (presque le dixième de l'ensemble), tandis que la Normandie, bien autrement importante, en a deux. De même, douze pages sur les Pyrénées et les pays adjacents, deux sur les Alpes et le Dauphiné, onze sur la Provence, cinq sur Lyon, et rien du tout sur la Champagne.

La Loire à Nantes est le fleuve des noyades, le torrent révolutionnaire. C'est une impression historique qui se substitue à la réalité géographique. Quand Michelet arrive à Toulouse et dans le bassin de la Garonne, il passe rapidement, parce que les Pyrénées l'attirent, sollicitent son pinceau et qu'il a déjà été pris par le charme de Ramond de Carbonnières, l'auteur du *Voyage au Mont Perdu*, qu'il appelle le grand poète des Pyrénées et qui restera un de ses auteurs favoris : « Quelque belle et riche que soit cette belle vallée de la Garonne, on ne peut s'y arrêter, les lointains sommets des Pyrénées ont un trop puissant attrait. »

En Provence, pas une ligne sur Marseille, sur le rôle prodigieux de cette ville et sur celui de la Méditerranée dans notre histoire; il n'insiste que sur la ruine des villes jadis florissantes, Avignon, Arles, Aix, etc. Dans la brillante, l'étincelante, la joyeuse Provence, il voit surtout des ruines, de sèches collines, parfumées et stériles: « Toute la poésie de ce destin du Midi semble reposer dans la mélancolie de Vau-

Condorcet, Desmoulins, Babeuf. Mais ici, Michelet s'est dispensé de décrire la terre. Elle n'a aucun rapport avec cette violence; c'est un pays de craie et de limon, mêlé de plateaux secs et de dépressions humides et marécageuses, pays de paysans où l'esprit militaire vient de sa situation frontière. Mais Noyon, pays de Calvin, n'est plus un pays picard au point de vue géographique. Noyon, Soissons et Laon sont autant Champagne que Picardie.

1. Son père était conseiller au Parlement de Bretagne, mais n'allait à Rennes que pour les sessions. Descartes naquit à La Haye près Tours. Sa mère était poitevine.

cluse, dans la tristesse ineffable de la Sainte-Baume »; et il s'arrache avec des larmes à cette belle contrée. Impression d'autant plus fausse que Vaucluse n'est nullement mélancolique et que la nature verdoyante et très frissonnante d'eaux courantes du Comtat est en absolue opposition avec celle de la Provence, qui, d'ailleurs, a deux aspects tout différents, dans la plaine d'Arles à Marseille et sur la Côte d'Azur.

Ce qui est plus extraordinaire encore, il ne dit rien de l'Alsace; il ne se doute pas que l'Alsace, au point de vue géographique et géologique ,est étroitement associée à la Lorraine et que l'on ne peut rien comprendre à la constitution physique de notre frontière de l'Est, si on néglige les Vosges. Et quelle raison Michelet donne-t-il? Après deux pages très justes sur la Lorraine, Metz et le versant occidental des Vosges, il ajoute : « La langue française s'arrête en Lorraine et je n'irai pas au-delà. Je m'abstiens de franchir la montagne, de regarder l'Alsace. Le monde germanique est dangereux pour moi. Il y a là un tout-puissant lotus qui fait oublier la patrie... », etc.

C'est charmant, c'est exquis, mais combien ces considérations sont d'un poète, et non d'un historien !

Enfin, quand il arrive en Flandre, aux champs de bataille des plaines du Nord, que le nom de Waterloo tombe de sa plume, il a comme un soubresaut : « Angleterre, Angleterre ! » s'écrie-t-il, etc... Heureusement qu'après cette prosopopée, qui n'a rien à voir avec la géographie, il se reprend et développe l'idée très juste que la nationalité française s'est précisée par son opposition et sa lutte avec l'Angleterre. Ce morceau trop long a néanmoins une réelle valeur, comme aussi toutes les pages qui suivent, où il décrit l'Ile-de-France et Paris et explique comment la centralisation du nord de la France s'est faite autour de Paris, et ensuite la centralisation de la France entière. Toutefois, il commet une erreur quand il dit que « ce centre excentrique s'est trouvé marqué par des circonstances plus politiques que naturelles, plus humaines que matérielles ». Le rôle de Paris et du bassin de la Seine a été déterminé par la nature comme par l'histoire. Mais Michelet a admirablement exprimé le rôle de ce centre au milieu des diverses provinces, et les relations et les oppositions entre la France et les pays étrangers. Beau développement, qui se termine par cette phrase célèbre et lapidaire: « L'Angleterre est un empire, l'Allemagne est une race, la France est une personne ».

J'en ai assez dit, je crois, pour faire comprendre le caractère de ce *Tableau*. Tel qu'il est, il reste non seulement un morceau littéraire et poétique d'une incomparable beauté, mais un morceau historique très suggestif, très instructif, où abondent les lueurs de génie, et qui a été très utile à ceux qui, après Michelet, ont tenté une œuvre semblable à la sienne.

Un de ses meilleurs élèves, Victor Duruy, avait l'esprit tout imprégné des souvenirs du *Tableau de la France*, quand il écrivit en 1865 son *Introduction générale à l'histoire de France*. Quelquefois, des formules de Michelet reviennent involontairement sous sa plume : « La

Bretagne et l'Auvergne, ces deux îles continentales ». Michelet avait dit, page 109 : « Pour trouver le centre de la France, le noyau autour duquel tout devait s'agréger, il ne faut pas prendre le point central dans l'espace, ce serait Bourges »; Duruy écrit : « La région gauloise n'a pas de centre géographique. A mesurer au compas, ce serait Bourges ». Tous deux partent de là pour indiquer le rôle de Paris. Mais Duruy a l'avantage de venir à un moment où Humboldt et Ritter ont posé les bases de la géographie humaine, où non seulement la géologie de la France a été élucidée, mais où la préhistoire commence à naître et à éclairer nos origines. Duruy donnera à la géographie physique scientifiquement exposée une place que Michelet n'a pu lui donner, et s'il s'est parfois, comme Michelet, laissé entraîner à des considérations hasardeuses et erronées, il a apporté dans son œuvre une méthode et un plan rigoureux [1].

Il a d'autre part une conception beaucoup plus juste que Michelet de l'importance relative des faits géographiques pour l'histoire; il insiste sur des faits généraux comme le rayonnement des fleuves français, les facilités de communications entre les diverses parties du territoire qui, cependant, gardent leur individualité, la circulation du sud au nord par la vallée du Rhône et de la Saône et des plaines de Bourgogne, de Champagne et du Nord, en même temps que la pente de tout l'ouest vers l'Océan; enfin, ce fait capital : la ligne de montagnes qui sépare l'Europe en deux parties bien tranchées, passe par la France, mais chez elle, le nord et le sud se trouvent unis. En même temps, il entre avec beaucoup plus de précision que Michelet dans l'infinie variété des influences exercées par le sol sur la vie des populations.

Sans avoir l'éclat et la beauté littéraire du *Tableau*, l'essai de Duruy est cependant écrit avec verve et avec un sentiment très vif des divers caractères du territoire de la France. Il marque une étape importante dans le progrès de la géographie humaine française.

Je ne dirai rien du brillant volume de M. Onésime Reclus, *Le plus beau royaume de la terre*, abrégé coloré et pittoresque du volume de son frère Élisée. Ces ouvrages, d'une réelle valeur tous deux, mais qui n'apportent rien de très nouveau ni comme méthode, ni comme résultats, ont préparé l'apparition d'un chef-d'œuvre de géographie humaine, l'introduction géographique mise par M. Vidal-Lablache en tête de l'*Histoire de France* de M. Lavisse sous ce titre : *Tableau de la géographie de la France.*

Nous nous trouvons ici en présence d'une œuvre qui a beaucoup plus d'unité, de cohésion, que celles de Michelet et de Duruy, et où, cependant, la variété et la richesse de points de vue sont infiniment supérieures. Au lieu de juxtaposer des descriptions géographiques, des souvenirs historiques, et une psychologie des populations plus attrayante que solide, M. Vidal-Lablache reste sur le terrain de la géographie, mais en l'envisageant toujours au point de vue de ses

1. Est-il bien juste de séparer la formation du sol de sa description ?

effets sur les habitants et leur activité, en faisant intervenir l'histoire, non pas en raison des événements qui dépendent de la volonté humaine, mais en raison du rôle historique général que la nature assignait à chaque région. Quant à la psychologie, sans en méconnaître l'intérêt et en risquant parfois l'indication de quelques traits de caractère visiblement dépendants des conditions physiques de la vie, M. Vidal n'a pas cru qu'elle pût être établie sur des bases suffisamment sûres.

Il débute par l'examen de la structure et de la forme de la France, sorte d'isthme entre l'Europe centrale et la péninsule hispanique, débouchant sur trois mers, et dont Strabon, dans un passage célèbre, avait déjà vanté la situation privilégiée et l'harmonie.

Cependant, il évite l'exagération de ceux qui ont prétendu trouver dans la France une unité et une harmonie préétablies. Il montre, au contraire, cette unité et cette harmonie comme le fruit d'un long développement. La France ne forme pas un ensemble homogène; elle tient à deux systèmes de mers et elle est formée de deux zones d'évolution géologique. Elle a dans son centre un massif montagneux, mal relié au reste du pays; elle a subi longtemps l'influence méditerranéenne pour être ensuite reportée vers la Manche et l'Atlantique, et pendant des siècles, le Nord et le Midi ont paru entraînés vers des destinées différentes. Mais, la nature a favorisé la fusion des régions et des populations par l'infinie variété des climats et des groupements qui alternent, s'équilibrent et ne sont jamais isolés les uns des autres. Dans le Midi comme dans le Nord, on trouve tous les types de climats. Le Midi a, dans les Alpes, les Pyrénées, les Cévennes, des régions presque froides; le Nord a sur la Loire, en Bretagne, en Saintonge, grâce à l'Atlantique, un climat presque méridional. Le mot qui caractérise le mieux la France, c'est variété. La structure du pays permet des communications faciles entre toutes ses parties, et comme la variété de chaque région place côte à côte des diversités de cultures et de travaux qui ont besoin d'un mutuel appui, il y a eu en France des échanges mutuels de populations pour la culture comme pour l'industrie.

L'auteur expose d'abord l'influence prépondérante de la Méditerranée, pendant toute la période antique. Par la grande voie commerciale du Rhône et des plaines septentrionales, elle s'est étendue jusqu'à la mer du Nord et à la Grande-Bretagne. Il montre les Grecs et les Romains allant chercher l'étain jusqu'aux bords de la Vilaine et la durable importance des foires de Beaucaire.

Mais, au point de vue du peuplement et des destinées ultérieures du pays, c'est l'influence continentale qui finit par dominer. Et M. Vidal montre très bien qu'aux époques anciennes, les fleuves au cours mal réglé, inondant constamment leurs bords couverts de marécages et de forêts, ne sont pas des voies de communication, mais plutôt des obstacles; que, d'autre part, les régions frontières ont aussi opposé des digues aux mouvements des peuples. C'est la qualité des terres cultivables qui a guidé les invasions et leur a fixé deux zones, allant

l'une du Danube à la Bourgogne, l'autre du Midi à la Picardie. Enfin, les zones d'alluvions des côtes ont aussi exercé leur attraction.

Cette influence continentale a donné l'ascendant à la France du Nord dont les vastes plaines bien irriguées et coupées de collines sans importance, faisaient un centre d'assimilation, et de l'Ile-de-France la contrée médiatrice de tout le Nord.

« Par une interférence continuelle de causes climatériques, géologiques, topographiques, le Midi et le Nord s'entrecroisent, disparaissent et réapparaissent. La richesse du sol, la facilité de la vie et des relations créent de tout temps une sociabilité telle que les races en France se sont toujours vite fondues. Il y avait en Gaule une civilisation déjà cimentée quand l'Europe centrale était encore dans une anarchie barbare. Il n'y a jamais eu en France d'opposition de races comme celles de l'Anglo-Saxon et du Celte, de l'Allemand et du Slave. »

La vie de la France a été réglée par cette double influence, méditerranéenne et continentale. L'axe commercial a passé de la Provence à l'Angleterre et aux Flandres, et de cet axe sont partis les courants commerciaux dirigés latéralement vers l'Atlantique.

Si la substance de la civilisation française est venue du continent, la puissance de l'action méditerranéenne a empêché la France d'être entraînée vers l'Allemagne ou vers l'Angleterre.

Quand il aborde l'étude détaillée du pays, M. Vidal ne distribue pas cette étude par bassins ni par provinces; il ne considère point à part les montagnes ni les fleuves, les frontières ni les côtes. Il prend les régions caractérisées par un ensemble de phénomènes géologiques et climatériques communs, et dans ces régions les petits pays qui se distinguent par des traits particuliers. Ce sont là en effet les véritables unités de la géographie humaine, celles qui ont déterminé les particularités d'habitation, de culture, de commerce et les courants historiques.

Il commence par le massif primaire de Belgique et d'Ardenne, région intermédiaire, à quelques égards isolante, en face des pays rhénans et des Néerlandes germaniques; puis, après avoir montré le rôle des Flandres, il fait une juste étude du bassin parisien, de ce pays largement ouvert et admirablement irrigué, propre à toutes les cultures et à tous les commerces, de communications faciles, qui forme le quart de la France, et qui était destiné à la grouper toute entière autour de lui. La région parisienne va de l'Ardenne à la Touraine et de la Manche (prise de Boulogne à Caen) à Autun. Elle comprend la Picardie, le Laonnais et le Soissonnais, la Champagne et le Morvan, la Brie, le Vexin et le Hurepoix, la Beauce, le Nivernais, le val de Loire jusqu'à Tours, enfin, la Normandie. Paris forme le centre naturel de cette région, bien que Reims, par sa situation, ait, au x[e] siècle, exercé une influence historique prépondérante.

De même que la Belgique, l'Ardenne et les Flandres formaient une région à part, qui n'est entrée que tardivement dans l'unité française, de même la région rhénane, qui a pour épine dorsale les Vosges, et qui est formée de la Lorraine, du pays meusien et de

l'Alsace, a aussi sa vie propre, et la nature comme l'histoire, l'ont tenue longtemps à part. Elle n'est entrée qu'au xve siècle dans l'unité française, par une série d'accessions successives, qui durèrent plus de deux-cents ans et dont une partie ne devait pas être définitive.

La seconde zone délimitée par M. Vidal de l'est à l'ouest commence à la Bourgogne et au sillon de la Saône et du Rhône, pour continuer par le Lyonnais, les Alpes françaises et la vallée du Rhône. Le Massif Central, du Velay au Limousin et du Languedoc à l'Auvergne, unit et sépare les deux parties de cette France médiane. Toutes ses routes la tournent vers l'Aquitaine, l'ouest proprement dit, qui a sa vie particulière avec le Poitou, la Basse-Loire et la Bretagne.

Enfin, le Midi, de la Provence à la Gironde, malgré des ressemblances de civilisation, n'a point d'unité. Le Languedoc n'a jamais été qu'un grand couloir, et quant aux plaines de la Garonne, qui semblaient pouvoir, avec Toulouse, devenir un centre politique, elles n'ont pu y réussir, faute d'un bon réseau fluvial, faute de routes naturelles entre des pays trop différents les uns des autres.

« Il y manque, dit M. Vidal, ce que les physiologistes appellent un point d'ossification; en d'autres termes, un centre commun autour duquel les parties se coordonnent. Les attractions se divisent en foyers distincts. Quoique situées sur le même fleuve, Toulouse et Bordeaux ont vécu à part, chacune avec sa sphère d'action. »

L'auteur attribue à ce manque d'unité géographique et de vie commune le fait que la Réforme, si forte en Béarn et dans le midi de l'Aquitaine, a été si faible en Gascogne.

Il termine son *Tableau de la France* par un aperçu sur les systèmes de voies de communications terrestres et sur l'influence qu'elles ont exercée sur la centralisation. L'ancien système des voies romaines, qui a dominé pendant de longs siècles, avait Lyon pour centre et on y voyait une série de voies transversales allant de l'est à l'ouest se greffer sur la grande voie de Marseille à Cologne.

Au contraire à partir du xviie siècle, on voit Paris attirer à soi toutes les routes, sauf celle du centre, de Lyon à Bordeaux, par Clermont et Limoges, et celle du Midi, de Nîmes à Bordeaux, par Narbonne et Toulouse.

Nos voies ferrées du xixe siècle n'ont fait qu'accentuer ce système où Paris est comme une gigantesque araignée au centre d'une toile dont les rayons sont très forts et les lignes de raccord très faibles. Ce système a contribué puissamment à la centralisation politique, administrative et économique.

Cette brève analyse suffit à faire comprendre la rigueur scientifique avec laquelle a été conçu le *Tableau* de M. Vidal-Lablache. On la sentira mieux encore en comparant par exemple la description d'une région, celle des Flandres dans le *Tableau* de Michelet et dans le sien.

Michelet considère les Flandres comme formant un tout homogène, les décrit, puis de cette description de nature tire une psychologie du peuple flamand, et enfin fait sortir tout l'art flamand de cette nature et de cette psychologie: architecture, musique et peinture.

Tableau brillant, éclatant, d'une ingéniosité et d'un coloris merveilleux. Qu'il s'y trouve même du vrai, qu'il y ait un rapport entre la richesse prosaïque du pays et l'art de Rubens et de Téniers, admettons-le. Mais la Flandre n'est-elle pas aussi le pays du mysticisme le plus exalté? Ruysbroeck n'est-il pas Flamand [1] ? Les peintres mystiques Jean van Eyck, Memling, Rogier de la Pasture, ont-ils la même âme que Rubens? Michelet a tenté là une simplification excessive; prétendre résumer en les ramenant à une origine commune, la psychologie, l'art et la pensée d'un peuple, c'est presque enfantin.

M. Vidal s'attache à montrer la variété du sol des Flandres, fait de limons argileux au sud, de sable au nord de Courtrai et d'Ypres, de terrains d'alluvions vers la mer, dans le pays des polders et des digues. La richesse du pays et sa fertilité viennent de l'eau qui sillonne le sol de toutes parts, mais qui a été une gêne et un obstacle à la culture, avant d'être dirigée. Il a fallu que la main et l'énergie de l'homme vinssent partout dompter la nature, en soumettant les eaux, en construisant derrière les digues les polders pour transformer en vergers merveilleux les vastes sablonnières du pays de Waes, entre Gand et Anvers. Ce qui acheva d'assurer la richesse des Flandres, c'est qu'elles étaient, par leurs rivières, le débouché nécessaire de la région rhénane, meusienne, et tout le nord de la Gaule. Leur population de marins était prête à convoyer les marchandises; et les céréales de la région argileuse fournissaient la nourriture aux régions plus pauvres. C'est dans celles-ci, dans les landes du Zwyn, que se forma avec Bruges le premier centre d'activité commerciale puissant, autour duquel pullulèrent bientôt les villes industrieuses et commerçantes. Mais, on le voit, la richesse est venue de la variété même du pays, de la facilité des communications et de l'énergie avec laquelle les hommes ont su employer les instruments mis à leur disposition par la nature. La civilisation flamande a été essentiellement urbaine. C'est la richesse de ses villes et de la bourgeoisie qui y était maîtresse qui a formé le caractère flamand, bien plus que la nature du sol. Enfin, la destinée de la Frandre a été si étroitement mêlée à celle de la Bourgogne et de l'Allemagne que M. Vidal n'a point osé rattacher à la géographie ni la psychologie de son peuple, ni son art.

Ainsi, sans renoncer à montrer quelquefois les rapports du caractère des populations avec le pays où elles habitent, il le fait sortir de la vie même que la nature a imposée aux habitants [2]. Il ne confond pas ni ne mêle la géographie et l'histoire. Il se borne à expliquer comment la géographie a préparé l'histoire, laissant ensuite aux historiens le soin de montrer comment l'homme après avoir été façonné par le pays, l'a façonné lui-même à son image.

Si la géographie peut aujourd'hui apporter à l'histoire une base aussi solide, on le doit aux hommes éminents qui, dans le cours du

1. De nos jours C. Lemonnier à côté de Mæterlinck.
2. Voy. p. 168 les Tourangeaux.

XIXe siècle, ont renouvelé l'étude de la géographie. La France a certainement eu sa belle part dans cette rénovation, par ses savants, géologues, zoologistes et botanistes, par ses explorateurs et par ses géographes proprement dits, tels qu'Élisée Reclus et Vidal de Lablache; mais c'est sans contestation à l'Allemagne qu'en revient principalement l'honneur. Trois hommes y ont surtout contribué : Humboldt, Karl Ritter et Ratzel.

De même qu'au XVIIIe siècle nous avons vu les ouvrages des voyageurs donner le branle aux théories sur l'influence des climats, cette même influence s'est fait sentir au XIXe sur le créateur de la géographie générale comparée, sur Karl Ritter qui à son tour a reconnu pour inspirateur et pour maître le plus illustre de ces voyageurs, Alexandre de Humboldt. C'est aux conversations d'Alexandre de Humboldt qu'il a dû de concevoir le point de vue idéal qui lui a permis de créer un système de l'univers. Quand Ritter (1779-1859) fit paraître en 1817 la première ébauche de la *Géographie générale comparée*, d'où devait sortir, en 1822, la *Géographie de l'Afrique*, bientôt suivie d'une *Géographie de l'Asie*, Humboldt était encore bien éloigné du moment où il devait écrire son *Cosmos*, dont le premier volume ne parut qu'en 1845. Mais il était revenu depuis douze ans du voyage en Amérique accompli avec Bonpland de 1795 à 1805, et il avait été depuis lors occupé à faire paraître, avec la collaboration de savants français et allemands, les diverses parties de ses *Voyages aux régions équinoxiales* du nouveau continent, où la géographie humaine, l'ethnographie, l'économie politique et la politique même, étaient étroitement associées à la géographie physique.

Lorsque Ritter écrivit sa *Géographie de l'Afrique*, il était encore en partie imbu d'idées mystiques sur l'intervention de la Providence dans le développement de l'humanité, sur le rôle de la révélation et de la foi dans la conception de l'univers; surtout, il ne laissait encore aller à chercher, comme Herder, dans des associations d'idées et des inductions de pure fantaisie, l'explication des phénomènes historiques. Il cite avec admiration cette vue de Herder sur l'opposition des tendances des peuples de l'Orient et de celles des Occidentaux : « Les peuples de l'Orient et de l'Occident se tournent le dos les uns aux autres; les uns regardent le matin, le levant; les autres le couchant, le soir : ceux-là restent fidèles aux antiques traditions du passé; ceux-ci cherchent toujours, à travers un changement continuel des formes de leur existence, un avenir mystérieux que leurs désirs appellent. »

Comme si le levant et le couchant n'existaient pas dans les mêmes conditions pour tous les peuples ! Chaque peuple regarde, suivant les heures du jour, des deux côtés, et, d'ailleurs, les Orientaux ne sont à l'Orient qu'aux yeux des Occidentaux, et *vice versa* [1].

1. De même Ritter prétend que les habitants du Soudan n'ont pas l'idée de l'éternité et d'un monde meilleur parce qu'ils sont sous l'équateur. « Chez nous le salut consolateur du matin et du soir est une jouissance, un besoin du cœur pour chaque homme; mais chaque jour l'heure monotone et aride de midi vient enlever le bonheur, l'illusion et l'espoir. Ainsi les

Mais, malgré les entraînements poétiques et mystiques auxquels Ritter est encore sujet à ses débuts, il a déjà une vue très ferme de la méthode à suivre. Il se trace les règles suivantes :

1° Aller dans ses recherches de l'observation à l'observation; jamais de l'hypothèse à l'observation. Toutefois, l'hypothèse, quand elle est conçue par le génie, peut inspirer l'idée d'observations nouvelles.

2° Les faits recueillis doivent être groupés en longueur et largeur, en hauteur et profondeur.

3° Marche en avant du simple au composé.

4° Grouper les faits similaires.

5° Les étudier dans leur ordre historique.

6° Subordination de la matière à des lois générales [1].

A la fin de sa vie, Ritter a résumé dans ses cours de l'Université de Berlin les principes de sa géographie comparée. M. H.-A. Daniel a publié ces leçons de géographie générale dans un volume intitulé *Allgemeine Erdkunde* paru en 1862. Ritter s'est dégagé de toutes les rêveries métaphysiques et mystiques qui offusquaient son esprit en 1817 et 1822. Il est devenu un pur savant, et ses vues sur les rapports de la géographie et de l'histoire se sont encore étendues et précisées. Je n'en indiquerai que quelques traits essentiels [2].

La géographie générale est la base de toute la physique et de toute l'histoire.

Chaque homme est le représentant du pays qui l'a vu naître et l'a élevé. Les peuples sont le miroir de leur patrie, — et il développe avec une très grande force l'idée que « la géographie est une école de science politique ». L'homme ne peut exercer sa liberté et la former que s'il connaît bien les limites dans lesquelles elle s'exerce et la mesure dans laquelle il dépend du sol où il est né.

Ensuite Ritter étudie *l'élément historique dans la science géographique*. Il examine de quelle manière les nations deviennent indépendantes de la nature et l'utilisent au lieu d'être façonnées par elle. Il fait remarquer que beaucoup de civilisations continentales de l'Asie sont retombées dans la barbarie tandis que les peuples en rela-

peuples du Soudan toujours en possession du midi étincelant sont comme enchaînés à un présent qu'aucune tradition du passé n'embellit, qu'aucun souci de l'avenir ne tourmente, qu'aucune espérance n'emporte sur les ailes de l'imagination, dans l'infini. »

1. Introduction à l'Afrique :

Géographie générale comparée ou étude de la terre dans ses rapports avec la nature et l'histoire de l'homme pour servir de base à l'étude et à l'enseignement des sciences physiques et historiques par K. R. trad. de l'allemand par E. B.

Trad. de l'allemand par E. Buret et Ed. Desor. Paris Paulin 1836 3 vol. Ritter dit que Humboldt, par ses études sur les régions équinoxiales et les comparaisons entre les régions du globe de la même latitude, et Léopold de Berck en faisant une série d'observations en longitude du sud de l'Italie au cap Nord ont rendu possible une vue plus juste des relations des régions et des climats.

2. Remarquer la similitude de ce point de vue avec celui de Michelet qui ne voyait de vraie science que dans la synthèse totale.

tion avec l'Océan, en particulier les peuples occidentaux, ont marché constamment dans la voie des progrès moraux et sociaux. En Occident les influences naturelles cèdent le pas à l'initiative des hommes. Ainsi les Alpes après avoir été une barrière deviennent un passage et un lieu de réunion. Les mers qui jadis séparaient les peuples les unissent. « La puissance des hommes et des peuples s'empare de plus en plus des forces naturelles et les modifie. » « La terre n'est pas une horloge dont le mécanisme est fixé une fois pour toutes. C'est un organisme en perpétuel progrès. La signification de la terre dans ses diverses localités change avec le temps. L'Asie autrefois si vivante s'est endormie, tandis que l'Afrique se réveille. » Ceci était écrit vers 1858, au moment où l'Afrique du Nord était en pleine évolution, où les explorations se multipliaient. Aujourd'hui Ritter verrait le réveil de l'Asie. En un mot la terre est perfectible. Le mouvement de la civilisation qui s'est produit d'abord de l'Orient à l'Occident puis du sud au nord se diversifie aujourd'hui dans tous les sens. Jamais les conditions géographiques n'exerceront plus une action aussi puissante qu'autrefois sur le monde méditerranéen.

La géographie générale comparée de Ritter avait préparé le terrain pour le grand édifice géographique et historique qu'allait construire Frédéric Ratzel[1], le créateur de l'*Anthropogéographie* ou géographie humaine qui succéda en 1886 à Leipzig au grand voyageur et géographe Ferdinand de Richthofen, le continuateur de l'œuvre et de la tradition de Humboldt.

Ratzel ne commet pas la faute de tout ramener à la géographie; mais son originalité a consisté à poursuivre beaucoup plus loin et d'une manière beaucoup plus complète qu'on ne l'avait fait avant lui la pénétration réciproque de l'homme et de la nature, de la géographie et de l'histoire[2]. Avant lui on avait marqué l'action de la géographie sur l'histoire surtout aux époques primitives et chez les populations non civilisées; et on s'était efforcé de montrer l'homme se dégageant peu à peu des influences de la nature. Ratzel ne s'attache pas à cette conception qui peut conduire à des erreurs. Il soutient que le sol et les ressources de la terre ne cessent à aucun moment d'exercer leur action sur l'histoire, sur la guerre, comme sur la vie économique, et que les œuvres mêmes de l'activité humaine, routes, habitations, moyens de locomotion, cultures, industries, deviennent des faits géographiques qui ont leur répercussion sur toute l'activité politique, morale, intellectuelle et sociale de l'humanité.

C'est dans sa *Géographie politique* que Ratzel a mis le plus complè-

1. Ratzel avait été précédé par G. B. Mendelssohn qui avait donné en 1836 son essai : *Das Germanische Europa, zur geschichtlichen Erdkunde* et J. G. Kohl, *Der Verkher der Menschen in ihrer Abhängigkeit von der Gestaltung der Erdoberfläche* en 1831.
Vidal Lablache : *La géogr. politique, à propos des écrits de M. F. Ratzel* (Ann. de Géogr. VII, p. 97) Ernest Friedrich, *Die Fortschritte der Anthropogeographie*, 1891-1902, (*Geographisches Jahrbuch*, 1904). Bibliographie de Ratzel dans *Berichte des geographischen Abends*, t. I.

2. Amitié avec Lamprecht et Wundt.

tement en lumière la portée de sa méthode en montrant l'influence de la géographie sur ce qui en apparence est le moins dépendant d'elle, l'organisation politique des États.

Il commence par établir les rapports de la constitution des États avec le sol et en particulier le rôle de la distribution et des divers modes de propriété; puis l'influence de la géographie sur le développement des États, les obstacles et les avantages qu'elle leur offre, le rôle de la conquête et de la colonisation, les différences et les rapports entre les régions naturelles et les régions politiques. Cette question de la croissance des États dans ses rapports avec les conditions géographiques et même avec les connaissances géographiques est étudiée par lui dans ses moindres détails avec une incroyable ingéniosité. Il y fait rentrer la religion, aussi bien que le commerce et la politique. L'influence de la situation, de l'étendue des territoires, du peuplement plus ou moins intense est l'objet d'un examen spécial ainsi que le rôle du commerce dans la formation des États. Les quatre dernières parties sur le rôle des frontières, des côtes, des mers, des fleuves et des montagnes ne sont pas les moins originales. Tous ces éléments prennent sous la plume de Ratzel le caractère de forces vivantes et mobiles dont l'action s'exerce de la manière la pus variée dans leurs rapports soit avec d'autres phénomènes naturels soit avec les divers groupements politiques.

Aujourd'hui on peut dire que la science de l'anthropogéographie ou géographie humaine est définitivement fondée. M. Jean Brunhes en a donné un excellent aperçu dans les articles de la *Revue des Deux-Mondes* de juin 1906 [1], et M. Henri Hauser avait exposé dans la *Revue du Mois* du 10 février 1906 des vues non moins intéressantes sous le titre : *La géographie humaine et l'histoire économique.* M. Brunhes distingue la géographie physique, les faits de géographie humaine matérielle (les maisons et villes, les routes, champs et jardins, les animaux domestiques, les carrières et mines) les faits de déprédation végétale ou animale, et enfin les faits de géographie sociale, politique, militaire et montre les rapports entre ces trois ordres de faits et comment l'histoire est toujours dépendante de la géographie sans jamais se confondre avec elle, l'homme n'étant jamais complètement actif ni passif.

M. Hauser a surtout insisté sur les modifications apportées par l'histoire et l'homme dans les influences géographiques, les modifications profondes produites par la transformation des voies de communication, les cultures et les groupements humains. Le machinisme, l'exploitation des mines de fer et de charbon peut absolument changer la face de certaines régions et produit des déplacements politiques autant qu'économiques. On sait quelle influence la création des grands centres industriels a eue sur la politique électorale de l'Angleterre. Comme le dit M. Hauser : « La géographie humaine et l'histoire économique sont en perpétuelle action et réaction l'une sur l'autre.

1. *La géographie humaine.*

Action et réaction éternellement changeantes. Le progrès humain, ou en d'autres termes l'histoire, ne supprime pas l'influence des causes géographiques. Ce qui fait l'histoire, c'est de restreindre pour un temps plus ou moins long l'action de certaines forces naturelles et d'en déchaîner d'autres dont l'action jusque là n'était guère apparente. »

Nous voilà, semble-t-il, bien éloignés du *Tableau de la France* par J. Michelet. Je ne le pense pas. Ce tableau comparé avec les œuvres analogues entreprises depuis, nous a permis d'étudier une question de méthode historique d'une importance capitale. Nous pouvons apprécier maintenant combien Michelet avait raison quand il jugeait indispensable de donner une base matérielle à l'histoire et de mettre un sol solide sous les pieds des hommes pour bien comprendre leurs actes. Mais aussi combien Michelet était loin de comprendre ce que pouvait être une géographie historique de la France! Sa géographie historique se compose d'une part d'une description pittoresque des diverses provinces; d'autre part du rappel de faits historiques qui sont sans lien visible avec la géographie, et d'une psychologie très brillante des populations des diverses provinces où abondent les traits frappants et intéressants, mais où le rapport entre cette psychologie des populations et la géographie repose sur des inductions et des rapprochements bien arbitraires. Le tableau qu'il a tracé est un chef d'œuvre littéraire; ce n'est à aucun degré une œuvre scientifique.

CHAPITRE VII

Le tome II de l'Histoire de France
Les Capétiens, l'art gothique (1)

Les premiers volumes de l'*Histoire de France* étaient quelque chose de si nouveau que leur apparition provoqua des sentiments d'étonnement, d'enthousiasme et de réprobation que nous avons aujourd'hui peine à concevoir. Ses amis même reprochèrent à Michelet d'avoir manqué d'ordre et de méthode, de n'avoir pas proportionné à l'importance des faits l'importance des développements. L'un d'eux, cependant, répondait à ce reproche en écrivant : « Ce livre n'est pas un récit, c'est une explication de la France. »

Si l'on se place à ce point de vue, l'histoire des Capétiens, de Robert à saint Louis, telle que Michelet nous la présente, me paraît conçue avec force et présentée avec méthode. Le procédé même qu'il a employé, ne s'attacher qu'aux faits essentiels, à ceux qui ont une influence et une signification décisive dans l'évolution historique, et les présenter dans tout leur détail et de la manière la plus vivante possible, ce procédé donne en apparence au récit quelque chose de disproportionné. Il glisse rapidement sur une foule de faits pour consacrer cinquante pages à Grégoire VII et aux conquêtes des Normands, cinquante à la première Croisade, quatre-vingts à la Croisade des Albigeois, cent quatre-vingts à saint Louis, aux ordres mendiants, à l'Université et à l'art gothique; mais cette disproportion me paraît voulue et justifiée.

Le livre IV de l'*Histoire de France* n'est pas autre chose que le développement de l'idée générale indiquée à la fin du premier livre. Michelet ouvre son histoire des Capétiens par le tableau des terreurs de l'an mille et de l'élan de vie et d'action comme aussi de ferveur religieuse qui se produit au XIe siècle. Le roi Robert est un saint. La royauté est obligée pour vivre de s'appuyer sur l'Église et sur la féodalité; les Normands et les Angevins lui prêtent tour à tour leur appui. Mais la royauté reste impuissante jusqu'au milieu du XIIe siècle. Le mouvement est ailleurs. Il est dans la Papauté, qui réforme l'Église et qui lutte désespérément contre l'Empire, dans les Normands qui conquièrent l'Angleterre et les deux Siciles, dans le monde féodal qui à la voix de l'Église fait la Croisade. L'Église, réformée alors, prend les Capétiens comme ses instruments contre le roi d'Angleterre, contre l'Empire contre les infidèles et les hérétiques. Elle fait la grandeur de la royauté

1. [Cette leçon a passé en très grande partie dans un article de Gabriel Monod, *Les débuts d'Alphonse Peyrat dans la critique historique* (*Revue hist.*, 1908, t. XCVI, p. 1-49.]

capétienne, et l'élève si haut que celle-ci finit par être assez forte pour l'abaisser elle-même.

Le chapitre II du livre IV est, en conséquence, consacré à l'œuvre de réforme de Grégoire VII et à sa lutte contre l'Empire, puis aux conquêtes des Normands, ou plutôt des Français conduits par les ducs normands. L'Église triomphe dans toute l'Europe par l'épée des Français.

Le chapitre III est rempli par la première croisade, qui met en présence l'islamisme asiatique, l'empire grec et la féodalité catholique.

La formation des communes est une des conséquences des croisades et la royauté grandit dans la double alliance de l'Église et des communes. Mais le grand mouvement qui a ébranlé le monde y produit aussi un essor de liberté philosophique avec Abélard. L'Église et saint Bernard le répriment comme la royauté contient les communes.

Au chapitre V nous voyons en présence les rois d'Angleterre, violents, impies, qui veulent asservir l'Église; le roi de France Louis VII, figure pâle et impersonnelle, mais qui s'appuie sur l'Église et la bourgeoisie. Le roi d'Angleterre, Henri II, malgré son immense puissance territoriale, succombe dans la lutte contre l'Église, représentée par Thomas Becket qui a, comme le pape, trouvé asile auprès du roi de France, et dans sa lutte contre Louis VII et Philippe-Auguste. L'affaire de Thomas Becket est aux yeux de Michelet le symbole de toute cette période, aussi lui consacre-t-il plus de quarante pages.

Le chapitre VI nous montre dans sa première partie la chrétienté menacée par l'hérésie dans le Midi, par l'islamisme en Syrie. Trente pages sont consacrées à un tableau des dangers que court l'unité religieuse au moment où Innocent III arrive sur le trône pontifical, à la troisième et à la quatrième croisade, où Michelet voit un effort de l'Église pour mettre fin au grand schisme.

Puis c'est le triomphe de la papauté et du roi de France. L'hérésie albigeoise vaincue, le roi va étendre son autorité sur le Midi et sur le monde féodal tout entier. Le roi d'Angleterre et l'Empereur sont également défaits et par le roi de France et par le pape. Innocent III meurt en plein triomphe et l'avenir est au roi de France.

Le chapitre consacré à saint Louis est le couronnement naturel de toute cette évolution historique. La papauté, quoique victorieuse des Hohenstauffen qu'elle anéantit par les armes des Français de Naples, tombe en décadence et est obligée de s'appuyer sur les ordres mendiants. C'est le roi de France, Louis le Saint, protecteur d'Innocent IV, héros de la croisade, qui enseigne leur devoir aux papes comme aux rois, qui veut faire régner la justice dans les relations internationales comme dans le gouvernement de ses peuples. Il est le vrai représentant de l'Église et de la royauté du Moyen-Age, unies en sa personne.

Au chapitre VIII, enfin, Michelet montre le magnifique épanouissement de l'esprit du Moyen-Age ecclésiastique, féodal et monarchique dans la littérature, la religion et l'art; mais en même temps il fait prévoir que cet édifice religieux va s'écrouler, miné d'un côté par la liberté de l'esprit qui s'insinue jusqu'en saint Louis sous la forme du doute,

et de l'autre par le mysticisme qui est lui aussi une réaction de l'individu contre l'uniformité.

Telles sont les grandes lignes de cet édifice historique. Ce simple exposé suffit à démontrer que Michelet a été parfaitement fidèle aux idées qu'il avait pris à tâche de démontrer, et que chacun des grands faits qu'il a exposés concourt à sa démonstration. Les longues citations des auteurs contemporains qu'il a mêlées à son récit ne sont pas des hors d'œuvre. Qu'il s'agisse des lettres de Thomas Becket ou de la chronique de Pierre de Vaux-Cernay ou de la *Chanson de la Croisade des Albigeois*, ou de fragments de Joinville, ces morceaux admirablement choisis ont tous pour objet de nous faire vivre en plein Moyen-Age et communier avec l'âme des hommes d'autrefois.

Est-ce à dire que son œuvre satisfasse aux exigences de la science moderne et qu'elle nous fournisse une explication complète de notre histoire du xe au xiiie siècle? Non certes, et il suffit de la comparer avec les volumes correspondants fournis par M. Luchaire et Langlois, à l'*Histoire de France* de M. Lavisse pour mesurer tout ce qui lui manque.

J'ai déjà dit que je ne pouvais en entreprendre la critique, mais je puis indiquer quelques-unes de ses faiblesses et des erreurs qu'elle contient. Michelet s'est vanté, et avec raison, d'avoir écrit son livre, en recourant uniquement aux sources. Et, dans les conseils adressés à ses élèves, il leur recommande de toujours citer les sources exactement avec l'indication du volume et de la page. Il reproche à Monteil de ne jamais appuyer ses dires sur des renvois précis. Lui-même a-t-il fidèlement observé ces principes? En apparence, oui; en réalité, pas toujours. Les renvois abondent au bas de ses pages et il s'est livré à des dépouillements très étendus, mais il n'a pas toujours pris soin de faire la critique de ses sources, d'en déterminer avec précision la date, l'auteur et la valeur. Il se fait, en lisant les textes, une certaine idée d'un personnage, d'un événement, d'une époque, mais il ne se demande pas toujours si le texte qu'il cite est vraiment digne de foi. Ainsi il rentrait dans sa conception générale de l'histoire des premiers Capétiens de réduire presqu'à rien leur initiative individuelle, d'en faire de simples jouets entre les mains de l'Église. Aussi ne dit-il presque rien de Hugues Capet, sauf qu'il se défia de son droit, n'osa pas porter la couronne, ne porta que la chape de Saint-Martin de Tours. Robert n'est pour lui que le bon roi Robert, un dévot, un saint ne songeant qu'à composer des hymnes et n'obtenant de succès politiques que grâce aux comtes d'Anjou et aux ducs de Normandie. Henri Ier et Philippe Ier sont des spectateurs inertes et impuissants des grands événements qui bouleversent l'Europe. Il y a là une énorme exagération. Si nous examinons en détail l'histoire de ces premiers Capétiens, nous constatons que leur ambition n'a pas sommeillé un seul instant, qu'ils n'ont jamais cessé d'affermir et d'accroître leur autorité; qu'enfin le rôle des souverains du xiie siècle, Louis VI, Louis VII et Philippe-Auguste serait incompréhensible, si l'on voyait dans leurs prédécesseurs des princes impuissants, simples jouets de

l'Église et des barons. Le Robert que nous a décrit Michelet, il en a emprunté les traits à la biographie écrite par le moine Helgaud de Fleury-sur-Loire, qui a voulu représenter comme un saint le roi bienfaiteur de son abbaye et à un document du XIIIe siècle, la chronique de saint Bertin, écrite par Jean d'Ypres. M. Pfister, dans sa thèse sur *Robert le Pieux*, a remis ce prince dans son vrai jour, nous a montré en lui un roi actif et belliqueux, très ambitieux, dont le défaut a peut-être été de trop s'occuper de grandes visées politiques. Mais Robert sait châtier les petits vassaux qui exercent le brigandage dans son voisinage. Il fait rentrer la Bourgogne sous la domination de la maison capétienne. Sans doute il cherche un appui dans l'Église. Mais il commence par mettre l'Église sous sa main, par une ingérence perpétuelle dans la nomination des évêques. N'est-il pas excessif de représenter comme une prototype de saint Louis un roi qui a passé quinze années de sa vie (995-1010) à lutter avec le pape pour l'amour de la veuve du comte de Blois? Michelet n'a rien dit de cette lutte des premiers Capétiens contre le Saint-Siège; elle commence sous Hugues Capet au concile de Saint-Basle, continue sous Robert et atteint son plus haut point d'acuité sous Philippe Ier quand celui-ci se refuse à rompre son union adultère avec Bertrade d'Anjou. Les Capétiens ont été moins les serviteurs soumis de l'Église, comme le veut Michelet, que ses alliés. Ils se sont servis d'elle tout en la servant.

Même Henri Ier, le plus incapable et le plus impuissant des premiers Capétiens, ose néanmoins lutter, et contre le comte de Blois, et contre les Normands, et contre le pape; il poursuit les visées ambitieuses de son père sur la Lorraine et enfin par son mariage avec Anne, la fille du grand-duc de Kiev, Jaroslav, il indique que le roi de France étend ses regards bien au-delà du cercle de ses domaines et des fiefs de ses vassaux.

Quant à Philippe Ier, il résiste douze ans aux anathèmes de l'Église et finit par lasser la patience de la papauté; il met les évêchés à l'encan; il lutte contre Guillaume le Conquérant et son fils Guillaume le Roux, et s'il ne se mêle pas des affaires de l'Empire ni de la croisade, il donne asile au pape Pascal II dans son royaume et agrandit ses domaines par une série d'annexions, le Vexin, le Vermandois, le Gâtinais, la Vicomté de Bourges.

De même Michelet a trop légèrement passé sur la lutte soutenue par Philippe-Auguste contre le pape à propos de son divorce avec Ingeburge de Danemark et de son mariage avec Agnès de Méranie. Il a trop déprécié l'importance de la victoire de Bouvines, qui a été vraiment le sacre de la monarchie capétienne, en élevant un instant la royauté française au-dessus de l'empire allemand et de la royauté anglaise.

Les erreurs que nous venons de relever chez Michelet ne sont que les exagérations d'une idée juste, d'une idée générale que Michelet avait conçue à la suite d'une étude très sérieuse et attentive des faits, le rôle capital joué par l'Église dans la grandeur des Capétiens. Il y a des erreurs plus graves encore, dues à ce que Michelet, entraîné par

son idée générale, donne volontairement une sorte d'entorse à la vérité que la critique des textes lui a fait reconnaître. Dans ses chapitres relatifs au XIIIe siècle, il montre, nous l'avons dit, le système religieux du Moyen-Age miné de deux côtés, par les premiers mouvements du doute et de la libre-pensée et par l'individualisme mystique. Pour donner plus de force *à cette idée juste en elle-même*, Michelet nous montre les deux représentants les plus éminents de l'esprit du Moyen Age, saint Louis et Innocent III, touchés tous deux par le doute. Il cite des traits charmants de candeur de saint Louis, où il croit voir des troubles de la foi. Il nous représente Innocent III en 1215 ému de pitié envers les seigneurs du midi, désireux de leur faire rendre ce qui leur avait été injustement enlevé, mais arrêté dans son œuvre de justice par ses agents. Il invoque à l'appui six pages et demie de la traduction en prose de la *Chanson de la Croisade des Albigeois*. Or, il note que ce texte représente le pape comme beaucoup trop favorable au comte de Toulouse et contredit les historiens contemporains et les lettres mêmes d'Innocent. Cela ne l'empêche pas de l'utiliser comme s'il était l'expression de la vérité, et d'ajouter : « Ce n'est pas impunément qu'on sacrifie l'humanité à une idée. Le sang versé réclame dans notre propre cœur, etc... »

La fin du chapitre VII sur saint Louis et le chapitre VIII sur le mouvement intellectuel, la littérature et l'art au XIIIe siècle prêtent encore plus à la critique. A la fin de cette course ardente à travers les huit premiers siècles du Moyen Age, dont il a cherché à comprendre l'âme et où en même temps il a cherché à discerner les germes de dissolution et les symptômes de la rénovation à venir, Michelet arrive à une excitation cérébrale qui ouvre les écluses au débordement de sa sensibilité. Il laisse libre cours aux émotions subjectives qui partagent son cœur entre une admiration attendrie pour l'idéal de pureté et de sainteté du Moyen Age et l'aspiration véhémente vers un idéal nouveau, mais encore indéfinissable, où le christianisme renaîtra transformé; et il ébauche une philosophie de l'histoire dont l'éloquence dissimule mal ce que ses idées ont de vague et de chimérique.

A la fin du récit de la vie de saint Louis, c'est à la tristesse et aux regrets que Michelet s'abandonne. Lui qui a vu dans le progrès de la liberté morale la loi même de l'histoire, il se sent saisi de cette détresse que nous lui avons vu exprimer dans son journal de 1831 quand il contemplait au Havre l'Océan et dans la note intitulée *Mort des siècles*. Il se demande si les progrès politiques et sociaux dont il se réjouit sont accompagnés d'un progrès moral et il tremble de voir disparaître avec l'idéal chrétien, la pauvre petite lumière de la liberté morale.

Mais au chapitre suivant, il prétend trouver une solution au problème qui se pose à son esprit, une espérance pour éclairer son désespoir et il semble ramener toute l'évolution religieuse et morale de l'humanité à l'idée de la Passion qui est l'idée centrale du christianisme.

Les pages 614-619, où Michelet a exprimé cette conception mystique sont écrites avec une ardente éloquence, mais ce feu mêlé de beaucoup de fumée brûle plus qu'il n'éclaire. Essayons cependant de démêler sa pensée, car elle importe pour comprendre sa crise de 1842 à 1847 et le lien entre son *Histoire de France* et son *Histoire de la Révolution*.

Le point de départ de Michelet dans cet aperçu lyrique, c'est le doute qu'il a démêlé, dans l'âme d'un Innocent III et d'un saint Louis, sur la valeur de leur œuvre et de leur foi, doute qui poursuit l'homme à tous les âges de l'histoire, qu'on trouve chez les pères de l'Église comme chez Luther, dans les questions de Job à Dieu, dans le cri déchirant, *Lamma sabachthani*, du Christ sur la croix. Ce doute est la condition même de la vie et du progrès, c'est ce qu'il y a de plus poignant dans la Passion. Or, la Passion, c'est toute la vie de l'humanité : « La Passion dure et durera. Le monde a la sienne et l'humanité dans sa longue vie historique, et chaque cœur d'homme dans ce peu d'instants qu'il bat. » Chaque vie d'homme est une Passion qui commence avec son incarnation.

Aux premiers âges de l'humanité, la Passion orientale, c'est l'hymen de l'âme avec la matière, son immolation à la nature. Cependant l'âme se révolte, s'arrache à la nature, et à la Passion orientale succède la Passion héroïque de la vertu grecque.

Mais l'âme trouve en elle-même des ennemis, dans le culte de l'être humain, dans le culte du beau, dans l'amour, dans la volupté. Alors elle rêve de s'élever au-dessus d'elle-même, de se créer par l'abstinence une moralité suprême, de vivre pure dans l'impureté du monde, de mourir au monde par amour de l'humanité, de vivre sur terre d'une vie divine. C'est la Passion divine, la Passion chrétienne, l'homme-Dieu. De là le drame sans cesse renouvelé, le doute et la crainte associés à la foi, la tristesse des âmes héroïques qui font appel à Dieu et se sentent abandonnées à elles-mêmes.

C'est dans cette Passion qui fait le prix de la vie, dans ce mélange d'aspirations infinies, de chutes, d'espérances et de désespoirs, que réside pour Michelet tout « le mystère du Moyen Age, le secret de ses larmes intarissables, de son génie profond : larmes précieuses; elles ont coulé en limpides légendes, en merveilleux poèmes et s'amoncelant vers le ciel, elles se sont cristallisées en gigantesques cathédrales qui voulaient monter au Seigneur. »

De là de très belles pages sur la poésie du Moyen Age, sur la poésie épique, d'abord populaire avec la chanson de Roland, puis chevaleresque et aristocratique, sur la poésie dramatique, religieuse et populaire, et enfin sur l'art gothique [1]. A cette époque les études sur notre vieille poésie commençaient à peine. Il en a cependant parlé avec une

1. Michelet a admirablement exprimé ce caractère dramatique et populaire du culte au Moyen Age, qui devait faire sortir l'art théâtral du drame liturgique, cf. 632. Le culte était un dialogue, p. 636. Il y avait dans l'Église un merveilleux génie dramatique, p. 637-638. Michelet part de là pour chercher l'explication de ce vaste symbolisme du culte.

grande exactitude. De même l'étude de notre vieille architecture était à ses débuts, Michelet ne pouvait pas savoir que l'architecture gothique était d'origine toute française. Pour lui comme pour tous ses contemporains la cathédrale de Cologne en est le chef d'œuvre et le modèle. Il en parle en acceptant aveuglément tout ce que disaient alors les romantiques allemands et surtout l'éminent archéologue Sulpice Boisserée qui avait fait paraître de 1830 à 1832 la grande monographie de la cathédrale de Cologne. Comme tout le monde, il voyait dans les cathédrales à la fois des chefs d'œuvre de science mathématique et architecturale et les manifestations d'un profond symbolisme, l'expression directe de toutes les pensées, comme de toutes les souffrances des générations qui les ont créées [1]. Les pages où il exprime ce sentiment en des termes d'un lyrisme débordant touchent à l'extravagance. Michelet cependant avait été sur la voie de la vérité en cherchant le principe de l'architecture gothique, en même temps que dans le génie du christianisme, dans l'histoire de l'art; seulement entraîné par cette manie symbolique qui le domine, il aperçoit dans la succession de toutes les formes architecturales une série de drames, et finit par faire de l'architecture gothique une synthèse de toutes les architectures, une sorte de résumé de l'histoire de l'humanité.

Le style trépidant et un peu hystérique auquel Michelet s'est laissé entraîner dans l'extase où l'ont jeté les cathédrales avait choqué quelques-uns de ses meilleurs amis, par exemple Nisard. Michelet se cabra bien un peu sous ces critiques, mais il en fit son profit, et dans les volumes suivants il ne tombe plus jamais dans les outrances et les débauches de sensibilité et d'imagination qui déparent quelques pages de son second volume.

Plus tard, dans la préface de sa *Renaissance*, écrite en 1842, en pleine réaction contre le Moyen Age, il mit autant d'ardeur à signaler les défauts du gothique qu'il en avait mis à exalter ses beautés. Il mit en doute la science de ses architectes, qui pourtant a été très grande pour leur temps, et il a insisté sur la fragilité de ces édifices qui doivent comme des infirmes s'entourer d'arcs-boutants et subir d'incessantes réparations.

Michelet, il faut le reconnaître, avait déjà en 1833 aperçu les critiques qu'on pouvait adresser à l'art du Moyen Age. Il terminait par ces lignes, qui annoncent tous les développements de la préface de la *Renaissance* : « Dans tout le gothique, il y a quelque chose de complexe, de vieux, de pénible. La masse énorme de l'église s'appuie sur d'innombrables contre-forts. On fatigue à la voir entourée d'étais

1. Ce qui n'est pas absolument faux, mais n'est que très partiellement vrai, le développement de l'architecture au Moyen Age ayant été déterminé par les nécessités du culte et par les conditions mêmes de l'art de construire. Le symbolisme n'entra qu'assez tard et d'une manière subsidiaire dans les pensées des architectes. Ce symbolisme, Michelet en fait le principe même de l'architecture des cathédrales, puisqu'il dit que la Passion en est une des lois organiques.

innombrables qui donnent l'idée d'une vieille maison qui menace ruine ou d'un édifice inachevé. »

Observation qui le ramène à l'idée générale que nous signalions tout à l'heure comme dominant tout son livre. L'Église du Moyen Age, le christianisme du Moyen Age portait en lui-même un principe de ruine. Il se sent miné; il doute de lui-même et l'église matérielle elle-même menace ruine.

Pourquoi? C'est ici que le démocrate reparaît. Le peuple a été oublié par la société et l'Église du Moyen Age. L'Église sortie du peuple a eu peur du peuple.

Michelet revient alors à son idée de la transformation du christianisme qui doit mourir pour ressusciter sous des formes nouvelles. Le Christ particulier qui vécut et mourut en Judée doit faire place au Christ universel qui sera l'humanité régénérée. C'est en somme la Révolution démocratique et la Révolution rationaliste que Michelet annonce en terminant son histoire du XIIIe siècle dans ces pages de magnifique poésie et de vibrante émotion.

On est surpris que les contemporains aient pu, après l'avoir lu, le considérer encore comme un catholique et un chrétien. En réalité, il chantait sur le catholicisme du Moyen Age, avec tendresse et pitié, il est vrai, l'office des morts.

L'*Histoire* produisit un grand effet, mais un effet mélangé. Quelques-uns furent ravis, d'autres inquiets, beaucoup choqués.

Sainte-Beuve trouve toutes sortes de raisons, bonnes ou mauvaises, pour ne pas faire de compte-rendu. A travers les éloges de Marmier dans la *Revue des Deux Mondes*, on sent combien le genre historique inauguré par Michelet provoquait de surprises et de résistances. Les unes et les autres sont encore plus marquées dans les articles de Nisard dans le *National*, articles qui éveillèrent les susceptibilités de Michelet [1].

Le journal d'Armand Carrel représentait alors la tradition du XVIIIe siècle libre-penseur, classique, rationaliste et révolutionnaire sous sa forme la plus noble et la plus austère. Dans ce milieu Michelet était suspect de romantisme, de mysticisme et de condescendance à l'égard du catholicisme et du Moyen Age. Nisard avait pensé, non sans raison, que c'était rendre un grand service à Michelet que de donner à son livre, dans ce milieu plutôt hostile, les éloges légitimes, tout en accordant quelque chose aux adversaires, non seulement pour faire accepter les éloges, mais peut-être aussi pour avertir Michelet des écueils où il risquait de voir échouer sa jeune renommée.

1. [Voy. dans l'article précité, des citations partielles ou intégrales des lettres de Sainte-Beuve, Heine, Sismondi, Chateaubriand, Montalembert, Dargaud, Planche, d'Eichthal, Viguier, etc., des articles de Foisset, Douhaire, du *Semeur*, de Marmier, Faucher, Antoine de Latour; etc. Les trois articles de Nisard, analysés dans le texte, sont donnés in extenso dans l'appendice, p. 37-45 avec trois lettres (27-28 février) échangées entre Nisard et Michelet. L'article de Foisset a été donné par nous dans la *Revue de Bourgogne*, n° 5, 1913.]

Granier de Cassagnac, qui à cette époque s'occupait beaucoup d'histoire [1] (il publiait dans la *Revue de Paris* une série d'articles sur les historiens contemporains qu'il arrêta avant d'arriver à Michelet) promettait à Michelet par une lettre du 26 janvier 1834 deux articles dans les *Débats*. Je les ai en vain cherchés. Je doute qu'ils aient paru. Le premier devait faire la critique des faits exposés par Michelet, le second apprécier les idées philosophiques contenues dans l'ouvrage. Il avait l'intention d'insister beaucoup sur la méthode « qui est, dit-il, indiquée dans votre livre d'une manière très plastique et qui fait saillie dans le récit. Vous me dites qu'on ne l'a pas saisie, mais je ne sais pas trop ce que la critique saisit aujourd'hui ». Il annonce aussi à Michelet qu'il aura « d'immenses félicitations à lui adresser et de grands reproches à lui faire ». Il est très possible que Michelet lui-même ait prié Cassagnac de renoncer à parler de son livre.

Il y avait des enthousiastes, Faucher, Latour. Parmi les catholiques, d'Eckstein combattait les théories relatives aux Germains, mais Douhaire, dans *l'Univers* du 1er janvier, se bornait à déplorer que Michelet ne fût pas, ou ne fût plus chrétien. Le *Semeur* protestant était frappé de l'élévation du sens moral. La critique la plus vive, la plus pénétrante malgré quelques injustices fut celle de Peyrat [2]. Cette vigoureuse polémique fut d'ailleurs le point de départ d'une longue amitié.

A côté des articles, il serait bon de tenir compte des lettres reçues par Michelet. Son collègue Viguier, ardent libéral et libre-penseur, non moins ardent classique, l'adjure de renoncer à ce qu'il considère comme des folies dangereuses. Mais le sévère Planche, « le plus grinchu et le plus incorruptible des critiques » lui parle de son admiration. Des érudits, Francisque Michel, Benjamin Guérard, Didron le couvrent d'éloges. D'Eichthal s'exalte sur son *Saint-Louis*. Chez Dargaud, l'enthousiasme touche au délire.

Même le vieil historien du XVIIIe siècle Lacretelle, qui avait été un de ses juges au Concours général et avait contribué à lui faire donner le prix de discours français, le remercie « de l'avoir instruit par ses recherches et vivement intéressé par la vivacité continue de son récit ». Il n'a pas toujours été d'accord avec lui et « son imagination un peu engourdie par l'âge n'a pas suivi le vol brillant » de celle de Michelet; « mais vous avez plus souvent élevé mon esprit que vous ne l'avez laissé sceptique ou incrédule ».

Artaud, l'ancien concurrent de Michelet à la chaire du Collège de France, faisait son éloge dans le *Courrier Français* et le félicitait d'avoir le premier fondé l'histoire sur ses bases solides, les races et le territoire, pénétré le sens profond du Moyen Age, dévoilé le symbolisme religieux du catholicisme et de l'architecture gothique, fourni un monu-

1. Michelet l'avait recommandé à Guizot pour être pris comme membre du Comité des Travaux historiques. [Voy. Rev. hist., art. cité, p. 43, une lettre de Michelet à Cassagnac.]

2. L'article de Peyrat est reproduit intégralement dans la *Rev. hist.*, p. 15-26, t. 96. Cf. une lettre de Michelet à Peyrat, (p. 75) et une lettre de Labot à Michelet (p. 48-49).

ment consciencieux et durable à une époque d'ébauches informes et d'avortements.

Mais de toutes les lettres de savants, celle qui dut avoir le plus de prix pour Michelet fut celle de Sismondi, celui qu'il avait appelé « notre père à tous ». L'approbation de cet austère huguenot de Genève qui écrivait l'histoire dans le pur esprit du XVIIIe siècle et de la Révolution française, dans un sentiment démocratique et anti-catholique très marqués, devait avoir pour Michelet un prix particulier. Sismondi lui écrivit une lettre d'une sincérité grave qui le toucha certainement.

Ces témoignages venus d'hommes qui n'étaient point de son intimité et qui travaillaient dans une direction différente de la sienne étaient bien faits pour rassurer Michelet et le consoler des critiques. Chez les littérateurs et les amis, naturellement l'approbation s'exprimait avec une chaleur plus grande encore. L'aimable et généreux François de Corcelles, l'ami de Lamartine et de Quinet, lui écrit en réponse à une lettre où Michelet lui recommandait la modération: « Je suis sûr que la modération n'est pour vous que la belle ardeur qui faisait dire à lord Byron en parlant d'un de ses amis : « C'est le plus fanatique et par conséquent le plus impartial des hommes ». Permettez-moi donc de vous louer à mon tour de votre fanatisme. N'êtes-vous pas de ce bien petit nombre de sublimes énergumènes restés fidèles à la science, à la cause des véritables progrès de l'humanité, lorsque tant d'âmes faibles s'en sont éloignées. »

L'une des lettres les plus curieuses est celle qu'il reçut de Henri Heine [1]. De ses élèves lui arrivaient des cris de gratitude, comme ceux d'Adolphe Mourier :

1. [Cette lettre dans la *Rev. hist.*, art. cité, p. 6-7.]

Quelque temps après, Heine envoyait à Michelet son livre sur l'Allemagne et Michelet lui écrivait au mois de juin : « J'ai reçu votre livre, Monsieur, et l'ai lu d'un trait. De le juger, j'en suis incapable, car cela est tellement moi (sauf le talent qui n'est qu'à vous) que je n'ai rien contre. Il y a pourtant certaines choses auxquelles je voudrais résister. Mais vous tenez trop souverainement les fibres de mon âme, vous les tirez à votre choix. Je tâcherai de me ravoir, en vous relisant, au moins pour raisonner mon admiration. »

Dans une de ses lettres de Paris, Heine écrira, le 1er juin 1843 : « Comme écrivain, Michelet est au premier rang. Son style est le plus enchanteur qu'on puisse rêver et tous les joyaux de la poésie brillent dans ses récits. Si je me permettais une critique, je regretterais chez lui un défaut de logique et d'ordre. Il y a chez lui des hardiesses qui vont jusqu'à la bizarrerie, une exagération extravagante où le sublime tombe dans le bouffon et la profondeur dans l'obscurité. Est-il un grand historien ? Si l'historien, après avoir réfléchi, a pour mission d'évoquer à nos yeux vivants, de la poussière du tombeau, par la magie des mots, tout le passé, nos ancêtres, leur vie et leurs actes, on peut affirmer que Michelet l'a remplie. Mon maître, le bienheureux Hegel, m'a dit un jour. « Si on pouvait écrire les rêves que les hommes ont rêvés pendant une certaine période, la lecture de ces rêves donnerait une image exacte de l'esprit de cette période. » L'*Histoire de France* de Michelet est un recueil de ces rêves. Tout le Moyen Age rêveur nous y apparaît avec ses yeux profonds et souffrants, avec son sourire fantomatique, et nous restons effarés de la criante vérité et de la couleur de cette apparition. En

« Ah ! vos bienfaits ne tombent pas sur une terre ingrate et stérile. Souvent il fait noir dans mon âme et vous êtes la Providence dont le rayon dissipe les ténèbres qu'y jette la vie intérieure. O mon bien-aimé professeur, encore une fois... merci. »

Des hommes qui tenaient alors le premier rang dans les lettres françaises, je ne trouve pas dans les lettres que Michelet avait conservées de jugement développé sur l'*Histoire de France*. Mais tous l'accueillent avec faveur. Chateaubriand le remercie, mais avant de l'avoir lu, dans un billet où respire sa personnalité orgueilleuse.

Villemain trouve le temps d'envoyer à Michelet de courts billets très encourageants. Le 24 mai, il lui avait écrit en recevant la deuxième édition de l'*Histoire Romaine* :

« Mon cher ami, mille remerciements de votre seconde édition et de votre aimable souvenir. Je relis Rome en attendant la France ! J'y retrouve ce vif intérêt et ce haut coloris qui m'avaient frappé la première fois, au milieu de mes oppositions partielles, que vous savez. Je vous avoue, cependant, qu'une seconde lecture me fait goûter davantage une foule de choses fortes et remarquables répandues dans ce grand travail. Je vous lis, mon cher ami, au milieu de l'ennui d'une grippe très pénible et je me souviens de vos tableaux de la Bretagne et de la Normandie. Tout à vous. »

Le 11 décembre, Villemain écrit à Michelet pour le rassurer. L'*Histoire de France* avait paru le 1[er] décembre et Michelet, avec cet esprit soupçonneux qu'il avait gardé depuis les souffrances de son enfance, ne voyant pas encore paraître d'articles croit à une conspiration du silence contre son livre et demande à Villemain d'agir aux *Débats* et à la *Revue des Deux Mondes*. Villemain répond :

Mon cher ami, vous m'étonnez. Votre livre est plein de talent et ne peut manquer de succès. Mouvement, intérêt, coloris, c'est une lecture qu'on ne peut quitter. Il y a quelques jours et n'ayant lu qu'une partie du premier volume, j'ai eu l'occasion de parler dans ce sens à M. Bertin qui me paraissait rempli de bienveillance pour votre ouvrage et pour vous. Ne vous défiez donc pas. Quant à la *Revue des Deux Mondes* je ne puis croire que vos amis vous abandonnent. Je vous dirai volontiers alors, en m'offrant : *Malim me quam neminem.* Mille amitiés et bien haute estime pour votre rare talent. Villemain[1] ».

Je ne trouve rien de Cousin, dont l'amitié pour Michelet était déjà très refroidie; ni d'Augustin Thierry qui éprouvait jalousie et méfiance

vérité pour peindre cette époque de visionnaires, il fallait un historien visionnaire comme Michelet. »

Un des plus illustres savants de l'Allemagne, le grand jurisconsulte Gans écrit à Michelet le 12 juin 1834 : « Mille remerciements pour cette excellente *Histoire de France* que vous m'avez envoyée et que je dévore tous les jours, ne pouvant me rassasier de tout ce qu'elle contient de bon, d'ingénieux, de grand et de neuf. J'attends avec impatience le 3e vol. et les autres qui suivront. L'impression du 4e vol. de mon *Droit de Succession* commencera bientôt et vous verrez que je n'ai pas négligé à faire usage de tout ce qu'un si grand maître m'a enseigné. » Gans rendit compte des ouvrages de Michelet dans les *Berliner Jahrbücher*.

1. Villemain avait d'abord fait espérer un article dans la *Revue des Deux-Mondes*, puis Buloz en demanda un à Jouffroy (lettre de Buloz du 5 fév. 1834).

pour ce genre d'histoire qui allait éclipser ses propres œuvres [1]. Mais Guizot donne à ce moment à Michelet la plus haute marque d'estime qu'il pût lui donner. Il le choisit en 1834 pour suppléant à la Sorbonne. Villemain annonce à Michelet cette bonne nouvelle le 21 novembre :

« M. le ministre a signé votre nomination de suppléant à la chaire d'histoire moderne et elle est adressée depuis mardi à M. Le Clerc qui sans doute vous a prévenu. Courage et succès. Vous avez l'un et l'autre. Mais pouvez-vous supporter en même temps le poids de l'Ecole ? Ménagez votre santé. Tout à vous. V. ».

Michelet ne pouvait souhaiter une plus éclatante récompense. Avec sa nomination à la Sorbonne, une nouvelle période s'ouvre dans sa vie.

1. Pourtant Michelet lui prodiguait les égards et lui écrivait en décembre 1834 après avoir lu la Préface de ses *Dix ans d'Études historiques*.

CHAPITRE VIII

Michelet à la Sorbonne — 1834 — Le Voyage d'Angleterre

Michelet commença son cours à la Sorbonne le 9 janvier 1834.

Ce cours, qui dura deux ans, fut un événement dans le monde littéraire et eut une importance considérable dans la carrière de Michelet [1]. Il ajouta encore à la fièvre de travail qui le dévorait, car il conserva l'École Normale. Avant de commencer son enseignement, le 31 décembre 1833, il demanda à Cousin, qui venait d'être chargé spécialement de la direction de l'École Normale, de ne faire de cours qu'en troisième année et de faire venir ses élèves à la Sorbonne. Cousin lui refusa tout allègement, le cours de la Sorbonne ne pouvant d'après lui remplacer celui de l'École « les deux enseignements ne devant avoir ni le même but, ni le même caractère ». Le 7 novembre 1834 il demanda au ministre de l'Instruction publique, Guizot, de ne faire qu'une seule leçon par semaine à la Faculté des Lettres. « Ma santé est très mauvaise, disait-il, et je suis chargé à l'École Normale de deux cours différents dont chacun n'est pas moins laborieux que celui de la Faculté. » Ce n'était qu'à demi exact. Néanmoins, les trois conférences de l'École étaient lourdes. Peut-être Guizot l'autorisa-t-il à supprimer une de ses leçons de la Faculté; mais là aussi, il s'était arrangé dès 1834 pour n'être pas trop accablé. Le cours proprement dit n'avait lieu qu'une fois par semaine et ne comportait que vingt leçons. L'autre leçon était consacrée à une bibliographie commentée et méthodique du sujet traité dans la leçon précédente. Cette leçon était très utile, mais ne demandait pas une préparation spéciale.

Il est très vrai que la santé de Michelet laissait beaucoup à désirer. Il était tourmenté comme il le fut toute sa vie par de fréquents accès

1. Célestine Lefebvre lui écrivait le 3 mars 1834 cette appréciation de son *Histoire de France* qui exprime bien ce qu'éprouvèrent en lisant les deux premiers volumes la plupart des lecteurs : « Mon cher cousin, il faut que je vous dise tout le plaisir que m'a fait éprouver la lecture de vos deux volumes. C'est la première fois que je lis l'histoire, dans le sens où j'entends ce mot, que je vois les siècles passés m'apparaître avec leurs croyances, leurs joies, leurs tristesses, leurs combats. Vous nous les livrez tout palpitants encore des passions qui les agitèrent, et cette vie qui anime votre ouvrage lui donne l'intérêt d'un roman et l'élévation d'un poème. Il me semble qu'un enseignement si nouveau doit vous attirer un bien nombreux auditoire ».

Macé dans sa conférence du 10 mars 1880, rappelait qu'il avait entendu la première leçon et disait : « Il me semble encore entendre cette voix vibrante et saccadée, voir cette physionomie mobile, ces yeux lançant des flammes, ces mains crispées et tremblantes, tous ces signes de feu intérieur de l'orateur et qui rappelaient à tous les auditeurs les mots de Virgile : *Spiritus intus alit* ».

de fièvre et par des troubles digestifs continuels. Cela n'avait rien de surprenant avec la vie qui était la sienne. On ne s'étonne pas qu'il cherchât à alléger sa tâche professionnelle quand on pense qu'à peine ses deux premiers volumes parus il s'était mis au troisième. qui ne devait paraître qu'en 1839, mais qui fut suivi coup sur coup de trois autres en 1840, 41 et 43. Ils furent préparés de 1834 à 1838. Le cours de 1834 à la Sorbonne en donne déjà tout le résumé. Il prend l'histoire du Moyen Age au XIVe siècle et la conduit jusqu'à François Ier. Le cours de 1835 fut consacré à la Réforme et s'arrêta sans doute avant la fin du second semestre. Michelet publiait à ce moment même les *Mémoires de Luther* et donnait une nouvelle édition considérablement augmentée de son *Vico*, enfin il préparait avec ardeur ses *Origines du Droit* qui parurent en 1837. Il fut obligé de faire travailler, pour la copie et la traduction des textes, plusieurs secrétaires, Duruy, Yanoski, Muntz, Ravaisson. Ce dernier, qui s'occupait surtout de la partie philosophique de l'histoire de France, paraît être entré le plus avant dans la confiance de Michelet. Il y avait une sympathie d'idées et de vues entre leurs deux esprits. Ne trouvons-nous pas dans l'un et dans l'autre un idéalisme mystique, et tous deux ne voient-ils pas dans l'amour le centre même de la philosophie et de l'univers?

Le cours de la Sorbonne agit sur Michelet de deux manières. L'obligation d'exposer ses vues sur l'histoire du Moyen Age, non plus à un petit auditoire d'élèves studieux qui sont assez instruits pour comprendre vite et souvent à demi-mot, mais à un grand auditoire que le détail fatiguerait et qui a besoin surtout de netteté et de clarté, lui fit sentir l'impossibilité d'exécuter son plan primitif et de faire entrer en trois volumes le reste de l'histoire de France. C'est certainement en cette année 1834 qu'il vit se dessiner devant lui les quatre volumes qui devaient conduire son histoire de Philippe le Hardi à la mort de Louis XI, au fur et à mesure que l'enseignement public l'obligeait à préciser ses idées et à les mieux équilibrer. Dans les quatre volumes qui vont suivre, la substance sera plus forte que dans les deux premiers, le récit plus complet, plus nourri, mieux composé; la vie et la couleur ne seront pas moins grandes; bien au contraire, on verra souvent encore la personnalité de l'auteur faire irruption dans son œuvre, mais avec beaucoup plus de mesure et sans aucune des divagations philosophiques qui gâtent le deuxième volume.

D'autre part, ces cours de 1834 et 1835 contribuèrent à encourager Michelet dans la voie où il était déjà entré, celle de l'historien généralisateur qui voit dans l'histoire l'annonce de l'avenir, et se sent le devoir de faire servir l'histoire à l'éducation de ses auditeurs. Michelet n'a pas encore des allures de tribun, ni de prophète inspiré. Le *Journal de l'Instruction publique* du 6 mars 1834 nous dit que « sa parole est lente et rêveuse, qu'elle manque peut-être quelquefois de chaleur et d'entraînement, jamais d'intérêt et de nouveauté; que son imagination est heureusement servie par une érudition piquante et

étendue, profonde et spirituelle[1]. Néanmoins sa capacité d'intelligence et de sympathie pour toutes les manifestations de la vie de l'humanité et du génie humain va grandissant, en même temps que le passé n'apparaît plus, dans sa nécessité et sa légitimité, que comme une étape vers la vérité plus haute et plus complète du présent[2]. Déjà on pressent en lui le futur professeur du Collège de France, qui fera de l'enseignement de l'histoire une prédication patriotique et morale. Guizot sentant sans doute quelle était la pente de l'esprit de Michelet, ce qu'il y avait de plus en plus passionné dans son enseignement, en même temps qu'il voyait avec déplaisir Michelet regimber à remplir ses obligations complètes dans les deux établissements auxquels il était attaché, le remplaça en 1835 par Charles Le Normant, dont les opinions conservatrices et catholiques s'accordaient mieux avec la direction nouvelle de l'esprit du ministre. Le Normant fut loin d'avoir le succès ni l'influence de Michelet.

Nous pouvons reconstituer tout le cours de Michelet grâce aux analyses étendues qui ont été publiées par le *Journal de l'Instruction publique*. La leçon d'ouverture a été d'ailleurs publiée par Michelet lui-même et se trouve dans les œuvres complètes. Cette leçon est un des plus beaux morceaux sortis de la plume de Michelet, des plus beaux au point de vue de la forme, des plus forts au point de vue des idées.

Après avoir rendu un magnifique hommage à la Sorbonne et à Guizot, « à cette parole simple et forte, limpide et féconde, qui, dégageant la science de toute passion éphémère, de toute partialité, de tout mensonge de fait ou de style, élevait l'histoire à la dignité de la loi », il pose l'idée centrale à laquelle se ramènera pour lui toute l'histoire et en particulier toute l'histoire de France : la formation de l'individu libre qui dompte et ennoblit la nature, crée une société juste sur la base de l'égalité, fonde l'ordre civil et la liberté. C'est l'historien de la Révolution qui parle. Mais le monde n'en est arrivé là que par une série d'étapes douloureuses et sanglantes où chaque génération combattit et souffrit sans prévoir l'avenir. A nous de recueillir leur œuvre, de les bénir en les faisant revivre en nous. Avec une juvénile audace Michelet ose, dès son début, affirmer les droits du subjectivisme en histoire presque comme un principe de méthode. Chacun de nous porte en lui les traces de tout le passé : « Ces traces du vieux temps, elles sont dans nos âmes, confuses, indistinctes, souvent importunes. Nous nous trouvons savoir ce que nous n'avons pas appris.

1. *L'Univers* du 31 Janvier dit aussi : « M. Michelet ne possède point cette puissance dominatrice de l'orateur qui remue les masses et les agite violemment. Sobre de grands mouvements il pénètre les esprits plutôt qu'il ne les ébranle; sa causerie, tour à tour malicieuse et pleine de bonhomie, nourrie de faits, animée d'ingénieux rapprochements, quelquefois empreinte d'une tristesse solennelle, abonde en traits, en saillies qui tiennent l'attention éveillée sans la fatiguer ».

2. Aussi en racontant la fin du Moyen Age, Michelet, qui l'avait admiré et justifié dans ses deux premiers volumes, ne fera que montrer les causes légitimes de sa décadence et les mérites du régime moderne qui le remplace.

nous avons mémoire de ce que nous n'avons pas vu; nous ressentons le sourd prolongement des émotions de ceux que nous ne connûmes pas ».

Ainsi, faire l'histoire, c'est refaire notre propre âme, c'est « m'expliquer à moi, homme moderne, ma propre naissance, me raconter mes longues épreuves pendant les cinq derniers siècles, reconnaître ce pénible et ténébreux passage par où, après tant de fatigues, je suis parvenu au jour de la civilisation, de la liberté. »

Admirable programme, et qui répond en effet à ce qui doit être le but de l'histoire : expliquer l'âme des hommes d'aujourd'hui, leurs idées et leurs institutions par tout le développement historique qui les a précédés. Mais programme périlleux si l'historien attache une trop exclusive ou trop grande importance à son moi, s'il ne le contrôle pas par les *moi* de tous ses contemporains, s'il fait de soi la norme de son temps. Il court le triple péril de restreindre son horizon, d'apporter une passion trop personnelle dans son jugement, et de se laisser envahir par l'orgueil d'une personnalité hypertrophiée. Michelet n'a pas échappé à ce péril, et l'on éprouve une certaine gêne à lui entendre dire : « Nos pères nous demandent pourquoi, dans cet âge de force, nous marchons pensifs et courbés. C'est que l'histoire est en nous; les siècles pèsent, nous portons le monde. »

En terminant, Michelet invite ses auditeurs à ne pas désespérer, malgré les doutes et les incertitudes qui les entourent :

« Ce monde où nous vivons est toujours la cité de Dieu. L'ordre civil, si chèrement acheté par nous, est divin de justice et de moralité. » L'exemple même du XIVe siècle est là pour nous apprendre comment la vie sort de ce qu'on croit une décadence et une mort. C'est l'histoire qui nous apprend à espérer.

On comprend l'émotion qui accueillit cette première leçon et comment l'*Univers*, tout en déplorant la hardiesse hérétique des idées de Michelet, parle de lui avec une sorte de vénération :

> « Honneur, écrivait-il, (le 30 janv.,) à l'homme qui comprend la gravité du sacerdoce professoral. M. Michelet, ridé et blanchi dès sa jeunesse par les veilles studieuses qui doublent pour lui les heures de travail, consumé par l'activité fébrile d'une pensée toujours en fermentation, ne quitta la solitude que pour les fatigues de l'enseignement; anachorète de la science, il en est aussi le martyr. »

Le cours de Michelet ne fut pas un récit d'événements. Il ne voulut ni refaire à la Sorbonne ses cours de l'École Normale, ni développer son *Précis*, ni même, comme le font tant de professeurs, apporter chaque semaine à ses auditeurs les chapitres du livre qu'il écrivait. Non, il chercha plutôt à indiquer les grandes lignes générales et directrices qui devaient ressortir des récits dont son livre serait composé. Dans sa seconde leçon, il expose sa méthode. Elle consiste à vivifier par la psychologie les faits que l'érudition a recherchés et fixés, et qui sont le squelette de l'histoire. Cette psychologie est double. Elle doit faire sentir l'identité morale du genre humain à travers tous les âges, et en même temps montrer comment cette unité fondamentale est di-

versifiée par les circonstances de temps et de lieu. L'histoire se trouve ainsi opérer dans deux sphères différentes, l'abstrait et le concret, et avoir toujours simultanément devant les yeux la conscience, l'intimité de l'âme et les faits sensibles.

Après ces considérations préliminaires Michelet entre dans l'histoire du XIVe siècle en montrant comment s'est développé le grand mouvement commercial et industriel qui transforme l'Europe à partir du XIIIe siècle. Il trouve là une application de l'idée philosophique qu'il avait exposée dans son *Introduction à l'histoire universelle*, le progrès de la civilisation considéré comme un résultat de l'effort de la liberté humaine pour se délivrer des fatalités de la nature. A la fin de l'époque barbare du Moyen Age, au commencement de l'époque féodale, au IXe et au Xe siècle, quand le système administratif et la vie commerciale de l'Empire romain eurent disparu, les hommes, privés de communications faciles et régulières, semblent rivés au sol, enfermés dans l'enceinte des fiefs. Mais à partir du XIIe siècle on voit renaître un grand mouvement de circulation des peuples. Ils s'arrachent à leurs terres pour entreprendre des voyages et des expéditions lointaines. La religion, le commerce, l'appât de la conquête et du butin agissent simultanément: ce sont les pélerinages, les caravanes qui s'organisent le long des fleuves de l'Europe et sur les rivages de la Méditerranée, les expéditions des Normands, les croisades, qui sont tout à la fois des pélerinages, des guerres de conquête et des entreprises commerciales, enfin les voyages d'exploration qui commencent au XIIIe siècle avec Plan de Carpin, Rubruquis et Marco Polo, les découvreurs du monde oriental.

Au XIVe siècle, l'humanité libérée se sent capable de sillonner la terre pour mettre en valeur toutes ses richesses. Michelet décrit alors en traits pittoresques la vie des grandes républiques commerçantes : Venise, Florence, Bruges, les grandes foires : Beaucaire, Troyes, les sociétés commerciales du Rhin, de la mer du Nord et de la Baltique, d'où sort la Hanse. Il montre leur prodigieuse activité, mais aussi comment ces villes et ces sociétés, l'âme du commerce au Moyen-Age, font souvent obstacle à ses progrès par leur tendance à tout transformer en monopole, à enfermer les ouvriers dans leurs métiers. De là des guerres dont les intérêts commerciaux sont la cause, et des luttes civiles dans les cités. Le grand mérite de Michelet ici, et il s'en est vanté à juste titre, c'est d'avoir compris l'immense importance que prennent à partir du XIIIe siècle toutes les questions économiques, et d'avoir vu dans cette prédominance un des traits caractéristiques de l'âge moderne qui commence.

Michelet tourne alors ses regards vers le pays contemporain qui a dû aussi à son caractère insulaire, commercial, industriel et agricole une prospérité qui l'a élevé au-dessus de toutes les autres nations : l'Angleterre. Elle est en grand dans le monde ce que Venise fut autrefois dans le monde méditerranéen. Il fait à son propos deux remarques dont l'une est d'une admirable sagacité et dont l'autre est une erreur prodigieuse.

L'Angleterre en 1834 subissait une crise redoutable due à son énorme production industrielle à laquelle avec le système universel de prohibition qui régnait dans le monde, celui-ci n'offrait pas de débouchés suffisants. Michelet a compris que l'Angleterre était obligée, pour que sa population pût vivre et son commerce continuer à prospérer, de briser tous les monopoles et d'établir la liberté commerciale. Douze ans plus tard Robert Peel en 1846 allait réaliser cette prédiction de Michelet. Mais où Michelet s'est absolument trompé, aveuglé qu'il était par le système probitif qui semblait un dogme sur le continent, c'est sur l'avenir qui attendait le commerce anglais. Il croit que la liberté commerciale la ruinera, parce que, si le commerce est cosmopolite, l'industrie est nationale, et l'industrie d'un pays ne peut convenir aux autres. Il ne se doutait pas qu'en établissant chez elle la liberté commerciale l'Angleterre l'imposerait au monde et l'inonderait de ses produits. Il croit, naïve illusion de son patriotisme et de son anglophobie, que l'Angleterre est condamnée à une ruine prochaine et que la France sera l'héritière de sa prospérité. Nous reviendrons bientôt sur les idées de Michelet relatives à l'Angleterre à propos du voyage qu'il y fit en cette même année 1834.

Le développement de l'industrie et du commerce crée la richesse mobilière, et on voit apparaître au XIVe siècle, une puissance nouvelle, celle de l'or. Michelet lui consacre sa cinquième leçon. Les besoins et les désirs ont grandi plus vite que la richesse. Les individus veulent jouir; les souverains ont besoin d'or pour faire face à une administration de plus en plus compliquée et pour payer des troupes mercenaires. De là naissent l'alchimie qui veut fabriquer l'or, et les variations dans les taux de monnaies par lesquelles les rois cherchent à accroître leurs ressources. « Philippe le Bel, dit pittoresquement Michelet, rendit une ordonnance qui lui réservait le droit de frapper monnaie, et d'être le seul monnayeur de son royaume. »

Michelet croit que le développement de la sorcellerie a été le résultat de la misère produite par ces perpétuels bouleversements monétaires et que de là aussi est venu le rôle grandissant des Juifs qui faisaient le commerce de l'argent.

Les trois leçons suivantes sont consacrées à la formation des nationalités. Elles expliquent comment, en Allemagne, c'est la diversité féodale qui l'a emporté, comment l'Espagne a trouvé l'unité dans l'activité héroïque et la guerre religieuse, comment l'Italie est condamnée d'une manière irrémédiable à rester divisée par les haines provinciales. Bien que l'histoire du XIXe siècle ait démenti cette prédiction et que Michelet ait été dès 1854 un des plus fervents apôtres de l'unité italienne, alors que tous les libéraux étaient encore fédéralistes, il n'avait pas tort de remarquer la puissance de l'instinct particulariste en Italie et il disait avec une véritable hauteur de vues : « La personnalité italienne a toujours été trop haute et trop fière pour se mettre au service soit des hommes, soit du pays; jamais elle n'a plié la tête sous la féodalité, jamais elle n'a compris le dévouement

de l'homme à l'homme. Elle appartient bien moins à la patrie qu'à l'humanité tout entière. »

La huitième leçon est consacrée à la nationalité française. Elle est, vous pouvez l'imaginer, un hymne à l'harmonie, à l'équilibre merveilleux qui préside à la formation de l'unité française. On y trouve une expression complète de la pensée de Michelet sur notre histoire et on peut dire la substance même de tout son cours. A partir de là, le cours se développe plus régulièrement. C'est l'histoire dramatique du XIVe et du XVe siècle en France que Michelet fait revivre devant ses auditeurs. Le cours prend fin avec la découverte de l'Amérique. C'est un nouvel âge qui s'ouvre, une nouvelle civilisation mondiale qui succède à la civilisation méditerranéenne : « Après Colomb, qui ouvrait devant les vaisseaux européens l'océan du commerce, devait venir Luther qui ouvrit aussi, par la liberté de discussion, un immense océan devant la pensée humaine. »

C'est à la Réforme, en effet, que Michelet consacra son cours de l'hiver 1834-1835. La foule des auditeurs fut plus grande encore et son succès même contribua à lui faire retirer la suppléance par Guizot. Il allait publier ses *Mémoires de Luther*. Il était donc tout prêt à traiter ce sujet, qui était pour lui le centre même de l'histoire du XVIe siècle, car déjà dans son *Précis d'Histoire Moderne* et dans son *Précis d'Histoire de France*, l'histoire religieuse occupait au XVIe siècle presque toute la place. Ce cours excitait d'autant plus la curiosité publique que Mignet se mettait à étudier le même sujet et venait de lire à l'Académie des sciences morales et politiques son célèbre morceau sur Luther et la Diète de Worms.

Nous ne pouvons séparer l'étude de ce cours de 1835 de celle des *Mémoires de Luther* ni même du volume de Michelet sur la Réforme qui ne devait paraître qu'en 1855, mais qui a été préparé dès lors. Il sera intéressant de considérer dans son ensemble tout ce que Michelet a écrit et pensé sur la Réforme depuis 1827 jusqu'à son volume de 1855.

Avant d'aborder cette étude, disons un mot d'un voyage accompli par Michelet pendant les vacances de 1834 et qui est en relation directe avec son histoire de France au Moyen-Age, le voyage d'Angleterre.

Mme Michelet a publié ce voyage en entier dans le volume *Sur les chemins de l'Europe*, mais en complétant le texte de son mari, d'une façon qui n'est pas toujours heureuse. Elle arrange, elle commente elle dramatise, et ces arrangements contiennent à chaque instant des contre-sens énormes. Elle fait de Mme de Dino, la nièce de Talleyrand qui jouait à l'ambassade de France le rôle de maîtresse de maison, une ambassadrice de Prusse. Michelet avait simplement mis entre parenthèses après le nom de la duchesse de Dino « prussienne » [1]. Elle a fabriqué avec les notes de Michelet une conversation entre l'historien

1. Parce qu'elle était fille de la duchesse de Courlande qui possédait le duché prussien de Sagan. Elle avait épousé un Talleyrand, neveu du prince de Bénévent qui devint duc de Dino et de Sagan.

et Talleyrand où elle fait citer à ce dernier une opinion de Mac Culloch dans un article de la *Revue Économique* de septembre 1834, c'est-à-dire après le voyage. Malgré l'habileté et l'intelligence de ces transpositions, le texte original est bien supérieur. Voici, par exemple, la description d'un service dans une chapelle catholique de Dublin :

« Nous nous fîmes conduire à l'une des chapelles catholiques à travers de laides et sales petites rues. Des deux côtés une foule de mendiants dégoûtants, une misère innombrable, profonde, incurable, à désespérer la charité. Dans l'intérieur de l'église je ne vis qu'un banc ou deux, seulement la tribune de l'orgue et deux petites [chaises] aux coins de l'autel. Tout l'auditoire était debout; sa ferveur suffisait, et de reste, pour le soutenir. Le prêtre accomplissait le sacrifice avec une onction passionnée; plusieurs hommes du peuple s'y unissaient vivement de geste et de cœur; tous finirent par se mettre à genoux. Quelque sale et dur que fût le pavé, des femmes, de jeunes demoiselles proprement mises s'y mettaient et y restaient de bonne grâce. Tout le peuple, il faut le dire, était bien laid, bien misérable, et ce qu'il y avait de plus cruel, c'est que la misère morale n'était guère moins visible que l'autre. Une chose seule brillait sur les visages déformés par la souffrance et par les excès, c'était une foi aveugle, ardente, qui n'est peut-être ici que l'espoir d'une existence plus heureuse. »

Si vous lisez ce passage dans les *Chemins de l'Europe*, quelle déformation!

Ce qui nous intéresse surtout dans ce voyage, c'est ce qu'il nous apprend d'une part, sur l'état de l'Angleterre en 1834, et d'autre part sur les sentiments de Michelet à l'égard de ce grand pays.

Il avait projeté d'abord de continuer en 1834 l'exploration de la France commencée en 1831 et d'aller dans le midi. Il crut n'avoir pas assez de temps à sa disposition et se décida pour l'Angleterre. Il tenait à la connaître avant de raconter et la guerre de Cent ans, et surtout la rivalité moderne de la France et de l'Angleterre. Il dit à Pauline, dans une lettre du 22 août, qu'il va s'arrêter à Liverpool et à Manchester, au centre du mouvement industriel de l'Angleterre : « C'est là que je trouverai à qui parler sur toutes les grandes questions d'intérêt présent, qui doivent se rencontrer dans mes deux derniers volumes. » Les lettres qu'il échange avec M. Longueville Jones dans les années suivantes, le montrent continuant son enquête sur la situation économique de l'Angleterre pour arriver à mieux comprendre ses rapports avec la France. Et Pauline lui recommande tant en son nom propre que de la part de Mme Angelet, laquelle parlait au nom du roi et de la reine, de prolonger autant que possible son séjour pour en rapporter tout ce qui sera nécessaire pour ses cours et pour ses livres.

Michelet avait tant souffert de la solitude dans son voyage d'Allemagne et d'Italie qu'il voulut avoir un compagnon. Il demande à Chéruel, son élève, alors professeur à Rouen, de l'accompagner. Chéruel qui s'occupait d'histoire de Normandie, avait un grand intérêt à connaître l'Angleterre.

Le voyage eut lieu du 5 août au 5 septembre. Bien qu'il fût très rapide les deux voyageurs virent cependant les villes et les aspects les plus caractéristiques du pays : les trois capitales, Londres, Du-

blin et Édimbourg, les deux métropoles religieuses, Cantorbury et York, une ville universitaire, Oxford, les grandes villes commerciales et industrielles, Liverpool, Birmingham, Manchester, Belfast, Glasgow, un type de château féodal devenu résidence aristocratique, Warwick. Michelet eut le sentiment d'avoir bien employé son temps : « Je crois écrivait-il à sa femme, le 29 août, avoir tiré un immense parti de mon voyage. Il ne s'est point passé de jour que je n'aie plusieurs feuillets à écrire sans compter les lettres. Je rapporte un énorme manuscrit. » C'est le journal que nous possédons, auquel s'ajoutent trois lettres à Mme Angelet que M. Michelet père avait recopiées avant de les envoyer.

Le pays qu'il visitait était en pleine crise politique, économique et sociale.

Les hommes de ma génération, qui ont assisté au magnifique et pacifique épanouissement de la prospérité anglaise pendant les quarante années du règne de Victoria, peuvent difficilement se faire une idée de l'état de perpétuelle agitation dans lequel vécut l'Angleterre de 1815 à 1855. Il ne manquait pas de prophètes de malheur qui annonçaient à l'Angleterre sa ruine économique par l'excès même de sa production industrielle et l'accroissement du paupérisme, et sa ruine politique par la marée montante de la démocratie sociale. En 1850, Ledru-Rollin écrivait ses deux volumes sur la *Décadence de l'Angleterre*, et Carlyle ses *Pamphlets des derniers jours* [1]. Tous deux à des points de vue diamétralement opposés, faisaient entendre les mêmes prédictions pessimistes; Ledru-Rollin croyait l'Angleterre incapable de réformer pacifiquement son état social et de porter remède à la misère publique, Carlyle voyait dans les idées démocratiques un dissolvant fatal pour la société et l'État. Or, nous avons vu sous le règne de Victoria, l'Angleterre entrer résolument dans la voie démocratique par une extension de plus en plus grande du droit de suffrage, par des lois ouvrières qui tout en émancipant les ouvriers les protègent contre la tyrannie du capital, par des réformes administratives de toute nature. Les conflits du capital et du travail se sont apaisés, le paupérisme a diminué dans d'énormes proportions, l'Empire colonial de l'Angleterre a été toujours grandissant, tandis que le système du libre échange l'ouvrait aux produits du monde entier. Non seulement l'Angleterre entre dans une période de prospérité inouïe, mais, sous l'influence des progrès de l'instruction, des libertés publiques, du bien-être, et par l'exemple d'un couple royal animé d'un amour passionné du bien public, elle a vu la moralité publique se développer avec la richesse, et l'initiative philanthropique de la vieille aristocratie, comme des enrichis du commerce et de l'industrie, collaborer avec l'esprit de réforme et de justice du gouvernement pour créer un merveilleux ensemble d'œuvres d'éducation, d'assistance et d'utilité publique dans tous les domaines.

Sous le règne de Guillaume IV qui, fidèle aux traditions des souve-

1. Trad. Barthélemy.

rains de la maison de Hanovre était loin de donner l'exemple de la vertu à ses sujets, le mouvement de réforme avait été commencé avec le ministère de lord Grey, auquel succéda, au commencement de 1834, le ministère, libéral également, de lord Melbourne.

La loi électorale de 1832 supprima la représentation de soixante bourgs pourris et diminua celle de trente autres bourgs peu peuplés pour accorder une représentation aux grandes villes industrielles et augmenter la représentation des comtés en donnant le droit de vote à des tenanciers ou à des locataires, au lieu de les réserver aux seuls propriétaires. Le nombre des électeurs passait de 435.000 à 656.000. Pour la première fois, la vieille Angleterre agricole et aristocratique ne prenait plus seule part à la politique. La nouvelle Angleterre, commerçante, industrielle, celle qui maintenant produisait la richesse, allait accéder au pouvoir. Mais le droit électoral continuait à être un privilège local, indépendant de la loi du nombre. Aussi la réforme, qui ne donnait à d'énormes centres comme Birmingham, Manchester ou Liverpool, que deux représentants, ne devait-elle qu'exciter le désir de réformes plus profondes. Du moins, c'était la reconnaissance officielle d'un nouvel état de choses.

Le bouleversement qui s'était produit dans les conditions économiques au XVIII[e] siècle, par la création de la grande industrie et l'introduction des machines à vapeur, en augmentant le nombre des ouvriers et en avilissant le prix de la main-d'œuvre, avait produit d'effroyables misères sociales. La *taxe des pauvres*, imposée sous Elisabeth à toutes les paroisses pour subvenir à l'entretien de leurs pauvres, avait pris des proportions considérables. Le nombre des assistés s'élevait à près de deux millions sur une population de vingt millions d'âmes. Beaucoup de paroisses étaient ruinées et les pauvres mouraient de faim. La loi d'assistance (*poor law*), que le ministre Melbourne fit voter en 1834, ordonna partout la construction de *workhouses*, où les indigents qui voulaient être secourus devaient être astreints au travail. Cette loi diminua les charges publiques et le nombre des indigents, mais ces ateliers publics soutenus par les paroisses contribuaient à faire baisser encore le prix de la main-d'œuvre et faisaient craindre la création d'une industrie d'État qui absorberait un jour tout le travail national [1].

La condition des ouvriers était effroyable, au point de vue moral comme au point de vue matériel. Aucune mesure légale ne protégea pendant longtemps les enfants ni les femmes contre la rapacité des patrons. Ce ne fut qu'en 1833 que grâce à lord Ashley (connu plus tard sous le nom de lord Shaftesbury, comme un des grands philanthropes de l'Angleterre) que la première des lois ouvrières limita à huit heures par jour le travail des enfants au-dessous de 13 ans, à douze heures le travail des enfants de 13 à 18 ans. Les femmes, les hommes travaillaient jusqu'à seize heures avant 1824, puis les douze heures devinrent la règle. Les ouvriers pouvaient-ils du moins, en

1. D'Eichthal, *Rev. hist.*, mai 1902.

s'associant, lutter contre les patrons pour obtenir des conditions meilleures? Nullement. On peut lire dans le livre de M. Mantoux, *La révolution industrielle*, comment, à la fin du XVIII[e] siècle et au début du XIX[e], sous prétexte de protéger la liberté du travail, on interdit aux ouvriers toute action commune pour améliorer leur sort. Les patrons réussirent à faire voter en 1799 une loi interdisant aux ouvriers de se concerter pour obtenir l'augmentation des salaires ou la diminution des heures de travail. En 1814, après une longue agitation, on abolit tous les anciens réglements destinés à protéger les apprentis, à en limiter le nombre et à fixer le temps d'apprentissage; en 1813, on avait enlevé aux juges de paix le droit de régler les salaires. En vain, des industriels philanthropes, David Dale et Robert Owen à New Lanark essayèrent de fonder des usines sur des principes humanitaires et sur la coopération des ouvriers et des patrons [1]; en vain sir Robert Peel en 1802 fit voter une loi pour la protection physique et morale des apprentis [2], l'Angleterre dirigeante, qui avait à soutenir à ce moment une lutte à mort contre Napoléon et la France, sacrifia tout au développement de son industrie et resta sourde aux souffrances des classes ouvrières. On vit en mars 1834 des ouvriers agricoles condamnés à sept ans de déportation pour avoir formé une société amicale en vue de maintenir leurs salaires au taux de 10 shilling par semaine.

Dickens a décrit ces misères dans son beau roman de *Hard times* [3]; les caves de Lille, décrites par Victor Hugo, n'étaient rien en comparaison de celles de Manchester, où vivait un dixième de la population, que les patrons forçait, en guise de salaires, à accepter des denrées avariées. Le choléra, quand il arriva en 1833, fit d'affreux ravages dans ces populations épuisées. Il y avait bien des révoltes et des protestations [4]. En ce même mois d'août 1834, où Michelet vint en Angleterre, la *Trades Union*, récemment créée par Owen et englobant tous les métiers, organisa dans Londres une formidable manifestation pour protester contre la condamnation de six ouvriers agricoles de Dorchester, qui furent relâchés. Mais les patrons avaient, en réponse à ces efforts, fondé en 1833 une union manufacturière, où ils s'engageaient à ne prendre aucun ouvrier faisant partie d'une association [5]. Owen fut obligé de transformer, en août 1834, sa *Trades Union* en une *Association d'industrie, humanité et science en vue d'établir un nouveau monde moral.*

1. Owen 1771-1858. Biogr. par Dolléans.

2. C'est en vain aussi que Peel et Huskisson firent abolir en 1824 la loi de 1799 et remplacer en 1825 par une loi autorisant les coalitions « en vue des salaires et de la durée du travail » mais non pour l'apprentissage et les réglements du travail; comme la loi punissait toute molestation ou obstination pour faire hausser les salaires, les juges considérèrent toute grève comme violation de la loi.

3. Et Disraeli dans *Sybil*, Mme Gaskell dans *Ruth*.

4. Ils formaient des sociétés de charité ou d'instruction...

5. Dès 1830 et 1833 se fondèrent des associations pour la protection du travail, mais qui ne purent rien faire.

De ces misères allait sortir, en effet, un mouvement de philanthropie et de justice sociale, qui sera l'éternel honneur de l'Angleterre victorienne.

Ce mouvement était déjà commencé en 1834. En 1833, le ministre des colonies, Stanley, avait fait voter l'abolition de l'esclavage dans les colonies.

L'Angleterre avait aussi, dès 1829, sous le ministère Wellington, réparé une grande injustice, rendant aux catholiques leurs droits politiques. Cette mesure avait adouci la violence des luttes de partis en Irlande, où le grand agitateur O'Connell menaçait l'Angleterre d'une révolution. Toutefois, le fait que l'Irlande pouvait avoir au Parlement de Westminster des représentants, ne mettait pas fin à la situation déplorable de l'île-sœur, écrasée et maltraitée. L'Irlande avait une population trop grande pour ses ressources agricoles; les terres étaient entre les mains de propriétaires anglais non-résidant et ne communiquant avec leurs paysans que par l'intermédiaire de leurs intendants et des collecteurs de redevances. L'Église anglicane avait hérité du droit de lever des dîmes. Le peuple irlandais refusait de payer dîmes et redevances, et assassinait les collecteurs. Les mesures prises, soit pour réprimer les crimes, soit pour diminuer la misère, ne produisaient presque aucun effet dans un pays où l'ignorance, la paresse et la famine semblaient inguérissables. Il faudra plus de cinquante ans, pendant lesquels on verra s'expatrier ou disparaître près de la moitié de la population de l'île, pour que l'Angleterre, par une série de mesures d'une hardiesse presque révolutionnaire, arrive à arracher l'Irlande à cette détresse séculaire.

Au moment où Michelet visitait l'Angleterre et l'Irlande, il périssait tous les ans par la misère et la faim des milliers d'ouvriers et de paysans irlandais.

Michelet, naturellement, ne put faire, pendant le mois qu'il passa à parcourir les Iles Britanniques des observations ni très approfondies, ni très précises. Il ne se livra à aucune enquête analogue à celle que nous voyons faire à Gustave d'Eichthal dans son voyage de 1828. Mais il y a cependant quelques traits à retenir dans le journal de Michelet. A travers toutes les pages, l'impression constante du contraste entre l'extrême richesse et l'extrême pauvreté. Ce contraste, encore aujourd'hui, frappe le Français voyageant en Angleterre, mais il était bien plus grand en 1834 qu'aujourd'hui :

« Nulle part, écrit Michelet le 8 août, la misère ne m'a semblé plus triste qu'ici (l'homme en habit noir dont on voit la chair nue à l'épaule) sur cette route couverte d'admirables équipages, en vue de cette Tamise chargée de riches vaisseaux. Emigration, mendicité, abattement, dégradation morale; tout cela bien plus profond qu'en France. » Et quelques lignes plus loin cette vision pittoresque de l'arrivée à Londres : « De temps à autre, la mer, puis la Tamise apparaissant dans sa grandeur, avec ses vaisseaux à vapeur, ses frégates .. Enfin le parc de Greenwich, les bruyères où campent les gypsies, et enfin l'immense Southwark. Spectacle inouï, inattendu, malgré tout ce qu'on m'avait dit. Vue toute absorbante; la révélation immédiate de l'industrie, du plus industrieux, du plus riche des peuples... Le climat de l'Angleterre se révélait aussi : les ondées fréquentes de la journée finissaient par une pluie battante.

Il était 4 heures et l'on ne voyait plus clair. De brillantes voitures, d'innombrables diligences se croisaient dans l'ombre, tandis que de temps à autre une femme mal mise, légèrement vêtue, vieux chapeau de paille, se blottissait sous une porte... » « L'impression était grande et triste. De petites maisons de briques, des grilles noires, des boutiques, des rues sans fin, un océan de peuple qui flottait dans tous les sens, rapide et sérieux, peu de monuments, pas d'inégalités de terrain, toujours ces rues monstrueuses de soixante pieds de large, d'une demi-lieue de long. Je me sentais de plus en plus sous le poids de l'idée de l'infini, comme si j'eusse été dans la solitude de la mer, dans les déserts de l'Afrique ou parmi les steppes russes. »

Il est très frappé, d'une part, du caractère gigantesque, grandiose, par l'étendue et la continuité des constructions anglaises, et d'autre part, de la vie rustique entretenue au sein de Londres par les immenses prairies de Hyde Park, de Green Park, de Saint-James Park, où paissent des troupeaux de vaches, à peu de distance de colonnades grecques ou d'arcs de triomphe : « L'Achille wellingtonien, au milieu des vaches, fait un drôle d'effet. Ce pauvre diable qui garde les bestiaux devrait avoir une culotte. »

A côté de la peinture de Londres, je note la description du château de Warwick, de la demeure seigneuriale où les souvenirs de la vie la plus rude et la plus guerrière du Moyen-Age fraternisent avec le confort moderne et où le libéralisme des propriétaires permet aux étrangers de circuler même dans les chambres à coucher pleines de reliques de famille.

La description de Dublin est une des parties les plus saisissantes du journal. Et voici son jugement sur le peuple irlandais, qui a changé de langue, sans changer de génie :

« Dans la population je retrouvais la France, mais enlaidie, abrutie, sauvage. La sensualité, l'ivrognerie étaient sur tous les visages; presque à chaque porte une femme triste et comme idiote, tenant dans ses bras un, deux enfants[1]. »

Du voyage en Écosse, dans le nord et dans le pays commerçant et manufacturier de Liverpool, Birmingham et Manchester, je ne vois, comme renseignement original, que celui sur Manchester, où Michelet et son compagnon n'obtinrent pas la permission de pénétrer dans les manufactures : « Tout est fermé ici. Concurrence, jalousie, mystère. »

Je signalerai aussi la description d'un service dans la cathédrale d'York, où aujourd'hui les rites de la *High church* ont rétabli des formes presque catholiques, tandis qu'alors on y trouvait la froideur indifférente qui était la caractéristique de l'anglicanisme.

Les pages du journal sont remplies de conversations intéressantes avec les voyageurs qu'il rencontre en diligence, avec les hommes politiques, les industriels ou les hommes de lettres qu'il va voir. Toutefois, je ne relèverai, comme ayant une importance pour la peinture des mœurs anglaises à cette époque, que deux morceaux : le récit d'une réception à Dublin et celui d'une réception à Londres. La récep-

1. Cf. le *Peuple*, p. 315, éd. de 1846, transformation de ce passage.

tion à Dublin chez un médecin, M. Mac Namara nous montre tout ce qu'il y avait encore d'originalité primesautière dans les mœurs irlandaises et la puissance des sentiments patriotiques, entretenus par la poésie, en particulier, celle de Thomas Moore.

En regard, nous avons le récit du dîner de M. Masterson, récit trop écourté, mais où l'on discerne la gravité aimable et correcte des mœurs britanniques, avec tous les préjugés que les Anglais nourrissent contre les Français.

Les jugements de Michelet sur le peuple anglais et sur l'avenir de l'Angleterre nous importent surtout. Il partageait, nous le savons, à son égard, les sentiments d'hostilité et de rancune communs à tous les Français qui avaient grandi pendant les guerres de l'Empire. Waterloo était le symbole du triomphe de l'orgueilleuse Albion et de l'abaissement de la France, et nous avons vu quel tressaillement saisit Michelet quand ce nom abhorré tombe de sa plume en décrivant les plaines de Flandre et de Hainaut.

Dans l'*Introduction à l'Histoire universelle*, tout en rendant hommage à l'héroïsme anglais, il ne voit guère dans l'Angleterre qu'orgueil et égoïsme. Inutile d'insister sur ce qu'a d'étroit, de prodigieusement arbitraire et insuffisant, cette psychologie du peuple anglais. Il suffit de rappeler combien Michelet avait peu de sympathie pour les Anglais et combien sa tante Hippolyte craignait à tort, en le voyant, de 1822 à 1827, étudier avec passion la littérature anglaise, de le voir devenir anglomane.

En arrivant à Londres, en 1834, il est choqué de l'anglomanie de Talleyrand : « Ce pays-ci est l'idéal du monde pour M. de Talleyrand. Il est Anglais à nous faire frémir, nous qui tenons encore à la France. »

Quand il voit de près la société anglaise et la vie anglaise, il est frappé et du charme de la vie domestique et des grandes qualités de sérieux, d'indépendance, d'activité, répandues dans toutes les classes de la société. Il l'écrit à Mme Angelet. Il est pénétré de la beauté des paysages anglais; mais en même temps, il sent avec violence tout ce qu'il y a de brutal et de matériel dans la race qui habite ce pays poétique et gracieux. Il écrit de Warwick, le 13 août :

« C'est aujourd'hui véritablement que nous avons vu l'Angleterre. Les vastes prairies encadrées de beaux arbres; les Surrey Hills où le soleil douteux d'ici joue dans les plus douces nuances du vert, égayé de troupeaux. Une de ces pentes sans arbres, sans autre beauté que sa douce verdure, ses troupeaux échelonnés paisiblement jusqu'à la ligne de l'horizon, me donnaient je ne sais quel rêve de Paradis. Au milieu de toute cette poésie je m'avisai que tout cela était une belle manufacture de viande, que la grandeur des Anglais avait été d'être originairement une race de bouchers, vendeurs de laine en Flandre. Cette forte alimentation les a rendus toujours plus avides et entreprenants, les a menés en France, aux Indes, pour piller, leur a donné cette froide énergie d'entreprise[1]. »

1. Mme Michelet a transposé, développé et gâté tout cela. Ailleurs Michelet dit dans une note : « L'héroïsme anglais est incontestable. Force et persé-

Michelet trouve le symbole de la puissance de l'activité anglaise dans le chemin de fer avec qui il fait connaissance, le 26 août, de Rochdale à Liverpool. C'était le premier chemin de fer construit en Europe. L'effet produit sur lui par la rapidité de ce railway, qui faisait vingt lieues en deux heures, fut prodigieux.

Il se met alors à raisonner sur la situation que le machinisme fait à l'Angleterre, et, bien que les événements aient en grande partie démenti ses prévisions, ses réflexions méritent d'être recueillies. Il croit que l'Angleterre verra prochainement s'arrêter sa prospérité et cédera la place à la France, où les trois éléments . agriculture, commerce, industrie, sont plus harmonieusement balancés, et il conseille à la France de se refuser au libre échange, vers lequel l'Angleterre se dirige. Il constate que la richesse de l'Angleterre est précaire, et peut-être n'a-t-il pas tort. Si une coalition des puissances rivales de l'Angleterre, sans réaliser le plan gigantesque et fou du blocus continental, mettaient simplement des barrières au commerce anglais, en lui enlevant ses colonies et en lui fermant leurs marchés, on verrait se produire la banqueroute la plus effroyable et une crise économique telle que le monde n'en a jamais vu [1].

Michelet sentait bien, d'ailleurs, que cette ruine de l'Angleterre, qu'il prévoyait et désirait peut-être (Talleyrand, plus judicieux, disait déjà en 1834 que la prospérité de la France était liée à celle de l'Angleterre), n'était pas près de se produire, et, rentré en France, il éprouve un sentiment d'humiliation en comparant notre indigence à l'opulence britannique. Faucher lui écrivait un an après, le 2 août 1835, en revenant, lui aussi, d'Angleterre :

« J'ai éprouvé plus d'une fois en traversant ces campagnes, ou plutôt ces jardins, ces comptoirs, ces immenses ateliers, l'humiliation nationale dont vous m'avez parlé. Mais l'impression la plus vive et la plus profonde a été celle du milieu aristocratique où l'on se trouve plongé au premier pas que l'on fait en Angleterre : c'est l'aristocratie du monde. »

Dans les notes qu'il consacre à l'Angleterre, de 1834 à 1839, Michelet revient constamment sur ces pensées : « Nous sommes, dit-il, pour l'alliance anglaise plutôt que russe, car c'est la cause de la civilisation. » Il sent la grandeur de l'Angleterre et concède que le niveau moral moyen de la population y est plus élevé qu'ailleurs; il se livre à de vraies méditations sur le flux et le reflux de l'histoire, sur le perpétuel échange qui a eu lieu entre la France et l'Angleterre, par leurs relations de mariages royaux, par les invasions des Français en Angleterre, des Anglais en France, par le commerce, par les luttes de tous genres, et il reconnaît tout l'avantage que les deux pays, la France surtout, ont tiré de ces échanges. Il va jusqu'à dire que

vérance, esprit d'association par l'intérêt. C'est l'héroique conjuration d'une nation qui s'engage à combattre (et mourir, s'il le faut) contre le monde et la nature pour *bien dîner* et bien faire ses affaires ».

1. Et on voit par une note avec quelle précision Michelet a étudié la question V. p. 275-277.

« l'Angleterre est peut-être jusqu'ici le but de l'humanité, ayant dompté la nature la plus indomptable, mer et métaux. » Il ajoute cependant que, par cela seul qu'elle est déterminée, elle est moins humaine que la France, principe indéterminé, et par là perfectible.

Malgré les efforts qu'il fait pour rendre justice aux Anglais, malgré son admiration pour « cette grandeur orientale dans les brumes du Nord », pour les cent millions de sujets qu'ils ont en Orient et la nouvelle Angleterre du Canada et de l'Australie, pour la majesté de Westminster et de ses souvenirs, il éprouve une insurmontable aversion à son égard. Il lui faut la vue d'Oxford pour calmer en lui la révolte du souvenir que tous les monuments de Londres réveillent : « Waterloo, Waterloo partout ! » Il ne blâme pas le *cant* anglais, car il y reconnaît le scrupule de ne rien faire que de convenable et de digne; mais il s'élève contre le dur légalisme qui permet la ruse dans le respect de la lettre, le pharisaïsme et l'orgueil, qui s'associent à un manque de délicatesse chevaleresque, jusque dans les choses religieuses, et à une incapacité totale de comprendre la force de grandes choses comme les Croisades, Jeanne d'Arc ou la Révolution. Dans ses lettres à sa femme, on sent à chaque ligne son malaise. Il lui écrit de Londres, le 10 août :

> « Tout bien considéré je me félicite de ne pas vous avoir amenées dans cette Babylone, au milieu de ce pays d'insolence et d'inégalité. Plus tard peut-être sera-t-il bon de le faire connaître à nos enfants, comme nécessité d'éducation. J'ai cru devoir avant tout te donner historiquement l'emploi de mes jours. Mais je n'y ajoute pas l'impression générale de fatigue et d'ennui qui résulte de tout ceci. Cette ville, bien plus belle, bien plus grande que la nôtre, a quelque chose de sérieux, de dur qui, à la longue, briserait le cœur. »

Naturellement, comme toujours en voyage, il souffre cruellement d'être séparé des siens, et soupire après le jour du retour. Au début, le régime anglais, les viandes succulentes, le saumon à tous les repas, lui paraissent excellents, et il se porte à merveille. Mais il s'en lasse bientôt, et, le 29 août, il écrit :

> « Le régime de ce pays ne m'arrange guère mieux que le climat. Il est échauffant et pourtant relâchant, malsain, au total, pour nous autres qui n'en avons pas l'habitude. Le matin, du thé, du beurre; leur café n'est pas potable. Le lait est servi en si petite quantité que chacun n'en a qu'une goutte. A diner, bœuf, mouton, fortement saupoudré de poivre; à cela près, excellent. S'il y a du poisson, c'est du saumon. Nous en voilà, je crois, rassasiés à jamais. Enfin, l'invariable fromage de Chester, assez bon malgré l'âcreté. La boisson est de l'eau, mais on peut demander et payer à part une assez bonne petite bière. Nous n'avons osé goûter encore ni l'ale ni le porter. Le vin de Sherry ou de Porto dont on boit souvent un petit verre après le repas pour se réchauffer est une des drogues les plus malsaines dont on puisse faire usage. »

Nous voyons, d'après les lettres de Célestine, que Michelet était revenu d'Angleterre dans une disposition chagrine, qui contrastait avec l'enthousiasme que son cousin Lefebvre éprouva quand il fit le même voyage. Toutefois, il en avait bien profité, et quand le troisième volume paraît, en 1839, on y trouve l'impression directe

des observations faites en 1834. On y sent l'admiration que lui inspire la puissance et l'énergie du peuple anglais. Dans son second volume, il avait bien rendu justice à la prodigieuse force sociale créée par la conquête normande, mais il avait exagéré au-delà de toute vraisemblance l'oppression exercée sur les Anglo-Saxons par leurs conquérants :

« Là, le serf fut tout un peuple et le servage approche en horreur de l'esclavage antique ou de celui de nos colonies. Nul lien entre les vaincus et les vainqueurs; autre langue, autre race; l'habitude de tout pouvoir, une exécrable férocité; nul respect humain, nul frein légal. »

Au tome III, Michelet trace un tableau remarquable et impartial de l'Angleterre d'Édouard III et marque admirablement comment, déjà commerçante, elle a, au Moyen-Age, ce double caractère mercantile et guerrier qu'elle gardera toujours. Il discerne avec clairvoyance l'une des supériorités de l'Angleterre au Moyen-Age, avoir de bonnes monnaies, faire de bonnes lois, parce que l'intérêt bien entendu le commande.

Au tome V, paru en 1841, arrivant à la fin de la guerre anglo-française et montrant le pauvre roi Henri IV comme la victime de cette longue lutte, il résume en quelques lignes admirables les résultats de ce combat perpétuel et de ce contact des deux nations. Mais ces lignes étaient sinon écrites, du moins déjà conçues et préparées dans une note de 1839. Les événements de 1840, la dure humiliation infligée à la France par l'Angleterre, réveillèrent toute l'animosité de Michelet. Surtout il fut indigné quand, aussitôt après, il vit, sous l'influence de Guizot, l'Entente cordiale devenir le pivot même de notre politique étrangère, et, après la mort du duc d'Orléans, en 1842, l'anglomanie sévir à la cour, dans la politique, la société mondaine et la littérature. Il a un retour violent de colère et d'enthousiasme patriotique. Il est convaincu qu'une guerre européenne est menaçante sous les apparences d'une paix perpétuelle [1]. Il proteste contre un cosmopolitisme aveugle sur les dangers dont la France est menacée; et il méconnaît la puissance trop réelle de l'Angleterre : « L'Angleterre et la Russie, dit-il, deux géantes faibles et bouffies, font illusion à l'Europe. Grands empires, faibles peuples! »

Au fond, Michelet, en écrivant ces lignes, en voulait surtout au gouvernement de Louis-Philippe et à la politique de la paix à tout prix. L'affaire Pritchard s'était terminée en 1845 par le paiement d'une indemnité, et la visite de la reine Victoria le 8 septembre à Paris avait paru aux ennemis du gouvernement de Juillet la consécration de l'humiliation française.

A mesure, cependant, que Michelet étudia davantage son histoire, il devint juste pour l'Angleterre. S'il jugea sévèrement sa politique au XVIII[e] siècle, quand elle foulait aux pieds les principes du droit des gens et jusqu'aux intérêts des puissances protestantes, pour assu-

1. *Le Peuple*, 1846, p. 244-246; 319-322.

rer sa suprématie maritime et commerciale, il sentit l'importance dans le monde de ce pays de liberté et de légalité, quand il vit en France la liberté et la légalité foulées aux pieds par le second Empire.

Aussi rend-il, dans l'Introduction au second volume de l'*Histoire du* XIX*e siècle*, un admirable hommage aux grandes qualités du caractère anglais. Au tome III, il écrit deux chapitres remarquables sur Malthus et James Watt, où il montre que, contrairement à ses prédictions de 1834, l'Angleterre, loin d'être vouée par le machinisme au paupérisme et à la ruine, lui a dû une richesse sans bornes et un immense accroissement de population. « Le globe entier, dit-il, est renouvelé par l'Angleterre. »

Michelet, d'ailleurs, pendant sa longue vie d'historien, avait eu l'occasion de connaître beaucoup d'Anglais, et des plus distingués. John Stuart Mill, Lewes, Darwin, F. Harrison, O' Donnell, O' Connor furent en correspondance avec lui, et Michelet était heureux de sentir des liens d'amitié se former entre les deux peuples. En 1838, il écrit au Révérend Jones, fellow de Magdalen College à Oxford : « J'ai été flatté de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'en ai été touché aussi. Cette communauté d'idées dans des nationalités naguère hostiles fait sentir vivement la fraternité du genre humain. » Et à M. Digby dont il vient de lire le livre *Mores catholici*, il écrit aussi :
« Tout ce que j'ai déjà lu de votre beau livre m'a vivement ému. Tant d'érudition et pourtant tant de vie, de chaleur d'âme. Je suis surtout heureux de voir que nous nous soyons rencontrés plusieurs fois. Cette coïncidence de vues dans des hommes de races et de langues différentes doit toucher plutôt que surprendre. Elle fait sentir et toucher au doigt la divine identité du genre humain. » C'est bien le même homme qui en 1872 (16 novembre) écrivait à Darwin : « Un pont se fait entre les deux nations. Les deux grands génies nationaux se reconnaissent enfin [1]. » De même dans son opuscule *La France devant l'Europe*, paru en janvier 1871, tout en déplorant l'attitude de Gladstone, il rappelle les magnifiques témoignages de sympathie venus d'Angleterre vers la France, l'article de Harrison dans la *Fortnightly*, les sentiments des classes ouvrières sympathiques à la France.

Ainsi Michelet, élevé dans des préjugés hostiles à l'Angleterre. s'en est peu à peu dégagé. La vie et l'histoire lui ont fait mieux comprendre le génie anglais et mieux juger l'avenir de cette grande nation.

1. [Mme Michelet s'était adressée à Darwin (voy. dans l'appendice du volume *Les chats*, publié par G. Monod), au sujet des chats, le 16 mai 1872. Elle disait : « Le nom de mon mari vous étant connu, je l'espère... ». La réponse de Darwin est du 23 mai].

CHAPITRE IX

Luther et la Réforme

En octobre 1835, Michelet, qui avait déjà publié cette même année la nouvelle édition complète de Vico en deux volumes, publiait ses *Mémoires de Luther*. Nous savons par une lettre de Chéruel de la fin de mars qu'il fut à ce moment obligé par la maladie d'interrompre son cours. Il ne le reprit pas dans le second semestre et il ne devait plus remonter dans la chaire de la Sorbonne. Il employa ses vacances, du 18 août au 25 septembre, à un voyage en Aquitaine avec Duruy, par Orléans, Tours, Poitiers, La Rochelle, Rochefort, Saintes, Cognac, Angoulême, Périgueux, Bordeaux, Bayonne, Pau, Tarbes, Toulouse, Montauban, Cahors, Tulle, Limoges et Bourges. Bien qu'il n'eût sollicité aucun subside ministériel pour ce voyage, bien qu'il dût subvenir aux dépenses de son secrétaire comme aux siennes, il se considéra comme chargé d'une mission et publia au retour un rapport important sur les archives du Sud-Ouest. Nous aurons occasion de revenir sur ce voyage. Je veux seulement faire remarquer que son *Luther* ayant paru en octobre, devait être imprimé avant le 18 août; et que Michelet trouva moyen, dans les sept premiers mois de 1835, d'imprimer trois volumes tout en faisant ses cours à la Faculté des Lettres, de janvier à mars, et ceux de l'École Normale pendant six mois.

On ne s'étonnera pas qu'il n'ait pu donner à son *Luther* toute l'ampleur que promettait sa préface. L'Introduction, qui devait contenir un essai sur l'histoire de la religion, et les biographies qui devaient faire suite à celle de Luther ne parurent jamais. Michelet crut-il vraiment qu'il pourrait les publier? On peut se le demander. Il était trop absorbé à cette époque par la préparation de la suite de son *Histoire de France* et par celle de ses *Origines du Droit*. Et s'il a donné à son histoire de Luther la forme presque impersonnelle d'une autobiographie tirée des œuvres du réformateur, c'est sans doute qu'il avait renoncé au plan formé autrefois d'un grand ouvrage sur la Réforme allemande.

La figure de Luther l'a préoccupé à travers toute sa carrière d'historien. Il ne sera pas sans intérêt de voir par quelles phases diverses a passé sa pensée sur le réformateur. Cette étude nous permettra de dire quelques mots des récents débats auxquels a donné lieu la personnalité de Luther et de revenir sur une question que nous avons déjà effleurée à propos de César : la psychologie historique.

Dès 1826, Michelet avait projeté d'écrire une histoire du XVIe siè-

cle. Il avait alors devant les yeux surtout la France et l'Angleterre. Mais il fut amené à s'occuper de la Réforme allemande en s'apercevant que l'histoire religieuse du XVIe siècle n'était intelligible que si on la rattachait à toute l'histoire du christianisme et de l'Église; et, avec cette promptitude ambitieuse, caractéristique de sa bouillonnante jeunesse, il rêve un colossal recueil des *Monuments historiques du christianisme*, avec traductions; puis une histoire de l'Église au Moyen-Age. Il renonce à ces projets démesurés pour écrire son *Précis d'Histoire moderne*, où, naturellement, il est amené à parler pour la première fois de la Réforme. Il l'appelle le plus grand événement de l'histoire moderne avec la Révolution française; il en fait le nœud de toute la politique européenne jusqu'au traité de Westphalie, il en marque les phases et les formes diverses avec une précision impérieuse, mais il n'en indique pas les causes profondes et la présente presque comme un événement inattendu, qui a surpris les réformateurs eux-mêmes et dépassé les prévisions de Luther. De Luther, il trace un portrait sans grand relief, dont il emprunte les principaux traits à l'*Histoire des Variations*, de Bossuet : « Il se flattait en vain de contenir les passions, une fois soulevées, dans les bornes d'une discussion abstraite. On ne tarda pas à tirer de ses principes des conséquences plus rigoureuses qu'il n'aurait voulu. » Je ne vois à noter comme remarquable dans les pages consacrées à la Réforme allemande, que l'importance qu'il y attribue à la question financière.

Michelet se montre, par cette observation très juste et très profonde, un précurseur des historiens modernes qui s'efforcent de rattacher les grandes révolutions de l'histoire à des causes économiques. Nous avons déjà cité les lettres à Nettement et à Sainte-Beuve, les notes personnelles où Michelet revendique l'honneur d'avoir, le premier, donné aux questions économiques la place qui leur appartient parmi les causes déterminantes de l'évolution historique. Il aurait pu indiquer que, dès 1827, il avait marqué ce rôle dans son *Précis d'Histoire Moderne*.

A peine le *Précis* publié, la préoccupation de l'histoire de la Réforme le reprend. Son journal nous le montre projetant une étude psychologique et biographique sur la personne même de Luther, et, d'autre part, une étude très générale sur l'Allemagne, l'esprit et la civilisation allemands, et cherchant à s'expliquer pourquoi les religions se sont distribuées à peu de chose près suivant les groupements ethniques, le catholicisme restant la religion des peuples latins, l'orthodoxie grecque celle des peuples slaves, le protestantisme devenant la religion des peuples germaniques.

Il conçoit alors le plan très vaste d'une histoire du XVIe siècle, mais s'effraye ensuite de l'immensité de cette tâche, et, le 20 avril 1829, se décide à réduire son sujet à une vie de Luther. Il n'est pas au bout de ses fluctuations, d'ailleurs, car il sent bien qu'il faut, pour comprendre Luther, être au clair et sur la race allemande et sur la question de la grâce, qui domine toute la pensée du réformateur. Il reste ainsi toujours ballotté entre une grande synthèse de l'histoire reli-

gieuse, dont Luther serait le dernier terme, et une simple biographie qui servirait de pierre d'attente pour cette grande synthèse. La forme sous laquelle parurent les *Mémoires de Luther*, comme tomes II et III d'un ouvrage beaucoup plus vaste, dont le tome I serait une histoire de la religion, nous prouve qu'il avait sinon l'intention de réaliser son projet primitif, du moins le regret de n'avoir pu le réaliser.

En 1834, les idées de Michelet sur les causes de la Réforme s'étaient précisées. La corruption de l'Église n'était plus qu'une des sources, et non la principale, de la ruine de l'unité catholique. Deux causes plus profondes l'ébranlaient : en dehors de l'Église, le développement de la société laïque, de ce que Michelet appelle l'ordre civil, et au dedans le mouvement mystique qui tendait à substituer la religion individuelle à la religion de l'autorité, de la hiérarchie et de la prêtrise, qui trouve un aliment dans le retour à l'antiquité évangélique et hébraïque, comme le mouvement laïque trouve un aliment dans le retour à l'antiquité classique.

Dans son cours de 1835, resté inachevé, Michelet fit à grands traits l'histoire de la Réforme, en analysant la vie et l'œuvre de Luther, puis celles de Zwingle et de Calvin, en y mêlant une esquisse charmante et poétique de l'hérésie vaudoise au creux des vallées alpestres.

Dans ce cours, sa pensée, avide de généralisation, est successivement séduite par une série de points de vue qu'elle embrasse et développe avec une égale ardeur, mais dont il est difficile de tirer une synthèse nette et cohérente. Aussi ces leçons furent-elles l'objet des appréciations les plus contradictoires. Le journal libéral *Le Temps*, dans deux articles très remarquables des 9 et 21 mai, signés des initiales P. R. [1], reprochait à Michelet son injuste sévérité pour Luther et sa partialité en faveur du catholicisme, et d'autre part, Michelet, à la fin de sa quatrième leçon, se crut obligé de répondre à des lettres et à des articles où on l'accusait d'être trop favorable à Luther. Il répond par une déclaration de principes où il affirme le droit et le devoir de l'historien de sympathiser avec toutes les formes de la pensée humaine, avec tous les moments du développement humain pour les comprendre. En même temps, il garde visiblement pour l'Église catholique la prédilection que lui paraît mériter la forme religieuse qui a embrassé jusqu'ici la plus grande somme d'humanité dans l'espace et dans le temps.

Cette sympathie éclectique pour toutes les manifestations de l'âme humaine rendait difficile à Michelet, non seulement de porter un jugement précis sur la Réforme et les réformateurs, mais même de se faire une idée nette de la portée de leur œuvre. Il se trouvait, en effet, en présence d'une contradiction dont il ne découvrait pas la solution. Il continuait à envisager toute l'histoire comme une lutte entre la fatalité et la liberté. Or, il était difficile de ne pas considérer la Réforme comme un pas en avant dans la liberté. D'un autre côté, Luther et Calvin sont les défenseurs acharnés, intransigeants, de la

1. Probablement Pierre Leroux.

doctrine de la grâce, du self-arbitre, en un mot de la fatalité, contre l'Église catholique, qui cherche à concilier le libre-arbitre avec la grâce divine. Comment sortir de là? Michelet cherche l'issue en montrant Luther comme déchiré toute sa vie par des tendances contradictoires, doutant perpétuellement de lui-même et de son œuvre, et d'autre part en présentant la Réforme comme une révolution, vaste et complexe, œuvre d'un peuple plus que d'un homme, et où la personnalité de Luther ne joue qu'un rôle secondaire. Il reconnaît les services rendus par la Réforme à la liberté de penser :

« La liberté d'écrire et de penser, disait-il au commencement de sa sixième leçon, de répandre ses doctrines par des discours et par des livres, est une conquête que nos ancêtres ont payée de leur sang; aussi est-ce avec respect et reconnaissance pour ces rudes combattants, avec admiration pour leurs travaux, avec indulgence pour leurs erreurs que nous devons parcourir le récit de la lutte douloureuse dont la victoire a porté ses fruits parmi nous. »

Mais il remarque que les réformateurs n'ont pas voulu cette liberté dont ils ont été malgré eux les fondateurs. Calvin a fait brûler Servet. Il a écrit le *De haereticis puniendis*, où il justifie la peine de mort appliquée à l'hérésie. Cette doctrine passe, continue Michelet, de la religion dans la politique. Le Genevois Rousseau reçoit la doctrine de Calvin et la consigne dans le *Contrat social*. Le Neuchâtelois Marat fait la pratique de cette théorie, et la Terreur est l'application du *Contrat social*. Robespierre et Marat accomplissent au XVIII[e] siècle ce qu'enseignait Calvin au XVI[e]. Luther, de même, ramène toute la théologie, tout le christianisme, à la doctrine de la grâce, qui soumet au fatalisme divin l'homme arraché par le christianisme au fatalisme de la nature.

Cette doctrine de la grâce sera, quelques années plus tard, attaquée par Michelet avec une violence extrême; il y verra le centre même de la doctrine chrétienne, et il lui opposera l'idée de justice représentée par la Révolution. Elle lui paraît déjà, en 1835, une redoutable erreur et la négation même de tout le progrès de la civilisation. Aussi ne peut-il admettre que ce soit cette doctrine qui ait donné à la Réforme sa force et sa vertu, ni, par suite, que la personne et les idées de Luther aient été l'élément vital et capital de la Réforme. La Réforme, c'est la manifestation du génie de l'Allemagne saxonne et de l'Allemagne du Nord, contre l'Allemagne du Sud et l'Italie. C'est l'esprit de critique et de liberté qui se révolte contre la domination de Rome.

La doctrine de Luther se pose comme une protestation contre Rome. Elle devient, contre le droit romain et le droit canon, contre les légistes, contre l'Église, le mot d'ordre de l'opposition nationale de l'Allemagne contre l'Italie, en même temps qu'un cri de la conscience contre les abus et les vices de l'Église. Toutes les formes de l'opposition se groupent autour d'elle, le rationalisme de Zwingle et d'Erasme, comme le mysticisme; l'esprit d'indépendance des chevaliers, comme les aspirations démocratiques des paysans. Le cri de Luther : « Vive la grâce,

périsse le droit ! » devient un cri révolutionnaire, la devise de tous les révoltés.

Luther, alors, s'effraye de son œuvre, est en proie aux incertitudes, aux doutes, aux remords même, s'efforçant de trouver entre la doctrine de la grâce et les droits de la conscience libre une conciliation que Mélanchthon réussira mieux que lui à formuler. Et Michelet d'insister alors sur tout ce qu'il y eut de faible, de violent, de contradictoire, dans Luther; sur sa férocité contre les paysans qu'il avait soulevés, sur son infériorité vis-à-vis d'Erasme dans leur querelle sur le libre-arbitre, sur sa lâcheté vis-à-vis de Philippe le Magnanime, sur la sensualité qui se mêle dans sa vie domestique à ses hautes aspirations spirituelles; enfin, sur la place effrayante que prennent dans son esprit le rôle du diable et les superstitions démoniaques.

Cette conception de la Réforme et du rôle de Luther ne manquait pas de nouveauté. Michelet, entraîné par son amour des généralisations philosophiques, y ajoute une autre idée, qui n'a qu'un lien très arbitraire avec les précédentes, et qui est, à mon avis, sans portée sérieuse.

Il conçoit l'œuvre de Luther comme un effort pour retrouver l'unité, l'identification, comme il dit, en opposition à la liberté qui prévaut partout, brisant l'unité ecclésiastique du Moyen-Age et pénétrant de toutes parts dans l'Église catholique. Il découvre cette recherche de l'unité aussi bien chez les rationalistes et les philosophes, que chez les réformateurs; chez Luther, qui immole l'homme à la grâce divine, chez Calvin, qui fait de Genève une Rome protestante, où règne l'autorité et l'orthodoxie.

Voici comment Michelet termine ses leçons sur la Réforme :

> « Nous sommes arrivés au faîte du XVIe siècle et nous avons parcouru toutes les phases de cette idée d'unité qui l'anime et le remplit. Luther proclame la domination absolue de la grâce, c'est-à-dire l'unité de Dieu, et tout ce qui semble s'en écarter, le culte de la Vierge, des saints, etc...... Servet va plus loin; il veut poursuivre l'unité jusque dans le sein de Dieu, et rejette la Trinité comme une diversité. Enfin Giordano Bruno identifie Dieu et la nature, confond et réunit toutes choses, proclame le panthéisme des Eléates. Cette doctrine est renouvelée par lui, et pour que nul ne puisse douter de sa foi, il en devient martyr et la scelle de son sang. »

Les idées de Michelet pouvaient difficilement satisfaire les contemporains. Les admirateurs de la Réforme trouvaient qu'il diminuait Luther et faisait la part trop belle à l'Église catholique; les catholiques, plus clairvoyants, se rendaient compte que, sans approuver Luther, Michelet considérait le catholicisme du Moyen-Age comme irrémédiablement condamné.

Les critiques adressées à Michelet par le *Temps* ont une réelle portée et méritent de nous arrêter un instant.

L'auteur anonyme lui reproche d'abord d'avoir négligé d'expliquer le rôle immense et l'influence de Luther, de s'être borné à une biographie où le côté anecdotique domine et d'avoir tracé de Luther un portrait qui rend incompréhensible ce rôle et cette influence.

« Au résumé, qu'a-t-il fait de Luther? Dans sa vie publique et son rôle de penseur, un ennemi de la raison et de la liberté, un théologien mystique et un homme de passion et de fanatisme intermittent, de contradictions et d incertitudes perpétuelles, une âme faible et petite, jouet de fantômes et de fascinations. Luther enfin se reniant lui-même et faisant pénitence de son audace et de son génie. »

D'où la diminution de la personne de Luther et la méconnaissance de son rôle.

« Comment voir, dit le critique, dans la réforme de Luther un fatalisme éloquent, la souveraineté de la grâce, l'anéantissement de l'indépendance et de la pensée de l'homme; dans le christianisme de la Rome pontificale de ce temps la liberté, le droit, l'examen; dans l'ordre nouveau qui s'élève quelque chose de pire que l'ancien; dans Luther un accident fort peu nécessaire au protestantisme, une superfétation! Ce ne sont point là des paradoxes; ces contre-vérités heurtent et repoussent. »

Le critique ne peut se dissimuler cependant que la théorie de la grâce a bien été le fond de la doctrine de Luther, et que c'est une théorie fataliste. Michelet se tire trop aisément d'affaire en représentant la doctrine de la grâce comme une erreur de Luther, une contradiction avec le protestantisme même. Non, la doctrine de la grâce a été le centre même de la Réforme protestante, chez Calvin comme chez Luther. Comment a-t-elle pu être un ferment de liberté et d'énergie morale? C'est une question que se sont posée tous ceux qui ont étudié l'histoire de la Réforme. Il y a à cela des raisons assez évidentes. Tout d'abord, la doctrine augustinienne de la grâce a été, à travers toute l'histoire de l'Église, le grand ferment des hérésies, elle fait dépendre le salut, non des actes extérieurs, non des sacrements, non des paroles du prêtre, mais du sentiment intime de la conscience du pécheur qui se sent en rapport avec Dieu. La doctrine de la grâce conduit ainsi directement à la suppression de l'institution ecclésiastique, pour y substituer le rapport direct de l'âme avec Dieu. Plus que de Dieu, l'âme, en réalité, ne dépend que d'elle-même. Cette doctrine peut sans doute conduire à toutes les exagérations du mysticisme et de la vie contemplative; mais, dans une période de lutte, et quand il faut se défendre contre l'autorité du dehors, elle devient un principe d'action puissant. L'homme, libéré de l'autorité humaine, a le sentiment d'agir avec Dieu, pour Dieu et fait de sa conscience individuelle une forteresse dont il ne donne la clef à personne. Ainsi, la doctrine de la grâce en ne donnant à l'homme d'autre maître que Dieu, engendrerait en lui un orgueil effréné, si le sentiment de sa dépendance envers Dieu ne le ramenait à l'humilité.

D'autre part, la doctrine de la grâce est fondée, non sur la tradition ecclésiastique, mais sur l'étude de l'Écriture sainte. Comme l'Écriture a besoin d'être interprétée, et que la Réforme fait de la conscience individuelle l'interprète de l'Écriture, le libre examen trouve dans la Réforme un appui, malgré l'étroitesse et l'intolérance de la plupart des réformateurs. J'ai dit le rôle capital joué à l'origine de la Réforme par le réveil des études bibliques et hébraïques dont

Reuchlin fut l'initiateur, et l'importance de la critique du nouveau Testament, dont Erasme fut un des premiers représentants; enfin, l'action immense exercée par les traductions de la Bible en langue vulgaire, à la diffusion desquelles l'Église s'oppose tant qu'elle le peut, mais qui, depuis la Bible des Vaudois et celle de Wicleff, jusqu'à celle de Luther et aux Bibles calvinistes, jouèrent un très grand rôle dans la diffusion de la Réforme. Chaque protestant devient le gardien et le juge de la loi religieuse. Et l'on sait avec quelle liberté Luther jugeait les livres sacrés eux-mêmes.

Ainsi, libération de la conscience dans le domaine de la vie intérieure, libération de l'individu dans le domaine de l'action; libération partielle de l'esprit par l'étude et l'interprétation des Écritures; à ces trois points de vue la Réforme et la doctrine de la grâce se présentaient comme un affranchissement de l'âme humaine.

Le critique du *Temps* a tort de reprocher à Michelet de trahir la cause de la libre-pensée pour se rapprocher du catholicisme. Il lui a reproché justement d'avoir méconnu ce que je viens d'indiquer ici · l'âme de liberté qui se trouvait dans la doctrine fataliste de la prédestination, par le seul fait qu'elle faisait de la conscience le seul maître de l'homme.

Ls amis de Michelet furent très irrités de ces critiques, comme le prouve une lettre de Faucher. Michelet néanmoins en fit son profit quand, au mois de juillet et d'août, il imprima ses *Mémoires de Luther* et en écrivit la préface. Il maintint son point de vue à l'égard de la théorie de la grâce, mais il chercha à expliquer comment Luther a pu être un libérateur de l'esprit humain, tout en enseignant le fatalisme [1]. Il maintient aussi son opinion sur le caractère de Luther, « sur ce grand et malheureux homme », et sur ce qu'il y eut d'impuissant et d'inconséquent dans sa conception religieuse.

Michelet tient en même temps à préciser son attitude à l'égard du catholicisme. Il n'avait jamais été catholique au sens spécifique et dogmatique du mot; mais il regardait le catholicisme comme le développement historique normal du christianisme. Le protestantisme ne lui apparaissait alors, et, ajoutons-le, ne lui est jamais apparu que comme un effort « inconséquent et impuissant » — il le disait du luthéranisme — pour conserver l'essence religieuse du catholicisme sans son organisation ecclésiastique, pour concilier la raison avec la foi. Quelque sympathie qu'il ait eue plus tard pour les protestants comme défenseurs et martyrs de la liberté de conscience, jamais il n'eut, comme Quinet, la pensée de se rapprocher de l'Église protestante. Jamais il ne crut que le protestantisme pourrait se substituer au catholicisme. Il croyait en 1835, et il crut jusqu'en 1842, le christianisme la religion éternelle de l'humanité; il pensait seulement, qu'il devait se transformer, périr sous sa forme médiévale, pour renaître

1. Faucher, dans un article du *Courrier français* sur le *Luther* donna avec plus de force que Michelet et que le *Temps* l'explication vraie du rôle libérateur joué au XVIe siècle par la doctrine de la grâce.

sous une forme moderne qu'il se sentait incapable de définir. Aussi éprouvait-il, en pensant au christianisme, des sentiments d'une inexprimable mélancolie. Plus tard, Michelet dressera en face de la grâce chrétienne l'idée de justice, il verra dans le christianisme non plus la religion éternelle, mais une des formes de la religion éternelle, destinée, comme les autres, à périr — en 1835, il ne peut encore se décider à s'en séparer, bien que le christianisme ne soit pour lui ni une doctrine, ni une autorité infaillible, mais seulement un grand fait historique, une sorte de synthèse de toutes les aspirations de l'humanité pendant quinze siècles.

Remettant donc à un autre temps le travail d'ensemble, dont il sentait la nécessité, Michelet se contenta de publier sous le titre de *Mémoires de Luther* une simple biographie.

On lui a reproché ce titre, Luther n'ayant point écrit ses Mémoires. Ce reproche serait justifié si Michelet, avec des morceaux pris dans les lettres, les écrits et les conversations de Luther, avait fabriqué un récit factice, à la première personne. Mais il a simplement voulu montrer par ce titre qu'il n'avait pas composé une biographie critique. Il a réuni et relié entre eux des morceaux émanés pour la plupart du réformateur lui-même et constituant réellement une histoire de sa pensée et de sa vie, écrite par lui-même. Ce choix a été fait de la manière la plus intelligente et constitue une biographie des plus attachantes. Elle ne fait pas seulement honneur à Michelet, mais aussi à ses secrétaires, Muntz et Duruy, qui l'ont aidé dans le choix et la traduction des morceaux.

Un tel livre, par sa nature même, échappe à la critique. Et pourtant, on doit se demander si l'image morale qui en ressort est bien exacte; si impersonnel que soit ce travail de marqueterie, le choix même et la disposition des textes déterminent un jugement sur le caractère de Luther et son œuvre. Or, Luther nous y apparaît à peu près tel que Michelet l'a montré dans ses leçons à la Sorbonne. A ses débuts, c'est surtout une âme malade et tourmentée. Il entre au cloître sans ferveur et sans foi, le cloître lui offrant la sécurité et le pain quotidien; mais aussitôt « commencent, je ne dis pas les regrets, mais les tristesses, les perplexités, les tentations de la chair, les mauvaises perplexités de l'esprit. » Il est épouvanté par l'idée de la justice de Dieu et n'arrive à retrouver la paix que par l'idée de sa grâce. Venu en Italie, il s'aperçoit que l'idée de la grâce n'y est plus comprise; on n'y attache d'importance qu'aux œuvres, et dans la mesure où celles-ci profitent au bien matériel de l'Église; il sent en même temps dans son cœur les révoltes séculaires de l'Allemand contre l'oppression romaine. C'est sous ces impressions qu'il lance ses thèses contre les indulgences, quand le dominicain Tetzel vient les prêcher en Allemagne. Condamné par le pape, il brûle sa bulle, sans se douter qu'il allume un incendie qui ne s'éteindra plus. Michelet montre alors Luther poussé comme malgré lui à la rupture totale avec Rome, à la création d'une Église nouvelle, par les violences de ses adversaires d'une part, et de l'autre par ses propres partisans. Luther

est au début alarmé de son succès, tout prêt à se soumettre. Puis, quand la rupture devient inévitable, ce sont des hésitations sur tous les points, même sur la messe, une très grande tolérance, et nullement l'idée de créer partout des églises sur le même modèle. « La Réforme alors lui échappe en s'étendant chaque jour au dehors ». Michelet résume ainsi son impression sur la période 1521-1528 : « Cette époque de la vie de Luther fut prodigieusement agitée et misérablement laborieuse. » Dans la guerre des paysans, il insiste sur la violence avec laquelle Luther, après avoir attaqué les nobles et les princes, condamne les paysans. Après la double crise de la guerre des paysans et de la lutte contre Carlstadt d'une part, de la lutte contre Erasme et les humanistes de l'autre, il dit : « L'âme de Luther faiblit visiblement. Le découragement s'empara de lui. Dans cet affaiblissement de l'esprit, sa chair redevint forte. Il se maria. Les deux ou trois années qui suivent sont une sorte d'éclipse pour Luther[1]. » Ainsi, le mariage de Luther est représenté comme une sorte de renonciation à l'idéal. Et Michelet note que, vers la fin de 1527, Luther fut malade de corps et d'esprit. Il n'est tiré de son abattement que par les dangers qui menacent l'Allemagne et la Réforme, l'invasion des Turcs, la diète d'Augsbourg de 1530, la guerre de la ligue de Smalkalde, et enfin la grande crise provoquée par les anabaptistes de Munster, de 1534 à 1536. La triste aventure de la bigamie du landgrave de Hesse vient, en 1539 et 1540, forcer Luther à une concession morale dont il sent la honte, et depuis cette époque jusqu'à sa mort, dit Michelet, « toutes ses lettres sont pleines de dégoût et de tristesse... Il voit bien qu'en travaillant à rétablir l'Évangile dans sa pureté primitive, il n'a fait que fournir aux puissants du siècle les moyens de satisfaire leurs ambitions terrestres ». Ses dernières années, où il souffre cruellement de la pierre, où il travaille avec peine à apaiser les querelles atroces des comtes de Mansfeld, où il voit avec douleur combien peu la Réforme a amélioré les mœurs, sont pleines d'amertume. Avant, toutefois, de raconter la mort de Luther, Michelet s'arrête un instant pour nous faire assister à la vie de famille, pieuse, tendre et grave, du réformateur et pour extraire de ses œuvres les passages les plus saillants sur la philosophie, la théologie, l'histoire de l'Église, les arts, les études et l'éducation, sur le diable enfin, qui toute sa vie a hanté sa pensée.

Voilà le portrait que Michelet traçait de Luther en 1835. Au total « un grand et malheureux homme ».

Vingt ans plus tard, en 1855, Michelet écrivait son volume sur *la Réforme*, et se retrouvait en face de lui. Il avait, à la fin de son volume de *la Renaissance* et dans les premiers chapitres de *la Réforme*, mon-

1. C'est une erreur. Marié le 13 juin 1525. L'année 1526 est l'année de la diète de Spire et aussitôt Luther s'occupe activement de l'organisation de l'Église; il entreprend la lutte avec Zwingle sur la Cène, écrit son catéchisme. Il est vrai qu'en 1527 il est entravé par de graves atteintes de la pierre dont il devait mourir vingt ans plus tard; mais cela ne l'empêche pas, pendant la peste, de se dévouer sans compter aux malades.

tré avec une puissance et une éloquence extraordinaires le mouvement d'idées produit par la renaissance des études classiques et le soulèvement de l'esprit national allemand contre Rome, dont Hutten fut le principal représentant. Mais, ni le mouvement des humanistes qui reviennent au paganisme et ne songent qu'à jouir de la vie et de l'art, ni l'érudition mêlée de chimères de savants de cabinet comme Reuchlin, ni l'esprit d'indépendance des chevaliers allemands, demi-brigands qui suivent Hutten et Gœtz de Berlichingen, n'auraient pu libérer le monde de la domination de Rome. Une puissance nouvelle, la Banque, représentée par les Fugger, a réussi à faire triompher, à la mort de Maximilien, la candidature de Charles d'Espagne, déjà maître des Pays-Bas, de l'Espagne, d'une partie de l'Italie et des possessions espagnoles d'outre-mer. Cette colossale domination ne peut qu'être alliée de Rome, et Rome, elle aussi, qui a besoin d'argent pour sa diplomatie, ses guerres et ses œuvres d'art, devient une banque colossale, qui bat monnaie avec les indulgences. Le monde semble voué à rester esclave sous la domination de l'Empire et de l'Église. Il n'y a pas d'espoir pour l'esprit humain de se voir libéré, et Albert Dürer trace l'image désespérée de la *Mélancholia*, la science renonçant, au milieu de ses instruments brisés, à découvrir la vérité.

Seule la Réforme dans toute l'Europe, seul le mouvement luthérien en Allemagne, créèrent une force suffisante pour briser les puissances coalisées de l'Empire et de l'Église, pour donner leur libre essor aux formes nouvelles de la vie religieuse et intellectuelle du monde moderne.

Encore en 1855 Michelet reste fidèle à l'idée déjà exprimée en 1835, que Luther ne *fit* pas la Réforme, et se borna à la soutenir et à la diriger. « Le grand éclat de Luther, dit-il, page 116, sa personnalité puissante, le succès de sa résistance, rayonnèrent dans toute l'Europe et la Réforme en fut encouragée. D'elle-même elle était née partout. »

Sans doute, mais la place immense qu'a prise la personne de Luther dans ce mouvement, l'ascendant qu'il a exercé sur les imaginations, Michelet les a compris et le Luther qu'il nous présente ne ressemble que bien peu à celui de 1835. Ce n'est plus cette fois « un grand et malheureux homme », malade si souvent d'incertitudes, de regrets et de dégoût; c'est l'indomptable, le grand, l'héroïque Luther dont le trait de caractère essentiel est la joie héroïque. Michelet exalte cette joie de Luther dans une page étincelante.

La puissance réformatrice, telle qu'elle apparaît à Michelet dans cette espèce de vision fantastique, se trouve résumée, symbolisée dans une partie de l'œuvre de Luther que Michelet avait à peine touchée d'un mot en 1835, son œuvre musicale, ses chorals. La musique apparaît à l'historien comme l'âme même de Luther et de sa réforme.

En 1835, tout en faisant une peinture charmante de la vie de famille de Luther, il avait néanmoins représenté son mariage comme une défaillance. Maintenant les deux grands actes de Luther, c'est d'abord d'avoir, en opposition à l'ascétisme du Moyen-Age, rendu la première place dans la cité et l'Église à la famille, c'est ensuite d'avoir

fait de la lecture de la Bible la base de la famille. Et il exalte avec raison dans Luther, traducteur de la Bible, écrivain en langue vulgaire, celui qui a créé la langue littéraire allemande, l'homme qui a donné à l'Allemagne une unité morale, la seule qu'elle ait connue pendant longtemps.

Nous assistons ici à un de ces revirements qui se sont produits parfois dans l'esprit passionné de Michelet. Nous en avons vu déjà un autre exemple dans ses jugements sur les Juifs et l'un comme l'autre sont dûs au changement qui s'était fait entre 1840 et 1850 dans sa conception de l'évolution religieuse de l'humanité.

Devons-nous penser que les deux portraits sont faux, ou que l'un des deux est faux et l'autre vrai? Je crois que là comme ailleurs, Michelet a vu avec puissance — et avec exagération — des côtés différents de la réalité.

Nous touchons ici à une des questions d'ordre général et de méthode historique dont je parlais en commençant ce chapitre. Est-il possible de faire la psychologie des personnages historiques? Cette question s'est déjà présentée à nous à trois reprises.

Beaucoup de ceux qui se sont occupés de philosophie de l'histoire l'ont nié. Personne ne l'a fait avec plus de force que M. Bourdeau dans son livre si suggestif sur l'*Histoire et les Historiens*. Il nous est difficile, fait-il observer, de nous connaître nous-mêmes; plus difficile encore de connaître et de juger les hommes auprès de qui nous vivons; et par suite tout à fait impossible de pénétrer les personnages de l'histoire que seuls des témoignages souvent contradictoires, ou un nombre limité de leurs actes et de leurs écrits, quand ils ont écrit, nous font connaître.

Difficulté cependant n'est pas impossibilité. Renoncer à comprendre la psychologie des personnages historiques, ce serait renoncer à faire de l'histoire, car elle n'offre d'intérêt pour nous que comme histoire de l'âme humaine.

Ce qui est vrai, c'est que nous sommes trop mal renseignés sur certains personnages pour pouvoir nous faire de leur psychologie une idée autre que conjecturale; ce qui est vrai aussi, c'est que si certains personnages sont relativement faciles à connaître parce qu'ils ont des âmes simples, la complexité des autres les fait échapper presque complètement à nos interprétations. Tous les portraits qu'on a tracés de saint Louis se ressemblent à peu de chose près. Au contraire, il est bien difficile de se faire une idée juste du caractère et même de la capacité politique de Philippe le Bel. Appliquant cette idée au sujet qui nous occupe, nous trouverons la psychologie de Luther aussi difficile à déterminer que celle de Calvin est relativement aisée. Cela tient à trois causes : à la carrière des deux hommes, à leur nature, aux documents qui nous les font connaître.

Calvin, de vingt-six ans plus jeune que Luther (1509 et 1483), a entrepris son œuvre de réforme en 1532, deux ans après que la confession d'Augsbourg avait été présentée à la diète. Calvin commençait donc à enseigner à un moment où, si l'on pouvait encore espérer un

accord entre les réformés et les catholiques, la conception d'un schisme était nettement formée. Quand Luther avait entrepris la lutte, il ne pouvait songer à autre chose qu'à la réforme de l'Église même, et il devait pendant bien des années hésiter devant la rupture. Si Calvin eut à souffrir des traverses et des tribulations, elles furent bien peu de chose auprès de celles contre lesquelles Luther eut à lutter. Pendant les vingt-trois dernières années de sa vie, Calvin vécut à Genève, dans un asile où il jouissait d'une autorité incontestée et d'une sécurité presque absolue. Qu'était-ce que les querelles genevoises, les négociations avec les républiques suisses, en comparaison de la vie de Luther, qui d'un bout à l'autre est une tourmente révolutionnaire? Ses partisans : les chevaliers, les humanistes, les princes protestants, sont aussi redoutables que ses ennemis : Charles-Quint, les légats pontificaux et les princes catholiques ou les réformateurs anarchistes, paysans ou anabaptistes. A part quelques amis sûrs comme Mélanchthon, il n'a pas un lieu où il se sente vraiment écouté et obéi, où il puisse agir librement [1]. Il voit son œuvre à chaque instant compromise et défigurée, et il est obligé dans cette lutte à des compromissions dont il a honte. Il voit s'accumuler sur ses pas des ruines qui le désolent. De là sans doute ses contradictions, ses désespoirs. Ajoutez que Calvin a un tempérament de juriste et de théologien méthodique et précis, sans imagination, d'une énergie réglée et continue, un esprit d'une clarté impeccable. Il va devant lui avec la rigueur d'un syllogisme, sans hésitations ni repentirs. Il trouve d'ailleurs l'œuvre déjà préparée par ses prédécesseurs; il n'a qu'à organiser la Réforme et à lui donner ses dogmes. Il y apporte la sécheresse et la netteté de l'esprit latin. Luther est tout spontanéité, fougue et passion, imagination et sensibilité. C'est la nature allemande dans ce qu'elle a de plus puissant, de plus riche, de plus tumultueusement poétique. Une nature pareille, placée dans des circonstances aussi difficiles et aussi compliquées, ayant non à organiser une petite ville, mais à bouleverser et à transformer un monde, ne pouvait pas ne pas être perpétuellement secouée par des agitations contradictoires et ne pas passer constamment par tous les extrêmes des impressions et des idées. Luther a eu à constituer une doctrine, à organiser des églises, à diriger des villes et des princes, à apaiser des révolutions tout en résistant à la Papauté et à l'Empire. Peut-on s'étonner si ses paroles et ses écrits manquent souvent de cohérence, de pondération et de logique? On trouve tout dans Luther, les grossièretés les plus triviales à côté des délicatesses les plus exquises, les envolées les plus poétiques à côté de la raison la plus lucide et du bon sens le plus terre à terre, des colères effrayantes et des tendresses touchantes, la joie et les larmes, la gaieté héroïque dont parle Michelet en 1855, et les sombres désespoirs qu'il décrivait en 1835. Luther est un des génies les plus variés que le monde ait connus, un des plus difficiles à saisir et à définir. Il échappe à toutes les formules.

1. A Wittenberg, il vit dans la misère, comme à Eisleben.

Ajoutez enfin la nature des documents par lesquels nous connaissons les deux réformateurs. Calvin commence sa carrière par un livre l'*Institution chrétienne*[1] où il expose méthodiquement tout l'ensemble d'une doctrine que d'autres ont déjà élaborée, mais à laquelle il impose la belle ordonnance, la rigueur de son esprit de logicien, de juriste et de lettré, imbu des traditions classiques. A côté de cette œuvre travaillée pendant trois ans, de 1532 à 1535. puis remaniée avec soin de 1535 à 1541, et retravaillée encore constamment de 1541 jusqu'à sa mort, nous avons son catéchisme, ses commentaires de la Bible, fruit de méditations assidues et composés avec art, ses sermons, sa volumineuse correspondance presque tout entière adressée à des amis, des disciples, des partisans à qui il peut parler avec confiance et avec calme. La polémique ne tient qu'une place secondaire dans l'œuvre de Calvin, et quoique on y trouve les violences et surtout les duretés qu'on peut attendre d'un esprit aussi autoritaire, il ne se départit jamais d'une certaine hauteur magistrale, qui lui est relativement facile, car il écrase des ennemis vaincus, les libertins Servet, Castalion, Cathelan, Bolsec; son *Traité des Reliques* même est écrit avec la verve ironique d'un homme qui regarde de très haut ses adversaires. A côté de l'œuvre de Calvin, d'une tenue si suivie et si forte, où tout respire une pensée et une volonté toujours sûres d'elles-mêmes, celle de Luther s'offre à nous comme une œuvre de polémique et de combat. Sauf sa Bible, tous ses livres sont des livres de circonstance, écrits dans le feu de la bataille, et qui se ressentent du tumulte au milieu duquel ils sont nés. Luther est toujours sur la brèche; il n'a pas une minute de repos et de calme. Sa correspondance est pleine de polémiques, et même ses *Commentaires de la Bible* sont écrits d'un style véhément et tourmenté. Quand on écrit, comme l'a fait Michelet, la vie de Luther en faisant des extraits de telles œuvres, elles nous le font apparaître naturellement comme un esprit toujours immodéré et inquiet. Enfin, pour achever de connaître Luther, nous avons une source dont Michelet a fait un très grand usage, source précieuse mais singulièrement trouble et qui fournit sur le caractère et les idées du réformateur des renseignements souvent contradictoires; ce sont les *Propos de table*, les *Tischreden*.

Bien que Luther fût pauvre, les mœurs patriarcales de l'Allemagne d'alors et la générosité du réformateur faisaient de sa maison un asile toujours ouvert à des disciples et à des amis. Luther, en bon Allemand qu'il était, aimait à bien manger et à bien boire, et les heures des repas étaient les moments où avec le plus d'abandon et d'abondance, il communiquait librement à ceux qui l'entouraient ses pensées sur tous les sujets : politique, théologie, morale, vie familière. Les questions les plus sérieuses comme les plus frivoles étaient abordées par lui, tantôt en latin, tantôt en allemand, tantôt dans un langage bizarrement panaché d'allemand et de latin. Il se laissait aller

1. Qui a eu deux éditions, une latine 1536, une française 1541.

à son humeur, plaisantant sur des choses sérieuses, parlant gravement de sujets frivoles, et montrant avec une ingénuité parfaite ce qu'il y avait en lui de profondeur, de piété, de poésie, d'amour ardent de la nature, et aussi de violence, de sens du comique et parfois de grossièreté.

Les commensaux, admirateurs pour qui ses moindres paroles étaient dignes d'être recueillies, griffonnaient à table ou aussitôt après, les moindres mots sortis de la bouche du maître. Ils en formaient des recueils qui étaient ensuite recopiés. Les derniers venus transcrivaient les propos plus anciens pour grossir leur recueil sans souci des répétitions ni des contradictions.

Il a donc existé toute une série de recueils particuliers des *Propos de Table* de Luther[1] émanant les uns d'une série de commensaux qui vécurent chez Luther dans les années 1527 à 1535 ou 1537, Cordatus. Dietrich, Schlaginhaufen, Weller[2]. Les autres proviennent de ceux qui vécurent avec lui de 1538 à 1540, Heidenreich, Besold, Plato, Stoltz ainsi que de trois disciples qui composèrent avec leurs notes et celles de leurs amis des recueils généraux des *Propos* de Luther : Aurifaber, dont le recueil est le plus anciennement connu et a servi à Michelet, Lauterbach dont l'important recueil n'a été publié qu'en 1863-1866 et enfin Mathesius dont le recueil nous est parvenu dans un manuscrit incomplet mais complété par Krüginger avec les notes des autres disciples, et qui a été publié en 1903 par M. Kroker.

Si ces recueils sont précieux pour connaître la personne et les idées de Luther, ils constituent cependant une source dont on ne peut user qu'avec circonspection. Non seulement il est dangereux de juger les hommes sur des paroles échappées dans le feu de la conversation, mais il y a largement à tenir compte de l'exactitude, de l'intelligence et du scrupule des rédacteurs.

Vous touchez du doigt la difficulté de tracer un portait fidèle de Luther, et combien facilement ses admirateurs ont pu présenter de lui une image édifiante, tandis que ses adversaires nous le montraient sous des traits hideux et grimaçants.

Prenez ce que nous dit Janssen du mariage de Luther. Il nous le montre, après la guerre des paysans, à un moment où tous, nobles et paysans, sont furieux contre lui parce qu'il a blâmé leur fureur à tous; il se marie par une sorte de bravade et de folie, pour rendre ses ennemis plus furieux encore. Comme témoignage des sentiments qui ont poussé Luther à se marier; Janssen ne cite qu'un seul texte, une lettre à Léonard Koppe, bourgeois de Torgau, du 17 juin 1525,

1. Voyez sur les *Tischreden* la préface mise par M. Ernest Kroker au volume des *Luthers Tischreden in der Mathesischen Sammlung*. Leipzig, Teubner 1903.

2. Plusieurs d'entr'eux étaient des pensionnaires dont la présence aidait sans doute le réformateur à vivre. Il écrit le 19 janv. 1536 à Gaspard Müller : « J'aurais volontiers reçu Kegel au nombre de mes pensionnaires, mais le jeune Porse allant bientôt revenir, la table sera pleine et je ne puis pourtant congédier mes anciens et fidèles compagnons ». Catherine, sa femme, avait naturellement aussi son mot à dire, et il y eut des pensionnaires comme Dietrich qui s'éloignèrent faute de s'entendre avec elle.

où Luther écrit : « Vous savez ce qui m'est arrivé. Je me suis pris aux tresses d'une jeune fille. Dieu prend plaisir à nous étonner, à nous surprendre, à nous affoler, le monde et moi, » puis il cite ironiquement une lettre de J. Jonas qui écrit à Spalatin : « J'ai vu la fiancée couchée dans son lit et, à cette vue, je n'ai pu retenir mes larmes. En vérité Dieu est admirable dans ses conseils et ses œuvres » et enfin la lettre où Mélanchthon — toujours effrayé des hardiesses de Luther et d'ailleurs un peu blessé de n'avoir pas été mis dans la confidence de ses projets — représente à Camerarius son ami comme ayant été entraîné par l'ardeur de son tempérament. Si l'on prend tout l'ensemble des témoignages, on se fait des mobiles de Luther une tout autre idée. On le voit depuis 1522 combattant violemment l'idée du célibat ecclésiastique, conseillant à tous ses disciples le mariage, exaltant la vie de famille « l'état antique, divin, institué dans le Paradis, honoré des Pères, des prophètes, des apôtres, aujourd'hui honni des moines qui lui ont substitué un impur et diabolique célibat [1], » et décidant plusieurs d'entre eux, Bugenhagen, Justus Jonas, Capiton, Sick à se marier. Il recueille chez lui des nonnes échappées au couvent, parmi lesquelles Catherine de Bora qui devait devenir sa femme. Il cherche à les marier et trouve pour Catherine ellemême deux prétendants qu'elle refuse. Personne ne critique ni ne calomnie sa conduite au milieu de ces femmes, et en novembre 1524, il écrit à son ami Spalatin qui le pressait, au nom d'Argula de Staufen, de se marier : « Il ne m'est pas possible de prendre femme, non que je ne sente ma chair et mon sexe, car je ne suis ni de bois ni de pierre; mais mon âme est bien éloignée du mariage puisque j'attends la mort et le supplice mérités par mon hérésie »; et il ajoute ces paroles touchantes : « Je ne veux ni fixer à Dieu la limite de l'œuvre qu'il accomplit en moi, ni me roidir dans mes propres sentiments; mais j'espère qu'il ne permettra pas que je vive longtemps ».

Six mois après, il épousait Catherine de Bora. Il serait d'une psychologie bien étroite de rapporter la décision de Luther à un seul mobile, soit à un entraînement irrésistible comme l'a cru un instant Mélanchthon, et comme Michelet le croyait en 1536, soit à une résolution froidement raisonnée pour mettre d'accord sa conduite avec sa doctrine et prêcher par l'exemple ce qu'il n'avait jusqu'alors prêché qu'en paroles. Vraisemblablement, il y eut dans la décision de Luther une part d'entraînement, provoqué non seulement par la présence de Catherine dans sa maison et par la visible volonté de Catherine de n'épouser personne autre que lui, mais aussi par les épreuves terribles subies en 1523-1524 pendant la guerre des paysans et les luttes avec Carlstadt, et aussi le besoin de trouver un appui, un asile, une consolation dans la vie de famille. Mais tel que nous connaissons Luther, cet entraînement si légitime qu'il fût, n'aurait pas suffi. Il fallait encore qu'il vît dans son mariage un acte conforme à la volonté de Dieu et la manifestation la plus convaincante de sa ré-

1. Kroker, II, 239.

probation du célibat ecclésiastique. Il ne faut pas oublier que Luther a gardé son costume de moine jusqu'au 9 octobre 1524; jusqu'à cette date, pour qu'on ne pût l'accuser de prêcher une réforme par dérèglement d'esprit et de mœurs, il avait continué à mener la vie conventuelle, à observer les jeûnes et le maigre. Il se réjouissait des mariages de prêtres et de moines, mais ne voulut les imiter que lorsqu'il eut décidé de rompre absolument avec tout son passé monastique. Le 3 janvier 1525, il écrivait à Jean Rühel : « J'ai résolu, avant de quitter cette vie, de me mettre dans cet état (mariage) que j'estime institué divinement », et à ce moment, il ne songeait pas à épouser Catherine, puisqu'il cherchait à la marier à d'autres. On peut donc le croire lorsqu'il écrit à Amsdorf, le 21 juin : « Je n'ai pas voulu refuser à mon père, qui le demandait, l'espoir d'une postérité, et en même temps, je tenais à confirmer ma doctrine par un acte, tellement je trouve de cœurs pusillanimes, au milieu de cette si grande lumière de l'Évangile. C'est Dieu qui l'a voulu et qui l'a fait. Je n'ai ni feu ni passion, mais j'aime mon épouse... » Dans toutes ses œuvres et dans une foule de passages des *Tischreden*, il ne tarit pas en éloges enthousiastes de la vie conjugale, de la vie de famille, qui est pour lui la perfection de la vie chrétienne en opposition à la vie monacale. Il y voit l'accord parfait de la nature et de la grâce. Il est très facile, avec quelques citations habilement choisies, chez un homme habitué aux tournures humoristiques et familières et aussi à la crudité habituelle de son temps, plus grande peut-être chez lui que chez nul autre, de faire un tableau caricatural de ses sentiments de mari et de père. Certes il fait des plaisanteries d'un goût plus que douteux sur le nom de Catherine et les chaînes (*ketten*) où il est retenu, sur la bière (*Bahre*) où il aspire de mourir au monde et *Bora*. Mais il faut une singulière inintelligence ou une singulière mauvaise foi pour dire qu'il a senti l'opprobre de son mariage parce qu'il écrivait à Spalatin le 16 juin : « Je me suis rendu par ce mariage si vil et si méprisé que j'espère voir les anges en rire et les démons en pleurer. » L'ironie de cette phrase est pourtant facile à saisir, et isoler comme on l'a fait les mots « je me suis rendu vil et méprisé », c'est ou commettre un contre-sens ou calomnier.

Une foule de passages des lettres de Luther et de celles de ses amis me permettraient de tracer un tableau touchant de son intérieur. Quand il perd deux de ses filles, leur mort est acceptée par lui avec une douleur toute humaine et une résignation toute chrétienne. Ses lettres à ses enfants sont des merveilles de grâce et de tendresse. Je me contenterai de citer ce qu'il disait dans un de ses propos de table en 1537 : « Tout est bien allé. J'ai épousé une femme fidèle, sur laquelle le cœur d'un homme peut se reposer. Ah! cher seigneur, le mariage n'est pas une chose naturelle, mais un don de Dieu, une vie bien plus douce, bien plus chaste que tout célibat, quand il tourne bien. Quand il tourne mal, c'est un enfer. »

Quant à la mort du réformateur, c'est encore à Janssen que nous nous adressons, car il est après tout le plus instruit, le plus in-

telligent, je dirai même le plus équitable des adversaires de Luther. Comment nous le représente-t-il au moment de sa mort?

« Le diable ne lui laissait aucun répit. Les batailles qu'il lui livrait la nuit martyrisaient son corps et l'épuisaient de telle sorte qu'après ces crises il restait haletant, épuisé, sans voix. Ses continuelles angoisses, ses doutes, ses tourments de conscience sur la légitimité de ses actes, les protestations de sa raison, tout cela passait à ses yeux pour des suggestions sataniques. Il disait qu'on ne peut maîtriser la raison qu'en lui tordant le cou à l'aide de la foi et qu'il faut égorger cette brute. »

Puis après avoir montré Luther navré de voir le peuple protestant dans le comté de Mansfeld plongé dans les vices les plus grossiers, il consacre une page entière à réunir toutes les paroles les plus violentes et les plus atroces prononcées par Luther contre les juifs, pour terminer ainsi : « Il lui fallut renoncer à l'espoir de maudire une dernière fois la Papauté et les Juifs. Il était épuisé physiquement et moralement. Il expira dans la nuit du 18 février 1546. »

Ainsi Luther n'aurait été occupé les derniers jours de sa vie qu'à des pensées de haine et aurait été en proie à une sorte de frénésie. Or, nous savons que ses derniers jours ont été consacrés à rétablir la paix dans la famille de Mansfeld, et c'est dans un esprit paisible et joyeux, malgré toutes les souffrances, que Luther écrivait à sa femme quatre jours avant sa mort. Dans les dernières lignes écrites par lui, le 16 février, deux jours avant la fin, on trouve cette fantaisie géniale qui est la marque de toutes ses paroles et de tous ses écrits, avec la teinte bien naturelle de mélancolie d'un homme qui se sent mourir en laissant une œuvre inachevée [1].

Le récit de sa mort, tel qu'il nous a été conservé par son disciple et ami Justus Jonas, nous donne la même impression de calme et de bonté [2].

1. Le même jour il disait avec son humour habituel : « Je vais donner à manger aux vers un docteur bien gras ».

2. On est confondu de penser qu'en présence de l'ensemble de témoignages concordants sur une mort qui eut lieu en présence d'une foule de témoins et de laquelle nous avons le témoignage de Jonas, de Calvin, et des deux comtes de Mansfeld, des écrivains catholiques d'aujourd'hui n'ont pas craint de ramasser une fable inepte parue en 1591 dans l'ouvrage *De Signis Dei* de l'oratorien Thomas Bozio, reprise en 1606 par le franciscain H. Sedulius dans ses *Praescriptiones adversus haereses* : sur le témoignage d'un habitant de Fribourg en Brisgau qu'on ne nomme pas et qui avait vu l'écrit d'un prétendu serviteur de Luther, Luther aurait été trouvé pendu au-dessus de son lit après s'être couché ivre-mort; Luther serait mort de remords et de désespoir. C'est un député du centre allemand le Dr Majunke, directeur de la *Germania*, qui en 1893 a réédité cette fable qu'on retrouve dans un petit pamphlet paru à Graz en 1906 : *Luther wie er lebte, lieble und starb*; et il est triste d'ajouter qu'une Revue française, le *Mercure de France* du 1er août 1906, dans un article qui témoigne d'ailleurs de la plus grossière ignorance, a encore embelli cette légende. Heureusement qu'en Allemagne comme en France des auteurs catholiques honnêtes se sont chargés de la réfuter : en Allemagne le père Jésuite Michael, M. Pastor et surtout M. Paulus, l'auteur d'un livre remarquable sur *Tetzel* (1898), dans sa brochure *Luthers Ende* parue en complément du livre de Denifle; en France, Lorenz dans *La fin de Luther d'après*

Il mourut pauvre, après avoir vécu dans la familiarité des princes et des grands et avoir réussi au milieu des ruines accumulées par un des plus grands bouleversements que le monde ait vu, à créer et à organiser une Église toute nouvelle. Dans son testament il ne songe qu'à rendre un témoignage à la fidèle compagne de sa vie.

Nous pouvons maintenant revenir à Michelet et juger les deux portraits qu'il a tracés de Luther en 1835 et 1855. La conclusion qui s'impose, c'est que les deux portraits sont vrais, mais qu'ils ne sont complets ni l'un ni l'autre, et que, pour avoir le vrai Luther, il faut les réunir et les concilier.

Enfin que faut-il penser du rôle de la musique dans cette œuvre?

Michelet a caractérisé la musique religieuse créée par Luther dans des termes qui renferment une vérité profonde exprimée sous une forme très juste.

« Ce ne fut pas, dit-il, le morne chant du Moyen-Age qu'un grand troupeau humain récitait éternellement dans un prétendu unisson, chaos de dissonnances. Ce ne fut pas la farce obscène et pédantesque des messes galantes... Ce fut un chant vrai, libre, pur, un chant du fond du cœur. »

La manière dont Michelet définit ici le chant grégorien, si sublime dans son austérité nue, est très injuste. Mais, à vrai dire, ce chant, monotone dans son excessive simplicité, avait été délaissé dès le XIII[e] siècle et on avait laissé pénétrer dans la musique d'Église des motifs d'un caractère tout à fait mondain [1].

Tous les conciles du XIV[e] et du XV[e] siècles, et enfin le concile de Constance avaient protesté contre cette dépravation de la musique d'Église, dépravation que la Renaissance ne fit qu'aggraver et qui fut l'objet des condamnations du concile de Trente.

Goudimel en France. en Italie Palestrina perfectionnèrent cette musique religieuse nouvelle adaptée aux besoins de l'âme moderne, musique qui conserva la grande inspiration large et noble de la vieille musique grégorienne, mais en y introduisant les ressources variées de l'harmonie du chant à plusieurs parties, en en faisant, comme le dit si bien Michelet « le chant de ceux qui pleurent et qui sont conso-

les dernières recherches historiques (1898). Un des professeurs de théologie catholique les plus réputés de Wurzbourg, Merkle, en répondant à un pamphlet contre Luther du baron de Berlichingen de 1902, écrivait en 1904 dans ses *Reformationsgeschichtliche Streitfragen* : « La vérité doit être mise au-dessus de tous les intérêts de partis, et c'est un honneur pour la science catholique, pour celle du moins qui mérite ce nom, d'avoir été unanime à condamner le dilettantisme du D[r] Majunke qui a réédité la fable du suicide de Luther avec plus de zèle que de critique ».

1. Mais il ne faut pas oublier que cette altération mondaine des vieux chants grégoriens a été le point de départ de tout le développement de la musique religieuse polyphonique, et dès le commencement du XVI[e] siècle, on trouve en Italie et en Flandre une musique religieuse très noble fondée sur la polyphonie qui était entrée dans l'Église sous des inspirations et des formes plutôt profanes. Luther fut un des premiers de ceux qui surent se servir dans un esprit vraiment religieux, des ressources nouvelles fournies à la musique d'Église.

lés, la joie divine parmi les larmes de la terre ». C'est en grande partie avec les mélodies des chants populaires que le chant d'Église a été ainsi renouvelé. Luther se trouve dans une certaine mesure, à cet égard, le précurseur de Jean-Sébastien Bach, bien que celui-ci soit aussi un disciple de la tradition de Palestrina.

Michelet n'a pas eu tort, en 1855, de mettre en pleine lumière la place tenue par la musique dans la vie de Luther. Une des plus belles pièces de vers qu'il ait composées l'a été en l'honneur de *Frau Musika*. « la plus délicate de toutes les joies de la terre... car il ne peut naître aucun sentiment mauvais là où chantent de bons compagnons. Là, plus de colère, de disputes, de haine ou d'envie; et toute souffrance s'apaise... Le meilleur temps de l'année est le mois de mai, où chantent tous les oiseaux... c'est surtout le cher rossignol qui rend tout joyeux avec son aimable chant. Il faut lui en rendre grâce et surtout au cher Seigneur Dieu qui l'a ainsi créé pour être le vrai chanteur, le maître de la musique. Il chante et tressaille jour et nuit, jamais las de célébrer les louanges de Dieu. C'est lui qu'honore et loue mon chant, en lui disant un éternel merci. »

Luther tout enfant attirait à lui les bonnes grâces de ceux qui l'entendaient chanter. Toute sa vie il chanta d'une belle voix de ténor. Personne n'a jamais parlé de la musique avec une émotion aussi pénétrante, aussi convaincue que lui [1]. « La musique est un des meilleurs arts. C'est la musique qui donne la vie au texte. Elle chasse l'esprit de tristesse comme on le voit avec Saül... La musique est le meilleur cordial pour l'homme attristé; son cœur se sent ranimé et rafraîchi... La musique est une demi-discipline, une règle qui rend les hommes plus souples, plus doux, plus moraux et plus raisonnables. Le chant est le meilleur des exercices... Les chanteurs n'ont pas de soucis. Ils sont joyeux et chassent le souci par le chant... La musique est un beau, un magnifique don de Dieu. Elle fait fuir le diable... » Dans une lettre à Seufl du 4 octobre 1530, il écrit : « Il y a une foule de semences de nouvelles vertus qui sont développées dans les cœurs par la musique; les cœurs qui sont froids pour elle sont des cœurs de boue et de pierre... Après la théologie, il n'est aucun art qui puisse être mis à côté de la musique; elle seule peut faire ce que fait la théologie, rendre l'âme calme et heureuse... Les prophètes ont associé la musique à la théologie et révélé la vérité en psaumes et en chants. »

Il demande à Seufl de lui harmoniser le psaume *In pace*, afin qu'il puisse le chanter et l'entendre chanter à plusieurs voix avant de mourir :

« J'espère dit-il, que ma vie est près de sa fin. Le monde me hait et ne peut me supporter. Je suis odieux au monde et je le maudis. Aussi je demande au bon et fidèle berger de reprendre mon âme. Mais je voudrais auparavant chanter cet hymne et l'entendre à plusieurs voix »

En 1538, Luther compose un écrit en latin sur la musique « créée

1. Rade : *Doktor Martin Luthers Leben, Thaten und Meinungen...*, Tübingen, Leipzig, 1901, III, p. 614 et suiv.

depuis le commencement du monde et donnée à toutes les créatures. L'air même chante et résonne, les bêtes et les oiseaux sont pleins de splendides mélodies; mais la voix humaine est la plus belle de toutes... » Puis, après avoir analysé cette merveille de la voix, qui, avec quelques mouvements du gosier et de la langue produit des effets si délicieux, il ajoute : La musique est la régulatrice de tous les mouvements du cœur humain. Rien sur la terre n'est plus puissant pour rendre gais les attristés, tristes les joyeux, courageux les abattus, humbles les orgueilleux, pour calmer les agités, enseigner l'amour, diminuer la haine et l'envie. »

Cette passion de Luther pour la musique est un des traits nombreux qui font de lui un des représentants les plus complets et un des symboles les plus parfaits de l'esprit allemand. Je m'étonne même que Michelet n'ait pas, en 1835, à une époque où le symbolisme tenait encore une si grande place dans ses conceptions historiques, cherché davantage à faire de Luther, avec ses défauts comme avec ses qualités, le symbole de l'Allemagne. Jamais chez aucun peuple, aucun homme, prince, chef d'armée, révolutionnaire, réformateur ou poète n'a été au même degré l'expression du génie national ni n'a été adopté au même degré comme héros national. Je me rappelle toujours avec une mélancolique émotion ce que j'éprouvais dans l'hiver de 1870, quand sur les routes de France j'entendais les régiments allemands passer en chantant : « *Ein feste Burg ist unser Gott* »; je pensais à la singulière harmonie qui avait dû exister entre le génie de cet homme et le génie de son peuple pour qu'un hymne religieux composé par lui au XVI[e] siècle ait pu devenir au XIX[e] une espèce de chant national.

Ceci nous amène à examiner brièvement la plus importante des questions soulevées par Michelet. Dans quelle mesure la Réforme a-t-elle été l'œuvre de Luther?

Michelet a eu parfaitement raison de dire que Luther n'a pas fait la Réforme, qu'elle a existé avant lui, après lui et sans lui. Son seul tort a été de ne pas saisir à quel point Luther en a été l'expression et combien sa riche et originale nature a contribué à accentuer le caractère propre de la Réforme germanique. Il en est d'ailleurs de même des trois grands réformateurs, Calvin, Luther et Zwingli. L'Église réformée de France, de Genève, d'Écosse et de Hollande, a porté la marque du génie logique, autoritaire, sec et juridique de Calvin; les églises luthériennes de l'Allemagne et des pays scandinaves ont porté l'empreinte de l'esprit plus mystique, plus poétique, plus large, de Luther; l'Église helvétique a conservé la tradition rationaliste, humaine et démocratique de Zwingli. Mais n'est-ce pas aussi que Calvin devait à la France, Luther à l'Allemagne et Zwingli à la Suisse les caractères qu'ils ont contribué à accentuer? Voyez, par exemple, combien la doctrine de la grâce chez Luther et Calvin prend un caractère différent par des raisons toutes nationales, si je puis dire. Chez Calvin, la doctrine de la grâce se présente comme l'idée du choix des élus par un Dieu nettement distinct de l'humanité, et le salut des fidèles se produit par l'imputation pour

ainsi dire juridique du sacrifice de Jésus-Christ à ceux qu'il a décidé de racheter! Calvin rejette loin de lui toute idée de présence réelle dans l'Eucharistie. Car cette présence réelle est pour ainsi dire une atteinte à la personnalité de Dieu et une sorte de panthéisme, Dieu se trouvant omniprésent dans les hommes et dans la matière même. Chez Luther, au contraire, qui tient essentiellement à cette idée de la présence réelle et qui la spiritualise seulement, la notion de la grâce n'est que la notion mystique de l'union de l'âme avec Dieu, et sa conception religieuse est toute imprégnée, malgré lui, de ce panthéisme qui est au fond de toute la philosophie allemande et de l'âme allemande elle-même.

Luther n'est que l'expression supérieure de la Réforme, l'homme dont le puissant génie et l'action révolutionnaire ont non pas tant déchaîné les éléments de la Réforme religieuse qu'ils ne les ont concentrés et rendus capables de triompher. Cela est si vrai que, dans la sphère des idées, il ne nous apparaît nullement comme original. Il n'est pas une des doctrines auxquelles il a consacré son apostolat : suppression de l'autorité pontificale, suppression du haut-clergé, des ordres religieux, des biens et de la juridiction ecclésiastiques, du célibat des prêtres, dogme de la grâce substitué au salut par les œuvres et au pouvoir surnaturel du prêtre et des sacrements, qui n'ait été soutenue avant lui. Wiclef et Jean Huss les avaient déjà prêchées et si nous étudiions l'Allemagne du xve siècle, nous verrions toutes ces idées mûrir dans l'âme de ceux qui ont voulu purifier l'Église, Jean Ruchratt, d'Ober-Wesel (Johannes de Wesalia), le recteur de l'Université d'Erfurt, mort en 1482; Jean Pappe de Goch, prieur d'un couvent de femmes à Malines, mort en 1475; et surtout Jean Wessel ou Gansfort, maître à Cologne, Louvain, Paris, Heidelberg et Groningue.

Dirons-nous que si la Réforme a réussi en Allemagne, c'est à Luther qu'on l'a dû? Cela même serait exagéré, quels que soient les services rendus à la Réforme par Luther [1]. Quand on examine les pays où la Réforme a réussi et ceux où elle a échoué, on s'aperçoit que succès et échec ont été dus à des causes générales, car elle a réussi sous les formes les plus diverses. Pour que la Réforme pût réussir, il fallait plus d'une condition : 1° que l'Église fût assez corrompue pour que l'on sentît le besoin d'une réforme; 2° qu'il existât un mouvement scientifique et intellectuel opposé à l'Église; 3° qu'il existât un mouvement national d'opposition à Rome; 4° que le pouvoir civil eût intérêt à la Réforme.

En Italie, le mouvement intellectuel de l'humanisme était plus fort que partout ailleurs. Mais la papauté s'était mise au service de l'humanisme et de la Renaissance : les Italiens bénéficiaient des vices de l'Église. C'est à leur profit que Rome mettait le monde chrétien au

1. Et bien qu'il ait été considéré par les contemporains comme ayant été l'auteur et le chef de la Réforme le seul qui ait été capable de soutenir l'énergie de ses disciples et de contenir les imprudences des audacieux. Témoignage de Mélanchthon, sermon du 22 fév. (Kuhn, III, 388).

pillage. De sorte que l'Italie, prise dans son ensemble, ne sentait à aucun degré le besoin d'une Réforme.

En France, le mouvement intellectuel, hostile à la papauté, existait, mais les universités y étaient en pleine décadence et ce mouvement n'avait pas de centre. Le Collège de France était impuissant. Il fut cependant un des foyers de l'humanisme protestant. Mais le besoin de réforme était moins vif qu'ailleurs. L'Eglise de France jouissait d'une liberté et d'une espèce d'autonomie gallicane qui avait empêché une opposition nationale contre Rome de se former ou du moins d'aller jusqu'au schisme. Enfin, la royauté, depuis le concordat de 1516, avait tout intérêt au maintien de l'Église catholique, dont elle partageait les richesses avec la papauté.

En Espagne, on trouve un mouvement intellectuel très faible, un clergé très discipliné et très moral, entièrement dans la main de la royauté, qui était aussi maîtresse de l'Inquisition. Aucun élément de réforme. C'est l'Espagne qui, par les Jésuites, sera la maîtresse de l'Église et accomplira la Réforme de Trente.

Au contraire, en Angleterre et en Allemagne, tous les éléments que j'ai indiqués se rencontrent; un mouvement intellectuel ardent dans des centres universitaires puissants; un haut clergé corrompu, une vie religieuse intense, qui demande la réforme de ses abus, une opposition nationale séculaire contre la domination des Italiens, des Romains, et enfin, en Angleterre, une monarchie, en Allemagne, des princes qui ont tout à gagner à la rupture avec Rome, à la destruction des couvents, à la sécularisation des biens ecclésiastiques.

Michelet a donc raison de dire que la Réforme allemande était un fait allemand, non un fait luthérien. Que reste-t-il donc à Luther dans ce grand mouvement? Serait-ce à tort qu'il a été appelé luthéranisme? Non, sans doute. Luther en a été le plus génial représentant, l'expression la plus originale et la plus complète, le plus puissant instrument. Il en a été l'âme; mais il en a été l'âme parce que celle de l'Allemagne a vraiment été vivante en lui. Michelet n'avait pas tort, en 1828, en pensant que, pour bien comprendre Luther, il fallait remonter jusqu'aux origines mêmes de la nation qui l'a vu naître et suivre dans ses manifestations les plus intimes, dans sa poésie, dans ses traditions populaires, dans toutes ses évolutions religieuses, le développement de l'âme allemande.

Les *Mémoires de Luther* ne paraissent pas avoir produit une très vive impression sur le public. Les libres-penseurs se trouvèrent, comme le rédacteur du *Temps*, gênés en présence de l'image tracée par Michelet, et Courcelle-Seneuil, alors au début de sa carrière, mêlait, dans un article du *Bon Sens*, d'assez vives critiques à ses éloges. Les catholiques le louaient en exagérant encore les traits qui mécontentaient les libres-penseurs. Nous avons cité l'article de Charpentier. Nettement disait aussi, dans un article de la *Gazette de France*, du 12 octobre 1836, que « ces pages jettent à l'humanité une grande et terrible leçon. Luther eut encore plus d'agitations dans le cœur qu'il n'en versa sur l'Europe. Cette intelligence qui troubla le monde fut

elle-même effroyablement troublée. Il y a une idée toujours présente à l'esprit de Luther, l'idée du démon. Cet homme qui se dit envoyé de Dieu a toujours le nom du diable sur les lèvres. »

Les protestants virent en général dans le livre une condamnation du protestantisme. Abel Cherbuliez écrivit dans ce sens un article dans son *Bulletin Littéraire* ; le *Semeur* fit aussi entendre la même plainte, tout en admirant beaucoup l'œuvre, comme Cherbuliez.

Au contraire, le vieux Lacretelle et Pongerville virent dans les *Mémoires de Luther* un magnifique hommage rendu à un grand génie et à la Réforme. Sismondi, avec son esprit si judicieux et si pondéré, écrit à Michelet une lettre, qui est la plus importante que l'historien ait reçue à cette occasion.

Michelet ne songea pas à compléter son livre. Sans doute, il en avait lui-même senti les défectuosités. D'ailleurs, son *Histoire de France* le réclamait, et aussi une œuvre d'une tout autre nature, entreprise conjointement avec le *Luther* au retour d'Allemagne, les *Origines du Droit*, qui parurent en 1837.

CHAPITRE X

Le voyage d'Aquitaine — Les années 1835-1838 et l'élection au Collège de France

Après avoir achevé d'imprimer les *Mémoires de Luther* et la deuxième édition des œuvres de Vico[1], Michelet put réaliser le projet de voyage qu'il avait déjà formé un an auparavant. Il eut lieu du 18 août au 28 septembre, en compagnie de Victor Duruy[2].

Ce fut avant tout un voyage d'étude, et aucun des journaux de voyage de Michelet ne fournit un témoignage plus probant de l'extrême conscience et de la variété des préoccupations qu'il apportait à l'étude d'un pays. Comme d'habitude, il alla vite. Il mit un mois et dix jours à faire une tournée qui, raisonnablement, aurait dû prendre deux mois. Homme de famille, la séparation d'avec les siens lui

1. *Vico* fut mis en vente dès le mois d'août au moment du départ. Le *Luther* fut remis à Hachette le 15 sept. par M. Michelet père (lettre de Michelet père, du 9) pour être distribué aux journaux. Comme d'habitude Michelet imprimait lui-même et vendait au libraire. On faisait en même temps un tirage à 6.000 exemplaires du *Précis d'Histoire Moderne*.

2. C'est à la suite d'un arrangement avec Guizot, alors Ministre de l'Instruction publique et avec une mission (gratuite) que Michelet entreprit ce voyage. Voici la lettre qu'il adressait à Guizot le 22 juillet 1835 : « Monsieur, les cours de l'École Normale sont terminés, les élèves achèvent la préparation de leurs examens. Je vais m'acheminer vers l'ouest et le midi. J'ai mis à profit tous les renseignements qu'il était possible de trouver aux Archives, à la Bibliothèque Royale, à la bibliothèque de l'Institut, etc... catalogues de bibliothèques de provinces, notices sur les dépôts d'archives etc... J'ai pris note particulièrement que plusieurs des bibliothèques dont D. Martène, D. Vaissette et divers auteurs citent les manuscrits, sont aujourd'hui dispersées; plusieurs manuscrits importants que les auteurs d'histoires des provinces et des villes ont mentionnés, cités, extraits même, mériteraient d'être publiés dans leur forme originale. Que sont devenus ces manuscrits, aujourd'hui que les dépôts qui les contenaient ont été en partie détruits, en partie dispersés ? C'est ce qu'il serait utile de retrouver. J'en ai vu deux du plus haut intérêt à la Bibliothèque Royale. Pour le grand nombre c'est dans les localités mêmes ou dans le voisinage qu'on peut espérer les trouver.

« Vous avez eu la bonté de m'offrir une lettre qui m'autorisait à prendre connaissance des bibliothèques et des archives, particulièrement pour ce qui touche aux guerres de religion. Veuillez m'accorder cette autorisation, me donner vos directions personnelles, et me permettre d'examiner dans vos bureaux les réponses qu'ont faites à vos circulaires les conservateurs de bibliothèques et d'archives. Autrement je pourrais chercher longtemps ce qui serait trouvé d'avance. Il m'est, comme vous le savez, difficile de quitter l'École Normale et les Archives pour plus de deux mois. Je désirerais employer, si vous le voulez bien, en deux années et deux voyages les quatre mois que vous jugiez nécessaires pour cette exploration scientifique du midi ».

coûtait toujours. Bien que, vers ce moment, le caractère de Pauline eût commencé, comme sa santé, à s'altérer gravement, néanmoins leur correspondance garde ce caractère de tendresse attentive et inquiète (du côté de Michelet), que nous avons déjà noté. Pauline, qui était à Nogent-sur-Marne comme tous les étés, avec son beau-père et ses deux enfants, écrit des lettres insignifiantes, mais affectueuses. On la sent vivre en pensée avec son mari, pleine de sollicitude pour sa santé et soucieuse de le voir tirer de son voyage tout le profit possible. Malgré les occupations qui remplissent ses journées jusqu'à l'épuiser, l'obligation d'écrire de longues lettres à Mme Angelet et son journal tenu minutieusement à jour, il trouve le temps d'écrire tous les quatre ou cinq jours à Pauline. L'absence lui pèse; il est avide de nouvelles et voudrait que Pauline lui parle, non seulement de ce qu'elle fait, mais de ce qu'elle sent et de ce qu'elle pense; il désire aussi que sa femme s'occupe et se distraie. Dès le 20, deux jours après son départ, il écrit de Poitiers :« Je regrette déjà la maison. Je voudrais avoir pu t'emmener. » Le 2 septembre, de Bordeaux :

« Je relis tous les jours ta lettre, mais je n'y trouve pas assez de détails sur tout ce que vous faites, dites et pensez. Ecris moi tout. Tu dois bien penser que tes lettres ne sont lues de personne que de moi. Je désire savoir au vrai l'état de toutes tes pensées. Dis moi tout je te prie. Ne crains pas de me donner des détails insignifiants. Rien n'est indifférent pour moi. Tout cela me soutient et nourrit mon cœur, dans ce grand éloignement... Si tu pouvais douter que je t'aime tu devrais en être convaincue en voyant combien tu me manques, plus que tout au monde, plus que nos enfants. Adieu, ma bonne et chère amie, quoique ce voyage aille à merveille, quoique j'aie été reçu partout d'une manière à laquelle je ne pouvais m'attendre, je me sens bien pressé de revenir près de toi. »

On démêle à travers cette tendresse une inquiétude, le besoin de rassurer sa femme sur son affection, et le besoin aussi de trouver en elle plus qu'elle ne pouvait lui donner.

Michelet ne perd pas une minute. Tout son temps est utilisé pour son instruction historique et archéologique; pour l'étude économique des pays qu'il traverse, et psychologique des hommes qu'il rencontre, ce qui ne l'empêche pas de jouir en artiste des beautés de la nature. Son but principal est de bien connaître la partie de la France qu'il visite, pour contrôler son *Tableau de la France*, simple ébauche de l'ouvrage étendu de géographie humaine qu'il médite. En même temps, il veut se rendre compte de l'importance économique et politique de ces pays que l'Angleterre a possédés jusqu'au milieu du xve siècle, et préparer ainsi non seulement les trois derniers volumes, déjà très avancés, de son Histoire sur le xive et le xve siècles, mais aussi l'histoire du xvie et les guerres de religion. Enfin, archiviste consciencieux, candidat éventuel au poste de Garde général des Archives, il visite les archives et les bibliothèques, examine l'état des locaux, la conservation des manuscrits et dresse un inventaire sommaire des richesses qu'il trouve, en vue de son rapport au ministre.

Nous avons malheureusement perdu les lettres à Mme Angelet, et nous sommes réduits au journal dans lequel Michelet, trop pressé, ne

s'est pas laissé aller aux développements et aux descriptions qui font le charme du voyage d'Angleterre et de celui de Bretagne. Mais dans sa concision, ce voyage est très complet. Je vais m'efforcer de faire ressortir ce que l'on pourrait appeler sa méthode de voyage.

En diligence, il note la physionomie, le caractère de chacun de ses compagnons de voyage; il les fait causer. De même aux tables d'hôte. Dans chaque ville, il fait les visites qu'il juge de nature à lui fournir des renseignements. A une époque où les voyageurs, et surtout les voyageurs tels que Michelet, étaient rares, c'était une bonne fortune de les accueillir, et tous se mettaient à leur service. Il est reçu par les professeurs du collège, surtout ceux qui sont de ses anciens élèves. Par eux, il est mis en rapport avec le bibliothécaire et l'archiviste, quand il y en a un; puis il va voir le préfet ou le sous-préfet, les savants locaux, laïcs ou ecclésiastiques.

A Poitiers, il est reçu par M. Foucart, professeur et archéologue, qui se fait son cicerone. Il voit M. Doussin, ancien libraire, devenu bibliothécaire de la ville; d'autres érudits, le professeur Menars, Redet, l'archiviste. Il note leurs origines : Redet, alsacien; Menars, de l'Aunis. Puis, visite au préfet, Alexis de Jussieu; le lendemain au président du Tribunal, M. Boncenne, « gros, laid, petit homme, actif, laborieux, qui se mêle de toute chose et de toute science, et vient de donner un volume d'une savante histoire de la procédure »; à M. de la Fontanelle, magistrat lui aussi et archéologue distingué; à M. Nicias Gaillard, procureur du roi et historien juriste. Chacun de ces messieurs se met à son service pour lui montrer quelqu'une des curiosités de la ville : Saint-Hilaire, Notre-Dame, le Moutier-neuf, Saint-Pierre, Sainte-Radegonde, Saint-Cybard, Saint-Jean, le tribunal, ancien palais des comtes. Il voit deux fois les églises, une fois accompagné, une fois seul, et note minutieusement toutes les particularités architecturales [1].

Dans les bibliothèques et les archives, il se fait montrer les livres et les manuscrits les plus précieux et donner des inventaires sommaires. Ils les trouve en général dans un état affreux de délabrement et d'incurie. A Bordeaux, les Archives du Parlement sont perdues dans la poussière, à demi dévorées par les rats. Elles ont subi deux déménagements; dans l'un d'eux, le préfet Thibaudeau paya en papiers les charretiers qui firent le transport. Michelet conseille de transporter les archives dans les greniers de la gendarmerie, en attendant la construction d'un nouveau Palais-de-Justice.

Les descriptions d'églises et de monuments occupent la plus grande place dans ce journal. Ce sont des notations précises, concises, serrées, accumulées, qui ne se prêtent guère à la citation.

L'intérêt prédominant qu'il prend aux documents et aux monuments historiques ne l'empêche pas d'accorder une très grande place dans son journal aux questions d'agriculture, d'industrie et de com-

1. Il faudrait voir par exemple dans le *Journal* avec quel dévouement, à Angoulême, Mourier le professeur de philosophie, l'élève chéri de Michelet, dont nous avons tant de lettres touchantes, se prodigue à lui, l'accompagnant à Périgueux et à Bordeaux.

merce. Il n'est pas un seul pays qu'il traverse dont il ne décrive les cultures. De Bordeaux à Bayonne, il recueille des renseignements sur la pêche à la baleine et le rôle des Basques.

Enfin il donne la plus grande attention aux costumes et aux divers types de populations.

Au retour, il résume les conclusions géographico-historiques qui ressortent pour lui de son voyage.

A la rentrée de l'automne 1835, Michelet reprit modestement son cours à l'École Normale. Guizot, profitant des raisons de santé que Michelet avait fait valoir en février pour ne pas cumuler deux enseignements, avait pris un autre suppléant, Charles Lenormant.

En février 1835, Michelet avait sollicité, en effet, la permission de se faire remplacer à l'École Normale pour la fin du semestre, par Victor Duruy. Voici sa lettre du 4 février adressée à M. Guizot :

« Monsieur, je dois vous remercier pour l'Ecole d'avoir autorisé M. Duruy à me remplacer. Indépendamment de son instruction qui est fort remarquable, c'est un esprit très ouvert aux idées. Je voudrais bien que vous puissiez me donner deux minutes dans les premiers jours de la semaine prochaine. J'aurais à vous parler d'un sujet auquel vous avez toujours bien voulu vous intéresser, de moi-même, de ma position. L'atteinte qu'a reçue ma santé est très grave. C'est une crise telle que j'en ai tous les cinq ou six ans. Il me faut alors, bon gré, mal gré, simplifier ma vie, c'est le seul remède. Maintenant, que dois-je faire? Sacrifier l'Ecole ou la Faculté? Quelque honorable qu'il me soit de vous suppléer, je dois, il me semble, opter pour l'Ecole. 1° Les résultats de l'enseignement sont là moins brillants, mais plus certains. Vous l'avez jugé ainsi, lorsque je demandais de faire une conférence de moins à l'Ecole, pour faire les deux leçons de la Faculté. 2° Je suis titulaire à l'Ecole. Il semble difficile de sacrifier une position ancienne et sûre. 3° Enfin, vous avez bien voulu m'envoyer votre fils à l'Ecole. Je serais heureux d'y compléter ses études historiques. Ce serait reconnaitre ce que je vous dois. »

A peine quelques jours après, Michelet pensait à abandonner l'École pour une chaire à la Faculté, ce qui fait penser que l'École Normale n'avait plus pour lui autant d'attraits qu'il le prétendait. Le 25 février, à la mort d'Alexandre Barbié du Bocage, professeur de géographie à la Faculté des Lettres, il sollicitait cette chaire. puis y renonça presqu'immédiatement, en apprenant que son collègue et directeur de l'École Normale, Guigniaut, était candidat. Il écrivait le 9 mars à M. Guizot :

« Monsieur, je suis allé plusieurs fois chez vous, mais j'ai toujours hésité de vous interrompre au milieu de si importantes affaires. La chaire de géographie est vacante. Peut-être y aurais-je quelques droits.

Vous savez que dans mon *Histoire Romaine* et surtout dans mon *Histoire de France*, j'ai pris la géographie pour la base de l'histoire, du moins pour son point de départ nécessaire. Si j'avais été assez heureux pour obtenir cette chaire, j'aurais renoncé à mes autres occupations, ce que je ne puis faire tant que je ne suis que suppléant. M. Guigniaut, mon ami, se présente, et je respecte le droit de l'ancienneté, je tiendrais seulement à être un des deux candidats qui seront présentés. »

Guigniaut fut nommé en effet le 11 août 1835, avant le départ de Michelet pour l'Aquitaine.

Pendant ce voyage, Michelet n'avait pas, malgré sa lettre à Guizot, abandonné tout espoir de continuer à enseigner à la Sorbonne, soit comme suppléant de Guizot, soit comme successeur de Lacretelle. Celui-ci avait soixante-neuf ans; on pouvait croire qu'il songeait à prendre sa retraite. Pauline écrit à son mari, le 30 août : « Monsieur Lacretelle t'a écrit pour te recommander le jeune Sabathé, qui va passer à l'examen de l'École Normale. Il termine ainsi sa lettre : « Je saisis cette occasion de vous remercier de la lettre très obligeante « que vous m'avez écrite au sujet de la publication de mon dernier « volume. Rien ne pouvait plus me flatter que ce tribut de mon heu- « reux rival et successeur ». — Ces derniers mots ont, comme tu dois penser, éveillé notre attention, et nous ont portés à croire à un certain changement; alors nous n'hésitons pas à mettre sur ton adresse : professeur à la Faculté de Paris. »

Michelet lui-même, dans sa lettre du 27 août, disait à sa femme de mettre ce titre sur ses lettres.

S'il eut, un moment, cet espoir, il dut y renoncer dès son retour; Guizot prit Lenormant comme suppléant, et Lacretelle reprit son cours comme d'habitude en novembre 1835 [1].

Ses cours de l'École Normale n'avaient plus pour Michelet le même attrait qu'auparavant. Les critiques des journaux et du grand public avient pénétré dans l'École et il s'était formé parmi les élèves un petit clan hostile, disposé à railler ce qu'il y avait d'exagéré et de hasardé dans ses idées et son style. Jules Simon, entré à l'École en 1835, chef de la section de philosophie en 1835-36, était le plus redoutable de ces railleurs. De plus, la section d'histoire ne se recrutait plus parmi les meilleurs élèves, et ses membres se trouvèrent souvent en opposition directe avec Michelet. Dans la promotion de 1836, par exemple, deux des historiens, Olivaint et Verdière, devaient devenir des pères jésuites, et en troisième, Lacroix était un clérical militant. Michelet, qui était assez soupçonneux, s'imaginait que l'administration cherchait à détourner les bons élèves de l'histoire pour les attirer vers la philosophie. Ce n'était peut-être pas tout à fait faux [2]. Après la nomination de Guigniaut à la Sorbonne, Victor Cousin, qui, depuis 1830, avait la haute main au Conseil royal sur toutes les affaires de l'École Normale, en devint le directeur, et Michelet, qui s'était, depuis 1830, beaucoup éloigné de Cousin, se trouva malheureux et gêné sous une direction qu'il croyait lui être hostile.

1. Ce n'est qu'en 1838 qu'il prit pour suppléant Rosseeuw St-Hilaire, et il resta titulaire jusqu'à sa mort, (1855) à 89 ans. C'était l'usage alors. Boissonnade, titulaire à la fois au Collège et à la Faculté, se faisait suppléer dans les deux établissements et gardait pour lui la plus grosse part du traitement. Guizot resta titulaire jusqu'en 1848 et se faisait suppléer, bien qu'il n'eût aucune idée de remonter dans sa chaire; mais nous voyons par une lettre de Michelet à Cousin d'octobre 1837 que Guizot abandonnait intégralement son traitement à ses suppléants. Cf. *Portraits et Souvenirs*, p. 55.

2. Danton fut ainsi en 1834 détourné de l'histoire vers la philosophie. Cousin appela Simon à la chaire de philosophie de l'École dès 1836-37. C'était une épine au pied de Michelet.

Tout naturellement, les élèves se sentaient attirés vers la philosophie, par la gloire de Cousin, par son ascendant personnel, et aussi par l'autorité prépondérante qu'il exerçait dans le Conseil royal sur les destinées du personnel universitaire. Montalembert, dans une lettre du 4 novembre 1837, parle des tracasseries dont Michelet était l'objet. Celui-ci se sentait donc moins apprécié, moins aimé, alors que pour lui l'enseignement était une forme de l'amitié ; comme, d'autre part, il était absorbé par le double travail de son *Histoire de France* et de ses *Origines du Droit*, il est vraisemblable qu'il se relâcha un peu dans son zèle et fit son enseignement avec moins de goût. Pourtant, il exerça encore dans cette année 1835-1836 une grande action sur quelques-uns de ses élèves, sur Yanoski et Ch. Weiss, ses élèves en troisième année. Macé de l'Épinay, qui entrait en seconde année après avoir eu en première année l'enseignement terne et lourd de Filon, lui resta profondément attaché. Macé de l'Épinay, dans une conférence faire à Grenoble le 10 mars 1880, nous a parlé de cet enseignement de l'année 1835-1836 [1].

Ce fut la dernière de l'enseignement de Michelet à l'École Normale. En 1836-1837, il fut suppléé par Victor Duruy [2]; puis en 1837-38 par Filon, qui faisait déjà la première année. Pendant un an, on lui conserva son traitement; la seconde année, on ne lui donna que mille francs, et on refusa de prendre pour le suppléer son élève Wallon, qu'il avait proposé. On trouvera dans mon Essai sur *Michelet à l'École Normale* les lettres aigres-douces échangées à ce sujet entre Cousin et Michelet.

Cousin dut s'incliner, mais les relations devinrent de plus en plus tendues entre les deux anciens amis; quand, en 1837, Michelet demanda le renouvellement de son congé, Cousin le mit en demeure de choisir entre la reprise de son enseignement ou sa démission. Michelet lui répondit et finit par obtenir un congé complet avec mille francs

1. Macé nous dit catégoriquement que Michelet ne faisait que très rarement des leçons, se bornait à donner à ses élèves des directions générales. Eh bien, Macé a été influencé dans ses souvenirs par l'attrait des petites leçons qui évidemment l'avaient particulièrement intéressé et aussi par l'idée que l'enseignement du Collège de France et aussi les livres de Michelet ont donnée de sa méthode et de son esprit. Je possède le cahier des notes prises en 1835-1836 par Macé au cours de Michelet. Or, ce cahier contient un cours suivi de trente-six leçons sur toute l'histoire du Moyen-Age, de la chute de l'Empire romain à la fin du XVIe s. Les deux dernières leçons étaient consacrées à des vues générales sur le XVIe et le XVIIe s. Ce cours est tout aussi méthodique et plus serré, moins discursif, que les cours de 1829 et de 1831. Il embrasse une période beaucoup plus longue et le cours représente une leçon donnée régulièrement chaque semaine du commencement de novembre à la fin de juillet.

2. Michelet avait dès le 7 octobre écrit une lettre à un ami qui est sans doute le directeur des études, Viguier : « Monsieur et ami, voulez-vous bien agréer et faire agréer à M. Cousin, M. Duruy comme mon suppléant en attendant que le ministre décide de ma position ? Vous savez qu'il m'a suppléé plusieurs fois dans les deux dernières années au profit et à la satisfaction des

d'appointements et son titre, ce qui était une demi-défaite pour Cousin, bien que Guizot ne fût plus ministre et eût été remplacé par de Salvandy le 15 avril 1837. D'ailleurs, Michelet prévoyait à ce moment qu'il allait trouver la compensation à laquelle il avait droit.

Letronne, on se le rappelle, avait été nommé en 1831 titulaire de la chaire d'histoire et morale au Collège de France.

Il n'avait naturellement pas laissé à cet enseignement le caractère que lui avait donné Daunou. Il y traitait uniquement l'histoire ancienne de la Grèce et de l'Égypte et y commentait Hérodote. En 1836-37, fatigué, il prit en été pour suppléant le médiocre et sec Cayx, qui enseigna sans succès l'histoire de l'Empire romain. A la rentrée, Letronne annonçait comme sujet de cours pour 1837-1838 : « L'histoire des découvertes géographiques dans leur rapport avec l'état des sciences et du commerce de l'antiquité au Moyen-Age. »

Quant à la chaire d'archéologie, créée en 1828 pour Champollion, et où celui-ci n'avait fait que quelques leçons, elle était vacante depuis la mort du grand savant, en 1832; le traitement qui lui était affecté servait à faire le catalogue des collections minéralogiques.

Cette situation paradoxale ne pouvait durer. Ce qui la maintenait, c'est qu'on sentait bien qu'aussitôt déclarée vacante la chaire d'archéologie, Letronne s'y ferait transférer, et qu'il serait alors difficile d'empêcher Michelet d'être nommé. Or, Guizot, bien qu'il eût pris Michelet pour suppléant, ne lui était au fond que médiocrement favorable. C'est seulement quand Salvandy devint ministre (15 mars 1837), que la question se posa de nouveau. Salvandy qui, dans son second ministère (du 1er février 1845 au 24 février 1848), devait être très hostile au parti avancé et se signaler par les mesures qu'il prit contre Quinet, Mickiewicz et Michelet, se montra, au contraire, très libéral durant son premier ministère, de 1837 à 1839. Il avait donné sa démission de conseiller d'État à l'avènement du ministère Polignac, avait été réintégré en août 1830, et était un des familiers des Tuileries et de Neuilly. A ce titre, il ne pouvait qu'être favorable à Michelet, dont la reine et les princes et princesses soutenaient ardemment les intérêts. D'ailleurs, l'auteur du roman historique *Don Alonzo ou l'Espagne*, et de l'*Histoire de Jean Sobieski*, dont la prose poétique avait fait dire qu'il était « le clair de lune de M. de Chateaubriand », ne pouvait être que sympathique à la personne et aux œuvres de Michelet.

Nous ne nous étonnons donc pas de voir en novembre déclarer vacante la chaire d'archéologie. Deux partis se forment au Collège. L'un favorisait Benjamin Guérard, qui s'était acquis une grande réputation comme érudit par son *Introduction au Polyptique de l'abbé Irminon* (1836), et par ses travaux de géographie historique. Comme professeur et directeur de l'École des Chartes, comme conservateur-

élèves. A la fin de l'année dernière M. Cousin l'a accueilli avec beaucoup de bienveillance ». Cousin fit décider par le Conseil qu'on ne pourrait être suppléé à l'École Normale que pour cause de maladie.

adjoint des manuscrits, il avait des relations quotidiennes avec le monde des savants. Ses amis voulaient transformer la chaire d'archéologie en une chaire d'antiquités nationales, sous le titre d'archéologie française [1]. Mais les partisans des autres candidats — l'archéologue Lajard, l'orientaliste Marcel, l'helléniste Lenormant, l'arménisant Dulaurier — demandaient le maintien de la chaire générale d'archéologie. En même temps on critiqua dans la réunion du Collège du 19 novembre le caractère donné à la chaire d'histoire par Letronne. On dit que le titulaire de cette chaire devait considérer l'histoire sous le rapport moral et non sous celui de l'archéologie [2]. M. de Salvandy avait, le 18 novembre, adressé à l'administrateur du Collège une lettre où il demandait qu'on maintînt la chaire d'archéologie dans sa forme générale et indiquait, pour contenter les partisans de Guérard, qu'il était disposé à favoriser la création d'une chaire d'antiquités nationales [3].

Salvandy avait, en principe, absolument raison. Mais sa lettre avait pour résultat d'écarter la candidature de Guérard, de suggérer le passage de Letronne à l'archéologie et de laisser la place libre à Michelet.

Silvestre de Sacy, administrateur, renvoya la décision à huitaine,

1. [Voy. ces lettres dans *Revue des Deux Mondes*, p. 914-916.]

Lorsque Michelet avait demandé d'être suppléé en 1836 et laissé entrevoir l'espoir d'une situation plus importante, c'est qu'en effet il comptait sur M. Guizot pour lui donner un poste d'inspecteur général. Mais Guizot nomma au poste vacant Ozaneaux, Normalien de la promotion 1812 et par conséquent l'aîné de Michelet de cinq ou six ans. Bien qu'il fût professeur au collège Charlemagne il ne s'était jusque là fait connaître que comme auteur dramatique fort médiocre.

Aussi R. St Hilaire écrit-il à Michelet : « Je vous ai déjà vengé dans mon Journal l'*Impartial* de la conduite de M. Guizot et de la nomination honteuse de M. Ozaneaux ». Au fond Guizot avait raison de ne pas vouloir faire de Michelet un inspecteur général.

2. Ce sont des partisans de Michelet qui parlent ainsi.

3. Il avait du reste cette conception bizarre que l'archéologie française ne saurait exister.

« L'archéologie, dit-il, finit longtemps avant que notre France ne commence. Il n'y a pas d'archéologie pour les Etats modernes. L'archéologie va s'enfonçant toujours dans le passé, comme l'histoire au contraire part du passé pour venir jusqu'à nous. Entre les deux enseignements tout diffère : l'objet, la marche, le but ».

« L'étude de ce qu'on appellerait archéologie française s'adresserait ou à des monuments grecs et romains qui font partie de l'archéologie classique, ou à des monuments celtiques qui ne sont ni assez nombreux ni assez divers, ou à des monuments écrits beaucoup plus récents qui sont la matière de la paléographie et dont il est traité à l'École des Chartes. Pour mériter une chaire, un professeur, un auditoire, les Antiquités nationales devraient s'entendre des monuments d'une autre nature, de nos institutions, de nos mœurs, de nos classes sociales. Peut-être cet enseignement manque-t-il à la France. Peut-être serait-il bon que le Collège de France s'en enrichît. Si telle était l'opinion de MM. les professeurs, je serais disposer à proposer au Roi les mesures nécessaires pour la créer.

« Quant à l'archéologie proprement dite, je dois dire qu'elle a pris trop d'importance par les progrès de la critique depuis cinquante ans, par les travaux des orientalistes, par les conquêtes de Champollion, par la découverte de tant de monuments due à nos armées en Égypte, en Grèce, en Asie, pour qu'il soit possible de la délaisser... Il faudrait plutôt la dédoubler ».

et, le 26 novembre, d'accord avec Sacy et Letronne, Thénard, qui avait une très grande autorité dans le Collège (il devait devenir administrateur en 1838), proposa de faire passer Letronne de la chaire d'histoire dans la chaire d'archéologie. La proposition fut acceptée par dix voix contre huit et deux bulletins blancs. Letronne fut nommé le 10 décembre, sans qu'il y ait eu, semble-t-il, de présentation par l'Institut [1].

Quinze jours après, le 24 décembre, le Collège de France était réuni pour discuter les titres des candidats à la chaire d'histoire et morale. Les candidats étaient nombreux. L'orientaliste Marcel, évincé à l'archéologie, se représentait à l'histoire. Buchon, un littérateur qui, depuis 1827, publiait une grande collection de chroniques du XIII[e] et du XIV[e] siècles; deux professeurs d'histoire des collèges, Cayx et Durozoir, se présentaient aussi, ainsi qu'un inspecteur général de l'Université, Jacques Matter, auteur d'ouvrages sur l'école d'Alexandrie et le gnosticisme, et enfin, l'ami de Michelet, Rosseeuw Saint-Hilaire, qui avait commencé la publication de son *Histoire d'Espagne*. Lacretelle allait le prendre en 1838 comme suppléant, et Villemain, Cousin et Guizot le poussaient à se présenter; il ne voulait le faire que s'il était bien entendu qu'il ne prétendait pas être le concurrent de Michelet. Les deux seuls candidats sérieux étaient Michelet et Guérard, ce dernier soutenu par Sacy et Letronne, qui voulaient au Collège de France un érudit et non un littérateur. L'élection eut lieu le 8 janvier. Le Collège était au complet, vingt-deux professeurs. Michelet eut quatorze voix et Guérard huit. Nous savons assez exactement comment se répartirent ces voix. Pour Michelet : Eugène Burnouf, Elie de Beaumont et J.-J. Ampère, qui avaient mené toute la campagne en sa faveur avec une activité et un dévouement absolus; puis Magendie, Lerminier, Desgranges, Rossi, Caussin de Perceval, Tissot, Lacroix, Duvernay, Binet, Thénard et Louis Burnouf. Guérard eut pour lui S. de Sacy, Quatremère, de Portets, Boissonnade, Letronne, Stanislas Julien, Savart et Biot.

Michelet et ses amis avaient mené une campagne très active, glissant dans les journaux amis, le *Constitutionnel*, le *Siècle*, les *Débats*, des notes où l'on annonçait d'avance le succès. Puis Michelet, non content de faire ses visites, écrivait lui-même aux professeurs. Par exemple à Binet qu'il savait indécis :

« Monsieur, selon des données que je crois exactes, l'affaire de dimanche se décidera à la majorité d'une ou deux voix. La voix décisive sera probablement la vôtre. Permettez-moi donc de me recommander de nouveau à vous. J'ai professé de 1817 à 1837. Le Collège de France était le but de ma carrière.

1. Cette hâte était singulière, car régulièrement on aurait dû procéder d'abord au remplacement de Jouffroy, démissionnaire depuis le mois de juillet et qui avait déjà en novembre débuté à la Sorbonne. Mais on savait que Barthélemy St Hilaire, Vacherot et Ravaisson, tous trois candidats à la succession de Jouffroy, étaient partisans de Michelet. Sacy, qui était passionnément hostile à Michelet, voulut brusquer l'élection pour faire arriver Guérard. Barthélemy St Hilaire, qui en effet venait d'être présenté par le Collège et qui le fut aussi le 29 déc. par l'Académie des sciences morales, n'était pas encore nommé quand eut lieu le vote, le 8 janvier, pour la chaire d'histoire.

Si j'échoue, je sors de l'enseignement, au bout de vingt ans, les mains vides. Vous pèserez ces considérations, je n'en doute pas, et quels que soient vos engagements et vos amitiés, je crois qu'elles prévaudront. »

Le ministre lui-même avait hautement manifesté le désir de voir choisir Michelet. Le physicien Pouillet, directeur du Conservatoire des Arts et Métiers et ami de Salvandy, écrivait à Michelet : « Comme vous l'avez souhaité, Monsieur, j'ai causé de vos affaires avec Monsieur le Ministre de l'I. P. et je me fais un grand plaisir de vous annoncer qu'il m'a dit que son opinion est faite et qu'elle vous est irrévocablement favorable. »

Ce qui avait sans doute décidé les professeurs, c'est qu'on savait que Michelet pouvait compter sur la présentation de l'Académie des Sciences Morales. Le 12 janvier, Michelet écrivait à Mignet, le secrétaire perpétuel :

« Monsieur, présenté par les professeurs du Collège de France comme candidat à la chaire d'histoire, j'ose solliciter le suffrage de l'Académie des sciences morales et politiques. Vingt années d'enseignement (deux à la Faculté des Lettres) huit ouvrages, tous réimprimés plusieurs fois et traduits dans les langues étrangères, tels sont mes titres. Je vous prie de vouloir bien les mettre sous les yeux de l'Académie. »

Le 3 février Guizot avait dans son rapport présenté Michelet comme unique candidat et n'avait mentionné que les titres de St. Hilaire. Il n'avait pas parlé de Guérard.

Le 10 février, l'Académie présenta Michelet à l'unanimité de quinze votants. Dès le 13, de Salvandy faisait rendre l'ordonnance qui nommait Michelet et le 16 il la transmettait à M. de Sacy. Celui-ci, dans sa mauvaise humeur, ne transmit la nomination à Michelet que le 8 mars.

Le cours s'ouvrit le 23 avril et de Salvandy tint à assister à la leçon d'ouverture [1].

Au même moment, Michelet était élu membre de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Reinhard, qui était un des six membres de la section d'histoire, bien qu'il n'eût jamais rien écrit et fût seulement un très intelligent diplomate, était mort le 26 décembre 1833. Mignet avait aussitôt écrit à Michelet pour l'inviter à se présenter sans attendre les résultats des délibérations du Collège de France. Celui-ci se trouva donc faire simultanément des démarches en vue de sa nomination au Collège et de sa candidature à l'Institut. Il y avait des amis très dévoués; au premier rang Edwards, mais aussi Jouffroy, Bignon, de Gérando.

1. La lettre de Michelet est amusante par sa fausse modestie : « Monsieur, vous avez bien voulu me dire que vous désiriez être averti du jour de l'ouverture de mon cours. C'est dès lors pour moi un devoir de vous écrire que ma première leçon aura lieu le 23 de ce mois, à dix heures du matin. Mais ce cours a peu d'importance. Le professeur serait d'ailleurs au-dessous du médiocre si parmi ses élèves il voyait ses maîtres ». Salvandy n'était que de 3 ans l'aîné de Michelet. Il était né en 1795.

L'Académie tout entière où dominait l'esprit libéral lui était d'avance acquise.

Le 10 mars, la section d'histoire présenta Michelet seul, en première ligne, par un rapport très élogieux de Mignet. Michelet lui écrivit le lendemain 11 mars : « Le témoignage que vous m'avez rendu samedi m'est précieux à bien des titres et même indépendamment de la circonstance, je le considère et le garde pour ma vie comme le gage d'une amitié qui m'est également chère et honorable. »

La discussion des titres eut lieu le 17 mars et le samedi 24 Michelet fut élu à la presque unanimité des voix. Il avait quinze suffrages et Paganel deux.

CHAPITRE XI

Les Origines du Droit.

Michelet justifia le congé qu'il avait fini par arracher à la mauvaise volonté de M. Cousin, en travaillant avec une énergie nouvelle au t. III de son *Histoire* et à ses *Origines du Droit*, qui parurent simultanément en juin 1837 [1]. Il ne put faire aucun voyage en cette année 1836. Une indisposition d'un de ses enfants et sa mauvaise santé l'empêchèrent d'aller en Allemagne comme il l'espérait; au milieu d'août, son père eut une attaque de paralysie, que Pauline soigna avec un extrême dévouement [2]. Il se contenta d'installer en septembre sa famille à Nogent-sur-Marne, restant lui-même à Paris pour travailler et allant de temps en temps lui faire une visite; il séjourna à Saint-Cloud à la fin de septembre avec sa femme et ses enfants, après avoir ramené son père à Paris.

Sur le t. III de l'*Histoire de France*, qui contient l'histoire de Philippe le Bel et de ses trois fils et celle des trois premiers Valois, nous reviendrons à propos de la publication du *Procès des Templiers* et de l'ensemble des quatre derniers volumes du Moyen-Age. Toutefois observons tout de suite qu'il marque un progrès très significatif. Sans doute Michelet s'y montre toujours poète, mais désormais contenu par l'habitude qu'il a prise de recourir aux textes originaux, aux documents inédits, de ne s'avancer qu'appuyé sur une documentation aussi solide que possible. Ce n'est pas qu'on n'y trouve de graves erreurs d'appréciation et de critique. Mais son livre dépasse de beaucoup tout ce qui avait été écrit jusque là sur cette époque, en particulier Sismondi et de Barante.

Quoiqu'il prêtât beaucoup moins à la critique que les précédents, il fut beaucoup plus sévèrement jugé, sans doute parce que le succès de l'écrivain avait excité bien des jalousies. Gaillardin lui consacra un article très dur. Petit, professeur d'histoire au Collège Bourbon, lui écrivait que d'amères attaques se préparaient contre lui. Le *Journal des Débats* déjà, depuis 1835, avait cessé d'être bien disposé et laissait Aimé Martin écrire, le 25 octobre 1835, à propos du *Vico* : « Il est bon que les jeunes gens connaissent la valeur des modèles qu'on leur propose. » Michelet trouvait même chez des amis comme Sainte-Beuve des restrictions qu'il avait quelque peine à accepter [3].

1. A. Mourier saluait avec enthousiasme l'apparition des deux volumes le 15 juin 1837.

2. La paralysie durait encore en 1837 (voir lettre de Faucher).

3. Celui-ci lui écrivait après avoir lu son volume en épreuves : « Mon cher Mi-

La préface de ce troisième volume se termine par des considérations sur le droit : le XIVe siècle, dit Michelet, est le siècle des légistes; il marque l'éveil de l'esprit moderne, prose, esprit critique, anti-symbolique, après la nuit poétique du Moyen-Age. La poésie du vieux droit est tuée par le tribunal des légistes, le Parlement. D'ailleurs, le droit français a été de tout temps moins asservi au symbolisme que celui d'aucun autre peuple : « Pour admirer le génie austère et la maturité précoce de notre droit, il nous a fallu mettre en face le droit poétique des nations diverses, opposer le monde et la France. »

Michelet annonçait ainsi son ouvrage sur le symbolisme du droit, les *Origines du Droit français cherchées dans les symboles et les formules du Droit universel*[1]. Disons tout de suite que ce titre est inexact sinon faux. Michelet parlait de son livre en 1836 comme d'une *Symbolique du Droit*, et, dans une lettre à Nicias Gaillard, du 13 avril, comme d'une *Concordance des Institutions barbares, ecclésiastiques et féodales*. Ce n'est pas, en effet, une étude sur les Origines du Droit français; c'est un livre sur la symbolique générale du droit, où

Michelet, empêché aujourd'hui d'aller vous porter moi-même les feuilles comme je l'avais espéré, je ne veux pas du moins les retenir plus longtemps. Je les ai lues avec vif plaisir et grande instruction; vous n'attendez pas que je vous fasse aucune observation sur des détails que j'apprends de vous-même. Ma seule objection serait générale : sur le trop de composition et de sens que, selon moi, cette manière apporte à chaque fait de l'histoire. Les caractères généraux du siècle y sont saisis et exprimés avec une merveilleuse vivacité; mais le talent d'écrivain ne s'y joue-t-il pas quelquefois? Je notais ce matin même (dans mon Port-Royal) que si l'on pouvait savoir ce qui revient en propre à l'entrain de l'écrivain, à la plume excitée qui s'amuse, on rabattrait sans doute beaucoup du scepticisme de Montaigne, de l'absolutisme de de Maistre, du séraphisme de St François de Sales, du Jansénisme de St Augustin? Ainsi dans ce siècle d'anarchie et de folie que vous peignez, il y a des endroits où je trouve comme l'entrain d'une ronde de Sabbat. C'est poétique. Est-ce juste historiquement? Le passage qui m'a le plus fait cet effet est celui sur l'alchimie et çà et là, ailleurs quelques traits. Il y a tant de science, tant de vie et de talent dans ce tableau que je le voudrais sans quelques-uns des reflets qui le traversent. Je serais bien embarrassé de les désigner pourtant, parce qu'il y a de l'esprit partout. Merci de votre honorable consultation et pour le plaisir que j'y ai pris et excusez-moi de ne pas vous le rendre sans le grain de critique pédante dont je rougis en me relisant ».

Michelet lui répondit : « Votre remarque, mon cher critique, est ingénieuse et profonde. L'*entrain* fait tort aux œuvres humaines. Et je ne sais pourtant s'il y aurait aucune œuvre sans cela. La vie même a l'air d'être une espèce d'*entrain*. Grâce au ciel nous en revenons tôt ou tard. Je souscris très volontiers à vos critiques générales. Et pourtant comment en profiter? Il faudrait changer sa nature... Veuillez toutefois remarquer, que, si le mouvement est un peu vif, cela était peut-être plus nécessaire dans mon histoire que dans les autres de ce temps. Si, comme M. de Barante, ou même comme notre grand et excellent narrateur Thierry, je n'avais fait entrer dans la narration que l'histoire politique, si je n'avais point tenu compte des éléments divers de l'histoire (religion, droit, géographie, littérature, art, etc...) mon allure eût été tout autre. Mais il fallait un grand mouvement vital, parce que tous ces éléments divers gravitaient ensemble dans l'unité du récit ».

1. Michelet travailla à ses *Origines du Droit* de 1832 à 1835 tout en publiant deux volumes de son *Histoire de France*, *Luther*, et la 2e éd. de *Vico*.

les symboles et formules du Droit français sont rapprochés de ceux des autres peuples, mais où la France ne tient qu'une très petite place en comparaison des pays germaniques. Michelet, d'ailleurs, n'étudie dans ce livre ni les filiations, ni les diversités des conceptions juridiques, mais, au contraire, leur concordance fondamentale depuis l'Inde jusqu'à la France. Désiré Nisard, dans une lettre du 8 septembre 1837, lui reproche très vivement ce titre trompeur, qu'il reconnaît d'ailleurs avoir été imposé à Michelet par son éditeur Hachette : « Je n'ai pas approuvé l'article de mon frère. Si j'avais parlé de votre livre, je n'aurais blâmé que le titre, dont il ne tient pas les promesses, et que je sais qu'on vous a imposé. Il ne faut pas que la science ait honte d'elle-même en se parant d'une enseigne où elle espère attraper quelques lecteurs frivoles. Ces lecteurs-là sont indignes de vos livres. Permettez cette brutalité à une admiration tendre de la personnalité et du talent. »

Le point de départ du livre est toujours la *Scienza nuova*, qui domine l'œuvre de Michelet. Pour Vico, toute l'histoire primitive est poésie, et la faculté poétique est créatrice de civilisation. Cette faculté poétique, d'autant plus puissante que l'homme est plus rapproché de la nature, plus frappé de ses phénomènes bienfaisants ou terribles, contribue à rattacher les relations humaines à des conceptions supérieures, religieuses ou sociales. La religion et la jurisprudence en sont issues directement. Il y a pour Vico trois espèces de jurisprudences ou « sagesses » : la *sagesse divine*, celle du premier âge, où la justice gît dans l'accomplissement des rites religieux ; la *jurisprudence héroïque*, qui entoure de formules précises comme de garanties les relations entre les hommes; enfin, la *jurisprudence humaine*, qui cherche à faire concorder les faits avec la justice et la vérité abstraites[1]. Dans le premier âge, dans l'état patriarcal, puis aristocratique, les relations familiales s'expriment par des cérémonies et des actes, *acta legitima*, et les relations civiles restent entourées de pratiques religieuses secrètes. Viennent ensuite les lois écrites, publiques, avec la démocratie et la monarchie. Vico, dans une ingéniosité admirable, montre comment les mots désignant à l'origine un fait brutal prennent un sens d'abord poétique, puis spirituel, et servent ensuite à désigner toute une série de rapports et de transactions juridiques assurant l'ordre social. Ainsi l'*usucapion*, d'abord simple prise de possession matérielle, finit par devenir un mode légal d'entrer en jouissance; *les représailles héroïques* se transforment en *actions personnelles*.

Voilà les idées dont Michelet était imprégné et qui continuaient à dominer sa pensée quand il réfléchissait sur l'évolution humaine. Quand il se mit à étudier l'Allemagne, il avait commencé par connaître les traditions populaires et les poésies du Moyen-Age en remontant jusqu'aux Sagas scandinaves. Cela l'avait amené tout

1. Cette idée ne fait qu'appliquer la doctrine des trois âges (divin, héroïque et humain) que nous avons exposée (pp. 98-99) en analysant la *Scienza Nuova*.

naturellement à parcourir les ouvrages des frères Wilhelm et Jacob Grimm.

Dans la dissertation de Grimm parue en 1816 sur la poésie du Droit, il avait tout de suite aperçu une confirmation des idées de Vico. Les *Deutsche Rechtsalterthümer* qu'il lut en 1829 l'enthousiasmèrent en lui apportant en foule des exemples de cette création poético-juridique qui abondent dans les traditions, les lois, les jugements, de l'ancienne Allemagne et de la Scandinavie. Grimm, tout en présentant ce colossal recueil de textes et de documents comme une distraction à ses travaux linguistiques, avait conçu son ouvrage en pur érudit. Il n'avait donné place à quelques considérations générales que dans son introduction, d'ailleurs fort courte. L'idée générale la plus intéressante exprimée dans sa préface et celle qui devait avoir le plus d'action sur l'esprit de Michelet, est la constatation de la merveilleuse concordance de toutes les formes juridiques dans les diverses branches de la famille germanique aux diverses époques, et même entre les coutumes de la famille germanique et celles des autres familles de peuples de la race indo-européenne; car Grimm ne s'était pas interdit de faire des rapprochements entre les formules et les coutumes du droit germanique et celles de l'Orient, de la Grèce et de Rome. Toutefois, il n'en avait usé qu'avec modération.

Le livre de Grimm n'offrait à aucun degré le caractère d'une exposition ou d'un commentaire des idées juridiques. C'est un admirable magasin de documents, classés avec la critique la plus scrupuleuse, et où, avec un sens très délicat du caractère des textes juridiques, il avait su retrouver à travers les documents de tout le Moyen-Age ceux qui appartenaient à l'époque primitive. On ne peut pas lire les *Rechtsalterthümer*. On ne peut que les étudier ou les consulter.

Michelet eut le mérite d'en saisir tout de suite l'importance. Il y avait toute une substance de pensée et de systématisation historique dans ces énumérations sèches de textes fortement coordonnés, qui avaient en outre à ses yeux le mérite de corroborer une de ses idées favorites : l'identité fondamentale du genre humain.

Aussi conçut-il l'idée de reprendre le travail de Grimm, en y faisant entrer ce qu'il pourrait trouver dans les coutumes et les formules juridiques ou religieuses de la France, et d'en présenter les résultats non plus comme Grimm, sous forme d'une sorte de catalogue méthodique, mais liés, commentés et expliqués, de sorte que chaque chapitre fût un exposé des idées juridiques et des conditions sociales que les textes nous révèlent.

De plus, dans une introduction étendue, qui forme plus d'un quart de l'ouvrage, il fait un tableau brillant, poétique et ému de l'évolution des sociétés primitives, telles que les formules et les symboles du droit nous la font connaître.

Le plan adopté par Michelet est beaucoup plus conforme à cette idée d'évolution sociale que celui de Grimm, car il nous permet d'en suivre les diverses phases à propos de chaque grande institution. D'abord la famille : naissance, mariage, parenté, héritage. Puis la

propriété : occupation, possession, pasteurs et agriculteurs, tradition. Puis l'État : rois, nobles libres, fonctionnaires, associations, signes et emblèmes, droits féodaux, servage. Ensuite, la guerre et le droit des gens, l'organisation de la justice, procédure et pénalité. Enfin, un dernier chapitre est consacré à la vieillesse et à la sépulture. L'ouvrage montre ainsi tout le développement de l'activité de l'homme, de la naissance à la mort.

Ce livre, qui est peu connu, est pourtant d'une grande beauté. Il présente un intérêt particulier par ce qu'il nous apprend de la nature de son esprit et de sa méthode. Nulle part on ne voit d'une manière plus frappante les deux faces de son génie, les deux démarches de sa méthode : l'érudition et la généralisation. L'ouvrage constituait pour la France une véritable nouveauté. L'histoire du droit y était encore dans l'enfance. Deux jeunes savants, Henri Klimrath, né à Strasbourg, en 1807, et Laferrière, né en 1798, commençaient seulement à en introduire en France l'étude sérieuse, florissante en Allemagne avec Niebuhr, Savigny, Mittermaier, Zachariae. Klimrath ne publia qu'en 1833 son premier *Essai sur l'étude historique du Droit*, et Laferrière, en 1836, son premier volume d'*Essais sur l'histoire du Droit français*, pour lequel il avait reçu les encouragements de Michelet. Les dépouillements de textes faits par Michelet supposent une lecture immense. Rien que la lecture de Grimm, le choix à faire parmi les textes, leur traduction qui offrait de grandes difficultés (le mérite en revient en partie à Müntz), suppose un formidable travail. Tout se classait dans ses notes avec cette lucidité qui était dans son esprit et qui lui faisait voir toutes choses comme dans une série de tableaux se succédant en ordre organique, conformément aux lois de la vie. Ce travail d'érudit a été accompli par lui avec une sorte d'allégresse, avec la joie de la création en même temps que de la recherche. La récolte terminée, Michelet put tracer le tableau du développement juridique ou plutôt poético-juridique de l'humanité primitive avec un élan et un enthousiasme qui font des cent pages de l'introduction un des morceaux les plus éclatants et les plus attrayants qui soient sortis de sa plume.

Malgré cet enthousiasme, Michelet ne se faisait pas une idée exagérée du mérite de son œuvre : « Le livre qu'on va lire, écrit-il dans son Introduction (p.VII) est extrêmement incomplet. A vrai dire, ce n'est qu'un cadre que je remplirai un peu mieux avec le temps. » Et, dans une lettre inédite à Douhaire, il déclare : « Je ne me flatte pas d'avoir épuisé la matière. J'ai voulu faire un spécimen, rien de plus. »

Il n'hésite pas à reconnaître que, sans Grimm, il n'aurait pu écrire son livre; il lui rend hommage en termes émus. Il le remercie chaudement de l'aide qu'il lui a prêtée pour l'intelligence des formules et leur traduction.

Cela ne l'empêchait pas, du reste, d'être sensible aux critiques. Dans sa lettre à Douhaire, il proteste contre la sévérité d'Ozanam[1] :

1. Sans doute dans un article de l'*Univers*.
Ozanam venait d'être reçu docteur ès lettres en 1836.

« Votre jeune et sévère docteur ne paraît pas soupçonner les difficultés d'un travail qui m'a occupé cinq années presqu'entières. Les publications que j'ai faites dans cet intervalle étaient préparées depuis longtemps. Plusieurs des formules qu'il regrette de ne point trouver ne sont point des formules, par exemple le texte de la coutume d'Auxerre. Je connais tous nos livres de droit féodaux et nos principales coutumes. Ce que je n'ai point mis, c'est que je l'ai jugé peu intéressant. La Chine et la Perse n'ont point de formules proprement dites, non plus que l'Égypte. Il n'y a pas de formules ni de symboles dans les Capitulaires. » Et, en note, il ajoute : « Les *Origines du Droit* sont aussi un ouvrage philologique. MM. Grimm et Burnouf, qui les ont revues sur épreuves, en très grande partie, m'ont témoigné leur admiration [1]. »

L'approbation de Grimm pouvait suffire à Michelet. Il en est d'autres auxquelles il dut être également très sensible. Paul Lacroix, le bibliophile Jacob, le romancier-historien avec qui Michelet était en guerre amicale parce que Lacroix était à la fois trop romantique et trop voltairien pour son goût, lui écrit une lettre admirative. Jouffroy lui adresse une lettre des plus intéressantes sur l'*Histoire de France* et les *Origines* [2].

Laferrière consacra un article très élogieux au livre de Michelet dans le journal *Le Droit* : il acceptait l'ensemble des idées de Miche-

1. [Voyez la très intéressante correspondance de Michelet avec Grimm dans G. Monod, *Michelet et l'Allemagne* (*Revue germanique*, t. I, p. 134-136).]

2. « J'ai trouvé votre volume sur l'histoire de France digne des deux premiers et plein de vues nouvelles qui rajeunissent un thème en apparence épuisé et qui le semble si peu sous votre plume. Écrire ainsi l'Histoire de France, c'est presque la créer. L'écueil, quand on a autant d'imagination et de fécondité d'esprit que vous, c'est de la trop créer et d'en faire un système. Peut-être allez vous jusque là dans quelques détails, fidèle aux faits, tout en leur faisant dire une foule de choses nouvelles. Je vous crois moins irréprochable dans vos *Origines du Droit Français*, et ici, j'oserais dire que vous avez trop cédé à votre penchant pour le symbolisme historique, si le sentiment de mon incompétence ne m'interdisait pas d'avancer cette critique contre un homme qui a passé sa vie aux sources mêmes de l'histoire et qui sait mieux que personne d'où elle vient. D'ailleurs, quand même vous auriez mis dans l'histoire un peu plus de poésie qu'elle n'en contient, il n'y aurait pas grand mal à cela. Il est bon que quelqu'un fasse contre-poids aux inclinations prosaïques de notre époque, où il y aura toujours assez de gens pour ne voir dans l'histoire que des faits tout secs, sans lien, sans âme, sans ailes. Aussi êtes-vous l'historien des philosophes et des poètes, et c'est un rôle dont vous devez être fier; mais je crois qu'il n'appartient qu'à vous de le remplir et d'y porter la retenue et la mesure qu'il y faut. Vous serez comme tous les hommes qui ouvrent un nouveau chemin. Vous aurez souvent à vous plaindre de vos imitateurs.

« Agréez, Monsieur, la nouvelle assurance de ma haute considération et de ma sincère amitié.

Etioles, 21 août Th. Jouffroy.

« J'espère que vous ferez à notre Académie l'honneur de vous mettre sur les rangs à la prochaine vacance dans la section d'histoire. Je crois que vous trouverez un accès facile à la place qui vous appartient. »

let, tout en revendiquant pour le droit romain une place plus grande dans la formation du droit français [1].

Mais Michelet trouva des contradicteurs et même des envieux, s'il faut en croire une lettre écrite à Faucher en août 1837. Il fut aussi l'objet, de la part de Klimrath, d'une critique assez sérieuse parue le 28 juillet dans le *Journal général des Tribunaux*, dont Michelet parle dans cette même lettre à Faucher [2].

Cet article causa une vive irritation parmi les jeunes amis de Michelet. Il n'était d'ailleurs pas aussi malveillant pour lui que le prétendait Mourier. Cependant, il y a une malice incontestable dans la manière dont Klimrath présente Michelet comme un simple traducteur, qui s'est borné à élargir le cadre fixé par Grimm en y faisant entrer les Hindous, Persans, Hébreux, Grecs, Gallois et Français; en descendant, d'autre part, jusqu'à l'époque féodale et municipale et en puisant dans les formules ecclésiastiques. En quoi Michelet, déclare Klimrath, a gâté Grimm, car si Grimm avait raison de relever l'harmonie des formules germaniques et scandinaves primitives, cette identité devient illusoire si l'on embrasse tous les pays et tous les temps. Michelet confond la symbolique du droit avec le droit, il ne se rend pas compte de la diversité des principes juridiques qui se dissimule souvent sous l'apparente analogie des formules. Cependant Klimrath, après avoir un peu écrasé Michelet sous un éloge enthousiaste de Grimm, loue l'intelligence et l'exactitude des traductions et l'effort accompli pour offrir aux juristes un ensemble de formules et de symboles qui n'avaient jamais été réunis. Ceci dit, il se donne le facile plaisir de critiquer l'opposition établie par Michelet dans son premier volume entre le génie helléno-celtique, représentant la pensée libre de l'individu, et le génie germanique, génie de l'association et de la collectivité. Klimrath n'avait pas tort d'attirer l'attention sur l'exagération énorme donnée à l'idée de l'identité du droit primitif, la suppression de toute indication précise sur la diversité des principes juridiques. Le baron d'Eckstein attira à son tour l'attention de Michelet sur ce point [3].

Michelet, dès qu'il eût mis en vente ses deux volumes, partit pour la Belgique et la Hollande. Il y passa un mois, du 22 juin au 19 juillet.

1. Avant même l'apparition de l'ouvrage, Laferrière, qui allait quitter sa profession d'avocat à Bordeaux pour aller (en 1838) enseigner le droit à Reims lui écrivait dans le même sens.

2. Klimrath mourut à trente ans cette même année (31 août).

3. « J'ai commencé la lecture de votre ouvrage sur les *Origines du Droit français*, livre qui veut être mûrement pesé et médité. Ce que j'en ai lu soulève dans mon esprit une foule de questions et excite mon intérêt au plus haut degré. Le style est d'une beauté remarquable, et le cœur palpite et abonde dans toutes vos nerveuses périodes. Je me sens partout avec vous en sympathie d'idées et de sentiments, et cependant il y a quelque chose qui nous sépare. Mon esprit se porte naturellement vers les différences, dans la ligne des distinctions, et le vôtre vole aux ressemblances. Je crois qu'il y aurait un mariage possible entre ces deux manières de considérer les choses, manières qui ne me paraissent pas se repousser de toute nécessité. Le monde est riche, vaste et large, et il y a place pour tous les esprits qui doivent nécessairement s'y rencontrer » (octobre 1837).

CHAPITRE XII

Michelet dans les Pays-Bas (1)

Rien ne nous fait pénétrer mieux que ses voyages dans l'intimité de la pensée de Michelet, rien ne nous fait mieux saisir la qualité de sa sensibilité, sa merveilleuse et dangereuse faculté de généraliser, en faisant d'un fait isolé le symbole de tout un ensemble.

Nous l'avons vu, après ses voyages d'Allemagne de 1828 et d'Italie de 1830, entreprendre une exploration méthodique de la France. En même temps, il pousse des pointes à l'étranger, en Angleterre, en Suisse, en Lombardie, Vénétie et Tyrol. Il fera en 1842 un grand voyage en Allemagne, en 1843 un nouveau voyage en Suisse, et enfin une série de voyages dans les Pays-Bas, qui ont à ses yeux une importance toute particulière pour la composition des quatre derniers volumes de son *Histoire de France* au Moyen-Age. Il a compris mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, l'importance capitale des luttes entreprises par les Capétiens et les Valois pour la possession des Flandres, le rôle que la situation économique des Flandres a joué dans la querelle entre la France et l'Angleterre; enfin, la place des intérêts flamands dans la politique des ducs de Bourgogne devenus comtes de Flandre et de Hollande. Cette préoccupation explique ses fréquentes excursions en Belgique et en Hollande, en 1832, en 1837, en 1840, du 25 juillet au 16 août, en 1846 du 24 août au 12 septembre, en Hollande du 1er au 15 juillet 1847. Ces deux derniers voyages, comme celui de 1849 avec sa seconde femme, n'ont plus pour objet l'histoire de France au Moyen-Age, mais l'histoire de la Révolution.

Les plaines où la France, l'Allemagne et l'Angleterre s'affrontèrent tant de fois, où se livrèrent tant de batailles fameuses, et où l'activité industrieuse de l'homme a enfanté tant de prodiges, lui semblaient un des carrefours de l'histoire, un des plus étonnants laboratoires de la civilisation. Les communes flamandes l'attiraient à un triple point de vue : par leur commerce et leur industrie, qui les égalaient aux républiques italiennes, par les luttes épiques qu'elles

1. [Ce chapitre est reproduit en partie dans l'article *Michelet et les Flandres, voyage de* 1837 donné par G. Monod en 1909 dans les *Mélanges Wilmotte*. Nous n'aurions pu, sans mutiler complètement le texte, effacer ou résumer les lignes qui figurent dans cet article. En raison de sa date, nous l'avons souvent même considéré comme donnant la forme définitive de la pensée de Monod. Nous avons délégué les citations du journal de Michelet, imprimées en 1909; mais nous avons laissé subsister celles qui sont relatives à la Hollande, et qui sont inédites.]

soutinrent tantôt contre les rois de France, leurs comtes et les ducs de Bourgogne, tantôt entre elles par jalousie commerciale, enfin par leurs œuvres d'art qui exerçaient sur son imagination sensitive un charme très puissant. Il y admirait la science consommée du coloris et du modelé, les jeux des ombres et des lumières, la somptuosité de Rubens à côté de la familiarité de Téniers et de Steen, la profondeur psychologique de Rembrandt et le sentiment réaliste intense qui fait des paysagistes flamands et hollandais des portraitistes de la nature. Dans aucun de ses voyages, Michelet n'a eu de sensations plus vives, de jouissances plus pleines. Pour aucun de ses voyages, il n'était aussi bien préparé par ses études historiques.

Nous trouvons dans le volume publié par Mme Michelet sous le titre : *Sur les chemins de l'Europe*, onze chapitres consacrés à la Flandre et à la Hollande. Malheureusement, elle a cru devoir fondre ensemble les deux voyages de 1837 et 1840, en y mêlant des notes d'une époque postérieure et celles de 1832.

Pour nous, qui suivons Michelet pas à pas dans sa vie et ses œuvres et cherchons à noter l'évolution de ses idées et de son caractère, nous l'accompagnerons dans son voyage de 1837, et verrons ensuite quelles impressions nouvelles se joignirent en 1840 à celles qu'il avait éprouvées trois ans auparavant. En 1837, il venait de raconter la période héroïque des communes flamandes, leur lutte d'abord victorieuse puis malheureuse contre Philippe le Bel, leur alliance avec l'Angleterre et la gloire de Jacques Artevelde. En 1840, il venait de retracer dans le tome IV de son Histoire, la courte grandeur de Philippe Artevelde et sa mort tragique à Roosebeke, et il allait dans ses tomes V et VI retracer en traits inoubliables l'histoire de la maison de Bourgogne. Ses deux principales préoccupations seront de se rendre compte de la puissance des villes flamandes et du développement de l'art dans les Pays-Bas. En Hollande ce seront les souvenirs du XVII[e] siècle qui le passionneront.

Il part le vendredi 22 juin par Sedan et Mézières [1] et a soin de rendre visite en passant à ses tantes et cousines de Renwez. Ce pays du *border* avait pour lui un réel attrait, indépendamment des souvenirs et des affections de famille. Il voyait un résumé de l'histoire de France dans les luttes des seigneurs de Montlieu avec les baillis royaux de Montcornet, luttes qui ont laissé des souvenirs dans le pays jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle. Le bourg populaire et industriel de Renwez s'est élevé contre Montcornet [2].

1. Michelet est allé en 1837 par Renwez. Il est revenu en 1840 par Renwez. Mme Michelet a fondu, commenté, arrangé, les notes des deux voyages en Flandre. De même elle ajoute 3 pages de son crû au début. Elle commence par Lille, que Michelet a vu au retour en 1837, mais en allant en 1840.

Elle a arrangé tout de travers l'histoire de la querelle des seigneurs de Montlieu protestant contre le bailli royal de Montcornet. Elle y a vu la lutte des baillis seigneuriaux de Montlieu et de Montcornet, et là où Michelet dit que les seigneurs de Montlieu disparurent elle dit : les tenanciers de Montlieu.

Elle a gâté aussi la fin du voyage de 1840 sur la cousine Célestine.

2. « Jalousie et hostilité contre les Belges. Ricard, l'aubergiste de Lonny, prétend que les choux belges n'ont pas de cœur ».

Michelet se rend à Bruxelles par Rocroi et Charleroi. Il arrive à Bruxelles le mercredi 27 juin et y reste jusqu'au 4 juillet, sauf le vendredi 29 qu'il passe à Louvain.

La vie qu'il mena pendant tout son voyage fut extrêmement fatigante. Il envoyait presque tous les deux jours une lettre à M. Daunou dans laquelle il lui rendait compte des travaux qu'il avait faits dans les archives et les bibliothèques, et une lettre à Mme Angelet pour la princesse Clémentine, où il notait ses impressions de voyage. Il est à jamais regrettable que toutes ces lettres aient été perdues [1]; nous savons, par ce qu'il en écrit à sa femme, qu'elles étaient volumineuses et nous y trouverions développé ce qui n'est qu'en notes brèves dans le journal [2].

Son principal but dans ce voyage paraît avoir été de lier connaissance avec les hommes distingués du pays, à qui il pourra ensuite demander des renseignements, et de prendre une connaissance rapide des archives et des bibliothèques. A Bruxelles, il est piloté surtout par M. Baron [3], un Français devenu professeur, avec qui il était en correspondance depuis 1832; mais il voit aussi Gachard, M. Marchal [4], Henri Brouckère, M. Gœthals, Ahrens, Altmeyer, professeur d'histoire, qui lui offre et veut lui dédier son *Introduction à l'Histoire universelle*. Un homme l'intéresse surtout, l'astronome et statisticien Quetelet, directeur de l'Observatoire de Bruxelles, professeur d'astronomie et de géodésie à l'École militaire [5]. Il avait deux ans de plus que Michelet et avait déjà publié, indépendamment d'ouvrages considérables de mathématiques, d'astronomie et de physique, quelques-uns de ses principaux travaux de statistique, ses *Recherches sur la population des prisons et les dépôts de mendicité* (1827), ses *Recherches sur la reproduction et la mortalité* (1832) et les deux volumes de son *Essai de physique sociale, recherches sur l'homme et le développement de ses facultés* (1835). Quételet prétendait ramener à des lois numériques les phénomènes moraux aussi bien que les phénomènes physiques dont l'homme est le théâtre et soumettre ainsi à un déterminisme rigoureux la vie humaine tout entière. Il tirait de cette

1. [Toutes les lettres à Daunou ne sont pas, comme le croyait Monod, perdues. Voy. H. Omont : *Deux lettres de Michelet à Daunou sur les archives et bibliothèques de Belgique et de Hollande*, 1837, dans *Revue des biblioth.*, XXII, 1912, p. 247 et ss.].

2. Mme Michelet a fabriqué quatre pages sur Ste Gudule avec une trentaine de lignes de notes de Michelet du voyage de 1837. Elle modifie le caractère du voyage de 1837, essentiellement historique et d'orientation, pour en faire un voyage de touriste et d'impressions [cf. sur ces altérations du texte dues à Mme Michelet, *Michelet et les Flandres.*]

3. Baron, né à Paris en 1794. Cours libre à Bruxelles avant 1830, puis professeur et directeur de l'Athénée (lycée), puis en 1834 professeur à l'Université libre de Bruxelles. En 1849 à Liège. En 1859 prend un congé jusqu'en 1862. *Hist. de la littérature française* 1841.

4. Marchal (François-Joseph-Ferd.), né à Bruxelles en 1780. Petit-fils bâtard de Charles de Lorraine (beau-frère de Marie-Thérèse), conservateur de la Bibliothèque royale de Bourgogne, 22 février 1831. Académicien stupide.

5. [Voy. sur lui une note dans *Michelet et les Flandres*].

méthode des résultats importants pour la criminalité et la répression. Il était à Anvers quand Michelet arriva à Bruxelles; mais, le samedi 1[er] juillet, après avoir parcouru les ouvrages de Quételet à la Bibliothèque, Michelet alla le voir à l'Observatoire, où il était somptueusement logé et meublé. Il le trouve froid, lent et intelligent. Michelet félicite la Belgique de la secousse morale que lui a donnée l'enthousiasme pour les chemins de fer. Le dimanche, il va chez Quételet à quatre heures et y reste à dîner. Son hôte lui montre ses instruments d'optique, mais revient toujours à la statistique, sa vraie passion. Michelet observe avec raison que Quételet et la statistique ont contre eux les prêtres, qui craignent le fatalisme, et les avocats, qui ne veulent pas de politique scientifique [1].

Pendant ce séjour à Bruxelles, Michelet étudia soigneusement Sainte Gudule. Il la visita deux fois, le 2 et le 4. On voit dans ses notes combien ses premières impressions sont simples et fortes, puis comment un symbolisme arbitraire se glisse dans son esprit et lui fait voir dans les choses bien plus qu'il n'y a en réalité. Le dimanche 2, il assiste à la messe à Sainte-Gudule et en jouit en artiste [2].

Le 4 il revient aux vitraux qu'il croit à tort avoir été refaits par Rubens, alors qu'ils sont les uns du XVI[e] siècle (van Orley et autres), et d'autres du XVII[e] siècle (de peintres de l'École de Rubens) [3].

A Louvain, Michelet visite l'hôtel de ville et Sainte-Gertrude, et fait la connaissance des principaux professeurs, le recteur de Ram, auteur des *Annales ecclésiastiques de Belgique depuis le concile de Trente*, et qui préparait une *Belgica sacra*; M. Moeller, le professeur d'histoire; M. Arendt, philosophe et archéologue, et deux Français, MM. de Coux[4] et Edmond de Cazalès, fils du Constituant.

Le 4 au soir Michelet était à Anvers. Sa première pensée est pour les archives, et M. Veracliter, archiviste : « d'une famille d'Anvers; il est resté garçon, *ayant épousé la Ville d'Anvers.* » Il a recueilli et

1. Henri Brouckère en effet, qui pourtant est partisan de l'abolition de la peine de mort et a fait passer une loi sur les commutations de peine, se moque de Quételet et de la statistique quand Michelet va le voir le dimanche 2 juillet. Mme Quételet encore jeune, maigre, jaune, mais presque encore jolie, très élégante et gracieuse. Elle a deux enfants. Elle a connu Goethe qui a écrit des vers sur son album et dit à Michelet que Goethe aimait à consulter Quételet.

2. [Voy. le passage dans *Michelet et les Flandres.*]

3. [*Ibidem.*]

Mme Michelet ajoute quatre pages sur la ville, sur le musée, sur le champ de bataille de Waterloo, qui sont fabriquées avec les notes du voyage de 1831. Elle a l'audace de dire « Il y a cinq ans, venant de Charleroi, etc...

« Cette fois j'ai pris par la belle forêt de Soignes et cheminé sous les hautes futaies etc.. » Or Michelet n'alla à Waterloo ni en 1837, ni en 1840. [Voy. dans *Jules Michelet,* p. 297-338, les notes prises par Mme Michelet lors du voyage de 1849.]

4. Le comte Ch. de Coux, né à Lubersac (Limousin), en 1787, mort à Guérande en 1860. Prof. à l'Université libre de Louvain depuis sa fondation en 1834 jusqu'en 1845. Essai d'économie politique 1832. Collaborateur du *Correspondant*, de l'*Avenir*, de l'*Univers*, 1831. Membre de la Chambre des pairs, il y défendit la liberté d'enseignement.

réuni tout ce qui touche directement ou indirectement sa ville : histoire, littérature, monnaies, gravures surtout. « Anvers, dit-il, a produit plus de gravures que toute la France. *Il a des spécimens de 380 maîtres.* » Il dit à Michelet que les « Archives sont admirablement spéciales. » Celui-ci le soupçonne de déprécier à dessein un dépôt dont « il veut avoir l'exploitation exclusive ». Il décrit avec une puissance extraordinaire les deux tableaux de Rubens, l'élévation et la descente de croix. Mme Michelet a transcrit assez fidèlement ces descriptions, mais en a supprimé des traits intéressants : « Autres brutalités à la Rubens, le vieil homme d'en haut qui mord ce drap sanglant... Humainement parlant, la figure de Madeleine, l'épaule, le bras sont les plus attirants du monde. Ce n'est pas la parfaite beauté grecque, tellement rythmique qu'elle élève et calme les sens. Celle-ci est bien pure, mais bien chair. Le nez aussi me semble un peu long. Ce qui ajoute à l'air simple et naïf de la figure [1]. »

Michelet avait visité la cathédrale de 6 à 8 heures du matin. Il part pour Bréda à 5 h. 1/2 et y arrive à 8 h. Il trouve la route solitaire, triste « parce qu'on est entre deux royaumes, hors du droit », et pourtant, il traverse de beaux et riches villages. Pure imagination.

Le 6 juillet, il part à 5 heures du matin pour Rotterdam et La Haye. C'est à dessein qu'il prend cette route aquatique qui lui fait traverser trois fois les fleuves, l'Escaut, le Waal, la Meuse. Il est impressionné par cette nature uniforme et mélancolique de tourbières, pâturages, canaux. « On conçoit que Paul Potter ait aimé tout cela et soit pourtant mort jeune de tristesse. C'est ici la fin de l'Europe, la dernière alluvion de l'Allemagne et de la France, la mort de leurs grands fleuves qui ont tant fait de bruit, de l'Escaut, de la Meuse, du Rhin. »

C'est à la fois un tableau et une histoire.

Puis Michelet profite de la rencontre d'un avocat de La Haye, M. Meylinck, pour se renseigner sur l'état économique et moral du pays.

« 1° Nouvelles difficultés économiques. Harlem et diverses provinces devenant manufacturières, depuis la séparation, obtiennent des douanes, des droits protecteurs contre l'industrie étrangère. La Hollande qui, une fois débarrassée de la Belgique, espérait la liberté du commerce, ne l'obtiendra pas. Elle se trouve contenir une Belgique en elle-même. 2° Sous l'influence d'un M. Lecomte s'est élevé dans la Gueldre et ailleurs un calvinisme plus rigide, plus indépendant de l'autorité civile. Le gouvernement sévit contre, par amendes, destitutions. Gomariste du temps de Barnevelt, la maison de Nassau

1. Mme Michelet fait aller Michelet à Ypres après Bruxelles. En 1837, Michelet n'alla pas à Ypres. En 1840 il y alla, après Lille. Puis elle le fait aller d'Ypres à Anvers. A Anvers elle commence aussi par délayer quelques lignes du voyage de 1837, mal arrangé, et mêlé de ses propres souvenirs. Elle a aussi transformé les notes brutales de 1837 sur le Saint-Georges et la Sainte-Famille.

Sur Matsys, Mme Michelet a arrangé et gâté une note de 1840. Là où Michelet écrit : « Les œuvres de ce grand artiste populaire, si inspiré, portent toutefois l'empreinte d'une main soigneuse d'ouvrier » elle écrit : « Ses œuvres, si justement populaires, portent bien cette empreinte d'une main soigneuse, patiente, d'ouvrier ».

est maintenant arminienne. Dépenses énormes et pour les digues et pour l'armée — sera forcé de traiter, entre la mer et l'ennemi. Cette maison rejette toujours la Hollande vers la terre, l'éloignant de la mer, son véritable élément. La difficulté est insoluble pour elle. En général, après les grands empires selon la nature, comme on le vit dans l'Asie, s'élèvent des Etats contre nature, de petits États tout artificiels, Athènes, Rome (d'abord), Venise, la Hollande, la Hanse. Maintenant il faut qu'il y ait réconciliation. Les Etats artificiels ne restent présents que lorsqu'ils présentent une harmonie naturelle, comme l'Angleterre qui n'est pas seulement industrie et commerce, mais agriculture etc... Cette Hollande est respectable comme œuvre exclusive de l'industrie et de la patience humaine. Il n'y avait point de terre. Les hommes en on fait une par des desséchements. »

On voit Michelet partout préoccupé en Hollande à la fois de comprendre l'ancienne histoire de la nation et les résultats de la récente révolution qui l'avait séparée de la Belgique. La Hollande était encore mal à l'aise et méfiante. Michelet a de la peine à obtenir un passeport pour s'y rendre et il se trouve que ce passeport lui permet d'entrer, mais non de sortir, ce qui l'oblige à de nouvelles démarches.

En même temps l'archiviste est chez lui toujours en éveil et l'état de délabrement de certaines archives lui fait penser qu'il serait facile d'acheter des documents.

Il ne passe que quatre heures à Rotterdam. Il part à 4 heures pour La Haye, par Delft. Il décrit les moulins, « les vrais monuments du pays » le mélange des moulins et des mâts des vaisseaux, les prairies dominées par les canaux et où tout le monde, hommes et femmes, était occupé à traire sous un pâle soleil...

A peine à La Haye il va voir les historiens, Groen Van Prinsterer, qu'il avait connu à Paris, Holtrop bibliothécaire, de Jonghe conservateur des médailles. Il se fait donner les titres des meilleurs ouvrages à consulter, recueille des renseignements sur les faits mêmes de l'histoire, sur la mort de J. de Witt, massacré par les bourgeois, les orfèvres, non par la populace. Il passe une partie de la journée du samedi 8 aux Archives, mais le travail qu'il y fit fut insignifiant [1]. Il avait oublié le catalogue de Dunoyer où il avait marqué les manuscrits à demander. Il s'imaginait qu'il trouverait là des papiers de Granvelle, ignorant qu'ils étaient à Bruxelles et à Besançon. Il prend des notes sommaires sur les pièces les plus curieuses.

« M. Groen van Prinsterer vient me prendre en voiture pour me mener à Scheveling (*sic*). Dunes; on y plante une herbe pour fixer le sable. Bel établissement de bains. La mer formait deux ou trois longues lignes d'écume blanche; elle brisait à grand bruit. Froide mer du Nord plus que les mers

1. Mme Michelet dit qu'il n'a pu voir à loisir le Musée royal parce que les Archives l'absorbent trop. Pure fantaisie. Michelet a passé deux jours et demi à La Haye, vendredi 7, samedi 8 et dimanche 9 jusqu'à 2 heures. Le vendredi, il fait des visites le matin, l'après-midi voit le Musée et le Bois. Samedi matin aux Archives et à Scheveningue; revient à temps pour déjeuner avec M. Holtrop, dîne et prend le thé le soir chez M. de Jonghe. Dimanche service, visites, musée, écrit à Pauline et part à 2 heures. Levé à 5 heures pour écrire à Daunou et à Mme Angelet puis il visite Scheveningue qu'il écrit Scheveling.
Beau passage que Mme Michelet a fortement arrangé (p. 336-338).

d'Irlande. C'était selon le mot frison, le *féroce* océan qui demande sa proie. Féroce? Non, mais terrible, impitoyable, qui jetterait volontiers une nappe immense par dessus la Hollande. Cependant le péril est ici moins visible que sur les bords de l'Escaut [il veut dire la Meuse]. Belle devise sur les triples florins de Zélande de 1869 : *Luctor et emergo*. Celle d'Orange : *je maintiendrai* Florin de 1719 : *Hac nitimus* (le chapeau de liberté et la lance), *hanc tuemur* (les tables de la loi). La figure calme de mon guide ne gâtait rien au tableau. Cet homme si pur de cœur et si ferme de caractère, me semblait la plus noble image de l'homme de Hollande en face de la nature; noble et simple en même temps. Cette tête virginale, pâlie et amaigrie par les combats intérieurs, eût été héroïque à une autre époque[1]. »

Charmant passage encore [2] sur la maison du Bois, *het huis ten Bosch*.

« Maison royale où le roi ne va jamais. Il a bien raison. Portraits nombreux des Nassau. Force princesses qui montrent le bout de leurs seins. Grande salle peinte par Rubens, Jordaens, etc.. en réjouissance de la paix. Le grand tableau (*le Triomphe*) est de Jordaens. Ivresse, femmes dont les yeux errent, les chairs flottent, vrai génie de bacchanales. Le Rubens est une Vénus qui vient d'obtenir les armes de Vulcain. Elle est assise en reine, toute nue; ses nymphes prennent les armes à côté et au-dessus d'elle; l'une, pour les prendre, passe entre ses cuisses, etc... »

Il est à Leyde du dimanche 9 à 5 heures au lundi 10 à 2 heures. Mme Michelet prétend qu'il trouve l'Université veuve de professeurs. Ce n'est pas vrai. M. Van Assen est seul absent. Michelet voit M. Tydemann, M. Hazembergh et surtout M. Thorbecke [3]. Il visite la biblio-

1. Mme Michelet a placé ceci, qui a eu lieu le samedi 8, après le service royal qui est du dimanche 9. Elle fait venir le roi à pied au temple, tandis qu'en réalité il vient en voiture et s'en va seulement à pied. Elle prétend que Michelet erre tristement dans les rues en attendant d'aller dîner à 1 h. chez M. Holtrop (il a déjeuné le 8 avec lui à la bibliothèque et va lui dire adieu le dimanche matin, puis à midi il va visiter la collection du baron de Verstolk). Mme Michelet lui fait aussi prendre le thé de dimanche chez M. Jonghe. Il y a pris le thé de samedi. Elle prétend que Jonghe lui a offert la brochure : *La Belgique et l'Europe* 1815-1831 et s'est gardé de lui offrir celle de *Libri Bagnano*, anti-française. *La Guerre pendant la Paix* ou *l'Attentat d'Anvers*. Tout cela est faux. Les brochures ont été prêtées à Michelet par M. Holtrop et on ne lui en a caché aucune. Il étudie surtout celle de M .J. op der Hoff sur la *Navigation du Rhin* et il prend des notes sur le conflit entre la Prusse et la Hollande au sujet de la navigation du Rhin, la Prusse empêchant les bateaux hollandais de remonter plus haut que Cologne, et la Hollande, faisant payer des droits aux bateaux prussiens pour sortir du Rhin. L'affaire fut arrangée après 1832, dit Michelet.

2. Mme Michelet l'a supprimé.

Sur la galerie Verstolk, elle supprime ce que dit Michelet de deux grands tableaux d'études de Rembrandt, la Virginité et l'Amour et elle fait de deux Terburg représentant l'un une femme qui écrit, l'autre une femme qui lit, un seul : « Jeune femme qui écrit pendant que sa compagne savoure doucement une tasse de thé ». Dans la description de Metzu, là où Michelet écrit qu'on dirait plutôt une jeune veuve à son *assurance*, Mme Michelet imprime : à son *aisance*.

3. Fidèle à son système, Michelet se fait une bibliographie sur la Hollande. Grotius, Ardénius (que Mme Michelet appelle Arminius) sur le droit personnel. Note les idées de M. Thorbecke sur le rôle du droit romain en Hollande.

thèque avec M. Bergman et prend note du classement des manuscrits par fonds. Il voit une série de portraits et trouve moyen de définir le caractère de chacun d'eux. Il visite l'Université qui, après avoir publié les classiques, s'est reposée au XVIII[e] siècle (Mme Michelet met XVII[e]) et ne publie plus que de l'histoire.

Il fait des réflexions intéressantes sur ce que la Hollande vit intellectuellement isolée, n'ayant de rapports qu'avec l'Allemagne dont la littérature est généralement trop spéculative et trop forte [1].

Michelet se réjouit de la séparation de la Belgique et de la Hollande, qui rejette la Belgique du côté de la France.

Il va de Leyde à Amsterdam par Harlem. A Amsterdam, il passe le 11 et le 12 et consacre presque tout son temps au musée, qu'il considère comme une représentation de la Hollande. Il attache une grande importance aux portraits, Grotius, les Nassau, J. de Witt et son frère, les officiers de van der Helst, etc., et surtout à Rembrandt :

« L'idéal et le réel, Rembrandt a tout mis dans l'incomparable gravure du Christ guérissant les malades. Là on voit mieux que dans le coup de théâtre de Lazare, que le grand artiste avait une âme, la plus vaste et la plus profonde. Tout pris à part est d'une réalité souffrante, l'ensemble converge en un sentiment. Dans le Christ (de face) viennent rayonner toutes ces misères. Il reflète la consolation. Le groupe de l'aveugle amené par sa femme, et une femme malade (yeux mourants) étendue sur le devant du tableau, attirent surtout l'attention. »

Mme Michelet a supprimé le passage qui sert de conclusion à cette étude du musée et qui met en regard de Rembrandt la sensualité de l'École flamande.

« N° 183. Le Dieu Pan avec ses flûtes, jeune, rouge, lubrique, par Jordaens, vous regarde effrontément. Une petite chèvre lui met familièrement la patte sur la cuisse, comme sur quelqu'un de son espèce. La vraie inspiration sensuelle de l'école belge est là, exprimée crûment, et non hypocritement comme en face dans *La jeune femme allaitant son père en prison* par Rubens. Cette piété filiale romaine n'a d'autre but que de montrer un très beau sein de femme. Voilà pourquoi l'École flamande se vend maintenant si cher (sensualité et amour du réel). Les Raphaël, me disait le baron de Verstolk, sont à bon marché dans les ventes. »

A Amsterdam, Michelet a laissé en partie de côté ses préoccupations d'érudition. Il n'a vu qu'un avocat, M. Den Tex. Mais il n'a pas oublié de regarder la nature, les populations, la situation économique. Il visite le port, remarque que les Hollandais ne changent pas la forme de leurs gros navires, dont ils apprécient la stabilité, il raisonne sur le commerce par les canaux, sur les projets de chemins de fer, les avantages d'un trajet direct Amsterdam-Cologne. Il écrit des lignes pittoresques, trop délayées par Mme Michelet, sur les populations de la Frise :

1. Mme Michelet lui fait dire une série de bêtises sur l'Angleterre et l'Allemagne. Elle lui fait dire que l'Angleterre n'a pas d'idées à offrir, ni l'Allemagne non plus.

« Beauté du costume barbare, plaques d'or s'harmonisant aux cheveux blonds; douceur et excellence de la femme. Elles sont souvent un peu hommasses, larges des épaules et du dos. Il faut les voir sur les bateaux, étendant le linge, soignant les enfants, dirigeant même le gouvernail. Je comprends bien maintenant le gros bateau rond hollandais si bien ponté. C'est l'arche de Noé qui doit contenir toute une famille, hommes, femmes, enfants, animaux. Le bateau est une maison, lavée continuellement, comme s'il n'était pas assez humide. Le Hollandais vivant sur l'eau, dans une perpétuelle migration, s'y fait une terre à lui. Peu lui importe d'arriver vite pourvu qu'il ne compromette pas le petit monde... Ne nous moquons pas; les lavages perpétuels, les plantations d'arbres que l'on croirait moins propres à un tel climat, sont bien entendus. Les uns et les autres purifient. C'est moins l'humidité qui nuit que la décomposition à laquelle elle donne lieu. Les canaux nuisent seuls. Mais qu'y faire ? — Ils fument, boivent, etc... La lutte leur a tenu lieu d'idées. La lutte finie contre l'Espagne, contre la nature, leur matérialisme naturel les a endormis. Descartes et Spinoza, deux étrangers, expriment assez la lutte et l'absorption. »

Parti le 12 à 5 h. 1/2 pour Utrecht, il y passe quelques heures le 13, attiré surtout par les souvenirs du jansénisme. Il va voir l'évêque janséniste, s'informe des livres relatifs au jansénisme, se renseigne sur les Archives de la cathédrale, de la province et de la ville, assiste à une kermesse, et retourne le 13 au soir à Bréda. En allant d'Amsterdam à Utrecht, en voyant les maisons de campagne, les moulins, il imagine aussitôt une théorie générale sur la Hollande et sur ses rapports avec la Chine :

« On voit, en traversant ce pays, que cette petite population est une aristocratie qui a ici ses maisons de plaisance, ses moulins et ses pâturages. Les terres sont ailleurs. Les Hollandais, peuple politique et dominateur, ont exploité en partie leurs provinces orientales, Frise, etc... en partie les Indes.

« Nulle originalité germanique chez ce peuple. L'Allemagne, arrivée là, s'oublie elle-même. Elle se fait latine de droit, de culture littéraire, d'art; chinoise, japonaise, française, tout plutôt qu'allemande. Les moulins seuls sont originaux. Il n'est pas d'ailleurs étrange qu'ils se rapprochent volontiers de la Chine. Ces deux bouts parallèles du monde sont également des terrains d'alluvions; des deux côtés, petite prudence égoïste, etc... Cependant, l'avantage est pour le côté occidental et chrétien : génie de la peinture, associations charitables, commerce lointain... »

Puis, quand le 13 au soir il retourne d'Utrecht à Bréda et de Bréda à Anvers, il repart sur de nouvelles synthèses non moins hardies. Il fait remarquer que les embouchures des fleuves, Escaut, Meuse, sont germaniques, et leurs cours supérieurs, celtiques — que les Pays-Bas comme l'Angleterre sont germaniques et celtiques, mais que les Celtes de la Wallonie ont l'avantage d'être adossés à une grande nation celtique. Puis il part sur la race germanique :

« La race germanique, rêveuse et méditative tant qu'elle est renfermée dans l'Allemagne, devient absorbante dès qu'elle a touché l'Océan. La Hollande est le vrai pays des Niebelungen. C'est Faïnir couvant son trésor (un peuple occupé à changer des tonnes de harengs et laitage en tonnes d'or). La race germanique devient héroïque en traversant la mer en Scandinavie, en Angleterre. Là tout colossal. Les chaumières de Hollande deviennent les prodigieuses tours féodales de Percy, etc... les barques deviennent des vaisseaux de haut bord. Amsterdam devient Londres. »

Le 14 il retourne de Bréda à Anvers où il passe encore une demi-journée. Le 15 il va à Gand. En une après-midi, il visite l'Université, la bibliothèque, Saint-Bavon, Saint-Michel, Saint-Nicolas. Il a à peine le temps d'y jeter un coup d'œil.

Le dimanche 16, il quitte Gand pour Bruges, où il passe la journée et le lundi jusqu'à 11 heures. Il a le temps à Bruges de tout voir et note avec assez de détails la beauté de chaque chose. Il consacre le dimanche aux monuments; le lundi, il va voir les savants, MM. Delepierre [1] et Scourion, s'informe des Archives et cause avec ces messieurs du sens des luttes politiques du Moyen-Age.

A noter l'impression de Michelet à l'hôpital Saint-Jean, où il va voir la châsse de Sainte-Ursule.

« J'y entrai à cinq heures pendant que les sœurs de l'hôpital psalmodiaient dans une tribune. Je les voyais et elles me voyaient. Je fus bien attendri et bien honteux de venir là pour un objet étranger à la piété. »

Le 18 juillet [2] Michelet rentra à Paris par Lille. Ce qui est à noter dans ce voyage, c'est la rapidité prodigieuse avec laquelle Michelet voyageait, sa capacité d'accumuler les impressions et les renseignements, de tout noter, et avec ces notes hâtives d'écrire à M. Daunou des informations sur les Archives; à la princesse Clémentine des impressions de voyage; la précision de sa vision, l'intensité avec laquelle il rend les impressions reçues. C'est là que nous aurions trouvé développées les idées qui, dans le journal, n'étaient que fugitivement indiquées... Nous avons bien celles que Michelet écrivit pendant ce voyage à sa femme Pauline. Mais comme Pauline lisait les lettres à Mme Angelet, il ne parlait dans ses lettres à elle que des choses personnelles. Nous y voyons comme toujours combien la séparation d'avec les siens lui coûtait. Il ne peut apercevoir une petite fille sans songer à Adèle, il donne les plus minutieuses recommandations pour elle, son père, son fils. Il trouve que ce voyage de solitaire est le plus triste qu'il ait fait, il se sent étourdi par l'extrême fatigue. Il écrit le 12 juillet d'Amsterdam :

« Pendant que j'écris ceci je vois de l'autre côté de la rue une famille qui me fait penser à la mienne, père, mère et petite fille, un peu moins grande qu'Adèle mais qui lui ressemble de loin. La mère vient de peigner et de diviser les cheveux de sa fille, avec le soin et la propreté hollandaise. Je suis bien impatient de vous revoir... Rien ne me manquerait si vous étiez ici.

« Il est temps que je rentre, mes bons amis. Il serait impossible de soutenir la vie prodigieusement active que je mène, surtout depuis dix jours. Sans parler des courses, les écritures seules me tueraient.

« Tout fatigué et préoccupé que je suis, crois bien, ma chère Pauline, que

1. Delepierre bibliothécaire et archiviste à Bruges, puis secrétaire de la légation Belge à Londres pendant 35 ans, y mourut consul général. Né à Bruges en 1802.

2. Le 17 il repart de Bruges pour Courtrai et Lille et renonce à Ypres pour rentrer plus vite.

tu es la plus chère de mes pensées. Le plus beau jour de mon voyage sera celui du retour. Je te serre d'ici sur mon cœur. »

Et il le lui disait aussi le 4 juillet, après avoir été à la messe à Sainte-Gudule, où il avait pensé à eux. En même temps, on voit par ces lettres que l'harmonie du ménage était rompue, qu'en particulier le caractère jaloux et violent de Pauline amenait des querelles avec le père de Michelet. A peine parti, il écrit de Mézières :

« Je suis parti, ma bonne femme, sous la triste impression de vos querelles. Aucun départ n'a été plus triste encore. Si vous avez quelque affection pour moi, tâchez donc de bien vivre ensemble, en faisant quelques sacrifices mutuels », et il termine la lettre en disant : « Adieu ma chère et excellente femme. Au milieu de vos batailles, je distingue bien ton cœur et ton caractère. »

Le 28 juin il lui écrit encore :

« Et toi, comment t'embrasserai-je ? Tu ne sais pas combien tu me manques. Je regrette bien de ne pas t'avoir avec moi, même méchante. Crois bien que mon attachement pour toi est vraiment invariable et profond. Je ne le sens jamais mieux que quand nous sommes séparés. »

Nous voyons par cette même lettre que la jalousie de Pauline avait été jusqu'à exprimer à son mari la crainte qu'il ne profitât de son absence pour la trahir.

Les années qui vont suivre ne seront plus des années de bonheur domestique. La santé et le caractère de Pauline iront s'altérant de plus en plus.

D'autre part, Michelet absorbé par un travail effrayant et par son enseignement au Collège de France négligera un peu sa femme qui cependant en 1836 en soignant son père malade lui avait donné les plus touchantes preuves de son bon cœur.

TABLE DES MATIÈRES

TOME PREMIER

LIVRE PREMIER

Les Débuts

LIVRE II

La Maturité

ANGERS. — IMPRIMERIE F. GAULTIER.